Ismail Kadaré

Œuvres
tome premier

introduction et notes de présentation
par Éric Faye

traductions de l'albanais de Jusuf Vrioni

Fayard

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR

SUR L'AUTEUR ET LA LITTÉRATURE ALBANAISE

Introduction aux œuvres d'Ismail Kadaré

Récits d'outre-temps

Prométhée

I

II

III

La Porteuse de songes

Avant le bain

La Nuit du sphinx

La Pyramide

I - GENÈSE. UNE VIEILLE IDÉE REPRISE À GRAND-PEINE

II - DÉBUT DES TRAVAUX. RIEN À VOIR AVEC LES PRÉPARATIFS DE TOUTE AUTRE CONSTRUCTION

III - CONJURATION

IV - CHRONIQUE QUOTIDIENNE. L'AILE DROITE, L'ARÊTE OCCIDENTALE

V

VI - POUSSIÈRE ROYALE

VII - CHRONIQUE DE LA CONSTRUCTION

VIII - PRÈS DU SOMMET

IX

X - ACHÈVEMENT DE LA CONSTRUCTION. LA PYRAMIDE RÉCLAME SA MOMIE

XI - TRISTESSE

XII - VIOLATION

XIII - L'ANTIPYRAMIDE

XIV - VIEIGLISSEMENT. FEINT

XV - LA CRÂNAILLE

XVI - ÉPILOGUE. DE VERRE

Qui a ramené Doruntine ?

I

II

III

IV

V

VI

VII

Le pont aux trois arches

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

XXVI

XXVII

XXVIII

XXIX

XXX

XXXI

XXXII

XXXIII

XXXIV

XXXV

XXXVI

XXXVII

XXXVIII

XXXIX

XL

XLI

XLII

XLIII

XLIV

XLV

XLVI

XLVII

XLVIII

XLIX

L

LI

LII

LIII

LIV

LV

LVI

LVII

LVIII

LIX

LX

LXI

La Grande Muraille

LE SURVEILLANT SHUNG

KUTLUK LE NOMADE

LE SURVEILLANT SHUNG

KUTLUK LE NOMADE

LE SURVEILLANT SHUNG

L'ESPRIT DU NOMADE KUTLUK

© 1993, Librairie Arthème Fayard
978-2-213-66000-4

DU MÊME AUTEUR

Le Général de l'armée morte, roman, Albin Michel, 1970.

Le Grand Hiver, roman, Fayard, 1978.

Le Crépuscule des dieux de la steppe, roman, Fayard, 1981.

Le Pont aux trois arches, roman, Fayard, 1981.

Avril brisé, roman, Fayard, 1981.

La Niche de la honte, Fayard, 1984.

Les Tambours de la pluie, roman, Fayard, 1985.

Chronique de la ville de pierre, roman, Fayard, 1985.

Invitation à un concert officiel et autres récits, nouvelles, Fayard, 1985.

Qui a ramené Doruntine ?, roman, Fayard, 1986.

L'Année noire, suivi de *Le cortège de la noce s'est figé dans la glace,* récits, Fayard, 1986.

Eschyle ou l'éternel perdant, Fayard, 1988.

Le Dossier H, roman, Fayard, 1988.

Poèmes (1958-1988), Fayard, 1989.

Le Concert, roman, Fayard, 1989.

Le Palais des rêves, roman, Fayard, 1990.

Printemps albanais, Fayard, 1991.

Invitation à l'atelier de l'écrivain, suivi de Le Poids de la Croix, Fayard, 1991.

La Pyramide, roman, Fayard, 1992.

La Grande Muraille, suivi de *Le Firman aveugle,* récits, Fayard, 1993.

Clair de lune, récit, Fayard, 1993.

introduction et notes de présentation
par Éric Faye
traductions de l'albanais dt Jusuf Vrioni

SUR L'AUTEUR ET LA LITTÉRATURE ALBANAISE

Anthologie de la prose albanaise, présentée par Alexandre Zotos, Fayard, 1984.

ERIC FAYE, *Ismail Kadaré, Prométhée porte-feu,* José Corti, 1991.

Ismail Kadaré, Entretiens avec Eric Faye, José Corti, 1991.

MIGJENI, Chroniques d'une ville du Nord, précédées de *L'Irruption* de *Migjeni dans la littérature albanaise,* par Ismail Kadaré, Fayard, 1990.

ANNE-MARIE MITCHELL, *Ismail Kadaré, le rhapsode albanais*, Le Temps parallèle, 1990.

BASHKIM SHEHU, *L'Automne de la peur,* préface d'Ismail Kadaré, Fayard, 1992.

FABIENNE TERPAN, *Ismail Kadaré,* Éd. Universitaires, 1992.

Introduction aux œuvres d'Ismail Kadaré

par Éric Faye

INTRODUCTION

Une seconde Renaissance

Voici une œuvre quadragénaire, puisque son auteur a commencé de publier très jeune, en 1953. C'est grâce à elle que beaucoup, dans le monde entier, ont découvert l'Albanie, ou, plus exactement, une Albanie que voulait faire oublier le régime en place, tête de pont pendant des dizaines d'années du maoïsme et du stalinisme dans le bassin méditerranéen. C'est le premier paradoxe que présente cette œuvre monumentale et hors du commun, qui fait de son auteur, Ismail Kadaré, l'égal de conteurs contemporains comme García Marquez ; à mesure que l'État albanais rompait avec ses « amis » politiques successifs et faisait montre d'une misanthropie générale, l'écrivain a poursuivi, par voie de littérature, une entreprise inverse : le succès international aidant, il est devenu un ambassadeur littéraire qui maintenait en vie l'âme et la mémoire collectivede son pays, en lui trouvant des amis aux quatre coins de la planète, puisque à l'heure actuelle, son œuvre a été traduite dans une quarantaine de pays. Avec des sagas comme Le Général de l'armée morte, maître d'oeuvre de son succès, ou Le Grand Hiver, Ismail Kadaré s'est acquis un renom qui a fait de lui un nobélisable.

Autre paradoxe de l'écrivain : de ce qui était un minuscule État dictatorial nous est venue une œuvre majeure, produite dans une langue parlée par quelques millions d'individus seulement. Rares sont ceux, hormis les albanophones du pays des Aigles et du pourtour (Kosovo, Macédoine et Italie du Sud) qui peuvent découvrir l'œuvre *dans le texte.* Elle nous arrive à travers le tamis de la traduction, sans avoir perdu de sa grandeur. Ismail Kadaré est souvent le seul auteur albanais connu à l'étranger, y compris par un public d'avertis ; en quelques années, dans les années soixante puis dans les années soixante-dix, il est devenu l'un des plus grands noms de la

littérature balkanique, lu davantage que des Nobel comme le Yougoslave Ivo Andric ou les Grecs Elytis et Séféris. Il peut également soutenir la comparaison avec des « monstres sacrés » de la région ou des environs, comme le Crétois Kazantzâkis ou le Turc Yacher Kemal, avec lesquels il partage un sens aigu du récit épique.

La majeure partie de l'œuvre que nous allons redécouvrir a été mise au monde sous une dictature totalitaire où tout, de l'économie à l'enseignement, de la littérature au sport, devait servir un but précis : l'avènement d'un « homme nouveau » affranchi de certaines coutumes et traditions, athée et marxiste, optimiste en l'avenir de la révolution. Sa situation d'alors, Kadaré la résume en quelques mots : « *Nul n'ignore que sous un régime tyrannique, un grand écrivain isolé est un peu comme un arbre marqué pour être abattu.* » Seul, jalousé, l'écrivain doitmener une activité normale dans un contexte « anormal », où l'art est par essence suspect ou inféodé à une conception précise du monde, et donc ligoté. Il ne reste à l'écrivain qu'à faire preuve de ténacité et à croire en son étoile : *« Ballotté entre l'État dictatorial et ses collègues médiocres comme entre Charybde et Scylla (ah, ces collègues médiocres, constamment en éveil, même lorsque l'État pique un peu du nez !), aux heures où la douleur lui a laissé quelque répit, voici qu'il s'est consolé à la pensée que, même en régime dictatorial, de grandes œuvres voyaient parfois le jour, tout comme les diamants, prétendait-on, se formaient sous des pressions infernales.* » La pression de la tyrannie a partiellement « abîmé » l'œuvre, l'écrivain l'admet lui-même, mais de sa lutte contre le pouvoir il est sorti vainqueur, après des épisodes dramatiques, des « traversées du désert » dont on n'a appris les détails que récemment en Occident, car du huis-clos albanais, les informations ne sortaient que partiellement, tronquées ou truquées... *« Sous certaines dictatures terribles et diaboliquement perfectionnées, le métier d'écrivain est une véritable malédiction, constate Kadaré en repensant à son passé. Sous ces régimes odieux, le seul fait d'écrire constitue une faute et une tare originelles irréparables, pareilles à ces infirmités qui arrachent à ceux qui en pâtissent ce soupir adressé à leur mère : "Pourquoi, ô mère, m'as-tu mis au monde ? ".* »

Historiquement, on peut dire d'Ismail Kadaré qu'il est le « dernier dinosaure » à avoir dénoncé le totalitarisme et les dangers de l'utopie. Son œuvre est à la tyrannie ce que celle d'Aristophane était aux rêves de Platon :

un démenti, la démonstration par le tragique et le grotesque de l'incapacité de l'homme à créer la Cité idéale sans que celle-ci devienne un cauchemar ou le théâtre d'une farce. IsmailKadaré est le dernier maillon d'une chaîne et son roman *La Pyramide,* paru en 1990 à Tirana, le dernier rejeton d'une famille littéraire, l'anti-utopie, qui comprend Le *Zéro et l'Infini* ou 1984. Kadaré se situe tout au bout de la péninsule littéraire formée par les Zamiatine, Huxley ou Orwell, ce qui est naturel quand l'on sait que l'Albanie est restée, jusqu'à la fin de 1990, le dernier État totalitaire d'Europe. C'est par la fable et l'allégorie que Kadaré pourfend le totalitarisme, à la manière d'Orwell et de sa célèbre *Ferme des animaux,* et non de façon didactique et réaliste comme les dissidents de l'ère Brejnev.

Mais Ismail Kadaré a poussé l'audace plus loin que tous les autres : il a publié ses fables au centre même de la dictature, et les a écrites à quelques centaines de mètres seulement du « Bloc », la cité interdite où vivait la nomenklatura. Il a réussi le tour de force que n'auraient jamais pu réussir, dans l'URSS stalinienne, des Pilniak ou des Mandelstam. Avec ses romans à double fond, il a porté la critique plus loin que les dissidents soviétiques qui écrivirent après la mort de Staline, alors que le totalitarisme était déjà sur le déclin. La dénonciation de l'œuvre kadaréenne vise l'essence même du système et non sa périphérie. L'analyse de l'écrivain surpasse souvent en pessimisme et en visions macabres celles des maîtres du genre. Spéléologue de l'inconscient dans *Le Palais des rêves,* assassin de la mémoire et de la langue dans *La Niche de la honte*, le pouvoir totalitaire s'introduit dans les profondeurs de l'âme humaine et ne se contente plus d'en contrôler la surface. Jamais peut-être, hormis Aldous Huxley, un écrivain n'a montré avec autant d'acuité que l'idée de liberté pouvait être éliminée complètement, chassée à jamais de la terre des hommes.

Ismail Kadaré n'a pas pour autant été un dissident, il n'aurait jamais pu l'être au sens où le furent un Havel ou un Siniavski, en raison même de la dureté du régime. Onne dira jamais assez que la situation albanaise n'avait rien de comparable avec celle, par exemple, de la Tchécoslovaquie ou de la Pologne d'après 1956. Si, dans ses poèmes de jeunesse, il est arrivé à Kadaré d'abonder dans le sens du régime, il n'a pas été non plus un Maïakovski. Au début des années soixante alternent des vers d'un ton libre, voire audacieux pour l'époque, comme *Sourire sur le monde* et des poèmes « dans la ligne » comme *Notes pour ma génération.* Ni Soljénitsyne ni

Maïakovski, il a été une sorte de conscience de son pays, de ses douleurs et de ses espérances, et a dû parfois composer avec un régime intransigeant et perfide pour pouvoir continuer à écrire, par ailleurs, des textes courageux.

Malgré les coups de boutoir des dogmatiques et la pression des laquais, il a pu, à force d'opiniâtreté, donner un nouveau souffle à la littérature albanaise. Après les frères Frashëri, qui ont montré sous le joug turc, au XIX^e^ siècle, qu'une littérature nationale pouvait voir le jour, Kadaré a apporté la preuve qu'une œuvre vigoureuse et solide pouvait apparaître dans l'atonie du conformisme réaliste socialiste. C'est à ce titre qu'il marque les lettres de son pays, auxquelles il a offert une seconde *Rilindja* (Renaissance).

Le destin des Lettres, au XX^e^ siècle, fait parfois penser à celui de la prospection pétrolière : gisements taris l'un après l'autre, du futurisme au surréalisme, abandonnés au profit de nouveaux, tout comme la Sibérie, après Bakou et Second Bakou, a pris la relève. Ainsi que le sous-sol, passé le temps des écoles et des manifestes, la littérature est menacée d'épuisement et l'attention se porte sur les quelques prospecteurs qui font entendre une voix si singulière que l'on acquiert une certitude en les rencontrant : l'aventure continue pour quelque temps. Ismail Kadaré appartient à ce groupe.

Certaines œuvres résistent à la rédaction d'une préface générale ; celle de Kadaré s'y prête au contraire par sacohérence. On ne sort plus d'une telle œuvre une fois que l'on y est entré. Son architecte l'a construite à l'image du labyrinthe de Minos, et des passerelles font communiquer entre elles les époques, les lieux, imaginaires ou non, les poèmes, les romans, les poèmes avec les romans, et les essais ne sont pas en reste. La plus grande originalité d'Ismail Kadaré tient à l'intertextualité de son œuvre, tissée en conformité avec sa conception du monde. L'illusionniste fait croire à une pluralité de lieux et d'époques, et par là même d'hommes, mais peut-être est-il le romancier qui a, de la façon la plus opiniâtre, illustré le mythe du retour éternel. Son homme immuable se rit du temps dont il fait tourner la roue à son gré, dans le sens qui lui plaît. Il n'est ainsi pas difficile à l'écrivain, qui n'a pas encore soixante ans, de surplomber son œuvre entière, quoique celle-ci soit inachevée, car elle constitue une explication du monde, dont chaque texte est appelé à démonter sous nos yeux quelque rouage, braquant

sur l'histoire, le passé comme le présent, la lumière des mythes. Frappant par sa vision synthétique du monde, de la littérature et de l'homme, développée très tôt dans le processus de mûrissement de l'oeuvre, Ismail Kadaré appartient à la catégorie des conteurs, et lit le réel avec un regard gogolien.

***

Quand certains auteurs s'endorment au petit matin sur une phrase inachevée, d'autres s'éveillent dans l'idée de se mettre au travail. Ismail Kadaré, comme le faisait Thomas Mann, écrit le matin, deux à trois heures. Puis, comme s'il traversait un sas entre l'imaginaire et le réel, il passe un moment de solitude avant de reprendre pied dans la vie courante. Ses préparatifs à l'écriture d'un texte peuvent paraître hâtifs ; quelques livres encombrentsa table de travail, qui ont stimulé, accompagné l'aboutissement d'une idée sans jamais en être à l'origine : des chroniques historiques, des procès-verbaux du Moyen Age ont parfois servi à étoffer un projet, à lui donner un point d'ancrage dans le réel, mais Kadaré n'est pas homme à descendre dans la mine pour y observer ses futurs personnages.

Bien plus que dans les procès-verbaux des entretiens de la Conférence de Moscou ou dans des chroniques ottomanes, c'est dans ses archives imaginaires qu'Ismail Kadaré aime à s'isoler, et leur intérêt tient au fait que leur contenu varie fréquemment, comme si, aux côtés de zones de calme, certaines sections étaient soumises à de puissants appels d'air. Ainsi, relisant ses textes après leur parution, l'écrivain aspire souvent à les retravailler sans attendre, soit que sa vision de l'idée maîtresse ou ses paysages intérieurs aient évolué, soit qu'une balise intérieure lui signale des défauts passés inaperçus lors de la rédaction première. Kadaré réagit face à ses livres comme Marguerite Yourcenar, qui aspirait à récrire, réaménager certains textes ou fragments après parution. Le recul de l'objet livre permet au créateur de mieux juger son travail, de déterminer s'il y a lieu ou non de rouvrir le chantier. Certains romans sont en rénovation permanente, et *Le Général de l'armée morte*, par exemple, est longtemps resté couvert d'échafaudages. Remanié plusieurs fois, il est passé de l'état de nouvelle à celui de roman, prenant du poids d'une édition à l'autre, avant de se

stabiliser, sans pour autant que l'écrivain en soit totalement satisfait. Celui-ci se comporte devant ses œuvres comme un chirurgien, pratiquant la greffe ou l'ablation ; il nous familiarise avec le principe d'un *livre mouvant.* Certains romans mincissent, comme *Le Dossier H,* où l'écrivain décela deslourdeurs et des passages trop didactiques, et décida de modifier une quarantaine de pages jugées « artificielles ». Un roman de 1967, Noce, fut rétrogradé au rang de nouvelle, détesté qu'il était par son créateur, comme Malraux, *a posteriori,* méprisa son *Temps du mépris* ; en l'espace de deux heures, Kadaré l'amputa de moitié.

C'est en ce sens précis qu'il est possible de dire d'Ismail Kadaré qu'il est un rhapsode. Rhapsode ou aède, à l'instar des troubadours balkaniques du temps jadis, l'écrivain a pour principe de ne pas figer un texte. Le texte vit et évolue tant que son auteur est de ce monde ; les trouvères avaient pour coutume de modifier les vers de l'épopée dont ils étaient les hérauts ; aussi Kadaré regrette-t-il que la littérature orale ait capitulé face à la littérature écrite. A sa façon, il combine la mobilité de l'épopée avec les progrès effectués grâce à l'écriture ; son travail marie les vieilles traditions et la modernité.

Parfois, mais rarement, l'écrivain parvient, dès la première mouture, à une version stable qu'il ne retouchera pas. Un instinct l'avertit qu'il peut poser la plume et que le texte ne bougera plus. On compte de tels cas sur les doigts de la main : *La Niche de la honte, Le Palais des rêves,* Avril *brisé...* Se présente également le cas de figure où un texte, généralement un texte court, est publié puis tombe en sommeil, mais, des années plus tard, un volcan se réveille dans l'esprit de l'écrivain et ranime ses ardeurs. Ce qui était nouvelle ou chronique des années soixante devient alors un roman de la décennie soixante-dix ou quatre-vingt. Dans l'imaginaire de l'auteur, une déflagration a provoqué l'expansion d'une idée enfouie, et la nécessité apparaît de lui donner libre cours par voie romanesque. En 1962, deux embryons de romans prennent forme : Ismail Kadaré écrit le premier chapitre du futur *Crépuscule des dieux de la steppe,* et cela donne « Un été à Douboulti » ; la même année voit le jour *La Ville du Sud,* premier coup de cœur del'écrivain pour sa cité natale, qui, développée huit ans plus tard, donnera le roman *Chronique de la ville de pierre.* Rien n'est rangé *ad vitam eternam* dans l'imaginaire de Kadaré. Les textes présentés dans les volumes de ces *Œuvres* ont été pour la plupart retouchés par l'écrivain. Il s'agit

maintenant de textes stables, dont la postérité peut s'emparer. Mais, connaissant l'imaginaire mouvant de leur créateur, il serait peut-être préférable, par prudence, de recourir, pour qualifier cet ensemble, au titre d'un recueil de souvenirs de José Corti : *Provisoirement définitif.*

Sous le poids du totalitarisme

Entre la fin de 1944 et le 25 octobre 1990, jour de l'annonce de sa demande d'asile en France, se sont écoulées en Albanie quarante-six années de stalinisme, système qu'Ismail Kadaré a connu au quotidien depuis l'âge de huit ans. C'est sur cette toile de fond que s'inscrivent sa vie et son œuvre, et l'écriture, si tragique soit-elle sous un tel régime, lui a permis de voyager à sa guise dans le monde de la pensée : « *Que c'est la littérature qui m'a conduit vers la liberté, et non pas l'inverse, voilà qui n'a jamais fait le moindre doute à mes yeux. J'ai connu la littérature avant, bien avant de connaître la liberté.* »

La période qui va de sa naissance à l'âge de huit ans n'est pas dénuée d'importance. Un survol des romans kadaréens révèle l'empreinte laissée sur eux par l'enfance, la ville natale, Gjirokastër, et ses environs immédiats : l'Albanie du Sud et la Grèce. Gjirokastër concentre à elle seule toutes les images d'Épinal que l'on a conçues en Occident sur les Balkans, avec son site aride et montagneux, l'architecture de ses demeures, son minaret, etc. L'enfant Kadaré ouvre très tôtle dossier H (Homère), puis, aux alentours de dix ans, les dossiers C (Cervantès) et S (Shakespeare). Il ne les refermera jamais. Son œuvre restera sous l'empire de ces trois maîtres, auxquels il convient d'en ajouter deux autres, rencontrés plus tard : Eschyle et Gogol, les *éminences grises de* l'écrivain.

Lorsqu'il prend la plume pour la première fois, vers l'âge de onze ans, Ismail Kadaré jette les bases d'une cosmogonie appelée à rester longtemps la sienne : dans les alentours de Gjirokastër, il fait évoluer des personnages tout droit sortis de *L'Iliade,* de *Macbeth* ou de *L'Ile au* trésor. En guise de baptême du feu, il conçoit ainsi un livre des livres, un condensé de ses passions et, plus tard, des figures et mythes du patrimoine mondial vont continuer à se réincarner dans ses textes.

***

Ismail Kadaré est un écrivain précoce à plusieurs titres : pour avoir pris la plume dès l'enfance et avoir, très jeune, ébauché plusieurs romans, mais aussi pour avoir été publié très tôt, en 1953, alors qu'il est encore lycéen, avec un recueil de poèmes, *Lyriques.* Il se fait connaître en composant des vers. Son deuxième recueil, *Rêveries,* lui vaudra un prix en 1957. Au sortir du lycée, il suit des études de littérature à l'université de Tirana et obtient une bourse pour l'institut Gorki de littérature à Moscou. En raison du jeu des alliances, c'est un passage obligé pour tout intellectuel en herbe. La capitale soviétique offre le visage d'une ville chargée de passé, à la croisée des chemins entre stalinisme et brejnévisme : après les bourgades balkaniques, l'étudiant découvre une mégalopole en mutation, il vit immergé dans un *melting-pot* ethnique et littéraire dont il peint la bigarrure dans Le *Crépuscule des dieux de la steppe.* C'est son premier séjour à l'étranger. A l'institut Gorki, les auteursde valeur côtoient les médiocres, les marginaux, les « écrivains officiels », sous le sceau unificateur du réalisme socialiste. Si Kadaré écrit fort peu à cette époque, il comprend ce qu'il ne faut pas écrire, ce qui n'est pas littérature. Rejetant les canons du réalisme socialiste, il s'engage intérieurement à faire le contraire de ce que les dogmatiques enseignent en matière de « bonne » littérature.

La période moscovite correspond chez lui à une crise morale. Dois-je continuer à écrire ou vaut-il mieux renoncer ? L'écriture lui semble une activité honteuse, étant donné la littérature que professent les marxistes. Pensant gagner du temps, il enregistre sur bande magnétique les premiers chapitres d'un roman pour les retranscrire plus tard, en Albanie. Mais la méthode se révèle infructueuse ; l'étudiant y renonce. Ce n'est qu'en 1960, à son retour au pays provoqué par le schisme avec l'Union soviétique, qu'il se met à la tâche et publie pour la première fois un texte en prose. « Le tour des cafés » paraît dans le journal *La* Voix de la jeunesse. Il s'agit d'un fragment de son premier roman, *La Ville sans publicité,* celui-là même qu'il avait dicté sur magnétophone à Moscou, puis achevé à Tirana. Mais l'extrait est à ce point critiqué que Kadaré garde le manuscrit complet dans ses tiroirs ; il ne sera jamais publié dans son entier. Ce premier roman se distingue nettement de ceux qui vont suivre : planté dans la réalité socialiste albanaise, il évoque un présent exempt de légendes, qui n'a nul besoin de

recourir à la fable. La critique visa essentiellement la galerie des personnages, antithèse des héros « positifs » et de l'« homme nouveau » : petits escrocs, prostituées, « parasites sociaux ».

***

Comme dans les autres pays de l'Est, l'histoire du communisme albanais est celle d'une alternance de périodes d'assouplissement et de phases de durcissement. De 1960 à 1965, le climat est propice à l'apparition de nouvelles plumes ; le régime fait preuve d'une relative mansuétude à l'égard des artistes, après la campagne des « cent fleurs » en Chine et la déstalinisation en Union soviétique. Fidèle à la poésie, Ismail Kadaré publie en 1961 le recueil *Mon* siècle. C'est à cette époque qu'il commence à ressentir combien il est tragique d'écrire sous une dictature. Quelque chose de nouveau et de dangereux s'approche de sa vie. *« C'était le frôlement du manteau de l'écrivain national, écrit-il. Le lourd manteau de l'écrivain national sous une dictature... Je m'acheminais vers le centre du sanctuaire. Là où était située la chambre la plus reculée et la plus secrète de l'Ordre. Son essence. Les visions y suscitaient l'effroi ;* d'icônes rouges, qu'on *eût dit animées, coulait du* sang », explique-t-il encore. Dès 1962, l'écrivain jette, sous forme de nouvelles, les bases de futurs romans. Déjà ses textes accouchent d'un univers commun et certaines scènes du *Général* se retrouveront dans la *Chronique.*

Malgré une relative libéralisation dans le domaine des arts, l'écrivain, qui collabore alors à la revue littéraire *Drita,* n'échappe pas aux foudres des dogmatiques avec son *Général,* car pas une seule fois on n'y trouve mentionné le nom du Parti du travail au pouvoir. De même, les critiques ne relèvent pas dans la vision de l'auteur la haine qu'il aurait été bon de nourrir à l'encontre des anciens ennemis, en l'occurrence les Italiens et les Allemands... Son roman suivant, *Le Monstre,* est fortement critiqué lors de sa publication, en 1965, dans une revue littéraire. Interdit, le texte ne paraîtra d'ailleurs pas sous forme de livre avant la fin de 1990, après vingt-cinq années de patience. Entre-temps, l'écrivain lui-même n'aura pas le droit de parler de ce texte, qui ne sera plus cité nulle part.

Comme une coquille, le régime se referme dès le milieu des années soixante et le conformisme le plus absolu reprend le dessus sous l'influence de la Chine qui lance sa Révolution culturelle. 1967 donne à l'Albanie l'occasion de se singulariser en interdisant toute pratique et propagande religieuses. Les pièces étrangères ne sont plus jouées, et le régime oblige les écrivains à vivre dans les campagnes, à la rencontre du peuple. Kadaré passe ainsi deux années à Bérat, dans les montagnes du Sud, de 1967 à 1969. C'est dans ce contexte qu'il écrit *Noce*, roman qui a pour cadre le chantier d'une ville nouvelle et qui montre quelle pression le dogmatisme a pu exercer à un moment donné sur l'auteur. *Noce* est d'ailleurs le seul roman de Kadaré à avoir été encensé par la critique littéraire albanaise. L'étau dans lequel l'État enserre de nouveau les intellectuels tue dans l'œuf toute velléité d'expérimentation. Kadaré publie en 1969 *Les Tambours de la pluie*, où il exalte la résistance des Albanais face aux Ottomans. La propagande marxiste y lit une allégorie de la lutte du Pays des aigles contre le camp des révisionnistes...

***

Le régime modifie légèrement le cap au début des années soixante-dix, montrant patte de velours et se faisant un peu plus tolérant vis-à-vis des artistes et de la jeunesse. Des œuvres satiriques comme *Grandeur et décadence du camarade Zulo,* de Dritëro Agolli, sont publiées. Avec *Chronique de la ville de pierre*, Kadaré évoque les années de guerre, les années d'enfance, période où communisme et totalitarisme ne signifiaient encore rien pour les Albanais. En 1970, il est désigné député, poste purement honorifique pour l'attribution duquel on ne l'a d'ailleurs pas consulté. Il n'est alors pas même membre du Parti.Cette nomination est, pour le pouvoir, une façon d'entraîner l'écrivain dans un piège. Il n'est pas question de refuser un tel titre : ce serait s'attirer les foudres du régime, mettre son avenir littéraire en danger, et entre l'opposition ouverte - stratégie impossible sous le stalinisme – et l'acceptation servile, Kadaré choisit de composer pour poursuivre l'œuvre engagée. Cependant, la mention du mot « député » dans les biographies lapidaires qui circuleront en Occident lui causera du tort et tendra à le faire passer pour un écrivain « officiel », épithète dont il aura parfois du mal à se défaire par la suite,

d'autant plus qu'en 1972 il adhère au Parti du travail, sans grande conviction, mais avec le sentiment de pouvoir jouir ainsi d'une certaine impunité littéraire.

Les faits vont montrer qu'au contraire, il entre alors dans la phase la plus noire de son existence. L'appartenance au Parti n'empêchera nullement les dogmatiques de redoubler de violence contre ses œuvres. Depuis quelques années, le succès international aidant, il peut voyager à l'étranger, au sein de délégations d'écrivains, et visite le Viêt-nam et la Chine en 1967, les États-Unis en 1970, la Suède en 1971, Paris à l'automne 1971. Mais la gloire fait naître des rancœurs et des rivalités, ainsi que, dans l'esprit des dirigeants, la méfiance. Cet écrivain prend trop de poids. Son étoile brille trop fortement...

***

Après la *Chronique*, il s'attaque à l'un des deux « mégalithes » de son œuvre romanesque : *Le Grand Hiver*, dont la rédaction va occuper les années 1971 et 1972. Suivant les conseils de ses amis, il décide de composer un roman sur la rupture avec l'Union soviétique, dans lequel Enver Hodja jouerait un rôle avantageux, celui d'unhéros positif et romantique, David orthodoxe vainqueur d'un Goliath révisionniste. *« Dans la servitude, j'étais en train d'écrire un roman libre. Un livre triste comme un requiem. Contre la dictature. Tout y était vrai, hormis le portrait du dictateur* », écrit Kadaré, dont l'intention était d'appliquer un « *masque correcteur »* au tyran. Pourquoi lui façonner un autre visage, plus noble que le sien ? L'écrivain forme un vœu utopique : il espère qu'avec le *temps, « sa figure se modifierait peu à peu, pour épouser toujours plus ce masque correcteur, jusqu'à se confondre un jour avec lui* ». Ce grand roman est achevé à l'automne 1972, point d'orgue de la phase d'ouverture du régime. Mais, lorsque le livre paraît en 1973, celui-ci en est revenu à une ligne pure et dure. Le tocsin sonne pour nombre de responsables politiques dont les têtes vont tomber l'une après l'autre. Dans la sphère de la culture, un rappel à l'ordre est lancé contre les tendances bourgeoises et occidentales susceptibles de « pervertir » la jeunesse. Le IV^{e} plenum du Comité central, en juin 1973, exhorte écrivains et artistes à resserrer les rangs face à

l'Occident. On pourrait penser que dans un tel contexte, *Le Grand Hiver* tombe à pic, car il magnifie la lutte contre le révisionnisme. Il n'en est rien. Les dogmatiques redoutent que la rupture avec l'Union soviétique équivale à un adieu au communisme, et un roman comme *Le Grand Hiver* ranime leurs craintes. Le ministère de l'Intérieur déclenche une longue campagne contre le roman, relayé par des groupes d'ouvriers, des associations de vétérans, des membres du Parti, certains demandant l'arrestation de l'écrivain, d'autres l'interdiction de son livre dont le premier tirage a été épuisé en une journée. La meute se déchaîne. Cette guerre ouverte a dû rappeler à l'écrivain la campagne dont avait été victime Pasternak en 1958 après l'attribution de son prix Nobel, campagne évoquée dans *Le Crépuscule des dieux de la steppe.* Irréprochable pour ce qui concernela brouille avec l'URSS, *Le Grand Hiver* est critiqué en tant que fresque de la société albanaise : nulle part (comme cela était déjà le cas dans *La Ville sans publicité* en 1961) il n'y est question de l'« homme nouveau », né sous la césarienne du socialisme. Les personnages sont hésitants, faibles, parfois désorientés. Des *ci-devant* espèrent secrètement que le schisme avec Moscou se soldera par un rapprochement avec l'Ouest, tandis que des jeunes errent dans les rues comme des âmes en peine, en mal de paradis socialiste. D'autres se réunissent, font la fête ou dînent. Il sont aux antipodes de l'homme marxiste-léniniste dépeint dans *Le Concert* par Juan Maria Krams, pour qui il faut éradiquer « *le dîner, ultime forme de résistance à la création du monde nouveau »* !

***

La bataille du *Grand Hiver* cesse aussi brutalement qu'elle a commencé, sur une injonction mystérieuse d'Enver Hodja qui intime qu'on laisse l'écrivain en paix. Ce dernier vient cependant d'entrer dans un maelström ; il n'en sortira que par l'exil, dix-sept ans plus tard. Les têtes continuent de tomber en 1974. De prétendus « complots » sont démantelés dans les cercles gouvernementaux et au sein de l'état-major. Ce n'est pas pour rien que le sujet de *La Niche de la honte* - écrite en 1974 et 1975 - porte sur les têtes coupées de dirigeants rebelles ou de chefs gênants que l'on exposait en public à Istanbul pour terroriser la population. Après *Novembre d'une capitale*, roman sur la libération de Tirana par les partisans, publié en 1974,

l'Empire ottoman prend de plus en plus de place dans l'imaginaire de Kadaré, peuplant romans, poèmes et nouvelles. Un poème allégorique sur les fossoyeurs de la révolution lui vient à l'esprit. Il l'intitule *Les Pachas rouges* et,quoique conscient du danger qu'il court, tente de le faire publier. « *Pachas rouges..., vous conduisez au tombeau le cercueil de la Révolution.* » Le texte, en soi plaidoyer en faveur des idéaux qui avaient généré des espérances en 1945, porte un regard sévère sur trente années de stalinisme. Saisi avant parution, il est interdit et son auteur accusé d'incitation à la rébellion. Kadaré vit ses heures les plus graves. Convoqué dans le bureau de Ramiz Alia, futur dauphin d'Enver Hodja, il est sommé de s'expliquer. Poussé à faire son autocritique, il reconnaît avoir « objectivement » incité à la rébellion sans pour autant avoir eu, dans les faits, une telle intention. La condamnation prononcée contre lui est bénigne au regard de la gravité des accusations : l'écrivain doit se soumettre à une période de travail manuel, sorte de stage de rééducation à la chinoise, au fin fond des campagnes. C'est ainsi qu'il se retrouve dans une coopérative de village, dans la région de la Myzeqe. Dans la capitale, de hautes personnalités sont fauchées par les purges. Au total, quatre ministres tombent.

Autorisé à regagner Tirana, Kadaré se voit interdire de publier des romans. *« J'étais comme l'Allemagne qui, après* la guerre, ne *pouvait plus fabriquer certaines armes* lourdes », expliquera-t-il. Écrivant de manière prolifique, mettant au point une deuxième mouture du Grand Hiver, il accumule dans ses tiroirs des manuscrits qu'il publiera par la suite sous le label « récits » : en premier lieu *La Niche de* la honte (1974-1975), *Le Pont aux trois arches* (1976-1977), *Avril brisé et Le Crépuscule des dieux de la steppe* (1978). Au cours de cette période, comme assigné à résidence dans le bastion de Staline, il continue d'écrire pour exalter une Albanie éternelle ; c'est sa façon à lui de préserver la mémoire collective de son pays alors que le régime s'échine à créer un « homme nouveau » : « *L'Albanie se défaisait sous nos yeux. Telle une icône vermoulue, elle vieillissait jour après jour, se défigurait, s'étiolait. S'il merestait encore quelque bonne raison d'être écrivain (le plus souvent, je pensais que cette condition appartenait désormais à mon passé), la seule, la première et la dernière raison était celle-là : essayer de restaurer l'icône. Pour que les générations à venir, quand elles gratteraient le vernis de cette époque sans merci, redécouvrent l'image intacte.* »

***

Le régime n'en finit pas de se quereller avec le grand protecteur chinois quand, en juillet 1978, survient la rupture définitive. Pour l'écrivain, cette année-là est une éclaircie dans son grand hiver. Trois récits paraissent, réunis en un triptyque. Lentement, il sort du purgatoire. De nouveau il peut voyager, sans pour autant être en odeur de sainteté : *Qui a ramené Doruntine* ?, roman déguisé en longue nouvelle, paru en 1980, essuie de virulentes critiques.

Depuis 1973, Enver Hodja ne desserre plus l'étau. Après des purges successives vient l'apothéose, en décembre 1981, avec l'annonce du prétendu « suicide » du Premier ministre, Mehmet Shehu, alors dauphin de Hodja. Le vent de la démence se remet à souffler. Le pays n'entend parler que de complots. Le clan Shehu est chassé du pouvoir. La veuve du Premier ministre est condamnée à vingt-cinq ans de prison, et ses trois fils - dont l'un, jeune écrivain non conformiste, est ami de Kadaré - se retrouvent également derrière les barreaux. L'un d'eux se serait donné la mort. Il semble aux Albanais que leurs dirigeants rejouent le drame des Atrides. Ce climat d'oppression inscrit une marque profonde dans l'œuvre de l'écrivain : aux alentours de 1975, puis surtout vers la fin des années soixante-dix, une inflexion y est perceptible : le totalitarisme devient un thème dominant qui, peu à peu, supplante les autres. Des échos de plus en plus fréquents relient dèslors l'œuvre de Kadaré à celles de Shakespeare, d'Eschyle, de Dante. Les textes se succèdent pour évoquer la lutte entre l'homme et le pouvoir absolu. Kadaré devient l'un des rares écrivains à parler, derrière le paravent de la fable, du totalitarisme alors même qu'il vit et publie dans l'une des dictatures les plus dures de son temps. Le Palais des rêves est conçu à la jointure des années soixante-dix et quatre-vingt, de même que Le Concert, portrait sans fard de la société albanaise. L'obsession du totalitarisme resurgit avec *Le Firman aveugle* (1984), *l'essai Eschyle ou l'éternel perdant* (1985), puis les romans *L'Ombre* (1984-1986), *La* Fille *d'Agamemnon* (1986), la Chronique *séculaire des Hankoni* (1986) et *La Pyramide* (1988). L'écrivain poursuit son combat pour défendre l'homme éternel dans des récits mythologiques courts (comme « Prométhée » ou « La Porteuse de songes »).

Un tel leitmotiv est des plus dangereux. *Le Palais des rêves* ranime les ardeurs des dogmatiques, car dès les premières pages de ce texte censé se passer à Istanbul, ils reconnaissent, à peine voilée, la description de Tirana. *Le Concert,* bien que couronné par le premier prix du roman au niveau national, n'est pas publié ; officiellement, on accuse cette œuvre d'être « antisocialiste, truffée d'attaques contre le Parti et la figure du camarade Enver Hodja, sarcastique, raciste et d'un niveau artistique médiocre ». Mais ce qui chiffonne les dirigeants, c'est que, dans les pages du livre, s'entrecroisent littérature et histoire récente. L'affaire de la liquidation par Mao de son dauphin Lin Biao rappelle étrangement la disparition récente du propre dauphin de Hodja. L'écrivain a beau se retrancher derrière ses arguments, faire valoir qu'il a écrit *Le Concert* avant le « suicide » de Mehmet Shehu, l'allusion reste trop évidente pour qu'un texte pareil puisse circuler. 1982 débute dans une atmosphère de peur et de fin de règne. Un plénum de l'Union des écrivains, auquel participentde hauts dirigeants dont Ramiz Alia, se réunit pendant deux jours pour critiquer *Le Palais des rêves.* Pendant son réquisitoire, Ramiz Alia prononce une phrase terrible et ambiguë : « Le peuple et le Parti vous hissent sur l'Olympe, mais si vous ne leur êtes pas fidèle, ils vous précipitent dans l'abîme. » Pour la première fois, le Parti reconnaît implicitement que Kadaré a écrit contre le régime. L'écrivain devient dès lors pratiquement une institution d'opposition tolérée ; la presse mondiale réagit aux condamnations visant le roman et des protestations s'élèvent pour défendre son auteur, qui échappe aux sanctions.

De son côté, malade depuis des années, Hodja mène une existence recluse, continuant à agiter deux spectres : le danger extérieur et, en Albanie même, les « complots ». Kadaré n'écrit plus, ou fort peu, après, en 1981, *Le Dossier H* et *Le Cortège de la noce s'est figé dans la glace.* 1983, comme 1982, est une année noire. Les purges reprennent. Inquiété, menacé, l'écrivain envisage de demander l'asile politique à la France lors d'un séjour à Paris en novembre 1983. Finalement, il y renonce sur les conseils d'amis français, estimant qu'un tel acte provoquerait un renforcement de la terreur et exposerait les intellectuels albanais à des représailles. Il rentre à Tirana et se remet à écrire. La dictature continue à jouer avec lui au chat et à la souris. Ce n'est pas tant la prison que craint l'écrivain, ou une interdiction de publier, mais l'une de ces opérations machiavéliques dont les pouvoirs absolus ont le secret : organiser un « accident » fatal, ou le faire assassiner en imputant l'acte à un ennemi de la Révolution ou à quelque étranger, ce

qui serait tout bénéfice pour le régime, car l'écrivain serait inhumé comme un « héros positif »... Ces scénarios, il les a en tête lorsqu'il sort dans la rue, lorsqu'il paraît en public. Le 10 avril 1985, veille de l'annonce du décès de Hodja, il doit rendre des comptes aux dogmatiques. Cette fois, c'est sur un récit, *Clair de lune*, qu'ils tirent à boulets rouges.

***

Le tyran éteint, les éléments semblent se calmer. S'agit-il de faux-semblants ? Ramiz Alia succède au Sultan rouge et rien ne semble évoluer dans le bastion de Staline. Ismail Kadaré écrit *L'Ombre*, *L'Année noire et La Fille d'Agamemnon* et entame, en 1988, *La Pyramide*. Si le régime demeure inflexible et totalitaire, l'écrivain n'est plus inquiété. Il devient un des vice-présidents du Front démocratique, organisation de masse tenue par la veuve Hodja. Les autorités sentent probablement qu'elles peuvent tirer parti de sa notoriété ; peu à peu, il a d'ailleurs les coudées plus franches pour s'exprimer. Les fissures apparues dans le bloc socialiste donnent confiance aux intellectuels. Un roman d'un fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, Neshat Tozaj, suscite l'émoi à l'automne 1989. *Les Couteaux* apportent un éclairage très critique sur les méthodes de la police politique, la Sigurimi. Ismail Kadaré prend la défense du roman dans les colonnes de la revue *Drita*, le 15 octobre, et, en France, dans *Le Monde*. Évoquant la mécanique des complots fabriqués, il accuse : *« Faute de dénoncer les vrais crimes, des maux inexistants sont créés de toutes pièces selon le modèle moyenâgeux des procès de l'Inquisition. »* Et il appelle à une démocratisation : « *Une société qui ose dénoncer le mal, l'exorciser, même si c'est une tâche douloureuse, prouve qu'elle avance avec détermination vers le progrès et qu'aucune force au monde ne peut l'arrêter. »*

Le Mur de Berlin tombe, la révolution de velours transforme la Tchécoslovaquie. Comme les Bulgares renversent Jivkov et les Roumains Ceausescu, l'aristocratie rouge albanaise est plus isolée que jamais. La contestation gagne du terrain, notamment dans le Nord, à Shkodër.L'Albanie s'installe dans l'attente et la tension, mais ses dirigeants montrent des signes de peur. Dès avril 1990, le président Alia annoncera des réformes économiques et politiques. La reculade du pouvoir s'explique

par l'agitation persistante dans les provinces, la crainte qu'elle n'atteigne la capitale, et par l'action de plusieurs intellectuels montés au créneau. Ismail Kadaré rencontre Ramiz Alia en février et plaide pour la démocratisation du pays. Sali Berisha, futur cofondateur du premier parti d'opposition, mais aussi d'autres intellectuels ne sont pas en reste et exigent des changements. En mars, Kadaré, Berisha et Ylli Popa développent leurs arguments dans la presse. Le premier, dans *La Voix de la jeunesse,* s'exprime sur le rôle des intellectuels dans le processus démocratique, prend la défense d'écrivains encore proscrits et parle du rôle moral de la littérature. Une certaine libéralisation semble engagée mais, dès le mois de mai, Kadaré estime qu'il ne s'agit-là que de manœuvres dilatoires. C'est alors qu'il envisage la possibilité de l'exil, pensant qu'il s'agit là du dernier moyen de faire pression sur le régime. Son prochain voyage est prévu pour le mois de septembre, en France. Les événements de juillet (fuite de milliers de réfugiés dans les ambassades étrangères, nouveau durcissement du régime) viennent étayer ses craintes. Les réformes sont suspendues, les intellectuels réduits au silence. La dictature se renforce. En août, dernier simulacre d'ouverture, le président Alia réunit les intellectuels. Mais c'est pour les menacer et les discréditer, faire courir la rumeur qu'ils sont hostiles au pluralisme. La peur, qui avait marqué le pas au printemps, est de retour. Sentant qu'il ne peut plus rien faire sur place, où la situation fermente, l'écrivain décide de franchir le pas au cours de son séjour à Paris. Il attend les suites de la visite de Ramiz Alia aux États-Unis, et, voyant que le chef de l'État albanais n'a nulle intention de faire des concessions, qu'ainsile dernier espoir s'évanouit, il annonce le 25 octobre qu'il demande l'asile politique à la France ; il ne rentrera en Albanie que lorsqu'une véritable démocratie sera mise en place, et propose à cet égard des objectifs précis : liberté de culte, pluralisme, élections libres. Il table sur le choc salutaire que peut entraîner son départ, souligne le rôle primordial que peuvent jouer les absents. Le pouvoir réagit immédiatement en vilipendant le « traître » à la patrie. Ses livres sont tout d'abord retirés de la vente ; mais pareille attitude ne dure pas et, quelques jours plus tard, ils réapparaissent sur les rayons des librairies.

Ismail Kadaré appartient désormais à la famille des déracinés. Que peut-il être sans l'Albanie, sinon attente du retour ? Des indices lui permettent de penser que son exil ne sera pas très long ; le dernier « domino » tombe rapidement, miné par son isolement économique et par la contestation interne. En décembre 1990, les statues de Staline sont déboulonnées. Une

messe est célébrée, pour la première fois depuis vingt-trois ans, à Shkodër. Puis, en février 1991, c'est la grande statue d'Enver Hodja que les manifestants renversent à Tirana.

Exilé, Kadaré ne reste pas inactif. Il plaide, dans la coulisse, à Washington ou à Londres, en faveur d'une aide à son pays. Momentanément, il renonce à la fiction et s'explique sur son rôle et sur la situation de son pays dans *Printemps albanais,* puis dans *Invitation à l'atelier de l'écrivain* et *Le Poids de la Croix.* Parfois incompris ou contesté en Occident autant qu'en Albanie - phénomène habituel pour bon nombre d'intellectuels de l'Est – il retrouve son cheval de bataille, la lutte contre le totalitarisme, avec le roman *La Pyramide,* écrit pour moitié à Tirana sous la dictature et pour moitié à Paris. Parue dans son entier après la chute du communisme albanais, cette ultime charge contre l'absolutisme fait penser à ces armes que l'on met au point pendant une guerre, et qui nedeviennent opérationnelles qu'une fois la paix signée. Mais, par sa valeur universelle, le roman reste pointé vers l'avenir et vers toute résurgence éventuelle du totalitarisme. Avec ce texte, Kadaré estime alors en avoir (provisoirement ?) terminé avec le cycle romanesque de son œuvre. De fait, *La Pyramide* paraît constituer la dernière pièce d'un édifice, après quoi l'écrivain devrait vraisemblablement se consacrer à la recherche de formes et d'inspirations nouvelles.

Le roman kadaréen

Comment définir le roman kadaréen ? Plus que sur des négations, il s'élabore sur un certain respect des traditions du genre. Le seul grand refus est celui du refus en général. On est aux antipodes du négativisme du « Nouveau roman » et d'autres esprits novateurs de l'après-guerre. L'écrivain maintient à ses personnages le statut de héros et ne dédaigne pas de recourir à la psychologie. Héros broyés par le fatum, ils ne manquent parfois pas de panache. Certains pans de romans comme Le Concert sont des études sociologiques de milieux donnés, et Kadaré se pose en témoin engagé. Le recours à la fable induit une signification, un ou plusieurs messages. L'auteur raconte des histoires et revendique la notion *d'histoires.* On n'assiste pas, dans ses romans, à la dégradation de l'intrigue constatée au

XX^{e} siècle dès Proust. L'intrigue confoite ses positions, bien que concurrencée par le symbolisme ; elle est *asservie* par le symbolisme. L'écriture de Kadaré vise le double sens, elle charrie des idées bicéphales ainsi que des allégories, usant fréquemment d'un vocabulaire et de figures analogiques comme cela est souvent le cas dans la littérature engagée. Cesfigures ont constitué une arme stylistique pour s'opposer au totalitarisme et s'éloigner à grands pas du réalisme socialiste. L'écriture est nettement anthropocentrique ; l'homme intervient en peuplant tout, y compris les objets, et la métaphore tend à personnifier, à animer tout. Un objet ne s'appartient pas en propre, l'homme ne le regarde pas uniquement de l'extérieur, mais l'habite, et, en ce sens, le regard kadaréen participe d'une vision humaniste omnisciente, vieille de plusieurs siècles.

Cette absence presque totale de rejets ne signifie pas que l'écrivain a élaboré son œuvre dans l'isolement, à l'écart des courants modernes et des horizons dessinés par les nouvelles tendances du roman. Si la population albanaise était coupée du reste du monde, les écrivains avaient, dans une certaine mesure, en fonction de leur renommée, accès aux livres interdits. L'œuvre de Kadaré s'est élaborée en connaissance de cause. Les grandes étapes marquées par Proust, Faulkner, Kafka ou Beckett lui ont été très tôt familières, et ses romans ont vu le jour à la lumière de ces novateurs. Cependant, l'isolement volontaire du pays des aigles a influé sur la formation du roman kadaréen et sur son évolution. Le régime a cherché à le prendre dans un moule, à le récupérer. Du *Général de l'armée* morte à *La Pyramide*, il est le produit d'une résistance aux pressions, parfois victorieuse, parfois vaine.

Les premiers romans publiés de Kadaré sont Le *Général de l'armée morte*, d'abord paru à l'état de nouvelle en 1962, puis *Le Monstre*, pour lequel l'écrivain invente une forte atypique. Dans la fougue de ses vingt-neuf ans, il souhaite trouver une forme nouvelle pour chaque grand texte qu'il écrira. *Le Général*, où l'on décèle la fascination de l'écrivain pour Gogol et ses *Ames mortes*, ne le satisfait qu'à moitié ; il y voit plutôt un compromis entre le classicisme et l'innovation. Kadaré veut à tout prix explorer des voies inédites, paradoxe dans un environnement oùrègnent la contrainte et l'immobilité. Le Monstre rejette le temps linéaire, fait écho à la conception aristotélicienne du temps et montre un certain mépris pour la chronologie. Sur ce plan, l'écrivain rejoint certaines avant-gardes des années

cinquante et soixante dans leurs recherches formelles. Il en est à sa période de « grandes découvertes ». Mais les critiques qui pleuvent sur *Le Monstre* à sa parution dans la revue *Nëntori* figent pour un temps la créativité de l'auteur. Il doit rentrer dans le rang, alors qu'il a l'âme d'un chercheur, se contenter d'être un exécutant soumis aux canons du réalisme socialiste. Avec Les Tambours de la pluie, il donne un récit linéaire classique, et ce n'est qu'avec *Chronique de la ville de pierre* que, de nouveau, il innove. Pour la première fois en prose, il recourt au « je » du narrateur, expérience qu'il ne renouvellera que quelques fois dans ses romans et récits. L'irruption de la première personne tient essentiellement au caractère autobiographique de certaines œuvres. (Le « je » apparaissait déjà, au cours des années cinquante et soixante, dans des poèmes à résonance autobiographique, notamment ceux sur la période moscovite.)

***

Une place à part revient, dans l'œuvre en prose, aux deux grands romans que sont *Le Concert* et *Le Grand Hiver,* fort différents par la structure, mais qui présentent de troublantes analogies sur le fond. *Le Grand Hiver* que nous avons lu en français correspond à la seconde version établie par l'auteur en 1976 et 1977. Paradoxalement, ce texte sur la rupture avec l'Union soviétique porte en lui, de par sa construction, les caractéristiques du grand roman russe du XIX^{e} et d'une partie du XX^{e} siècle. Ce n'est pas pour rien que certains ont vu en lui un *Guerre et Paix* albanais,alors que Le *Concert* ferait davantage penser, par le ton, aux *Frères Karamazov. Le Grand Hiver* respecte une chronologie linéaire, les personnages entrent successivement, au gré des chapitres, pour former un large ensemble polyphonique ; l'œuvre présente une page capitale de l'histoire et prend des allures de fresque. Roman d'une rupture, mais roman portant la marque de ceux avec qui l'on rompt... Certains pourront objecter que plusieurs arguments s'opposent néanmoins à ce que *Le Grand Hiver* soit catalogué comme un dérivé du roman russe : recours fréquent au simultanéisme et procédé kadaréen de *mise en mythe.*

Sur le fond, une foule d'analogies et de passerelles relient *Le Grand Hiver* au *Concert.* Romans sur deux ruptures avec des « grands frères »,

romans peuplés d'une micro-comédie humaine commune, et dotés de trames voisines : des signes de tension apparaissent entre Tirana et la grande puissance protectrice ; un voyage conduit des délégués albanais au cœur de cette grande puissance ; puis la rupture apparaît inéluctable. Une fois celle-ci consommée, la situation nouvelle - l'Albanie seule - entraîne des conséquences dramatiques, prix de la liberté, sacrifice propitiatoire pour que le pays des aigles vole de ses propres ailes. De hautes personnalités tombent en disgrâce ; la nature se déchaîne, les tempêtes succèdent aux séismes ; la mort fauche ici et là.

Le Concert se distingue cependant aisément par sa structure *en tiroirs.* Le récit accumule les pauses ; plusieurs nouvelles sont serties dans le roman. Surtout, c'est par leur ton que *Le Grand Hiver et Le Concert* diffèrent. Si les deux textes font appel à Macbeth, le premier porte en lui les particularités d'une tragédie, lyrique, parfois romantique ; *Le Concert,* en revanche, se joue sur le mode grotesque. Le schisme entre Albanais et Russes est un déchirement, celui avec les Chinois prend au contraire un air de libération et le roman s'achève par la destructiond'attributs rappelant l'Orient rouge : feux d'artifice, antenne de retransmission d'une agence chinoise...

Le Grand Hiver et Le Concert occupent des places à part dans la nébuleuse Kadaré. Par leur longueur, d'abord : Kadaré affectionne plutôt le roman court. Ses récits sont en outre plus régulièrement fondés sur l'alternance du grotesque et du tragique. Le balancier intérieur de l'écrivain oscille constamment d'un de ces pôles vers l'autre. Cette forme de « tragédie qui plaisante » serait la recette qui, selon l'écrivain, permettrait de produire de la bonne littérature. Plusieurs textes donnent le sentiment qu'un dosage précis de tragédie et de cocasserie a servi à élaborer la trame romanesque. Le grotesque kadaréen découle de situations plus que de personnes, il est l'héritier des comédies d'Aristophane et du *Don Quichotte.* Mais, tout comme la tragédie antique est apparue avant la comédie, dans l'esprit de Kadaré le sens du tragique s'est implanté avant le goût du grotesque et si l'on surplombe son œuvre, il apparaît que la marque de la tragédie y est la plus profonde. L'écrivain a découvert *Macbeth*, *L'Iliade* et *L'Odyssée* avant Gogol... Et *Macbeth* a de quoi bouleverser tout Albanais : un hôte qui assassine un invité sous son propre toit alors même qu'il lui devrait entière protection, voilà un cas flagrant de violation du code de l'hospitalité, de la *bessa* si chère aux Balkaniques.

Des sous-ensembles

L'œuvre de Kadaré, quoique homogène, se laisse aisément diviser en plusieurs sous-ensembles distincts : textes autobiographiques, allégories sur le totalitarisme, romans datés sur fond d'histoire contemporaine, et œuvres éternelles. Le rapport de l'écrivain au temps, variant selon lestextes, détermine pour partie la frontière entre ces catégories. Mais ce qui fait d'Ismail Kadaré un auteur singulier tient à ses allégories et à ses œuvres éternelles. C'est là qu'il excelle et fait entendre sa propre voix. Les œuvres éternelles sont irriguées par des mythes qui s'en vont et viennent, et leur récurrence, obsédante, constitue le *socle* de l'œuvre. La sous-partie des « œuvres éternelles » englobe notamment *Le Pont aux trois arches, Avril brisé, Qui a ramené Doruntine ?, Le Dossier H, Les Tambours de la pluie* et *Le Monstre.* Certaines des légendes qui les sous-tendent ont partie liée avec la Grèce ancienne, d'autres proviennent de la mythologie balkanique. Ce ciment assure l'homogénéité de l'ensemble et donne le sentiment que l'écrivain n'a pas produit une série de textes autonomes, mais, véritablement, une œuvre. La ballade de Konstantin et Doruntine est présente dans trois romans, mais les concepts qu'elle véhicule, comme la *bessa* (parole donnée), imprègnent un nombre de textes plus grand encore. Il en va de même pour la légende de l'emmuré, qui traverse *Le Pont aux trois arches* et, plus profondément, tire son origine dans la Grèce antique, du sacrifice d'Iphigénie. Ainsi la ballade resurgit indirectement dans *La Fille d'Agamemnon,* récit sur l'ère socialiste en Albanie. Nous restons dans l'univers des Atrides avec *Avril brisé* : la première illustration littéraire de la vendetta, avant ce roman et avant la *Colomba* de Mérimée, n'est-elle pas l'*Orestie* ? Ponctuellement, la malédiction des Atrides réapparaît dans l'œuvre de Kadaré, de même que les principales légendes brassées par Homère. Troie, la vengeance des Atrides, la parole donnée et le sacrifice propitiatoire : nous avons là les quatre clés des œuvres éternelles. Quant aux diverses allégories sur le totalitarisme, un mythe leur sert d'assise : la lutte de Prométhée pour la défense de l'homme, des arts et du savoir. Avec ces cinq clés, nous pouvons imaginer plus précisément quelle *nappe phréatique* alimente les différents champs de l'œuvre.

*

Le travail principal de l'écrivain consiste à recomposer le temps, à le détourner et à le faire circuler dans un labyrinthe. C'est là son pari le plus irrationnel : mettre au point, à l'intérieur de ses pages, une certaine forme d'éternité, et ce n'est pas pour rien que nombre de ses livres ont trait à des édifices de pierre, matériau symbole de pérennité : ville de pierre, pyramide, pont, palais, muraille de Chine. Le Monstre a donné lieu aux premières tentatives kadaréennes de recomposition du temps. La mécanique est alors simple : le temps ne s'écoule pas au même rythme selon que l'on se trouve à l'intérieur du Cheval de bois ou dans la ville de Troie et, de chapitre en chapitre, l'écrivain joue sur les ruptures d'époque tout en figeant la situation. Sous ses divers avatars, le Cheval campe des siècles durant face à une Cité qui évolue, se modernise, et le statu *quo* demeure ; nous sommes dans un système d'asymétrie temporelle sur fond d'éternité, ce qui revient à dire que l'exemple de Troie se reproduit à chaque époque et qu'un événement, en soi, n'a rien d'exceptionnel. La particularité de l'événement, dans le système temporel kadaréen, est sa récurrence. L'écrivain est un adepte du retour éternel. Son œuvre célèbre la réincarnation des mythes antiques et des vieilles ballades, mais aussi des situations et des hommes. Kadaré décrit un incessant recommencement. Cela, il l'exprime de plusieurs façons, et d'abord en jouant sur la rupture entre le temps du récit et le temps lexical. *La Niche de la honte* est censée se dérouler au début du XIX^{e} siècle, mais le vocabulaire renvoie fréquemment à notre époque. Au prix de quelques anachronismes insignifiants, ce roman passe dans l'esprit du lecteur pour un récit contemporain ou, plus exactement, localisé dans un éternelprésent, à un carrefour où plusieurs époques fusionnent. Ce procédé revient également dans *La Pyramide*, de manière plus aiguë, plus régulière encore. De même, *Avril brisé* supporte des datations différentes : l'écrivain veut échapper aux repères et brouille les pistes. En jetant la confusion dans l'esprit du lecteur (les sinologues s'arracheraient les cheveux à la lecture du *Concert* s'ils cherchaient à dater avec exactitude les événements du roman), il éveille tôt ou tard cette question : à quoi bon *dater ?* Si son empire littéraire chute aussi loin dans la nuit des temps que sous Chéops, et remonte jusqu'aux événements du Kosovo en 1981, ou à l'effondrement du communisme albanais, c'est en grande partie par indifférence pour l'Histoire. Par le procédé de la fable et de la métaphore, on nous présente

une époque qui en masque d'autres. Connaissant la prédilection de l'écrivain pour Eschyle, on peut tracer un parallèle entre les *Tambours* et les Perses, mis en échec par la Grèce comme les Ottomans-Soviétiques au pied de la forteresse Albanie. Une époque au sens kadaréen du terme n'est dès lors plus que *prétexte* à des échos antiques ou actuels.

***

Le même principe de noria temporelle gouverne les romans sur le totalitarisme. Les dernières pages de *La Pyramide* traversent les siècles comme des flèches et atteignent l'empire de Tamerlan, puis le XX^{e} siècle. La pyramide de Chéops apparaît comme un spectre à diverses époques, mais l'image finale est bien celle du bâtiment originel ou, plutôt, d'une armature de verre. Pyramide du Louvre ? A lire Kadaré, naît le sentiment que l'homme ne fait que singer ses congénères du passé, dans la mesure où il ne change pas et où toute tentative de création d'un *homme nou*veauest vouée à l'échec. Le secret de sa mécanique du temps tient à la conception qu'a l'auteur de l'homme. Il n'est ni immanent ni existentialiste ; un atavisme le pousse à répéter. Le temps kadaréen est une arme contre le totalitarisme, et les critiques qui lui reprochèrent de ne guère écrire de roman sur l'Albanie socialiste avaient bien senti en quoi son œuvre était dangereuse. Alors même qu'un régime décidait l'avènement d'un *Homo albaniensis* marxiste, un écrivain semblait, dans son laboratoire, tenir ce décret pour une anomalie. Face aux Zeus, il portait en lui un secret, ainsi que Prométhée : il était sûr que la chute des tyrans était inéluctable et le titre d'un roman paru en 1978 trahissait déjà cette certitude – *Le Crépuscule des dieux de la steppe.* Voilà pourquoi, lorsqu'on parle du temps, il importe d'évoquer les personnages kadaréens. Personnages archétypaux, comme dans les chansons de geste du Moyen Age, animés chacun par un sentiment dominant – ce en quoi l'écrivain trahit aussi sa filiation avec la tragédie antique.

Certains personnages sont cependant plus complexes. D'apparence simple lorsqu'on les découvre, ils sont la proie du *fatum* et fréquemment victimes d'un *retournement* comparable à celui de saint Paul sur le chemin de Damas. Ainsi de Hadji Milet, du général italien, voire de Mark-Alem.

On peut dégager trois principaux archétypes : les prométhéens, progressistes, guidés par un idéal humaniste ; les passéistes, obscurantistes, adeptes de Zeus, « Zeusillons » ; et enfin les commentateurs. A l'instar des tragédies ou comédies antiques, les romans de Kadaré réservent une large place à ces derniers : chœur et coryphée, discrètement glissés dans les chapitres sous divers avatars - agences de presse, journaux, antennes de télévision, personnel diplomatique, pleureuses, groupes de vieillards, troubadours, observateurs, espions, station-radio ; bref, tous ceux qui recueillent ou colportent l'information, la rumeur, le ragot. L'écrivains'explique lui-même sur la nécessité de chœurs (*issos* dans la tradition balkanique), ainsi décrits dans Le Grand *Hiver* : *« Pour le moment, ils consistaient en des coupures de journaux, des affiches, des bandes magnétiques avec des nouvelles de la radio. Et toutes ces voix s'efforçaient de se fondre en une clameur commune. »* Pourquoi un tel anneau de chœurs autour des personnages les plus typés ? Là, peut-être plus qu'ailleurs, Ismail Kadaré trahit son enracinement dans les traditions, orales comme littéraires, de la péninsule balkanique. La parole se combine fréquemment dans son œuvre avec la vue, aussi bien pour évoquer l'aspect artistique du monde, comme dans *Le Dossier H* où des ethnomusicologues se portent au chevet de l'épopée orale, magnétophone en main, que pour illustrer les noirs desseins du pouvoir totalitaire. Les despotes se servent autant de la vue que de l'ouïe pour pratiquer une répression efficace : les micros, dans Le *Concert*, servent la même cause que le firman par lequel on pouvait jadis priver de la vue les porteurs de mauvais œil...

Les deux autres catégories d'archétypes, les prométhéens et les épigones de Zeus, portent au fil de l'œuvre des masques différents. Les tyrans (Mao, Hodja, Chéops, Ali Pacha), les obscurantistes dans Avril brisé ou Le Pont *aux* trois *arches*, font cause commune sous la bannière du dieu des dieux grecs qui voulut priver l'homme des arts et du feu et lui substituer une nouvelle espèce. Les prométhéens, minoritaires, n'en sont pas moins représentés dans chaque grand texte et sont l'objet de toute l'attention de l'écrivain. Ils incarnent le seul type de « héros positif » du microcosme kadaréen. Chacun à sa façon (le moine Gjon, Stres, Skënder Bermena, ou le chroniqueur des Tambours) œuvre à la propagation des connaissances, de la vérité et d'une certaine conception de la justice.

On ne saurait faire un tour d'horizon complet du monde de Kadaré sans évoquer les personnages féminins, issusd'une société à dominante musulmane. Sans idéaliser la femme (la place qu'occupe Lady Macbeth dans son imaginaire est à cet égard significative), il remet les pendules à l'heure. Ses personnages féminins peuvent tomber amoureux sans être choisis au préalable (Diane), se marier avec l'homme qu'ils aiment (Sylva), occuper de hautes fonctions, sans perdre leur rôle de catalyseur des passions (Hélène, Léna). Lida Sniéguina et Doruntine sont les incarnations de la femme sublime, de l'amour lyrique.

Tout au long de l'œuvre, la femme reste néanmoins un personnage périphérique et il n'est point chez Kadaré d'Emma Bovary ou de Thérèse Raquin. Trois exceptions viennent cependant contrebalancer cette assertion et mettent l'écrivain à l'abri d'une accusation de « machisme » : les récits *Clair de lune, La Fille d'Agamemnon* et *Le Cortège de la noce s'est figé dans la glace.* Iphigénie (dans *La* Fille *d'Agamemnon),* Hélène, voire, du côté de Shakespeare, Lady Macbeth et Juliette : la femme kadaréenne catalyse la tragédie ; elle est au diapason de l'œuvre entière, loin des marivaudages, et le grotesque ne la ternit que rarement - si ce n'est l'épouse du préfet de la ville de N. dans *Le Dossier H.* Une chose est pourtant certaine : le personnage féminin type de Kadaré n'a et n'aura jamais l'épaisseur, la richesse et la complexité de son équivalent masculin.

Terminons ce parcours à travers la société kadaréenne en évoquant la place qu'y occupent les fous. A demi idiots, à demi sains, ils ne sont pas dénués de certaines qualités et ont parfois la faculté, à leur insu, d'annoncer par leur comportement des événements à venir, comme des animaux électrisés par la perspective d'un séisme. Les simples d'esprit apportent une touche grotesque à des situations tragiques, ils équilibrent le ton du récit. Mais, surtout, c'est le concept de folie sous la dictature qui a intéressé l'écrivain. Constatant un jour qu'Enver Hodja et lui étaient nés et avaient grandi près de la Ruelle des fous, à Gjirokastër (ellereliait même leurs maisons d'enfance), Kadaré explique que la formule « *les deux Albanais les plus connus au monde »* se transforma alors dans son esprit en « *les deux fous les plus fameux d'Albanie* ». La relation entre l'écrivain et le tyran participe de la folie, estime-t-il, et dans la lutte contre la dictature, l'artiste doit tolérer en lui une zone de folie tempérée afin d'éviter de sombrer dans

la plus extrême démence ; autant dire qu'il n'est pas possible de demeurer totalement sain d'esprit sous un régime totalitaire...

***

Dans ses textes sur le totalitarisme, l'écrivain recourt à la fable, détourne le temps et grime les lieux pour dire ce qui, de manière directe, ne pouvait être dit. Comme lieu d'exil littéraire, il choisit l'Empire ottoman ; il s'agit, selon lui, du premier État à avoir conçu un système efficace et moderne de domination de l'homme, en somme un prototype de l'URSS stalinienne, de la Chine maoïste ou de l'Albanie envériste. L'écrivain noircit certes le tableau, concentre dans sa vision de cet empire les caractéristiques de plusieurs régimes absolus, et son optique diffère ainsi de celle d'autres écrivains balkaniques qui, comme Ivo Andric ou Nikos Kazantzakis, ont aussi écrit sur la Sublime Porte. Derrière l'Empire ottoman s'embusque l'Asie entière, mère des pires tyrans, foyer du totalitarisme de Gengis Khan à Tamerlan et Mao. Le vent d'Est apporte l'oppression, dessèche tout. Dans l'optique kadaréenne, le concept de totalitarisme est lié à celui de grands espaces : Empire ottoman aux immenses territoires « dénationalisés », plaines soviétiques, Chine. L'espace totalitaire kadaréen est conforme à certaines analyses d'Hannah Arendt selon qui un système totalitaire ne peut tenir que s'il dispose d'une superficie immense etcontrôle une population importante. Ayant ainsi les coudées franches, le pouvoir absolu déclare la guerre à la vie humaine sous toutes ses formes quotidiennes : réunions entre amis, plaisirs divers, jeux de la séduction, etc. A l'homme épicurien, éternel, le pouvoir entend substituer un « homme nouveau » dont les modèles seraient Lei Fen, héros révolutionnaire mythique sous Mao, Stakhanov ou encore Pavlik Morozov, adolescent russe qui n'hésita pas à dénoncer son propre père comme contre-révolutionnaire. Ismail Kadaré a des mots très cyniques contre cet « homme nouveau » dans Le Concert et, d'une manière générale, ses personnages, nous l'avons dit, en sont l'antithèse absolue.

Comment le pouvoir s'y prend-il pour parvenir à ses fins ? Il va procéder à l'ablation de la mémoire collective, le cas échéant en détruisant, mot après mot, la langue qui a permis de la fixer. Le meurtre d'une culture est l'un des leitmotive de l'œuvre kadaréenne. L'assassinat d'une langue, crime qui

prend des dizaines d'années, voire des siècles, conduit à l'atrophie des souvenirs et, par là même, de l'intelligence. Abêtir ! Le rêve de tous les tyrans... Ceux de la Kadarie estiment que l'homme, en l'état actuel, est trop intelligent pour pouvoir être heureux ou docile. Aussi déploient-ils des trésors d'imagination... et d'intelligence pour atrophier l'esprit de leurs sujets. Les Ottomans tuent la mémoire, l'histoire, Mao rêve de droguer l'Europe, les conseillers du pharaon veulent éliminer le bien-être et épuiser la population sous un labeur absurde : empiler des pierres. Là débute un jeu de correspondances entre les thèses d'Orwell et celles de Kadaré, entre l'un des premiers pourfendeurs du stalinisme et le tout dernier. On peut ainsi établir un parallèle intéressant entre le *novlangue* de 1984 et l'antilangue de *La* Niche de la honte. Au-delà d'une vision commune - appauvrir une langue pour mieux dominer les esprits -, les deux écrivains cultivent leur différence : Kadaré met au point l'antilangue pour priver unepopulation de sa mémoire - légendes, contes et faits historiques. Chez Orwell, l'objet du *novlangue* est de restreindre la pensée non pas en tuant le passé, mais en tuant des concepts comme liberté, religion, en fixant un cadre étroit à l'emploi de tels termes. D'autre part, Orwell comme Kadaré mettent l'accent sur l'importance que prend la haine sous un régime totalitaire. De même que dans 1984 les « minutes de la haine » ou « semaines de la haine » permettent de libérer l'énergie des foules fanatisées contre un ennemi mythique, Emmanuel Goldstein, Kadaré présente dans Printemps *alba*nais la haine comme moteur du régime en place : « Ce *fut assurément l'usine qui fonctionnait le mieux dans tout l'univers socialiste. Ses moteurs ne s'arrêtaient jamais de tourner. La haine était l'un des fondements sur lesquels s'appuyait la dictature. »*

Le totalitarisme est sans conteste un des principaux piliers sur lesquels repose l'œuvre de Kadaré. Qu'aurait-elle été, conçue entièrement en Occident ? L'absolutisme, réincarnation de certains mythes antiques et shakespeariens, lui a fourni du grain à moudre au fil de nombreux textes, car il est intimement lié au *tragique.* Le territoire où se jouent les drames et les complots, après s'être étendu jadis d'Elseneur à l'Écosse, de Mycènes à Vérone, de la Chine à Bagdad, s'est rétréci, à la fin du XX^{e} siècle, au monde communiste. Sparte a perdu du terrain au profit de nouvelles Athènes, et c'est du fond d'une des dernières Sparte que l'écrivain albanais a puisé l'énergie d'écrire. Ultime avatar de la tragédie, le totalitarisme a été l'allié

objectif de l'écrivain, son *allié littéraire,* tout en restant son ennemi sur le plan humain.

***

Restent les œuvres autobiographiques et les œuvres datées. Ces dernières sont, plus que tout, autres, shakespeariennes,qu'il s'agisse du Grand Hiver, du Concert ou du récit Le Cortège de la noce s'est figé dans la *glace :* sur fond de drame kosovar, Kadaré ranime, derrière les Serbes et les Albanais, la haine qui opposait les Montaigus aux Capulets. Dans une Vérone balkanique, Pristina, un Roméo albanais courtise une Juliette serbe. Comme Shakespeare, Kadaré confère aux œuvres *datées* un fondement d'éternité. Le Kremlin retrouve l'aspect du château de Macbeth dans *Le Grand Hiver :* attiré pour une grand-messe communiste dans le palais de Khrouchtchev, Hodja et ses compagnons vont-ils être assassinés dans leur sommeil ? La partie moscovite du roman, la plus forte, s'intitule d'ailleurs « Hôtes au château ». Les références à la tragédie abondent : *« Toute la nuit le téléphone plaintif ulula, tout comme, la nuit du crime, un hibou... »* En fait, *Le Grand Hiver* nous entraîne dans un maelstrôm de légendes et de mythes pour lesquels 1 histoire n'est qu'un *prétexte* leur permettant de se manifester. Les légendes se superposent ou se mêlent : *L'Iliade* surgit dans un rêve de Besnik, quand la peste décime l'armée soviétique ou à la vue des murs du Kremlin, murs de Troie au pied desquels, sous des tentes, se querellent des chefs communistes, les Achille, Patrocle, Agamemnon de maintenant. C'est aussi le centaure Nessus et sa tunique ensanglantée, ou, plus près de nous, les mythologies chrétiennes : « *La Troisième* Rome, songea *Besnik. Dans toutes les écoles soviétiques, on apprenait aux élèves la théorie médiévale des "Trois Rome" prophétisée par le moine russe Philophtée : deux Rome sont tombées, la troisième tient debout, il n'y en aura pas de quatrième. Cette troisième Rome, selon le moine, c'était Moscou. » Le Grand Hiver* est un condensé des leitmotive kadaréens. Ce roman qui naquit sous les pires pressions est un des plus riches, des plus universels. Les légendes du monde y recomposent une mythologie globale, hybride, et interprètent autour de l'histoire une danse de sabbat.

En regard de ce roman, Le *Concert* paraît blotti autour de l'idée de Macbeth et des Atrides. A l'instar de Ionesco, mais en gardant le ton de la tragédie pure, Kadaré y explore une page obscure de l'histoire chinoise et nous propose de la relire à la lumière de Shakespeare : Mao a donc éliminé son dauphin et rival Lin Biao parce qu'il sentait que ce dernier complotait contre lui. Duncan tue Macbeth à titre préventif. Hodja supprime Shehu, Khrouchtchev élimine Béria. L'histoire devient caisse de résonance... Mao est doublé d'une parfaite Lady Macbeth, Jiang Qing. Hodja n'était-il pas lui aussi soutenu dans sa frénésie de purges par sa femme Nexhmije ? Quel potentat, quel tragédien n'a pas eu son Électre, sa Lady Macbeth ? Le Concert chute dans les siècles jusqu'aux pierres de Mycènes.

Du point de vue de la structure, les œuvres autobiographiques sont les plus sages de l'œuvre. De facture classique, respectant la chronologie, elles sont de deux ordres : les autobiographies romancées *(Chronique de la ville de pierre, Le Crépuscule des dieux de la steppe)* et les « mémoires », comme *Le Poids de la croix.* Au début de son exil, Kadaré est passé par l'épreuve du souvenir, de l'explication. Expliquer son attitude face au pouvoir, expliquer les compromis, expliquer l'exil, aller au fond des choses, catharsis indispensable avant d'en revenir à la fiction, l'histoire ayant repris son cours et l'écrivain pouvant de nouveau redevenir simple conteur.

Dans l'univers kadaréen

Quels décors plante-t-il pour conter ses fables ? Auberges, pont, rivière, routes, cimes, plateaux : un réseau de sites et de paysages communs sert d'arrière-plan à l'univers kadaréen, d'un siècle à l'autre. Entre *Qui a ramenéDoruntine ?* et *L'Année noire* s'étendent plus de cinq siècles, et pourtant il est toujours question de la même « Auberge des deux Robert » près de laquelle coule l'Ouyane maudite sous un pont à trois arches. La base navale de Vlorë, sous les divers noms dont l'histoire l'a affublée, revient à plusieurs reprises dans les romans dès lors qu'il est question de tension militaire : Oricum dans *Le Pont aux trois arches*, celle qui fut dans l'Antiquité une base romaine devient Pacha Liman dans *Le Grand Hiver,* et l'enjeu de joutes politico-guerrières entre Albanais et Soviétiques. L'Auberge des deux Robert sert le gîte et le couvert à des personnages de

La Niche de la honte. C'est l'aire de repos ou de rencontre, mais aussi le champ de bataille d'un grand nombre de romans et récits albanais de l'œuvre. Il est dès lors difficile de partager l'œuvre de Kadaré en *livres* clairement distincts, car les lieux, les archétypes et certains personnages sont communs à plusieurs. Mais l'écrivain va plus loin dans son souci d'intertextualité. Il prend une scène mineure d'un roman, la développe dans un autre, la glisse dans un troisième... Un personnage secondaire acquiert dans un nouveau texte un rôle de premier plan, telle Lida Sniéguina, dont la brève apparition dans *Le Grand Hiver* annonce la présence dans *Le Crépuscule des dieux de la steppe.* L'œuvre résonne d'échos partis d'un texte vers un ou plusieurs autres. Certains poèmes sont le condensé, la prolongation, l'avant-garde ou l'annexe d'un roman ; il n'est pas rare que Kadaré ait recouru, en marge de certains textes en prose, à la poésie et ainsi, comme des satellites dans la banlieue d'une planète, « Le Décret impérial » et « Marche de l'armée ottomane » tournent en orbite autour de *La Niche de la honte* ; « Le Cheval de Troie » et « Laocoon » gravitent autour du Monstre. Il est arrivé que l'écrivain, gardant dans ses tiroirs un roman qu'il jugeait impubliable de par son contenu, laisse s'en échapper la substantifique moelle en composant un poème d'aspect inoffensif : l'éléphant accouche alors d'une souris. Ce faisceaude correspondances entre poésie et prose - et, au sein de la prose, entre romans, voire entre un roman et un essai comme *Eschyle ou l'éternel perdant* - assure à l'ensemble de l'œuvre une cohésion exceptionnelle. Une telle cohésion, avec des personnages récurrents, rappelle Zola ou Balzac, mais Kadaré va plus loin : son empire littéraire est plus complexe, il s'étend aussi bien dans le temps que dans l'espace, et englobe l'espace dans toutes ses dimensions : ciel, surface terrestre - et abîmes souterrains.

Kadaré ouvre en effet un nouveau dossier, le dossier D, comme Dante, car il a voulu, à l'instar du poète de la Renaissance, créer un Enfer ou, plus exactement, rénover le mythe de l'Enfer à la lumière du XX^{e} siècle et de ses événements tragiques ; il a également puisé son inspiration, pour ce faire, dans un récit mythologique albanais, « Le Teigneux dans le monde d'en bas ». « *Impossible de se consacrer à la littérature sans songer à l'Enfer* », estime-t-il. Son Enfer pour les morts (archives du Comité central, archives des rêves) est parfois visité par des vivants, comme chez Virgile ou Dante : Mark-Alem descend dans les entrailles du Palais des rêves, Mao médite

dans une grotte souterraine... Mais Kadaré fait aussi remonter l'Enfer à la surface et les hommes qui, dans les zones « dénationalisées » ont perdu l'usage de leur langue, de leur mémoire et leurs légendes, ont survécu physiquement, certes, mais à l'image du Teigneux qui est remonté des enfers, dans la ballade albanaise, par un aigle exigeant sans cesse de la viande fraîche en hurlant « cra-cra ». Pourquoi s'intéresser tant à l'Enfer ? Il est, selon l'écrivain, « *le commencement des lois, de la légitimité* (...). *L'Enfer est le premier code pénal de l'humanité... Le concept de droit commence par l'Enfer* ». Et parce qu'au XX^{e} siècle l'Enfer a multiplié ses attributs, des camps de concentration aux dédales bureaucratiques et aux labyrinthes du métro, il semble s'être rapproché de nous.

D'autres composantes entrent en ligne de compte dans la formation de l'univers de Kadaré, notamment le climat dans lequel baigne l'œuvre. L'écrivain aime le froid, les pluies et les brouillards, restituant l'atmosphère de tragédies comme *Hamlet* et *Macbeth*, jouées dans les brumes nordiques. Inconsciemment, Kadaré a recréé dans sa prose le climat de la chanson de geste médiévale albanaise. Chaque rhapsodie ou presque commence en effet par les vers suivants : *« Fort brille le soleil, mais il ne chauffe point. »* Les romans kadaréens sont imbibés aussi bien de l'eau qui tombe que de celle que l'on espère. Du début à la fin, *Les Tambours de la pluie* sont attente de la pluie ; pour les Albanais retranchés dans leur forteresse, elle est synonyme de salut. Les comparaisons auxquelles se livre l'écrivain au fil du récit, qui se déroule par un été sec et caniculaire, font appel à l'élément « eau », aux flots comme à la houle. Absente, l'eau devient une obsession qui contamine le vocabulaire de l'écrivain. Présente, elle s'inscrit tout naturellement dans le décor. Les légendes et les spectres sont intimement liés dans l'imaginaire à l'idée du brouillard et de l'humidité qui plongent les paysages dans de l'ouate et estompent les contours. On remarque chez Ismail Kadaré une singulière adéquation entre les paysages de l'œuvre et l'écriture, qui se borne à esquisser, à donner des impressions fugitives. Il ne verse pas dans les descriptions, il opère par touches, ne montre que les éléments indispensables au cheminement de l'intrigue. Rares sont les personnages que l'on voit nettement, tout comme il est rare que l'on puisse leur donner un âge. Ce dépouillement volontaire n'exclut pas que, ponctuellement, l'écrivain porte sa loupe sur tel objet ou personnage et s'attarde sur lui ; mais, d'une manière générale, sa pensée préfère montrer

les mécanismes cachés d'une société, d'un groupe, d'un événement ou d'un individu. Son regard, comparable à un rayon X, néglige surfaces et apparences,pour ne sonder que les intérieurs. C'est pourquoi il se tourne vers les mythes, qui prennent valeur de *mode d'emploi* des civilisations. L'écrivain dégage en eux les quelques lois essentielles qui, selon lui, régissent depuis la nuit des temps la vie des hommes.

La pluie est également pour lui synonyme de vie, et, partant, l'été signifie léthargie, coma événementiel. L'été nourrit l'attente. L'été est une période que les personnages évitent, tout comme l'écrivain évite la mer. Celle-ci a beau border l'Albanie du nord au sud, il lui tourne le dos, l'ignore même quand il longe une plage, dans plusieurs poèmes. La mer n'est que le vecteur des invasions et ne fait guère son apparition que dans *Le Général.* C'est de cette mer que vinrent les envahisseurs italiens en 1939, c'est elle qui conduisit jusqu'à l'Albanie les guerriers vikings, francs ou vénitiens. Les paysages intérieurs de Kadaré sont bien davantage faits de montagnes et de hauts plateaux, comme on en rencontre dans les environs immédiats de sa ville natale. Les sites de l'enfance ont imprimé leur marque à l'œuvre entière et plusieurs romans ou récits se déroulent en altitude, sous une pluie légère et opiniâtre. La pierre, extraite de montagnes arides et omniprésentes, s'impose comme le matériau kadaréen par excellence. On la retrouve dans tous les bâtiments de l'œuvre, en premier lieu dans la pyramide. Le pont aux trois arches est, nous dit-on, le premier en Albanie à être construit avec un tablier en pierre - le bois devient désuet, tant celui de l'ancien tablier que celui du radeau qui, jusqu'alors, transportait les voyageurs. Le pont a raison de l'Ouyane maudite et de ses crues, il survit aux fées des eaux et aux esprits maléfiques qui, de nuit, descellent les pierres posées dans la journée. Kadaré refuse que le temps et les modes descellent ses livres l'un après l'autre et diluent son œuvre dans le fleuve du Léthé ; le style impressionniste de l'écrivain souligne une volonté de s'arracher coûte que coûte aux contingences d'une époque pour appartenir à toutes, et notamment aux futures.

En ce sens, l'un des rares aspects futuristes de l'œuvre tient à la place accordée aux villes. En 1993, la plus grande ville d'Albanie ne compte guère plus de trois cent mille habitants, et la proportion de ruraux reste dans ce pays la plus importante d'Europe. La présence fréquente de la ville dans les romans et poèmes de Kadaré contraste avec la réalité dans laquelle il a

grandi. Moscou, Paris, Pékin, voire Istanbul, Pristina et Tirana reviennent souvent, et l'écrivain n'oublie pas que c'est à Moscou, première mégalopole où il a séjourné, qu'il a pour la première fois éprouvé le sentiment de liberté. Dans le relatif anonymat de la ville, ses personnages vont eux aussi parvenir à un degré de liberté intérieure que n'ont pas, par exemple, les acteurs *d'Avril brisé*, prisonniers du microcosme des clans et des villages. En amour, en pensée, dans leurs déplacements, voire dans leurs silences, leur réserve, les personnages trouvent dans la ville le biotope idéal pour échapper à la contrainte. Un certain air de liberté flotte sur Moscou, voire sur Tirana dans les romans kadaréens, alors même que l'on s'y trouve sous un régime totalitaire.

Requiem pour l'Albanie éternelle

Bien qu'il dédaigne le concept de roman historique, Ismail Kadaré donne, en quelques romans, nouvelles et poèmes, une lecture des temps forts du passé de l'Albanie. Arrivée des avant-gardes ottomanes, bataille du Champ des merles, résistance acharnée à l'envahisseur, rébellion d'Ali Pacha, massacre de Monastir, errements après l'indépendance et désignation d'un roitelet fantoche. Guerre ; libération. Amitié, puis rupture avec l'Union soviétique. Atermoiements, rupture avec les Chinois. Événements du Kosovo, chute du communisme. Tout estlà. Son œuvre, vue sous un certain angle, a valeur de somme des heurs et malheurs d'un peuple passé d'un occupant à l'autre, puis devenu libre, mais sous la botte d'un parti et d'une police politique, et enfin, tout récemment, livré à lui-même. L'auteur a voulu garder trace de l'Albanie éternelle et il n'hésite pas à présenter son œuvre comme *« une contre-culture, un chant funèbre au milieu des réjouissances stériles des communistes. En l'espèce, alors que la dictature n'exalte que le militantisme, l'ardeur, l'optimisme, la mobilisation, l'action, la marche en avant, l'extase, ce chant vient témoigner que le pays n'est pas en fête, mais en deuil. C'est le plus grand défi ».*

Dans son désir d'universalité, l'écrivain prend son pays comme point de départ de ses démonstrations. L'Albanie lui sert à expliquer le monde en quelques milliers de pages. Kadaré s'efforce de l'appréhender dans sa complexité, à la manière de l'observateur de la station polaire qui, dans *Le*

Concert, capte les conversations des cinq continents. Européen convaincu, l'écrivain s'est employé, livre après livre, à détacher son pays de l'Asie en exorcisant cinq siècles de « nuit islamique » et en mettant un terme définitif (la sanction de la littérature) à la longue occupation ottomane. L'Asie des Osmanlis, de la Chine, des étendues russes : comme pour la Grèce de Salamine et des Thermopyles, le péril est souvent venu de l'Est. Pour la première fois, à la fin de 1990, alors que l'écrivain avait décidé de rester en Occident, le vent d'Ouest l'a emporté sur le vent d'Est. Pour la première fois depuis longtemps, l'Albanie n'a plus à soigner de relations privilégiées avec un colosse oriental, et peut manifester son attachement pour l'Europe ou les États-Unis, dont elle ne connaissait guère jusque-là que les noms des ports d'émigration.

Dans cette phase de bouleversements, Ismail Kadaré s'est employé à peser de tout son poids, il a pris la parole tout en préservant sa condition d'écrivain. Être *écrivain* etn'être que cela, mais l'être pleinement, tout en usant de son influence, loin du pouvoir et de ses battements éphémères : telle a été son attitude pendant la chute du communisme, mais n'était-elle pas, en définitive, ainsi depuis longtemps ? Depuis qu'il a su qu'il appartenait à la « race des écrivains », Ismail Kadaré a compris qu'il ne vivait pas sur la même planète que les gens de pouvoir :

« Eux étaient eux, moi j'étais moi. Eux étaient des communistes, des tsiganes, des Premiers ministres, des gardiens de prison, des gens de la RPSA, du PTA, de l'UJTA - moi, j'étais autre. Le hasard seul m'avait placé dans le même espace et à la même époque qu'eux. C'était une sorte de cauchemar, de rencontre fortuite, il suffisait que je me secoue un peu, que je crie comme dans mon sommeil "Assez ! ", pour que ce maudit rêve prît fin et que chacun retournât à son travail, eux à leur République populaire socialiste, à leurs plenums, à leurs meetings, à leur dictature du prolétariat – moi à ma propre tâche, à mon œuvre, "à l'église, au sanctuaire... " où m'attendaient d'autres fantômes, mes frères de race. »

Accidentelle a été la rencontre entre Ismail Kadaré, les *gens de pouvoir et leurs laquais, mais c'est grâce à cette collision, ou plus exactement à cette succession de pressions et de chocs plus ou moins forts,* qu'ont *pris forme des chefs*-d'œuvre comme *La Niche* de *la honte* ou *Le Palais des rêves* ; la prose de Kadaré se nourrit de ce que l'écrivain abhorre, elle trouve son plein éclat grâce aux ennemis qu'elle entend détruire, comme Orxell acquit la

célébrité en brocardant le totalitarisme rouge. Il en va ainsi en littérature plus qu'en d'autres formes d'art comme la musique, la peinture ou la danse : de l'enfer et de l'oppression naissent la beauté et le génie.

Éric Faye,

décembre 1992.

Récits d'outre-temps

Avec ces quatre textes inédits, nous ne sommes déjà plus sur terre : ils constituent en quelque sorte un « prologue dans le ciel », comme dirait Goethe.

Prométhée, La Porteuse de songes, Avant le bain et La Nuit du sphinx : *ces récits mythologiques composés au cours des quinze dernières années ramassent à eux seuls les thèmes principaux de l'œuvre. Passé le temps des romans, Ismail Kadaré cherche désormais à condenser ses idées en quelques pages ; ces œuvres courtes en sont une illustration.*

Avec Prométhée, *l'écrivain réalise un rêve en reconstituant les pièces manquantes de la trilogie d'Eschyle, dont seule une tragédie,* Prométhée enchaîné, *nous est parvenue. Il lui a fallu une quinzaine d'années au total pour formuler cette interprétation du mythe, et l'écrivain y travaillait encore à la fin de 1992. Sur ce laps de temps, six années ont été nécessaires pour recréer les pièces disparues du puzzle, qui équivalaient chez Eschyle aux tragédies* Prométhée délivré *et* Prométhée porte-feu, *les deux dernières de la trilogie originelle. Comme les Anciens,Kadaré aime à remodeler les mythes, à retravailler la pâte déjà pétrie par d'autres. Une même tentation a saisi par exemple Shelley dans son poème « Prométhée délivré ».*

La Porteuse de songes, *écrite en* 1985, *quelques mois après* Eschyle ou l'éternel perdant, *allie le tragique et le grotesque qui donnent aux textes de Kadaré une saveur unique. Ce récit peut être considéré comme le porte-enseigne de l'œuvre. Tout est là. Sous des dehors légers, drôlatiques, avec un ton moqueur et un jeu particulier avec le temps, l'écrivain a peut-être produit là son « court-métrage » le plus terrible.*

Sur le mode tragique, Avant le bain *donne une vision de ce que peut être l'Enfer pour un illustre personnage de la littérature mondiale. On peut parler, pour ce récit mettant en jeu la relativité du temps, d'une sorte* d'écriture cinématographique, *d'une optique nouvelle inspirée par le septième art avec ses séquences brèves, répétées, syncopées.*

Enfin, La Nuit du sphinx est le prolongement en prose d'un poème écrit en 1967, qui *s'intitulait « Monologue* du *sphinx ». Le texte, énigmatique comme la figure qu'il étudie, reflète le rapport entre un tyran et un peuple, rapport fondé sur la peur, ce qu'en Albanie et dans le camp socialiste l'auteur a pu observer de près à de nombreuses reprises.*

Prométhée

Trilogie

I

Les fragments de roc pesaient sur ses épaules et sa poitrine depuis des millénaires. Et les cailloux qui avaient roulé avec eux lors de sa chute n'étaient guère plus cléments. Encastrés dans les creux de son corps, ils le meurtrissaient. Deux ou trois avaient même réussi à pénétrer dans sa bouche et s'il avait en crachant la sensation de les éjecter, ils n'en restaient pas moins là.

Dans la crevasse où il avait été précipité, il faisait nuit noire. N'eût-il été certain d'avoir les yeux intacts, il se serait cru aveugle.

Que se passait-il au-dessus, sur terre ? Se souvenait-on de lui ? Était-il loué ou maudit ?

Par moments, il tâchait de se consoler en se disant qu'il était peut-être mieux là, couvert de pierraille, que rivé au rocher où il avait été battu par la pluie ou brûlépar le soleil, sans compter les lazzis continuels des passants.

De temps à autre il se rappelait les derniers jours qu'il avait vécus là-haut, notamment celui où Zeus lui avait demandé pour l'ultime fois de se soumettre. Pressentant que c'étaient ses tout derniers instants sur terre, Prométhée s'était efforcé d'engranger le plus possible de visions du monde de la lumière pour les avoir en réserve en bas, dans les ténèbres où il serait plongé. C'était un jour couvert, les éclairs se rapprochaient comme des danseurs menaçants et les cigognes apeurées se mettaient à l'abri. Mais il ne dit adieu à tout cela qu'à la seconde où le sol se mit à vaciller avant de se fendre sous ses pieds.

Après les clameurs, les polémiques, les accusations, les cris « Avoue ta faute ! », suivis du fracas de sa chute, la surdité du sous-sol paraissait cent fois plus profonde.

Un long moment passa avant qu'il ne perçût les premiers bruits de la Terre, quelques craquements enfouis, comme si les rocs, écrasés par la pression, laissaient échapper des geignements étouffés. Parfois parvenaient à son oreille des grincements peut-être causés par les foreuses de puits de pétrole et il se disait : non, les hommes, au moins, ne m'ont pas oublié.

Les profondeurs du sol étaient sans doute l'endroit qui se prêtait le mieux à l'évocation des événements de la surface. De ses millions de jours de vie, seuls quelques-uns lui revenaient désormais à la mémoire. L'un d'eux en particulier s'évertuait à s'y ménager de plus en plus de place. C'était celui où, avec une hâte insolite, on lui avait annoncé qu'il était attendu par Zeus. Jamais les traits du Grand Chef n'avaient été aussi sévères. Lui, Prométhée, avait appris à discerner l'authentique courroux du maître de ses colères feintes, à deviner quand celles-ci étaient calculées, commel'étaient les rauques accents de sa voix ou la violence du coup qu'il assenait sur la table. Mais, cette fois, Zeus était vraiment hors de lui. Tu conspires contre moi ? avait-il hurlé. En fait, il n'avait émis qu'un grondement auquel il avait eu du mal à donner la forme d'une question.

Voilà donc comment tout avait débuté. Puis avaient suivi d'autres entrevues au cours desquelles, loin de lui présenter des excuses, il avait riposté avec violence. Plus tard encore étaient venus la disgrâce, l'ostracisme, l'isolement.

Chacun pensait que le châtiment allait s'arrêter là, mais ce qui la veille paraissait horrible devenait normal le lendemain, et ainsi jour après jour, de plus en plus sombrement, jusqu'à ce matin impossible à oublier où advint ce qui laissa la plupart incrédules : le départ en exil.

Un Titan en exil ? Pas possible ! s'écriait-on. Que vont dire les gens ? Que va dire le monde entier ?

Contrairement à toute attente, son voyage en compagnie de son escorte ne s'était déroulé ni en secret ni par carosse céleste, mais en plein jour et par voie de terre. Apparemment Zeus entendait montrer d'une part qu'il se

moquait comme d'une guigne d'une possible rébellion humaine, d'autre part que sa déchéance et l'indifférence générale briseraient le moral du Titan.

De fait, plus que par ses chaînes, Prométhée était déprimé par un sentiment d'abandon. Les provinces se succédaient dans le froid hivernal et nulle part il n'apercevait de ces meetings sur lesquels il avait compté. Seulement, de temps à autre, les cheminées des maisons lâchaient une fumée qu'on pouvait interpréter comme un salut que les hommes lui adressaient avec leur feu, ce don qu'il leur avait fait, pour autant qu'on pût parler ainsi de la fumée de simples foyers par un jour d'hiver.

Perplexes, les gouverneurs de provinces ne savaient quelle attitude adopter. Alors qu'il était clair qu'il ne fallait à aucun prix laisser s'organiser des attroupements de ses partisans, ils hésitaient sur le point de savoir s'il convenait d'inciter les foules à l'insulter, à lui cracher dessus ou bien à lui crier de loin : Traître !

Prométhée lui-même aurait préféré cette dernière éventualité au silence interminable et aux regards hébétés des badauds remplis de ce sempiternel reproche : Tout là-haut, sur l'Olympe, il ne connaissait pas son bonheur ; qu'il goûte à présent à la souffrance humaine !

Plus tard, quand arriva la nouvelle qu'il n'était pas seulement relégué, attaché, pieds et poings liés, à la surface d'un rocher, les gens cherchèrent à nouveau un terme approprié pour désigner son cas, un mot âpre, inédit, impressionnant. Mais, ne parvenant pas à trouver le mot juste, ils s'étaient bornés à proférer : « impossible », expression commode qui n'engageait à rien.

Les jours les plus pénibles étaient ceux où il recevait sur son rocher la visite du public : curieux, enquêteurs, touristes ou simples badauds. De temps à autre débarquaient des messagers clandestins de Zeus pour lui soumettre les conditions d'une possible réconciliation. Un jour, l'un d'eux lui parla ouvertement : Zeus lui promettait sa grâce ; en échange, lui, Prométhée, s'engagerait à ne pas ébruiter un secret qu'il était seul à détenir.

Il avait ri à part soi. Voilà donc comment s'expliquait la longue patience du tyran, cette patience qui avait suscité l'admiration de tous les veules : un intérêt mesquin attaché à sa propre sécurité.

Prométhée avait ricané au visage du messager et, de toute la force de ses poumons, avait crié : Non !

Ç'avait été son dernier après-midli sur terre. A l'approche du crépuscule des éclairs s'étaient mis à fuser, et, quelques instants plus tard, il avait été précipité sous terre.

II

Le jour où l'on vint l'extraire de son anfractuosité, il crut vraiment être devenu aveugle. L'irruption de la lumière fut si violente qu'elle lui parut sur le point de lui transpercer le crâne. Il n'eut même pas la force de se demander pourquoi on le sortait de sa prison : pour le remettre en liberté ou le transférer ailleurs ? Mais, un peu plus tard, avant même de recouvrer la vue, il sentit sur son corps le contact des lames de fer et entendit des voix connues. Aussitôt après retentit le fracas des marteaux. Il comprit alors que l'histoire se répétait et qu'on le rivait de nouveau à un rocher.

Était-ce par hasard le même auquel il avait été enchaîné avant d'être précipité sous terre ? Ou bien se trouvait-il sur quelque autre montagne, en une autre région du monde ? Il ne distinguait encore rien, mais il était trop fier pour poser des questions.

Quand, petit à petit, la vue lui revint, il distingua de vagues contours escarpés, puis la ligne embrumée de l'océan, des nuages. Oui, c'était bien le même rocher.

Il eut un rire amer. Le tyran se montrait si mesquin dans sa vengeance qu'il n'avait pas même la générosité de rattacher ailleurs, ne serait-ce que pour varier la vue qui lui serait offerte.

Mais, quelques jours plus tard, ayant aperçu au loin l'aigle de Zeus qui s'approchait, il comprit d'emblée que son nouveau supplice différerait du premier.

L'aigle noir finit par parvenir jusqu'à lui, posa ses serres sur son ventre et, avant même qu'il ait eu le temps de se demander ce qui lui arrivait, le rapace lui enfonça son bec dans le côté droit, à l'emplacement du foie.

Prométhée hurla de douleur.

Pendant dix mille ans, il en fut de même chaque jour.

Mais voilà qu'un beau matin, l'aigle n'apparut plus à l'horizon. Trois jours s'écoulèrent sans que son tortionnaire ne vînt à son habitude lui dévorer le foie. Ce jour-là, pour la première fois depuis dix millénaires, l'atroce douleur lui était épargnée et, soulagé, il laissa retomber son corps contre la surface rocheuse. Il avait sommeil.

Quelqu'un doit être intervenu auprès de Zeus, songea-t-il avec morgue.

Il passa le quatrième jour dans un état de somnolence. Sa plaie, à l'endroit où se plantait le terrible bec, le faisait à présent moins souffrir. Peu à peu, son corps s'apaisait. Ses muscles qui se bandaient sous l'effet de la douleur (mais c'est surtout juste avant le coup de bec que la tension était insoutenable) se relâchaient.

Au cinquième jour, il demanda soudain : Que se passe-t-il ? Il lâcha ce cri sans joie, presque avec épouvante, comme s'il se fût réveillé d'un cauchemar. Où était l'aigle, pourquoi ne venait-il pas ?

Il sentait maintenant son foie tuméfié mollir comme une éponge, et cela lui procurait une agréable sensation.

Que s'était-il donc passé ? Zeus avait-il été renversé ? Ou bien avait-il décrété sa grâce ?

Autant que le lui permettait son carcan, il secoua la tête en ébauchant un signe de dénégation.

Il y avait davantage de chances qu'il fût arrivé quelque chose à l'aigle. Peut-être un chasseur l'avait-il abattu, à dessein ou par erreur, encore qu'on eût peine à croire que ce chien volant de Zeus pût être dégommé.

Alors, que s'est-il produit ? faillit-il hurler. L'avait-on oublié ? Ne constituait-il plus un problème ? De nouvelles affaires plus pressantes avaient-elles surgi au premier plan ? Ou bien, dans ses journées de délire, lui-même avait-il révélé inconsciemment ce qui intéressait le tyran de sorte qu'à présent plus personne ne se préoccupait de lui ?

Si l'aigle ne revient pas, c'est ma fin assurée, se dit-il avec rage.

Dès que sa querelle avec Zeus était devenue publique, il avait refusé tout compromis. Beaucoup avaient intercédé pour le réconcilier avec le tyran, mais il avait repoussé avec hauteur leurs bons offices.

Qui donc a osé s'entremettre à nouveau pour moi ? tonna sa voix.

Alentour, nul ne passait qui pût l'entendre. Devant lui voguait nonchalamment un lambeau de nuage. Plus loin, il s'était mis à pleuvoir.

Au septième jour, il eut l'impression de voir s'approcher de lui les ailes déployées de l'aigle. Mais non, ce n'était pas son aigle. C'était, semblait-il, un avion de ligne planant langoureusement au-dessus des montagnes.

Il laissa retomber sa tête autant que le lui permettait son collier de fer et fut sur le point de fondre en larmes. Il le subodorait depuis longtemps, mais il était de plus en plus convaincu que les hommes l'avaient oublié. Les curieux, les envoyés d'Amnesty International, les meetings pour sa défense se raréfiaient.

Je n'y puis rien, songea-t-il, tel est mon destin. La pensée qu'il s'était sans doute battu en pure perte était si accablante qu'il sentit son regard se voiler. Mais, au moment où sa vue fut sur le point de s'éteindre, il distingua au loin, très loin, dans la direction d'où elle avait coutume d'apparaître, une petite tache qui ne cessa de grossir au fur et à mesure qu'elle se rapprochait.

Il dressa la tête et, tous muscles bandés, s'apprêta à recevoir l'impact du terrible bec. Quand celui-ci se fut planté, rouvrant la plaie tout juste refermée, Prométhée, en même temps qu'un hurlement de douleur, lança les mots : Je suis sauvé ! qui, comme la clameur d'un fou, se confondirent avec sa plainte.

Tandis que l'aigle s'acharnait sur lui, au-dessus de satête roulaient des nuages noirs chargés de tonnerre et d'électricité.

III

A présent que pour moi la vie a repris son cours normal, je me remémore de plus en plus rarement ces souffrances passées. Cela, je ne l'avoue à personne, de crainte de susciter des jugements malveillants. De fait,

quiconque entendrait pareille confession serait en droit de se dire : Prométhée a la mémoire bien courte ! Ou, pis encore : Prométhée s'est amolli au point de ne même plus vouloir évoquer la période la plus héroïque de son existence. On comprend mieux qu'après cela, même sa réconciliation avec Zeus donne lieu aux interprétations les plus diverses.

Je sais bien que de multiples rumeurs courent un peu partout à ce sujet. En général, le jugement est plutôt critique. Même ceux qui ne se prononcent pas ouvertement, qui s'expriment même avec bienveillance, qui justifient mon geste, paraissent assortir leur approbation d'un regret : évidemment, nous aurions préféré un Prométhée insoumis... Ils disent *insoumis*, mais je n'ignore pas qu'en fait ils entendent par là *immaculé*. En d'autres circonstances, j'aurais envie de leur lancer à la figure, en guise de réponse : Ah, c'est donc cela que vous désirez ? Que je sois supplicié sous terre, ou sur un rocher, exposé au vent, au soleil, au bec fouailleur d'un aigle, tandis que vous autres vous vous amuseriez, courriez avec vos enfants à la plage, à des fêtes. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Mais il y a longtemps que je n'ai plus moi-même la force ni le désir de goûter à ce genre de distractions. Et les autres peuvent bien penser tout ce qu'ils veulent, me dis-jeen mon for intérieur. J'ai défendu l'espèce humaine quand nul ne s'en souciait. J'ai réussi à la sauver de son aliénation. Tout le reste est dénué d'importance.

Je pensais que rien ne serait plus affligeant que ces rumeurs ou plutôt que l'ingratitude humaine manifestée de cette manière. Mais je n'en ai pas non plus éprouvé le ressentiment que je redoutais. La tête froide, j'en suis même parfois venu à me demander si je n'avais pas contribué à rendre les humains plus lucides et intelligents. Il était donc normal qu'ils cherchassent à raisonner à propos de tout, y compris de mes actes. En fin de compte, c'était bien ce que j'avais cherché, c'était donc en partie mon triomphe.

Depuis l'époque où l'on m'amarra une première fois au rocher (dans ma mémoire harassée, cette pierre maudite m'apparaît tantôt comme un lieu de meetings, tantôt comme une salle de tribunal), depuis ce temps-là, donc, surtout durant mon séjour sous terre, j'ai eu un poids sur la conscience à la pensée que j'avais un jour servi Zeus. Mais plus je souffrais, plus ce tourment s'atténuait. Quand j'ai été enchaîné pour la seconde fois et que l'aigle est venu me torturer, cette pensée a presque tout à fait disparu.

Aujourd'hui que mes souffrances se sont estompées dans mon souvenir et qu'après la réconciliation, j'ai recouvré mes prérogatives de divinité, ma conscience me ronge derechef. Je sais que l'on me blâme à nouveau, surtout à propos de mon rabibochage avec le tyran. J'ai même l'impression que, pour cette raison, on ressort de l'oubli mes fautes passées, qu'on m'avait apparemment pardonnées. Au long de mes nuits d'insomnie, je cherche bien sûr à me défendre à l'occasion de dialogues ou de discours que je m'imagine prononcer devant la foule. Vous avez parfaitement le droit de me juger ainsi, mais essayez donc de considérer les choses un peu plus froidement. Le compromis que j'ai passé avec lui était le tribut qu'il mefallait payer pour votre salut. S'il n'avait compté sur cette concession, il vous aurait probablement annihilés. Après ma chute, rien ne l'en empêchait. Mais il s'est montré patient. Il s'est mis à respecter unilatéralement le pacte qu'il m'avait proposé. De mon côté, pour ne pas me sentir obligé vis-à-vis de lui, je lui ai accordé cette misérable contrepartie qu'il sollicitait depuis tant d'années. Au fond, il a fini par perdre sa bataille contre vous.

Quant à la première période que vous me rappelez si souvent, celle où il était aux prises avec les Titans, je ne pouvais alors agir différemment. C'étaient des temps très rudes. Si j'avais renoncé à tout souci de me protéger, si donc, pour le plaisir de faire sensation ou scandale, j'avais provoqué prématurément ma propre destruction, quel espoir vous serait-il resté ? Qui aurait maintenu en vie le seul feu, même mourant, dans les ténèbres ? S'il y avait eu d'autres Prométhées, vous seriez en droit de m'accuser, mais, par malheur, j'étais le seul et aucune autre lueur ne promettait de briller à cet horizon de ténèbres.

Ainsi laissé-je aller ma pensée pour me soulager quelque peu. Je vais même plus loin. Je me dis : au fond, ne suis-je pas une divinité ? Moi qui ne m'étais guère soucié des médisances des hôtes de l'Olympe, pourquoi devrais-je m'offusquer de la rumeur des hommes ?

Voilà ce que je me dis, mais je n'ignore pas que c'est elle qui me fait perdre le sommeil. De même que dans le ciel de jadis m'apparaissait au loin l'aigle noir, de même, venant cette fois de régions inconnues, m'assaille aujourd'hui un doute. Le soupçon que les hommes ne méritaient pas mon sacrifice.

J'essaie de m'y soustraire, mais en vain. Plus horriblement que l'aigle au bec de fer il me frappe. Plus douloureusement.

Je me demande parfois si de cela aussi je ne dois pas faire retomber sur moi la faute. Quand j'ai fait don aux hommes des nombres, de la mémoire, de la notion detemps, du feu, autrement dit quand j'ai donné consistance et force à ces chiffes molles, comment n' ai je pas pensé qu'en même temps que le bien, et même plus fortement encore, je raffermissais avant tout en eux le mal ?

Aux heures de repos, quand j'aurais plus que jamais besoin de calme, l'aigle noir du doute vient me frapper. Son bec de fer se plante un peu partout dans mon corps. C'est l'amour de l'humanité qu'il cherche à m'arracher. Des lambeaux de ma conscience et de mon cerveau jonchent mon lit céleste. Mais en vain. Quoi qu'il advienne, de quelque façon que s'écoulent les millénaires, quelles que soient les folies perpétrées par les hommes, je sens que jamais je ne renoncerai à les aimer.

Telle est ma troisième torture, la plus sinistre, que tous ignorent. Plus cruelle que les deux autres, car je la subis en silence alors que l'on me croit rendu à la félicité. Tel est mon véritable sacrifice. Mon enfer jusqu'à la fin des temps. C'est maintenant, quand ma renommée a commencé de pâlir, que je suis plus Prométhée que jamais.

Tirana, 1967-mars 1990.

La Porteuse de songes

Zeus... appela le Songe trompeur

Homère *(l'Iliade,* Chant II)

Le Chef me fit appeler pour m'expédier derechef sur Terre avec une nouvelle mission. Comme je prenais congé, Hypnos et la nouvelle divinité Espérance, qui chuchotaient entre eux au-dehors, interrompirent leur causette et me suivirent du même regard sarcastique dont ils m'accompagnaient chaque fois que je sortais de chez Zeus. Pour un observateur extérieur, dans ce regard se lisait le sentiment de supériorité morale dont ils se croyaient investis à mon égard (car, selon leur propre appréciation, ils portaient aux gens des espoirs, des rêves honnêtes, authentiques, alors que moi, corrompue, quasi prostituée, je les attirais par des appâts trompeurs pour les inciter à des actes blâmables). C'est ainsi qu'ils cherchaient à se figurer les choses, alors que, pour ma part, je décelais dans leur regard avant tout de la jalousie.

La jalousie de constater que le Chef apprécie de mieux en mieux mon travail, que les missions dont je suis chargée sont toujours d'une nature exceptionnelle et extrêmement délicate, comparée à leur grossier travail (pensez un peu, concevoir et fabriquer des espoirs et des rêves courants pour des milliards de gens !), enfin pour un autre motif qu'il ne me plaît pas d'évoquer ici.

Je passai à côté d'eux, dédaigneuse comme à l'ordinaire, imaginant les épithètes offensantes qui m'accompagnaient un moment, et finis par me mettre en route vers la Terre. J'avais à distribuer quelque dix milliers de songes trompeurs, et ce n'était pas chose aisée. Il me fallait trouver une à une les personnes désignées, les lieux où chacune dormait, en ayant bien soin de ne pas confondre les têtes des dormeurs, surtout quand il s'agissait

d'époux, à plus forte raison d'amants qui sommeillaient si étroitement enlacés qu'on avait du mal à ne pas prendre les membres de l'un pour ceux de l'autre. L'instant le plus délicat était celui où immobilisée au-dessus de la tête du dormeur, je devais verser le songe fallacieux entre les filets qui ruisselaient sans cesse sur lui. Je devais me montrer très attentive, tout comme on a soin de ne pas verser hors de sa bouche une partie du lait qu'on donne à un enfant, ou du remède que l'on administre à un malade.

J'en avais placé près d'un tiers quand je me sentis lasse et me reposai un peu. Comme toujours en pareil cas, une foule de pensées affluèrent à mon esprit. Je méditai sur le sort futur de ces gens, en particulier sur les raisons pour lesquelles mon Chef leur envoyait ces songes trompeurs, et qui nous demeuraient toujours obscures, à nous ses subordonnés.

Au-dessus des mers glacées, je ressentis à nouveau une profonde fatigue et me laissai planer dans le vide pour m'accorder un peu de répit. Mais je fus déstabilisée par quelque remous lointain. Ce n'était pas l'attraction du pôleNord, que je connaissais bien. Il s'agissait d'autre chose. Je fus tentée de penser à un remue-ménage dans les galaxies supérieures. Peut-être une collision ou bien une chute dans l'abîme insondable, de celles que notre esprit est incapable d'appréhender.

J'ai toujours été curieux d'apprendre ce qui se trouve derrière cet univers que nous connaissons. Les galaxies se déploient à la file, et les abîmes aussi, sans que personne ne sache où s'en situe le centre, s'il en existe réellement un. On prétend que par là-bas se déroulent des horreurs pour nous si inconcevables et qu'y brille une lumière si aveuglante qu'une parcelle des unes ou de l'autre suffirait à assombrir ou éclairer ici des millénaires entiers. Et le temps y est tel qu'il se dévore périodiquement lui-même pour se revomir ensuite et couler à un rythme différent. Ce temps-là avale non seulement le temps vulgaire, celui de dernière catégorie, dispensé aux humains pour leur usage courant, mais aussi bien le nôtre, le temps divin.

Je chassai ces pensées de mon esprit, battis des ailes en me disant : Assez ! Chaque fois que je me laissais aller à ce genre de réflexions, je me mettais à divaguer et commettais quelque bêtise.

Dans le camp dressé devant une ville assiégée, il me fallut un certain temps pour trouver le commandant en chef des assaillants, un certain Agamemnon Atride, sur la tête duquel, un peu fatiguée par mes recherches, je déposai négligemment le songe. Je remarquai bien qu'une partie de ce rêve s'était répandue hors de son cerveau, mais je me rassurai à l'idée que ce qui y avait pénétré suffirait pour l'inciter à des actes insensés.

J'avais vraiment beaucoup à faire et si je me montrais par trop scrupuleuse, j'aurais du mal à m'acquitter de cette mission dans les délais prescrits. Je pris une ample inspiration et repris ma course à travers l'espace charbonneux de la nuit.

J'avais, gravée dans ma mémoire, une liste de noms qui, je ne sais pourquoi, me parut cette fois fort longue : José T., José Murana, C. Confucius, Claude F., Alain Pons, Tom Jackson, Jésus-Christ, Claude F -D., Hans Kramer, Kurt K., Macbeth, Ibrahim Oglu, Mikhaïl Gorbatchev, Jose Luis Borges, Lin Min, Kululuma, Maria Morena, I. Kadaré, Claude Durand, Niki Niki B., Toutmès III, Anna K., Anna V, Père Shtjefën Gjesov, Youkamoura, le Prince Wied, Adam.

Suivaient des centaines d'autres en sus de ceux à qui j'avais déjà instillé l'illusion et que j'avais gommés de ma mémoire. J'ai toujours été émerveillée par l'habileté des spécialistes à concevoir une tromperie originale pour chaque créature humaine. Au passage, à la faible clarté des étoiles, je jetais parfois un coup d' œil au petit tube où se trouvait condensé le rêve. Rares, fort rares étaient les projets qui se ressemblaient par quelque côté ; dans l'ensemble chacun brillait par sa singularité. Après un tube où le songe était conçu comme un petit drame à trois sorcières, le tube suivant contenait un liquide qui enflammait le cerveau du dormeur, le poussant à se précipiter, à travers un trou noir du cosmos, à la recherche de son pays depuis longtemps aspiré dans l'abîme et écrasé par une terrible pression, à l'instar d'une auto que le broyage d'une presse a réduite à une poignée de ferraille. Il se précipiterait donc, le malheureux, pour démêler cet écheveau et en extraire des villes, des cours d'eau, des générations humaines, des campaniles, des collines, des bannières, de la neige, des histoires et Dieu sait quoi encore.

Je me souviens qu'une fois, j'ignore comment, j'ai confondu le tube destiné à un certain Dante Alighieri avec celui d'un autre dormeur nommé

Dédale ou Dedalus. Mais je n'étais pas fautive. J'étais lasse et, en dehors du fait que leurs deux noms commençaient par un D, leurs rêves aussi étaient faits l'un et l'autre d'une construction mystérieuse : l'un d'un labyrinthe, l'autre d'une sorte demétro primitif où ne voyageaient que des morts. A peine eus-je vidé dans la tête de l'un le contenu du tube de l'autre que je m'aperçus de mon erreur. Il ne me restait plus qu'à verser le contenu du second tube dans le cerveau du premier. Ce que je fis. Or, décevant mes espoirs, mon Chef, je ne sais trop par quel truchement, apprit la chose. A mon retour, je le trouvai la mine sévère, mais, une fois que je lui eus présenté mes excuses, il s'adoucit, me prit même sur ses genoux et me dit : « Une petite étourderie de ta part, là, en bas sur Terre, risque de tirer à conséquence. Tiens, regarde ! » Et il me montra un livre que l'un d'eux venait de publier. (Bien que j'en fusse désormais avertie, je ne cessais de m'étonner de la brièveté de la vie humaine. Une durée qui, pour moi, était celle d'une nuit, suffisait à des générations entières de ces malheureux pour naître et mourir, si bien que des événements qui ne s'étaient produits que quelques instants auparavant leur semblaient remonter aux temps antiques. C'est ainsi qu'à peine venais-je de rentrer de mission qu'un de ces pauvres types non seulement avait été troublé par ma liqueur, mais était même parvenu à publier un poème capable de bouleverser le genre humain !) « Tiens, regarde, me dit Zeus en me montrant le titre du volume : L'Enfer. Ce livre aurait dû être l'œuvre de Dédale, et ce bonhomme-ci (il pointa l'index sur le haut du livre où figurait le nom de l'auteur), ce Dante A. aurait dû s'occuper du labyrinthe. Voilà : ton étourderie a été à l'origine d'un fait auquel personne sur Terre ne voudrait croire. »

Je ne sus quoi lui répondre et me bornai donc à rire stupidement.

Une autre fois (je me souviens que c'était par une nuit troublée et, comme si la fatigue ne suffisait pas, sur le chemin du retour, des comètes étaient venues m'importuner), mon Chef, en s'entretenant amicalement avec moi, me dit qu'il avait fait des remontrances aux préposés au remplissagedes tubes, car ils ne les rinçaient pas avec soin. Ainsi, il était resté une goutte de la liqueur instillée à un certain Gengis Khan dans le tube réutilisé pour un Allemand, un certain Adolf H., si je me souviens bien, et la même négligence avait été observée pour un certain Joyce qui s'était vu administrer le reste du liquide versé partiellement à un vieillard aveugle dont je ne me rappelle pas le nom.

Je ne cesse d'être étonnée de voir notre Chef s'intéresser au cerveau des humains avec la même gravité qu'il met à traiter les affaires les plus délicates, comme celles de sécurité, autrement dit d'une éventuelle conjuration fomentée contre lui.

Dans notre milieu, nous expliquons cela de plusieurs manières. La plupart inclinent à penser qu'il s'agit là seulement d'un hobby qui lui est propre, mais Prométhée n'en démord pas et prétend que la véritable cause en est tout autre : le Chef a peur des hommes, c'est là la seule raison. Pour notre part, ou bien nous n'en croyons rien, ou bien nous feignons de ne rien comprendre à ce qu'il raconte, comme c'est souvent le cas pour les faits qu'on préfère passer sous silence.

Le bruit court même que, depuis un certain temps, dans le plus grand secret, le Chef serait en train de préparer un projet de transformation de l'homme. Et même que les missions dont je suis chargée, avec mes songes trompeurs, ne seraient que des ballons d'essai préalables à la mise en œuvre de ce nouveau plan.

Le courant irrépressible qui m'avait freinée au-dessus des mers septentrionales vint à nouveau entraver le mouvement de mes ailes. Assurément, quelque chose se produisait dans les abîmes de l'univers. Pourquoi donc te tracasses-tu avec ça ? me dis-je. Je fus envahie d'un sentiment d'abattement auquel j'étais souvent sujette, que j'éprouvais chaque fois que je me persuadais non seulement de n'être moi-même qu'une divinité ordinaire, mais aussi du fait que tout notre clan, qui détenait pour l'heurele pouvoir dans cette région du cosmos, n'était, comparé aux dieux universels, ceux du Centre, qu'un groupe de dieux de second rayon, provinciaux si je puis dire...

Vis-à-vis des humains, nous avons un sentiment de toute-puissance, nous nous gaussons de la brièveté de leur vie, de leur emprisonnement dans ces malheureuses formes que l'on désigne du nom de « corps », et sans doute aussi de leur relégation dans cette prison commune qualifiée de « globe terrestre ». Mais bien rares sont les moments où nous prenons conscience de ne point disposer nous-mêmes réellement de cette liberté que nous pensons détenir.

Un jour que, grisée, par la première accolade du Chef, l'envie me prit de voler le plus loin possible à travers ciel, je ressentis comme un frein cruel. Nulle part je n'apercevais ni panneaux d'interdiction ni barbelés. Pourtant, une force d'attraction aveugle m'attirait si fortement en arrière qu'elle me contraignit à rebrousser chemin.

Comme je tentais d'expliquer ce phénomène à deux ou trois divinités, je remarquai qu'elles semblaient vouloir éluder le sujet. C'est précisément ce jour-là que Prométhée, qui ne laisse pas de surprendre, émit un jugement qui me laissa interloquée. D'après lui, non seulement notre clan divin est vulnérable à maints égards, mais il soupçonne que notre Chef, Zeus en personne, et naturellement nous tous avec lui, ne serions, pour des raisons elles aussi inconnues, qu'un groupe relégué par des divinités supérieures dans ce coin de l'univers. Et, bien que nous feignions de ne pas en être avertis, nous sommes, comme tous les relégués, assujettis à certaines contraintes, dont l'une est l'interdiction de nous mouvoir hors d'un espace délimité.

Tirana, décembre 1985.

Avant le bain

Il s'approcha de la baignoire remplie d'eau chaude, sentit ses yeux se voiler de plaisir (que de fois n'avait-il pas rêvé de cette baignoire dans le froid de sa tente de campagne) et, au moment de plonger un pied dans l'eau, il se tourna vers sa femme qui le suivait. Elle arborait encore le même sourire légèrement crispé, mais, plus que par son sourire, il fut frappé par l'éclat métallique de l'objet qui luisait sous l'étoffe qu'elle tenait à la main. Comme son corps s'était porté vers la baignoire, il y pénétra, mais, curieux malgré tout, il tourna la tête pour mieux distinguer ce qu'était cet objet métallique. (Au cours de sa longue absence, peut-être avait-on inventé de nouveaux objets de toilette ?) Il vit alors sa femme presque à sa verticale jetant sur lui l'étoffe déployée (que fait cette folle, parvint-il à penser, a-t-on jamais vu quelqu'un s'éponger avant et non pas après le bain ?) et, un instant plus tard, avant même que la terreur ne se fût emparée de lui à l'idée que cette étoffe ressemblait plutôt à un filet, il sentit ses bras s' y empêtrer et, au mêmemoment, aperçut la hache entre les mains de son épouse. La douleur au côté droit du cou et la première giclée de sang lui parurent coïncider avec le cri « On me tue ! » qu'il eut l'impression d'entendre pousser par un autre.

Il se retrouva hors de la baignoire comme pour rectifier son erreur, et, ainsi que tout à l'heure, il plongea un pied dans l'eau, puis aperçut sa femme qui le suivait et distingua l'éclat de la hache à travers l'étoffe, sans parvenir à bien comprendre ce qui lui arrivait, et, avant même d'être saisi de terreur à cause de cette étoffe qui se transformait en filet et lui entravait les bras, il sentit le premier coup et le sang se mettre à rougir l'eau.

Il se retrouva derechef hors de la baignoire, comme pour corriger une nouvelle fois son erreur, mais, cette fois, à gestes mesurés, comme quelqu'un qui cherche à dissiper posément quelque malentendu. Il s'approcha de la baignoire. A travers la vapeur brûlante, tout semblait plus lointain et il sentit à nouveau ses yeux se voiler de plaisir (que de fois il avait songé à cette baignoire dans le froid de sa tente de campagne lorsque, crasseux, à bout de nerfs, il faisait l'amour avec les captives), et au moment de plonger un pied dans l'eau, il tourna la tête vers sa femme comme pour

s'assurer que le bonheur était tout proche. Elle arborait encore le même sourire légèrement crispé, comme un masque dérangé par des mimiques excessives, mais, plus que par son sourire, il fut frappé par l'éclat métallique de l'objet qui luisait froidement sous l'étoffe que sa femme tenait à la main. Mais il pensait tant au moment si proche où il lui ferait l'amour que ce métal l'amena à songer - ou peut-être se plut-il à nourrir cette impression - à quelque surprise de sa part, de ces surprises agréables qu'elle avait coutume de lui réserver après leurs longues séparations... Il vit alors sa femme au-dessus de lui, et l'étoffe transformée en filet, et l'immobilisation de ses bras et la hache et le coup et le jaillissement du sang et son cri « On me tue ! » se succédèrentsi rapidement que tout cela parut ne faire qu'un, jusqu'à ce qu'il se retrouvât derechef hors de la baignoire, se dirigeant vers celle-ci tandis que sa femme le suivait, une pièce d'étoffe à la main, et, cette fois-ci, ce fut le souvenir de la tente de campagne, le masque du sourire de sa femme, le scintillement de la hache au moment où il pénétrait dans l'eau qui se fondirent précipitamment comme pour réserver la lenteur à ce qui allait suivre. Avant d'apercevoir sa femme, il vit son ombre se dessiner à la surface de l'eau, puis, ayant découvert l'étoffe qu'elle tenait déployée, il s'apprêtait à lui dire : Chérie, qu'est-ce que cette plaisanterie ? - mais ce fut justement l'instant où cette pièce d'étoffe lui apparut sous un autre aspect, pourvue en son milieu d'espèces de nœuds, de nervures comme celles des ailes de chauves-souris, et maintenant cette étoffe lui retombait au ralenti sur la tête, et plus elle approchait, plus il avait l'impression d'y reconnaître un filet ; il eut même la sensation que ses bras s'engourdissaient avant d'en être effleurés, et, avant même que la hache ne l'eût frappé au cou, il lâcha : « C'est fini », et il eut même l'impression qu'un très long moment s'écoula entre cette pensée et le rougissement de l'eau par le sang.

Il se retrouva encore une fois hors de la baignoire et se dirigea vers elle comme les milliers d'autres fois pour revivre à des rythmes différents le tout dernier fragment, les vingt-deux ultimes secondes de sa vie. Tel était l'enfer d'Agamemnon Atride, assassiné par sa femme le jour même de son retour de la guerre de Troie, à treize heures vingt minutes, le trente et un mars de l'an mil cent quatre-vingt-dix-neuf avant notre ère.

Tirana, 2 février 1990.

La Nuit du sphinx

Tout le monde tremble devant moi. Mais nul n'imagine à quel point je tremble moi-même.

Mon angoisse commence avec le premier voile du soir tombant sur la plaine. Toute ombre humaine errant au loin m'épouvante, qu'elle soit provoquée par les ténèbres, le clair de lune ou quelque créature animée. La crainte maudite que cette ombre ne soit celle d'un homme venant à moi avec la question fatale à laquelle je ne saurai répondre, me pétrifie.

Jamais je n'avais pensé que la terreur que je suscite me serait payée de la même monnaie. Je suis même certain que la peur que j'éprouve est plus profonde que celle que j'inspire. Voilà qui peut paraître incroyable, mais c'est malheureusement vrai. Alors que la leur n'a qu'une seule origine, ma propre angoisse peut être provoquée par n'importe quoi. Et rien n'est plus affreux qu'une appréhension dont on ignore la cause, une angoisse qui n'a pas de nom. Les gens m'appellent sphinx, ce qui veut dire « créature asphyxiante ». Ils croient sincèrement que c'est moi qui les mets dans l'incapacitéde répondre à l'énigme. En fait, les questions que je leur pose sont des plus banales, mais ce qu'ils ont entendu dire à mon sujet les terrifie à tel point qu'avant même que je ne m'adresse à eux, ils s'empêtrent dans leurs propos, s'étranglent, perdent tous leurs moyens.

A aucun moment, on le conçoit, il ne leur vient à l'esprit de m'interroger, ainsi qu'il avait été stipulé dans l'accord initial qui m'avait consacré leur sphinx. C'était pourtant la base de notre entente : je devais avoir le droit de les punir s'ils ne répondaient pas à mes questions ; à l'inverse, ils auraient celui de m'interroger et, s'ils n'obtenaient point de réponse, de m'infliger un châtiment.

Petit à petit, cette seconde éventualité en est venue à être écartée (ma vengeance, dès leur première velléité d'appliquer ce pacte, avait produit son effet) et il n'est donc plus demeuré que mon droit à moi de les questionner et de les punir.

Mais ce droit, s'ils ne l'exercent plus depuis un bon bout de temps, rien n'indique qu'ils l'aient oublié. Je sais fort bien que le souvenir de notre accord originel se retransmet de bouche à oreille. Même si nul à ce jour ne l'a appliqué, l'idée continue d'en vivre chez les gens. Et quand une idée vit, les fruits en tomberont tôt ou tard.

Tout cela me revient à l'esprit à l'approche du soir. En dépit de mes efforts, je ne puis m'empêcher d'imaginer le premier homme qui, surmontant sa peur, en viendra à me reposer une question. Quelle qu'elle soit, je devine déjà que j'en serai démonté et ne pourrai y répondre. Et mon silence marquera le début de ma ruine.

Ma chute ne sera peut-être pas aussi fulgurante que l'éclair, mais ce n'est là qu'une piètre consolation. Une chute lente, en vérité, n'en est que plus désespérante. La rumeur en circulera de bouche à oreille et me déstabilisera plus sûrement qu'un tremblement de terre, elle rongera mes assises. Et quand les générations futures évoqueront mon histoire, l'esprit humain étant souvent enclin àcondenser les faits, elles réduiront la longue période de mon déclin à quelques courts instants. Je préférerais l'effondrement subit à cette torture insidieuse, mais cela, comme bien d'autres choses, ne dépend pas de moi.

Les ombres du crépuscule tendent à s'épaissir. En même temps que le froid de la nuit, une angoisse tout aussi glacée ne cesse de me pénétrer. C'est l'angoisse que j'ai moi-même suscitée en pensant que plus j'en oppresserais les hommes, plus je m'en délivrerais moi-même. Le destin a voulu le contraire.

Tirana, 6 février 1988.

La Pyramide

Deux poèmes, dont l'un consacré à la pyramide de Chéops, avaient déjà témoigné en 1967 de l'intérêt porté par Ismail Kadaré à la symbolique de l'Égypte ancienne. Mais lorsqu'il entreprend d'écrire en 1988 La Pyramide, une thématique nouvelle est apparue dans son œuvre: le totalitarisme et la lutte de l'homme pour préserver sa liberté. Ce que retient Kadaré de l'histoire n'est pas un chapelet de faits et de dates, mais ce qui reste, une fois oubliés ces faits et dates, ce qui est immuable ou emblématique. Avec la construction de la Grande Pyramide, l'écrivain dévoile, par l'allégorie, un féroce système de domination de l'homme. On est à l'âge de pierre du totalitarisme mais, finalement, peu de choses ont changé depuis lors. Conçue en tant que fable, La Pyramide laisse penser, de par son champ lexical, que derrière un vernis d'Antiquité dorment des situations contemporaines. Des termes évoquant notre siècle, ou le XIX^e^, ponctuent les pages : auberge, carrosse, voiture, véranda, estaminet, baraquement... Ce n'est pas la première fois que Kadaré joue ainsi sur la rupture entre le temps du récit et le « temps lexical » pour créer une confusiond'époques ; à ce titre, La Pyramide *n'est pas très éloignée d'autres textes comme Le Monstre.*

Avec Le Pont aux trois arches, Le Palais des rêves *ou le récit* La Grande Muraille, La Pyramide *confirme, dans l'œuvre de Kadaré, la permanence du thème de la construction et la récurrence de la pierre. On sent, à lire ces pages, la pression des pierres : les chapitres I et II correspondent, par leur épaisseur, à l'assise d'un bâtiment titanesque.*

De la vie quotidienne sous la IV^e^ dynastie pharaonique, Ismail Kadaré se moque éperdument. Ce qu'il illustre, c'est la manière dont un pouvoir peut exténuer les âmes, les réduire en bouillie en leur imposant un labeur titanesque. Le pouvoir prive l'homme et de la volonté et du bien-être. La Pyramide s'inscrit à cet égard dans le prolongement d'autres textes kadaréens sur le totalitarisme : La Niche de la honte, Le Palais des rêves ou Le Firman aveugle. *Tous les attributs du totalitarisme sont là décrits dans les chapitres – ou degrés – de la pyramide kadaréenne : les complots*

fabriqués, les campagnes de terreur, le faste de l'État, Entre les lignes, c'est la société albanaise des années soixante-dix et quatre-vingt qui est décrite, et Kadaré n'en fait pas mystère qui évoque, comparées à des rejetons de la Grande Pyramide, les casemates de béton érigées par milliers sous Enver Hodja. Et puis, clin d'œil de l'Histoire, au moment où Kadaré écrivait ce roman, à Tirana des ouvriers élevaient un musée en forme de pyramide à la gloire d'Enver Hodja, qui fut inauguré pour le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance...

Refusée en 1988 par les maisons d'édition albanaises, une première moitié du texte avait été publiée en 1990, après le départ en exil de l'écrivain, par le journal d'opposition Rilindja Demokratika *Depuis, le roman a été terminé en 1992 à Paris et publié dans son entier en Albanie. La version présente comporte des retouches opérées par l'auteur à l'automne 1992, après publication du roman en France. Le texte en est ici un peu plus condensé que la première mouture parue à Paris.*

I

GENÈSE. UNE VIEILLE IDÉE REPRISE À GRAND-PEINE

Lorsque, par un matin de fin d'automne, le nouveau pharaon, Chéops, qui n'était monté que depuis quelques mois sur le trône, laissa entendre qu'il renoncerait peut-être à se faire édifier une pyramide, ceux qui l'écoutaient, l'astrologue du palais, certains ministres parmi les plus proches, le vieux conseiller Ouserkaf et le grand prêtre Hemiounou, qui faisait en même temps office d'architecte en chef d'Égypte, se rembrunirent comme s'ils avaient entendu annoncer une catastrophe.

Ils restèrent un moment à scruter attentivement le visage du souverain dans l'espoir d'y déceler une trace d'humour, puis, comme ils devaient l'un après l'autre le raconter par la suite, ils tâchèrent de se redonner courage en se rappelant le *peut-être* que le pharaon avait proféré entre ses dents. Mais les traits de Chéops demeuraient impénétrables et leur espoir que ce ne fussent là que des mots lâchés à la légère, de ceux que les jeunes monarques se plaisent à lancer en prenant leur collation, s'amenuisa de plus en plus. Quelques semaines auparavant, n'avait-il pasfait fermer deux des plus anciens temples d'Égypte pour ordonner, aussitôt après, de libeller le décret interdisant désormais aux Égyptiens la pratique des sacrifices ?

Chéops aussi sondait leurs visages. Une lueur ironique dans son regard semblait leur dire : Cela vous afflige à ce point ? Comme s'il ne s'agissait pas de ma pyramide à moi, mais de la vôtre ! Ô Rê, regarde leurs faciès déjà altérés par la servilité ! Qu'en sera-t-il plus tard quand j'aurai pris de l'âge et serai devenu plus inflexible ?

Sans mot dire, sans même leur concéder un regard, il se leva et s'en fut.

Sitôt seuls, ils tournèrent leurs visages angoissés les uns vers les autres. Qu'est-ce qui nous arrive ? murmuraient-ils. Quel est ce malheur ? Un des

ministres, pris de malaise, dut s'appuyer au mur de la terrasse. Le grand prêtre avait les larmes aux yeux.

Au-dehors, les spirales de sable soulevées par le vent se trémoussaient. Ils contemplèrent d'un air éperdu ces colonnes tourbillonnantes à la conquête du ciel. Ils se tenaient cois, seuls leurs yeux paraissaient dire : Par quel escalier vas-tu monter là-haut, ô notre souverain ? quand viendra le jour, comment grimperas-tu jusqu'au firmament pour te muer à ton tour en étoile, à l'instar de tous les autres pharaons ? comment nous illumineras-tu ?

Ils échangèrent quelques propos à voix basse, puis se séparèrent. Deux d'entre eux allèrent solliciter une entrevue avec Khentkaous, mère du souverain ; un autre s'en fut s'enivrer ; les plus avisés descendirent dans les caves où étaient conservées les anciennes archives afin d'y trouver le vieux scribe borgne Ipoour.

Durant tout l'automne, on ne reparla plus de la pyramide, pas même lors de la réception des ambassadeurs où Chéops, grisé par la boisson, laissa échapper des chosesqu'il ne sied pas à un monarque d'évoquer en présence d'étrangers.

Les autres, à qui il avait déjà confié son projet, entretenaient l'espoir qu'il ne s'agissait là que d'une plaisanterie, et pensaient même parfois qu'il valait sans doute mieux ne plus y faire allusion, comme si l'idée, à force de n'être plus remuée, s'ensevelirait d'elle-même. Mais l'hypothèse contraire était si terrifiante que, jour et nuit, ils ne songeaient plus qu'à la manière dont ils devraient se préparer à y faire face.

Certains plaçaient encore leurs espoirs en la reine mère, dont ne leur était pourtant parvenu aucun signe encourageant, cependant que la plupart poursuivaient leurs recherches parmi les archives.

Plus ils s'y plongeaient, plus leur quête leur paraissait ardue. Bon nombre de papyrus avait été perdus, d'autres étaient détériorés, et même les dossiers existants contenaient des passages effacés ou découpés, souvent avec en marge la mention *par ordre d'en haut,* voire sans aucune annotation.

Néanmoins, même tronqués, les papyrus leur dispensèrent toutes sortes de renseignements sur l'objet de leurs recherches. On y trouvait presque tout à propos des pyramides : les sépultures originelles, les mastabas, qui avaient été leur préfiguration, l'histoire de la première d'entre elles, de la deuxième, de la cinquième, leurs modifications successives, l'élargissement de leur base, l'augmentation de leur hauteur, la formule secrète de l'embaumement, les premières tentatives de pillage, les plans destinés à empêcher ces profanations, divers témoignages sur le transport des pierres, des blocs de granit obstruant les accès, les décrets élevant les maîtres d'œuvre à telle ou telle dignité, des vestiges de comptes, des sentences de mort, des ébauches incompréhensibles ou bien tracées à dessein pour ne pas être élucidées, etc.

Tout cela était plus ou moins clair, mais l'objet de leurs recherches opiniâtres s'entêtait à leur échapper parmi le fouillis des papyrus, apparaissant çà et là pour se redissimuler aussitôt comme un scorpion qui se carapate. Ils traquaient l'idée qui avait présidé à la conception de la pyramide, la raison secrète de son existence, mais celle-ci ne cessait de leur échapper. Elle se cachait principalement dans les fragments effacés des papyrus et, si elle refaisait parfois surface, ce n'était que l'espace d'un éclair.

N'ayant jamais été contraints de fournir un pareil effort intellectuel, ils en avaient mal à la tête. Pourtant, bien que l'objet de leur quête se dérobât constamment à eux, ils finirent peu à peu par le cerner. Sinon lui-même,, du moins son ombre.

Ils dissertèrent longuement sur tout ce qui s'y rapportait et, à leur grande surprise, ils prirent conscience qu'ils étaient déjà parfaitement au courant de ce qu'ils cherchaient. Ils avaient toujours été au fait de l'essentiel, de l'idée première, de la raison d'être de la pyramide, sauf que celle-ci gisait dans leur esprit en deçà de l'expression verbale, voire en deçà même de leur pensée. Les papyrus des archives n'avaient fait que l'habiller de mots et de signification. Dans la mesure où une ombre peut en être parée.

Tout cela est parfaitement limpide, avait dit le grand prêtre au cours du dernier conciliabule précédant leur rencontre avec le pharaon. Nous connaissions déjà le fond du problème, autrement nous n'aurions pas été aussi épouvantés quand le souverain a prononcé ces paroles que je ne veux même plus rappeler.

Deux jours plus tard, l'air grave, les traits tirés par l'insomnie, ils furent reçus en audience par Chéops. Le pharaon n'était pas moins sombre qu'eux. L'espace d'un instant, le doute les effleura que le souverain pouvait avoir oublié toute cette affaire et qu'eux-mêmes allaient souffler inutilement sur les braises. Mais lorsque le grand prêtre eut prononcé les mots : Nous sommes venus nous entreteniravec vous de votre remarque au sujet de la construction de votre pyramide, Chéops ne manifesta ni stupeur ni surprise et ne leur lança même pas un : Qu'est-ce à dire ?

Il se borna à ébaucher un signe de tête qui signifiait : Je vous écoute ! Ils se mirent alors à parler, le grand prêtre en premier, suivi des autres à tour de rôle.

Longuement, laborieusement, ils rendirent compte de tout ce qu'ils avaient appris en consultant les papyrus, sans cesse tourmentés à l'idée d'en dire plus ou d'en dire moins que ce qu'il était judicieux de dire. Ils évoquèrent la première pyramide érigée par le pharaon Djoser, qui n'était haute que de vingt-cinq coudées, puis la colère du pharaon Horus Sakhem-Khet qui fit fouetter son architecte lorsque celui-ci lui eut présenté son projet, sa pyramide lui paraissant trop basse. Ils glosèrent ensuite sur les modifications des projets ultérieurs élaborés notamment par l'architecte Imhotep, les galeries, la salle aux sarcophages, les passages secrets et leur obturation au moyen de blocs de granit, les trois pyramides que fit construire le pharaon Snefrou, dont l'une avait une arête longue de près de cinq cents coudées et une hauteur de trois cents, que l'on pouvait vraiment juger vertigineuse.

Après chaque chiffre cité, ils s'attendaient à être interrompus – que m'importent ces détails ! – , et ils l'escomptaient si bien que, voyant qu'ils ne l'étaient point, le grand prêtre ajouta d'une voix rauque : Vous penserez peut-être : qu'ai-je à faire de tous ces détails ? Et vous aurez raison... Peut-être en effet sont-ils pour vous superflus, mais ce n'étaient là que préliminaires avant d'entrer dans le vif du sujet.

Encouragés par le silence du souverain, ils développèrent cet aspect central de la question plus longuement qu'ils ne l'avaient prévu. Sans commettre le moindre lapsus, ils expliquèrent que, d'après leurs recherches, bien que la pyramide fût une sépulture grandiose, l'idée de cetteconstruction n'avait à l'origine aucun rapport avec un tombeau ni avec le trépas. Elle était

née à part, autrement dit indépendamment de ces deux notions, et son rapprochement avec elles n'avait été que le fruit du hasard.

Pour la première fois, un tressaillement sur le visage de Chéops y inscrivit un signe de vie. A leur grande joie, il hocha la tête et murmura : Étrange !

En effet, renchérit le grand prêtre. Bien des choses que nous allons vous dire vous paraîtront étranges.

Il inspira si profondément qu'il eut mal à ses poumons anémiés par l'âge.

L'idée de la pyramide, Majesté, a vu le jour en période de crise.

Le grand prêtre était bien conscient de l'importance des pauses entre les phrases. Elles accentuaient le poids et l'élévation de la pensée, comme les ombres sur les paupières des femmes épaississent le mystère de leur regard.

C'était donc une période de crise, reprit-il au bout d'un moment. Le pouvoir pharaonien, ainsi qu'en témoignent les chroniques, était affaibli. Sans doute n'était-ce pas là un phénomène nouveau. Les vieux papyrus sont truffés de pareilles vicissitudes. Ce qui était nouveau, c'était bien autre chose. Inédite, étrange, voire abasourdissante était la cause de cette crise. Une cause perfide, sans précédent : la crise n'était pas provoquée par la pénurie, par un retard dans les crues du Nil, par la peste, comme ç'avait toujours été le cas, mais, tout au contraire, par l'abondance.

Par l'abondance, répéta Hemiounou. Autrement dit par le bien-être.

Les sourcils de Chéops s'arquèrent. Douze degrés d'angle, constata l'architecte en chef. Quinze... Que le Ciel nous protège !

On avait eu bien du mal à cerner cette cause de prime abord, reprit-il. Maints esprits éclairés ou confidents du pharaon qui avaient été les premiers à la mettre au jourpayèrent de leur tête ou d'une peine de déportation leur effrayante découverte. Mais l'explication qu'ils en avaient donné, selon laquelle le bien-être, en rendant les gens indépendants, plus libres d'esprit, les faisaient aussi plus rétifs à l'autorité en général et notamment au pouvoir pharaonien, bien qu'on lui eût au début opposé de multiples objections, s'était peu à peu frayé un chemin. De jour en jour, tous en étaient venus à se persuader que cette nouvelle crise était plus grave que celles qui l'avaient

précédée. Une seule question restait à élucider : comment en découvrirait-on l'issue ?

Le magicien astrologue Sobekhotep, envoyé par le pharaon dans le Sahara pour y méditer sur ce problème dans une totale solitude, revint au bout de quarante jours complètement défiguré, comme d'ailleurs la plupart de ceux qui s'en allaient ainsi communiquer avec le désert en vue de rapporter son message. Celui-ci était plus terrible qu'on ne s'y serait attendu : il fallait éliminer le bien-être.

Le pharaon et, à sa suite, tout le palais s'abîmèrent dans de profondes réflexions. Anéantir le bien-être, mais comment ? Inondations, tremblements de terre, assèchement temporaire du Nil, ces idées traversèrent leur esprit à tous, mais rien de cela n'était en leur pouvoir. La guerre ? C'était une arme à double tranchant, à plus forte raison dans une pareille conjoncture. Mais alors, que fallait-il faire ? On ne pouvait tout de même pas rester les bras croisés devant une pareille menace. D'une manière ou d'une autre, il fallait écouter la voix du désert, on risquait autrement de ne pouvoir éviter le désastre.

Le bruit a couru que ce fut le gardien du harem, Reneferef, qui, curieusement, émit l'idée de rechercher quelque procédé qui stérilisât une part des richesses de l'Égypte. Les rapports des ambassadeurs en poste dans les pays d'Orient évoquaient de grandioses travaux hydrauliquesmésopotamiens dont les proportions, selon la rumeur, étaient sans commune mesure avec le profit économique qu'on en tirait. S'il en était bien ainsi, et c'était probablement le cas, l'Égypte devait elle aussi trouver quelque moyen de consumer le surcroît d'énergie de sa population. Entreprendre une œuvre qui passât l'imagination, dont les effets seraient d'autant plus débilitants et anémiants pour ses habitants qu'elle serait plus colossale. Bref, quelque chose d'épuisant, de destructeur pour le corps et l'esprit, et d'absolument inutile. Ou, plus exactement, une œuvre aussi inutile pour les sujets qu'elle serait indispensable à l'État.

A l'époque, le pharaon reçut beaucoup de propositions de ses ministres : un trou sans fond foré dans le sol, en direction des portes de l'Enfer ; un rempart ceignant l'Égypte entière ; une cataracte artificielle... Mais, bien qu'elles fussent animées d'un idéal élevé, patriotique ou bien mystique, il les rejeta toutes. Du mur on finirait bien un jour par voir le bout, et le trou dans

le sol exaspérerait le peuple du fait même qu'il était sans fond. Il fallait trouver autre chose, quelque chose à quoi les gens seraient occupés jour et nuit au point de s'oublier eux-mêmes. Mais une œuvre qui, par sa nature même, pût à la fois être achevée et ne jamais l'être. En somme, qui se renouvelât en permanence. Et qui fût en outre bien visible.

C'est ainsi que le souverain et ses ministres en vinrent peu à peu, comme l'attestaient les papyrus, à l'idée d'un grand monument funéraire. D'un maître tombeau.

Le pharaon fut fasciné par cette idée. L'édifice principal de l'Égypte ne serait donc plus un temple ni un palais royal, mais un tombeau. Progressivement, l'Égypte s'identifierait à lui, et lui à l'Égypte.

Les géomètres présentèrent de nombreux croquis figurant différents volumes, pour finir par se rallier à celui de la pyramide.

Celle-ci réunissait toutes les conditions requises. Elle reposait sur une idée on ne peut plus sublime : le pharaon et la mort, ou plus exactement sa célestisation. Elle était visible, et même de fort loin. Troisième argument, déterminant, en sa faveur : elle était de nature à la fois finie et infinie. Chaque pharaon aurait sa propre pyramide, de sorte qu'avant même qu'une génération ne se fût remise de ses fatigues et de son hébétude, un autre pharaon viendrait, avec sa propre pyramide, la plier à nouveau. Et ainsi de suite, inexorablement, jusqu'à la fin des temps...

Le grand prêtre Hemiounou observa un silence plus prolongé que les précédents.

Ainsi donc, mon pharaon, reprit-il, la pyramide, avant d'être destinée à l'autre vie, a sa fonction dans celle-ci. En d'autres termes, avant d'être conçue pour l'âme, elle l'est pour le corps.

Il se tut à nouveau, reprit haleine avant d'imprimer à son discours un débit plus lent :

Au premier chef, elle est pouvoir, Majesté. Elle est répression, force, argent. Mais elle est tout autant obnubilation des foules, constriction de l'esprit, amollissement de la volonté, monotonie et déperdition. Elle est, mon pharaon, ta garde la plus sûre. Ta police secrète. Armée. Flotte. Harem.

Plus elle sera haute, plus ton sujet paraîtra minuscule à son ombre. Et plus ton sujet est petit, mieux tu te dresses, Majesté, dans toute ta grandeur.

Hemiounou avait encore baissé le ton, mais telle était sa conviction intime qu'à mesure que sa voix faiblissait, elle se faisait plus distincte et menaçante.

La pyramide est le pilier qui soutient le pouvoir. Si elle branle, tout s'effondre.

Ses mains esquissèrent un mouvement mystérieux et ses yeux se vidèrent comme s'ils avaient réellement contemplé un champ de ruines.

Ne songe donc pas, mon pharaon, à modifier la tradition... Tu t'effondrerais et nous entraînerais tous dans ta chute.

Hemiounou ébaucha un autre geste des mains et, à la manière dont il ferma les yeux, laissa entendre qu'il ne parlerait plus.

Les autres, du même ton funèbre, redirent plus ou moins la même chose. L'un d'eux évoqua de nouveau les canaux de Mésopotamie sans lesquels le royaume accado-sumérien serait depuis longtemps tombé en quenouilles. Tel autre ajouta que la pyramide était aussi la mémoire profonde de ce pays. Un jour, avec le temps, tout finirait par s'embrumer. Les papyrus et les objets d'usage quotidien vieilliraient, les guerres, les famines, les épidémies, les retards dans les crues du Nil, les alliances, les décrets, les scandales du palais seraient oubliés ; elle seule, l'altière pyramide, que rien, aucune force, aucune durée ne pourrait ensevelir, entamer ou décomposer, se dresserait au milieu du désert, toujours semblable à elle-même, jusqu'à la fin des temps. Il en a été ainsi, Majesté, et il doit en être toujours de même. Sa forme non plus n'est pas le fruit du hasard. C'est une forme divine que la Providence elle-même a suggérée aux géomètres antiques. Vous êtes là tout entier, à la tête, au sommet, à la cime, mais aussi dans tous les blocs de pierre anonymes qui vous soutiennent, collés les uns aux autres, épaule contre épaule, Majesté.

Chaque fois qu'ils en venaient à évoquer l'aspect de l'ouvrage, ils refaisaient allusion à l'éventualité d'un effondrement général. Chéops se souvint alors de ce matin d'automne où il avait pensé que leur consternation, à propos de cette affaire de pyramide, n'avait été qu'une manifestation de

servilité. A présent, il mesurait son erreur. Leur contrariété était bien réelle. Il était désormais convaincu que, tout autant que la sienne, sinon plus, cette pyramide serait aussi la leur.

Il leva la main droite pour leur faire comprendre qu'il souhaitait mettre un terme à l'entretien.

Le cœur serré, ils prêtèrent l'oreille à son arrêt, qu'il rendit en peu de mots, sobres et secs : La pyramide sera construite. La plus haute de toutes. La plus majestueuse.

II

DÉBUT DES TRAVAUX. RIEN À VOIR AVEC LES PRÉPARATIFS DE TOUTE AUTRE CONSTRUCTION

L'annonce de l'édification de la pyramide se répandit avec une rapidité stupéfiante, à laquelle on donna deux explications : l'allégresse du peuple, qui avait attendu impatiemment cette nouvelle, ou, à l'opposé, le chagrin éprouvé quand le malheur tant redouté, que l'on espérait ne devoir jamais se produire, eut fini par poindre à l'horizon.

Précédant son annonce par les crieurs publics, la nouvelle était déjà parvenue dans les trente-huit différentes provinces du royaume, s'était propagée partout comme le sable dispersé la veille par un vent chargé d'inquiétude.

« Le pharaon Chéops, notre soleil, a décidé de confier au peuple d'Égypte une mission grandiose et sacrée, le plus majestueux de tous les ouvrages et la plus sacrée de toutes les tâches, la construction de sa pyramide. »

Les roulements de tambour se répercutaient de village en village, et avant même que les voix des hérauts ne se fussent estompées, les dignitaires de la province s'assemblaienttête contre tête pour délibérer des initiatives à prendre eux-mêmes avant que ne leur parvinssent les instructions de la capitale. Le visage comme éclairé de joie, ils répétaient en s'éloignant de la grand-place pour regagner leurs demeures : Enfin, comme nous l'avions prévu, ce fameux jour est arrivé ! A compter de cet instant, quelque chose de nouveau s'insinua dans leur démarche, les gestes de leurs mains, l'inclinaison de leur cou. Une sorte de griserie secrète tendait à contracter leur corps, à resserrer leurs poings. La pyramide s'introduisait si promptement dans leur existence qu'il allait suffire de quelques jours pour

qu'ils se missent à murmurer : Mais comment diable avons-nous fait jusqu'ici pour vivre sans elle ?

Entre-temps, sans attendre l'arrivée des directives centrales, ils agirent comme l'avaient fait leurs prédécesseurs pour les pyramides antérieures : ils étouffèrent la voix des mécontents. L'idée même que des milliers de gens, au lieu de se réjouir de la nouvelle, gémissaient dans leur accablement : Misère, voilà que ça recommence !, les mettait hors d'eux.

Vous imaginiez que vous alliez y couper ? Vous croyiez que tout avait changé, qu'il n'y aurait plus de pyramide et que vous pourriez vivre à votre guise ? Eh bien, voyez ce qu'il en est, courbez la tête et ronchonnez autant que vous voulez !

Dans la capitale, on sentait que la situation était devenue encore plus tendue. Non seulement la physionomie et les allures des fonctionnaires, mais les édifices eux-mêmes paraissaient s'être rigidifiés. Les carrosses allaient et venaient de la Maison blanche - ainsi appelait-on l'édifice des Finances - au palais du pharaon, et de là au bâtiment qui abritait, disait-on, les services de la police secrète, voire dans des directions inconnues, du côté du désert.

Au sein de l'équipe principale dirigée par Hemiounou, les architectes faisaient des heures supplémentaires. Le plan leur semblait de plus en plus complexe et chacun d'eux se disait que, le jour où il parviendrait à l'embrasser dans son ensemble, son cerveau serait soumis à une pression telle qu'il en éclaterait. Ce qui les mettait surtout à la torture, c'était que tout se tenait. Un menu correctif apporté à la hauteur ou à la base entraînait d'autres changements sans nombre. Des éléments en apparence distincts de l'ensemble, les galeries fourvoyeuses, les bouches d'aération, les portes coulissantes qui ne débouchaient sur rien, les accès secrets qui ouvraient inopinément sur des parois, les fausses issues, la pression sur la galerie menant à la chambre funéraire, la pente, les puits, l'axe, le nombre de blocs, les affres du centre, rien de tout cela ne pouvait être conçu séparément. Le mot célèbre du père des pyramides, Imhotep, selon lequel « la pyramide est

une », que Hemiounou leur avait rappelé dès leur première réunion, leur restait enfoncé comme un coin dans l'esprit.

Chaque fois qu'ils y repensaient, ce jugement leur paraissait toujours mieux fondé, mais, au lieu de s'en trouver soulagés, ils en étaient encore plus accablés. C'était une de ces vérités qui, en se dénudant chaque jour davantage, apparaissait dans son évidence aveuglante comme un fléau fondant sur eux.

La pyramide ne pouvait donc être que telle qu'elle était, c'est-à-dire totale. Amochée à un angle, elle se lézardait ou se mettait ailleurs à pencher. Aussi, dans la souffrance ou la joie, ne pouvait-on y séjourner qu'en faisant corps avec elle.

A présent, ils sentaient qu'elle s'était affranchie de leurs calculs. Quand ils l'avaient entendu qualifier de « divine », ils avaient eu du mal à dissimuler un sourire ironique. Ils étaient maintenant convaincus qu'elle recélait une autre énigme. Le doute les obsédait que cette énigme ne fût le « secret du centre », ils en avaient perdu le sommeil, ilsarboraient un air sombre, mais, dans leur tréfonds, ils tiraient fierté de l'extrême complication de leur sort, jusqu'au jour où se produisit quelque chose d'inouï : la pyramide n'existait que sur leurs papyrus, on n'avait pas encore taillé une seule pierre à son intention, on n'avait même pas encore choisi les carrières, et déjà les ateliers de fabrication de fouets de Thèbes, sans attendre aucune commande de l'État, avaient doublé leur cadence de production !

Comme les chars qui se mouvaient lourdement sous l'amas de fouets s'approchaient de Memphis, on s'attendit que les propriétaires de ces ateliers fussent châtiés pour avoir semé la panique, mais on apprit qu'en lieu et place de la moindre sanction, ils avaient reçu des autorités suprêmes une lettre les félicitant pour leur prévoyance et leur compréhension des nécessités de l'heure.

Les architectes de l'équipe centrale se rembrunirent encore. L'idée que la pyramide pût être conçue hors de leur cercle, et même avant l'achèvement de leurs plans, les atterrait.

Entre-temps, les ambassadeurs étrangers, tout en feignant l'indifférence, avaient communiqué chacun à sa manière la nouvelle à leur capitale. Ils changeaient de chiffre à chaque saison, de sorte que les espions déguisés en

douaniers avaient du mal à savoir si les jarres remplies de gousses d'ail, les éperviers empaillés ou les culottes brodées d'espèces de fourches et de tridents que le consul phénicien envoyait prétendument à sa maîtresse à Byblos étaient effectivement des jarres, des gousses d'ail, des éperviers ou des culottes de femme, ou tout bonnement les pièces de puzzle de quelque rapport secret.

De tous les ambassadeurs, un seul, celui du pays des Chanéens, continuait d'expédier ses messages selon l'antique manière : par des signes gravés sur des tables de pierre. Les autres, surtout ceux de Crète, de Libye et, les derniers temps, celui de Troie, usaient de procédés de plusen plus démoniaques. Les envoyés des populations grecque et illyrienne, qui venaient d'affluer sur les territoires des Pélasges, étant encore trop arriérés pour se faire une idée claire de ce qu'était un rapport, encore moins un rapport secret, s'émerveillaient de toutes ces pratiques, avaient en permanence mal à la tête et soupiraient : Quel malheur d'être aussi ignares !

Le plus détesté par la police secrète restait, comme toujours, l'ambassadeur sumérien Suppilioulioua. Il n'y avait pas longtemps que, dans son pays, on avait découvert un système de signes maléfiques que l'on appelait *écriture.* Sur des tablettes d'argile étaient tracés des traits et points presque identiques, dessinés comme par des pattes de poule, et ces traits et ces points avaient, paraît-il, le pouvoir d'embaumer la pensée de l'homme à la manière dont on momifiait son . orps. Et comme si cela ne suffisait pas, on cuisait ces tablettes dans des fours et on les envoyait ensuite en guise de messages chez les uns ou les autres. Vous imaginez ce qui se passe dans leur capitale, racontait en se gaussant l'ambassadeur égyptien quand il revenait chez lui en congé. Tout le jour, des chars remplis de tablettes d'argile vont et viennent d'un bureau à l'autre. Pour une lettre ou un rapport, il faut deux à trois chariots. Les portefaix les déchargent et quand d'aventure une tablette se brise, c'est l'émeute. Puis d'autres hommes portent le message au bureau du ministre. Une demi-journée de déchargement dans la poussière, la confusion. Un pays, ma foi, qui a perdu la boule !

Tels étaient les propos que l'on entendait au ministère des Affaires étrangères, au point que Chéops lui-même avait dû adresser des remontrances aux responsables. Au lieu de ricaner des voisins, ils feraient mieux de décrypter la signification de ces signes.

Depuis ce jour-là, la police avait posté un de ses hommes devant l'ambassade de Sumer. A peine eut-il vudes flocons de fumée monter au-dessus du bâtiment que l'espion courut donner l'alarme : Un rapport ! Chez les agents de la police secrète, on était certain que ce message avait quelque chose à voir avec la pyramide, et à l'idée de ces signes démoniaques qui n'avaient rien de commun avec les sacro-saints hiéroglyphes égyptiens, l'exaspération les prenait à la gorge. L'ambassadeur des Chanéens, lui, méritait qu'on l'embrassât sur le front. Sûr, il était un peu balourd, comme tous ceux qui vivent dans les sables, mais il ne s'abaissait pas à de telles insanités. Il tapait sur la pierre, boum-boum, comme un crétin, toute une semaine durant, au point qu'on l'entendait jusqu'au ministère des Affaires étrangères, mais il ne condescendait pas à s'occuper de gousses d'ail, de culottes de femme ou d'argile cuite au four.

Désormais, il était clair que non seulement dans les deux Égypte, mais aussi dans les royaumes voisins, la nouvelle de la construction de la pyramide s'était répandue plus vite qu'on ne l'eût pensé. L'événement était jugé d'une importance universelle et les premiers rapports des plénipotentiaires égyptiens relevaient que l'information avait causé partout une grande effervescence. Chéops lui-même avait lu et relu ces messages à plusieurs reprises. Ce qui, au début, lui avait paru surprenant, à savoir l'approbation du projet de pyramide par les ennemis mêmes de l'Égypte, lui semblait maintenant, après les éclaircissements de Hemiounou et surtout du magicien Gjedi, d'une parfaite logique. Certes, on n'aimait guère l'Égypte, on nourrissait l'espoir de voir son État affaibli ; pourtant, une Égypte sans pyramides, une Égypte *apyramidale* (ainsi ses ennemis la désignaient-ils entre eux) eût passé à leurs yeux, quoi qu'il en fût, comme plus redoutable encore. Ils craignaient que son relâchement, éventuellement suivi d'une rébellion, n'eût des répercussions sur eux-mêmes, comme cela s'était déjà produit soixante-dix ans auparavant,

quand, sans qu'ils aient eu le loisir de se réjouir de l'affaiblissement du pharaon, l'ouragan qui avait balayé leur voisin avait failli à leur tour les emporter.

Le magicien était d'avis que, contrairement à la thèse des fonctionnaires décrépits du ministère des Affaires étrangères, il ne fallait plus dorénavant déprécier les canaux de Mésopotamie. Bien que faits d'eau, et nullement imposants, insistait-il, ceux-ci étaient de même essence que la roche

égyptienne. Leur creusement ne demandait pas moins de peine que l'édification de monuments en dur. L'épuisement et l'hébétude étaient de même ampleur.

Les autres rapports apprenaient que partout en Égypte on ne parlait que de la pyramide et que chaque individu, chaque événement était systématiquement considéré dans sa relation avec elle. Certaines femmes prêtaient à ces rumeurs une oreille indifférente, persuadées qu'elles ne les concernaient pas, jusqu'à ce qu'elles découvrissent un beau matin que leur mari ou leur amant, ou tous les enfants d'âge scolaire sans exception devaient partir pour les carrières d'Abousir, et on entendait alors retentir pleurs ou transports de joie.

Il devenait de plus en plus évident que l'affirmation selon laquelle l'aménagement des routes nécessaires à l'érection d'une pyramide requérait une bonne dizaine d'années avait une double signification. En fait, la construction de ces voies d'accès, outre leur réalisation à proprement parler, englobait aussi la préparation de la population au grand œuvre, l'élimination des incertitudes, et surtout le renoncement au mode de vie antérieur. Et il se révélerait tout aussi ardu d'alimenter l'enthousiasme, de triompher de l'abattement, des propos venimeux, voire de réprimer les sabotages.

Désormais, chacun était bien persuadé qu'en dépit de l'absence de la moindre trace de cette poussière qui accompagne d'ordinaire tout travail de construction, la pyramide avait pris naissance et même poussé déjà depuissantes racines. Aussi insaisissable qu'une hallucination, elle dressait prématurément son spectre, plus oppressant que les blocs eux-mêmes. Elle l'avait envoyé comme un signe avant-coureur, à l'instar de tous les grands événements, et nombreux étaient ceux qui, pour échapper à cette vision de cauchemar, attendaient avec impatience le démarrage des travaux.

Les architectes de l'équipe centrale savaient maintenant que des milliers de gens qui ne s'étaient jamais essayé à tracer la moindre ébauche pensaient à la pyramide avec la même fébrilité qu'eux-mêmes. Après souper, chez des amis, ils ne se sentaient plus aussi fiers, ni le pôle de l'attention générale comme naguère. Qu'est-ce que cette pression des pierres dont tu me parles ? avait demandé un jour un jeune peintre à l'un d'eux, lors d'une petite réception d'anniversaire. Si tu savais quel poids je ressens moi-même sur l'estomac... Mille fois plus insoutenable que celui auquel tu fais allusion...

Mais c'est le même ! était intervenu un troisième. Vous ne comprenez donc pas que c'est le même poids ?

Comme pour tendre les invisibles cordeaux de la pyramide, des inspecteurs s'étaient mis en route vers les quatre coins de l'Égypte. Avant de tracer sur la carte les chemins par où parviendraient les blocs de pierre, il fallait choisir les carrières. De rapides voitures à cheval partaient de Memphis avant l'aube. Certaines se dirigeaient vers les vieilles réserves de Saqqarah et d'Abousir, d'autres vers le désert du Sinaï où l'on trouvait du basalte et de la malachite. Mais la plupart caracolaient vers le sud où étaient situées les carrières les plus renommées. Ils s'arrêtaient à Illak et El Bersheh, poursuivaient sur la route royale vers Harnoub et Karnak, bifurquaient vers l'est en direction de Thèbes et d'Hermonthis, revenaient vers l'ouest pour rejoindre Louqsor, puis descendaient comme le vent pour longer Assouan et, blancs de poussière, filaient à folle allure,comme s'ils avaient cherché le bout du monde, loin, à Djebel Barkal, et même plus loin encore, vers les berges de la cinquième cataracte, au lieu-dit réputé constituer l'entrée des enfers.

L'ordre de Chéops était formel : rien ne serait épargné pour sa pyramide, et les pierres ou le basalte seraient apportés, si besoin était, des plus lointaines contrées.

La carte des carrières se couvrait jour après jour d'une grande variété de nouveaux signes. Toutes y étaient indiquées. Les anciennes, celles qu'avaient chantées les poètes dans leurs hymnes en les comparant à des mères, mais désormais devenues stériles. Les désaffectées, qui pourraient être rouvertes. Celles, encore vierges, qui excitaient toujours l'imagination des inspecteurs. Dans leurs conversations, parfois même dans leurs notes et sur les cartes, ils usaient, pour désigner ces sites, de mots et d'expressions de l'univers féminin. Au fur et à mesure que se prolongeait leur temps de service grandissait en eux, en même temps que la nostalgie d'un corps de femme, l'intensité du désir. Parfois même celui-ci se reflétait dans la rédaction de leurs rapports : carrière féconde, potelée ou dodue, ou stérile au contraire, ou bien ayant avorté deux fois. Tant et si bien que, ces rapports n'eussent-ils pas été préalablement corrigés par l'eunuque Toutou, Chéops en aurait déduit qu'ils émanaient non pas d'une escouade d'inspecteurs, mais directement des lupanars de Louqsor.

Chéops suivait lui-même de fort près le cours des opérations. Une fois par semaine, il se rendait dans la salle du palais allouée aux principaux architectes. Sur les murs étaient fixés des dizaines de papyrus portant toutes sortes de signes, flèches et calculs qu'Hemiounou lui commentait à voix basse. Le pharaon ne desserrait pas les dents et tous avaient le sentiment qu'il n'avait qu'une hâte : s'en aller.

En une seule occasion, le jour où on lui exhiba pour la première fois la maquette, il prolongea sa visite. Ses yeuxs'emplirent d'une lueur froide. Cet objet poli de craie tendre lui offrait sa blanche silhouette alors que la pyramide elle-même était encore éparse, disséminée à travers l'Égypte. Elle n'était encore qu'un souffle, un spectre, une nuée noire qui allait se dilater à l'infini comme le râle d'un djinn. Parviendrait-on à la contenir ou bien, comme une vapeur, échapperait-elle des mains ?

Chéops avait mal à la tête. Il était inquiet. Quelque chose lui sortait de l'esprit, puis y revenait pour se volatiliser à nouveau Il ne parvenait pas à saisir quel rapport il pouvait y avoir entre cet avorton en craie, la pyramide qui n'existait encore qu'à l'état de vapeur dans l'esprit de chacun, et surtout la troisième, la vraie, celle qui restait à construire. Tantôt il avait l'impression que la première se glissait entre les deux autres, tantôt qu'elle sautillait en avant et en arrière comme un diablotin.

Hemiounou continuait de l'entretenir. Il lui expliquait pourquoi il avait préféré une pente de cinquante-deux degrés à celle de quarante-cinq. Il invoquait le premier bâtisseur de pyramides, le légendaire Imhotep, fournissait quelque indication sur l'orientation, définie selon la position des astres, mais Chéops avait la tête ailleurs. Il se reprit quelque peu quand l'autre eut approché de la maquette un morceau de planche pour lui expliquer comment seraient montés les blocs de pierre. C'est précisément ce que je voulais demander, dit Chéops. A de pareilles hauteurs... Aucune inquiétude, Majesté, répondit l'architecte. Voyez cet échafaudage en bois : on en construira quatre, un pour chaque face. Les pierres, les blocs de granit destinés à obstruer les accès, tout sera hissé sur ce plan incliné à l'aide de cordes.

Il adossa la plaque de bois à la maquette. Elle s'appuiera sur la pyramide, voilà, comme ça. Sur les premiers gradins, la pente de cette rampe sera très faible. Puis, au fur et à mesure qu'augmentera la hauteur, elle sera plus

raide, ce quirendra la montée difficile. Pour limiter la pente, autrement dit pour la maintenir au-dessous de douze degrés, on allongera progressivement le plan incliné. Voilà, de cette façon...

L'architecte ôta la première rampe pour lui en substituer une autre, plus longue. Voyez, Majesté, celle-ci atteint le milieu de la pyramide, et l'inclinaison demeure à peu près égale. Chéops hocha la tête pour signifier qu'il avait compris. Et l'on continuera ainsi jusqu'au sommet, poursuivit l'architecte en approchant une troisième pièce beaucoup plus longue encore. Maintenant, la pyramide a l'air d'une comète, fit Chéops et, pour la première fois, il sourit.

Hemiounou soupira, soulagé. Et cette flèche, là ? demanda le pharaon en pointant sur un signe la baguette qu'il tenait à la main.

L'espace de quelques secondes, l'architecte demeura coi.

C'est la galerie qui mène à la chambre funéraire, Majesté, fit-il sans regarder Chéops.

Celui-ci effleura la marque de l'extrémité de sa baguette.

Et la chambre elle-même, où se trouve-t-elle ?

Elle ne figure pas sur la maquette, Majesté. Elle n'y a pas sa place, parce qu'elle se situe hors de la pyramide. Elle est enfouie sous terre. A cent pieds de profondeur, peut-être davantage... En un point où ne se fait plus sentir le poids de la pyramide...

Le regard de Chéops se perdit un instant dans cet abîme où l'on projetait de placer son sarcophage. Il se remémora un rêve qu'il avait fait quelques jours auparavant. Il avait vu sa propre momie flottant dans le vide comme le corps d'un noyé.

C'est ainsi qu'ont été placés le grand Djoser et l'inoubliable Snefrou, votre père, fit Hemiounou en baissant la voix.

Chéops ne répondit pas. Il ne se sentait guère à son aise, mais faisait effort pour n'en rien laisser paraître. Seule la baguette dans sa main tremblait.

Ces choses-là sont de votre ressort, finit-il par lâcher, et il tourna les talons. Ses derniers mots : commencez votre travail, qu'il prononça une fois franchi le seuil, sans avoir tourné la tête, parvinrent comme enveloppés d'un écho : Com-commencez vo-votre tra-tra-vail.

Ceux qu'il laissait là restèrent un moment silencieux, comme les adeptes d'une secte devant quelque prodige. L'approbation avait été enfin donnée. La maquette, graine de la pyramide future, elle qu'ils maniaient et traitaient la veille encore sans ménagement, leur semblait à présent intouchable. Sa froide clarté calcaire paraissait les narguer, et pas seulement eux, mais le monde entier.

La construction des voies d'accès fut, conformément aux règles, entreprise de différents points du territoire en même temps. Cela faisait belle lurette que toute trace des vieux itinéraires menant aux précédentes pyramides avait disparu. Çà et là, on en distinguait à peine quelques vestiges, cicatrices de blessures refermées depuis des années. Mais eussent-ils subsisté qu'ils auraient difficilement été utilisables pour la nouvelle pyramide. Chacune avait en somme ses propres routes, dépendant pour certaines de l'état des anciennes carrières ainsi que de celles qu'on était obligé d'ouvrir, du granit employé, celui d'Assouan ou celui d'Harnoub, du choix de l'albâtre ou du basalte pour les revêtements intérieurs ou le sommet, le pyramidion, de même que du matériau dans lequel on déciderait de sculpter le sarcophage : pierre dure, granit rouge ou basalte. Les autres éléments qui seraient livrés tout prêts, tampons de granit destinés à obturer les accès, piédestaux et plaques devant porter des inscriptions, pouvaient certes être charriés par les mêmes chemins, mais en nécessitaient aussi parfois de nouveaux. Tout dépendait de l'endroit où ils étaient façonnés.

Tout cela constituait sans doute la partie la plus précieuse et la plus élaborée de l'ouvrage, mais l'essentiel était les pierres. Leur extraction et surtout leur transport faisaient perdre le sommeil aux dizaines de hauts fonctionnaires préposés à la direction des travaux. Astreints jour et nuit à l'arithmétique anonyme des pierres, ils avaient parfois l'impression de tomber en syncope, ce qui leur épargnait la crise de nerfs. Puis ils se représentaient l'allure nonchalante des chariots et ils s'emportaient à l'avance contre leurs conducteurs, les traitaient de fainéants et de charognes

puantes. Après s'être ainsi soulagés quelque peu, ne doutant pas que leurs invectives fissent elles aussi partie du projet, ils replongeaient le nez dans leurs chiffres et leurs calculs.

Il ne s'agissait pas seulement de définir le nombre exact de pierres nécessaires, ni le temps de travail moyen requis par l'extraction et le chargement de chaque bloc. Après le chargement venait le transport, et c'est là que tout se compliquait. Pour l'acheminement des pierres et autres matériaux, l'utilisation du Nil étant indispensable, tous les plans devaient naturellement tenir compte du niveau des eaux et des crues éventuelles. Auparavant déjà, pour raisons de sécurité, on avait tenté de se passer du fleuve, mais les calculs avaient révélé que le recours à d'autres voies aurait doublé, pour ne pas dire triplé la durée du transport, si bien que - parle moins fort ! - le pharaon risquait de trépasser avant même que son tombeau ne fût achevé.

En cela comme en toutes choses, le Nil se révélait irremplaçable. Or il n'était guère aisé de prévoir avec précision jusqu'où pouvaient arriver les radeaux chargés de pierres ou de granit en telle ou telle saison. On devrait envisager tous les cas de figure, surtout lorsqu'il s'agissait de longs trajets partant d'aussi loin qu'Éléphantine, voire de plus loin encore, de Dogola et de Djebel Barkal.

Plongés dans ces calculs, les hauts fonctionnaires et les entrepreneurs chargés du transport des matériaux estimaient à bon droit que c'était à eux que revenait la responsabilité principale dans la construction de la pyramide ; et si quelqu'un leur avait fait remarquer que, pendant ce temps, d'autres corporations passaient elles aussi des nuits blanches sur les plans de la pyramide, par exemple les architectes qui n'avaient pas encore résolu certains problèmes comme celui de sa pente ou de son orientation par rapport aux étoiles, ou l'équipe préposée aux aménagements intérieurs et celle des sculpteurs, ils auraient certainement riposté avec aigreur : des occupations de jeunes filles, coupage de cheveux en quatre et travaux de dentelle ! La pyramide est là où la poussière vous ronge, où la chaleur et la mort vous guettent à chaque pas. Mais c'est la même sorte de ricanement qu'auraient proféré à leur endroit les architectes, notamment ceux qui, penchés sur les ébauches des galeries, des portes et des passages secrets,

s'occupaient des mystérieuses chambres intérieures, et: qui oubliaient totalement que, dans le même temps, les convoyeurs couvraient de poussière la moitié de l'Égypte : vulgaire emploi de portefaix !

Peut-être la nature même de sa tâche conduisait-elle chaque corporation à penser qu'elle était la principale. C'était le cas des architectes, par exemple, qui s'évertuaient à déterminer la bonne orientation de la pyramide et pour lesquels l'expression du pays : *faire de la nuit un nouveau jour*, n'avait pas seulement un sens symbolique ; pratiquement, ils effectuaient une bonne part de leur travail de nuit, quand ils se rendaient sur le terre-plein où devait être érigée la pyramide, non sans décocher un regard plutôt dédaigneux aux terrassiers. Bien qu'on eût irrévocablement décidé que, pour éviter tout risque d'erreur, le monument serait orienté d'après un astre fixe, une étoile de laGrande Ourse, en aucun cas sur l'étoile Polaire, ils continuaient à se rendre presque chaque soir sur le site à l'heure où les manœuvres ramassaient leurs outils. Ah, pensaient ces derniers, avoir affaire aux étoiles, voilà ce qui s'appelle ne pas se salir les mains ! Ils ne connaissent ni la calomnie ni la délation. Mais va donc t'entendre avec ça (et ils frappaient le sol du talon) au moment du contrôle final. Il suffit que ce soit de deux doigts plus haut ou plus bas que le niveau prévu et tu le paies de ta tête !

Pour ce qui était du risque de payer de sa vie la moindre erreur, un autre groupe était encore plus en droit de le redouter : celui qui s'occupait des plans de l'aménagement intérieur de la pyramide, en particulier des entrées et sorties secrètes, du procédé de fermeture hermétique de la chambre funéraire, ainsi que des faux accès destinés à fourvoyer les pillards. Dès l'époque des premières pyramides, nul n'ignorait qu'aucun des membres de ce groupe ne ferait de vieux os. On découvrait toutes sortes de prétextes pour les condamner et les supprimer, mais le véritable motif de ces mesures était bien connu : le secret devait être enterré en même temps que ses détenteurs.

Le mystère qui entourait le travail accompli par les hommes du magicien Horemheb en collaboration avec les astrologues était encore plus rigoureux. Ils s'occupaient de ce que nul - peut-être pas eux-mêmes si on venait à les questionner tout à trac - non seulement ne savait, mais ne pouvait imaginer. Le bruit courait que cela avait à voir avec des nombres qui, mis en relation avec l'orientation de la pyramide, avec des signes célestes et d'autres

coordonnées temporelles, pourraient révéler le message secret et intransmissible que la pyramide renfermerait jusqu'à la fin des temps.

Le seul groupe à travailler, semblait-il, un peu à l'abri du danger était celui qui s'occupait de la petite pyramide, de la pyramide satellite, celle du *kâ* du pharaon, c'est-à-direde son double. Dépourvue de sarcophage et de chambre funéraire, elle n'était équipée ni d'entrées ni de sorties secrètes, de sorte qu'affranchis des brumes du mystère, les membres de cette équipe travaillaient sans inquiétude. Mais il n'en fut ainsi qu'au tout début. Ils eurent tôt fait de s'apercevoir que la jalousie dont ils avaient commencé à être l'objet était tout aussi nocive, sinon plus, que les dangers engendrés par le secret ; tant et si bien qu'eux aussi, petit à petit, se renfrognèrent à l'instar des autres.

Il va sans dire que celui qui arborait la mine la plus sévère était le groupe central, conduit par Hemiounou. Les messagers entraient et sortaient de jour comme de nuit par les grandes portes peintes en vermillon. Ceux qui arrivaient étaient couverts de poussière, mais ceux qui s'en repartaient étaient plus sombres encore. Chaque jour il se passait quelque chose de neuf, et une bonne moitié de ce qui se passait avait trait à la pyramide. Sa silhouette était brodée sur les vêtements des jeunes gens, les vieillards se taillaient la barbe en pointe de pyramide et qui sait jusqu'où seraient allées les choses si les prostituées de Louqsor ne les avaient poussées trop loin en décorant leurs dessous d'un triangle qui, plus que la pyramide, évoquait la petite toison couvrant leur pubis.

On les arrêta un soir pour les conduire au poste, vociférant : Vive la pyramide, vivent les putes !, cependant que leurs souteneurs accompagnés de voyous des bas quartiers, profitaient de la confusion pour mettre à sac les échoppes du centre.

Ces faits étaient commentés dans les estaminets ; dans les demeures privées, on les déplorait après dîner avec effroi. Il était question de nombreuses mutations de fonctionnaires dans des régions reculées. D'après certaines rumeurs, en même temps que les travailleurs réellement affectés aux carrières de pierre ou aux gisements de basalte, on chassait de la ville les indésirables. C'est de ladéportation pure et simple, murmurait-on, mais, que voulez-vous, personne n'ose appeler les choses par leur nom.

La conversation roulait alors à nouveau sur les carrières du sud du pays, sur les derniers discours du vizir du Trésor qui avait prononcé par quatre fois les mots *sacrifices* et *contraintes économiques*, pour revenir ensuite sur la durée des travaux, plus longue que prévue. Au moins quinze ans... Dieu, mais c'est presque toute une existence ! Et dire qu'ils n'ont pas encore commencé !

De fait, la pyramide ne donnait aucun signe de vie. Il semblait que plus on parlait d'elle, plus elle se faisait lointaine. Vint un moment où les gens crurent que le monument ne serait pas du tout construit et que tout ce qui s'y rapportait n'était que poussière et vaines rumeurs.

Par instants, on avait l'impression qu'elle était plantée sous terre et qu'on ignorait quand elle allait germer. Le tourment qu'elle causait était si grand qu'on était alors tenté de penser que la terre elle-même souffrait, qu'elle continuerait ainsi de geindre et risquait d'être bouleversée par quelque séisme si elle n'enfantait pas la pyramide dans les temps.

III

CONJURATION

Sur le site de Gizeh, proche de la capitale, les tourbillons de poussière se faisaient de plus en plus denses. Bouche bée, les gens contemplaient ces nuages fumants comme s'ils s'attendaient à voir s'y dessiner quelque forme. Mais, au crépuscule, quand le travail s'interrompait et que ces nuages retombaient, la surface en cours de nivellement (le quadrilatère sacré, porteur de pyramide, ainsi que l'appelaient les poètes) avait le même aspect que la veille : un terrain vague, sans plus.

Entre-temps, dans les temples et les rassemblements publics, partout on donnait à entendre que les choses avançaient à merveille. Au cours d'une rencontre avec les ambassadeurs, Hemiounou en personne déclara que les travaux étaient sur le point de commencer, qu'ils seraient même entamés avant la saison des crues. A l'évidence, les seuls à avoir conservé l'esprit lucide dans la confusion ambiante étaient les membres de l'équipe de l'architecte en chef. De même que d'aucuns discernent une ombre qui échappe au regard des simples mortels, ainsi étaient-ils à même de distinguer dans cette nébulosité l'ébauche du monument.

Pourtant, alors que les habitants de la capitale attendaient un premier signe annonciateur de la pyramide, de l'amas nuageux émergea soudain tout autre chose.

La veille avait couru un bruit très vague. Vers le lever du jour, les voitures officielles sillonnèrent les rues de Memphis dans un fracas inaccoutumé. Les temples restèrent fermés toute la matinée. Dans l'après-midi, la rumeur terrible était sur toutes les lèvres : conjuration.

La ville fut subitement comme paralysée. La nouvelle que l'armée accado-sumérienne était aux portes de Memphis, ou que le Nil, frappé par quelque offense, abandonnait l'Égypte, aurait difficilement causé plus grand effroi.

Les principales artères de la capitale se vidèrent avant la tombée du jour. Les gens se pressaient encore dans les ruelles, feignant de ne pas se connaître ou ne se reconnaissant effectivement pas. Des tourbilllons de fumée se mirent à monter au-dessus des cheminées de l'ambassade sumérienne. L'espion de guet s'écria : Un rapport ! et courut comme un dératé jusqu'au poste de police.

La nouvelle du complot gagnait partout du terrain.

Tout avait commencé fortuitement, comme la plupart des grandes calamités, à partir d'un fait apparemment banal : un bloc de basalte oublié par hasard, prétendait-on, dans le désert de Saqqarah. Or la nuit était baignée par la pleine lune et le basalte émettait des scintillements effrayants dans une direction maléfique. Comme on devait l'apprendre par la suite, tout cela avait été calculé. Le bloc devait capter puis être en mesure de réémettre des rayonnements néfastes pour, une fois enfermé dans la pyramide, y attirer le mauvais sort.

D'emblée, on soupçonna le magicien Horemheb ; cependant, alors que celui-ci s'attendait à être arrêté, ce futle vizir des greniers, Sahathor, qui finit dans les fers. Mais ce n'était qu'un début. Tour à tour furent incarcérés les conseillers Hoteb et Didoumesiou, puis, dans la foulée, l'homme qui, moins que tout autre, eût dû paraître avoir trempé dans cette affaire, le gardien du harem, Reneferef. Encore ne fut-ce qu'après l'arrestation des ministres Antef et Mineptah qu'on eut la révélation qu'il ne s'agissait pas simplement d'un quarteron de saboteurs, mais d'une véritable conjuration contre l'État.

Le pays entier frémit d'épouvante. Insatisfait des résultats de l'enquête, Chéops exigea qu'on mît au jour les ramifications du complot jusque dans leurs plus lointains prolongements. Des inspecteurs et des espions furent dépêchés à travers l'Égypte, et même hors des frontières, surtout dans le royaume ennemi de Sumer avec lequel les conspirateurs étaient soupçonnés de s'être abouchés.

Pendant un assez long temps, on eût dit que toute autre préoccupation était oubliée, le complot absorbant les esprits. Certaines voix allaient même

jusqu'à insinuer de manière appuyée que toutes les rumeurs relatives à la pyramide n'avaient été qu'un faux-semblant, une sorte de piège ou de *bluff*, comme on disait à présent. En fait, Chéops était encore jeune, il n'avait nulle intention de faire construire si tôt la moindre pyramide, le but de ces bobards était autre : ç'avait été une façon d'éventer le complot.

As-tu tous tes esprits, gros benêt, es-tu fou ou feins-tu seulement de l'être ? Et toutes ces pierres que l'on dépose, cette route que l'on construit, tout cet argent et toute cette peine ? Tout cela, selon toi, ne serait que du bluff ?

Oui, du bluff, et même pis, ma parole ! C'est toi qui es cinglé, pas moi. Réfléchis un peu et souviens-toi : tous criaient que l'on allait bâtir une pyramide, et cette pyramide, on ne la voit poindre nulle part. Tout cela te paraît-il un simple fait du hasard ? Eh bien, écoute-moi, vieux gâteux ! Si la pyramide n'a pas commencé à sortir de terre, c'estparce que nul n'y songe plus. Tous crient pyramide, mais, dans son for intérieur, chacun pense *complot !*

Telles étaient les rumeurs qui circulaient avant que Chéops ne se décide à prononcer un discours. Quitte à mettre toute l'Égypte sens dessus dessous, déclara-t-il, je découvrirai jusqu'aux racines de cette conjuration !

Les cabinets d'instruction et les chambres de torture étaient combles. Les premières condamnations avaient été prononcées, écartèlements et lapidations avaient commencé sur les places publiques. Vous avez voulu saboter la pyramide, hein ? hurlaient les fanatiques, inassouvis par le spectacle des amoncellements de pierres sous lesquels les condamnés rendaient l'âme. Parfois, ces amas ressemblaient vraiment à de petites pyramides, ce qui suscitait des plaisanteries macabres, surtout quand les derniers soubresauts du moribond faisaient encore remuer çà et là quelque caillou.

La plupart des gens vivaient dans l'angoisse. Des milliers attendaient d'être arrêtés, cependant que d'autres demandaient à être affectés aux carrières ou à la construction des routes. Jusque-là, ils avaient cherché tous les prétextes possibles pour se dérober à ces durs travaux : maladies, empêchements familiaux, etc. ; maintenant, au contraire, ils s'y portaient volontaires, sans rouspéter, dans l'espoir que là-bas, dans la chaleur torride

et la désolation des lieux, ils se feraient oublier. De fait, en un rien de temps, la poussière, la sueur et la trouille altéraient si profondément leurs traits qu'ils devenaient méconnaissables, y compris pour les enquêteurs.

Qui sait combien aurait duré ce cauchemar sans l'intervention de Chéops lui-même ? Eh bien, on la construit ou non cette pyramide ? Tels furent les mots, rapportait-on, que, par une froide matinée, il adressa à Hemiounou. On citait aussi la réplique de ce dernier : Mais la question fait aussi partie de la pyramide, Majesté - formule qui semble néanmoins avoir été forgée après coup.

En fait, au deuxième mois des crues (les eaux du Nil submergeant aveuglément la plaine), l'équipe d'architectes se réunit à nouveau comme naguère sous la direction de Hemiounou.

La maquette de la pyramide reposait au même endroit où ils l'avaient laissée à l'issue de leur dernière réunion. Elle était couverte de cette mince couche de poussière qui est signe d'abandon. Pourtant, même à travers cette grisaille, elle émettait une clarté mauvaise.

La baguette de Hemiounou se mouvait au-dessus d'elle, mais plus avec la même assurance qu'au début. Les autres aussi avaient du mal à trouver leurs mots. Quelque chose paraissait les en empêcher ; ils avaient le cerveau embrumé comme au sortir d'une orgie. On reparla de la rampe adossée à chaque face de la pyramide, de la manière de bloquer les galeries conduisant à la chambre funéraire, des carrières qui fourniraient les pierres destinées aux quatre premiers gradins, mais, tout aussitôt, leur esprit se représentait de bien funestes images : les dernières listes de conspirateurs, les plans destinés à s'introduire dans le palais de Chéops afin de l'y empoisonner, en même temps que leurs propres gémissements et implorantes demandes de pardon.

Ils secouaient la tête pour chasser ces visions, y parvenaient en partie, mais seulement au bout d'un certain temps. La pression exercée au centre de la pyramide, les principales voies par lesquelles seraient acheminées les pierres, les fausses portes, l'axe de l'édifice, tout cela s'enchevêtrait avec les ramifications du complot, le cerveau qui en tirait les fils, les stratagèmes destinés à le camoufler, selon ce qu'en soupçonnait Chéops en personne.

Par moments, ils avaient l'impression qu'ils ne parviendraient jamais à s'extraire de ce brouillard et que, plus qu'une pyramide, ce qu'ils s'évertuaient à échafauder, c'était bel et bien une forme de conjuration.

Leur hébétude était telle que ce n'est qu'à l'issue de leur troisième réunion que Hemiounou remarqua la présence du patron des services d'instruction, escorté de son adjoint.

L'architecte en chef eut le sentiment d'avoir enfin percé la raison de leur désarroi. Le visage blanc de colère, il demanda : Hé, toi ! que cherches-tu ici ? Le patron des enquêteurs secoua les épaules comme pour signifier qu'il ne comprenait pas le sens de la question. Dehors ! s'écria alors l'architecte. En compagnie de son second, l'autre gagna alors la sortie dans un silence de mort.

Aussitôt après, le flot des condamnations et l'acharnement constaté jusque-là dans la conduite de l'enquête retombèrent et le plus fort de l'attention se reporta de nouveau sur la pyramide. La cérémonie organisée pour la remise d'une décoration au grand prêtre Hemiounou, corroborant la rumeur selon laquelle c'était lui qui avait éventé le complot, fut le signal d'une certaine détente et d'un nouvel élan.

Dans la foulée, les travaux de construction de la pyramide s'intensifièrent dans tous les secteurs. Partout on observait un va-et-vient et une agitation fébriles. Un nuage de poussière planait au-dessus du terrain où les manœuvres s'affairaient à installer le plus rapidement possible les cantonnements capables d'héberger cent mille hommes, et surtout sur les aires déjà aplanies où se mirent à arriver les premières pierres.

Approchait l'heure du début de la construction à proprement parler. A présent, la poussière et la chaleur, au lieu d'alanguir les gens, semblaient .les exciter davantage. Pourvu seulement que se dissipe cette angoisse, se disaient-ils entre eux, tout le reste est supportable ! Et, tandis que leurs cœurs débordaient d'une gratitude attendrie pour le pharaon salvateur, ils allaient et venaient avec frénésie, semant plus de confusion et soulevant plus de sable que nécessaire, persuadés qu'à se noyer dans cette pagailleet cette poussière, le mal aussi en serait étourdi et ne trouverait plus son chemin.

Mais leurs espoirs furent de courte durée. Voici qu'à la veille de la pose de la première pierre fut découverte une nouvelle conjuration, encore plus dangereuse que la première.

Cette fois, ce fut le grand prêtre Hemiounou lui-même qui, à l'étonnement de tous, tomba en disgrâce. Après lui vint le tour du chef de la police secrète Khadrihotep et du vizir des Affaires étrangères. Puis furent frappés une flopée d'autres hauts fonctionnaires. Chaque matin, on apprenait avec un frisson d'épouvante les noms des interpellés de la nuit. Chacun s'attendait à de nouvelles rafles, et maintenant que Hemiounou lui-même, l'intouchable Hemiounou était tombé, on trouvait naturelle l'arrestation de n'importe qui.

Pendant un certain temps, les proches des condamnés de la première conjuration redressèrent la tête, croyant que la chute de Hemiounou entraînerait leur propre retour en grâce. Mais, bien vite, ils comprirent qu'il n'en serait rien. Au cours d'une importante réunion, un porte-parole du pharaon expliqua que, même si c'était le grand prêtre qui avait dénoncé le premier complot, cela ne signifiait nullement que celui-ci n'avait point existé. Hemiounou avait depuis longtemps eu vent de cette conspiration, mais il avait attendu pour la dévoiler le moment qui lui avait paru propice pour jeter de la poudre aux yeux du pharaon et écarter ainsi tout soupçon éventuel sur son propre complot, le plus sinistre.

Pendant des semaines entières, les investigations sur cette nouvelle affaire allèrent leur train. Souvent, les noms des futurs appréhendés circulaient à l'avance, ce qui ne faisait qu'accroître l'angoisse générale. Curieusement, en même temps que ce sentiment, les gens éprouvaient une sorte de satisfaction morbide. Débordant d'effusion malsaine, l'âme ramollie comme une semelle trempée, les gensparlaient comme dans un délire, stigmatisant les ennemis de l'État avec une sorte de griserie sincère dont ils ne parvenaient pas eux-mêmes à percer l'origine, et manifestant tout aussi sincèrement leur adoration à leur souverain maître, le pharaon.

Entre-temps, des rumeurs plus que surprenantes circulaient à propos de la pyramide. D'aucuns imputaient la lenteur des travaux et leurs maigres résultats aux menées des conjurés. D'autres soutenaient que le projet comportait des failles dans sa conception même, mais insinuaient qu'il faudrait attendre des lustres avant de parvenir à en déceler les

imperfections. D'autres encore affirmaient péremptoirement que tout avait été fait de travers, le choix du terrain, les ébauches, l'aménagement des voies d'accès, et jusqu'à l'ouverture des carrières, tant et si bien que la pyramide ne pourrait jamais être terminée. Mais, après les sanctions prises à leur encontre, ils eurent tôt fait de fermer leur bec. Aucune force au monde n'était capable d'empêcher la construction. C'est ce qui fut déclaré au cours d'une nouvelle réunion au sommet. Les conjurés avaient certes essayé de l'entraver, mais le préjudice qu'ils lui avaient causé n'était pas de taille à en compromettre la bonne fin. Rien ne pouvait échapper à l'œil de Chéops, et les comploteurs, si démoniaques fussent-ils, n'osaient plus se hasarder à de grossiers sabotages.

Irrémédiablement résignés après la perte de cet ultime espoir qui, bien que fort vague, les avait ranimés un temps, les gens regagnèrent leurs postes de travail pour tout oublier dans l'atmosphère rendue irrespirable par la canicule et la poussière.

Une dernière vague de confusion s'abattit sur le grand plateau. D'après certaines rumeurs, le jour de l'inauguration des travaux proprement dits était proche. Nul, toutefois, n'était en mesure de fournir davantage de précisions. Un matin, quatre manœuvres furent crucifiés (de mémoired'homme, jamais on n'avait vu construire une pyramide sans que des terrassiers fussent condamnés), puis, brusquement, le matin suivant se leva dans le roulement des tambours annonçant que le grand jour avait fini par arriver.

Chéops participa en personne à la cérémonie. Bon nombre de nouveaux ministres et dignitaires de la cour firent là leur première apparition en public. En tête, avec son visage que la pâleur faisait paraître encore plus figé, marchait le grand prêtre Rehotep, qui avait remplacé Hemiounou. Les ambassadeurs étrangers ainsi que les autres invités, alignés de part et d'autre de l'estrade aménagée pour la circonstance, allongeaient le cou, pleins de curiosité, pour entrevoir le pharaon. Un autre groupe d'invités, en retrait par rapport aux premiers, derrière une seconde haie de gardes, oscillait comme une eau parcourue de vaguelettes. Postés assez loin de la tribune, ils faisaient plus de remue-ménage qu'il n'était séant, critiquaient la teinture outrancière des cheveux des nouveaux ministres, ou bien encore se communiquaient les toutes dernières nouvelles, dont la plupart avaient trait à la pyramide. Le bruit courait que le vieux scribe Sesostrith, ayant compris,

à la vue de son invitation, de quelle cérémonie il retournait, se serait exclamé : la pyramide ? elle n'est pas encore terminée ?

Bien qu'on évoquât ce trait avec des mines offusquées, chacun, sur le coup, en restait saisi, sentant bien que les mots du vieillard n'étaient pas si déplacés. A un moment ou à un autre, tous avaient eu le sentiment que la pyramide avait déjà été érigée, sinon totalement, du moins en grande partie. Cela faisait si longtemps qu'ils la portaient sur leur échine, et même plus profondément, au-dedans d'eux-mêmes, que si quelqu'un, du haut de l'estrade, avait déclaré que cette pyramide dont on entamait la construction ce jour-là sous leurs yeux n'était pas la pyramide elle-même, mais son double, sa copie, de tels propos ne leur auraient point paru si extravagants.

IV

CHRONIQUE QUOTIDIENNE. L'AILE DROITE, L'ARÊTE OCCIDENTALE

La onze mille trois cent soixante-quatorzième pierre fut mise en place durant la seconde lune après l'éclipse. Il fallut, pour la poser, un peu plus de temps que pour la précédente, mais elle provoqua moins de morts. Comme si elle n'avait rien eu de plus pressé que de compenser le lot de morts qu'avait épargnés sa devancière, la onze mille trois cent soixante-quinzième fit des ravages parmi ses porteurs. C'est ainsi que tour à tour tombèrent sans raison les maçons Moumba, Rou, Thoutse et neuf autres manœuvres sans nom ; le Crétois Astix fut frappé d'apoplexie; tous les Libyens de la relève, ainsi que les frères Tour-Tour, soit quatorze individus au total, furent écrabouillés par un glissement inopiné du bloc. Lorsque la pierre eut été solidement fixée et que la série de morts parut close, succombèrent le contremaître adjoint, suivi de trois sculpteurs de Nubie. Ils étaient restés allongés sur une pierre pour se reposer un brin et l'on ne découvrit qu'ils avaient cessé de respirer que lorsque le surveillant, le fouet à la main, se futapproché, paraît-il, pour les châtier de cette trop longue pause. La onze mille trois cent soixante-seizième pierre, en dépit de l'espoir souvent déçu d'une diminution des morts après une hécatombe récente, se révéla tout aussi meurtrière que la précédente et expédia dans l'autre monde le même contingent d'âmes. La onze mille trois cent soixante-dix-septième se montra plus clémente, le nombre de morts qu'elle causa ne dépassa pas celui des doigts d'un pied ou d'une main. Les trois pierres suivantes purent être considérées comme s'en étant tenues à des limites raisonnables pour le nombre de morts qu'elles avaient provoquées. A l'exception de la destitution du contremaître Ounas, expédié à la carrière pour avoir permis que les jambes des deux sculpteurs écrasés par le bloc en cours d'ajustement demeurassent là où elles avaient été sectionnées, en dehors donc de cette sanction, il ne se produisit rien qui méritât d'être signalé. Le nombre des

morts ne dépassa pas les prévisions et leurs causes étaient de celles qui interrompent généralement le cours de la vie humaine. Pour ce qui est des jambes emmurées des deux infortunés (leurs corps sans vie étaient déjà oubliés sous terre), on parvint à grand mal à soulever quelque peu le bloc de pierre pour les extraire par lambeaux à l'aide de longs crochets. Tout juste nommé, le contremaître qui surveillait ce travail expliqua à ses aides que les membres humains, en restant coincés entre deux blocs, risquaient, après leur décomposition, de laisser un vide, lequel pouvait provoquer un glissement qui, si minime fût-il, était absolument inconcevable dans la majestueuse architecture de la pyramide. Accompagnée de miasmes pestilentiels fut hissée la onze mille trois cent quatre-vingt et unième pierre. Le bruit courut que les gens travaillant dans sa lointaine carrière d'origine lui avaient transmis leur mal. Et ce devait être vrai, car à son contact, on se trouvait aussitôt couvert d'horribles pustules. On attendit avec impatience la onzemille trois cent quatre-vingt-deuxième pierre qui, devant lui être accolée, contiendrait peut-être la nocivité de sa voisine. Mais cela n'y remédia que fort peu, la majeure partie de la pierre infectée demeurant à découvert. Outre les morts qu'elle provoqua de ce fait, à l'occasion de sa pose perdirent également la vie l'un après l'autre les Pélasgiens Teut et Bardhylis, tous deux à la chevelure blonde, le premier de la piqûre d'un scorpion, le second de désespoir. A cette même pierre fut imputé le meurtre, on ne peut plus insolite, du Sumérien Ninourtakoudouriousouri par un esclave sans nom. Pendant un certain temps, ce dernier refusa de révéler le mobile de son acte, jusqu'à ce que, par une nuit d'été, il finît par l'avouer au moment précis où on s'était convaincu qu'il serait vain de le torturer davantage. Il y avait été poussé par la jalousie pour son nom, car lui-même, en esclave qu'il était, n'en possédait point. Pensant que le seul moyen de s'en procurer un était de le soustraire à un autre, naturellement en le laissant sans vie (apparemment, il s'était dit que c'était le seul moyen de s'approprier un patronyme), il avait estourbi l'autre et, dans le même temps, consommé sa propre perte. En fait, par le passé, on avait déjà connu des rixes à ce propos, et même assisté à un certain commerce de noms entre ceux qui en possédaient un et les innommés que ce manque tourmentait, déséquilibrait spirituellement, obsédait au point de leur ôter le sommeil, plus encore qu'un avare hanté par son magot. Malgré tout, les choses n'étaient jamais allées jusqu'au meurtre, à moins que cela ne se fût produit avant la dix millième pierre, voire plus en amont encore. Bien que, pour prévenir toute confusion,

la vente, le prêt ou le legs de noms fussent rigoureusement prohibés, ces pratiques n'en avaient pas moins cours de manière clandestine. L'arrivée de la onze mille trois cent quatre-vingt-troisième pierre estompa, puis effaça tout à fait le souvenir de cet assassinat. C'est au moment de l'installationde ce bloc que les cas de folie se multiplièrent puis, dans la foulée, les morts par insolation. Le fait, disait-on, s'était déjà produit auparavant, au cours de la pose de la dix mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième pierre, qui n'était pas près de s'effacer des mémoires en ce qu'elle avait été l'une des rares à éclater à cause de l'exceptionnelle chaleur. On crut donc d'abord à un accès de démence, mais il apparut qu'il n'en était rien, pour le plus grand malheur de l'infortuné Thébain Siptah, quand celui-ci se mit à faire des croquis dans le sable en s'évertuant à deviner les dimensions de l'ouvrage en construction. On lui brisa les os à coups de meule, sort réservé généralement à ceux qui posaient des questions déplacées. La onze mille trois cent quatre-vingt-quatrième pierre était encore loin dans le désert torride quand parvint à son sujet une rumeur de mauvais augure ; cette pierre et les six autres qui la suivaient, toutes de la carrière d'Abousir, étaient frappées par le mauvais sort. Était-ce un pouvoir maléfique des veines qui les parcouraient, ou bien leur était-il inhérent, cela, nul n'aurait su le dire. Au fur et à mesure que les porteurs se rapprochaient (ceux-ci s'étaient résignés ; se jugeant déjà perdus, ils étaient délivrés de toute crainte, considérant chaque nouveau jour de vie comme un don inespéré), à mesure donc que les pierres se rapprochaient, plus sèche, suffocante et sans remède devenait l'angoisse générale. Ceux qui les avaient déjà vues (pour trente-six raisons, il se trouvait toujours des voyageurs ou des messagers qui arpentaient le désert), ceux donc qui avaient déjà eu l'occasion de les apercevoir affirmaient que ces blocs, de prime abord, paraissaient normaux, sauf qu'ils étaient parcourus de veines très sombres, pareilles à cette sorte de signe qu'un individu peut arborer sur le front et qui, à lui seul, confère un aspect patibulaire à l'ensemble de sa physionomie. En réalité, comme toujours quand une attente anxieuse se prolonge à l'extrême et que l'événementattendu, une fois advenu, ne paraît pas aussi terrible qu'on l'imaginait, l'arrivée des pierres suscita chez tous un relatif soulagement. Certes, il y eut des morts, et même davantage que pour les blocs précédents, mais peut-être fut-ce l'attente angoissée plutôt que la présence même de ces pierres qui incita la mort à faire un plus large usage de sa faux. Telle fut la thèse répandue par la rumeur, encore que nul ne fût parvenu à connaître la

vérité, car comment savoir si le mal qu'engendre un objet l'accompagne, le suit ou, au contraire, pareil à un chien courant, le précède ? Le onze mille trois cent quatre-vingt-onzième bloc, dont on attendait qu'il apportât le calme, puisque la série des pierres aux veines maléfiques était close, se borna à sécréter une atmosphère encore plus accablante, et c'est dans ce climat que périrent en silence, comme des mouches, un grand nombre de manœuvres pour la plupart dépourvus de nom. On était en train de mettre en place le onze mille trois cent quatre-vingt-douzième bloc, de la carrière d'El Bersheh, lorsqu'arriva l'inspecteur en chef de la pyramide, qui fouetta devant tout le monde le surveillant de la face ouest. Ce châtiment corporel, qui expédia avant l'heure le surveillant dans l'autre monde, était motivé, disait-on, par la lenteur des travaux. On eut tôt fait d'apprendre que de telles punitions avaient été pareillement infligées sur les trois autres faces, dans les grandes carrières, ainsi que sur les quatre chemins du désert qu'empruntaient les caravanes censées hâter aussi bien l'acheminement des pierres que leur déchargement, ce qui fut effectivement le cas. Mais ce qu'on n'avait pas prévu, c'était la sinistre rumeur engendrée précisément par l'accélération des travaux. Cette rumeur était vraiment parmi les plus noires, les plus annihilantes que l'on pût concevoir. Le bruit donc se répandit que cette hâte fébrile, cette impatience à terminer le tombeau royal attestait seulement ce que l'État s'était évertué jusque-là à dissimuler : une maladie du pharaon. Toute une gamme demesures répressives furent alors arrêtées : condamnations à mort, étranglements, tortures et jusqu'à l'envoi de crieurs publics dans tout le pays pour démentir la rumeur ; mais celle-ci, comme il arrive généralement en pareils cas, au lieu de s'atténuer, s'enfla de plus belle. Au cours de la pose des onze mille trois cent quatre-vingt-treizième et onze mille trois cent quatre-vingt-quatorzième pierres, toutes deux de la carrière d'Eléphantine, se créa en fait une situation on ne peut plus singulière. Les gens ne savaient plus quoi faire : hâter les travaux à un moment où tout zèle intempestif pouvait être interprété comme tendant à étayer la rumeur, ou bien se montrer nonchalants, bien que les marques de coups de fouet et autres sévices infligés justement pour ce motif zébrassent encore leurs corps. D'aucuns se disaient qu'il valait mieux continuer de travailler comme s'ils n'avaient été au courant de rien ; d'autres, au contraire, estimaient qu'entre les deux maux, le ralentissement des travaux était encore le moindre. Apparemment, la majorité donna raison à ces derniers, car partout on observa une indolence générale : la progression des

blocs à travers le désert se ralentit de jour en jour, et leur pose de même. Les gestes des bâtisseurs se firent de plus en plus alanguis, pas seulement ceux se rattachant à leur travail, mais l'ensemble de leurs mouvements, jusqu'à leur façon de tourner la tête, de parler et même de respirer. C'était si manifeste que, parfois, la multitude donnait l'impression d'être sur le point de s'assoupir. La onze mille trois cent quatre-vingt-quinzième pierre et la suivante devaient ainsi être évoquées comme les pierres du relâchement. Sans doute contremaîtres et surveillants le remarquaient-ils en se morfondant, mais nul n'osait plus lever son fouet pour réclamer davantage de zèle au travail sans risquer de le voir retourner contre soi. Ainsi se perpétua cet état de relative apathie qui, contrairement aux apparences, n'en recélait pas moins une réelle inquiétude. Plusqu'on ne l'avait jamais fait jusqu'alors, on parlait de la pyramide, de ses dimensions imposantes, de sa forme, de l'énorme quantité de blocs qu'elle engloutirait. On avait du mal à décider si ces thèmes de discussion puisaient leur origine dans la rumeur générale circulant dans l'orbite brûlant de ses quatre faces, si ces éléments étaient donc déjà connus de tous, ou si, au contraire, refoulés dans les consciences par l'insoutenable fatigue, la chaleur et la crainte des châtiments, ils n'étaient jusque-là jamais venus au jour. Que ces dizaines de milliers d'êtres dussent passer leur vie entière à construire un tombeau, cela, tout le monde le savait fort bien, en Égypte et hors d'Égypte, et pourtant la prise de conscience de cette réalité n'avait jamais été mise en mots, encore moins en paroles étirées par une de ces mélodies dont l'audition éveille des sentiments ambigus, du genre : Bonne mère, dire que je vais finir mes jours en construisant une tombe ! Etc.. D'aucuns, curieux, s'enquéraient : Et qu'adviendra-t-il une fois la pyramide achevée ? - interrogation à laquelle tel autre répondait : Et que t'importe, malheureux, ce qu'il adviendra après elle, tu ne seras plus là pour le voir ! Un autre encore expliquait qu'après cette pyramide, on en érigerait une nouvelle pour le fils du pharaon, puis une autre encore pour son petit-fils, et ainsi de suite, perpétuellement, jusqu'à la fin des temps. Cette représentation de la vie comme une interminable succession de pyramides engendrait chez la plupart un profond accablement ; chez d'autres, moins nombreux, une vague rancœur. C'était peut-être ce dernier sentiment, plus que le ralentissement des travaux, qui contrariait surveillants et contremaîtres. Ils avaient entendu de leurs prédécesseurs, et ceux-ci de leurs propres devanciers, que ce phénomène n'était pas nouveau, qu'un pareil relâchement avait déjà été observé jadis,

avant la sept millième pierre, peut-être même avant la quatre millième, et les choses en étaient même arrivées au point queplusieurs blocs avaient été fracassés. Voilà ce qui s'était produit, mais, après cela, des mesures avaient été prises, les bouches s'étaient réfrénées, et à leur suite les esprits, et tout était rentré dans l'ordre, avait retrouvé sa place à l'instar des pierres à jamais insérées dans la pyramide. Persuadés que ce relâchement finirait lui aussi par passer, surveillants et contremaîtres attendaient leur heure avec confiance, puisque tout ce qui se produisait autour de la pyramide revêtait un caractère cyclique et était voué de ce fait à passer. Une autre époque viendrait, avec d'autres pierres, et tout reprendrait son visage d'autrefois. Entre-temps, à en croire la rumeur publique, des rapports sur les événements en cours étaient parvenus jusqu'au pharaon, on avait attendu en vain une intervention de sa part, puis, finalement, tout avait été laissé en l'état. Apparemment, on avait fermé les yeux et fait la sourde oreille pour souligner à quel point on était certain que le pharaon vivrait longtemps, très longtemps, et qu'il n'y avait donc aucun motif de s'inquiéter du ralentissement de la construction de sa sépulture. Le raisonnement avait même été poussé si loin qu'il s'était trouvé, disait-on, parmi les gens du gouvernement, un malheureux pour proposer, en bonne logique, de rompre avec la tradition et d'arrêter tout à fait là construction de la pyramide pour bien montrer que le pharaon était immortel. Or, comme toute initiative outrée qui mène souvent à l'opposé du but qu'elle recherche, son audace coûta la vie à ce dignitaire. On le scia tout vif, en commençant par la langue qui avait proféré cette proposition, pour continuer par la gorge, les poumons, les mains dont les gestes avaient accompagné ses paroles, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ne restât pratiquement plus rien de son corps. Ce découpage marqua un brusque tournant. Dans la capitale, on avait découvert une nouvelle conspiration. Aucun avis, aucun ordre n'étaient encore parvenus jusqu'aux chantiers quand on y flaira les premières boufféesde peur. La situation vira alors du tout au tout. Une tension qui allait parcourir comme un frisson les quatre faces de la pyramide se fit aussitôt sentir, apportant avec elle une accélération des mouvements autour des blocs, l'assourdissement des voix, l'abaissement des regards en direction du sol. Les rouspétances et tous propos en général se raréfièrent. Et non seulement les mots, mais aussi les idées qui les engendraient tendirent à se tarir. C'est ainsi que s'annonçaient les grandes sécheresses : les treuils ramenaient chaque jour moins d'eau, ce qui prouvait l'assèchement des

puits. Un vent sec qui, plus qu'il ne soufflait, comprimait les tempes, s'employait à extirper les souvenirs trompeurs. Chaque jour qui passait s'enfonçait dans l'oubli, et l'époque de la onze mille trois cent quatre-vingt-quinzième pierre et de la suivante, la onze mille trois cent quatre-vingt-seizième, où l'on avait coupablement parlé, espéré, rêvé, faisait à présent figure de bonheur maudit. (Par la suite, en fouettant les punis, longtemps les surveillants devaient se goberger : Alors, vous avez cru que l'époque de la quatre-vingt-quinzième et de la quatre-vingt-seizième était revenue ? eh bien, chantez maintenant !) Sur ces entrefaites, lourde, sourde, identique à des milliers et des milliers d'autres qui avaient désormais pris place à la base de la pyramide, arriva la onze mille trois cent quatre-vingt-dix-septième pierre. Symbole de l'ordre rétabli, elle fit pousser un soupir de soulagement aux surveillants et contremaîtres. Le temps et les jours s'identifiaient au temps et aux jours d'antan et les morts, les piqûres de scorpion, les cas de démence ou d'insolation, et jusqu'aux noms des victimes étaient quasi inchangés. La onze mille trois cent quatre-vingt-dix-huitième pierre, de la carrière de Saqqarah, provoqua plus ou moins le même nombre de morts et de mutilations que la précédente. La veille de sa mise en place, un serpent roulé en boule avait dormi dessus, mais nul n'aurait su dire si c'était là un présage, encoremoins si l'on devait y voir un signe de bon ou de mauvais augure, car personne ne nourrissait plus aucune espèce de perspective. Cette pierre, comme ses devancières, fut mise en place cependant qu'au loin, un nuage de sable annonçait l'arrivée d'une autre, la onze mille trois cent quatre-vingt-dix-neuvième, puis d'autres encore, et ainsi de suite, sans désemparer, jusqu'à la fin des siècles, ô Ciel !

V

LA PYRAMIDE MONTE VERS LE CIEL

La construction durait plus longtemps que prévu. Au-dessus du vaste plateau où allaient et venaient jour après jour comme des fourmis plusieurs centaines de milliers d'hommes planait en permanence un énorme nuage de poussière. On l'apercevait à des dizaines de milles à la ronde, au point que les habitants des villages reculés qui, chaque matin, tournaient machinalement la tête dans cette direction, n'auraient point été étonnés de s'entendre dire qu'une partie du chantier se situait dans le ciel.

On avait déjà construit par le passé des pyramides, mais on n'avait pas souvenir qu'elles eussent engendré une hébétude ni un harassement semblables. L'épuisement, la terreur des exécutions, la crainte d'être envoyé aux carrières n'étaient pas seuls à avoir suscité pareil accablement. Un vent maléfique soufflait sur tout le pays. Tout allait de travers, le bien ne se distinguait plus du mal. L'Égypte, disaient certains, est frappée par une malédiction. D'ailleurs, cette pyramide, dont on avait notamment prétendu qu'elle ennoblirait les hommes, avaitrendu les Égyptiens plus méchants qu'ils ne l'avaient jamais été.

D'aucuns, encore rares, la tenaient pour responsable de sa propre nuisance. Un tombeau aussi démesuré en plein cœur du pays, murmuraient-ils, ne peut manquer d'attirer le malheur. De surcroît, c'était une sépulture extravagante, la fosse ne s'y trouvait pas en bas, comme dans toutes les tombes, mais en l'air – bref, une sorte de tombe à l'envers. On n'en avait que faire. Certes, Rê avait supporté autant qu'il l'avait pu les mastabas et autres pyramides précédentes dans l'espoir que les Égyptiens en viendraient peut-être à bannir cette manie insensée et finiraient par ensevelir leurs morts sous terre, comme tous les autres peuples, mais, ayant fini par se convaincre que, loin d'y renoncer, ils augmentaient sans cesse la hauteur de leurs tombeaux, il avait décidé d'intervenir.

C'était précisément à ce dernier trait, la hauteur du monument funéraire, que certains, tout en ne souhaitant pas l'arrêt de la construction de la pyramide en tant que telle, imputaient tous les malheurs.

Sa hauteur était véritablement effrayante : trois fois supérieure à la moyenne. Quand elle en eut atteint la moitié, les gens, à la contempler, ressentaient déjà une sorte de vertige. On pouvait imaginer ce qu'ils éprouveraient par la suite. D'aucuns soulignaient que, quand elle aurait atteint trois cents coudées, et à plus forte raison quatre cent cinquante, sa hauteur définitive, on pouvait se demander ce qui risquait d'advenir !

Dans les temples, les prêtres s'employaient à calmer les foules. A travers la fumée montant des sacrifices, leurs voix tonnaient, imposantes : N'écoutez pas les sots ni les malveillants. La pyramide nous rendra plus forts et plus heureux. Elle aidera le ciel et la terre à mieux s'entendre !

Tour à tour, les missions étrangères, ambassadeurs en tête, visitaient le chantier. En descendant de leurs carrosses,tous restaient pétrifiés ; certains se mettaient à genoux. Le monde entier avait les yeux tournés vers l'Égypte, car ce qu'était en train d'accomplir ce pays était la plus grande merveille de l'univers. Telle était plus ou moins la teneur des commentaires.

Seule une délégation de Grecs venus de Crète, arriérés comme ils étaient, ne parvinrent pas à s'expliquer les proportions de l'œuvre. A première vue, ils prirent même l'ébauche de construction pour un labyrinthe, leur cervelle ne pouvant concevoir qu'une tombe fût aussi haute et alambiquée. Plus tard, on raconta qu'une délégation égyptienne conviée par eux leur déclara, pour leur rendre la monnaie de leur pièce, que leur labyrinthe à eux n'était au fond qu'une pyramide qui avait perdu le nord.

Entre-temps, une partie de ces étrangers, plus particulièrement réputés pour leur attachement à l'Égypte, étaient conduits dans les temples pour y prononcer des discours. Ils y évoquaient la gloire de ce pays, le rôle équilibrant de la pyramide. Les Égyptiens feraient bien d'aller visiter leurs voisins pour se persuader de la paix et de l'harmonie qui régnaient chez eux. Dans ces contrées il faisait froid, les gens étaient moroses et il ne cessait de pleuvoir. En outre, la terre et le ciel ne faisaient que se quereller. Le temps était toujours maussade et une vapeur lourde, que l'on appelait brouillard,

venait s'épandre du monde de l'au-delà, vous laissant croire que chaque nouveau jour était le dernier de votre vie.

Les gens sortaient des temples, soulagés. Comme nous sommes heureux, disaient-ils, d'avoir notre pyramide ! Sinon, le diable sait ce qui pourrait nous échoir. Le ciel risquerait de se mettre subitement en colère et de faire siffler son fouet de feu. Sans parler de cette autre calamité, la plus terrible, dont le nom même semait l'effroi, quand le firmament, sombrant soudain dans une misère noire, tel un mendiant, laissait tomber en permanence des sortes d'effilochures,des touffes de cheveux blancs, jusqu'à en blanchir le sol et à le refroidir comme un cadavre.

Ce flot de flatteries de la part des étrangers n'empêchait pas les diplomates de formuler des appréciations fort différentes dans leurs rapports secrets. Cela faisait longtemps qu'on les en soupçonnait, mais tout devint évident quand on eut mis la main sur le rapport de l'ambassadeur de Sumer. Son style prolixe, dont ses supérieurs lui avaient au demeurant plus d'une fois fait reproche, fut indirectement à l'origine du piège qu'on lui tendit. Cependant que les deux voitures de la poste diplomatique, surchargées, transportaient son message qui ne pesait pas moins que le mur d'une maison (en dépit des efforts du diplomate pour faire amincir les tablettes, il n'avait pas été possible d'en alléger davantage le poids), les services secrets égyptiens, au moyen d'un fossé dissimulé en travers de la grand'route, n'avaient eu aucun mal à faire chavirer le charroi. Dans la confusion qui s'ensuivit, tandis que les courriers blessés recevaient les premiers soins, il n'avait pas été difficile de soustraire quelques-unes des tablettes éparpilllées sur le chemin. Cela avait suffi pour découvrir toute l'aigreur du venin sumérien.

Une bonne semaine après le déchiffrement, au cours d'un dîner officiel, Chéops prononça ces paroles fameuses : Nos ennemis sont exaspérés à l'idée de notre pyramide, mais plus ils en diront du mal, plus haute nous l'élèverons vers le ciel !

Les participants avaient eu du mal à cacher le tremblement de leurs mains. De jour en jour, le pharaon se renfrognait. On parlait d'une nouvelle conjuration qui avait été éventée, mais on ne savait encore rien de précis à ce sujet.

Tout au long de la semaine, on s'attendit à l'arrestation de l'équipe centrale des architectes. Ce ne fut pas la police qui leur rendit visite, mais un messager du palais leurapportant l'ordre de se présenter chez Chéops avec la maquette. L'architecte en chef Rehotep, pâle comme un linge, fit effort pour se tenir droit devant Chéops dont le regard détailla l'objet avant de plonger plus bas, comme s'il avait cherché quelque chose sous terre. La baguette qu'il tenait à la main frémissait.

- Je suis enfoui trop profond, là, finit-il par lâcher, le bout de sa baguette indiquant un point invisible sous la pyramide miniature.

Terrifiés, les architectes furent d'abord incapables de démêler à quoi il faisait allusion. Ils finirent néanmoins par comprendre. Il s'agissait de la chambre funéraire. Ils y avaient souvent songé. Ils n'ignoraient pas que Chéops n'avait guère apprécié l'idée qu'avaient eue les constructeurs de placer sa dépouille sous terre. En fait, il semblait surtout soucieux de ne point reposer hors du corps même de la pyramide. Peut-être redoutait-il la solitude. Mais les vieilles archives et jusqu'aux notes personnelles du génial Imhotep ne fournissaient pas d'autre solution.

- Ne me racontez pas de sornettes en invoquant les obstacles techniques, fit Chéops. Je ne veux plus entendre parler de la pression des pierres. Billevesées que tout cela ! Je veux être porté plus haut à l'intérieur même de la pyramide. Compris ?

– Bien, Majesté, répondit Rehotep d'une voix qui paraissait venir d'outre-tombe.

Ils s'éloignèrent en silence en emportant leur maquette. Revenus dans leurs ateliers, ils restèrent un long moment sans élever la voix. Leur esprit tantôt se paralysait, tantôt s'agitait convulsivement. Apparemment, c'est ainsi que l'on était censé commencer à perdre la raison.

Ils avaient conçu la chambre funéraire comme une sorte de sas par lequel la pyramide entrait en communication avec les profondeurs des ténèbres. C'était la racine de la pyramide, l'ancre qui l'arrimait au sol.

Et voilà qu'à présent il voulait qu'on y renonce, qu'on la fasse remonter. Qu'on la fourre entre les blocs de pierre ! Ce serait horrible. Leur poids finirait par broyer cette chambre funéraire comme une coquille d'œuf et, avec elle, le sarcophage et la momie !

Les architectes étaient déboussolés. Rehotep, pour sa part, se croyait déjà fou. C'est probablement cette conviction qui le sauva et sauva les autres avec lui. Pendant des jours et des nuits d'affilée, il s'était enfoncé par la pensée entre les blocs de pierre. Il s'évertuait à deviner la torture, le désespoir qu'engendrait l'immobilité dans les ténèbres. Parfois, il avait le sentiment que dans cette solitude sans appel, il parvenait à capter une nouvelle forme de détresse. Il imaginait par exemple une pierre éclatée sous la pression de ses semblables et qui, bien que réduite en morceaux, ne parvenait à retomber nulle part : elle resterait là dans les siècles des siècles, sans être vue, sans que fût connu de personne son sort infortuné.

Un jour, comme Rehotep débarquait de joyeuse humeur, les autres se persuadèrent à leur tour qu'il était devenu fou. Ils l'envièrent probablement et, pour la première fois, conçurent l'espoir de le devenir à leur tour.

Rehotep avait apporté de nombreuses ébauches. Tandis qu'il parlait, les autres feignaient de se montrer attentifs comme font les adultes avec les enfants pour ne pas les contrarier. Mais, brusquement, parmi toutes ses inepties, ils l'entendirent formuler quelque chose d'étonnant. Afin de réduire la pression sur la chambre funéraire, on pouvait aménager au-dessus d'elle, superposées, des alvéoles vides, de sorte que la charge porterait seulement sur les murs et que la distance relative entre la chambre funéraire et le sommet de la pyramide diminuerait d'autant.

Ils n'en croyaient pas leurs oreilles. C'était assurément une idée géniale. Ils se reprochaient à part soi : comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ? Ils considéraient leurchef tantôt avec ébahissement, tantôt avec affection, sans bien réaliser ce qui venait de se passer.

Le lendemain, ils demandèrent à être reçus par le pharaon. Celui-ci les écouta d'un air morne.

- A présent, Majesté, vous serez ici, lui dit Rehotep en lui indiquant sur la maquette le niveau auquel devait se situer la chambre funéraire.

Contrairement à son habitude, Chéops laissa échapper un profond soupir.

- Plus haut, fit-il d'une voix étouffée. Je suis encore trop bas !

- Je vous comprends, Majesté, répondit l'architecte en chef.

- Je veux être au centre, déclara Chéops.

– Je vous comprends, Majesté.

Le blanc des yeux du pharaon était comme craquelé par une immense fatigue.

Le complot que l'on subodorait ne fut éventé ni au treizième ni au douzième gradin, après que le ministre Menenré se fut tranché les veines. Mais, au onzième, murmurait-on un peu partout, il allait immanquablement être mis au jour. Bien entendu, s'il y avait réellement eu complot.

Au dixième gradin se créa un certain imbroglio entre les contremaîtres et les inspecteurs venus de la capitale pour contrôler le numérotage des rangées. Les uns soutenaient qu'on en était déjà au dixième gradin, les autres affirmaient mordicus qu'on n'en était encore qu'au douzième, pour ne pas dire au treizième. (Depuis que, sur ordre du nouvel architecte en chef, on avait cessé de numéroter les rangées à partir de la base, autrement dit du niveau du sol, pour commencer par le sommet, c'est-à-dire depuis le ciel, on ne pouvait que s'attendre à de pareilles confusions. Comment calculer en partant de rien ? ronchonnaient dansleur grande masse les bâtisseurs. C'est comme de vouloir jeter l'ancre dans les airs !)

Le fait de numéroter les gradins à l'envers, autrement dit dans l'ordre décroissant au fur et à mesure que la pyramide croissait, suscitait chez tous un certain malaise, une sensation déroutante de vide et de vertige. Les gens partaient dans de fausses directions, achoppaient sur des obstacles qui n'existaient que dans leur imagination, ou au contraire ne voyaient pas les vrais là où ils se dressaient. Tout cela était devenu si insupportable que la plupart des maîtres maçons se mirent à compter de nouveau comme par-devant, jusqu'au jour où arriva l'ordre catégorique de l'architecte en chef : bien que l'étage ultime de la pyramide n'eût pas encore été précisé, la numérotation ne devait être effectuée qu'à partir du sommet, et toute autre

façon de compter serait considérée comme une marque de rébellion. Une circulaire, cherchant à mettre les choses au point, soulignait que, dans la phase actuelle, la pyramide était de plus en plus attirée vers le ciel, si bien que l'accentuation de son allure céleste était une exigence impérieuse qui aurait dû au demeurant être déjà satisfaite si elle n'avait été contrecarrée par des conceptions surannées.

Toutes ces idées, les vieilles comme les nouvelles, ne me feront pas changer d'avis, avait déclaré le maître maçon Hankou. C'est comme si on travaillait la tête en bas, voilà tout. Mais il avait dû ensuite admettre qu'on n'y pouvait rien, qu'on se plierait à ce caprice, qu'au fond ce n'était que la énième chose à se trouver cul par-dessus tête dans ce pays. (Toute notre Égypte vit ainsi à l'envers, la tête en bas, et seul un renversement du régime, le pharaon avec, pourra redresser la situation. Ces propos avaient été rapportés tels quels au juge d'instruction, et celui-ci, lui agitant le papyrus sous le nez, hurlait : Avoue que tu as dit ça, vois, ne sont-ce pas là tes propres mots ? Regarde ! Jeles vois, répondait-il, bien qu'on lui eût crevé les deux yeux dès la première semaine de tortures.)

Au septième gradin, tous furent saisis d'une grande frayeur, non seulement ceux qui travaillaient sur place, mais aussi les autres que leurs tâches obligeaient à vaquer quelques instants parmi eux. Qu'est-ce donc que cela ? demandaient-ils, ahuris. Pourquoi, que se passe-t-il ? s'enquéraient les heptites, ainsi qu'on avait déjà commencé à les surnommer... Rien, non, rien du tout. J'ai eu une hallucination, le vertige sans doute, il faut que j'y aille, à bientôt...

Ils suivaient un moment des yeux la silhouette qui, rebondissant de gradin en gradin, rapetissait avant de plonger et de se perdre dans la poussière et le grouillement humain. Là-haut, au-dessus des autres, surplombant cette mêlée, au lieu de se sentir plus assurés, ils tremblaient de tous leurs membres. Ils se tournaient vers le point où était censé devoir se situer le sommet de la pyramide, et tout en eux se pétrifiait. Ils étaient tout près du ciel et chacun, dans son for intérieur, se disait que c'était probablement cette proximité qui les affranchissait de toute sensation de pesanteur, leur remontrait leur propre inanité, les affligeait d'un tel sentiment de faute.

Quoique durant la construction de ce septième gradin il ne se fût pratiquement rien passé, ils avaient tant souffert en eux-mêmes que, sitôt après son achèvement (le sixième avait immédiatement été entamé), non seulement ils étaient persuadés d'avoir subi le martyre, mais, de temps à autre, surtout pendant la pause de la mi-journée, ils se racontaient en toute bonne foi des bribes de leur cauchemar comme si les faits en question se fussent réellement produits.

Des miettes de leurs récits, ou plutôt de ce qu'ils avaient imaginé, on ne sait trop comment, lentement, comme de la poussière, ou plutôt une antipoussière tombant du ciel, planaient jusqu'en contrebas, jusqu'au grouillement humain qui frétillait tumultueusement au pied du chantier.

Le soir, quand ils descendaient pour regagner leurs baraquements, ils sentaient les regards des autres les suivre avec frayeur et admiration. Ces regards semblaient dire : Malheureux, ce sont eux les véritables héros, quel calvaire ils doivent endurer là-haut ! On les considérait comme s'ils venaient directement du ciel, et même en ayant l'air de s'étonner que tel d'entre eux, profitant de la proximité céleste, n'eût pas encore tenté d'enjamber la vie et de s'élancer dans l'au-delà, comme on disait ces derniers temps, à la manière dont un homme saute d'un toit sur la terrasse voisine.

La curiosité qu'éveillaient les bâtisseurs de l'heptagradin ne fut qu'un avant-goût de celle, bien plus vive encore, que devait susciter le sommet. A présent que l'achèvement de la pyramide était imminent, son faîte obsédait la pensée de tous. D'aucuns se disaient qu'allait enfin sonner l'heure de vérité. Ils redoutaient que la hauteur de la pyramide ne fût excessive, et que sa pointe ne risquât d'érafler, voire de blesser le ciel. Alors on verrait ce qui ne pouvait manquer d'arriver. Infortunés que nous sommes ! Où irons-nous nous terrer ?

Mais en quoi sommes-nous responsables ? objectaient certains. Nous n'avons fait qu'exécuter les ordres. S'il y a faute, d'autres sont les coupables.

Coupables, nous le sommes tous, répliquaient les premiers. D'une manière ou d'une autre, nous sommes tous impliqués dans cette sale affaire.

Après ces mots, machinalement, ils levaient les yeux vers le ciel, sentant que non seulement la pyramide, mais leur propre corps et leur destin même étaient aspirés par le vide céleste.

VI

POUSSIÈRE ROYALE

Le ciel était couvert. Chéops, les nerfs tendus, déambulait à l'étage supérieur du palais. Bien qu'il s'efforçât de ne porter son regard nulle part, sa tête, malgré lui, se tournait vers l'ouest d'où montaient des tourbillons de poussière plus sombres qu'ils n'avaient jamais été. Apparemment, une tempête de sable se préparait pour l'après-midi. Mais, devançant cet ouragan, les nuées de poussière de la pyramide s'apercevaient de toutes parts. Chéops avait l'impression de voir son propre tombeau courir à travers ciel comme un cheval emballé. Cela faisait des années que cette vision ne le quittait plus. Il se consolait à la pensée que c'était là son destin de monarque, dont il ne pouvait se plaindre auprès de personne, mais il n'en succombait pas moins à la mélancolie.

Sur une tablette de marbre étaient posés deux dossiers. L'un, épais et lourd, était la biographie de son père, Snefrou, qu'une équipe d'historiens et de poètes venaient de parachever. Il avait demandé à la consulter avant de choisir le canevas de la sienne propre, qu'il allait bientôtmettre à son tour en chantier. L'autre était le dossier des affaires courantes de l'État.

Il attendrait un autre jour pour feuilleter la biographie paternelle ; ce matin-là, son âme ressemblait trop à un océan d'amertume. Et c'est presque à son corps défendant qu'il marqua un temps d'arrêt devant la table. Le manuscrit comportait deux parties : l'une, la vie terrestre, était enveloppée de cuir rouge ; la couverture de l'autre, celle d'outre-tombe, était de couleur bleu ciel.

Pour la première, il imaginait plus au moins en quoi elle consistait. La jeunesse du roi, son couronnement en tant que pharaon, les premières campagnes, les réformes, puis les alliances avec les États voisins, les grands décrets, la découverte de complots, les guerres, les hymnes des poètes. La seconde, elle, excitait sa curiosité. Il la compulsa lentement et son regard

s'arrêta sur l'un des papyrus : *Jour de Snefrou. Après le jour, nuit de Snefrou. Puis à nouveau le jour de Snefrou. Ensuite la nuit de nouveau. Après quoi le jour. Après le jour, la nuit de Snefrou. Puis, après la nuit, un autre jour de Snefrou. Après ce jour, la nuit...*

Mon Dieu ! gémit-il. Il s'imagina lui-même à l'intérieur du sarcophage, dans la chambre mortuaire, seul. Il substitua son nom à celui de son père : Jour de Chéops ; nuit de Chéops... Sa détresse était si profonde qu'elle l'empêcha de s'emporter. Telle serait sa biographie d'outre-tombe... Le premier papyrus portait pour titre : *Les trois cents premières années.* Mais si les trois cents premières étaient aussi uniformes, il n'y avait pas lieu de s'attendre à quelque changement au cours des suivantes.

Il continua de feuilleter le dossier. Il tomba encore sur les mêmes mots et, de nouveau, au nom de son père substitua le sien : Jour de Chéops. Nuit de Chéops. Jour de Chéops après la nuit de Chéops. Autre nuit de Chéops...

Les imbéciles ! grommela-t-il. Ils avaient, semblait-il, énuméré les jours et les nuits des trois cents premièresannées en croyant pouvoir le berner grâce à cette énumération fastidieuse !

Il s'empara du manuscrit comme on empoigne une femme par les cheveux pour la jeter à terre, peut-être même pour la piétiner, quand, subitement, à l'endroit même où une page venait de se déchirer, un texte différent attira son attention

Il arracha la page et fut si surpris que sa colère retomba d'un coup. Un événement ! faillit-il s'exclamer. Dans ce vide désert, plus rare qu'une oasis dans les sables, avait jailli un événement. Il en but les lignes avec une avidité extrême : *Au matin arrivèrent tour à tour les plus hauts dignitaires de l'État. Puis le grand prêtre d'Égypte, tous les ministres et enfin la reine présentèrent leurs félicitations au pharaon. A l'issue de la cérémonie, les dignitaires s'étant retirés, il s'étendit dans le sarcophage. Après-midi de Snefrou. Puis à l'après-midi de Snefrou succéda une nuit de Snefrou. Puis jour de Snefrou.* Jour de Chéops...

Il compulsa fébrilement le manuscrit jusqu'à ce que ses yeux se fussent de nouveau arrêtés sur un événement. Les faits marquants étaient on ne peut plus rares, comme perdus parmi une myriade d'étoiles. Les commémorations du couronnement du pharaon. La célébration de ses

propres anniversaires. Quelque cérémonie religieuse. Telle était donc sa vie dans l'au-delà que, rapportée à elle, celle d'ici-bas n'en constituait qu'une infime parcelle. Ciel ! gémit-il à nouveau. Ces faits jalonnaient de loin en loin une étendue désertique, comme les coupoles des temples à l'horizon. Il eut l'impression d'avoir déjà rencontré naguère une vision de ce genre. Ah oui, deux ans auparavant, un rapport de la police secrète sur les philosophes de Memphis reproduisait en détail certains de leurs jugements sur le temps. D'aucuns pensaient que le temps actuel n'était pas tel qu'il devait être, qu'il avait perdu ses qualités d'origine. Il s'était laissé aller sans retenue ; il s'était, comment dire,enflé, dilaté, bref, il s'était relâché. Le temps véritable, selon eux, devait être très dense. Par exemple, le temps d'une existence humaine en ce monde devait se mesurer à la somme de ses moments d'orgasme. Tout le reste n'était que vide et vanité.

Chéops ne se souvenait pas très bien des arguments du camp adverse. Il se rappelait seulement qu'ils soutenaient mordicus le contraire, autrement dit la nécessité, pour le temps, de se détendre. Selon eux, si l'humanité persistait à vivre de façon si intense, elle finirait par perdre la raison. '

Sornettes ! se dit Chéops. Il avait été bien inspiré d'expédier la moitié d'entre eux dans les carrières d'Abousir. Si les gens cessaient de s'occuper de pareilles calembredaines, les affaires de l'État n'en marcheraient que mieux. Mais ils étaient incorrigibles. Les Égyptiens, après s'être fatigué les méninges avec toutes sortes de visions, s'employaient maintenant à déboussoler le reste du monde. C'était ce qu'affirmait le rapport de son ambassadeur en Crète. Le ministre des Affaires étrangères le lui avait apporté en se rengorgeant. Les autres vizirs aussi étaient radieux : ainsi, le rayonnement universel des Égyptiens ne cessait de croître. La Crète et, plus loin au-dessus de cette île, les Pélasges et les peuplades descendues là tout récemment, étaient en proie à une grande confusion. Ils avaient appris des Égyptiens qu'il existait une autre vie, celle d'outre-tombe, et en avaient eu la tête tourneboulée. Nous étions donc des ignares, disaient-ils, nous étions aveugles, nous qui pensions que la vie était si courte, si simple, alors qu'elle est infinie !

Dans son rapport, l'ambassadeur racontait à quel point les esprits étaient enfiévrés. Ils remerciaient l'Égypte pour ce prodige qu'ils considéraient comme la découverte la plus importante de l'humanité. Désormais, tout allait changer, les idées, les mentalités et jusqu'aux dimensions du monde.

Ce n'était pas une bagatelle, non, ce n'était pas un appendice, un appentis ajouté à la vie. Non, c'était la vieau centuple, c'était un millier de fois la vie, pour ne pas dire son éternité qui avait enfin été mise au jour !

Chéops avait écouté ses ministres en silence. Au début, lui-même n'avait pas bien compris d'où venait ce froid qu'il ressentait. Puis, quand ils se furent éloignés, il était sorti sur la terrasse du palais et avait longuement suivi des yeux la poussière qui montait du chantier. L'idée que si l'Égypte n'avait point fait cette découverte qui émerveillait le monde, il n'y aurait pas non plus de pyramides, lui était alors venue, plus nette que jamais. Il n'y aurait pas de pyramides, s'était-il répété. Et cette horrible poussière n'obscurcirait pas ses jours.

Une vingtaine d'années auparavant, une voix intérieure lui avait conseillé de ne pas se faire édifier ce genre de tombeau. Mais on avait fini par le convaincre du contraire. A présent, l'eût-il voulu, il ne pouvait plus se détacher de sa pyramide.

C'est pour vous que je l'ai faite ! fut-il sur le point de s'écrier. Je me suis sacrifié pour vous ! A présent, ils l'avaient laissé en tête à tête avec elle tandis qu'eux-mêmes couraient de banquet en festin. Oui, il était seul devant sa tombe qui tour à tour se dilatait, se ramassait avant de s'élancer comme pour s'emparer de tout le ciel.

Pendant un long moment, il s'efforça de ne plus songer à rien. Puis, machinalement, il se sentit reconduit vers les dossiers. Il espérait que le bleu ciel l'aiderait à chasser ses sombres pensées, mais c'est celui qu'il cherchait à éviter qui exerçait précisément sur lui une attraction irrésistible. Il savait ce qui s'y trouvait. Pourtant, il en souleva la couverture de cuir du geste brusque dont vous poussez une porte derrière laquelle se sont terrés des gens qui disent du mal de vous.

Ils étaient là comme d'habitude, innombrables et inassouvis. Depuis les brigands et les voyous des rues jusqu'aux dames et aux gandins cultivés, dont le fiel luiparaissait encore plus insupportable. Les informateurs avaient tout enregistré fidèlement, et ces phrases jetées là en vrac, ordurières ou d'une certaine tenue, rendaient avec plus de fidélité que n'importe quel rapport le degré de désaffection ou de loyauté des Égyptiens envers leur État... Elle aspire, ma foi, elle aspire tout, l'insatiable, la veuve noire, elle

nous a laissé l'estomac dans les talons, elle nous a pressurés et il ne s'agit pas seulement des fèves ; tout lui est dû, on ne peut même plus rigoler, faire la fête, sur l'âme de ma mère, que le diable emporte l'Égypte, puissé-je ne plus entendre son nom, le sien pas plus que celui de cette saloperie de pyramide !... On a bien raison de dire que la construction de ce nouveau temple est en train de flétrir jusqu'à la vie même. Depuis qu'ont commencé les travaux, la moitié des tavernes ont dû fermer, les logements se sont rétrécis, l'amour du métier et le plaisir à se distraire se sont éteints, la peur a tout fané, tout rabougri, une seule chose a grandi : la file d'attente devant le marchand de fèves. Désormais, chacun a pris conscience que la pyramide dévore non seulement l'existence quotidienne, mais l'Égypte entière. Entre ses pierres ont été broyés et les palmiers et la lune de septembre, et les heures si animées des débuts de soirée dans la capitale, les rires, les dîners et la sensualité féminine... Et quand bien même la pyramide l'engloutirait, l'Égypte devrait encore s'estimer heureuse de ce sacrifice !... Mais non, attendez, inutile de pousser les hauts cris avant l'heure, la pyramide, tout comme elle a pétrifié l'existence, pourrait un jour la dépétrifier, la libérer, l'affranchir du poids de ses pierres... Mais, bon sang, c'est rêver les yeux ouverts ! Où ont-ils la tête ? La sorcière pourrait-elle régurgiter tout ce qu'elle a dévoré ? Il faudrait, pour cela, la mettre au supplice, la découper degré après degré - alors, sorcière, crache tout ce que tu as englouti, ou je me farcis ta putain de mère ! Mais ce ne sont là qu'attrape-couillons. Mettons qu'on s'enempare et qu'on la presse, qu'en sortira-t-il ? Un énorme pet, rien de plus...

Chéops sentit ses mâchoires endolories. L'espace d'un instant, il éprouva une sensation de vacuité totale. Puis il cligna des yeux. On ne t'aime pas, dit-il à part soi. Ce n'était pas encore de la compassion. Pourtant, maintenant que l'on médisait d'elle, étrangement, il était moins mal disposé à son endroit.

Lui-même pouvait naturellement la mépriser. Et même la haïr. Eux n'en n'avaient pas le droit... encore moins d'aller si loin...

Il était tombé comme entre les griffes d'un instrument du démon. Difficile de comprendre ce qu'il lui fallait aimer et abhorrer. Parfois il avait l'impression que c'était lui qui portait sur son dos cette horrible bosse, alors que c'étaient eux, les autres, qui s'en plaignaient.

Il n'éprouvait aucune amertume. À présent, lui, le malheureux bossu, et elle, la pyramide, étaient à nouveau ensemble, à deux contre tous.

Chéops releva la tête. Voilà où était sa propre poussière, répandue partout dans le ciel. Hélas ! soupira-t-il. Certains jours, il se repentait de ne pas avoir trouvé une autre façon de martyriser l'Égypte. Un de ces procédés immémoriaux que les ministres avaient découvert dans les vieilles archives, une vingtaine d'années auparavant, par cette inoubliable matinée de novembre. Il aurait pu par exemple faire creuser ce trou indétectable sous terre... Sans le vouloir, il avait souvent songé à son éventuelle architecture. Première obscurité, deuxième obscurité. Cinquièmes, septièmes ténèbres, ténèbres dans les ténèbres. Hyperténèbres. C'était ce que méritaient les Égyptiens. Ils n'étaient pas dignes de sa droiture. Ils avaient toujours préféré la tromperie éhontée et l'oppression occulte. Alors que sa pyramide à lui se dressait là en plein cœur de l'État, l'air de dire : « Vous m'avez vue ? »

Ils ne t'aiment pas, se répéta-t-il. Désormais, son exaspération à son encontre avait fait place à une sorte de pitié. Mais je leur ferai bien voir... Je leur ferai voir... Non, tu n'as nul besoin de leur amour.

Il ne les contraindrait pas à l'aimer, ce qui au demeurant n'aurait pas été bien difficile. Non, il se vengerait d'eux différemment. Il les amènerait à lui tresser des louanges à proportion de leur haine à son encontre. Ainsi les rabaisserait-il sans relâche. Les humilierat-il les uns devant les autres et tout autant aux yeux de leurs femmes et de leurs enfants, de même que devant leur propre conscience. Il les démolirait ainsi peu à peu pour finir par les mettre plus bas que terre.

Chéops s'avisa qu'il allait et venait comme un égaré. Il se ressaisit et, bien qu'il sentît encore ses genoux trembler d'une rage contenue, il parvint à refréner ses pas. Se retrouvant devant la tablette de marbre, il décida tout naturellement, pour se calmer, d'ouvrir la biographie d'outre-tombe de son père. Or, à son grand étonnement, ses mains, au lieu de se porter vers le dossier bleu, se tendirent une nouvelle fois vers l'autre. Il avait entendu dire que les ivrognes, en se réveillant le matin la tête lourde, redemandaient une coupe de boisson qui les avait mis la veille dans cet état, celle-ci se révélant paradoxalement la meilleure façon de leur rendre les idées claires.

Le mot *postpyramidal*, que son regard saisit à la dérobée, lui causa le même effroi que, naguère, l'apparition d'un serpent. Il s'était attendu à sa résurgence depuis qu'il l'avait rencontré pour la première fois dans l'avant-dernier rapport. Ce n'avait donc pas été un hasard... Autre époque... Époque postpyramidale...

Il n'avait donc pas été le seul à se creuser la cervelle sur ce qui se produirait après l'achèvement de la pyramide. D'autres avant lui y avaient songé, avec tant de préoccupation qu'ils avaient même forgé un terme nouveau.

En un éclair, Chéops revit le plateau d'argent rempli de langues humaines coupées que le grand prêtre Hemiounou avait apporté un matin à son père Snefrou. Lui-même n'était alors âgé que de treize ans et son père lui avait expliqué que ces langues avaient appartenu à ceux qui avaient médit de l'État. Tu as pâli, lui avait fait alors remarquer son père, mais tu finiras par agir de même. Si tu ne les tranches pas, ces langues-là finiront par te renverser, toi et ton régime.

Désormais, il était sans doute trop tard pour le faire. Les mauvaises langues avaient tellement proliféré que des milliers de plats, et non plus un seul, n'auraient pas suffi à les recueillir.

Il releva la tête dans l'intention de mettre un terme à la lecture du dossier.

Il ne pouvait à présent détacher son regard de la colonne de fumée. Il avait haï ses sinistres déhanchements vers le ciel, sans se douter qu'un jour elle viendrait à lui manquer. Déjà, en dépit de cette haine à son endroit, qui restait toujours en lui vivace, il était épouvanté à l'idée qu'elle lui ferait un jour défaut. Tous deux, son tombeau et lui, avaient exercé si longtemps le pouvoir de concert, et voici que maintenant, au bout de vingt ans, ce tombeau s'achevait. Bientôt cesserait son infernale animation. Il se mettrait à refroidir jour après jour sous son revêtement poli de plaques crayeuses, jusqu'à se figer complètement. Il commencerait par faire le vide dans le ciel (Chéops se sentait presque fautif d'avoir pesté contre toute cette poussière), puis, après le ciel, c'est de la vie même qu'il prendrait congé.

Chéops inspira avec peine. Ainsi me laissera-t-elle seul et abandonné dans ce monde mauvais... Une angoisse glacée, comme emboîtée sur la pointe d'un poignard, lui labourait l'estomac.

Il s'approcha de la tablette de marbre et fit tinter la sonnette de bronze pour appeler le magicien en chef.

Sans le regarder ni même se retourner, il lui demanda s'il était au courant de la récente rumeur.

- Ah oui... Ère postpyramidale... Une expression fort laide, comme beaucoup de celles qu'on entend de nos jours... J'en ai discuté avec le chef de la police secrète...

Le plateau d'argent miroita lugubrement dans le cerveau de Chéops avant de s'ensanglanter.

- Je sais, dit-il. Je sais aussi ce qu'il en pense... Pourtant, même si cela nous afflige, ce temps-là finira par venir, n'est-ce- pas ?

- Hum ! Je ne sais trop quoi dire, répondit l'autre.

Chéops fut tenté de lui rappeler qu'il s'était déjà ainsi ouvert à lui, vingt ans auparavant, et qu'il lui avait répondu que la pyramide était le pilier de l'État, la lumière condensée en pierre, etc. Mais il se remémora aussitôt que tous ceux qui avaient été témoins de cette scène pourrissaient maintenant sous terre. Dieu, comme le temps passe ! se dit-il.

- Eh bien, que se produira-t-il quand elle... Je veux dire : quand l'ère postpyramidale sera venue ?

- Hum... Majesté, permettez-moi une objection... Il n'y a aura pas d'ère postpyramidale, pour la simple raison que la pyramide sera toujours là.

Chéops se retourna brusquement.

- Gjedi, ne te dérobe pas, fit-il d'une voix très basse qui retentit à l'oreille du magicien plus déchirante qu'un hurlement. Tu sais fort bien que cette langueur, cette sorte de liquéfaction de l'Égypte sont dues au fait que la pyramide est sur le point d'être achevée.

- La pyramide n'est jamais achevée, Majesté, répondit le magicien.

- Comment ? Cette fois, Chéops avait hurlé pour de bon. Devrai-je me mettre à en construire une autre, comme le fit mon père ? Ou bien détruire la moitié de celle-ci pour la reconstruire à nouveau ?

- Non, Majesté ! Quand j'ai dit que la pyramide ne connaît jamais de fin, j'avais à l'esprit la vôtre, et aucune autre. Elle n'a nullement besoin de sœur de lait. Et elle n'a pas davantage besoin d'être reconstruite.

- Pourtant, elle est bel et bien en voie d'achèvement.

Il leva la tête pour chercher au loin la colonne fumante.

- Son corps connaît une fin, mais son âme, jamais ! reprit le maître-magicien.

Il discourut longuement, d'une voix si uniforme que Chéops fut sur le point de s'assoupir.

- Combien de gradins y a-t-il encore à construire pour atteindre le sommet ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

- Cinq, Majesté, répondit le maître-magicien. Mais le ministre de la Pyramide m'expliquait hier qu'ils vont en se rétrécissant. Il ne reste plus que deux cent cinquante pierres à poser, peut-être moins.

- Deux cent et quelques pierres..., répéta Chéops. Mais alors, elle est presque terminée !

L'exclamation de joie qui aurait dû accompagner ces mots se réduisit à un frémissement de terreur. Il fit effort pour sourire, mais sa lèvre inférieure s'y refusa.

Deux cent et quelques pierres, se répéta-t-il. Quelle horreur !

Dans le ciel, la colonne de poussière tourbillonnait avec toujours plus de violence.

- La tempête de sable se lève, dit Chéops.

À l'intérieur du palais, le sifflement du vent leur parvenait moins fort. Il ressemblait davantage à un bruissement ou à un râle humain. Si quelqu'un n'avait eu l'idée de ramasser les dossiers qu'il avait laissés sur la terrasse, les papyrus auraient sûrement volé au loin.

Au fond, se dit-il, ils pouvaient bien aller au diable !

Sables et rumeurs, voilà l'Égypte, lui avait dit son père Snefrou à la veille de sa mort. Si tu t'en rends maître, tu seras maître du pays. Tout le reste est littérature.

Il se souvenait surtout de ces mots quand venaient à se déchaîner des tempêtes comme celle-ci. Il écouta distraitement le mugissement au-dehors. Il lui semblait que l'Égypte entière, soulevée par le vent, décomposée, hagarde, s'était mise à hurler des imprécations. Lui aussi avait envie de lancer : Que la mort t'emporte ! Quel démon s'est emparé de toi, royaume dément !

VII

CHRONIQUE DE LA CONSTRUCTION

Chronique de la construction : cinquième gradin, de la cent quatre-vingt-dix-septième à la cent quatre-vingt-dixième pierre, d'après le rapport du contrôleur général Isesi.

Cent quatre-vingt-dix-septième pierre de la carrière d'Assouan. Rien de particulier à signaler. Durée de la remontée jusqu'à la piste : normale. Les graffiti des soldats : sans signification politique. (Deux mots orduriers, ainsi qu'une évocation de l'organe génital féminin, une fois sous une appellation câline, une autre fois avec répulsion.) Pas de nervures ni d'autres signes spécifiques. Cent quatre-vingt-seizième pierre. Extraite de la carrière de Karnak. Difficultés pour la hisser. S.A.P.P. (sceau autorisant la pose de la pyramide) en règle. Graffiti banal : un pénis. Rien d'autre à signaler. Impression du maçon Sebou d'avoir entendu un gémissement à l'intérieur du bloc de pierre, non fondée. Cent quatre-vingt-quinzième pierre. De la carrière d'El Bersheh. Retard dans la remontée en raisondu suicide du maître maçon Hapidjefa. S'est servi de la pierre pour mettre fin à ses jours" en trompant ceux qui la transportaient (laissez-moi ce côté, je m'en charge, le temps que vous vous reposiez un peu). Conformément aux instructions du magicien, sur le côté ouest, la face du bloc de pierre qui a causé la mort a été tournée vers l'extérieur. De sorte que le soleil, par ses rayons, en extirpe les pouvoirs maléfiques. Pour autant que l'âme de Hapidjefa ait réussi à en infuser à la pierre. Cent quatre-vingt-quatorzième bloc. De la carrière d'El Bersheh. A provoqué la mort de quatre personnes dans le désert. Dans des circonstances très obscures. Ascension pourtant facile. Sceau et autres attestations en règle. Mise en place sans problème, à part une main du maçon Thep amputée au dernier moment. Par sa faute à lui. Cent quatre-vingt-treizième pierre. De la carrière de Karnak. Sceau en ordre. Malgré

tout, retard dans la mise en place en raison des graffiti jugés banals par certains, mais d'inspiration politique par d'autres. Recopiés suivant les règles et envoyés en bas (autrement dit en haut lieu). Copie à la police secrète. Une autre aux bureaux centraux du pharaon. Cent quatre-vingt-douzième pierre. De la carrière d'Assouan. Malgré l'absence de signes particuliers, ascension difficile. A provoqué indirectement l'écrasement, puis la mort du graveur Shehsh. (Pour des raisons restées inconnues, celui-ci avait craché dessus en passant, au niveau du centième gradin.) Cent quatre-vingt-onzième pierre. De la carrière de Thèbes. Une face tachetée de noir. Renvoyée par ordre spécial. Au cours de son retour à son lieu d'extraction, a bloqué la piste pendant une demi-journée. Mais n'a provoqué la mort de personne. Le porte-sceau a soutenu que les taches qu'elle portait étaient apparues alors qu'on la hissait. Cent quatre-vingt-onzième pierre, en remplacement de la précédente. De la carrière d'Illahoun. A reçu le surnom de « Rougeaude », qui lui a été flanqué au cours de l'ascensionen raison de ses taches et de ses veines rougeâtres. Rien de particulier à noter. Durée de la remontée : normale. Graffiti sans intérêt. Cent quatre-vingt-dixième pierre. De la carrière d'Abousir. Rien de spécial.

Chronique de la construction : troisième gradin, de la quarante-septième à la quarante-quatrième pierre, d'après le rapport de la police secrète. Notes ajoutées en marge par le bureau central.

Quarante-septième pierre. De la carrière d'Assouan. Double contrôle, conformément aux dernières instructions. Malédictions lancées durant le transport : Puisses-tu éclater comme mon cœur ! Puisses-tu être réduite en miettes ! Puisses-tu sombrer dans l'abîme ! Bénédictions : Remercie le destin de t'avoir placée à ce sommet ! Puisses-tu vivre ta vie de pierre ! Sceau de mise en place en règle. Autorisation du magicien également. Pas de problème pour la montée. Aucun graffiti. Quarante-sixième pierre. De la carrière de Karnak. D'un gisement sûr. Imprécations et louanges en nombres presque égaux. Une de celles-ci - *C'est avec joie que j'ai sacrifié mon fils à la pyramide* - fait allusion à un accident qui s'est produit lors du déchargement du bloc. Pas de graffiti. Leur disparition, conséquence du renforcement des contrôles, jugée très satisfaisante. Quarante-cinquième pierre. De la carrière de Karnak. Du même gisement sûr. Mêmes

malédictions que pour les autres (Puisses-tu dévaler du sommet, puisses-tu t'abîmer dans le néant, etc.) ; les louanges également. Au cours de l'ascension, confusion à cause de Setka, le simple d'esprit que les contremaîtres avaient autorisé à monter à califourchon sur le bloc et qui criait : Hue ! Dia, le canasson ! Chahut jugé sans importance. Tout le reste s'est passé dans l'ordre. *[Note marginale :* l'esclandre de l'idiot peut avoir été sans conséquence, mais certains de ses crisavaient un double sens. Par exemple, les exhortations qu'il adressait à la pierre en frappant ses flancs avec son fouet : Hue, sale rosse, avance donc ! Tu en as, de la chance, d'être portée si haut ! Où gisent ton père et ton frère ? Là, au fond, tout en bas ! Avance donc, bourrique, pourquoi renâcles-tu, tu ne voudrais tout de même pas être hissée tout au sommet ? Mais peut-être songeais-tu vraiment à faire le pyramidion ? Pauvre cinglée !... Par la suite, lorsqu'on a fini par faire descendre l'idiot, il a prononcé ces mots mystérieux : Cette pyramide sera un jour couverte de barbe ! Bien que mis à la question et battu une journée entière, il n'a fourni aucune explication.] Quarante-quatrième pierre. De la carrière d'El Bersheh. Sur quatre pierres tombées dans le Nil, la seule que l'on ait réussi à repêcher. D'où son surnom de la Noyée. Pour le reste, les sceaux, le second contrôle, la durée de la montée, la mise en place, pas de problème.

Chronique de la construction : avant-dernier gradin, de la neuvième à la cinquième pierre, d'après le rapport du Bureau central.

Neuvième pierre. Extraite de la carrière d'Abou Gourob, aux confins de l'Égypte et de la Libye. Sceaux en ordre, mais autorisation de mise en place retardée par suite d'une dénonciation. Soupçon d'une substitution en cours de route. La pierre aurait été remplacée par une autre extraite non pas de ladite carrière, mais d'une pyramide ancienne. L'enquête a démontré la fausseté de cette accusation. Huitième pierre, de la même carrière. D'une qualité à part, comme toute la production d'Abou Gourob. Ce qui explique les jalousies qu'elle suscite. La dénonciation a germé sur le site même. Elle l'a suivie à Medinet Mahdi. On pouvait penser qu'après le chargement de la pierre sur le bac qui devait traverser le Nil, elle cesserait de l'accompagner.Il n'en a rien été. Elle l'a apparemment suivie, longeant la

rive pour s'accrocher de nouveau à elle dès son débarquement. Et cela a continué jusqu'à ce que l'enquête ait établi l'absence de fondement de l'accusation. Septième pierre. Toujours de la carrière d'Abou Gourob. On l'a baptisée la Sauvage, la Pierre noire, la Mauvaise. On lui a flanqué encore des dizaines d'autres surnoms après sa chute. Les causes du glissement sont restées mystérieuses. De l'avant-dernier au cinquième gradin, elle a lentement dévalé le plan incliné. Aussi a-t-on d'abord cru qu'on pourrait l'arrêter. Mais, au niveau du neuvième gradin, sa chute s'est accélérée. C'est au-dessus du onzième qu'elle a écrasé les premières personnes. Au-dessus du quatorzième, elle a paru prise de folie. Elle a quitté le plan incliné et, dans un fracas de tous les diables, a dégringolé sur les gradins. Toute l'arête septentrionale en a été ébranlée. Au dix-neuvième gradin, ç'a été la panique. Au cent-vingt-quatrième, point où la numérotation des gradins s'inverse, elle s'est fendue en deux. Un bloc a été projeté vers la droite, l'autre a continué à dévaler vers le bas. En tout, quatre-vingt-dix morts, sans compter les blessés. D'autres dommages incalculables. Jour de deuil pour la pyramide. Sixième pierre. De la carrière de Saqqarah. Bien qu'elle ait fait deux victimes, elle a paru un ange, comparée à la précédente. Aussi l'a-t-on appelée la Bonne Pierre. Cinquième pierre. Toujours de Saqqarah. Rien de particulier à signaler.

Annexe de l'envoyé du pharaon à propos de la septième pierre. Mention « très-secret » en rouge. La découverte des vraies raisons de la chute de la septième pierre sont de la plus haute importance pour l'État. Dans la description même des faits, on observe déjà des contradictions qui éveillent les soupçons. L'équipe chargée de l'enquête concentre son attention sur les points suivants : les causes de la chute (a-t-on vraiment tenté de l'empêcher quandcela était encore possible, ou bien a-t-on fermé les yeux ?) ; description exacte de la trajectoire ; réaction des gens ; actes héroïques ou au contraire cris d'effroi (la pyramide s'effondre !) ; autres réflexions suspectes (plus on veut monter haut, plus la chute est douloureuse, etc.).

Rapport de la commission d'enquête. Aucun indice sur cette septième pierre, fût-ce en provenance de la carrière ou par les voies qu'empruntent d'ordinaire les dénonciations, surtout anonymes, y compris de la part des transporteurs terrestres et fluviaux. Le début du glissement a été quasi

imperceptible, au point que les maçons qui étaient appuyés dessus ne l'ont même pas senti bouger. C'est le maître-maçon Sham qui, le premier, a fait remarquer : mais que se passe-t-il donc, on dirait que cette pierre remue ! Les autres, cependant, n'ont pas pris ses paroles au sérieux. Ils se sont même mis à se taquiner : Hé ! c'est toi qui l'as poussée, non c'est toi, etc. Un instant plus tard, s'étant aperçus que la pierre bougeait effectivement, ils ont essayé de la retenir à la force des bras, mais en pure perte. Alors le maître-maçon Sham s'est rendu compte qu'il n'avait sous la main aucune sorte de grappin, il s'est précipité pour s'en procurer un et le glisser dessous. Les autres aussi se sont affairés, mais trop tard. La pierre a fait voler les crochets en tout sens et, comme redoublant de fureur, s'est ruée vers le bas. Elle s'est mise à zigzaguer sur le plan incliné au niveau du dixième gradin et c'est au onzième qu'elle a entamé son massacre. Au treizième, le contremaître Thout s'est dressé devant elle en criant : Vive le pharaon ! mais il a été réduit en bouillie. Une de ses mains, arrachée, a fendu les airs, ce qui n'a fait qu'accroître la panique. Parvenue au-dessus du quatorzième gradin, la pierre a quitté le plan incliné, elle est tombée et a poursuivi sa dégringolade. C'est à ce moment que le maçon Debehen s'est mis à hurler : La pyramide s'effondre ! – et,on ne sait pourquoi, il s'est précipité sur le contremaître pour le mordre à la gorge. D'autres se sont mis à courir dans toutes les directions comme lors d'un tremblement de terre, mais ils étaient si terrorisés que certains, au lieu d'esquiver la pierre, se sont retrouvés sur son passage et ont été écrasés. Au vingtième gradin, les éclaboussures de sang se voyaient de loin sur le bloc ; des lambeaux de chair humaine et des touffes de cheveux voletaient durant sa chute. En fait, ce n'est pas au cent vingt-quatrième gradin qu'il s'est brisé en deux, mais peu avant, et l'insistance mise par les témoins à prétendre qu'il s'est fendu au point exact où commence ce qu'on appelle la numérotation céleste relève soit d'un innocent hasard, soit de quelque sombre dessein politique. L'enquête suit son cours.

VIII

PRÈS DU SOMMET

À l'orée de la saison chaude, le spectacle qu'offrait la pyramide se mit à changer rapidement. Les plans inclinés furent arrachés l'un après l'autre, mettant à nu la pente dont la raideur paraissait maintenant vertigineuse. On n'avait conservé qu'une seule piste, celle le long de laquelle devaient être hissées les quatre dernières pierres ainsi que le bloc princier, le pyramidion.

Le terrain autour du monument fut à son tour déblayé. On démantela les baraquements qui avaient servi de dortoirs aux maçons, en même temps qu'une partie des entrepôts, cuisines et échoppes devenus désormais inutiles. Des chariots enlevaient chaque jour les fragments de basalte qui jonchaient le sol, des cordes de jonc, des planches, des treuils abîmés, des crochets, toutes sortes d'objets ne servant plus à rien.

La colonne de poussière qui s'élevait au-dessus du chantier tendait à s'éclaircir. Mais le sentiment de soulagement qui en découlait ne tenait pas seulement à la nouvelle coloration du ciel. Sa luminosité gagnait par vagues lesenvirons, atteignait la capitale, tentait même de pousser plus loin, jusqu'aux provinces reculées où les bonnes nouvelles, à la différence des mauvaises, ne parvenaient jamais avec célérité.

Entre-temps, encore que timidement, les premières tavernes avaient été rouvertes. Les plaques portant les numéros des maisons, qui, selon une première rumeur, avaient été arrachées pour empêcher les gens de retrouver les adresses de leurs connaissances et d'aller dîner les uns chez les autres, réapparaissaient par endroits. De plus en plus souvent, on lisait sur les murs des graffitis au charbon de bois : *Nous avons construit la pyramide ! Nous voulons maintenant faire la fête !*

Les passants hochaient la tête. Il est bien tard, disaient-ils.

La joie, telle une flammèche hésitante dans un âtre garni de bois humide, ne parvenait pas à monter.

Une pierre qui s'était détachée et avait dégringolé de l'avant-dernier gradin avait suffi pour tout arrêter net. Même sans l'enquête à laquelle donna lieu cet incident, les jours auraient paru fort sombres. Les gens avaient l'impression que de vieux après-midi probablement déjà morts faisaient leur réapparition parmi eux sous un éclairage morne et chargé de regrets. D'autres s'imaginaient avoir déjà vécu cette saison. Ils n'en pensaient pas moins qu'une fois la pyramide terminée, leur champ de vision s'éclaircrait et chaque chose retrouverait sa place.

Cependant, l'ordre de hisser les quatre dernières pierres ne parvenait toujours pas. Il n'était pas davantage question d'installer le pyramidion, qu'on disait en train d'être revêtu de feuilles d'or dans quelque temple secret.

Dans le crépuscule, le plan incliné au long duquel il serait poussé jusqu'au sommet avait l'air d'un fil ténu ne pouvant servir de chemin qu'à des esprits.

Du côté du baraquement où avaient été entreposées les quatre dernières pierres qui, allez savoir pourquoi, étaientà présent gardées par des factionnaires, les gens dissimulaient mal un sourire moqueur. Certes, elles étaient plus importantes que les autres, puisqu'elles allaient soutenir le pyramidion, mais ce n'étaient malgré tout que des pierres, ce n'étaient tout de même pas des ministres pour être gardées ainsi ! D'autres étaient d'un avis contraire : pour eux, les ministres passaient, alors que ces pierres subsisteraient jusqu'à la fin des temps.

On parlait d'elles et du pyramidion comme on l'aurait fait d'êtres humains. En ce qui concernait l'une d'entre elles, on se gardait même de révéler la carrière dont elle avait été extraite. On prétendait qu'en arrivant, elle était encore tachée du sang de quelqu'un qu'elle avait écrasé en chemin. Et après, protestaient certains, la belle affaire, même si elle a écrabouillé quelqu'un ! On sait bien que le chemin de la carrière à la pyramide n'est pas une promenade de demoiselles !

Ceux qui avaient à faire dans la capitale en revenaient gorgés d'informations. De nouveaux cabarets avaient été ouverts, les graffitis sur les murs se multipliaient. Les jeunes de la toute dernière génération, disait-

on, ceux qui étaient nés aux lendemains du début de la construction, ne connaissaient point trop la peur. Quand avaient été mis en place les premiers gradins, c'étaient encore des gosses, si bien qu'ils n'avaient pas assisté à la première phase des travaux, la plus affreuse, celle où la pyramide était encore invisible.

La plupart des gens étaient d'avis que c'était précisément cette première période qui leur avait le plus lacéré l'âme. Par la suite, à mesure qu'elle émergeait de l'ombre, la pyramide était devenue moins redoutable. C'était même si manifeste que lorsque les jeunes, sur un ton de reproche, faisaient observer à leurs parents que leur crainte avait peut-être été excessive, ceux-ci leur rétorquaient : vous dites ça parce que vous ne pouvez imaginer ce qu'est une pyramide qui n'apparaît pas encore à vos yeux. Les jeuneshochaient la tête, étonnés : ils auraient plutôt eu tendance à penser le contraire.

L'idée que la pyramide était devenue moins effrayante au fur et à mesure que son image était devenue perceptible fut peut-être à l'origine d'une certaine nostalgie que les zélateurs de l'État, au premier chef les vétérans, se mirent à éprouver pour la première phase de sa construction. Les jeunes se plaisaient à tourner en dérision l'espoir des anciens de voir revenir cette époque. Vous vous attendez peut-être à ce qu'elle redevienne invisible ? lançaient-ils en s'esclaffant.

Les vétérans aussi souriaient, et non sans ironie.

L'évocation d'une nouvelle pyramide parut d'abord si insensée que, plus qu'à la nostalgie des vétérans, on la rattacha aux radotages de Setke l'idiot qu'on ne chassait plus du monument depuis les propos tenus par le contremaître, lequel avait déclaré qu'on n'avait pas connaissance au monde d'un chantier autour duquel ne rodât pas au moins un simple d'esprit. Mais, par la suite, on se rappela d'anciens faits qui, sur le coup, avaient paru énigmatiques et dont on ne s'expliquait qu'à présent le sens. Par exemple que le pharaon Gjoser, après avoir terminé sa pyramide, s'était mis en tête d'y rajouter d'énormes gradins supplémentaires, prolongeant de sept ans l'achèvement de sa construction. Snefrou, lui, avait fait construire trois pyramides, sans jamais révéler laquelle contenait sa tombe. On en inférait aisément que l'imminence de l'achèvement d'une pyramide engendrait en soi l'idée qu'on allait pas tarder à en construire une autre à partir de zéro.

Mais un sévère discours de l'architecte en chef, évoquant notamment la rumeur courant sur l'éventuelle poussée d'une nouvelle pyramide, fit clairement comprendre que le pharaon ne voulait même pas en entendre parler.

Quinze jours plus tard, quand, avec la même sévérité, fut dénoncée l'éventualité de la destruction d'une partie de la pyramide (dans les tavernes, on parlait d'en refaire la cime, voiretoute une face, comme on découd un bout d'étoffe), il devint évident qu'il ne serait pas touché à une seule de ses pierres.

Il ne restait plus aux vétérans déçus qu'à rêver de la voir revenir à l'époque de sa prime jeunesse, quand elle n'était encore que poussière et chaos, ce qui paraissait maintenant tout aussi impensable que leur propre rajeunissement.

Dans le même temps, à leur grande contrariété, les tavernes où se réunissaient les jeunes se faisaient sans cesse plus bruyantes et, comme si ce n'était pas assez, les petites échoppes de vendeurs de parfums, depuis longtemps fermées, rouvraient l'une après l'autre.

Une nuit, sur la face nord-est de la pyramide papillota longuement la lueur d'une torche. Elle oscillait, se ravivant ou s'évanouissant tour à tour comme un esprit, mais les gens qui la suivaient de loin des yeux auraient été bien plus effrayés encore s'ils avaient su que c'était le magicien de la pyramide, accompagné d'un groupe d'enquêteurs, qui se promenait là-haut. Ils errèrent en silence jusqu'à l'aube, cherchant, à en juger par le mouvement de la flamme, quelque chose de caché en profondeur, un cauchemar enfoui là on ne savait quand, voire, pis encore, un secret ou quelque crime enclins à remonter au jour.

Une partie des rumeurs courant dans les bureaux et les cabarets franchissait les frontières de l'Égypte avec une rapidité inimaginable. Les espions, l'esprit encore tout étourdi par les longs rapports qu'ils avaient dû apprendre par cœur, partaient précipitamment pour leurs pays d'origine, pour revenir deux semaines plus tard avec de nouvelles instructions. En chemin, il leur arrivait d'oublier une partie du rapport qu'ils devaient

remettre, ou bien celui-ci se modifiait de lui-même dans leur mémoire, ainsi qu'aigrit la bière laissée trop longtemps dans les outres, ce qui ne manquait pas de susciter pas mal de perplexité au sein de leur centrale.

Le seul à ne pas avoir à se plaindre de pareils tracas était l'ambassadeur de Sumérie. Ni la touffeur du jour, ni le froid, ni même la déraison des messagers ne pouvaient changer quoi que ce fût aux plaques d'argile sur lesquelles étaient gravés ses rapports. N'eût été l'inconvénient de la fumée - par suite de laquelle, dans les milieux diplomatiques, au vieux proverbe « Il n'y a pas de fumée sans feu » s'était désormais substitué « Il n'y a pas de fumée sans rapport » -, tout aurait été vraiment parfait.

Quoi qu'il en fût, après une semaine d'extrême tension, l'ambassadeur se sentait maintenant d'excellente humeur. Il venait d'expédier dans sa capitale son dernier rapport, peut-être le meilleur qu'il eût rédigé tout au long de sa carrière, et, bien qu'il fût minuit passé et que ses mains lui fissent encore mal à cause de deux ou trois brûlures légères (on lui demandait ce rapport avec tellement d'urgence qu'il avait été contraint de faire emballer les plaques encore chaudes), finalement allongé contre sa femme, il se mit à la caresser, pris d'un violent désir.

Peu après, quand il se fut détaché d'elle et couché à son côté, comme il le faisait d'habitude après l'amour, sa première pensée fut pour le rapport qu'il venait d'envoyer. Il est en train de se refroidir en chemin, songea-t-il nonchalamment. Tout comme le corps de sa femme. Il imagina comment le froid du désert pénétrait dans les caisses jusqu'aux plaques d'argile. Et cela continuerait ainsi jusqu'au matin où elles finiraient par être glacées.

Allez savoir pourquoi, le sommeil, au lieu de s'emparer de lui après toute cette fatigue, semblait vouloir le fuir. Apparemment, c'était le rapport qui empêchait son cerveau de trouver le repos. Il chercha à le chasser de son esprit, mais il se dit aussitôt que s'il tentait l'opération contraire et s'employait à se le remémorer dans les moindres détails, il finirait peut-être par attirer le sommeil.

Ce n'était pas chose facile. Il y avait en tout cent vingt-neuf tablettes : un véritable monument, comme l'avaient qualifié ses aides. Il chercha à se rappeler les onze premières, qui contenaient un exposé général de la situation, mais, juste entre la troisième et la septième lui apparurent, sortis

d'on ne sait où, une brebis crevée et le miroir poussiéreux du vestibule de la maison de son oncle, dans la région de Kyrkyr proche de la capitale, l'après-midi du jour où il s'était suicidé.

En vérité, la première information saillante était énoncée entre la quinzième et la vingt-et-unième tablette, où il faisait savoir à son gouvernement que, selon toutes les apparences, on s'attendait en Égypte à des événements extraordinaires. Il réussit à se répéter par cœur quasiment toute la teneur de la onzième tablette : l'importance accordée récemment à un fait aussi banal que la chute d'une pierre, que l'on a cherché à faire passer pour un acte des ennemis du régime (en fait, les observateurs sont convaincus que cette chute a été provoquée par la police secrète elle-même), donne à penser qu'une nouvelle vague de terreur d'État est sur le point de déferler sur toute l'Égypte.

L'analyse des causes évoquées constituait un véritable chef-d'œuvre. Elle était développée sur les tablettes allant de la trente-neuvième à la soixante-douzième, qui constituaient aussi le cœur du rapport... Attention, ballot, lança-t-il à part soi au charretier roulant lourdement dans la nuit. La peur que le chariot ne se renversât avec toute sa cargaison de tablettes le tourmentait sans relâche chaque fois qu'il expédiait un message. Il eût surtout regretté de voir détruit le cœur de son rapport... C'était par ce point que passait l'axe... là que se trouvait peut-être... la chambre mortuaire !... Ô ciel, gémit-il en lui-même, cette pyramide égyptienne nous rendra tous malades... Malgré les efforts pour la chasser de son esprit, on était malgré soi conduit àtout rapporter à elle... Le sexe de sa femme aussi lui paraissait, quand il y pénétrait, quelque peu effrayant, plein de mystère, avec peut-être, tout au fond, une niche mortuaire.

Il se reporta en esprit à l'analyse des causes. Il avait tâché de se montrer le plus clair possible en exposant l'idée que l'achèvement de la pyramide s'accompagnait apparemment d'un renouveau de la vie. Et celui-ci, à son tour, d'une sorte de détente, d'adoucissement qui inquiétait sérieusement l'État égyptien. Pendant un certain temps, sacrifiant à leur mauvaise manie d'accuser de toutes choses l'État sumérien, les ministres avaient expliqué ce laisser-aller en l'imputant à l'influence babylonienne. On avait même repris l'ancienne analogie entre les pyramides des pharaons et les canaux de Mésopotamie, qui, s'ils semblaient à première vue n'avoir guère de rapports entre eux, ou n'en avoir que pour autant que les pierres ont quelque chose à

voir avec les eaux, servaient en fait, les unes comme les autres, de fondements à un État. À partir de ces rappels, on en arrivait à l'idée, fort nocive aux yeux des Égyptiens, selon laquelle les canaux de Babylone, eux, apportaient au moins un bienfait au peuple : l'irrigation des terres, alors que les pyramides, ne donnant rien, et échappant ainsi à tout compromis, incarnaient par excellence le pouvoir pur et dur, etc. On avait donc cherché à expliquer ainsi la situation, et on avait fini par reconnaître que cet abâtardissement ne puisait son origine ni dans l'influence des Sumériens ni dans leurs canaux, mais tout bonnement dans la pyramide elle-même. Maintenant qu'elle était sur le point de s'achever, elle ne pouvait plus oppresser l'Égypte comme elle l'avait fait jusque-là. Celle-ci cherchait à se dérober, se soustrayait à sa pression, bref, paraissait vouloir lui échapper.

La troisième partie constituait l'apothéose du rapport.Les tablettes, de la quatre-vingt-dix à la cent vingt-deux. La recherche des issues. Des bribes d'indications ayant filtré des réunions secrètes. Les rumeurs sur le projet en cours d'une autre pyramide. Sur la destruction et la reconstruction d'une de ses parties. Sur une enquête menée à propos d'une erreur fatale...

L'ambassadeur se redressa sur ses coudes pour ne point s'endormir. Que de fois, sombrant dans la somnolence, il avait eu l'impression qu'on s'employait à la détruire ! Des hommes ou des esprits affluaient, s'emparaient d'une pierre puis disparaissaient dans la nuit... Le maître magicien et l'architecte la sollicitaient pour qu'elle enfantât. Mais elle était stérile. Tout comme sa propre femme. Peut-être entendait-on construire sa sœur de lait ? Combien de temps cela nécessiterait-il, gradin après gradin, angoisse après angoisse, ô Ciel !

Apparemment, l'Égypte ne pouvait vivre sans cette bosse. C'est par cette phrase que commençait la cent vingt-deuxième tablette. Y était gravée l'idée que si l'on ne construisait pas une autre pyramide, ou si l'on ne réparait pas la grande, on n'en ferait pas moins quelque chose. Oui, pour sûr, on démonterait... ou bien on allait projeter autre chose...

Venaient ainsi successivement les cent vingt-troisième et cent vingt-quatrième tablettes. À leur suite, laissant percer de faux espoirs, la cent vingt-cinquième, après quoi les tablettes suivantes paraissaient d'autant plus déprimantes. La cent vingt-septième, un peu carbonisée, était du même tonneau, et tout aussi implacable paraissait être l'avant-dernière, la cent

vingt-huitième, avec cette barre noire laissée par la cuisson, qui la traversait comme un crêpe de deuil. Et tout se concluait par cette idée dominante, véritable pyramidion, gravée sur l'ultime tablette, la cent vingt-neuvième : on s'attendait en Égypte à un hiver de terreur sans précédent.

L'ambassadeur laissa tomber sa tête sur l'oreiller, mais celui-ci, comme s'il eût été de porcelaine, lui fit l'effet de se briser, chassant ainsi à nouveau le sommeil. Il se remit à penser au chariot courant dans le désert du Sinaï. Les tablettes d'argile devaient s'être refroidies et son rapport était maintenant sans doute glacé comme un cadavre.

IX

L'HIVER DU SOUPÇON GÉNÉRAL

Bien que chaque saison fût émaillée de soupçons, seul l'hiver de cette année-là resta affublé de cette appellation. Elle lui fut si étroitement accolée qu'arriva même un moment où elle parut sur le point de faire totalement corps avec lui, au point de s'y substituer. C'est d'ailleurs ce qui faillit se produire – autrement dit, vers la fin de l'automne, les gens, en contemplant le ciel, au lieu de lâcher : Tiens, voici venu l'hiver, auraient constaté : Voici le soupçon, ou bien : Comment se fait-il que le soupçon commence si tôt ?, et les enfants des écoles, sous la férule des maîtres, auraient ânonné : L'année compte quatre saisons : printemps, été, automne et soupçon, etc. C'est donc ce qui serait très probablement advenu, en dépit des mesures préventives proposées par le chercheur A.K., lequel, dans sa troisième lettre de dénonciation contre son rival Jaqub Har, affirmait avec force que c'était précisément celui-ci qui avait le premier émis l'idée d'une telle substitution, et que, d'après certains indices en sa possession qu'il se réservait, une fois complétés, de soumettre au souverain, cedégénéré de Jaqub Har se préparait à diffuser sa proposition maléfique stipulant que non seulement l'hiver, mais le temps dans sa globalité fussent appelés de la sorte, autrement dit que le mot *temps* fût remplacé par le mot *soupçon*. Toujours d'après cette troisième lettre de dénonciation, l'incorrigible Jaqub Har, après l'échec réitéré de ses efforts pour engrosser sa femme déjà âgée, pensait que le temps ici-bas était épuisé et que, l'humanité vivant désormais hors de lui, il lui fallait en emprunter à un autre monde, sans doute à l'enfer, à moins que ce ne fût à celui des chiens ou des chacals. C'était donc ce qui serait arrivé en dépit de toutes les mesures préventives proposées par A.K. - parmi lesquelles la onzième, dans l'ordre, préconisait l'émasculation de Jaqub Har - si l'enquête en cours ne s'était poursuivie avec une intensité redoublée durant le printemps, tant et si bien que, l'hiver ayant été défini comme la saison du soupçon, le printemps aurait dû passer pour celle de l'hypersoupçon – quant à l'été, le climat s'étant encore alourdi à l'extrême, on ne lui trouva plus de

qualificatif, et ce fut d'autant plus vrai pour l'automne suivant, plus tardif qu'il n'avait jamais encore été et dont on s'était mis à redouter l'avènement, crainte avivée, selon A.K., par les sinistres théories de Jaqub Har.

Si donc l'hiver resta la seule saison à être dénommée ainsi, ce fut tout bonnement parce que les gens, comme il en va généralement, avaient tendance à se souvenir, plutôt que de son paroxysme, des deux extrémités du fléau, autrement dit de son commencement et de sa fin, mais comme, en l'occurrence, on n'observait encore aucun signe de cette fin, la mémoire commune avait reflué vers les abords de l'abîme.

D'ordinaire, plus les enquêtes étaient importantes, plus elles avaient besoin, comme pour un bâtiment, de fondations profondes. Leur gravité dépendait du lieu et de l'époque où avait été perpétré le crime. Une enquête menéesur un forfait commis deux ou trois semaines auparavant, bien que cette proximité dans le temps pût faire impression, risquait de réduire les faits à quelque chose d'éphémère. En revanche, les investigations portant sur un crime commis quelque quarante années auparavant, bien que paraissant à première vue d'une singulière rigueur en ce qu'elles montraient qu'on ne pouvait échapper à l'État, fût-ce avec un demi-siècle de sédiments accumulés sur soi, présentaient, à l'instar d'un séisme dont l'épicentre est très éloigné, le risque de répandre une angoisse moins pesante.

L'enquête de cet hiver-là échappait à ces extrêmes. Elle portait sur une profondeur moyenne de l'ordre de sept ans, durée pleinement suffisante pour épouvanter au moins deux générations.

Pour ce qui était du lieu du crime, il était vraiment des plus singuliers. Alors que les comptes rendus d'enquêtes distinguaient d'ordinaire deux espaces, le réel (le tombeau où gît le cadavre, le lieu du meurtre, etc.) et l'irréel, que l'on peut appeler aussi espace impossible (délire d'une belle-mère folle, cauchemar, etc.), la nouvelle investigation n'avait à voir ni avec l'un ni avec l'autre, mais avec les deux ensemble.

Bref, ainsi qu'on l'annonça officiellement, la clé de l'énigme que cette enquête devait élucider se trouvait à l'intérieur de la pyramide, en un point situé quelque part entre le centième et le cent-troisième gradin, à droite de l'axe, là où les pierres se serraient les unes contre les autres au cœur des

ténèbres et dans une souffrance sans bornes que ni la raison ni même la déraison humaines ne pouvaient concevoir.

L'énigme paraissait donc tout à la fois déchiffrable et indéchiffrable. Elle semblait insoluble, car le démantèlement de la pyramide passait l'entendement. Du moins était-ce la conviction générale. Malgré tout, il se trouvait des gens pour dire : et si, un beau matin, Chéops, étouffantde chaleur et d'ennui, se décidait à faire cette chose inouïe qu'aucun pharaon n'avait osée, s'il donnait l'ordre de démonter la pyramide gradin après gradin pour arriver jusqu'au mal ?

L'ambivalence de l'énigme terrifiait tout un chacun. Elle était là, toute proche, protégée par une chape de pierres, semblable à un être vivant terré dans une tombe et feignant de n'être plus ni dans ce monde ni dans l'autre, alors qu'il se trouve dans les deux à la fois.

On comprenait désormais la façon dont tout avait commencé par les hurlements d'un chacal, par une nuit de pleine lune, sept ans auparavant. La bête avait suivi le bloc de pierre à travers le désert de Saqqarah depuis la carrière d'Abousir jusqu'aux abords de Memphis, et cet itinéraire, ainsi que certains autres détails, avaient désormais été corroborés par plus d'un témoin. Le magicien Djezerkareseneb, muni d'une torche, avait erré une nuit durant sur la pyramide pour deviner, aux oscillations de la flamme, l'emplacement exact de la pierre, le point où sa route s'était finalement arrêtée. La confrontation entre les données que lui-même avait recueillies et les dépositions des témoins, et surtout l'examen des bons de livraison de la carrière, puis de la prise en charge de la pierre par la direction des Bacs et Voies navigables, puis les certificats des premier et second contrôles, ainsi que divers calculs compliqués qui n'avaient apparemment aucun rapport avec les premiers, permirent de déterminer sans risque d'erreur que la pierre: fatale était la deux cent quatre mille quatre-vingt-treizième de la face sud, soit, dans l'inventaire général, la pierre numérotée 92 308 130393 6.

Ce chiffre parut plutôt bizarre, mais l'attention de tous était davantage attirée par ce qui pouvait se cacher dans le flanc de la pyramide que par le numéro du bloc lui-même.

La plupart songeaient à un papyrus, autrement dit à un dossier secret recélant quelque menace sous forme de chantage, ou bien une mise en garde

pour l'avenir au casoù le temps viendrait soudain à changer de cours ou de rythme, ainsi, disait-on, que l'avait prophétisé Jaqub Har.

En dépit de l'étrangeté de son numéro, l'identification de la pierre n'en avait pas moins rasséréné quelque peu les esprits. Du moins s'agissait-il d'un bloc, extrait de toute façon d'une carrière, ouvré par les tailleurs de pierre, contrôlé par le regard bienveillant ou sombre de l'inspecteur, marqué du sceau par le responsable de l'entrepôt, monté sur le bac à huit rames, puis transporté sur un char à buffles dont les conducteurs, à l'instar de tous leurs congénères, avaient hurlé, craché et blasphémé tout au long du parcours, s'étaient soûlés, ou bien avaient forcé quelque paysanne dans le champ marécageux en bordure du chemin où parfois, après s'être roulés dans la fange, les agresseurs, trompés par la boue qui les couvrait de la tête aux pieds et ne distinguant plus rien, forniquaient entre eux à qui mieux mieux ; puis venaient les employés qui inscrivaient les entrées et sorties du dépôt central, de nouveaux contrôleurs, les arrimeurs (qui fixaient la pierre au chariot glissant sur le plan incliné), les traîneurs, les surveillants et jusqu'aux poseurs de pierres.

En tout, ils n'étaient guère plus de quatre cents, six cents au grand maximum. Or, le bloc avait été extrait puis emmuré sept ans auparavant, si bien que la moitié des malheureux qui avaient participé à sa mise en place n'étaient plus de ce monde. De sorte que même si on avait arrêté tous les survivants avec les membres de leurs familles, leurs relations et leurs compagnons de beuverie, et jusqu'à leurs maîtresses et ceux qui leur avaient refilé la vérole, cela n'aurait pas fait plus de deux ou trois mille personnes, une bagatelle comparée à la fourmilière humaine qu'était l'Égypte.

Mais ce constat réconfortant ne fit pas long feu. Les premiers soucis revinrent à la surface, suscités par le numéro de la pierre. Au début, on remarqua que ce numérocomportait deux chiffres censés être incompatibles avec leurs voisins, à moins qu'ils ne les eussent redoublés. Mais ce n'était encore rien en regard du malheur suivant : selon toute vraisemblance, le numéro de la pierre n'avait rien à voir avec la réalité. Autrement dit, on savait fort bien de quelle pierre il s'agissait, mais le numéro cité, pour des raisons qu'on n'avait aucune peine à concevoir (secret de l'instruction, volonté de désorienter les ennemis, etc.), était tout ce qu'il y a de faux. Pas davantage la rangée où on la croyait placée n'était la bonne. Ni ses coordonnées par rapport à l'axe et au centre.

Cela suffit pour qu'en quelques jours on eût l'impression que l'Égypte avait été frappée d'apoplexie. Des nouvelles fraîches, balbutiantes, se firayaient péniblement un chemin dans toutes les directions. Il fut ainsi question d'un autre numéro, et la pierre, selon la plus récente indiscrétion, avait été enfouie bien plus profondément, dans la quinzième rangée, approximativement au niveau de la chambre funéraire du souverain. Puis on rapporta que ce n'était pas une simple pierre qui était en cause, mais une rangée entière, la cent-quatrième, à ce qu'il semblait. On évoqua ensuite d'autres blocs, d'autres gradins ou semi-gradins, ce qui instillait l'insécurité chez tous. Des gens qui, la veille encore, se complaisaient à rappeler le temps où ils avaient travaillé à la carrière d'Abou Gourob, à la dixième ou à la quatre-vingt-dixième rangée, ou encore à l'atelier des fausses portes, sans qu'on eût rien à leur reprocher - ce qui leur conférait le droit de dire : Hé ! de notre temps, on travaillait plus honnêtement, les choses louches n'ont commencé qu'après - coururent soudain, à l'annonce que l'enquête approchait justement de leurs gradins, s'enfermer chez eux et s'emmailloter la tête de linges trempés dans l'eau froide, s'attendant à perdre la raison.

Entre-temps, on n'avait procédé à aucune arrestation, mais cela non plus n'était pas bon signe. La seule choseinchangée par rapport à la situation d'antan était l'absence de gens dans les rues et au marché. Comme toujours, les boutiques de parfums furent fermées les premières, puis vint successivement le tour des échoppes de tanneurs, des estaminets et des tavernes.

Je vois l'Égypte, mais où sont passés les Égyptiens ? Tel était le cri qu'avait poussé, rapportait-on, le ministre sumérien des Affaires étrangères en se promenant en voiture à cheval à travers la capitale au sortir d'une réception donnée par Chéops.

Les passants se dérobant, il avait fini par poser cette question à la seule personne qui avait accepté de lier conversation avec lui, l'ivrogne Youyou.

- Tu demandes où sont passés les Égyptiens ? avait fini par lui répondre ce dernier en lorgnant de ses yeux éplorés vers la terrasse de l'estaminet fermé. Dans mon trou de balle, pour sûr ; où donc veux-tu qu'ils soient fourrés ?

Il avait fait un signe amical à l'adresse de l'épouse du ministre, puis, après avoir apostrophé le cocher, il s'était éloigné d'un pas mal assuré.

Petit à petit, l'enquête les enveloppait tous les uns après les autres, si bien qu'ils étaient maintenant une multitude plus dense que jamais. Des gens qui n'avaient point travaillé à la pyramide, qui, pour raisons de santé, n'avaient jamais mis les pieds ni dans les carrières ni sur les gradins du monument, de vieux aristocrates pleins de tics et désormais presque impotents, des dames de la haute qui ne se levaient jamais avant midi étaient désormais rassemblés dans les mêmes miasmes et la même poussière, mêlés et confondus avec ceux qui avaient vraiment pris part au chantier.

Tel ou tel fil de l'enquête parvenait toujours à rattraper quelqu'un pour l'extraire de son cocon et le ramenerquatre, sept ou quatorze ans en arrière, au moment où avaient commencé ses fautes. Quand il tardait à les rattraper, c'étaient eux-mêmes qui, cherchant à y échapper, s'y emmêlaient, tiraient à eux l'écheveau, pour finir par s'y empêtrer. Ainsi, laissant leur corps reposer encore un moment à l'abri de leur couche tiède, leur esprit terrorisé sortait avant l'aube, tout comme la foule des bâtisseurs d'antan partaient travailler sous le fouet et le soleil torride pour racheter leur part de faute.

L'enquête suivait son cours sur de faux chiffres. Si bien que, pareils à des aveugles, les gens erraient, chacun en quête de sa propre pierre ou de son gradin, montant et redescendant sans relâche, marmonnant : Non, ce n'est pas celle-ci, c'est à la quarante-quatrième rangée que je suis tombé, s'appelant l'un l'autre en sanglotant, s'accusant mutuellement et, d'une voix étouffée, implorant pitié. Certains se heurtaient aux fausses portes et, d'une voix méconnaissable, interrogeaient : Il y a quelqu'un ? Voici donc le royaume des ténèbres... Mon Dieu, ici tout est glacé ! – et devant leurs yeux se profilaient d'étranges visions.

Désormais, il était évident que la pyramide, pourtant presque achevée, engendrait dix fois plus de souffrances et de plaies que lorsqu'elle était encore à l'état d'infernal chantier. En la contemplant de loin, le matin, lisse et miroitante, si froide dans son silence, avec ses arêtes et ses faces parfaites, les gens n'en croyaient pas leurs yeux. Était-il possible que cette forme sublime fût une machine à broyer des êtres jour et nuit ? Ils étaient

bien près de croire que, l'obscurité venue, son corps se disloquait, que les gradins, les blocs de soutènement, toutes les pierres se détachaient de leur axe, et, enragées, maculées de sang et de boue, se ruaient avec fracas, dans une confusion indescriptible, pour semer partout le deuil.

Cependant, l'enquête continuait. Les chiffres étaient toujours aussi faux, de sorte que les multitudes ne cessaientde grimper sur la pyramide. Des gémissements en forme d'invocations : Ô septième gradin, puisses-tu t'effondrer ! ou : Troisième, ô troisième gradin, c'est sur toi que je fus réduit en cendres et connus ma fin, entrecoupés de hurlements poussés par certains dans leur sommeil : La dix mille deux cent quatre-vingt-cinquième pierre, voici qu'arrive la dix mille deux cent quatre-vingt-cinq, écartez-vous !, tels étaient les cris qu'on entendait à tout bout de champ.

La confusion était à son comble au niveau où s'inversait la numérotation des gradins. Là, des centaines de gens erraient, déboussolés, ayant perdu le sens de l'équilibre ; ceux qui levaient la tête avaient soudain l'impression de faire les pieds au mur, et vice-versa, ils s'accrochaient désespérément les uns aux autres, s'entre-déchiraient, l'écume à la bouche, et finissaient tous ensemble par fondre en sanglots.

L'anarchie régnante et les tourbillons de poussière les accablaient à tel point qu'ils ne rêvaient plus que d'ordre et de respect des règles, et cela à n'importe quel prix. Ils songeaient par exemple à coudre aux manches de leurs tuniques, et jusque dans leur dos, les numéros des gradins, des blocs ou des carrières où eux-mêmes ou leurs proches avaient travaillé, de sorte que personne ne se méprît et que même le vendeur de fèves, depuis sa boutique, pût crier à leur adresse : Hé ! toi, là-bas, du cinquième gradin - ou de la cinq cent millième pierre, ou de la carrière de Gournet Mouraï, ou de n'importe où ailleurs – , ne resquille pas ! Le vendeur ou le policier pouvaient bien les rappeler à l'ordre pourvu seulement que cessât l'obsédant soupçon qui pesait sur chacun, à plus forte raison quand il émanait du flic de quartier qui, la semaine durant, vous avait regardé de travers et, par un après-midi étouffant, à la nouvelle que tous ceux du soixante-dix-septième gradin avaient trahi, vous perçait de ses yeux perfides, l'air de demander :Ne serais-tu pas un de ces rastaquouères ? On pouvait alors lui mettre sa manche sous le nez (et quand la manche était vide, lui débarbouiller la figure avec) : Je suis du quarante et unième, t'as pigé, trouve quelqu'un d'autre pour lui flanquer la frousse avec tes yeux de chat,

quant à moi, tu ne me la feras pas, car tu avais encore du lait sur les lèvres quand j'ai laissé mon bras à la trois cent deux mille cinquante-neuvième pierre !

Tout en devisant, ils sentaient quelque chose se faire et se défaire alternativement dans leur âme. Et changer du même coup leurs sentiments envers la pyramide. Un jour ils se prosternaient devant sa perfection et ne souhaitaient rien d'autre que faire partie intégrante de son système, le lendemain ils la maudissaient, la rendaient responsable de tous leurs maux, puis ils en assumaient eux-mêmes l'entière responsabilité, ensuite imputaient tout au destin, après quoi se pâmaient à nouveau d'admiration pour blêmir de haine le jour suivant, et ainsi de suite.

De vieilles légendes, certaines gravées sur des obélisques, mais pour la plupart transmises oralement, selon lesquelles la pyramide symbolisait l'équilibre entre ciel et terre, qu'elle aspirait la lumière de l'un et les ténèbres de l'autre, qu'en elle comme dans un antre se scellait leur entente, voire leur liaison, peut-être même incestueuse, ou le diable sait quoi encore, étaient à présent interprétées différemment.

Que quelque chose se manigançait là-dedans, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. De même que la lumière, sous l'écrasante pression des pierres, se muait en ténèbres pour se convertir derechef en clarté nouvelle, cette fois diamantine, de même l'adoration, après s'être carbonisée en haine, finissait par renaître sous des dehors nouveaux.

Si hébétés que fussent leurs esprits, les gens comprenaient fort bien que, plutôt que d'aspirer la lumière ou la semence célestes, la pyramide était encore plus aisément àmême de dévorer l'Égypte entière. Cette Égypte, elle l'avait déjà ingérée naguère, soulignaient certains, durant son érection, et maintenant elle la ruminait comme un buffle remâche le foin qu'il a englouti.

Comme toujours, cette absorption était qualifiée de calamité par les uns, d'insigne félicité par d'autres. De cette douleur accumulée et de cette compression, prétendaient ces derniers, une Égypte nouvelle est en passe de naître, purifiée, miroitante comme le cristal. Heureux ceux qui, comme nous autres, pourront en bénéficier !

Entre-temps, l'enquête suivait son cours et conformément à un vieil usage, les dossiers et les caisses où l'on avait entassé les dépositions étaient transportés à dos de cheval aveugle jusqu'au temple d'Amon pour être rapportés avant le coucher du soleil aux bureaux d'instruction. Se trouvaient, disait-on, amassées là-bas dans le plus grand désordre les pièces les plus hétéroclites, depuis les rapports encore non déchiffrés des messagers de Troie, des dents cariées, des tiges de fer avec lesquelles la vieille Bent Anat avait fait avorter des prostituées, des blocs du tout premier gradin, tous les noms des constructeurs du douzième, au nombre de trois mille huit cents, un bout de corde avec lequel s'était pendu trois semaines auparavant l'ambassadeur de Sumer, des scorpions écrasés, des palmes, des poèmes à double sens, du sable de l'oasis de Farafra d'où l'on soupçonnait le magicien Sa Aset d'avoir maudit l'Égypte la nuit précédant son départ, jusqu'aux os du fameux chacal, celui qui avait suivi en hurlant la pierre dont on ignorait encore tout à la fois le nom et la carrière d'origine, par cette inoubliable nuit de la mi-octobre où avait commencé toute cette horreur.

Pour personne, et pas davantage aux yeux des enquêteurs eux-mêmes, le critère selon lequel on avait agencéles éléments de preuves n'était évident, à telle enseigne qu'il était par exemple impossible de comprendre pourquoi la caisse contenant la roue extraite du bourbier de Behedet, que l'on suspectait d'avoir appartenu au carrosse de l'ambassadeur de Babylone, celui qui avait livré les flacons de poison au vizir traître Horemouya, renfermait le poème *La Vieille Carrière*, du poète Nebounenef, en même temps que l'interprétation malveillante qu'en avait faite son confrère Amenherounemef, d'après lequel le penchant excessif de l'auteur pour la vieille carrière de Louqsor, dont avaient été extraites les pierres des quatre premiers gradins, n'était que l'expression de son mécontentement, pour ne pas dire de sa rancœur envers l'État, sentiment exprimé de manière limpide dans les vers : *Aujourd'hui, abandonnée sous la clarté lunaire, / tu te resouviens de ta jeunesse fière* / *où tu enfantais des pyramides...*

Mais, si tout cela était peu intelligible, on avait encore plus de mal à comprendre pourquoi, dans le même carton que ce poème, se trouvaient les dessous de la femme de l'ambassadeur de Sumer, ainsi que le papyrus sur lequel on avait consigné les résultats de l'enquête relative à cet idiot de

Setka, notamment ses propos, jugés à double sens, sur les pilosités qui étaient censées devoir couvrir un jour la pyramide, ainsi que les questions du juge d'instruction : Alors, maintenant que nous t'avons arraché tous les poils, tu n'avoues toujours pas ? - et les réponses du simple d'esprit : Je n'ai rien à ajouter, j'ai dit tout ce que j'avais à dire, et quant à elle, non seulement il lui poussera des poils, mais même des yeux et des dents ! A la suite de quoi on avait arraché à l'idiot et les yeux et les dents, ce dont on se fût peut-être abstenu s'il ne l'avait lui-même suggéré.

X

ACHÈVEMENT DE LA CONSTRUCTION. LA PYRAMIDE RÉCLAME SA MOMIE

A la nouvelle que la pyramide était achevée, les habitants de la capitale, les premiers à l'apprendre, restèrent abasourdis. Bon nombre d'entre eux se mettaient la main en cornet à l'oreille : L'enquête, dis-tu, a pris fin ? Non, pas l'enquête, mon brave, mais la pyramide ! Ah, la pyramide...

Ils avaient encore les épaules couvertes de la poussière d'un tout autre chantier et leurs oreilles résonnaient toujours des grondements des enquêteurs : Alors, tu n'as jamais été au quatre-vingt et unième gradin, tu n'as parlé de rien avec les transporteurs de la mille cinq cent-deuxième pierre, mais avoue donc, nous sommes au courant de tout ! Si bien que cela faisait beau temps que ce qui se produisait autour du chantier de Gizeh ne leur faisait plus ni chaud ni froid.

Entre-temps, la pyramide, comme en rêve, avait bel et bien été achevée. On avait fini de recouvrir de plaques polies la partie supérieure de la face nord, ainsi que lesautres pans encore inexplicablement privés de revêtement (tour à tour, sous cette couche de fines plaques calcaires, disparurent les pierres rugueuses, les vraies, celles qui avaient été acheminées de si loin dans la poussière et le secret), on avait mis en place les quatre tout derniers blocs retardataires (l'ordre avait été apporté en fin d'après-midi par un messager au visage dissimulé sous un voile noir), on avait hissé enfin, pour la fixer au sommet, la pierre princière, le pyramidion dans son habit de feuilles d'or dont le scintillement, avant l'apparition de la lune, avait commencé à éveiller, on ne sait trop pour quelles raisons, une sorte de commisération. Au moment où on l'avait installé, puis par après, jusqu'à l'aube du lendemain, on s'était attendu que le ciel écorché par la pointe se mît à rougir et que du sang vînt à dégoutter sur les gradins, mais rien de tel ne s'était produit. Aussitôt après, comme on coupe le cordon ombilical d'un

nouveau-né, on avait démonté la dernière rampe qui avait servi à hisser les blocs, ultime lien entre le sommet du monument et le sol.

Bien que l'attention générale se fût surtout portée sur ce qui se passait à l'extérieur, tout au sommet, des travaux encore plus importants et complexes avaient été exécutés en bas, à l'intérieur. On avait refermé les portes de granit noir, puis des fausses portes dont on pensait qu'elles n'étaient pas telles, puis d'autres encore dont on avait tout intérêt à croire, si on les avait ouvertes, qu'elles ne menaient qu'à des galeries débouchant nulle part – et ainsi de suite. *Les maçons de la mort*, comme on avait surnommé ceux qui travaillaient aux aménagements intérieurs, souffraient en permanence de maux de tête. Ils feignaient de ne pas connaître le secret des fausses portes coulissantes, pas plus que de celles que l'on savait peut-être vraies mais dont on préférait croire qu'elles étaient fausses, à moins que ce ne fût l'inverse, ils s'embrouillaient et finissaient par ne plus du tout s'yreconnaître. Ils se demandaient s'il valait mieux pour eux prendre quelque initiative ou au contraire s'en remettre à leur destin, tournaient en rond comme des malades mentaux, grimaçant un sourire, soupirant, se renfrognant, feignant de ne pas feindre, et enfin s'effondraient, n'en pouvant plus. Quand, le dernier jour, ils sortirent de la pyramide, le teint cireux, et aperçurent les soldats qui les attendaient à l'extérieur, leur hache à la main, ils comprirent combien avaient été vaines leurs allées et venues dans les labyrinthes de la pyramide, leurs ruses, leurs attitudes de feinte ou de sincère crédulité devant les fausses portes ou devant les vraies menant à de fausses galeries, etc., ils réalisèrent enfin que leur sort avait été décidé vingt ans auparavant, en ce jour de novembre où l'architecte en chef Hemiounou avait tracé sur un papyrus la première ébauche de la pyramide. Tout comme sa hauteur, son orientation, sa pente, son axe, la répartition de l'énorme pression des pierres, etc., entre tant d'autres chiffres et formules avait certainement été tracé aussi un petit signe qui n'attirait sans doute pas beaucoup le regard, une lettre M, par exemple, qui voulait dire *Mort* et signifiait donc la leur. Sans cette mort, le système clos, tel qu'il avait été projeté, sûr, impénétrable jusqu'à la fin des temps, ne pouvait être parfait. Ce qui impliquait qu'elle eût été inscrite dans les formules sacrées de la pyramide.

A genoux face aux haches des soldats, peut-être espérèrent-ils jusqu'au dernier moment qu'ils feraient partie du groupe restreint de ceux à qui on

ferait grâce, qui ouvriraient l'entrée secrète le jour où le corps du pharaon serait introduit dans la pyramide. L'architecte en chef désigna de la main ces sursitaires que l'on fit se ranger de côté, onze hommes en tout. Les autres, quand ils eurent perdu tout espoir, inclinèrent la tête, certains laissèrent quelque message à transmettre à leurs proches, la plupart crièrent : Vive le pharaon ! – , deux seulement hurlèrent : Mort à toi, Chéops !

Le sang, que l'on s'était attendu à voir couler depuis le sommet par suite de l'écorchure infligée au ciel par le pyramidion, gicla au pied de la montagne de pierres.

A l'aube, les morts en sursis furent transportés sur des chars couverts de bâches vers une destination inconnue. En s'éloignant, ils ne quittaient pas des yeux le sommet de la pyramide, là où devait se trouver le haut du puits dont ils émergeraient le jour des funérailles de Chéops, après avoir tour à tour fermé de l'intérieur toutes les portes. Ils savaient qu'ils trouveraient la mort sitôt leur tête sortie du puits, mais le sommet était si élevé que les foules massées pour les obsèques au pied de la pyramide ne seraient pas à même de distinguer quoi que ce soit, encore moins le sang qui maculerait le haut d'une des faces.

Au demeurant, ce jour était encore lointain et l'idée que, d'ici là, leur vie resterait liée comme par une chaîne d'or à celle du pharaon, leur procura soudain une si grande joie qu'ils se mirent à chanter, ou plutôt eurent l'impression qu'ils chantaient, car, en réalité, ce qui sortait de leur gorge n'était qu'un râle terrifiant.

Bien qu'aucune cérémonie officielle n'eût été organisée, la grande masse des habitants de la capitale ainsi que les missions étrangères vinrent contempler la pyramide. Tandis que les étrangers s'ébaudissaient : Comme elle est majestueuse ! comme elle est haute !, les gens du cru haussaient les épaules, se lançaient des œillades à la dérobée, se retenaient pour ne pas dire tout le contraire. En vérité, par rapport à l'autre pyramide, la leur, dont les pierres et la touffeur qui en émanait les avaient fait s'alanguir, dont ils avaient parcouru et continueraient de parcourir les interminables galeries on ne sait combien de temps encore, celle qui se dressait là devant eux leur

paraissait chétive et trop lisse, une sorte de poupée decire, de celles qui suggèrent l'invisible et mystérieux pouvoir des démons.

Dès lors, eux-mêmes ne savaient plus laquelle était la pyramide véritable, laquelle n'en était que le fantôme. Pas davantage ils n'auraient pu préciser laquelle des deux avait enfanté sa pareille, encore moins laquelle commandait à l'autre.

La plupart pensaient néanmoins que la principale était bien l'autre, la leur, celle qui était trouble comme une colonne de fumée, dont nul ne connaissait ni la hauteur ni l'apothème, mais, à certains moments, à contempler sa réplique en cire, le sang se figeait dans leurs veines et ils étaient sur le point d'éclater en sanglots. Apparemment, elles étaient plus maléfiques l'une que l'autre, et elles avaient même dû naître ainsi, jumelles, encore que l'une fût visible et l'autre pas.

Ceux qui avaient eu l'occasion d'entrevoir la maquette étaient encore plus épouvantés. La pyramide, comme pour les mettre au supplice, leur apparaissait d'un coup sous tous ses aspects possibles. Ils l'avaient vue jusque-là changer continuellement de forme, comme dans un cauchemar. Elle était née comme un tourbillon de fumée, une hallucination. Puis elle s'était condensée pour prendre l'aspect d'une maquette. Après quoi elle s'était à nouveau dilatée, avant de se transformer en nuée noire et en conjuration. Et voici qu'à présent elle s'était refroidie et contractée pour redevenir maquette. Le diable seul pouvait savoir quelle nouvelle forme elle prendrait. Peut-être se mettrait-elle à faire des bonds dans le temps comme dans un miroir de sorcière où l'on est incapable de distinguer l'objet réel de son reflet ?

On s'était attendu à des réjouissances au soir de l'inauguration, puis le lendemain, puis chaque jour suivant, jusqu'àla fin de la semaine. Or, au lieu d'invitations au dîner de célébration, les familles des maçons à qui on avait laissé la vie sauve reçurent les langues coupées de ces derniers.

La capitale frémit d'horreur. Plus que par l'ablation de la langue, qui était pratique courante (certaines hautes charges, notamment dans les archives de la police ou au palais du pharaon, ne pouvaient être pourvues qu'à cette

condition), plus donc que par l'ablation elle-même, les gens furent épouvantés par cette distribution des langues confiée à des messagers et surtout par le fait qu'elles étaient enveloppées dans des papyrus ornés de l'emblème pharaonique.

Tous comprirent qu'il s'agissait là d'un nouvel avertissement.

La capitale, comme on pouvait s'y attendre, sombra dans un silence encore plus compact.

Le mutisme avait atteint un degré tel que le linguiste Jaqub Har, d'après un court rapport de A.K., avait pronostiqué que si les choses continuaient à ce train, la moitié de la langue égyptienne aurait disparu en l'espace de trois ans, tandis qu'au bout de dix ans elle serait réduite à trois cents mots, de sorte qu'elle pourrait être apprise même par les chiens.

En fait, ce phénomène ne tenait pas seulement à la peur. Cela faisait longtemps que tout était devenu plus feutré, et les services mêmes chargés de répandre les rumeurs ou de semer la terreur paraissaient comme réduits au silence. Ni le tambour du héraut royal, ni même un craquement de porte ou un cliquetis de chaîne n'émettaient plus le son escompté. Les gens se plaignaient de malaises remontant à plus ou moins longtemps. Certains se retournaient dans leur sommeil, ne supportant pas que la chambre funéraire de la pyramide restât vacante. D'autres gémissaient sur l'encastrement à perpétuité dont souffraient les pierres. Ils s'en lamentaient sans relâche,comme si un pan de leur vêtement y était resté coincé, les empêchant de s'en éloigner.

Le mal atteignait même ce qui semblait le mieux immunisé contre ses effets : les enquêtes ! Les dossiers se couvraient de sable et certains témoins à charge vieillissaient si vite qu'ils devenaient méconnaissables dès leur seconde confrontation avec leur victime.

A la différence des tout premiers mois, le nombre de ceux qui se rendaient seuls à la pyramide allait croissant. Là, dans le silence, chacun cherchait le gradin où on l'avait dénoncé ou, à l'inverse, celui où il avait lui-même dénoncé quelqu'un ; il allait et venait en remâchant : Non, ce n'est pas ici, c'est plus loin, puis, ne parvenant pas à situer le lieu du forfait, il

était tenté de s'en retourner aux bureaux de la police, de taper du poing aux portes de fer et de s'écrier : Ouvrez, mais ouvrez donc, convoquez-nous, interrogez-nous, ou nous allons devenir fous ! Mais les bâtiments d'instruction se faisaient eux aussi de plus en plus silencieux. Les enquêteurs eux-mêmes marchaient avec difficulté, ils se sentaient à bout de forces et leur vue s'était notablement affaiblie.

Les esprits les plus perspicaces cherchaient à élucider les causes de cette langueur générale. A l'évidence, cet épuisement, cette lueur mensongère qui baignaient toutes choses étaient difficilement explicables. Tout se défaisait, reculait avec effroi comme à la vue d'un spectre. Mais la tâche la plus ardue consistait à débusquer le rouage auquel était imputable la somnolence d'une machine censée ne jamais devoir connaître de relâchement : le renseignement. Et, plus encore, ce silence compact, différent, qui avait enveloppé les deux camps, persécutés et persécuteurs.

D'aucuns hochaient la tête d'un air sceptique. Ne cherchez pas d'explications là où il n'y en a pas, remontraient-ils. C'est le silence du tombeau, et rien d'autre. Chaque sépulture a son silence sous terre. La pyramide, tout en haut.

XI

TRISTESSE

Si les gens s'exprimaient ainsi, c'est parce qu'ils ignoraient ce qui se passait dans le cerveau du pharaon. Chéops broyait du noir. Par le passé déjà, et même à maintes reprises, il avait connu des déboires. Il suffit parfois d'une épreuve, comme le mauvais chemin emprunté par sa fille, pour faire ployer un homme, mais ce tourment-ci était d'une autre nature. Ce n'était pas un simple moment d'abattement, mais tout un sahara de tristesse dont chaque grain le faisait gémir.

Il fit longtemps semblant de ne point comprendre l'origine de cet état, et feignit même de l'ignorer. Puis, un beau matin, il ne se le dissimula plus : ce chagrin atroce était motivé par la pyramide.

A présent qu'elle était terminée, elle l'attirait. Il avait le sentiment qu'il n'avait d'autre issue que d'aller à elle. La nuit surtout, il se réveillait baigné de sueur et se répétait : Partir, ah ! partir. Partir, oui, mais où ? Elle était si haute qu'on la voyait de partout. De loin, elle semblait sur le point de l'appeler et de lui dire : Hé ! où donc t'en vas-tu ainsi, Chéops ? Reviens !

Il avait fait punir des gens en les accusant d'avoir ralenti les travaux. Puis il en avait fait châtier d'autres sous l'accusation contraire : parce qu'ils les avaient accélérés. Puis de nouveau l'inverse. Puis, derechef, sans aucun motif.

Le jour où l'on était enfin venu lui annoncer qu'elle était achevée, il était resté un moment totalement hébété, laissant les messagers interdits. C'eux-ci s'étaient attendus à une bonne parole, à défaut d'expressions d'enthousiasme, à tout le moins à quelque banale formule de félicitations. Mais il n'avait pas desserré les dents. Son regard avait paru se vider, puis son silence s'était communiqué à eux, et lui comme eux étaient demeurés comme plongés ensemble dans la désolation, le néant.

Nul n'osa lui demander s'il irait la visiter. Peu à peu, le palais s'endeuilla comme pour une disparition. Pendant plusieurs jours, personne ne s'aventura à reparler devant lui de la pyramide.

Lui-même nourrissait à son égard des sentiments ambigus : il en subissait l'attrait tout en la haïssant. A cause d'elle, il avait commencé à prendre également son propre palais en horreur. Mais il ne tenait pas non plus à aller s'établir en son sein à elle. Il se jugeait encore trop jeune pour passer de l'autre côté, mais plus assez pour continuer d'appartenir à celui-ci.

Cependant, certains jours, confusément, insidieusement, il sentait qu'elle l'appelait. Il changea plusieurs fois de chambre à coucher, mais, où qu'il allât, il ne pouvait échapper à ses ondes.

Durant la pleine lune, il s'enferma des nuits entières avec le magicien Gjedi. D'une voix éteinte, comme s'il avait voulu l'endormir, celui-ci lui parla du dédoublement de l'homme, le *Kâ*. Du *Bâ*, qui était une autre forme de dédoublement se présentant au défunt sous les apparences d'un oiseau. Puis, d'une voix encore plus mourante, il luiparla de l'ombre et du nom. L'ombre était la première à abandonner son maître, le nom le dernier ; c'était même le plus fidèle de tous ses attributs.

Chéops s'efforçait de ne rien perdre de ce que l'autre lui disait, mais son attention se dispersait. A un moment donné, il murmura : J'ai préparé de mes mains mon propre anéantissement. Mais le magicien ne parut nullement impressionné par ces propos. C'est ce que nous faisons tous, mon fils. Nous croyons vivre alors qu'en fait, nous passons notre temps à mourir. Et même, plus nous vivons fébrilement, plus nous mourons vite. Si tu as construit le plus vaste tombeau qui soit au monde, c'est que ta vie aussi est promise à être la plus longue qu'on ait connue sur terre. Aucune autre sépulture n'aurait pu te contenir.

Je souffre, avait dit Chéops. La respiration du magicien était devenue oppressée, comme le prélude à un orage. Gjedi se mit à lui confier ses propres tourments. Je suis dans l'impossibilité de rien oublier, lui dit-il. Je me souviens même de choses dont il est interdit de se rappeler. Je me remémore les ténèbres du ventre de ma mère. Et mes griffes lorsque j'étais un fauve. Les poils, au lieu de pousser à l'extérieur, comme chez toutes les créatures, s'enfonçaient à l'intérieur de mes chairs. Les cavernes

m'appellent. Je suis seul à savoir ce que j'endure, mon fils, je ne le confie à personne. Tes souffrances à toi sont d'un autre univers. Ton tourment est d'ores et déjà un tourment d'étoile. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un tourment terrestre. Puisses-tu ne jamais le savoir !

– Je ne veux connaître aucun tourment, fût-ce celui des étoiles, l'interrompit Chéops. J'ai d'ailleurs commencé à me fâcher avec elles.

– Voilà qui ne me surprend pas, répondit le magicien. Tu peux te le permettre. Tu es de la même race qu'elles. Vous vous brouillerez, vous vous réconcilierez. Vous êtes entre vous.

D'impatience, Chéops faisait craquer les articulations de ses doigts. Il reprit la parole. Mais ce qu'il disait n'était pas très clair. Il tourna, tourna autour du pot et finit soudain par poser la terrible question : Ne pourrait-on pas tromper la pyramide avec une autre momie ?

Le magicien avait écarquillé les yeux d'effroi. Mais le pharaon avait encore assez d'à-propos pour justifier sa question. Il expliqua qu'il faisait allusion à l'éventualité d'une substitution ultérieure de sa momie par ses ennemis. Mais, dans le même temps, il avait toujours son regard trouble posé sur l'encolure du magicien et celui-ci eut l'impression que son interlocuteur allait le prendre à la gorge, l'étrangler puis l'emmailloter dans des bandelettes de lin selon le rituel de l'embaumement.

Pendant un moment, le pharaon continua d'évoquer ce danger futur. Par intervalles, comme dans un délire, il ressassait la question : Ne pourrait-on pas tromper la pyramide ? Mais plus il cherchait à justifier son tourment, plus le magicien se persuadait que le souverain songeait à mettre à mort quelqu'un d'autre pour le faire reposer à sa place à l'intérieur de la pyramide.

Le magicien le fixa longuement dans l'espoir de dissiper sa propre inquiétude. Puis, d'une voix basse et profonde, il lui dit : La pyramide n'est pas pressée, Majesté. Elle attend.

Le pharaon se mit à trembler. Une sueur glacée ruisselait sur son front. Non, gémit-il, non, magicien, elle n'attend pas !

Le dérangement mental du pharaon fut gardé secret jusqu'au bout. Certains jours, il restait dans un état de profonde prostration, sans adresser la parole à qui que ce fût, mais venaient d'autres jours et surtout des nuits où son cerveau se déréglait. Une de ces nuits, il fit une peur bleueau magicien Gjedi. Il lui déclara qu'il entendait se rendre à la pyramide. Vivant, et seul. Pour lui demander ce qu'elle avait à hurler ainsi dans les ténèbres, pourquoi elle s'impatientait à ce point.

Le mage eut bien du mal à l'en dissuader. Pourtant, une nuit, escortés d'une poignée de gardes, ils s'y rendirent effectivement pour la contempler sur place.

Elle était placide. Depuis son sommet, le clair de lune se déversait sur ses faces obliques pour aller inonder le désert.

Chéops la considéra en silence. Il paraissait serein. Une fois seulement, il murmura au magicien : Je sens qu'elle me veut.

Au cours des jours suivants, il sombra dans un état de prostration encore plus profond. Il soliloquait des heures durant. Par moments, il remuait les mains comme quelqu'un qui cherche à s'expliquer, qui souhaite se justifier de ne pouvoir rien faire, non, absolument rien, tandis que son interlocuteur, tout en ne laissant rien paraître, n'en croit pas un mot.

Il mourut trois ans exactement après l'achèvement de la construction.

Quand, soixante jours plus tard, on enferma enfin son corps embaumé dans le sarcophage après les rituels funèbres, les gens, par dizaines de milliers, restèrent dehors de longues heures, les yeux rivés sur la montagne de pierres.

Ayant accueilli la momie qu'elle devait abriter, elle paraissait avoir atteint sa plénitude. Elle qui avait bouleversé tant de destinées humaines, dévoré tant de têtes, étincelait maintenant sous le soleil, triomphante et hautaine.

Tout en la contemplant, une bonne partie des gens massés là, surtout ceux dont des proches avaient étécondamnés, se remémoraient l'interminable angoisse de ces derniers dans l'attente de leur arrestation, la dernière nuit précédant leur déportation ou leur envoi aux carrières, quand on les avait arrachés de leur vivant à leurs familles. Celles-ci avaient appris depuis lors des bribes de ce qu'ils avaient subi : interrogatoires, aveux sous la torture, cas de démence. Pourtant, bizarrement, cela n'avait engendré chez les gens aucune haine. Ils sentaient confusément que, tant que la pyramide serait là, à l'horizon de leur vie, ni la haine ni même l'amour ne parviendraient à prendre corps. Une humeur équivoque et malsaine, une pitoyable langueur s'étaient substituées à tous autres sentiments, comme depuis longtemps les fèves insipides avaient remplacé les mets savoureux d'autrefois.

Tout ce qu'ils avaient perdu ne leur revenait maintenant à l'esprit que de manière indécise. Joyeux festins entre amis, histoires d'amour, scandales, poètes farfelus courant d'une taverne à l'autre en divaguant, tout cela avait peu à peu disparu de leur vie, dissipé comme une ombre. Plus la pyramide s'était élevée et plus tout cela s'était éloigné. C'était maintenant si loin, là-bas, parmi les sables ou les roselières sans nom, que ça ne pouvait plus trouver le chemin du retour.

Par un matin d'hiver, le nouveau pharaon, Didoufri, annonça devant ses ministres et proches conseillers la construction de sa propre pyramide. Étaient également présents l'autre fils de Chéops, Chéphren, ainsi que son unique fille, Henautsen, qui depuis longtemps n'avait plus remis les pieds au palais dont elle avait été bannie à cause de ses dérèglements.

Tous, les traits figés, écoutèrent les paroles du pharaon. Celui-ci n'émit aucune recommandation particulière ni sur la longueur des arêtes ni sur la hauteur, et ceux quil'entouraient n'étaient pas à même de décider si c'était là une bonne ou une mauvaise chose.

Sa sœur observait leur comportement à tous avec un dédain affiché. Les derniers temps, racontait-on, profitant de la sénilité de son père, elle s'était offert un nouveau caprice : une pyramide pour elle-même ! Le bruit courait

qu'elle exigeait de chacun de ses amants de lui fournir une certaine quantité de pierres, si bien qu'on se demandait combien d'amants lui seraient encore nécessaires pour finir d'élever sa pyramide.

Dans la capitale, on jasait beaucoup sur celle-ci. On la surnommait la pyramide femelle, l'ombre du sexe d'Henautsen, sa projection en surface, la jauge de sa profondeur, un phallus témoignant de ses capacités d'accueil, un vaginomètre. Elle-même avait eu vent de tous ces commentaires, mais ne s'en formalisait guère. Elle était même réputée avoir déclaré : Puisque les femmes d'Égypte sont devenues frigides et ont renoncé à l'amour, je le ferai moi-même pour toutes, et que la pyramide témoigne que je ne me suis pas vantée !

Le nouveau pharaon était sur le point de terminer son discours. Son frère cadet, Chéphren, coiffé de manière pour le moins étrange, avait la poitrine oppressée par la jalousie et le dépit. Ah, pourvu que vienne bientôt mon heure, songeait-il, tout fiel. Pourvu seulement qu'elle vienne !

Il pensait au jour où il pourrait à son tour devenir pharaon avec la mélancolie qu'on ressent à rêver de choses inaccessibles, et il était à deux doigts de fondre en larmes.

t alors de quoi il serait capable ! Il avait découvert une très ancienne statuette de sphinx, qu'il conservait comme un fétiche. Quand ses amis lui demandaient à quoi rimait sa nouvelle façon de se coiffer, où il était allé la dénicher, il esquissait un sourire énigmatique. C'était la coiffure du sphinx.

Il pressentait déjà que cette coiffure était dotée de pouvoirs ténébreux. Il la garderait toute sa vie, même quand ses cheveux commenceraient à se clairsemer. Plus tard, lorsqu'il édifierait sa pyramide, il ferait sculpter à ses pieds un sphinx géant. Un lion accroupi qui arborerait ses propres traits.

Qui es-tu ? demanderaient les foules de visiteurs au fil des millénaires. Es-tu Chéphren ? Comment as-tu réussi à devenir pharaon ? Qu'as-tu fait de Didoufri ? Mais du sphinx, comme on sait, ne viendrait jamais aucune réponse.

XII

VIOLATION

Le rôle d'intermédiaires des pyramides entre la terre et le ciel se manifestait surtout, ainsi que l'enseignent les vieux papyrus, au cours des nuits de pleine lune. Elles recueillaient le troublant et automnal rayonnement lunaire pour l'instiller goutte à goutte dans les profondeurs du sol, parmi les anonymes pierres noires enveloppées de vide ou de boue et les diamants qui s'aveuglaient eux-mêmes de ne pouvoir émettre leurs feux au-dehors. Ce rayonnement remplissait les crânes des morts dont les orbites s'éclairaient un bref instant pour se rassombrir aussitôt. En revanche, en direction du ciel, les pointes de ces monuments, avec leur pyramidion de granit, vomissaient on ne sait quelles abominations, de celles que la terre recélait toujours en excès et dont il lui fallait de temps à autre s'alléger.

Tous voisinaient maintenant là-bas, comme ils avaient cohabité jadis, quand ils régnaient sur terre depuis la cité interdite.

La pyramide de Chéops. A ses pieds, la pyramide de son double, de dimensions beaucoup plus réduites. Lapyramide de Chéphren, le sphinx accroupi devant elle. La pyramide femelle. Plus loin, un peu à l'écart, la pyramide de Didoufri, inachevée.

La pyramide femelle fut la première à être violée par les pillards. C'était par une nuit chaude et humide. Les leviers tremblaient entre leurs mains, c'était la toute première fois qu'ils tentaient de s'introduire dans ce genre de monument. Pendant plusieurs nuits, ils s'étaient demandé à quelle pyramide ils allaient s'attaquer. Ils avaient hésité entre celle de Didoufri et la pyramide femelle, la disparition de toute trace des accès secrets n'ayant pu être poussée à la perfection ni chez l'une ni chez l'autre, car la première, comme tout tombeau d'un souverain disparu prématurément, était restée inachevée ; quant à la seconde, elle avait été érigée grâce aux amants d'Henautsen, et ceux-ci, malgré les plaisants souvenirs qu'elle leur avait

laissés, ne pouvaient en l'occurrence avoir fait preuve de tout le soin requis, d'autant qu'ils faisaient livrer une bonne portion des pierres sitôt après avoir couché avec elle, à un moment où les amants, même les plus fougueux, sentent un tant soit peu baisser leur flamme.

Ils avaient donc longuement hésité ; les avantages et inconvénients de l'une et de l'autre s'équilibrant plus ou moins, ils avaient fini par choisir de profaner la pyramide femelle qui leur paraissait en dernière instance d'un abord moins sévère ; au surplus, habitués qu'ils étaient à violer des femmes, cet acte perpétré contre elle leur semblait plus naturel.

Ils découvrirent plus aisément qu'ils ne l'auraient cru l'endroit de la paroi où débouchait la galerie principale et ils la débloquèrent aussi plus facilement qu'ils ne l'auraient pensé, si bien que l'aube les trouva fort près de la chambre où était placé le sarcophage. Exténués, ils s'allongèrent sur les dalles glacées dans l'attente de la tombée du jour.

Quand la nuit leur parut déjà bien avancée, l'un d'eux, Mâchoire de bronze, ainsi surnommé parce que le plus ancien, s'escrima le premier à actionner le plus lourd levier de l'entrée. La masse de granit noir ne bougea pas d'un pouce.

– Hé, putain ! lança-t-il en poussant de nouveau.

Le déblocage de la porte, puis leurs efforts pour la déplacer les harassèrent à tel point que, s'étant enfin engouffrés dans la chambre funéraire, ils avaient à peine la force de tenir sur leurs jambes.

Le premier à se relever fut Mâchoire de bronze, bientôt suivi de Toudhalia et du Borgne. Ils savaient d'expérience qu'à la lueur des torches, les ornements paraissaient toujours plus précieux qu'ils ne l'étaient en réalité, aussi se gardèrent-ils de se réjouir prématurément. Mâchoire de bronze les palpait l'un après l'autre en murmurant invariablement : Dis donc, sale pute ! Puis, après avoir fait plusieurs fois le tour des lieux, il dirigea son regard sur le sarcophage. Les autres restèrent autour de lui à le contempler tandis qu'il introduisait son levier dans une fente.

Comme ils l'avaient pronostiqué, les parures de plus grand prix se trouvaient bel et bien à l'intérieur du sarcophage. Quand ils eurent ramassé

et enfourné tous les objets précieux dans leurs sacoches de cuir, le sarcophage et sa momie leur parurent misérables et grisâtres.

Ne remue pas la flamme comme ça, lança Toudhalia, qui ne pouvait supporter la vue du visage de la momie, à celui qui tenait la torche. Son expérience en matière de viol de sépultures lui avait bien appris qu'après l'ouverture de certains tombeaux, il arrivait que les momies se carbonisent instantanément, mais il ne parvenait pas à s'y faire.

Cependant que Mâchoire de bronze et lui sondaient les murs dans l'espoir d'y découvrir une autre porte, peut-être celle de la salle des offrandes, le Borgne restait penché sur le sarcophage ouvert.

– Qu' est-ce que tu fous ? s'enquit Mâchoire de bronze.

Le regard du Borgne étincelait.

– Je veux lui ôter ses bandes pour voir son sexe, dit-il d'une voix rauque. Je me suis si souvent demandé comment était ce sexe dont on a fait toute une légende !

– Un sexe de pouffiasse, ni plus ni moins, maugréa Mâchoire de bronze sans détourner la tête. Viens plutôt nous aider à trouver l'autre porte.

– Qu'as-tu donc l'intention de faire ? s'écria Toudhalia, épouvanté, en croyant que le Borgne, penché sur la momie, s'apprêtait pour de bon à la débarrasser de ses bandelettes.

– Petit à petit, son visage se met à noircir, constata le Borgne. Je pensais que ça n'arrivait pas aux momies royales.

– Pour l'amour du Ciel, laisse cette momie tranquille et rapplique par ici ! lui lança Toudhalia.

Du coin de l'œil, il surveillait son compagnon de crainte que l'autre n'allât d'un instant à l'autre se précipiter sur la dépouille. Mais le Borgne avait ramassé un moignon de torche et s'était mis à griffonner sur les murs des inscriptions et des dessins obscènes.

– Quel cinglé ! lâcha Mâchoire de bronze tout en continuant d'ausculter le mur.

Quand ils parvinrent à la paroi opposée que le Borgne avait couverte de ses graffitis, ils y découvrirent deux lignes de hiéroglyphes et, dessous, la représentation, grossièrement stylisée, d'un organe génital mâle, mi-phallus mi-pyramide.

– Qu'est-ce qu'il a écrit ? s'enquit Mâchoire de bronze, qui ne savait pas lire.

Toudhalia s'approcha pour mieux déchiffrer.

– Hum... hé-hé, ce diable de Borgne !

– Veux-tu bien me lire, tu ricaneras après !

– Hé-hé, reprit l'autre. Ce ne sont que des cochonneries: ça dit que la fille du pharaon n'aimait que les queues aux dimensions d'une pyramide.

– Il est vraiment ravagé, lâcha Mâchoire de bronze.

– C'est une vieille rengaine, expliqua l'homme à la torche. Vous vous souvenez de Shatabaka qui rimaillait en échange d'une aumône ? Je crois bien que ces vers sont de lui.

– Vous êtes cinglés ! s'exclama Mâchoire de bronze. Laissez tomber ces graffitis et ces vers et occupez-vous plutôt de notre boulot, on a déjà trop moisi ici.

S'étant retournés, ils virent le Borgne, appuyé d'une main au sarcophage, dans la position de quelqu'un qui est sur le point de vomir. Il était pâle comme un linge.

– Qu'est-ce qui te prend ? demanda Toudhalia.

Le Borgne dodelina de la tête.

– Je ne me sens pas très bien.

– Éloigne-toi de là, lui ordonna Mâchoire de bronze. Tu sais bien que l'odeur des momies te donne envie de dégueuler. Du reste, moi aussi, ça me remue tripes et boyaux.

– Sortons au moins d'ici. On pourra attendre dans la galerie.

– C'est juste. Allez, ramassez les outils.

Un instant plus tard, ils sortirent à la queue-leu-leu ; sur le seuil, le Borgne se retourna une dernière fois vers le sarcophage. Sale pute, grommela-t-il avec aigreur. Tu l'as échappé belle !

Leurs pas résonnèrent un long moment dans la galerie.

Ils s'étaient bien juré de ne plus jamais s'introduire dans une pyramide, mais deux saisons pleines ne s'étaient pas écoulées qu'ils se rendirent compte qu'ils n'avaient plus que cela à l'esprit. Ils y avaient pris goût et, comme les tigres qui, ayant tâté de la chair humaine, la préfèrentdésormais à tout autre gibier, ils ne pouvaient plus se contenter de tombes ordinaires.

Cette fois, en sus de l'aiguisage des leviers et autres préparatifs, ils cousirent plusieurs morceaux de toile en forme de masques ; imbibés de vinaigre, ils se les appliqueraient sur le visage au moment de l'ouverture du sarcophage. C'était la seule façon de se prémunir contre les profonds malaises qu'engendrait l'approche de la momie.

Le pillage de la pyramide femelle – ou pyramide catin, comme ils la surnommaient entre eux – n'avait pas encore été découvert, ce qui les incitait à faire vite. Mais peut-être sa profanation ne serait-elle jamais remarquée, car les derniers amants d'Henautsen, ceux de son âge avancé, étaient depuis longtemps trépassés et réduits en poussière. Les gardiens avaient eux aussi connu le même sort, ils avaient même cessé leur faction de leur vivant, les fonds affectés à cette mission étant venus à épuisement. Malgré tout, pour quelque raison imprévisible, le viol pouvait être éventé, ce qui eût rendu toute nouvelle action fort périlleuse.

La veille, ils avaient repris confiance en se disant que personne ne s'intéressait plus à la pyramide de Didoufri ; autrement, elle ne serait pas restée inachevée. Depuis plusieurs générations, leurs ancêtres, tout comme eux, avaient fait métier de détrousser les cadavres et ne s'étaient jamais mêlés de politique, hormis en prêtant parfois l'oreille aux ragots d'estaminets. Ils entendaient raconter par exemple que tel pharaon était l'objet de plus d'honneurs que tel autre, bien que tous deux fussent depuis belle lurette réduits à l'état de momies, chacun enfermé dans sa pyramide. Puis, peu après, ils entendaient rapporter le phénomène inverse. Celui qui

avait été l'objet de plus d'honneurs était relégué dans l'oubli et on se mettait a tresser des couronnes et à ériger des statues à l'autre qui avait été jusque-là délaissé. Ces fluctuations obéissaient, disait-on, à desconsidérations de haute politique, mais eux jugeaient tout cela aussi ridicule qu'absurde, comme si les deux momies s'étaient relevées de leur tombe pour se chamailler comme des chiffonniers en s'agrippant par les frusques.

Quand fut tombée une nuit épaisse, ils se retrouvèrent au pied de la pyramide et, sans perdre de temps, placèrent un levier sous une pierre qui, selon eux, était censée bloquer l'entrée secrète. Ils se donnèrent beaucoup de mal et ce n'est qu'après avoir fait basculer plus d'une vingtaine de pierres, à l'approche du petit jour, qu'ils finirent par découvrir la galerie.

Ce fut la partie la plus pénible de leur travail. Après quoi, tout se passa comme dans l'autre pyramide. Avant d'ouvrir le sarcophage, ils se couvrirent le visage des masques de toile qu'ils avaient préparés, dans lesquels ils avaient ménagé deux orifices pour les yeux. Pendant un moment, ils jouèrent à se faire peur avec ces sortes de cagoules.

Tandis que les autres faisaient main basse sur les accessoires funéraires disposés dans les niches, le Borgne, comme à son habitude, s'était attardé devant le sarcophage.

Mâchoire de bronze fut le premier à tourner la tête dans sa direction.

– Qu'est-ce que tu fais encore à cette momie ?

– Venez voir un peu, dit le Borgne.

S'étant approchés, ils constatèrent que le Borgne avait dépouillé le visage de la momie de ses bandelettes de lin. Toudhalia et le porteur de torche eurent une grimace de dégoût.

– Regardez un peu ces marques, leur souffla le Borgne. On voit tout de suite que ce sont des traces de strangulation.

– Hum, fit Mâchoire de bronze en se penchant. Ma foi, tu as raison. On lui a tordu le cou comme à un poulet.

– Quoi ? Comment ça ? s'exclama l'homme à la torche.

– Comment ça ? répéta Toudhalia. On lui a tordu le cou? A un pharaon?

Mâchoire de bronze se rembrunit.

– Écoutez bien, dit-il. Nous sommes de simples voleurs, ça ne nous concerne pas. (Sa voix se réduisait de plus en plus à un filet.) Ce sont là des questions de haute politique et ce ne sont pas nos oignons, compris? Et toi, lança-t-il au Borgne presque en hurlant, tu n'as pas à inspecter le cou des momies. Personne ne t'a demandé de t'en occuper, non ?

– Bon, bon, concéda le Borgne. Assez gueulé, tu vas ébranler la pyramide.

– Je gueulerai encore plus fort si je veux, compris? Tu dois savoir qu'avec des trucs pareils, on risque sa tête. Qu'est-ce qui a coûté la vie à Tout le Boiteux ? Qu'est-ce qui a conduit à leur perte le Rougeaud et son frère ? Leur vie durant, ils avaient forcé des portes et il ne leur était rien arrivé, puis il a suffi d'un demi-mot de politique dans un troquet pour qu'ils aillent au diable. Avec moi, pas de politique, vu ? Ceux que ça démange n'ont qu'à aller se faire pendre ailleurs, mais qu'ils ne se présentent plus devant moi. C'est clair ?

– Bon, bon, répéta le Borgne. On a compris.

Il s'était de nouveau penché sur le cou de la momie, mais cette fois pour le remmailloter avec soin.

Quand ils s'approchèrent de la sortie, il faisait encore nuit. Les étoiles commençaient à pâlir. Ils jetèrent leurs masques à l'intérieur de la galerie et sortirent à la queue-leu-leu. Le temps était frisquet. Toudhalia, qui était entraîné à marcher sans laisser de traces reconnaissables, effaçait aussi celles de ses compagnons. Après ce qu'il venait d'entendre, il ne parvenait toujours pas à se ressaisir. Un pharaon au cou tordu... Les salauds, avait grommelé leBorgne entre ses dents, ils ont dû se chamailler encore plus férocement que nous pour ce genre de parures.

Vers le lever du jour, ils longèrent la pyramide de Chéphren. Le sphinx était encore noyé dans l'ombre. Dans les premières clartés de l'aube, on ne discernait que sa coiffure qui avait été l'objet de tant de commentaires.

Tous hâtèrent le pas, car ils n'auraient pu supporter son regard. Au clair de lune, disait-on, celui-ci pouvait vous faire perdre la raison.

Le Borgne fermait la marche. Il sentait sa tête sur le point d'éclater. Il ne parvenait pas à chasser de son esprit les marques de strangulation sur le cou de la momie. Elles lui réapparaîtraient sûrement encore en rêve.

Une dernière fois, il leva la tête vers le sphinx. Les rayons matinaux avaient enfin atteint ses yeux. Leur vide le glaça comme jamais auparavant. Il fut tenté de crier: Sphinx, qu'as-tu fait de ton frère ? Comment l'as-tu fait périr ? Mais sa voix resta bloquée dans sa poitrine.

XIII

L'ANTIPYRAMIDE

La première attaque lui fut portée par un après-midi de décembre. Un éclair isolé, sûrement échappé de cieux étrangers du Nord, fusa soudain sur elle, mais, au dernier moment, pour des raisons que l'on ne parvint pas à élucider, il bifurqua et se brisa pour se perdre avec un fracas de fin du monde dans l'étendue de sable voisine.

Ce premier témoignage de l'inviolabilité manifeste de son pacte avec le ciel suscita une joie profonde dans tout le pays. En fait, nul n'était au courant que ce que les cieux n'avaient pu accomplir l'avait été, d'en bas, par des hommes qui avaient pénétré subrepticement à l'intérieur de la pyramide.

Elle avait été pillée depuis des années, mais les traces de sa profanation avaient été si habilement camouflées qu'on n'en savait encore rien. Peut-être n'en aurait-on jamais rien su si la vérité ne s'était fait jour là où l'on s'y attendait le moins, au cours d'un procès de lettrés.

Quand on finit par arrêter un groupe de scribes réputés développer certaines conceptions nouvelles sur l'histoire,tous escomptaient un procès d'un genre particulier, de ceux que suivaient d'ordinaire le gratin de la capitale, voire le corps diplomatique, et où, plus que les accusés eux-mêmes, étaient en général condamnées leur idées.

On s'attendait donc à ce que la société cultivée dans son ensemble passât un mauvais quart d'heure, quand, comme un éclair, se répandit la nouvelle que l'affaire des historiens n'avait rien d'une affaire distinguée d'intellectuels, mais se réduisait tout bonnement à un vol abominable, sans précédent...

Ceux qui en entendirent parler pour la première fois blêmirent, flageolèrent sur leurs jambes. Il s'agissait du dépouillement et de la profanation de momies. Le mal avait donc franchi un nouveau degré. Il

s'était porté jusqu'au royaume des ombres. Une épouvante sinistre s'empara de tout un chacun. On avait volé, si l'on peut dire, la mort elle-même.

C'était si grave que beaucoup ne parvenaient pas à y croire. Les historiens d'Égypte étaient-ils tombés si bas, au point de troquer leurs stylets contre de lourds leviers pour se livrer au pillage au milieu du grand désert ?

Mais voici qu'après les premiers éléments d'information, confus et sensationnels, en parvinrent d'autres, nets et précis. Les enquêteurs avaient trouvé non seulement les entrées secrètes démantelées, mais aussi les sarcophages profanés. Les bandits avaient même laissé sur les lieux les masques imbibés de vinaigre dont ils s'étaient servis, comme pour s'en débarrasser avant de prendre la fuite.

Dieu merci, ils avaient laissé les momies en place, mais ce n'était là qu'un heureux concours de circonstances. C'étaient elles, précisément, qui devaient être l'objet de l'acte le plus éhonté. Rien que d'y penser, on en frémissait. Nul n'était en mesure de dire ce qu'ils entendaient faire de ces momies. Certains pensaient qu'ils avaient l'intention de les brûler, à l'instar des barbares. D'autresétaient persuadés qu'ils devaient les transporter jusque dans les contrées du Nord où ils les auraient donné à contempler aux foules sur des espèces d'estrades avant de les mettre à l'encan. En revanche, dans les hautes sphères, on pensait que cette affaire avait des racines bien plus sérieuses qu'il n'y paraissait.

Ce qui suscitait surtout la curiosité du public, c'était la manière dont les agissements de ce groupe avaient été percés à jour.

En réalité, par intervalles, le voile du doute retombait sur cette histoire. Les prévenus, comme la plupart des gens instruits, étaient peu vigoureux, et même malingres, de sorte que l'on pouvait difficilement les imaginer en train de manier de lourds leviers pour déplacer les blocs de la pyramide.

Inquiète de ces rumeurs, la police secrète laissa s'éventer une partie du mystère, notamment ce qui avait trait aux circonstances de la découverte.

Tout avait commencé de façon fort banale. La police était depuis quelque temps déjà en possession d'un dossier sur un groupe de scribes qui propageaient sur l'histoire de l'État certaines idées nouvelles, plutôt bizarres, en contradiction avec la pensée officielle. Bien que les autorités en

eussent avisé le Palais, l'affaire, semblait-il, n'avait point paru grave, si bien que tout était resté en suspens. Or, une lettre anonyme (grâce au Ciel, depuis l'invention du papyrus, l'on pouvait écrire et, ce qui était plus essentiel encore, expédier facilement de telles lettres, car, pour un Sumérien, cela eût requis pour le moins de dix à quinze tablettes, sans parler des autres peuples qui en étaient encore à graver sur la pierre, ce qui eût obligé à faire traîner la lettre par une paire de buffles, sans compter d'autres tintouins comme le bruit du marteau sur le ciseau qui eût privé de sommeil tout le quartier pendant une semaine entière), une lettre anonyme, donc, avait prévenu le pharaon Mykérinos de ce nouveau péril.

Il n'en avait pas fallu davantage pour que l'on se mît aussitôt à l'ouvrage. Un espion, deux provocateurs infiltrés dans le groupe avaient recueilli les éléments nécessaires, tant et si bien qu'un beau matin, avant le lever du jour, s'était produit l'inéluctable: les arrestations.

L'enquête fut menée sans désemparer et dans le plus grand secret. Ce que l'on cherchait surtout à savoir, c'était comment leur était venue l'idée de remettre en cause l'histoire du royaume. Lorsque, après tout un assortiment de tortures, les historiens finirent par avouer que leur forfait avait pour origine une conversation avec des détrousseurs de cadavres, à l'issue de laquelle ils avaient été conduits à réviser de fond en comble leur conception de l'Histoire, on crut qu'ils se moquaient du monde. Ils furent de nouveau soumis à la question, et même les premiers sur qui fut expérimenté un nouveau moyen de pression que venait d'homologuer la commission compétente; mais, bien qu'ils eussent du mal à articuler les mots à cause de l'enflure de leur langue provoquée par le dard des scorpions, ils répétèrent pour l'essentiel ce qu'ils avaient déjà déclaré, à savoir que l'idée de récrire l'histoire leur avait été suggérée par un détrousseur de tombes entre deux vins, dans un caboulot dénommé *Au Crabe.* On les tortura de nouveau, ils s'entêtèrent comme des mules (désormais par écrit, car leurs propos étaient devenus incompréhensibles, on aurait dit du sumérien) à répéter leur première version et révélèrent le nom du voleur, un certain Abd el-Gourna, connu sous le sobriquet de Borgne.

On dénicha le vieux malfaiteur et, bien qu'il fût à moitié ivre quand on lui passa les menottes, il eut soin de préciser qu'en réalité, c'était en rêve qu'il avait vu les marques de strangulation sur le cou de Didoufri momifié.

Vers l'aube, cependant, il finit par avouer, et le jour même, les enquêteurs, le traînant par ses chaînes, se rendirent avec lui jusqu'à la pyramide profanée. Ils déplacèrentla pierre dissimulant le bloc de granit qui obstruait l'entrée de la galerie, ils s'introduisirent dans cette dernière où les masques imbibés de vinaigre jonchaient toujours le sol, et, les yeux exorbités, ils contemplaient le sarcophage béant quand arriva précipitamment le messager en chef du palais apportant l'ordre du pharaon de suspendre sur l'heure l'examen de la momie.

Dès lors, un nouveau voile de mystère entoura l'enquête. Mais, comme il arrive souvent quand un secret fait l'objet de soins excessifs, la vérité ne tarda pas à filtrer et l'on apprit à peu de chose près quel avait été le dessein des historiens. C'était un plan on ne peut plus macabre: ils entendaient s'emparer de toutes les momies enfermées dans les pyramides, les transporter en quelque lieu discret, en Égypte ou hors du pays, et les y soumettre organe après organe à un examen minutieux. A partir des traces qu'ils y découvriraient – strangulation, coups de poignard, séquelles d'empoisonnement, etc. – , un éclairage nouveau serait jeté sur nombre d'événements dont l'explication pourrait être reliée à d'autres faits, antérieurs ou postérieurs, ce qui remettrait en question toute l'histoire du royaume telle qu'elle avait été établie jusqu'alors. Elle serait donc récrite de façon radicalement différente, et on racontait même qu'au cours des perquisitions, dans les notes des individus arrêtés, avaient été découvertes, sous forme de titres de livres ou de mots d'ordre, des expressions comme *L'Histoire revue et corrigée par les momies,* ou tout simplement *La Momhistoire.*

Un vent malsain soufflait partout. Alors que les historiens et le chef des brigands El Gourna étaient depuis longtemps morts et enterrés, les troubles qu'ils avaient causés perduraient. Des jugements que l'on n'avait jusque-là jamais entendus étaient proférés là où l'on s'y attendait le moins. La nuit, des gens au visage badigeonné de chaux erraient on ne savait trop pourquoi à travers ville. Voyantset délirants s'étaient mis à proliférer. Sur les places publiques, on les voyait pérorer sans discontinuer, et seule la vue des forces de l'ordre leur clouait le bec.

Tout était remis en question, à commencer par les pyramides elles-mêmes. Maintenant qu'elles avaient été profanées, il semblait plus facile de porter un jugement à leur sujet. On se prit même à douter de la justesse de

leur orientation stellaire, de leur emplacement, de leur pente. Les remises en cause allaient plus loin encore, visant les nombres mystérieux et le message qu'ils recélaient. Si ce message était bien ce qu'il devait être, pourquoi sécrétait-il une sorte de vertige ?

Reprenez vos esprits, rétorquaient d'autres, ceux qui, toujours et en toute chose, se rangeaient du côté de l'État, même quand celui-ci les frappait; peut-on contester la pyramide? Elle incarne l'Égypte entière. Sans elle, l'Égypte ne serait pas ce qu'elle est. Peut-être même ne s'appellerait-elle pas Égypte.

Sottises, répliquaient les premiers, l'Égypte a existé avant même les pyramides. Et qu'est-il arrivé aux Babyloniens, aux Grecs ou aux Troyens qui n'en disposent pas?

Chut, tais-toi! Tu voudrais comparer notre Égypte à quelques Troyens ou Grecs mal dégrossis?

Arriva un moment où la confusion à leur sujet atteignit un point tel qu'on en vint à douter de leur existence réelle. On les traita de fantômes, d'hallucinations collectives, de mirages qui, un beau matin, se dissiperaient. D'aucuns se livraient à une analyse encore plus subtile sur ce thème, prétendant que les pyramides existaient bien en tant que telles, mais que l'image qu'elles reflétaient n'était pas la bonne, car toujours y manquait ou s'y surajoutait quelque chose.

Si déraisonnables que sonnassent ces propos, de plus en plus souvent, et pas seulement le soir ou dans le clair-obscur de l'aube, mais en plein jour, les pyramides commencèrent à donner l'impression de n'être faites que de fumée.Et cela se produisait si souvent que, le matin, nombre de gens avaient pris l'habitude, en ouvrant les yeux, de diriger leur regard vers l'horizon, comme si, eût-on dit, ils doutaient de les retrouver encore à leur place.

Il est bien connu que la notion de fugacité en suggère une autre, plus grave, celle de disparition pure et simple. Bien que ses contours fussent encore flous, cette idée se condensait de-ci de-là, de manière hésitante, comme si elle avait peur d'elle-même: l'Égypte pouvait-elle vivre privée de pyramides? celles-ci ne pouvaient-elles s'effacer, libérant l'espace de leurs effroyables bosses ?

Les gens disaient *pyramides,* mais on n'avait aucun mal à deviner qu'ils pensaient *pharaons,* si bien qu'ils donnèrent un jour libre cours à ce qu'ils ruminaient, faisant désormais ouvertement allusion au souverain. Bien entendu, pas au vivant, Mykérinos, mais à un mort.

Au début, on ne comprit pas bien quelle était leur cible, jusqu'au jour où la rumeur convergea, comme on pouvait s'y attendre, sur celui dont le tas de pierres était le plus haut: Chéops. Après les premiers graffitis sans originalité du type: *Chéops, ôte ta bosse !,* quand on se fut rendu compte que les forces de l'ordre arrivaient toujours trop tard devant la face dégradée, à l'instant où débarquaient les préposés au badigeonnage, armés de seaux de lait de chaux, les foules s'enhardirent et se mirent à l'insulter plus crûment. Il était évident que, pour des raisons que seul l'État pouvait élucider, une révision de la figure de Chéops était inéluctable. Beaucoup pensaient qu'elle était déterminée par des considérations de politique extérieure, d'autres, afin de détourner le flot de mécontentement sur un cadavre, mais bien peu nombreux étaient ceux qui l'imputaient à une cause toute simple: la jalousie que suscitait la hauteur insolite de sa pyramide.

De fait, on faisait davantage de gorges chaudes sur les proportions du monument que sur Chéops lui-même. Uneagitation et un désordre sans précédent secouaient les deux Égypte. Des gens jusque-là placides et bonnasses, paisibles boulangers ou bien tailleurs, se réveillaient en sursaut, les yeux exorbités, lançant des regards furibonds et se dressant sur leurs ergots: à l'époque où on érigeait la pyramide, j'étais tout jeune, mais j'ai failli casser de mes mains la pierre deux mille huit cent trois du quatre-vingtième gradin! D'autres narraient leurs prouesses, comment ils avaient maudit le quarante-neuvième gradin, comment ils avaient compissé le cinquante-troisième, voire comment, par une nuit sombre, ils avaient murmuré: Puisses-tu aller au diable ! etc. Dans les estaminets du centre de Memphis, les poètes évoquaient certains de leurs vers où ils prétendaient avoir glissé quelque allusion contre Chéops, et la terreur qui, de ce fait, les avait alors envahis. Amenherounemef, les yeux rendus chassieux par le grand âge, racontait notamment les sévices qu'on lui avait fait subir pour avoir composé le distique suivant: *J'aperçus les mouettes filer à tire d'aile / et ne pus retenir une larme.* Quand je repense à ce que j'ai dû endurer ! Vraiment, j'ai failli devenir fou, et ma femme qui me bassinait : Renonce, tu

vas causer notre perte à tous. Regarde un peu comme les autres filent doux. Tu ne vois pas Nebounenef ?

Un membre de l'assistance, se souvenant que c'était justement Nebounenef qui avait été condamné, et ce, sur dénonciation d'Amenherounemef, s'apprêtait à ouvrir la bouche pour le faire remarquer, mais son cerveau ramolli, tombant soudain en panne, y substitua tout autre chose, du genre: J'ai les os rompus, ou bien: Ça fait trois jours que je suis constipé. Au bout d'un moment, il réentendit le mot *mouette,* se resouvint de ce qu'il avait voulu dire, mais, trop nonchalant pour intervenir, se mit à bâiller ostensiblement tout en ronchonnant à part soi: Les Égyptiens n'ont qu'à s'entredéchirer, je m'en contrefiche.

Dans les autres estaminets et sur les places à proximité des temples, on n'entendait plus que cela. Ceux qui, avant d'être expédiés en guise de châtiment dans les carrières, avaient naguère hurlé: Nous sommes innocents, nous n'avons jamais cessé d'être fidèles au pharaon, s'écriaient à présent: Nous étions coupables, nous voulions renverser la pyramide, mais, que voulez-vous, on nous en a empêchés ! Certains rappliquaient de provinces lointaines, d'Akcha, de Gebel Barkal et même de la cinquième cataracte, ils citaient le nom des carrières ou le numéro des gradins où leurs proches avaient été condamnés à trimer, ainsi que le patronyme de ceux qui les avaient dénoncés. Ils agitaient des papyrus sous le nez des prêtres tout en vociférant: Nous ne voulons pas de réconciliation nationale, que l'on ouvre les dossiers ! Et ils demandaient à être indemnisés ou vengés, voire les deux à la fois.

Misère de misère, on n'échappera donc jamais à cette pyramide! soupiraient les vétérans. Ils étaient là comme autrefois, juchés sur telle de ses faces, se frappant la poitrine, évoquant des tortures ou des prouesses imaginaires, jusqu'à ce que l'un d'eux, fin saoul, entonnât une chanson à gorge déployée: *Quand tu m'as vendu au septième gradin / ton cœur a dû jouer du tambourin / vieille catin !*

Le pharaon était au courant de tout. Les rapports consignant la rumeur publique devenaient de plus en plus sombres. Les mouchards avaient mal aux oreilles à force d'espionner, mais cela ne changeait rien à la situation.

Un matin, on amena devant le pharaon un homme qui avait fait un songe important: il avait vu en rêve la pyramide de Chéops couverte de neige.

Nul n'osa avancer une interprétation. Tous redoutaient la neige. Mykérinos lui-même s'était pris la tête à deux mains. Il ne parvenait pas à deviner si c'était un signe de bon ou de mauvais augure. Beaucoup se souvinrent de l'éclair apparu naguère, qui, plus qu'un acte offensif, avaitpeut-être été un appel à l'entente. Apparemment, après ce premier malentendu, les cieux des pays froids avaient envoyé la neige.

Que la pyramide entretenait des relations avec le monde extérieur, était désormais évident. Du moment qu'elle était parvenue à attirer la neige des effrayantes contrées septentrionales, on en inférait qu'elle-même se rendait depuis longtemps jusque par là-bas, que ce fût par la pensée, en rêve ou par d'autres voies que nul ne pouvait connaître.

XIV

VIEIGLISSEMENT. FEINT

De près, à plus forte raison si on les considère de l'intérieur, les générations humaines semblent des cohues dotées de traits singuliers, mais, pour l'œil d'un observateur extérieur, ce type de regard qui n'appartient qu'aux statues, elles ne présentent entre elles guère plus de dis-semblances que les dunes du désert.

Il en était venu et reparti des dizaines, immuablement dominées par les pyramides. C'était la chose essentielle qu'elles trouvaient à leur naissance et la principale qu'elles laissaient derrière elles. Les sentiments qu'elles leur inspiraient se répétaient eux aussi de façon cyclique. De l'admiration, elles passaient à l'indifférence, puis de celle-ci à la haine, à la volonté de destruction, pour revenir à nouveau à l'indifférence, après quoi revenait la vénération, et ainsi de suite, indéfiniment. Répartis en deux grands groupes, ces sentiments leur étaient favorables ou hostiles et, dans leur duel millénaire, on peut dire qu'aucun d'eux n'avait eu le dessus ni le dessous. Ainsi la pyramide de Chéops. Si la rumeur qui avait grandi à sonencontre n'avait pu interrompre la construction d'autres pyramides, elle était néanmoins parvenue à interdire à son espèce toute croissance, et même à réduire ses proportions. Comme ceux qui souhaitent éviter de se laisser entraîner sur un terrain dangereux, aucun des pharaons successifs n'avait voulu se faire ériger un tombeau aussi élevé que celui de Chéops. C'est à ce dernier que le bien et le mal venaient d'abord se heurter, comme ce fut le cas en cette nuit de quatorze février, quand un individu en haillons, errant depuis des jours à travers le désert, s'arrêta précisément devant elle.

Bien que, par la suite, les enquêteurs eussent rempli maints feuillets de ses monologues, ils ne parvinrent jamais à établir qui il était réellement: un vagabond anonyme, de ceux qui se meuvent et se perdent comme le sable, un pharaon détrôné, un eunuque, un mathématicien, un épileptique ou un astrologue dépenaillé échappé de l'asile ?

Il resta un long moment à hurler devant la pyramide, frappa le sol des poings et du front, rit aux éclats, grimaça, puis aplanit le sable du plat de la main et, avec une fébrilité de détraqué, s'employa à y dessiner des figures géométriques. Puis, à côté de celles-ci, il se mit à tracer des chiffres et à se livrer à des calculs sans fin.

Il rejeta obstinément l'accusation selon laquelle il voulait endommager la pyramide, soutenant que sa seule intention était de l'enterrer. Elle était morte, vous me comprenez, de loin on voyait bien que ce n'était déjà plus qu'un cadavre. Et, comme tout cadavre, il fallait l'inhumer.

Des heures durant, ainsi qu'il le déclara lui-même, il avait calculé les dimensions de la fosse qu'il lui faudrait creuser pour l'y ensevelir, la quantité de terre à déblayer, le nombre d'hommes à embaucher pour les travaux de terrassement, la durée de ces travaux, etc. Cela nécessiterait plus de temps qu'il n'en avait fallu pour l'édifier, de sorte qu'une dictature nouvelle pouvait fort bien tirer parti deson démantèlement, tout comme les anciennes avaient mis à profit sa construction.

Pas une fois il ne répondit avec netteté à ceux qui l'interrogeaient sur le sens de ces derniers propos. Pas davantage il n'expliqua ce qu'il entendait par pyramide morte.

Cesse de rigoler! hurlaient les enquêteurs, bien qu'il ne rît nullement, sauf qu'il en donnait l'impression du fait de la déformation de ses traits causée par les tortures. On voyait d'emblée qu'elle avait cessé de vivre, persistait-il. Il suffisait d'y jeter de loin un simple coup d'œil. L'idée même qui l'animait était morte, vous me comprenez ?

Il avait repris ses calculs sur les murs de sa prison, se concentrant cette fois sur la disparition naturelle de la pyramide. C'était encore plus ardu, car il lui fallait prendre en compte la longue érosion provoquée par les vents qui soufflaient sur les différentes faces à des forces variables, les écarts de températures diurnes et nocturnes, l'humidité engendrée par la proximité du Nil et jusqu'aux fientes d'oiseaux ou au passage de reptiles qui, bien que rares, n'en concourraient pas moins, sur près d'un million d'années (durée prévue de la désagrégation complète), au ramollissement des pierres.

Le temps, murmurait-il quand, harassé, il se laissait tomber au bas du mur. Lui seul t'effacera de la surface du globe !

En vérité, la pyramide vieillissait on ne peut plus lentement. A vue humaine, ses transformations étaient imperceptibles, hormis le rapide ternissement de sa blancheur tirant désormais un tantinet sur le rose. Ses premières rides se manifestèrent au bout de huit cents ans. Une pierre de la face ouest fut la première à se fendre de part en part par un après-midi de décembre. Avant elle, dans les soubassements, six autres avaient éclaté.

D'autres encore avaient probablement connu le même sort, mais elles étaient enfouies si profond dans la construction qu'aucun œil humain ne pouvait le vérifier. Même dans le cas où l'on avait entendu une sourde explosion, il n'avait jamais été possible de déterminer l'emplacement exact où elle s'était produite et encore moins les pierres endommagées.

Avant l'apparition des premiers signes de dégradation, quatorze pierres de l'arête nord-ouest se teintèrent de gris. L'érosion ne se fit nettement sentir que deux cent soixante-dix ans plus tard; ses symptômes ne se lisaient pas seulement sur ces blocs, mais sur tous ceux de la rangée à laquelle ils appartenaient. C'était la face la plus battue par les vents du désert, de sorte que, bien que ces pierres-là eussent été choisies parmi les plus dures, extraites des carrières d'Assouan, le phénomène était attendu et ne surprit personne.

Cent vingt ans plus tard, des marques grisâtres tirant sur le mauve, et même de petites cloques en forme de pustules firent leur apparition sur un certain nombre de blocs de la face sud. La disposition de ces taches était absolument irrégulière, ce qui rendait la recherche de leur cause d'autant plus difficile.

Les signes d'érosion commencèrent à se distinguer de loin au bout de mille cinquante ans. Pas seulement sur la face nord, où le vent l'affilait comme un rémouleur, mais sur la face orientale et même la face sud où ils étaient des plus divers, se manifestant sous la forme de porosités, de fissures, de minces sillons, de trous et, çà et là, de menus éboulements.

Mais la plupart de ces signes étaient encore imperceptibles à l'œil nu. A première vue, on ne les différenciait guère. Pourtant, en y concentrant son attention, ils étaient aussi variés que les relations entre êtres vivants. Parfois même, ils essayaient d'aller plus loin encore... C'est ainsi que l'on épilogua beaucoup sur une pierre de laface nord où l'érosion avait eu pour effet de sculpter des semblants de traits humains, une convexité qui faisait songer à une joue, des stries qui évoquaient des sourcils, comme si quelque visage enfoui s'évertuait de l'intérieur à faire surface. Le bruit en parvint jusqu'au palais et on réfléchit longuement sur la mesure à prendre: intervenir (au burin ou par des instruments de plus grande précision) pour aider la figure à venir au jour, comme on faisait lors d'un accouchement, ou bien attendre qu'elle émergeât d'elle-même.

Le pharaon, attachant de l'importance au présage et impatient d'en découvrir le sens, était favorable à une intervention, tandis que le grand-prêtre était d'un avis contraire: une profanation en pareille circonstance pouvait avoir des conséquences fatales. Ils convinrent donc de s'en remettre à l'évolution naturelle des choses et postèrent près de la pierre des sentinelles qui veillèrent jour et nuit. Mais, avec le temps, la physionomie apparue sur la pierre commença à s'estomper, comme si le visage inconnu se fût ravisé et de nouveau enfoui dans les profondeurs, ce qui suscita une vive contrariété chez certains et un soupir de soulagement chez d'autres.

Sans égards pour ces phénomènes et leur interprétation, les gens ne s'étaient guère avisés que la pyramide vieillissait. Ce furent les membres d'une mission grecque qui exprimèrent les premiers cette idée. A la seule vue du monument, et sans même s'en être approchés au point d'en distinguer les détails, ils déclarèrent d'une seule voix: Ah ! elle s'est mise à vieillir !

On ne peut démêler s'ils avaient prononcé ces mots avec regret, avec malice ou bien avec satisfaction. L'essentiel est que partout leurs paroles semèrent le trouble. Subitement, les gens eurent le sentiment de distinguer nettement ce qu'ils s'étaient jusqu'alors abstenus de remarquer : vue dans son ensemble, la pyramide n'était plusblanche et polie comme elle figurait sur les vieilles estampes, mais avec des faces toutes ridées comme un être à la peau râpée par l'eczéma.

Ce ne fut pourtant là qu'un sentiment passager. Très longtemps après, telle une femme mûre qui témoigne de sa jeunesse en enfantant, la pyramide, pourtant âgée de quatre mille ans, se mit à disséminer au loin son image.

Éclats de lumière, visions instables fuyant vers l'horizon, tantôt semées de scintillements de couronnes, tantôt noircies par l'horreur du futur, se bousculant avant de se répandre à tous vents...

On se souvint alors du rêve où il était question de la pyramide couverte de neige, de ce rêve qui avait le premier prophétisé que la pyramide projetterait un jour son image sur le reste de la planète.

XV

LA CRÂNAILLE

Son véritable premier avatar, elle l'avait projeté comme on renvoie une image au moyen d'un miroir, à des milliers de milles de distance et à une autre époque. Au fin fond de l'Asie, dans la steppe voisine d'Ispahan, le potentat nommé Timur le Boiteux avait lui aussi, à l'instar de Chéops, érigé une pyramide. Bien qu'elle fût faite de têtes coupées, elle ressemblait comme une sœur à la pyramide de pierres.

Tout comme l'égyptienne, elle avait été édifiée suivant un plan, elle comptait autant de faces que la première, et de même que les pierres de celle-ci avaient dû être extraites de diverses carrières, de même les soixante-dix mille têtes, n'ayant pu être rassemblées au prix d'une seule guerre ou d'un seul *qatl i amm* (massacre général), avaient dû être acheminées des champs de bataille de Tous et de Kara Tourgaj, ainsi que des carnages d'Aksaraj, de Tabriz et de Tatch Kourgan. Les contrôleurs, comme jadis, examinaient les têtes une à une, la pyramide ne devant comporter que des têtes d'hommes, encore que ceux qui les avaient charriées, mûs par l'âpreté au gain, eussent parfois cherché à faire passerpour telles des têtes de femmes en leur coupant les cheveux et en les plongeant dans la boue afin de les rendre méconnaissables. Bien que les maçons utilisassent le mortier, l'architecte Kara Houleg, craignant les intempéries de l'hiver ou les fauves de la steppe, ne s'en était pas contenté, il avait fait transpercer les crânes puis relier les uns aux autres ceux de chaque gradin, de sorte que ni les tempêtes ni les loups ne pussent les arracher. C'est ainsi qu'avaient tour à tour été construits les douze premiers gradins, suivis de vingt-deux autres, puis de deux dizaines couronnés enfin par les sept derniers. S'étant aperçus que les têtes venaient à manquer pour ériger le sommet de la pyramide, et les alentours se révélant déserts, les responsables furent contraints de hâter la découverte d'un groupe dont l'action ne pouvait encore être qualifiée de complot. Sans attendre d'avoir vérifié leurs

soupçons, ils firent décapiter les présumés conspirateurs tout comme on coupe des fruits encore verts, et furent ainsi en mesure de parachever l'édifice. Que l'architecte Kara Houleg en savait plus long sur son prédécesseur Imhotep qu'on n'aurait pu le supposer, on s'en rendit compte quand il se mêla d'expliquer à son souverain qu'au faîte de la pyramide il convenait, selon la tradition, de placer un pyramidion. Tout en s'esclaffant, ils se mirent en quête d'un crâne de dimensions peu communes, mais, n'en découvrant aucun, on se souvint alors de Mongka, un débile à grosse tête, de ceux qui suivaient les caravanes militaires. On convoqua l'idiot, on lui dit: On va te faire prince, et, après lui avoir tranché la tête, à l'amusement général, on versa du plomb fondu sur le sommet du crâne avant de le planter tout en haut du monument.

Quand l'armée eut quitté Ispahan, la steppe, avec l'édifice effrayant dressé en son milieu, parut encore plus déserte. Choucas et corbeaux tournoyaient au-dessus de cette masse, puis fondaient sur elle pour becqueter les yeux des têtes que les maçons, conformément aux instructions de Kara Houleg, avaient eu soin de placer la face tournée vers l'extérieur.

Cette année-là, les gelées arrivèrent plus tôt que de coutume. Les pluies avaient depuis longtemps nettoyé toute tache de sang et le givre commença d'assez bonne heure à poudrer les flancs de la pyramide, surtout sa face nord. Les orages hivernaux ne lui causèrent aucun dommage, si ce n'est un jour la foudre, attirée, semble-t-il, par le crâne plombé du simple d'esprit. Sans causer, à l'étonnement de tous, le moindre bobo à cette tête, elle se borna à refondre le métal qui s'épancha en forme d'ailettes de part et d'autre des tempes et surtout, dégoulinant dans les orbites, lui conféra cette expression de vacuité brumeuse qu'arbore d'ordinaire le faciès des divinités.

Par deux fois la pyramide fut couverte de neige, puis, au sortir de l'hiver, quand les vents de mars la rendirent à sa couleur foncée, ses cheveux et ses pilosités réapparurent. Les pèlerins qui sillonnaient l'Asie étaient pour la plupart terrifiés à cette vue, mais ceux qui connaissaient l'histoire du monde affirmaient que ces poils ne devaient rien au hasard, car quatre mille ans auparavant, un prophète martyr avait prédit qu'un jour la pyramide se couvrirait de barbe. Telles étaient du moins les rumeurs que l'on entendait colporter. Il existait même des chants à ce sujet, sans que personne ne se doutât qu'un papyrus découvert fortuitement, sur lequel avait été consigné

l'interrogatoire de Setka l'idiot par un juge d'instruction, avait été à l'origine de cette légende.

Cependant, les fauves de la steppe, après avoir rôdé la nuit autour de la pyramide, couraient, la gueule pleine de touffes arrachées, dans les hurlements du vent, sur le plateau turkmène, parmi les sables du Kandahar et, plus loin encore, à travers les steppes mongoles.

Il s'accoutuma à cette vue et dans chaque plaine où il établissait son campement, on lui dressait en hâte un tas detêtes. Puis, tout comme les pharaons, il autorisa ses fils et ses petits-fils à édifier eux aussi des pyramides, et, plus tard, accorda même cette faculté à tous les généraux de son armée. On en confectionna ainsi des centaines et la terreur qu'elles répandaient était telle qu'elles étaient devenues un élément indispensable de chaque campagne entreprise. Quand s'élevaient les nouveaux empilements, ceux que l'on appelait des *têtailles* et qui arboraient encore des milliers d'yeux, les autres, qui avaient été édifiés deux ou trois ans auparavant, étaient déjà passés à l'état de *crânailles.* Mais si les crânes avaient perdu leurs yeux dont ne subsistaient que les orbites, ils n'en conservaient pas moins leurs dents, conformément aux détails de la prophétie.

Sous les tentes innombrables de l'armée, mais davantage encore dans les cités et les États menacés par elle, on évoquait la pyramide d'Ispahan avec une telle horreur que beaucoup estimaient que si, par ses dimensions, le temps nécessaire à son édification et son caractère récent, elle ne faisait guère le poids, comparée à la *pierraille* de Chéops, la véritable pyramide était pourtant bien elle, tandis que l'amoncellement égyptien n'en était qu'une pâle réplique hypertrophiée.

C'était elle, la pyramide d'Ispahan, qui se dressait avec vivacité, droite et nette. Comme l'éclair, elle semait l'épouvante sans s'embarrasser de toutes sortes de rumeurs et de salamalecs, et tout aussi proprement elle engloutissait les têtes humaines en quelques heures, tant que durait le *qatl i amn,* sans faire traîner les choses en longueur, sur des années ou des dizaines d'années, avec accompagnement de dossiers et d'enquêtes sans nombre, de réduction des rations de pain, dans l'angoisse et la désespérance. C'était sa densité de diamant qui la rendait si éclatante, tout comme l'idée

qui avait présidé à son édification, tant et si bien que les rhapsodes et, après eux, les savants de Samarkand en vinrent à proclamer que la première pyramide authentiqueavait vu le jour dans les steppes d'Ispahan et que son homologue égyptienne n'en était qu'une imitation tardive et grossière. Bien qu'au premier abord cette affirmation parût plutôt saugrenue, l'écoute attentive des ballades de chamans vous apprenait que, si nul n'était à même de dire dans quel sens s'écoulait le temps, on ne pouvait davantage définir l'âge des êtres et des choses, encore moins leur ordre de venue au monde, autrement dit qui était le père, qui le fils, et ainsi de suite.

Au cours d'une marche, Timur se souvint qu'Ispahan était située sur un des flancs de ses troupes et, mû par un pressentiment, il fut tenté de revoir une nouvelle fois sa pyramide. Elle paraissait quelque peu rabougrie, la tête en plomb du simple d'esprit était partiellement fêlée et les pilosités des gradins inférieurs avaient toutes été arrachées par les bêtes sauvages. Toutefois, les mâchoires étaient plus contractées que jamais. On eût dit que la pyramide menaçait ou raillait alternativement le reste du monde. Il contempla avec mélancolie les premiers signes de sa ruine et, quand on lui eut dit qu'elle pouvait encore tenir debout quatre à cinq ans, mais pas davantage, il soupira. Une coque vide, là-bas, quelque part en Égypte, perdurait depuis environ quatre millénaires et tiendrait encore quarante autres, tandis que ce joyau-ci, à la vie aussi brève que son fils Djahangjir, n'avait plus que quatre ans à vivre.

Il porta son regard dans la direction où était censée se trouver l'Égypte et hocha lentement la tête. Patience, se dit-il. Un jour, il se mettrait en marche pour balayer de la face du monde cet État en même temps que toutes ses *pierrailles.* Il les déferait, surtout la plus haute, celle de Chéops, et, à la place de cette construction grotesque, il érigerait la même masse de crânes afin de montrer au reste de l'univers laquelle des deux était la pyramide véritable, laquelle un simple décor de carton-pâte.

Mais, pour l'heure, il ne pouvait partir. Il avait en vue la campagne de Chine et l'hiver, cette année-là, était précoce. C'était l'année du Chien, qu'il n'avait jamais beaucoup aimée. Le Sir Daria était à moitié pris par les glaces et lui-même ne se sentait pas d'attaque. Son esprit se portait vers des entreprises impossibles, comme, quelques années auparavant, durant la campagne de Sibérie, quand, en dépit des prières terrifiées des magiciens, le soir ne parvenait toujours pas à tomber, car avait alors commencé ce qu'on

appelait une aurore boréale. On était alors dans l'année du Rat et son esprit s'échinait à saisir les arcanes du calendrier alors que les jours et les nuits étaient devenus aussi mal formés que des avortons issus de croisements consanguins.

Il se sentait fiévreux, comme alors. Il aurait aimé concentrer son esprit sur des choses plus simples, penser par exemple à éviter que le premier affrontement n'ait lieu par temps de pluie, afin de ne pas en subir les mêmes conséquences qu'à la bataille de Sijabkir où les arcs mouillés avaient perdu de leur précision. Sa pensée était attirée par des dizaines d'autres sujets, concrets et bien visibles, mais la pile de têtes l'en écartait. Plus que par les denses reflets du plomb sur la tête de l'idiot, son esprit était obsédé par le fil de fer qui passait à travers les crânes, et surtout par la foudre qui, comme on le lui avait rapporté, avait zigzagué parmi eux, plus rapide qu'un reptile...

Une pensée qui se rattachait au fil passé à travers les crânes, à la foudre et à ses propres ordres, cherchait à prendre forme dans son cerveau, mais sans y parvenir, tout comme durant la campagne de Sibérie.

Pour sûr, il avait la fièvre. Il se dit que la mort l'attendait à Otrar, mais ce ne pouvait en être que le masque, la mort qu'il redoutait était autre, c'était celle qui le poursuivait d'ordinaire à la périphérie de l'empire, là où les terres incultes étendaient leurs superficies marécageuses et où les joncs comme les moines mongols se faisaient de plus en plus rares.

XVI

ÉPILOGUE. DE VERRE

Après les funérailles de Timur, nul ne songea plus à remettre en état ses entassements de crânes. On en dénombrait plus de neuf monceaux, faits de près d'un million de têtes, qui disparurent complètement au bout de quelques années. La décomposition des parties molles des têtes provoquait d'abord des fissures dans le mortier, puis les fils de fer se rouillaient, se rompaient, entraînant l'effondrement de la pile entière. Les vents d'hiver, mais surtout les bêtes fauves arrachaient l'un après l'autre les gradins jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien. Ainsi réduites à néant, ces constructions devinrent, dans la mémoire des hommes, d'autant plus hautes et effrayantes. C'est alors qu'on put mesurer tout ce qu'avait perdu la pyramide mère, celle de Chéops, à être épargnée.

Sous un soleil torride, celle-ci manifestait toujours sa fécondité, mais les rejetons qu'elle engendrait étaient indiscernables. Ils apparaissaient en d'autres pays et à d'autres époques, sous forme de régimes et de monuments historiques dont on avait du mal à croire qu'ilsavaient été conçus en plein coeur du désert. Toujours protégés par leur anonymat, ce n'est qu'en deux occasions seulement, comme quelqu'un qui ôte son masque terrifiant ou le laisse choir involatirement, qu'ils commirent l'erreur de se révéler au grand jour. Après les piles de crânes de Timur le Boiteux, leur seconde apparition eut lieu six cents ans plus tard sur la terre qui fut jadis celle des Illyriens, maintenant échue à leurs descendants sous le nom d'Albanie. Comme à l'issue d'un coït cosmique tel que les Anciens pouvaient l'imaginer, au cours duquel l'insouciante dispersion du sperme et des ovules engendrait une multitude de créatures ou de corps célestes, la vieille pyramide fit non pas des milliers, mais des centaines de milliers de petits. On les appelaient *bunkers* et chacun d'eux, si chétif fût-il, comparé à sa mère, communiquait toute la terreur que celle-ci avait inspirée, en même temps qu'il reflétait sa folie. Des tiges de fer passaient également à travers le béton selon le

principe autrefois esquissé par Kara Houleg. Le mot *Unité,* souvent inscrit sur leur croupe, témoignait que ces bunkers entretenaient des rapports non seulement avec la pyramide mère, mais tout autant avec les piles de crânes, et que le vieux rêve de relier entre eux tous les cerveaux par une idée unique ne pouvait se réaliser concrètement qu'à travers ce fer qui, transperçant les crânes, les unissait.

Les apparitions pyramidiales se manifestaient de manière cyclique sans que l'on pût jamais déterminer le moment où elles voyaient vraiment le jour, nul n'étant à même d'établir à coup sûr si ce qui advenait était l'avenir ou simplement le passé qui se mouvait à reculons à l'instar des écrevisses. On finissait ainsi par se dire que peut-être ni l'un ni l'autre n'étaient tels qu'on se les figurait, puisque tous deux pouvaient changer de sens comme les rames de métro parvenues au terminus.

Un matin, un touriste blond qui photographiait la pyramide forma un vœu instant: qu'elle devînt transparente, de sorte que derrière ses faces de verre l'on pût distinguer tout ce qui se trouvait à l'intérieur, les sarcophages, les momies, l'indéchiffrable énigme. Le jour se levait, la pyramide se faisait de plus en plus vaporeuse et à chaque minute qui s'écoulait, il sentait son âme frissonner comme celui qui, au cours d'une séance de spiritisme, s'attend à photographier un fantôme.

Il développa le rouleau de pellicule le soir même et la pyramide ressemblait vraiment à une verrière, sauf qu'à l'un de ses angles, près du neuvième gradin de la face nord-est, on distinguait une sorte de déchirure. Il sortit la pellicule du bain, l'y replongea... à mille, deux mille, quatre mille ans de profondeur, mais, quand il l'en ressortit, la déchirure était toujours là. Ce n'était pas un défaut du film, ainsi qu'il l'avait d'abord pensé, mais une tache de sang dont aucune eau, aucune solution ne pourrait jamais venir à bout.

Tirana-Paris, 1988-1992.

Qui a ramené Doruntine ?

Konstantin fait figure de seul véritable dissident dans la galerie des personnages kadaréens. Loin d'être un opposant politique déclaré, il appartient à la classe des fantômes et, comme les spectres du père de Hamlet, il revient troubler l'âme des vivants. Ismail Kadaré s'est embusqué derrière une légende romantique, la ballade de Konstantin et Doruntine, pour écrire son livre à la fois le plus innocent et le plus politique. Comme plusieurs versions de la ballade existent, l'écrivain a choisi celle qui lui semblait la plus riche et la plus subtile, celle des Arberèches, les Albanais établis en Italie du Sud depuis le Moyen Age. Peut-être ces exilés partis lors de l'arrivée des Ottomans sont-ils les mieux à même de garder vivante une telle légende, se sentant des affinités avec ce Konstantin qui fait le va-et-vient entre la vie et la mort. Peu d'écrivains albanais ont tiré parti de cette ballade, mais Kadaré l'a très tôt utilisée, dès 1962, lorsqu'il jetait sur le papier les premiers balbutiements du Crépuscule des dieux de la steppe. *La légende, dont l'écrivain estimait ne pas avoir épuisé les possibilités, prit sa pleinemesure romanesque avec* Qui a ramené Doruntine ?, *après avoir brièvement refait surface dans* Le Général de l'armée morte.

Lorsque Ismail Kadaré entame la rédaction de Doruntine à *la fin des années soixante-dix, l'Albanie vient de rompre avec la Chine et choisit l'isolement. A* ce *moment-là, Konstantin se lève de sa tombe pour sortir d'Albanie et sortir de l'ombre. Au terme d'une longue chevauchée à travers l'Europe, Doruntine est retrouvée, qui s'est mariée avec un étranger, acte insupportable dans l'Albanie stalinienne. Ces deux personnages de chanson de geste étaient donc volontairement en porte-à-faux avec l'idéologie officielle d'enfermement et de chauvinisme; Doruntine procède d'une volonté de communiquer avec le monde, et le roman est comme une bouteille à la mer. En exaltant la bessa, la parole donnée, Konstantin nie les valeurs collectivistes pour faire appel à ce que l'individu peut avoir en lui de meilleur. Dans son isolement, l'Albanie pourrait survivre grâce à une nouvelle échelle de valeurs morales, celles dont Konstantin est porteur et que Stres expose dans son discours final.*

C'en était trop pour le régime communiste, et la critique accueillit avec des mots très durs la parution de Doruntine. *Quelques années plus tard, lorsque, en plein plénum de l'Union des écrivains, Kadaré fut mis au ban pour* Le Palais des rêves, *on ne manqua pas non plus de lui rappeler les* « *défauts »* de Doruntine.

La légende n'en resterait pas là : le roman de Doruntine ne semblant pas avoir épuisé sa portée symbolique, en 1984, avec le roman L'Ombre, *Kadaré récidive, voyant dans l'intellectuel des pays de l'Est un Konstantin dont chaque voyage de l'autre côté du rideau de fer équivaut à une randonnée hors de sa tombe, vers la lumière et la vie.*

Qui a ramené Doruntine ? *est paru en Albanie en 1980dans un recueil de récits intitulé* Sang-froid, *aux côtés d'autres textes comme* Avril brisé, *œuvre où resurgit le thème de la claustration. Ainsi dévalué au rang de nouvelle,* Qui a ramené Doruntine ? *put faire une sortie relativement discrète en librairie, l'écrivain émergeant à peine d'une période de purgatoire et évitant que ses textes ne soient alors frappés de l'estampille « roman ».*

I

Stres était encore couché quand il entendit frapper à la porte. Il fut tenté d'enfouir sa tête sous l'oreiller, dans l'espoir d'étouffer le bruit, mais les coups redoublèrent alors de vigueur. Qui diable vient frapper chez moi avant l'aube? maugréa-t-il en rejetant sa couverture. Il descendait l'escalier quand on frappa pour la troisième fois, mais, à la cadence des coups du heurtoir métallique, il put à présent deviner qui se tenait là derrière. Il fit glisser le verrou, ouvrit la porte en la tirant à lui. Si sa bouche n'articula pas: « Quel diable te prend de venir me tirer du lit avant l'aube ? », c'est bien ce qu'exprimèrent sa mine et ses yeux gonflés.

- Il est arrivé quelque chose, se hâta de proférer son adjoint.

Stres lui décocha un regard interrogateur, l'air de dire : voyons voir un peu si ce qui est arrivé est de nature à justifier ta visite à une heure aussi indue. Mais il savait bien que l'autre commettait rarement de tels impairs et que, chaque fois qu'il avait été sur le point de le morigéner, il s'était vu contraint de battre en retraite. En l'occurrence, il aurait bienvoulu que son second fût vraiment dans l'erreur, afin de pouvoir décharger sur lui toute sa mauvaise humeur.

- Alors? répéta-t-il.

L'autre effleura un moment du regard les yeux de son chef, puis, ayant reculé d'un pas, il expliqua :

- La douairière des Vranaj et sa fille Doruntine, qui est arrivée hier soir dans des circonstances on ne peut plus mystérieuses, sont toutes deux à l'agonie.

- Doruntine ? fit Stres, abasourdi. Comment est-ce possible?

Son adjoint respira, soulagé : les coups qu'il avait frappés à la porte se révélaient justifiés.

Comment est-ce possible ? répéta Stres en se frottant les yeux comme pour en effacer tout vestige de sommeil. En vérité, il avait fort mal dormi. Jamais même une première nuit passée chez lui au terme d'une mission de

quinze jours ne lui avait été aussi pénible. Ce n'avait été qu'un long cauchemar. Comment est-ce possible ? fit-il pour la troisième fois. Elle est mariée si loin qu'elle n'a même pas pu venir pour les deuils de la famille.

- Justement, répliqua l'adjoint. Je viens de vous le dire. Les circonstances de sa venue sont on ne peut plus mystérieuses.

- Et après ?

- Eh bien, mère et fille sont alitées, mourantes.

- Étrange ! Soupçonnes-tu une main criminelle ?

L'autre secoua négativement la tête.

- Je ne crois pas. C'est plutôt l'effet d'une forte commotion.

- Tu les as vues ?

- Oui. Toutes deux délirent, ou c'est tout comme. La mère demande : Qui t'a ramenée, ma fille ? Et la fille lui répond : C'est mon frère Konstantin.

- Ah, elle dit cela : Konstantin ? Mais, grands dieux, il est mort depuis trois ans, avec tous ses autres frères...

- A en croire les femmes du voisinage qui se tiennent à leur chevet, c'est justement ce que la mère a répondu à sa fille. Mais celle-ci s'obstine à prétendre qu'elle est bien venue avec lui hier soir, peu après minuit.

- Curieux, dit Stres - tout en pensant à part soi : « Horrible ! »

Ils restèrent quelques instants face à face sans prononcer un mot, jusqu'à ce que Stres, frissonnant, se fût aperçu qu'il n'était pas habillé.

- Attends-moi, dit-il, et il rentra.

De l'intérieur parvinrent la voix assoupie de sa femme lui demandant : « Qu'est-ce que c'est ? », puis les propos indiscernables de sa réponse. Il ressortit peu après, vêtu de son uniforme de capitaine régional qui le faisait paraître encore plus grand et plus mince.

- Allons chez elles, dit-il.

Ils firent un bout de chemin en silence. Quelques pétales de roses blanches tombés devant une porte parurent à même d'aider Stres à se

remémorer un court extrait du rêve qui, curieusement, s'était glissé dans son sommeil agité.

- C'est vraiment extraordinaire, murmura-il.

- Quasi invraisemblable, renchérit son second.

- A dire vrai, j'ai d'abord été tenté de ne pas y croire.

- Je m'en suis aperçu. De fait, ce n'est pas croyable. Il s'agit d'une énigme.

- Et même au-delà, fit Stres. Plus j'y pense, plus ça me semble inconcevable.

- Toute la question est de découvrir comment Doruntine est revenue, exposa son adjoint.

- Oui ?

- L'affaire s'élucidera si l'on découvre par qui elle a été accompagnée, ou, mieux encore, les circonstances de sa venue.

- Par qui, répéta Stres, de quelle manière... C'est évident, elle ne dit pas la vérité.

- Je lui ai demandé à trois reprises comment elle était venue, mais elle ne m'a pas fourni d'explications. Elle cachait quelque chose.

- Savait-elle que tous ses frères, Konstantin y compris, étaient morts ? demanda Stres.

- Je ne sais pas. Je pense que non.

- Il se peut qu'elle n'ait pas été au courant, dit Stres. Elle est mariée si loin... si loin...

A son grand étonnement, il sentit ses mâchoires s'alourdir et il lui sembla qu'il aurait du mal à articuler d'autres mots. Qu'ai-je donc ? se demanda-t-il. Ses poumons aussi lui parurent devenus plus denses, comme si l'air qu'ils contenaient se fût chargé de poussier.

Il pressa le pas, ce qui contribua à dissiper son hébétude.

- Qu'est-ce que je disais ? reprit-il. Ah oui... Elle est mariée si loin que, depuis le jour de ses noces, elle n'a pu revenir une seule fois chez elle. Que je sache, c'est la première fois qu'elle est de retour.

- Si elle n'est pas même accourue lors de la mort de ses neuf frères, c'est la preuve qu'elle ignorait tout du malheur, fit le second. La douairière se plaignait souvent de ne pas avoir sa fille à ses côtés en ces jours de si grande tristesse.

- Les forêts de Bohême où elle vit sont à au moins deux semaines de voyage d'ici, sinon plus, observa Stres.

- Oui, sinon plus, répéta son adjoint. C'est presque au cœur de l'Europe.

En marchant, Stres aperçut d'autres pétales de roses blanches qui parsemaient le chemin, comme si quelque main invisible avait effeuillé des fleurs durant la nuit. L'espace d'un instant, il eut l'impression de les avoir déjà remarqués quelque part. Mais il ne se rappelait pas bien son rêve. Il eut aussi la sensation que son front lui faisait mal. Juste à l'endroit où le songe devait avoir pénétré, la nuit précédente, avant d'en ressortir par le même point,plus tard, aux environs de l'aube, peut-être, en ravivant la plaie qu'il avait causée.

- De toute façon, quelqu'un l'a sûrement accompagnée, dit-il.

- Oui, mais qui ? La mère, pas plus que nous, ne peut bien sûr croire que sa fille, comme celle-ci le prétend, soit venue avec le mort.

- Et pourquoi cacherait-elle avec qui elle est venue ?

- Je ne puis l'expliquer. Tout cela est bien obscur.

De nouveau, ils firent un bout de chemin en silence. L'air automnal était froid. Des corneilles volaient bas en croassant. Stres les suivit un moment des yeux.

- Il va pleuvoir, dit-il. Quand les corneilles croassent comme ça, c'est qu'elles ont mal aux oreilles à cause de l'orage qui approche.

Son adjoint tourna le regard dans la même direction, mais se tut.

- Tu viens de dire quelque chose à propos d'un choc qui aurait causé l'agonie des deux femmes, dit Stres.

- Oui, c'est certainement dû à une émotion très violente... (il évita le mot *terrible*, car son chef lui avait fait la remarque qu'il en usait à tout propos et hors de propos). Du moment que les deux femmes ne présentent aucune trace de coups, leur effondrement subit a sûrement pour origine une telle commotion.

- Tu penses que la mère a soudain fait quelque découverte terrible ? demanda Stres.

Son adjoint le dévisagea. Lui, pensa-t-il en un éclair, peut se servir des mots tout à sa guise, mais quand les autres emploient les mêmes, il les leur fait rentrer dans la gorge.

- Une découverte de la mère ? dit-il. Je suis plutôt enclin à croire qu'elles ont fait toutes deux en même temps une découverte terrible, comme vous venez de l'indiquer.

Continuant de conjecturer sur ce choc que la mère et lafille se seraient mutuellement causé (par déformation professionnelle, Stres et son adjoint donnaient de plus en plus à leurs propos le tour d'un rapport d'enquête), ils reconstituèrent approximativement la scène qui avait dû se produire au beau milieu de la nuit. Des coups avaient été frappés à la porte de la vieille maison, à une heure insolite, et, à la question posée par la vieille dame : « Qui est là ? », une voix au-dehors avait répondu : « C'est moi, Doruntine. » En allant ouvrir, la vieille, troublée par ces coups soudains et convaincue que ce ne pouvait être la voix de sa fille, demande, comme pour s'ôter un doute : « Qui t'a ramenée ? » Il faut dire qu'il y a trois ans que, cherchant consolation à sa douleur, elle attend en vain la venue de sa fille. De l'extérieur, Doruntine répond : « C'est mon frère Konstantin qui m'a ramenée. » Là, la vieille reçoit le premier choc. Peut-être, malgré son ébranlement, a-t-elle eu encore la force de répondre : « Mais qu'est-ce que tu me chantes là ? Konstantin et ses frères reposent depuis trois ans sous terre. » C'est maintenant le tour de Doruntine d'être atteinte. Si elle a vraiment cru que c'était son frère Konstantin qui l'avait ramenée, le choc pour elle est double, car elle apprend que Konstantin et ses autres frères sont morts et elle prend simultanément conscience qu'elle a voyagé avec un

fantôme. La vieille dame trouve alors la force d'ouvrir la porte, espérant encore qu'elle n'a pas bien saisi les propos de la jeune femme, ou qu'elle a entendu des voix, ou qu'en fin de compte, ce n'était pas Doruntine qui avait frappé. Peut-être Doruntine, au-dehors, espérait-elle aussi de son côté avoir mal entendu. Mais, une fois la porte ouverte, elles se répétèrent ce qu'elles venaient de dire, s'assenant mutuellement un choc mortel.

- Non, tout cela non plus n'est guère croyable, dit Stres.

- C'est bien ce que je pense, moi aussi, fit son adjoint, mais une chose est sûre et certaine : pour que les deuxfemmes soient dans un tel état, il s'est sûrement produit quelque chose entre elles deux.

- Il s'est produit quelque chose, répéta Stres. Bien sûr que quelque chose s'est produit, mais va donc comprendre ! Un récit terrible de la fille, et par conséquent une révélation tout aussi terrible pour la mère... Ou bien...

- Voici la maison, dit l'adjoint. Peut-être allons-nous apprendre quelque chose.

La grande demeure apparut au loin, lugubre, tout au bout d'un espace dégagé. Sur toute cette distance, le sol humide était jonché de feuilles mortes. La maison qui avait été jadis l'une des plus vastes et importantes de la principauté, exhalait désormais le deuil et l'abandon. Les volets des fenêtres des étages supérieurs étaient pour la plupart fermés, les avant-toits par endroits endommagés, le terrain devant l'entrée, avec ses arbres chenus, voûtés et moussus, paraissait désolé.

Stres se souvint de l'enterrement des neuf frères Vranaj, trois ans auparavant. Ç'avait été une série de malheurs tous plus pénibles les uns que les autres, au point même qu'on ne pouvait en perdre le souvenir qu'en perdant la raison, mais une telle calamité - neuf cercueils de jeunes hommes d'une même famille en une semaine - ne pouvait se retrouver dans la mémoire d'aucune génération. Et tout cela s'était produit cinq semaines après les grandioses épousailles de la seule fille de la maison, Doruntine. Une armée normande avait soudain attaqué, mais, à la différence de la fois où il n'avait fallu lever qu'un homme par foyer, on avait mobilisé alors toute la gent masculine, et les neuf frères s'en étaient allés à la guerre. Il était souvent arrivé que plusieurs frères d'une même maisonnée partissent pour des affrontements encore plus sanglants, mais jamais plus de la moitié

d'entre eux n'avaient été fauchés au combat. Cette fois, cependant, l'armée ennemie avait quelque chose de bien spécial : c'était une armée atteintede la peste, en sorte que tous ceux qui participèrent aux hostilités, vainqueurs et vaincus, moururent de même, certains au cours du conflit, d'autres une fois la bataille terminée. Nombre de maisons eurent ainsi à pleurer deux, trois, voire quatre morts, mais une seule eut à en déplorer neuf : celle des Vranaj. On n'avait pas souvenir de funérailles plus imposantes. Tous les comtes et barons de la principauté, et le prince lui-même y assistèrent, sans parler des plus hauts dignitaires des principautés voisines.

Stres se souvenait fort bien de tout, et il se rappelait surtout la rumeur qui courait : comment la mère, en ces jours d'affliction, n'avait-elle pas à ses côtés sa fille unique, Doruntine ! De fait, celle-ci était la seule à ne pas avoir été informée du malheur.

Stres poussa un soupir. Comme ces trois années avaient vite passé ! La grande porte aux battants de bois vermoulu par endroits était entrouverte. Précédant son second, il traversa la cour et pénétra dans la maison d'où parvenaient des murmures, des bruits ténus. Deux ou trois femmes d'un certain âge, apparemment des voisines, examinèrent les deux nouveaux arrivants avec des yeux intrigués.

- Où sont-elles ? demanda Stres.

Une des femmes fit un signe de tête en indiquant une porte. Stres entra le premier dans une vaste pièce peu éclairée, où le regard était aussitôt attiré par deux grands lits se faisant face en deux angles opposés. Près de chacun d'eux se tenait une femme, les yeux braqués devant elle. Les icônes aux murs, les deux grands chandeliers de cuivre sur la cheminée qui n'avait pas été allumée depuis longtemps, dispensaient dans l'atmosphère lugubre de la chambre une ultime clarté. Une des femmes tourna la tête vers eux. Stres s'arrêta un moment puis lui fit signe de s'approcher :

- Où est couchée la mère ? demanda-t-il à voix basse.

La femme désigna d'un geste de la main l'un des lits.

- Laissez-nous un moment seuls, fit Stres.

La femme entrouvrit la bouche, sans doute pour formuler quelque objection, mais, son regard s'étant posé sur l'uniforme de Stres, elle se tut.

Elle se dirigea vers sa compagne, qui était très âgée, et toutes deux sortirent en silence.

Marchant avec précaution pour ne pas faire de bruit, Stres s'approcha du lit où gisait la vieille, la tête enveloppée dans un bonnet blanc.

- Madame, chuchota-t-il, Madame Mère (c'est ainsi qu'on l'appelait habituellement depuis la mort de ses fils). C'est moi, Stres, vous me reconnaissez ?

Elle ouvrit les yeux. Ils paraissaient glacés d'épouvante et de chagrin. Il soutint un moment son regard, puis, approchant un peu plus la tête de l'oreiller blanc, il murmura :

- Comment vous sentez-vous, madame-mère ?

Dans ses yeux se lisait quelque chose d'incompréhensible.

- Doruntine est bien revenue hier soir ? demanda Stres.

La femme couchée fit « oui » du regard. Puis elle garda les yeux fixés sur Stres comme si elle-même lui posait une question. Stres resta planté là un moment, hésitant.

- Comment cela s'est-il produit ? interrogea-t-il à voix très basse. Qui l'a ramenée ?

La vieille se couvrit les yeux d'une main, puis elle eut un mouvement de tête laissant entendre qu'elle avait alors défailli. Sres lui prit la main et découvrit son pouls avec peine. Il battait.

- Appelle une des femmes, chuchota Stres à son adjoint.

L'autre sortit et revint peu après avec une de celles qui venaient de quitter la pièce. Stres lâcha la main de la vieille et, du même pas silencieux, s'approcha du lit où était couchée Doruntine. Sur l'oreiller, il put discerner sa blonde chevelure. Il éprouva un pincement au cœur, mais c'était une sensation étrangère à l'événement qui venait de se produire. Un lointain pincement qui se rapportait à ce mariage, trois ans auparavant. A cette époque, au momentoù elle s'éloignait sur la blanche monture nuptiale parmi la caravane de proches et d'amis de la jeune mariée, il avait eu le cœur serré, au point qu'il s'était demandé ce qui le prenait. Tout le monde faisait triste

figure, non seulement la mère et les frères de Doruntine, mais également tous ses proches, car c'était la première jeune fille du pays à se marier si loin. Le chagrin de Stres était cependant d'une nature bien particulière. Au moment où elle s'éloignait, il s'était subitement rendu compte que le sentiment qu'il avait éprouvé ces derniers temps à son endroit n'était rien d'autre que de l'amour. Mais ç'avait été un amour diffus, qui jamais ne s'était condensé, lui-même l'en ayant doucement empêché. C'était comme la rosée du matin, apparue pendant les premières minutes succédant au réveil, pour s'évanouir durant les autres heures du jour et de la nuit. Le seul moment où cette brume bleutée avait tenté de se condenser et de se constituer en nuage, ç'avait été lors de son départ. Mais ça n'avait été qu'un bref instant vite oublié.

Debout devant le lit de Doruntine, Stres contempla longuement son visage. Il était tout aussi beau, sinon davantage qu'autrefois, avec cette ligne des lèvres qui les faisait paraître tout à la fois pleines et légères.

- Doruntine, prononça-t-il à voix très basse.

Elle ouvrit les yeux. Tout au fond, il y découvrit un vide que rien ne semblait pouvoir combler. Il s'efforça de lui sourire.

- Doruntine ! répéta-t-il. Sois la bienvenue !

Elle continuait de le regarder fixement.

- Comment te sens-tu ? dit-il en détachant les mots et, inconsciemment, il lui prit la main. Elle était brûlante. Doruntine, reprit-il doucement, tu es arrivée hier passé minuit, n'est-ce pas ?

Elle fit « oui » du regard. Il aurait voulu retarder la question qui le tourmentait, mais elle jaillit d'elle-même :

- Qui t'a ramenée ?

Sous son propre regard, les yeux de la jeune femme demeurèrent figés.

- Doruntine, qui t'a ramenée ? répéta-t-il. Sa propre voix lui parut étrangère. La question elle-même était si chargée d'épouvante qu'il fut presque tenté de la retirer. Mais il était trop tard.

Elle ne le quittait pas des yeux, avec ce vide désolant entre eux deux.

Maintenant, va jusqu'au bout, se dit-il.

- Tu as dit à ta mère que c'était ton frère Konstantin, n'est-ce pas ?

A nouveau elle acquiesça du regard. Stres s'efforça de débusquer dans ses yeux quelque signe de déraison, mais il ne put rien lire dans leur totale vacuité.

- Je pense que tu as dû apprendre que Konstantin n'était plus de ce monde depuis trois ans, dit-il de la même voix éteinte. Il sentit les larmes sourdre en lui-même avant de les voir perler dans ses yeux à elle. C'étaient des larmes pas comme les autres, mi-visibles, mi-impalpables. Baigné par ces larmes, le visage de Doruntine devint encore plus lointain. Que m'arrive-t-il donc encore ? semblait dire à présent son regard. Pourquoi ne me croyez-vous donc pas ?...

Il tourna lentement la tête vers son adjoint et vers l'autre femme qui se tenaient près du lit de la mère, et leur fit signe de sortir. Puis il se pencha de nouveau vers la jeune femme et lui caressa la main.

- Mais comment es-tu venue, Doruntine ? Comment as-tu fait tout ce long voyage ?

Il lui sembla que quelque chose s'évertuait à remplir ses yeux démesurément agrandis.

Stres sortit une heure plus tard. Il était plutôt pâle et, sans tourner la tête ni dire mot à personne, il se dirigea vers la porte d'entrée. Son adjoint le suivit. A deux outrois reprises, celui-ci fut sur le point de lui demander si Doruntine avait dit du nouveau, mais il n'osa pas.

Comme ils passaient devant l'église, Stres fit mine de vouloir entrer au cimetière, mais il se ravisa au dernier moment.

Tandis qu'ils poursuivaient leur chemin, son adjoint sentait les regards des curieux converger sur eux.

- La question n'est pas simple, dit Stres sans regarder son second. Je pense que cette affaire va faire du bruit. Pour parer à toute éventualité, nous ferions bien d'envoyer un rapport à la chancellerie du prince.

A la Chancellerie du Prince. Urgent.

« Je crois utile de porter à votre connaissance les faits qui se sont déroulés à l'aube du 11 octobre courant dans la noble maison des Vranaj, et qui peuvent avoir des conséquences imprévisibles.

« Au matin du 11 octobre, la vieille dame Vranaj qui, comme on sait, vit seule depuis la mort de ses neuf fils sur le champ de bataille, a été trouvée dans un état de profonde commotion avec sa fille Doruntine qui, selon ses dires, serait arrivée dans la nuit, conduite par son propre frère Konstantin, mort il y a trois ans en même temps que ses autres frères.

« M'étant rendu sur les lieux et ayant essayé de parler avec les deux malheureuses femmes, j'ai abouti à la conclusion qu'aucune ne montre des signes d'irresponsabilité mentale, bien que ce qu'elles avancent directement ou indirectement soit tout à fait obscur et incroyable. Il convient de souligner ici qu'elles se sont mutuellement causé ce choc, la fille en disant à sa mère qu'elle avait été ramenée par son frère Konstantin, la mère en annonçant à sa fille que Konstantin, avec tous ses frères, n'était plus de ce monde depuis longtemps.

« J'ai tenté de m'entretenir avec Doruntine et ce que je suis parvenu à recueillir auprès d'elle, dans son trouble, se résume à peu près à ceci :

« Un soir, il y a peu (elle ne se rappelait pas la date précise), dans la petite ville d'Europe centrale où elle vivait avec son époux depuis son mariage, on lui fit savoir qu'un voyageur inconnu la demandait. Étant sortie, elle aperçut au-dehors le cavalier qui venait d'arriver et qui lui parut être Konstantin, bien que la poussière du long trajet qu'il venait de couvrir le rendît quasi méconnaissable. Mais, lorsque le voyageur, du haut de son cheval, lui eut confirmé qu'il était bien Konstantin, qu'il était venu pour l'emmener et la conduire chez sa mère, en exécution de la promesse qu'il lui

avait faite avant son mariage, elle fut rassurée. (Il faut rappeler ici le bruit qu'avaient causé à l'époque les fiançailles de Doruntine en une contrée si distante, l'opposition des autres frères et surtout de sa propre mère, laquelle ne voulait pas marier sa fille si loin, l'insistance de Konstantin pour que ces fiançailles eussent lieu, et, finalement, sa promesse – sa *bessa* - qu'il la ramènerait lui-même à sa mère chaque fois que celle-ci se languirait d'elle.)

« Doruntine m'a confié que le comportement de son frère lui avait paru plutôt étrange, car il ne descendit pas de cheval, refusa même d'entrer dans la maison. Il insistait pour l'emmener au plus tôt, et, lorsqu'elle lui demanda pourquoi il fallait qu'elle partît avec une telle hâte - car, si c'était pour une joie, elle passerait une robe de fête, et si c'était pour un malheur, elle revêtirait une robe de deuil -, il lui répondit sans autre forme d'explication : "Viens comme tu es." Tout cela n'était pas naturel, et, de surcroît, c'était contraire à toutes les règles de la courtoisie. Mais comme, durant ces trois années, elle s'était consumée de nostalgie pour les siens ("je vivais là-bas dans une solitude indicible", dit-elle), elle n'hésita pas, écrivit un billet àl'intention de son mari et se laissa emporter en croupe par son frère.

« Toujours selon ses dires, le voyage fut long, bien qu'elle n'ait pas été en mesure d'en préciser la durée. Elle dit qu'elle avait seulement gardé le souvenir d'une nuit interminable, de myriades d'étoiles qui couraient en troupeaux à travers ciel, mais que cette vision lui avait peut-être été suggérée par leur chevauchée sans fin, entrecoupée de plus ou moins longs moments de somnolence. Il est intéressant de souligner ici qu'elle ne se rappelle pas avoir voyagé de jour. Cette impression peut lui avoir été communiquée de deux façons : ou bien elle somnolait ou dormait durant le jour, en sorte qu'elle ne se souvient plus de rien, ou bien son cavalier et elle se reposaient à l'aube et dormaient tous deux en attendant la nuit pour poursuivre leur voyage. De cette dernière hypothèse, il faudrait en déduire que le cavalier ne souhaitait faire route que de nuit. De ce fait, dans l'esprit de Doruntine qui était harassée, pour ne pas parler de son état moral, peut-être les dix ou quinze jours du trajet (le temps que l'on met généralement pour faire le voyage de Bohême) se sont-ils ainsi réduits à une longue et interminable chevauchée nocturne.

« En cours de route, collée au cavalier, elle a fort bien remarqué que ses cheveux étaient non seulement couverts de poussière, mais aussi de boue à peine séchée, et que de son corps émanait une odeur de terre mouillée. A

deux ou trois reprises, elle l'a questionné à ce propos. Il lui a répondu que la pluie l'avait surpris plusieurs fois en chemin, si bien qu'en s'humectant, la poussière accumulée sur son corps et dans ses cheveux s'était transformée en grumeaux de boue.

« Lorsqu'enfin, vers le milieu de la nuit du 11 au 12 octobre, l'inconnu (nous appellerons ainsi celui que la jeune femme prit pour son frère) arriva avec Doruntine à proximité de chez Madame Mère, il arrêta son cheval etdit à sa compagne de descendre et de se rendre à la maison, car il avait à faire à l'église. Sans attendre sa réponse, il se dirigea vers l'église et le cimetière, cependant qu'elle gagnait la maison en courant et frappait à la porte. De l'intérieur, la vieille dame demanda qui était là, et c'est alors que les quelques mots échangés par la fille et la mère

- la première s'étant annoncée et ayant dit qu'elle était venue avec Konstantin, l'autre lui ayant répondu que celui-ci était mort depuis trois ans - leur causèrent à toutes deux un choc qui les terrassa.

« Toute cette affaire qui, il faut en convenir, est fort obscure, peut s'expliquer de deux manières : ou bien quelqu'un, pour une raison quelconque, a trompé Doruntine en se faisant passer pour son frère dans l'intention de l'emmener, ou bien Doruntine elle-même, pour une raison inconnue, n'a pas dit la vérité et a caché la manière dont elle est venue, ou l'identité de la personne qui l'a ramenée.

« J'ai jugé nécessaire de faire ce rapport relativement circonstancié sur ces événements pour la raison qu'ils concernent une des plus nobles familles de la principauté et qu'en outre, ils sont d'une nature telle qu'ils risquent de troubler gravement les esprits.

Capitaine Stres. »

Ayant paraphé son rapport, Stres contempla d'un regard vague son écriture inclinée. A deux ou trois reprises, il s'empara de sa plume et fut tenté de se pencher à nouveau sur la feuille pour ajouter, retrancher, ou peut-être corriger quelque passage, mais, à chaque fois qu'il fut sur le point de le faire, sa main se figea, et il laissa en fin de compte son texte inchangé.

Il se leva lentement, introduisit la lettre dans une enveloppe qu'il cacheta, et appela le courrier. Puis, une fois ce dernier parti, il le suivit des yeux derrière la fenêtre. Il resta là un long moment, sentant sa migraine s'accentuer.Une foule d'hypothèses se pressaient pour pénétrer comme par une porte étroite dans son cerveau. Il se frotta le front comme pour en arrêter le flux. Pourquoi un voyageur inconnu aurait-il fait cela ? Et s'il ne s'agissait pas d'un imposteur, alors la question devenait encore plus délicate : que cachait Doruntine ? Il déambula dans son bureau et, chaque fois qu'il s'approchait de la fenêtre, il voyait de dos le courrier qui allait en se rapetissant sur la route entre les peupliers dépouillés. Et si aucune de ces deux hypothèses n'était la bonne, se dit-il soudain, s'il s'était produit quelque chose d'autre que l'esprit pût difficilement appréhender ? Qui sait ce qui se cache en chacun de nous ?

Ses yeux restaient sans raison braqués sur la vitre. Cette paroi de verre qui, à tout autre instant, lui eût paru la chose la plus banale et la plus innocente qui fût au monde, lui sembla soudain chargée de mystère. Elle était là, en plein cœur de la vie, tout à la fois séparant et liant le monde. Étrange, murmura-t-il.

Stres parvint finalement à secouer sa torpeur. Il tourna le dos à la fenêtre et, après avoir hélé son adjoint, dévala l'escalier.

- Allons à l'église, dit-il à son second lorsqu'il entendit ses pas puis son halètement dans son dos. On va examiner la tombe de Konstantin.

- Bonne idée. Finalement, toute cette histoire n'a de sens que si quelqu'un est sorti de sa tombe.

- Je ne pense pas à une pareille absurdité, j'ai autre chose en tête.

Il allongeait de plus en plus le pas tout en se disant : mais pourquoi est-ce que je prends cette affaire tellement à cœur ? En réalité, il ne s'était produit ni meurtre ni crime ni aucun autre délit de cette nature dont il lui fût revenu, en sa qualité de capitaine régional, de se saisir. Quelques instants auparavant encore, tandis qu'il rédigeait son rapport,il avait songé à deux ou trois reprises : ne me hâtè-je pas d'inquiéter la chancellerie du prince avec un fait dénué d'importance ? Pourtant, une voix intérieure lui disait qu'il n'en était rien. Cette même voix lui répétait qu'il s'était produit quelque chose d'énorme, qui dépassait le cadre d'un simple meurtre ou de tout autre

crime, devant quoi tous les assassinats et autres forfaits avaient l'air de simples vétilles.

La petite église, avec son campanile qui venait juste d'être réparé, était maintenant toute proche, mais Stres obliqua brusquement et pénétra dans le cimetière, non par la grille en fer, mais par un portillon de bois qu'on remarquait à peine. Il y avait longtemps qu'il n'était pas venu dans ce cimetière, il avait du mal à s'y orienter.

- Par ici, lui dit l'adjoint dans sa foulée ; les tombes des fils Vranaj doivent se trouver par là.

Stres lui emboîta le pas. Par endroits, le sol était ameubli. Des petites icônes à demi noircies, où la cire des cierges avait coulé sur les côtés, émanait une tristesse sereine. Certains tombeaux étaient tapissés de mousse.

Stres se pencha pour redresser une croix chavirée, mais elle était lourde et il dut la lâcher, poursuivant plus avant. Il vit son second lui faire des signes de loin ; il les avait finalement trouvées.

Stres s'approcha. Les tombes, bien alignées et couvertes de dalles de pierre noire, étaient identiques, toutes avaient une forme évoquant à la fois la croix, une épée, un homme étendu bras ouverts. A la tête de chaque sépulture était aménagée une petite niche destinée à l'icône et aux cierges. Au-dessous était gravé le nom du mort.

- Voici sa tombe, dit l'adjoint d'une voix étouffée.

Stres leva la tête et remarqua qu'il avait blêmi.

- Qu'est-ce que tu as ?

Son second lui désigna la tombe d'un geste de la main.

- Regardez bien, lui dit-il. Les pierres ont été déplacées.

- Vraiment ? fit Stres en se penchant pour mieux voir dans la direction que lui avait indiquée son adjoint. Il resta un long moment à examiner l'endroit avec soin, puis il se redressa : Oui, vraiment, quelque chose a été remué ici.

- Je vous l'avais bien dit, fit l'adjoint d'une voix où se mêlaient la satisfaction de voir son chef se ranger à son avis et une nouvelle bouffée de

peur.

- Malgré tout, cela ne veut pas dire grand-chose, fit observer Stres.

Son second tourna la tête, interloqué. Ses yeux semblaient dire : oui, bien sûr, un chef doit préserver sa dignité en toute circonstance, mais il est des moments où il convient d'oublier les grades, les fonctions et tout le bataclan.

Un soleil meurtri émergea péniblement de derrière les nuages. Ils levèrent la tête, quelque peu ahuris, mais aucun d'eux ne proféra les mots auxquels chacun se serait attendu en pareilles circonstances.

- Non, ça ne veut rien dire, répéta Stres. D'abord parce que les dalles peuvent avoir basculé d'elles-mêmes, comme cela se produit dans la plupart des tombes au bout d'un certain temps. Ensuite, même si nous admettons qu'elles ont été déplacées par quelqu'un, ce quelqu'un peut être un voyageur inconnu qui, avant de perpétrer son imposture, aura remué les pierres de cette tombe afin de rendre plus vraisemblable la sortie du mort.

Son adjoint l'écoutait bouche bée. Il s'apprêtait à dire quelque chose, peut-être à émettre une objection, mais Stres ne lui en laissa pas le temps.

- Ou encore, reprit-il, il est plus probable qu'il ait fait cela après avoir quitté Doruntine à proximité de la maison. Il est possible qu'il soit alors venu ici et ait déplacé les pierres du tombeau avant de disparaître.

Stres, qui semblait las, laissa son regard errer sur la plaine qui s'étendait devant lui, comme s'il avait cherché dans quelle direction l'inconnu s'était éloigné. De là, onapercevait la maison à deux étages des Vranaj, une partie du village, la grand-route qui se perdait à l'horizon. C'est sur ce terrain, entre l'église et la triste demeure, que s'était produit le mystérieux événement de la nuit du 11 octobre. « Va devant, j'ai à faire à l'église... »

- Ce doit être ainsi que les choses se sont passées, dit Stres. Si toutefois elle ne ment pas.

- Si elle ne ment pas ? répéta son adjoint. Mais à qui faites-vous allusion, chef ?

Stres ne répondit pas. Derrière eux, le soleil, quoique légèrement voilé, finit par dessiner leurs ombres.

- Elle... Eh bien, Doruntine elle-même, ou bien sa mère... Ou n'importe qui d'autre : toi, moi... Qu'y a-t-il là d'incompréhensible ? éclata Stres.

L'adjoint haussa les épaules. Petit à petit, son visage reprenait son expression naturelle.

- Eh bien, moi, je retrouverai cet homme, fit Stres en élevant la voix. D'entre ses dents, les mots étaient sortis comme d'un fourreau, suivis d'un sifflement de menace. Son adjoint, qui le connaissait depuis longtemps, se convainquit d'emblée que la passion que son chef mettait à retrouver l'inconnu et à élucider l'affaire outrepassait les limites de son devoir.

Tandis qu'ils marchaient, il laissait par instants son regard tomber sur l'ombre de son supérieur. Mieux que sur Stres en personne, il pouvait y lire l'ampleur de son trouble. Il eut même alors l'impression qu'une des deux moitiés de cet être dédoublé s'était dressée aux côtés de l'autre pour l'aider à résoudre l'énigme.

II

Stres émit un ordre qui fut communiqué dans la journée à toutes les auberges ainsi qu'à certains relais sur les routes et les cours d'eau. Il demandait qu'on lui fit savoir si l'on avait vu quelque part, avant le milieu de la nuit du 11 au 12 octobre, un homme et une femme montés sur le même cheval ou sur deux chevaux différents, ou voyageant par quelque autre moyen de transport. Dans l'affirmative, il demandait qu'on lui indiquât quels chemins ils avaient empruntés, s'ils étaient descendus dans une auberge, s'ils avaient demandé à manger pour eux-mêmes, pour leur cheval ou leurs deux montures, et, si possible, quels rapports ils semblaient entretenir. Enfin, il voulait également savoir si l'on avait aperçu une femme seule, non accompagnée.

- A présent, ils ne peuvent plus nous échapper, dit Stres à son second quand le chef des messagers l'eut informé que la circulaire avait été expédiée jusque dans les points les plus reculés. Un homme et une femme montés sur le même cheval, voilà une vision qui reste gravée dans l'esprit, n'est-ce pas ? Au demeurant, le fait de les avoir vus sur deux montures différentes doit plus ou moins produire le même effet.

- C'est juste, opina son second.

Stres se leva et se mit à aller et venir entre son bureau et la fenêtre.

- On va certainement retrouver leurs traces, à moins qu'ils n'aient vogué sur un nuage.

Son adjoint leva la tête.

- Mais c'est précisément à quoi semble se ramener toute cette histoire : une randonnée dans les nuages !

- Tu y crois encore ? dit Stres avec un sourire.

- Tout le monde y croit, lui répondit son second.

- Les autres, eux, ont le droit d'y croire, mais pas nous.

Une rafale de vent fit subitement vibrer les vitres sur lesquelles vinrent s'écraser quelques gouttes de pluie.

- Nous voici en plein automne, dit Stres, songeur. J'ai déjà remarqué que les événements les plus étranges se produisent toujours en automne.

Le silence s'installa dans la pièce. Stres cala son front dans sa main droite et resta un moment à regarder tomber la pluie fine. Mais il ne pouvait naturellement rester longtemps ainsi. A travers le vide de son cerveau revint à la charge, persistante, pressante, la question : qui pouvait bien être le cavalier inconnu ? En l'espace de quelques minutes, une multitude d'hypothèses se bousculèrent. A l'évidence, l'inconnu était informé, sinon des moindres détails, du moins de la profondeur du drame qu'avait connu la famille Vranaj. Il était au courant de la mort des frères, et aussi de la bessa donnée par Konstantin. En outre, il connaissait la route conduisant de ce comté d'Europe centrale en Albanie. Mais pourquoi ? fut sur le point de hurler Stres. Pourquoi a-t-il fait ça ? Dans l'espoir de quelque récompense ? Stres ouvrit grand ses mâchoires avec l'impression que ce mouvement le défatiguerait. L'idée d'une récompense escomptée, tenant lieu de mobile, était grossière, mais pas tout à fait à rejeter. En vérité, tous savaient que Madame Mère, après la mort de ses fils, avaittour à tour envoyé trois lettres à sa fille, l'exhortant à venir la voir, mais deux des messagers avaient rebroussé chemin, prétendant qu'il leur avait été impossible d'atteindre le but de leur mission. La route était trop longue, elle traversait en partie des pays en guerre. Aux termes de l'accord qu'ils avaient conclu avec elle, ils restituèrent à la vieille dame la moitié du prix convenu. Quant au troisième messager, lui, il avait disparu. Ou bien il était mort, ou bien il avait rejoint Doruntine, mais celle-ci ne l'avait pas cru. Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis lors et l'éventualité qu'il l'eût ramenée avec un si grand retard était à exclure. Peut-être le voyageur mystérieux entendait-il extorquer une récompense à Doruntine, mais il n'avait pas pu se présenter à elle comme étant Konstantin. Non, pensa Stres, l'hypothèse de la récompense ne tient pas. Mais alors, pour quelle raison cet inconnu s'était-il présenté à Doruntine ? Serait-ce une banale mystification en vue de l'enlever et de la vendre ensuite comme esclave, quelque part dans un pays perdu ? Cela non plus ne tenait pas, puisqu'il l'avait effectivement ramenée. Qu'il fût parti avec l'intention de l'enlever et qu'il eût changé d'avis en cours de route paraissait à Stres bien peu crédible : il connaissait la mentalité des bandits

de grand chemin. A moins qu'il ne se fût agi d'une inimitié familiale, de quelque vengeance à prendre sur sa maison ou celle de son époux ? Mais cela non plus n'était pas vraisemblable. La famille de Doruntine avait été frappée si cruellement par le sort que la violence humaine ne pouvait rien ajouter à sa détresse. Néanmoins, il convenait de consulter attentivement les archives de la grande famille, les testaments, les actes de succession, les anciens procès. Peut-être trouverait-on là quelque chose qui jetterait ne fût-ce qu'un rai de lumière sur les événements ? Et s'il s'agissait tout bonnement d'une imposture de la part d'un aventurier chevauchant avec une jeune femme de vingt-trois ans à travers lesplaines d'Europe ? soupira Stres. Il revit en esprit cette immense étendue telle qu'il l'avait contemplée l'unique fois qu'il l'avait sillonnée, quand les sabots de son cheval, en s'enfonçant dans les flaques, froissaient l'image du ciel qui s'y reflétait en même temps que les nuages et les croix des églises, et cette façon de les fouler lui avait paru si dévastatrice, si apocalyptique qu'il en avait été conduit à implorer : Pardon, mon Dieu !

Il roulait mille et une idées dans sa tête, mais en revenait toujours à la même question : qui était ce cavalier nocturne ? Doruntine avait prétendu ne l'avoir pas bien distingué au début, elle avait cru reconnaître en lui Konstantin, mais il était trop couvert de poussière, quasi méconnaissable. Il n'avait pas mis pied à terre, n'avait voulu rencontrer personne de la famille de son beau-frère (ils s'étaient pourtant connus, ils s'étaient vus à la noce) et il n'avait voulu voyager que de nuit. Il tenait donc à se cacher. Stres avait omis de demander à Doruntine si elle avait entraperçu ne fût-ce qu'une fois le visage de l'inconnu. Il fallait absolument qu'il la questionne là-dessus. De toute façon, on ne pouvait raisonnablement douter que le voyageur eût le souci de dissimuler son identité. Il était vraiment insensé de penser que ce pût être Konstantin, encore que la question ne se résumât pas à cela... De toute évidence, ce n'était pas Konstantin., mais, à présent, Stres en arrivait à douter qu'elle-même fût... Doruntine !

Il repoussa brutalement la table pour se lever, sortit en hâte et, dans le même élan, marcha. à grandes enjambées à travers la plaine. La pluie avait cessé. Par endroits, les arbres larmoyants secouaient leurs dernières gouttes brillantes. Stres avançait tête baissée. Il atteignit la porte de la demeure des Vranaj plus vite qu'il ne l'aurait pensé. Il parcourut le long vestibule où les femmes venues servir les deux malheureuses étaient désormais plus

nombreuses, et pénétra dans la pièce où celles-ci languissaient. Depuisle seuil, il aperçut le visage blême de Doruntine, ses yeux fixes entourés de cernes mauves. Comment avait-il pu en douter ? C'était bien elle, avec ce regard et ces traits que le lointain mariage n'avait point altérés, sauf pour les couvrir de la poussière de la distance.

Il l'avait vue en rêve, mais il ne se rappelait pas quand. Peut-être tout récemment, quelques jours auparavant. A moins qu'un rêve qu'il avait déjà fait ne lui fût revenu ? Elle était à moitié nue, allongée sur une balancelle, et lui-même, brûlant de désir, était empêché de s'approcher d'elle. Tantôt par le mouvement de la balancelle, tantôt par la position de son sexe à elle, qui, bizarrement, s'était déplacé vers sa hanche droite.

- Comment te sens-tu ? lui dit-il doucement en s'asseyant à son chevet, se repentant déjà des doutes qu'il avait conçus.

Les yeux de Doruntine se rivèrent sur lui. Il y avait quelque chose d'insoutenable dans cette fixité de glace surplombant un abîme, et Stres détourna le premier le regard.

- Je m'excuse de devoir te poser cette question, dit-il, mais c'est très important, comprends-moi, Doruntine, c'est important pour toi, pour ta mère, pour nous tous. Je voudrais te demander si tu as vu les traits de l'homme qui t'a ramenée ?

Doruntine continuait de le dévisager avec la même fixité.

- Non, répondit-elle enfin d'une voix très faible.

Stres sentit comme une fêlure traverser de part en part ce délicat rapport qui s'était instauré entre eux deux. Il éprouva un désir insensé de la saisir par les épaules et de lui hurler : pourquoi ne dis-tu pas la vérité ? Comment as-tu pu voyager des jours et des nuits durant avec un homme que tu croyais être ton frère, sans jamais regarder son visage ? N'avais-tu pas envie de le revoir ? De l'embrasser ?

- Comment est-ce possible ? demanda-t-il.

- J'étais si troublée dès qu'il m'eut dit qu'il étaitKonstantin et qu'il était venu me chercher, que j'ai été prise d'une horrible angoisse.

- Tu as pensé à mal ?

- Bien sûr. Au pire : à la mort.

- D'abord à la mort de ta mère, puis à celle d'un de tes frères ?

- Oui, de chacun d'eux tour à tour, y compris Konstantin.

- C'est pour cela que tu lui as demandé pourquoi il avait de la boue sur les cheveux et sentait la terre mouillée ?

- Oui, bien sûr.

Malheureuse, pensa Stres. Il imaginait l'horreur qu'elle avait dû éprouver en pensant, ne fût-ce qu'un instant, qu'elle chevauchait derrière un mort, car elle avait apparemment couvert une bonne partie du chemin, hantée par ce doute.

- Par moments, reprit-elle, je chassais cette idée de mon esprit. C'est mon frère, me disais-je, mon frère vivant. Mais...

Elle s'interrompit.

- Mais... répéta Stres, que voulais-tu dire ?

- Quelque chose m'empêchait de l'embrasser, fit-elle d'une voix presque inaudible. Je ne saurais dire quoi.

Stres contempla la courbe de ses cils, qui retombaient sur le haut de ses pommettes.

- J'avais une immense envie de le serrer dans mes bras, et pourtant je n'ai pas eu le courage de le faire même une seule fois.

- Pas même une seule fois, répéta Stres.

- Il m'en est resté un terrible remords, surtout maintenant que j'ai appris qu'il n'est plus de ce monde.

Sa voix se fit plus vive, son halètement s'accentua.

- Ah, si je pouvais refaire ce voyage, soupira-t-elle, si je pouvais le revoir !

Elle était absolument convaincue qu'elle avait voyagé en compagnie de son frère mort. Stres se demanda s'il devait la laisser sur cette conviction ou

lui exprimer ses propres doutes.

- Ainsi, tu n'as jamais vu son visage, dit-il. Pas même au moment où vous vous êtes quittés et qu'il t'a dit : « Va à la maison, car j'ai à faire à l'église » ?

- Non, pas même alors. Il faisait très noir et je n'y voyais goutte. Et, durant le voyage, j'étais constamment derrière lui.

- Mais vous ne vous êtes pas arrêtés, vous ne vous êtes reposés nulle part ?

Elle secoua la tête.

- Je ne m'en souviens pas.

Stres attendit que ses yeux, sous son regard à lui, eussent recouvré leur fixité.

- Mais tu ne t'es pas dit qu'il pouvait te cacher quelque chose ? demanda Stres. Il n'a pas voulu mettre pied à terre, même quand il est venu te chercher, il n'a même pas tourné la tête de tout le voyage et, d'après ce que tu me racontes, il ne voulait voyager que de nuit. Ne dissimulait-il pas quelque chose ?

- J'y ai pensé, répondit-elle. Mais, du moment qu'il était mort, il était naturel qu'il me dérobât son visage.

- Ou alors ce n'était pas Konstantin, fit brusquement Stres.

Doruntine le dévisagea longuement.

- Ça revient au même, dit-elle d'une voix placide.

- Comment ça, au même ?

- S'il n'était pas en vie, c'est comme si ce n'était pas lui.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire. Ne t'est-il jamais venu à l'esprit que cet homme pouvait ne pas être ton frère, ni vivant ni mort, mais un imposteur, un faux Konstantin ?

Doruntine fit un signe de dénégation.

- Jamais, dit-elle.

- Jamais ? répéta Stres. Cherche à bien te souvenir.

- Je puis le penser aujourd'hui, dit-elle, mais, cette nuit-là, à aucun moment je n'ai nourri un pareil doute.

- Et maintenant, tu peux l'éprouver ?

A nouveau elle le regarda longuement dans les yeux et il chercha à déceler ce qui dominait dans son regard : le chagrin, l'épouvante, le doute ou quelque douloureuse nostalgie. Tout cela s'y trouvait à la, fois, mais ne suffisait pourtant pas à le remplir ; il y restait place pour quelque chose d'autre, un sentiment inconnu ou qui paraissait tel, peut-être, parce qu'il était un mélange de tous les autres.

- Ce n'était peut-être pas lui, répéta Stres en rapprochant encore sa tête de la sienne pour sonder ses yeux comme le fond d'un puits. Il en émanait une humidité de larmes. Stres tâchait d'y discerner une image. Parfois, il avait l'impression que là, tout au fond, allait s'ébaucher, pareil à un spectre, le visage de l'inconnu. Mais son impatience à le capter s'accompagnait d'une épouvante tout aussi vive.

- Je ne sais plus quoi faire, lâcha-t-elle entre deux sanglots.

Il la laissa pleurer un moment en silence, puis lui prit la main, la serra doucement et, après avoir jeté un regard à la mère qui semblait sommeiller dans l'autre lit, il sortit sans bruit.

Les premiers rapports des aubergistes ne tardèrent pas à arriver. Se fondant sur son expérience, Stres était certain que vers la fin de la semaine, ces comptes rendus verraient leur nombre doubler. Et cela, non pas seulement à cause des soupçons accrus des aubergistes, mais du fait que les voyageurs, se sachant épiés, se seraient mis malgré eux à se déplacer de manière effectivement suspecte.

On évoquait toutes sortes de façons de se mouvoir,depuis les plus banales, comme les allées et venues des *samedinois*, ainsi qu'on surnommait les paysans qui, à la différence des autres, se rendaient au marché le samedi,

jusqu'à la démarche sinueuse des simples d'esprit, les seuls à arracher un sourire à Stres, même quand il broyait du noir.

Dans deux ou trois relations, il crut reconnaître la description de ses propres mouvements au cours de son dernier voyage de retour : « Le sept octobre au soir, sur la route du Comte, à un mille environ du monastère des Franciscains, chevauchait un homme difficile à reconnaître dans la pénombre du crépuscule. On distinguait seulement à grand-peine qu'il portait dans ses bras une grosse charge, un être vivant ou une croix. »

Stres secoua la tête en signe de dénégation. Dans la soirée du sept octobre, lui-même était bien passé à cheval sur le Pont du Comte, à un mille de l'abbaye des Franciscains. Mais il ne serrait contre lui ni être vivant ni croix. Au haut de la page de chaque rapport, il griffonna la mention « non ». Non, nulle part on n'avait aperçu un homme et une femme montés sur le même cheval ou sur deux chevaux différents, non plus qu'une femme voyageant seule, à cheval ou en voiture. Bien que les rapports en provenance des auberges les plus éloignées ne fussent pas encore parvenus, Stres en fut contrarié. Il avait cru fermement qu'il retrouverait d'emblée leurs traces. Est-ce possible ? se demandait-il en lisant les rapports. Se peut-il qu'aucun oeil humain ne les ait aperçus ? Est-ce que tout le monde dormait tandis qu'ils chevauchaient dans la nuit ? Non, impossible, se répétait-il pour se donner courage. Demain, il se trouvera sûrement quelqu'un pour dire qu'il les a vus. Et si ce n'est demain, ce sera après-demain. Il se sera sûrement trouvé un aeil...

Entre-temps, sur son ordre, son adjoint avait minutieusement consulté les archives de la maison afin d'y retrouver un fil qui conduisît à la solution de l'énigme. Au termede la première journée, les yeux gonflés d'avoir feuilleté une masse de documents, il déclara à son chef que c'était là une tâche maudite et qu'il aurait: préféré être expédié en mission sur les routes, d'auberge en auberge, pour repérer les traces des fuyards, plutôt que de se torturer sur ces archives. C'était une des maisons les plus anciennes d'Albanie et elle avait conservé des documents vieux de deux cents et parfois trois cents ans. Ils étaient écrits en toutes sortes de langues et d'alphabets, du latin à l'albanais, des caractères cyrilliques aux gothiques. C'étaient d'anciens titres de propriété, des testaments, des jugements, des notes sur la chaîne du sang, comme on appelait la généalogie de la famille, qui remontait à 881, des citations et des décorations. Certaines de ces

archives renfermaient des échanges de correspondance sur les mariages conclus. Il y avait là des dizaines de lettres, et l'adjoint de Stres mit de côté, pour les examiner à tête reposée, celles qui concernaient le mariage de Doruntine. Une fraction d'entre elles étaient rédigées en caractères gothiques, apparemment en allemand, et avaient été envoyées de Bohême ; les autres, qui lui parurent encore plus dignes d'intérêt, étaient des copies des lettres de madame-mère envoyées à son vieil ami le comte Thopia, seigneur de la principauté voisine à qui, semblait-il, elle demandait conseil pour certaines affaires de famille. Y figuraient également les réponses de ce dernier. Dans deux ou trois missives, sur lesquelles l'adjoint de Stres jeta un rapide coup d'oeil, madame-mère confiait précisément au comte ses hésitations au sujet du mariage de Doruntine dans un pays si éloigné, en sollicitant son avis. Dans l'une - ce devait être une des dernières - , d'une écriture à peine lisible (on devinait qu'elle avait été écrite d'une main tremblante, à un â.ge avancé), elle se plaignait de son immense solitude. Tour à tour, les épouses de ses fils étaient parties, emmenant leurs enfants, la laissant seule sur terre. Elles lui avaient promis de revenir la voir,mais aucune n'était réapparue et, d'une certaine manière, elle ne leur en voulait pas : quelle jeune femme eût aimé s'en retourner dans une maison qui tenait plus de la ruine et sur laquelle pesait, disait-on, le sceau de la mort ?

Stres écoutait attentivement son adjoint, bien que celui-ci eût l'impression que l'esprit de son chef vagabondait parfois ailleurs.

- Et ici, demanda finalement Stres, que dit-on, ici ?

L'autre lui lança un regard interrogateur.

- Ici, reprit Stres, pas dans les archives, mais parmi les gens, que dit-on de tout ça ?

Son second écarta les bras :

- Évidemment, tout le monde en parle.

Stres laissa passer un moment avant d'ajouter :

- Bien sûr, cela va de soi, il ne pouvait en être autrement.

Il referma le tiroir de son bureau, endossa sa pèlerine et, ayant souhaité bonne nuit à son adjoint, sortit.

Pour arriver jusque chez lui, il devait longer les portails et les clôtures des maisons à un étage qui s'étaient multipliées depuis que le bourg, naguère minuscule et paisible comme tous les villages environnants, était devenu le centre de la région. Les vérandas où les gens avaient coutume de rester, les soirs d'été, étaient désormais vides, et seules quelques rares chaises et balancelles avaient été laissées dehors dans l'espoir, semblait-il, que reviendrait encore quelques journées clémentes avant les rigueurs de l'hiver.

Mais si les vérandas étaient désertes, on voyait devant les portails et le long des clôtures des jeunes filles, parfois en compagnie de quelque garçon, qui chuchotaient. A l'approche de Stres, elles interrompaient leurs messes basses et le suivaient des yeux avec curiosité. L'événement de la nuit du 11 octobre avait excité l'imagination de tous, surtout des jeunes filles et des jeunes mariées. Stres se dit quechacune rêvait sûrement que quelqu'un - qui que ce fût, frère, ami lointain, homme ou ombre - en vînt à traverser pour elle un continent entier.

- Alors, lui dit sa femme quand il fut rentré, vous avez finalement découvert avec qui elle est revenue ?

En ôtant sa pèlerine, Stres lui lança un regard à la dérobée pour constater qu'il n'y avait pas un brin d'ironie dans ses propos. Grande, blonde, elle le contemplait avec une amorce de sourire, et Stres, l'espace d'un instant, bien qu'il fût sensible au charme de sa femme, se dit qu'il ne pouvait s'imaginer en train de chevaucher avec elle en croupe, accrochée à lui. Doruntine, en revanche, semblait avoir été créée pour chevaucher ainsi, cheveux au vent, enlaçant son cavalier de ses bras.

- Non, dit-il sèchement.

- Tu as l'air fatigué.

- Je le suis. Où sont les enfants ?

- Ils jouent en haut. Tu veux dîner ?

Il fit signe que oui et se laissa tomber, harassé, sur un siège recouvert d'un tissu de laine à longs poils. Dans la grande cheminée, quelques flammes tièdes léchaient deux grosses bûches de chêne sans parvenir à les embraser. Stres suivait des yeux les va-et-vient de sa femme.

- Comme si toutes les autres histoires ne suffisaient pas, voilà maintenant qu'il te faut retrouver un vagabond, dit-elle au milieu d'un tintement de vaisselle.

Elle ne fit aucune allusion à Domntine, mais n'en laissa pas moins percer son antipathie pour elle.

- On n'y peut rien, dit Stres.

Le bruit de vaisselle s'accentua.

- Et puis, au bout du compte, pourquoi la question de savoir avec qui cette ingrate est revenue chez elle a-t-elle tant d'importance ? reprit sa femme. Cette fois, le reproche lui était en partie destiné.

- Et en quoi est-elle ingrate ? fit-il posément.

- Comment, tu n'es pas de cet avis ? Tu ne trouves pas ingrate une fille qui, trois années durant, se prélasse dans son propre bonheur sans penser à sa mère, frappée par le deuil le plus atroce ?

Stres l'écoutait, tête basse.

- Elle ne le savait peut-être pas.

- Ah, elle ne savait pas ? Et comment s'en est-elle brusquement souvenue au bout de trois ans ?

Stres haussa les épaules. L'hostilité de sa femme envers Doruntine ne datait pas de la veille. Elle l'avait manifestée à maintes reprises ; une fois, ils s'étaient même querellés à son sujet. Cela s'était produit deux jours après les noces. Elle lui avait dit : « Pourquoi restes-tu là comme ça, à broyer du noir ? Êtes-vous donc tous si chagrinés de la voir partir ? » C'était la première fois qu'elle lui faisait une pareille scène.

- Elle a laissé sa pauvre mère seule dans cette détresse, poursuivit-elle, et brusquement il lui a pris de revenir juste pour lui arracher ce petit peu de vie qui lui restait. Pauvre femme, quel sort affreux !

- C'est vrai, fit Stres. Un tel désert...

- Dis plutôt une solitude d'enfer, acheva-t-elle. Voir s'en aller tour à tour ses belles-filles, la plupart avec des petits enfants dans les bras, et sa maison s'assombrir soudain comme un puits. Mais ses brus, en fin de compte, n'étaient que des pièces rapportées, et même si elles ont mal fait d'abandonner leur belle-mère dans le malheur, comment leur jeter la pierre quand la première à avoir laissé tomber cette pauvre femme a été sa fille unique ?

Stres contemplait le chandelier en cuivre, étonnamment semblable à ceux qu'il avait vus par ce matin mémorable, dans la pièce où languissaient Doruntine et sa mère. Il se disait que tout un chacun, à sa façon, allait prendre position sur l'événement qui venait de se produire, et que son avis dépendrait de la place qu'il s'était faite dans la vie, de sa chance en amour ou dans le mariage, de son aspectextérieur, de la mesure de bonheur ou de malheur qui lui était échue, des faits qui avaient marqué le cours de son existence, ou de ses motivations les plus secrètes, celles que l'on se cache parfois à soi-même. Tel serait dans l'ensemble l'écho que l'événement éveillerait chez ces gens qui, croyant émettre un jugement sur le drame d'autrui, ne feraient en réalité qu'évoquer le leur.

Au matin, un messager de la chancellerie du prince apporta un pli à l'intention de Stres. C'était une note stipulant que le prince, ayant pris connaissance des événements du 11 octobre, ordonnait que rien ne fût épargné pour faire la lumière sur toute cette histoire, de manière à prévenir, comme le redoutait Stres lui-même, tout trouble ou malentendu parmi la population.

La chancellerie priait Stres de la tenir informée dès qu'il estimerait la question résolue.

Hum, se dit Stres après avoir parcouru pour la seconde fois cette note succincte... La question considérée comme résolue... facile à dire ! Je voudrais bien vous voir à ma place !

Il avait mal dormi et, au matin, il avait retrouvé l'inexplicable animosité de sa femme qui, bien qu'il se fût gardé de la contredire, ne lui pardonnait pas de n'avoir pas partagé avec flamme son jugement sur Doruntine. Il avait remarqué que ce genre de frictions, qui n'engendraient pas d'éclats, étaient en réalité plus pernicieuses que les franches disputes, généralement suivies d'une réconciliation.

Stres avait encore en main la lettre de la chancellerie du prince quand son adjoint fit son entrée pour lui dire que le gardien du cimetière avait une communication à lui faire.

- Le gardien du cimetière ? s'étonna Stres en toisant son second d'un air de reproche. Il fut tenté de lui dire :« Tu vas encore chercher à me faire croire que quelqu'un est sorti de sa tombe ? », mais, à ce moment-là, par la porte entrouverte apparut effectivement un homme qui était, semblait-il, l'individu annoncé.

- Qu'il entre, dit froidement Stres.

Le gardien entra et s'inclina avec déférence.

- Alors ? fit Stres, voyant l'autre planté comme un pieu devant lui.

Le gardien avala sa salive.

- Je suis le gardien du cimetière de l'église, monsieur Stres, et je voulais vous dire que...

- Que la tombe a été violée ? l'interrompit Stres. Je le sais déjà.

Le gardien le fixa, décontenancé.

- Je... je..., balbutia-t-il, je voulais dire...

- S'il s'agit du déplacement de la pierre tombale, je suis au courant, le coupa de nouveau Stres sans pouvoir dissimuler son irritation. Si tu as autre chose à déclarer, je t'écoute.

Stres s'attendait à ce que le gardien dise : non, je n'ai rien à ajouter, et il avait repenché la tête vers sa table de travail quand, à son vif étonnement, il entendit la voix de l'autre :

- C'est autre chose que j'ai à vous dire.

Stres releva la tête et le considéra d'un oeil sévère, comme pour lui donner à entendre que ce n'était pas l'endroit indiqué pour plaisanter.

- Alors, tu as autre chose à me dire ? fit-il sur un ton de scepticisme teinté d'ironie. Voyons donc.

Le gardien, encore perturbé par la froideur avec laquelle il avait été reçu, vit Stres relever ses mains des papiers déployés devant lui comme pour lui dire : « Eh bien, voilà, tu m'as arraché à mon travail, tu es satisfait ? Écoutons ce que tu vas nous dégoiser. »

- Nous sommes des gens incultes, monsieur Stres, fit-ild'une voix timide. Nous ne savons peut-être pas ce que nous disons, excusez-nous, mais j'ai pensé que, qui sait...

Stres eut brusquement pitié de lui :

- Parle, je t'écoute, lui dit-il d'une voix radoucie.

Qu'est-ce qui me prend ? songea-t-il. Pourquoi devrais-je décharger sur les autres l'énervement où me met toute cette histoire ?

- Parle, répéta-t-il. De quoi s'ag;it-il ?

Le gardien, quelque peu rassuré, inspira profondément :

- Tout le monde prétend que l'un des fils de Madame Mère est sorti de sa tombe, dit-il sans quitter Stres des yeux. Vous êtes mieux au courant que moi de cette affaire. Il y a même des gens qui ont commencé à venir au cimetière pour voir si l'on avait déplacé les pierres, mais c'est là une autre histoire. Ce que je voulais vous dire, c'est encore autre chose...

- Continue, lâcha Stres.

- Un dimanche, pas dimanche dernier, ni celui d'avant, mais le précédent, Madame Mère, à son habitude, est venue au cimetière allumer un cierge sur la tombe de chacun de ses fils.

- Il y a deux dimanches de cela ?

- Oui, monsieur Stres. Elle a allumé un cierge sur chaque tombe, mais sur celle de Konstantin, elle en a allumé deux. Je me trouvais alors tout près de là, et j'ai entendu ce qu'elle a dit en s'inclinant vers la niche du tombeau.

Le gardien fit de nouveau une courte pause, les yeux toujours fixés sur Stres. Deux dimanches auparavant, se répéta celui-ci. Autrement dit, il y a un peu plus de quinze jours, traduisit-il sans trop savoir lui-même pourquoi.

- J'avais entendu beaucoup de lamentations de mères, et les siennes aussi, reprit le gardien, mais jamais je n'avais frémi comme je l'ai fait en l'entendant, elle, ce jour-là.

Stres, qui avait porté la main à son menton, écoutait à présent le gardien avec une extrême attention.

- Ce n'étaient pas des lamentations ni des pleurs habituels, précisa le gardien. C'était une malédiction.

- Une malédiction ?!

Le gardien inspira de nouveau à fond, sans dissimuler sa satisfaction d'avoir pu finalement capter toute l'attention du capitaine.

- Oui, monsieur, une malédiction, et effrayante !

- De quel genre ? Dis-m'en davantage ! fit Stres avec impatience.

- Il m'est difficile de rapporter textuellement ses propos, j'étais trop troublé, mais elle, disait à peu près ceci : « Konstantin, as-tu oublié la promesse que tu m'as faite de me ramener Doruntine chaque fois que je m'ennuierais d'elle ? » Car, vous le savez sans doute comme tout le monde, monsieur Stres, Konstantin avait donné à sa mère sa bessa de...

- Je sais, je sais. Continue.

- Eh bien, elle disait : « Maintenant que me voici restée complètement seule sur cette terre, puisque tu as toi-même ravalé ta promesse, puisse la terre ne jamais t'absorber ! » Tels furent plus ou moins ses propres mots.

Le gardien, tout en parlant, scrutait le visage de Stres, mais, à la fin, alors qu'il s'attendait que l'autre restât médusé par son effrayant récit, il nota que les yeux du capitaine s'étaient comme abîmés dans d'autres réflexions... Il en perdit son assurance.

- J'ai pensé venir vous le raconter, des fois que cela puisse vous être utile, dit-il. J'espère ne pas vous avoir dérangé.

- Non, nullement, se hâta de répondre Stres. Au contraire, tu as très bien fait. Je te remercie.

Le gardien s'inclina avec déférence et sortit en se demandant une dernière fois s'il avait bien ou mal fait de s'être donné la peine de venir jusque-là.

Stres semblait toujours plongé dans ses pensées. Un moment plus tard, il sentit une autre présence dans lapièce. Il releva la tête et aperçut son adjoint, mais ce fut pour l'oublier aussitôt. Il se disait : « Comment avons-nous pu être aussi étourdis ? Comment n'avons-nous pas parlé à la mère ? » Les deux fois qu'il s'était rendu chez elles, il n'avait interrogé que Doruntine. La mère pouvait avoir elle aussi son explication de l'événement. C'était vraiment une impardonnable étourderie que de ne point l'avoir questionnée.

Stres leva la tête. Son second était là devant lui, attendant.

- Nous avons commis une inexcusable bêtise, fit Stres.

- A propos de la tombe ? A vrai dire, j'y ai bien pensé, mais...

- Qu'est-ce que tu me serines là ? l'interrompit Stres. Cela n'a rien à voir avec la tombe et ces histoires de fantômes. Quand le gardien me parlait de la malédiction de la vieille dame, je me disais : comment avons-nous fait notre compte pour ne jamais nous entretenir avec elle ? Comment avons-nous pu nous montrer aussi stupides ?

- C'est vrai, fit le second d'un ton coupable. Vous avez raison.

Stres se leva brusquement.

- Allons immédiatement chez elle, dit-il. Tâchons de réparer au plus tôt cette erreur.

Un moment plus tard, ils étaient dans la rue. Son adjoint cherchait à régler son pas sur les longues enjambées de Stres.

- Il ne s'agit pas seulement de la malédiction, reprit ce dernier. Il faut savoir ce que la mère pense de tout cela. Elle pourrait jeter une certaine lumière sur toute cette énigme.

- Vous avez raison, dit l'adjoint dont les mots, scandés par son halètement, semblaient se détacher et flotter parmi le vent et le brouillard. En lisant ses lettres, il m'est venu une idée... On y devine certaines choses... mais cela, je ne vous le préciserai que plus tard... Je n'en suis pas encore assez sûr, et puis c'est quelque chose de tout à fait insolite...

- Ah oui ?

- Oui... Pour le moment, vous me permettrez de ne rien vous en dire. Je veux terminer d'éplucher sa correspondance. Je vous ferai part ensuite de mes conclusions...

- L'essentiel, pour l'heure, est de parler avec la mère, dit Stres.

- Oui, certes.

- Surtout à cause de cette malédiction dons nous a parlé le gardien du cimetière. Je ne pense pas qu'il ait inventé ça.

- Sûrement pas. C'est un homme honnête et sérieux, je le connais bien.

- Oui, surtout à cause de cette malédiction, reprit Stres. Car si l'on retient ladite malédiction, on n'a plus aucune raison de douter que, lorsque Doruntine a dit de l'extérieur : « Mère, ouvre-moi, je suis revenue avec Konstantin » (pour autant qu'elle ait vraiment proféré ces mots), la mère ait ajouté foi à ces paroles bouleversantes. Tu me suis ?

- Oui, oui.

- Seulement, ici, il y a encore autre chose, poursuivit Stres sans ralentir le pas. La mère s'est-elle réjouie de voir que son fils lui avait obéi et était sorti de sa tombe, ou bien s'est-elle repentie d'avoir dérangé le mort ? A moins qu'aucune de ces hypothèses ne soit fondée et qu'il y ait eu là quelque chose d'encore plus trouble, de plus confus ?

- C'est mon avis, fit le second.

- C'est ce que je pense également, ajouta Stres. Le fait que la vieille mère ait reçu un choc aussi fatal porte à penser qu'elle a eu alors connaissance d'un terrible malheur.

- Oui, justement, fit son adjoint. Cela va bien dans le sens des soupçons dont je vous parlais tout à l'heure...

- Sinon, le choc de la mère ne s'explique pas. Le choc de Doruntine est au fond explicable, car elle apprend alors la mort de ses neuf frères ; celui de la mère, par contre, ne l'est pas tant. Mais que se passe-t-il ?

Stres s'arrêta.

- Qu'est-ce qui se passe ? répéta-t-il. Je crois entendre des cris...

Ils n'étaient plus loin de chez les Vranaj et sondèrent du regard la vieille demeure.

- J'ai aussi cette impression, dit l'adjoint.

- Oh, mon Dieu, pourvu que la vieille ne soit pas morte ! fit Stres. Ah, nous avons commis une funeste erreur !

Allongeant le pas, il se remit en route. Ses bottes pataugeaient dans les flaques et dans la boue, en arrachant des feuilles pourries.

- Quelle folie ! marmonna-t-il. Quelle folie !

- Ce n'est peut-être pas elle, fit le second. C'est peut-être... Doruntine !

- Comment ? hurla presque Stres, et l'autre comprit que, pour son chef, l'idée de la mort de la jeune femme était inconcevable.

Ils firent sans un mot le chemin qui les séparait encore de la maison des Vranaj. De part et d'autre de la route, les hauts peupliers secouaient lugubrement leurs dernières feuilles. On distinguait maintenant clairement les pleurs des femmes.

- Elle est morte, murmura Stres, il n'y a pas de doute.

- Oui, la cour de la maison est noire de monde.

- Que s'est-il passé ? demanda Stres à la première personne qu'ils rencontrèrent.

- Chez Madame Mère, répondit l'autre, elles sont mortes toutes les deux, la mère et la fille.

- Ce n'est pas possible !

L'autre écarta les bras et passa son chemin.

- C'est incroyable ! murmura de nouveau Stres en ralentissant le pas. La salive s'était tarie dans sa bouche qu'il sentait terriblement amère.

Les grilles du portail étaient béantes. Ils se retrouvèrent dans la cour au milieu d'une foule de gens qui allaient et venaient, sans but. Stres interrogea quelqu'un d'autre etreçut la même réponse : toutes les deux étaient mortes. De l'intérieur parvenaient les plaintes des pleureuses. Toutes les deux, se répéta-t-il, abasourdi.

Il se laissa bousculer de toutes parts. Il n'avait plus la moindre volonté non seulement d'agir en tel ou tel sens, mais même de réfléchir lucidement. A la vérité, tout en marchant, l'idée que la défunte fût Doruntine l'avait bien assailli à deux ou trois reprises, mais il l'avait aussitôt écartée. A plus forte raison, il ne pouvait croire que toutes deux eussent cessé de vivre. Par moments, bien que cette idée l'horrifiât, c'était pourtant la mort de Doruntine qui lui avait paru la plus probable, car en chevauchant en croupe derrière un trépassé, comme elle-même croyait l'avoir fait, elle avait déjà, de quelque manière, tant soit peu accédé à la mort.

- Comment ? demanda-t-il à la cantonade dans ce tourbillon d'épaules et de voix de badauds. Comment sont-elles mortes ?

La réponse lui vint de deux ou trois voix à la fois.

- La fille est morte d'abord, la mère ensuite.

- Ah, Doruntine est morte la première ?

- Oui, monsieur le capitaine. Et, évidemment, il ne restait plus à la vieille mère qu'à clore le cycle des morts.

« Quel malheur, quel malheur ! disait quelqu'un près d'eux. Les Vranaj se sont éteints, éteints à jamais ! »

Stres aperçut un moment son adjoint, ballotté comme lui parmi la foule. Désormais, l'énigme est totale, pensa-t-il. Mère et fille ont emporté le secret dans leur tombe.

Il se représenta les neuf sépultures au cimetière entourant l'église et faillit s'écrier : « Vous m'avez laissé seul ! » Toutes deux s'en étaient allées,

l'abandonnant à cette horreur.

La foule alentour était agitée d'un bouillonnement d'enfer. Stres était dans un tel état de tension qu'il sentit ses tempes sur le point d'éclater. Il se demanda de qui il devait avant tout se garder : de cette multitude en convulsions ou de lui-même.

« Les Vranaj se sont éteints », redit une voix. Il leva la tête pour voir qui avait proféré ces mots, mais, inconsciemment, au lieu de chercher quelqu'un parmi la foule, il porta son regard vers les avant-toits de la maison, comme si la voix était venue de là. Pendant quelques instants, il n'eut pas la force de l'en détacher. Noircies et tordues par les intempéries, les poutres des larges auvents, saillant hors des murs, évoquaient mieux que tout autre signe le lugubre destin de la lignée qui avait vécu sous ce toit.

III

Les gens affluaient des quatre coins de la principauté pour participer aux funérailles de madame-mère et de Doruntine. Depuis des temps immémoriaux, les événements se répartissaient en deux groupes : ceux qui rassemblaient et ceux qui séparaient. Les premiers étaient vécus et appréciés sur les places de marché, aux carrefours, dans les auberges. Quant aux seconds, chacun les absorbait ou en était absorbé dans sa solitude.

On eut tôt fait de comprendre que cet enterrement relevait des deux catégories à la fois. Bien qu'à première vue il parût appartenir aux foules et à la rue, les commentaires qui l'accompagnaient faisaient affleurer tout ce qui avait été murmuré ou même médité derrière les murs, voire ce qui avait chamboulé les esprits.

Comme toute agitation intérieure qui, après avoir douloureusement couvé, finit par monter au jour, les bruits courant sur Doruntine croissaient, enflaient, déformés dans les sens les plus imprévus. Une multitude sans fin traînait l'événement derrière elle et était en même temps entraînée par lui, s'efforçait de le façonner à son goût,mais, ce faisant, était elle-même modelée, meurtrie ou assommée par lui.

Des gens de haut lignage aux armoiries peintes sur les portes de leurs carrosses, des moines errants, des vagabonds et toutes sortes d'autres individus qui tour à tour envahissaient et vidaient la grand'route se rendaient en attelage ou pour la plupart à pied vers le chef-lieu.

Les obsèques devaient avoir lieu le dimanche. Les dépouilles avaient été disposées dans la grande salle de réception désaffectée depuis la mort des fils. Dans l'éclat des chandelles, les anciens emblèmes de la maison, les armes et les icônes sur les murs, de même que les masques des défuntes paraissaient couverts d'une poudre d'argent.

Près des majestueux cercueils de bronze (la vieille mère, dans son testament, avait destiné une grosse somme à ses funérailles), quatre pleureuses assises sur de petits sièges en bois sculpté conduisaient les lamentations. Vingt heures après la mort, parmi les reflets cuivrés des

cercueils, les pleurs étaient devenus plus uniformes, quoique plus graves. Par intervalles, les pleureuses entrecoupaient leurs plaintes de strophes en vers. Tour à tour ou toutes quatre ensemble, elles réévoquaie;nt certains épisodes de cet événement d'une horreur inouïe.

D'une voix frémissante, une des pleureuses rappelait le mariage de Doruntine, son départ pour un pays lointain. L'autre, d'un ton encore plus tremblant, pleurait les neuf garçons qui, au lendemain de la noce, étaient tombés au combat contre l'armée contaminée. La troisième enchaînait en discourant sur le deuil de la mère restée seule. Quant à la quatrième, évoquant la visite de la mère au cimetière pour maudire son fils qui avait violé sa bessa, son chant disait :

Konstantin, maudit sois-tu,

Te rappelles-tu ta bessa

Ou bien est-elle enterrée avec toi ?

Puis la première pleureuse chantait la résurrection du fils maudit et sa chevauchée nocturne vers le pays où s'était mariée sa sœur :

Si pour une joie tu es venu,

Je me vêtirai en fée,

Si pour un deuil tu es venu,

En robe de bure je me mettrai,

Et la troisième lui répondait avec les paroles du mort :

Viens, ma sœur, viens comme tu es.

Puis la quatrième et la première pleureuse, se donnant la réplique, chantaient ensemble la chevauchée du frère et de la sœur, et l'étonnement des oiseaux qu'ils croisaient en chemin :

Nous avons vu d'étranges choses,

Mais jamais mort et vivant

Chevaucher ainsi ensemble...

La troisième pleureuse narrait leur arrivée près de la maison et la fuite de Konstantin en direction du cimetière. Puis la quatrième concluait le pleur en chantant les coups frappés à la porte par Doruntine, ses mots pour dire à sa mère que c'était son frère qui l'avait ramenée, afin de tenir sa promesse, et la réponse de la mère, de l'intérieur de la demeure :

Konstantin est mort et enterré.

Pourquoi, depuis trois ans qu'il gît sous terre,

N'est-il pas réduit en poussière ?

Après le chœur de lamentations de toutes les femmes présentes, les pleureuses, ayant fait une courte pause, reprenaientleurs chants funèbres. Les paroles dont elles accompagnaient leurs plaintes variaient d'un chant à l'autre. Certains vers étaient répétés, d'autres modifiés ou totalement remplacés. Dans ces nouveaux chants, les pleureuses passaient rapidement sur les épisodes développés dans les précédents, ou s'étendaient au contraire sur tel passage qu'elles avaient survolé ou omis. C'est ainsi que, dans un couplet donné, il était consacré davantage de place aux préludes de l'événement, aux temps heureux de la grande famille Vranaj, aux hésitations sur le lointain mariage de Doruntine, et à la promesse de Konstantin de ramener sa sœur à sa mère chaque fois que celle-ci en exprimerait le souhait. Dans tel autre, tout cela était évoqué brièvement et les pleureuses s'attardaient davantage sur la chevauchée lugubre, rapportant les propos échangés entre le mort et la vivante. Dans un autre chant encore, tout cela était traité plus rapidement et il était fourni d'autres détails, comme la quête de Doruntine par son frère allant de bal en bal (au village de Doruntine, il y avait alors fête), et les propos du cavalier à l'adresse des jeunes filles du village : « Elles étaient très belles, mais leur beauté le laissait de glace. »

Les gens que Stres avaient envoyés à cette fin prenaient note en détail de la teneur de ces oraisons et la lui rapportaient aussitôt. Lui, près de la

fenêtre par où soufflait le vent froid du nord, examinait les feuillets, l'air comme engourdi, puis prenait la plume et s'employait à y souligner des mots ou des lignes entières.

- Nous aurons beau nous creuser la tête jour et nuit pour tenter d'expliquer ce qui s'est passé, dit-il à son adjoint ; les pleureuses, elles, n'en poursuivent pas moins leur besogne.

- C'est vrai, lui répondit son second ; elles ne mettent pas même en doute sa sortie du tombeau.

- Sous nos yeux est en train de naître une légende, fit Stres en lui tendant les feuillets remplis de lignes soulignées.Regarde-moi ça. Jusqu'à il y a deux jours, les chants étaient encore dépouillés, mais, depuis hier soir, et surtout aujourd'hui, ils épousent la forme d'une légende aux contours bien précis.

Son second considéra un moment les feuillets remplis de vers et de mots soulignés, émaillés de courtes notes en marge. Par endroits, la main de Stres avait tracé des points d'interrogation ou d'exclamation.

- Ce qui n'empêche pas qu'on puisse tout de même tirer quelque chose de ces pleureuses, fit observer timidement son adjoint.

- Bien sûr, répondit Stres. Ces derniers temps, j'ai noté que l'on remettait de plus en plus en usage une antique façon de pleurer les morts, celle dite « pleurer dedans la loi ».

- En effet, confirma son second,

- Je ne sais si cette expression existe dans une autre langue, mais, pour ma part, en ma qualité de serviteur de la loi, justement, je suis frappé par cette formule employée pour désigner les pleurs féminins à l'occasion de deuils.

- De fait, fit le second.

- Cela veut peut-être dire que ce genre de pleurs représentent quelque chose de plus qu'il n'y paraît. Qu'ils tendent à s'ériger en loi.

Son adjoint, embarrassé, ne savait trop quoi répondre.

Depuis les fenêtres, on découvrait la grand'route par où ne cessaient d'affluer les gens qui allaient participer à l'enterrement. Les auberges, non pas seulement celles des environs, mais d'autres encore à plusieurs milles à la ronde, étaient bondées. Les vieux amis de la famille ainsi que ses nombreux parents par alliance étaient tous venus. On notait aussi la présence d'envoyés des deux Églises, Rome et Byzance, de la famille du prince et d'autres seigneurs des principautés et comtés voisins. Le comte Thopia, ancien ami de Madame Mère, dans l'impossibilitéde faire lui-même le voyage (pour raisons de santé ou à cause d'un froid qui s'était instauré entre le prince et lui ? nul n'aurait su le dire), avait envoyé un de ses fils pour le représenter.

L'enterrement eut lieu comme prévu dans la matinée du dimanche. La route étant trop étroite, le long cortège avançait difficilement vers l'église. Beaucoup étaient contraints de franchir les fossés et de marcher à travers champs. Un grand nombre d'entre eux avaient naguère été conviés au mariage de Doruntine, et le timbre lugubre du glas leur rappelait cet événement. C'était, de la demeure des Vranaj à l'église, la même route, la même cloche, sauf que celle-ci faisait entendre aujourd'hui des sons différents, traînants, amortis, comme obéissant aux lois d'un autre royaume. Mais, à part cela, bien des choses étaient semblables et, à l'instar du cortège nuptial trois ans auparavant, ceux qui formaient le cortège funèbre tendaient la tête pour suivre des yeux le corbillard tout comme ils avaient jadis admiré le cheval de la mariée. Et la route elle-même, incapable, eût-on dit, de contenir un tel débordement, que ce fût de liesse ou de douleur, rejetait sur ses bas-côtés une partie des gens qui couraient comme autrefois à travers les terres en friche.

Entre le mariage de Doruntine et son enterrement s'était produite la mort de ses neuf frères ; c'était comme un cauchemar dont on ne gardait qu'un souvenir confus. Il avait duré deux semaines. La chaîne des malheurs semblait ne devoir jamais finir. On eût dit que la mort ne pouvait se sentir rassasiée qu'après avoir clos définitivement la porte des Vranaj. Après les deux premières morts, le même jour, il semblait que le sort s'était assez acharné sur la famille, et nul n'imaginait ce qu'allait apporter la journée du

lendemain. Nul ne pensait que les deux autres frères, amenésblessés la veille, mourraient trois jours plus tard. Leurs blessures ne paraissaient pas dangereuses et, comparées aux plaies des deux tués, elles avaient paru encore moins graves aux gens de la maison. Mais quand, au troisième matin, on les trouva morts, sur la maison déjà accablée par le premier deuil, en même temps que ce nouveau chagrin qui s'en venait alourdir l'autre s'abattit une douleur insupportable, une sorte de remords dû à la négligence manifestée à l'égard des deux blessés, à leur abandon (en fait, on ne les avait guère abandonnés, mais on avait ce sentiment à présent qu'ils étaient morts). Tous étaient comme fous de chagrin : la vieille mère, les autres frères, les jeunes épouses devenues veuves. Ils se rappelaient les blessures des deux morts qui maintenant leur semblaient béantes, ils pensaient aux soins qu'ils auraient dû prodiguer aux blessés et auxquels il leur semblait avoir manqué, et ils se sentaient tous coupables. La mort des blessés redoubla leur douleur, car ils avaient l'impression d'avoir disposé de leurs deux vies et de les avoir laissé s'échapper pour rien. Et quelques jours plus tard, quand la mort s'en fut revenue dans leur maison d'un pas encore plus pesant, pour emporter les cinq autres frères, la vieille mère et les jeunes veuves s'abîmèrent dans le désespoir. Dieu lui-même, disait-on, ne frappe pas deux fois au même endroit, alors que le malheur, lui, avait frappé la demeure des Vranaj comme jamais il n'avait fait pour aucune autre. Ce fut alors seulement qu'on apprit que les Albanais s'étaient battus contre une armée malade de la peste et que, de ce fait, les morts, les blessés et la plupart de ceux qui étaient rentrés vivants de la guerre connaîtraient probablement le même sort.

En trois mois, la grande maison des Vranaj, naguère si bruyante et joyeuse, s'était muée en une demeure d'ombres. Seule Doruntine, partie peu auparavant, ignorait tout de cet horrible deuil.

La cloche de l'église continuait de sonner le glas, mais parmi les gens venus à l'enterrement, on eût difficilement trouvé une personne qui eût gardé quelque souvenir précis de celui des neuf frères. Tout s'était alors passé comme dans un cauchemar, en pleines ténèbres : pendant plus d'une semaine, des cercueils étaient sortis de la maison des Vranaj presque chaque jour. Beaucoup même ne pouvaient se rappeler avec exactitude l'ordre des morts, et bientôt on aurait du mal à préciser qui d'entre les frères était tombé

sur le champ de bataille, qui mort de maladie, qui à la fois de ses blessures et du haut mal.

Le mariage de Doruntine, en revanche, était un événement dont tout un chacun se souvenait avec netteté. C'était un de ceux que le temps a la faculté d'embellir, et cela non point parce qu'ils sont inoubliables en soi, mais parce qu'ils ont le don de coaguler tout ce qui, du passé, est beau ou jugé tel, et qui n'est plus. En outre, c,'était la première union aussi lointaine d'une jeune fille du pays. Depuis l'aube des temps, ce genre de mariages avaient prêté à controverses. Diverses opinions s'étaient opposées à ce propos, il y avait eu des heurts et des affrontements sans fin. Les premiers soutenaient mordicus que les mariages entre soi, ou tout au moins internes au même village ou à la même région, préservaient le clan des ébranlements et surtout de la pénétration du sang étranger, suspect. Ils citaient en contre-exemples les villes côtières comme Durrës ou Lezhë où la noble race des Arberèches était amenée à se mélanger à de nouveaux arrivants de tout acabit. Ils évoquaient surtout le destin de Maria Matrenga, renommée pour sa beauté, qui, quelques années auparavant, ayant pris époux dans un autre comté, s'était, précisément à cause de cet éloignement, de la différence de climat et de coutumes, et surtout de sa nostalgie pour les siens, étiolée pour finalement s'éteindre.

Les seconds, partisans des mariages lointains, affirmaient le contraire. Ils rappelaient le Canon immémorial qui prohibaitle mariage au-dessus du quatre centième degré de parenté, et effrayaient les gens en leur laissant entrevoir les séquelles de la consanguinité. A la triste histoire de Maria Matrenga, ils opposaient celle de Palok le simple d'esprit, un débile mental de dix-neuf ans dont le père et la mère étaient liés par un proche cousinage et que l'on rencontrait errant à toute heure par les chemins du village.

Les deux camps s'étaient longuement affrontés. Par moments, il semblait que l'histoire azuréenne de Maria Matrenga, couverte de poudre d'or à l'instar d'une icône, dominait l'air ambiant, surtout à l'heure crépusculaire ou lors des changements de saisons ; mais survenaient des journées de moiteur malodorante où la bave et les bredouillements du pauvre crétin épouvantaient tout un chacun.

La thèse des mariages lointains avait commencé à gagner du terrain. Mais alors que les gens, effrayés par la consanguinité, s'étaient finalement

résignés à renoncer aux épousailles entre proches, ils avaient eu davantage de mal à admettre une certaine extension de la distance requise pour procéder aux unions. Au début, celle-ci fut fort timide : on accepta deux, puis quatre, puis sept montagnes de distance, et tout autant de vallées... pour en arriver à la grandiose distance du mariage de Doruntine, séparée des siens par près de la moitié du continent.

Naturellement, pendant que la foule, suivant le cortège des invités, se dirigeait lentement vers l'église, les gens parlaient, chuchotaient, rappelaient les circonstances de la conclusion du mariage de Doruntine, les hésitations de la mère et des frères qui ne voulaient pas de cette union, l'insistance de Konstantin en faveur du mariage, et la bessa qu'il avait donnée à sa mère de lui ramener Doruntine. Quant à celle-ci, on ignorait si elle avait librement consenti à ces noces. Plus belle que jamais, à cheval au milieu de ses frères et de ses proches, juchés eux aussi sur leurs montures, en larmes comme devait l'être selon l'usagetoute jeune mariée, toute vaporeuse, elle appartenait déjà à l'horizon davantage qu'à leur maison.

Tout cela était évoqué à présent que le cortège parcourait le même itinéraire qu'avait suivi alors la foule des invités. Et de même qu'un service de cristal resplendit encore plus sur un tapis de velours noir, sur ce fond de deuil, l'évocation du mariage de Doruntine gagnait en éclat dans l'esprit de tous. Désormais, les gens pouvaient difficilement penser à l'un sans penser à l'autre, d'autant plus que Doruntine, à leurs yeux, était tout aussi belle dans son cercueil que sur le cheval nuptial. Belle, mais à quoi bon ? murmuraient-ils. Nul n'a joui de sa beauté. Maintenant, c'est à. la terre d'en profiter.

D'autres, à voix encore plus basse, parlaient de son mystérieux retour, répétant ce que d'aucuns leur en avaient dit, ou bien affirmant le contraire. Il paraît que Stres s'emploie à élucider l'énigme, le prince en personne l'a chargé de mettre au jour les racines de ce mystère, disait l'un. Croyez-moi, il n'y a là aucun mystère, intervenait son compagnon ; elle est revenue fermer la boucle de la mort, c'est tout. Oui, mais comment est-ce qu'elle est revenue ? Ah, cela, on ne le saura jamais. Il paraît qu'un de ses frères est sorti nuitamment de sa tombe pour aller la chercher. C'est ce que j'ai entendu dire, c'est vraiment renversant. Mais il y a aussi des gens pour prétendre que... Je s;ais, je sais, mais ne le répète pas, c'est péché que de

raconter ces choses-là, surtout aujourd'hui à son enterrement. Prions plutôt pour la pauvrette, que la terre ne pèse point sur elle !

La conversation roulait à nouveau sur la noce d'il y avait trois ans, et beaucoup avaient l'impression que cet enterrement n'en était que le prolongement, ou, mieux encore, était la noce elle-même, mais à l'envers, tête en bas. En fait, après son voyage nuptial, Doruntine avait fait une nouvelle randonnée, cette fois macabre... avec un mort, ou avec un... inconnu... Quoi qu'il en fût, ç'avait été un voyage peu ordinaire... ou plutôt non, contre-nature...,et qui plus est en compagnie d'un mort... ou pis encore, d'un... Mais passons, par un jour pareil, c'est péché que de dire de telles choses. Dieu nous pardonne à nous autres pécheurs, mais que la terre lui soit légère !

Et les gens coupaient court à leur discussion, s'accordant tacitement pour, quelques jours plus tard, peut-être même dès le lendemain, les mortes une fois enterrées et la tranquillité revenue, reparler de tout cela, peut-être avec moins de réticences, sûrement avec plus de méchanceté.

C'est précisément ce qui se produisit. Sitôt après l'enterrement, alors que toute cette histoire semblait avoir pris fin, monta une immense rumeur telle qu'on en avait rarement entendue. Elle se propagea par vagues dans les campagnes environnantes, de là poussa plus loin, jusqu'aux confins de la principauté, franchit ses frontières et se répandit dans les principautés et comtés voisins. On eût dit que les nombreuses personnes qui avaient assisté à l'enterrement en avaient emporté des fragments pour les semer dans tout le pays. C'étaient les mêmes qui, le dimanche de l'enterrement, priant pour Doruntine, avaient ressassé à des dizaines de reprises que la poussière ou la boue lui fussent hospitalières et ne lui pesassent point trop sur la poitrine. Et à présent, il ne les effleurait pas que, médisant d'elle, leurs propos à son sujet lui étaient plus écrasants que la glèbe et les pierres.

Passant de bouche à oreille, reprise d'un souffle à l'autre, la rumeur véhiculait assurément maints reproches, de ceux que tout un chacun s'abstient d'exprimer ouvertement mais qu'en de telles circonstances on est prompt à évoquer de façon oblique. A mesure qu'elle s'éloignait, elle se dilatait, changeait de forme, comme un nuage errant, quoique son essence

demeurât immuable : un mort était sorti de sa tombe pour tenir la promesse qu'il avaitfaite à sa mère de lui ramener, quand elle en exprimerait le désir, sa soeur mariée dans un pays lointain.

Une semaine s'était à peine écoulée depuis l'enterrement des deux femmes que Stres fut convoqué d'urgence au monastère des Trois-Croix. Il y était attendu par l'archevêque de la principauté, venu expressément pour une affaire importante.

Expressément pour affaire importante, se répéta Stres à deux ou trois reprises en traversant la plaine à cheval. Qu'est-ce que l'archevêque pouvait bien avoir à faire avec lui ? Le prélat quittait rarement le siège archiépiscopal, a fortiori pour prendre la route par ce: temps de chien.

Un vent frisquet soufflait sur la plaine couverte d'un givre automnal. De part et d'autre de la route, vers l'horizon, les meules de foin semblaient se débander d'un air morne. Stres releva le col de sa pèlerine. Et s'il s'agissait de l'histoire de Doruntine ? se dit-il. Mais, sur-le-champ, il se répondit : folies ! Qu'est-ce que l'archevêque avait à voir dans cette affaire ? Les cas épineux ne lui manquaient pas, là-bas, à son siège, surtout depuis que la tension entre l'Église catholique romaine et l'Église orthodoxe byzantine dans les principautés albanaises avait atteint son paroxysme. Quelques années auparavant, les zones d'influence respectives du catholicisme et de l'orthodoxie ayant été plus ou moins définies et la principauté étant restée sous domination de l'Église byzantine, Stres avait pensé que cette interminable querelle touchait à sa fin. Or il n'en était rien. Les deux Églises avaient repris la lutte pour s'arracher l'une à l'autre les princes et comtes albanais. Des renseignements qui parvenaient régulièrement à Stres des auberges et des relais, il ressortait que, ces derniers temps, les missionnaires catholiques avaient à nouveau intensifié leur action dans les principautés. lPeut-être était-ce là laraison de la venue de l'archevêque, encore que cela ne concernât pas Stres ? Ce n'était pas lui qui accordait les saufs-conduits. Non, se dit-il, je n'ai rien à voir là-dedans. Il doit s'agir d'autre chose.

Il se redit qu'il n'allait pas tarder à apprendre de quoi il retournait. Il ne valait pas la peine de se creuser la cervelle. Tout cela était peut-être fort simple : l'archevêque pouvait être venu pour un autre motif, en tournée

d'inspection, par exemple, et, incidemment, à propos de tel ou tel problème, il avait pensé avoir recours à ses services. La propagation des pratiques de magie avait ainsi posé problème à l'Église, et cela concernait Stres. Oui, oui, se dit-il en sentant sa pensée trouver un point d'ancrage, c'est peut-être ça. Entre les pratiques magiques et la sortie du mort de son tombeau, il n'y avait néanmoins qu'un pas. Ah non ! fut-il sur le point de s'écrier ; l'archevêque ne devait surtout rien avoir à faire avec Doruntine - et, éperonnant son cheval, il hâta sa course.

Il faisait vraiment froid. Les maisons d'un hameau apparurent quelque part sur sa droite, puis il ne vit plus que la plaine avec les meules de foin fuyant vers l'horizon. Sous les sabots du cheval, les flaques d'eau, ne reflétant rien, paraissaient hostiles. La plaine a pris le deuil..., murmura-t-il en se répétant une phrase des pleureuses. Il avait été stupéfait de lire cette formule dans les rapports de ses indicateurs. Il avait certes déjà entendu dire d'un individu qu'il avait pris froid, qu'il avait pris le deuil... Pas d'une plaine !

Le monastère des Trois-Croix était encore éloigné. Pendant ce bout de chemin, Stres roula dans sa tête les mêmes idées qu'il y avait ressassées jusqu'alors, mais dans un ordre différent. Plus d'une fois il se raisonna : sornettes, absurdités, ce n'est pas possible ! mais, bien qu'il eût résolu à deux ou trois reprises de ne plus y songer durant le reste du trajet, il ne cessa de se demander pourquoi l'archevêque l'avait fait appeler.

C'était la première fois que Stres se trouvait en sa présence. Sans sa chasuble dans laquelle Stres l'avait aperçu dans la haute nef du chef-lieu de la principauté, l'archevêque semblait plutôt grêle, fluet, sa peau était si pâle, si diaphane qu'on eût cru pouvoir, rien qu'en y concentrant son regard, découvrir ce qui se passait dans ce corps quasi translucide. Mais à peine l'archevêque eut-il commencé de parler que Stres cessa d'éprouver cette impression. Sa voix n'allait pas avec son physique, au contraire, elle semblait s'apparenter davantage à la chasuble et à la mitre dont il s'était dépouillé et qu'il eût probablement gardées si, justement, il ne les avait remplacées par cette voix étrangement puissante.

L'archevêque entra d'emblée dans le vif du sujet. Il dit à Stres qu'il avait été informé d'une prétendue résurrection qui avait eu lieu quinze jours plus tôt dans ce canton de la principauté. Stres inspira profondément. Voilà,

pensa-t-il, c'est donc cela ! De toutes ses hypothèses s'était vérifiée la plus invraisemblable. Ce qui s'était produit, reprit l'archevêque, était néfaste, bien plus néfaste et grave qu'il ne pouvait sembler à première vue. Il éleva la voix. Seuls des esprits frivoles, dit-il, pouvaient passer sur des faits de ce genre. Stres se sentit rougir et s'apprêta à lui répondre que nul ne pouvait l'accuser d'avoir pris cette affaire à la légère, qu'il en avait au contraire informé sur-le-champ la chancellerie du prince, tout en faisant son possible pour élucider l'énigme, mais l'archevêque, comme s'il avait lu dans ses pensées, enchaîna :

- J'ai été informé de ces événements dès le début, et j'ai donné les instructions voulues pour que l'affaire soit étouffée. Je dois reconnaître que jamais je n'aurais cru que cette histoire allait s'ébruiter de cette manière.

- Il est vrai qu'elle s'est répandue plus que de raison, dit Stres en ouvrant la bouche pour la première fois.

Du moment que l'archevêque admettait lui-même n'avoir pas prévu tous ces développements, il jugea inutile de se justifier.

- J'ai entrepris ce voyage difficile, reprit l'archevêque, pour mesurer par moi-même l'ampleur de ces répercussions. Malheureusement, je me suis persuadé qu'elles sont catastrophiques.

Stres acquiesça d'un hochement de tête.

- Rien d'autre ne m'aurait incité à prendre la route par ce temps détestable, poursuivit le prélat, ses yeux perçants toujours rivés sur Stres. Comprenez-vous maintenant l'importance que la sainte Église attache à cet événement ?

- Oui, monseigneur, dit Stres. Dites-moi ce que je dois faire.

L'archevêque, qui avait apparemment envisagé que la question ne lui serait posée que plus tard, resta un moment immobile comme pour ravaler une démonstration qui se révélait désormais inutile. Stres eut l'impression qu'il devenait nerveux.

- Il faut enterrer cette affaire, dit-il d'une voix posée, autrement dit enterrer un aspect de ces événements dont nous n'avons que faire, qui n'est pas conforme à la vérité et porte préjudice à l'Église. Vous me comprenez,

capitaine ? Nier la résurrection de cet homme, la rejeter, la démystifier, en interdire à tout prix la propagation...

- Je vous ai compris, monseigneur.

- Ce sera difficile ?

- Sûrement, dit Stres. Je puis empêcher un imposteur ou un calomniateur de parler, mais comment, monseigneur, empêcher une immense rumeur de se répandre ? C'est au-dessus de mes forces.

Les yeux de l'archevêque se mirent à briller d'une flamme froide.

- Je ne peux empêcher les pleureuses de dévider leurs chants, poursuivit Stres, et quant aux on-dit...

- Faites en sorte que les pleureuses mettent fin elles-mêmes à leurs chants, trancha le prélat. Et pour ce qui est de la rumeur, il vous faut en détourner le cours.

- Et de quelle manière ? demanda Stres d'une voix égale.

Ils se mesurèrent longuement du regard.

- Capitaine, dit enfin l'archevêque, croyez-vous vous-même que le mort se soit levé de sa tombe ?

- Non, monseigneur.

Stres eut l'impression que l'autre poussait un soupir de soulagement. Comment peut-il songer que j'ai assez de naïveté pour ajouter foi à une pareille absurdité ? se dit-il.

- Alors, vous pensez qu'il a bien fallu quelqu'un pour ramener la jeune femme dont il est question ?

- Sans aucun doute, monseigneur.

- Eh bien, essayez de le démontrer, fit l'archevêque, et vous verrez que les pleureuses s'interrompront au beau milieu de leurs chants et la rumeur changera d'elle-même de cours.

- Je me suis efforcé de le faire, monseigneur, dit Stres, j'ai tout mis en oeuvre.

- Sans résultat ?

- Ou presque. Il y a certes des gens qui ne croient pas à cette résurrection, mais ils ne constituent qu'une minorité, la plupart y croient.

- Alors, faites en sorte que la minorité devienne majorité.

- J'ai fait l'impossible, monseigneur.

- Vous devez faire encore davantage, capitaine. Et il n'y a qu'une manière d'y parvenir : il vous faut découvrir celui qui a ramené la jeune femme, l'imposteur, l'amant ou l'aventurier. Vous devez le chercher obstinément, sans répit, en tous lieux. Remuer ciel et terre jusqu'à ce que vous le trouviez ! Et si vous ne le trouvez pas, il faudra que vous le créiez !

- Le créer ?

Entre leurs deux regards passa comme un éclair glacé.

- Autrement dit, il convient d'en attester l'existence, dit l'archevêque en baissant les yeux le premier. Beaucoup de choses paraissent d'abord impossibles, puis on finit malgré tout par obtenir un résultat...

La voix de l'archevêque avait perdu son assurance du début.

- Je ferai mon possible, monseigneur, dit Stres.

Il s'installa alors un de ces silences qui portent l'embarras à son comble. Le prélat, tête basse, méditait. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix avait changé du tout au tout, au point que Stres, intrigué, leva brusquement les yeux. Ses intonations, aussi polies, douces et persuasives que lui-même, s'identifiaient à merveille à son apparence physique.

- Écoutez, capitaine, dit l'archevêque, parlons franchement...

Il inspira profondément.

- ... Oui, parlons sans détours. Je pense que vous connaissez l'importance que l'on attache à ces questions-là au Centre. A Constantinople, on vous pardonnerait bien des choses, mais on ne fait montre d'aucune indulgence sur les questions qui ont trait aux principes fondamentaux de la sainte Église. J'ai vu des empereurs massacrés, traînés dans les hippodromes, les

yeux crevés, la langue coupée, uniquement parce qu'ils avaient osé penser pouvoir amender telle ou telle thèse de l'Église. Peut-être vous souvenez-vous qu'il y a deux ans, après l'ardent débat sur le sexe des anges, la capitale faillit être le théâtre d'une guerre civile qui aurait certainement tourné au carnage.

Stres se rappelait bien certains troubles, mais il n'avait jamais attaché d'importance à ce genre d'hystéries collectives qui se déclenchaient périodiquement dans la capitale de l'Empire.

- Surtout aujourd'hui, reprit l'archevêque, alors que les rapports entre notre Église et l'Église catholique se sont exacerbés. Désormais, maintenant, pour des affaires de ce genre, on risque sa tête. Vous me suivez, capitaine ?

- Oui..., fit Stres d'une voix incertaine. Mais je voudrais savoir quel rapport il y a avec l'événement dont nous venons de parler...

- Précisément, dit l'archevêque:. Sa voix commençait à se raffermir, à recouvrer ses amples résonances. Oui, précisément.

Stres gardait les yeux rivés sur lui.

- Il est question d'une sortie du tombeau, reprit le prélat. Donc d'une résurrection. Vous comprenez ce que cela veut dire, capitaine ?

- Une sortie du tombeau..., répéta Stres. Une rumeur stupide !

- Ce n'est pas si simple, l'interrompit l'archevêque. C'est une affreuse hérésie. Une arclhi-hérésie.

- Oui, fit Stres, d'un certain point de vue, c'est bien cela.

- Non pas d'un certain point de vue, mais il en est absolument ainsi, dit l'archevêque en hurlant presque. Sa voix avait retrouvé ses pesantes inflexions du début. Il tendit la tête en avant pour l'approcher de Stres au point que celui-ci dut faire effort sur lui-même pour ne pas reculer. A ce jour, seul Jésus-Christ est sorti de son tombeau, vous me suivez, capitaine ?

- Je vous comprends, monseigneur, dit Stres.

- Eh bien, Lui est revenu d'entre les morts pour accomplir une grande mission. Mais ce mort à vous, ce Konstantin - c'est bien son nom ? - a-t-il le

moindre titre pour chercher à singer Jésus ? Quelle force l'a fait sortir du monde de l'au-delà, quel message apportait-il à l'humanité ? Hein ?

Stres, interloqué, ne savait quoi répondre.

- Aucun ! s'écria l'archevêque. Absolument aucun ! Voilà pourquoi tout cela n'est qu'imposture et hérésie. C'est un défi lancé à la sainte Église et, comme tout défi de ce genre, il doit être châtié sans pitié.

Il se tut un moment comme pour donner le temps à Stres d'absorber ce flot de paroles.

- Aussi, écoutez-moi bien, capitaine. Sa voix s'était de nouveau radoucie. Si nous n'étouffons pas dans l'oeuf cette histoire, elle se propagera comme le feu, et il sera alors trop tard. Il sera trop tard, vous m'entendez ?

Il rentra du monastère des Troix-Croix dans l'après-midi. Son cheval allait au petit trot sur la grand'route et Stres, avec la même lenteur, se remémorait des bribes de la longue conversation qu'il venait d'avoir avec l'archevêque. Demain, il va falloir que je reprenne cette affaire depuis le début, se dit-il. A la vérité, il n'avait jamais cessé de s'en occuper, et il avait même déchargé son second de toute autre tâche afin qu'il pût compulser à loisir les archives de madame-mère. Mais à présent qu'au chef-lieu de la principauté on était sérieusement préoccupé par la tournure des événements, il allait lui falloir reprendre toute cette histoire à zéro. Il enverrait une nouvelle circulaire aux auberges et aux relais, promettrait peut-être même une récompense à quiconque aiderait à retrouver traces de l'imposteur, dépêcherait quelqu'un jusqu'aux pays de Bohême pour comprendre ce qu'on disait là-bas de la fuite de Doruntine. Cette dernière idée le ragaillardit un moment. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? C'était une des premières choses dont il aurait dû s'acquitter dès le lendemain des événements. Enfin, songea-t-il l'instant après, il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Il releva la tête pour voir le temps qu'il faisait. Le ciel d'automne était entièrement couvert. Les arbustes, de partet d'autre de la route, frissonnaient dans la bise et leurs balancements semblaient accroître la désolation de la plaine. Le monde n'a qu'un Jésus-Christ, fit Stres en se répétant les paroles

de l'archevêque. Dans la foulée, il se remémora que c'était justement cette longue route qu'avait parcourue Konstantin. L'archevêque avait proféré à l'adresse du mort des mots chargés de mépris. Au reste, de son vivant, Konstantin lui-même n'avait jamais témoigné beaucoup de respect à l'égard des prêtres orthodoxes. Stres ne l'avait pas connu en personne, mais de ses recherches dans les archives de la maison, son second avait tiré quelques premières indications sur le personnage. D'après les lettres de la vieille dame, Konstantin, dans l'ensemble, avait été un opposant. Attiré par les idées nouvelles, il les cultivait avec passion, les poussant parfois à l'extrême. Il en était allé ainsi sur la question des mariages proches ou lointains. Il était contre les mariages proches, et, exalté et excessif dans ses convictions, il eût même été prêt à admettre des alliances au bout du monde. A en croire les lettres de madame-mère, Konstantin soutenait que les mariages lointains, qui jusqu'alors avaient été le privilège des rois et des princesses, devaient devenir pratique courante pour tous. La distance entre les familles des conjoints mesurait plutôt leur force de caractère et leur dignité, et il insistait pour dire que la noble race des Albanais était dotée de toutes les qualités requises pour supporter l'épreuve de l'éloignement et les drames qui pouvaient en découler.

Non seulement sur les mariages, mais sur bien d'autres sujets, Konstantin avait ses convictions bien à lui, qui se heurtaient aux idées communes, ce qui avait valu à la vieille dame maints ennuis avec les autorités. Stres se souvenait de quelque chose à ce propos, qui concernait principalement l'Église. On avait trouvé dans les archives familiales deux lettres de l'archevêque du cru adressées à

Madame Mère, dans lesquelles le prélat attirait son attention sur les idées pernicieuses qu'exprimait Konstantin, et parfois même sur les propos blessants qu'il avait tenus çà et là contre l'Église byzantine. A en juger d'après le rapport, lui-même et certains de ses amis tout aussi obstinés s'étaient montrés hostiles à la rupture avec Rome et au rapprochement avec l'Église d'Orient. Il y avait encore d'autres choses plus importantes, lui avait déclaré son second, mais cela figurerait dans le mémorandum circonstancié qu'il lui remettrait au terme de ses investigations.

Stres n'avait pas été particulièrement impressionné par cet aspect de la personnalité de Konstantin, peut-être parce que lui-même ne nourrissait guère de respect particulier pour la religion. C'était là, au demeurant, une

attitude assez commune chez les fonctionnaires de la principauté. Il y avait une bonne raison à cela : la lutte que le catholicisme et l'orthodoxie se livraient depuis des temps immémoriaux avait beaucoup affaibli la religion dans les principautés d'Albanie. Elles étaient situées juste aux frontières entre les deux religions, si bien que, pour divers motifs, essentiellement politiques et économiques, elles penchaient tantôt en faveur de l'une, tantôt en faveur de l'autre. La moitié d'entre elles étaient à présent catholiques, mais cet état de choses n'était en rien figé et chacune des deux Églises conservait l'espoir d'arracher des zones d'influence à l'autre. Stres était convaincu que le prince lui-même ne se souciait guère des affaires de religion. Il comptait des alliés parmi les princes catholiques et des ennemis parmi les orthodoxes. A la vérité, c'était seulement depuis un demi-siècle que la principauté, autrefois catholique, était devenue orthodoxe, et l'Église romaine n'avait pas perdu espoir de la ramener dans son giron.

Comme la grande majorité des fonctionnaires, Stres s'efforçait de ne point se mêler de ces affaires et ne prenait guère les préceptes du culte trop au sérieux. Néanmoins, illui était plutôt désagréable de voir, après mille ans de christianisme romain, une partie de l'Arberie absorbée par l'Église d'Orient. Il nourrissait le vague espoir que le pays en reviendrait au christianisme d'origine. On murmurait même que le prince en personne entretenait des relations secrètes avec Rome. Peut-être aurait-il invoqué quelque prétexte et ne se serait-il pas présenté à l'archevêque si, ces derniers temps, le prince, pour ne pas envenimer ses relations avec Byzance, n'avait émis une importante circulaire recommandant à tous les fonctionnaires de la principauté de faire montre de prévenance envers l'Église. La circulaire soulignait que cette attitude était dictée par les intérêts supérieurs de l'État et que, par conséquent, tout comportement qui méconnaîtrait le sens de cette instruction serait puni.

Tout cela revint à l'esprit de Stres par bribes, cependant qu'il continuait d'embrasser du regard la morne étendue de la plaine. Le froid d'octobre pénétrait tout l'espace. Subitement, il frissonna. Derrière un arbuste, à quelques pas de la route, il aperçut les ossements d'un cheval qui se détachaient dans toute leur blancheur. Il s'agissait d'un pan de cage thoracique et de l'épine dorsale, le crâne manquait. Mon Dieu, se dit Stres un peu plus loin, et si c'était son cheval à *lui ?*

Il s'emmitoufla dans sa pèlerine, tâchant de chasser cette vision de son esprit. Il se sentait triste, mais d'une tristesse qui n'était pas douloureuse. Les contours de sa mélancolie s'étaient dilués dans l'étendue de la plaine sur laquelle se lisait l'approche de l'hiver. Qu'est-ce qui t'a pris de sortir de terre ?... Quel message entendais-tu nous délivrer ?... Stres s'étonna lui-même de cette question, remontée comme un soupir du fond de lui-même. Il secoua la tête comme pour reprendre ses esprits, lui qui riait avec sarcasme de tous ceux qui y avaient cru. Il esquissa un sourire amer. Sottise ! se dit-il, et il piqua des deux. Quel sombre après-midi ! songea-t-il au bout d'un moment. Lejour tombait et il mit son cheval au trot. Tout le temps que dura sa chevauchée jusqu'au bourg, il s'efforça de chasser de son cerveau tout ce qui pouvait avoir quelque rapport avec l'événement. Lorsqu'il arriva, il faisait nuit noire. Les lumières des maisons brillaient çà et là faiblement. Des aboiements plus ou moins lointains perçaient parfois le silence nocturne. Stres dirigea sa monture non pas vers chez lui, mais en direction de la grand'rue. Il ne savait pas lui-même pourquoi. Peu après, il atteignit le terrain vague qui s'étendait devant la demeure de Madame Mère. Aucune autre maison ne se voyait alentour. Au fond du terrain désolé planté de gros arbres qui, dans l'obscurité, semblaient encore plus voûtés qu'ils ne l'étaient en réalité, la grande bâtisse abandonnée dressait lugubrement sa masse noire. Stres s'approcha du portail, scruta un moment les rectangles plus sombres des fenêtres, puis fit faire demi-tour à son cheval. Il se trouvait alors justement au milieu des arbres. Depuis le portail, on pouvait distinguer un homme à l'endroit où lui-même se trouvait à présent.

La nuit du 11 au 12 octobre avait dû être plus ou moins semblable à celle-ci : sans lune, mais point trop obscure. C'était sans doute à cet endroit que Doruntine s'était séparée du cavalier inconnu. Stres eut soudain le sentiment de s'être déjà trouvé en cet endroit. Mais c'était un souvenir confus, comme enseveli sous des décombres. Pendant un moment, il cessa même d'entendre claquer les sabots de sa monture. Il lui semblait chevaucher dans les airs. Balivernes, se dit-il. Son imagination était si perturbée que des bribes de l'événement se collaient à lui comme des flocons. Il réentendit les sabots de son cheval et se rasséréna... Ce devait donc être là que Doruntine s'était séparée de l'inconnu. Lorsque la mère avait ouvert la porte, celui-ci était probablement déjà en train de s'éloigner, mais peut-être avait-elle discerné auparavant quelque chose depuis la fenêtre ? Quelque chose qui lui avait causé ce choc fatal...Stres fit pirouetter

son cheval. Quelle découverte la vieille dame avait-elle faite dans ces demi-ténèbres ? Que l'homme qui s'éloignait était son fils mort ? (Doruntine lui avait dit : c'est mon frère Konstantin qui m'a ramenée.) Ou, au contraire, que ce n'était pas son fils, et que sa fille l'avait trompée ? Possible, mais alors son choc resterait inexplicable. Ou encore, à l'instant de se séparer, Doruntine et l'inconnu se seraient embrassés une dernière fois dans l'obscurité ?... Suffit ! fit Stres en faisant brusquement pivoter son cheval vers la route. Au tout dernier moment, d'un mouvement furtif, comme quelqu'un qui cherche à capter dans les ténèbres le regard de celui qui l'épie, il tourna la tête. Mais il n'y avait rien, que la nuit noire qui lui parut le railler.

IV

Le lendemain de son retour du monastère des Trois-Croix, Stres se mit à nouveau à l'œuvre pour élucider l'énigme du retour de Doruntine. Il rédigea une nouvelle instruction, plus détaillée que la première, n'ordonnant pas seulement l'arrestation de tous les suspects, mais promettant aussi une récompense à quiconque aiderait à la capture de l'imposteur, directement ou par ses révélations. En outre, il donna l'ordre à son second de découvrir les noms de ceux qui s'étaient absentés du bourg entre la fin septembre et le 11 octobre, puis d'enquêter discrètement sur les faits et gestes de chacun d'eux. Entre-temps il demanda à un de ses hommes de se mettre en route d'urgence pour les lointaines régions de Bohême, afin de se renseigner sur place sur les circonstances du départ de Doruntine.

L'homme n'était pas encore parti que, de la chancellerie du prince, parvint un second ordre, plus comminatoire encore que le premier, exigeant que l'affaire fût tirée au clair dans les plus brefs délais. Stres sut aussitôt que l'archevêque avait également pris contact avec le prince et que celui-ci, connaissant le peu d'empressement de son fonctionnaireà obéir aux injonctions de l'Église, avait jugé nécessaire d'intervenir à nouveau lui-même. L'ordre soulignait que la situation politique tendue des derniers temps, et surtout les rapports avec Byzance, requéraient sagesse et compréhension de la part de tous les fonctionnaires du prince.

Cependant, l'archevêque ne quittait pas le monastère des Trois-Croix. Qu'est-ce qu'il a à s'incruster là et à ne plus vouloir en bouger ? se demandait Stres. Ce vieux renard est sûrement resté là pour épier.

Stres devenait de plus en plus nerveux. Son adjoint était sur le point d'achever ses recherches dans les archives. Les yeux gonflés par ses longues séances de déchiffrement, il avait toujours l'air songeur. Tu me parais absorbé dans de bien profondes méditations, lui lançait Stres en guise de plaisanterie, quand ses propres journées surchargées lui en laissaient le loisir. Qui sait ce que tu vas nous sortir de ces archives ? Au lieu de sourire, son second le regardait avec des yeux étranges, semblait dire : vous croyez

qu'il y a là matière à blaguer, mais moi, je suis en train d'en tirer quelque chose qui vous laissera pantois.

Parfois, s'approchant de la fenêtre comme pour reposer son regard sur l'étendue de la plaine, Stres se demandait si la réalité de cette histoire n'était pas radicalement différente de l'idée qu'ils s'en faisaient, et si cette chevauchée macabre, avec un cavalier inconnu, n'était pas que le produit du cerveau malade de Doruntine. En fin de compte, nul n'avait aperçu ce cavalier, et la vieille mère elle-même, qui lui avait ouvert la porte et qui était le seul témoin, n'avait rien affirmé de semblable. Mon Dieu, songea-t-il, dire qu'il se peut que tout cela n'ait jamais existé ! Peut-être Doruntine avait-elle appris de quelque manière le malheur qui s'était abattu sur sa maison et, le choc lui ayant fait perdre la raison, s'était-elle mise d'elle-même en route. Dans cet état de profond désarroi, elle avait peut-être mis beaucoup de temps, des mois, voire des années, pour fairele trajet qu'elle croyait avoir couvert en une nuit. On ne pouvait expliquer autrement ces troupeaux d'étoiles qu'elle croyait avoir vu courir dans le ciel. En outre, de quelqu'un à qui les dix jours et dix nuits au moins de voyage nécessaires pour venir de Bohême font l'effet d'une seule nuit, on pouvait s'attendre que cent jours lui fissent la même impression. Plus généralement, une personne dans cet état peut être sujette à toutes sortes d'hallucinations.

Stres s'efforça vainement de se remémorer le visage de Doruntine tel qu'il l'avait vu pour la dernière fois, afin de chercher à y déceler les signes de quelque maladie mentale. Mais son image lui échappait. Il s'employa alors à chasser de son esprit cette dernière hypothèse, car il sentait qu'elle refroidissait son zèle à poursuivre l'enquête. Vite, se disait-il, bien vite, dès le retour de Bohême de mon envoyé, cela aussi s'éclaircira.

Trente-six heures après que son envoyé fut parti pour les pays de Bohême, Stres fut prévenu que des parents du mari de Doruntine venaient d'arriver. Au début, le bruit courut qu'il s'agissait de l'époux en personne, mais on ne tarda pas à apprendre que c'étaient ses deux cousins germains.

Stres, après avoir dépêché un autre messager pour faire rebrousser chemin à l'homme parti pour la Bohême, se hâta d'aller au-devant des nouveaux venus, descendus à l'auberge de la croisée des routes.

C'étaient deux hommes jeunes, d'allure et d'aspect si semblables qu'on aurait pu les prendre, bien qu'ils ne le fussent pas, pour deux jumeaux. Ils étaient encore fatigués par leur longue route et quand Stres se présenta, ils n'avaient pas eu le temps de se laver ni de se changer. Il ne put s'empêcher de contempler fixement leurs cheveux couverts de poussière, et il le fit de manière si insolite que l'un d'eux, esquissant comme un sourire coupable, y passa la main en prononçant quelques mots dans une langue incompréhensible.

- Quelle langue parlent-ils ? demanda Stres à son second, arrivé à l'auberge peu avant lui.

- Le diable seul le sait, répondlit-il, elle me fait l'effet d'un allemand mélangé d'espagnol. J'ai envoyé un messager au Vieux Monastère pour qu'il ramène ici un des moines qui parlent des langues étrangères. Il ne devrait plus tarder.

- Avec le peu de latin que je connais, j'ai du mal à me faire comprendre, dit l'aubergiste, mais eux aussi l'estropient.

- Peut-être ont-ils besoin de se laver et de se reposer quelque peu, fit Stres en s'adressant à l'aubergiste. Dis-leur de monter, s'ils le veulent, à l'étage supérieur, jusqu'à ce que l'interprète arrive.

L'aubergiste répéta dans un latin boiteux les propos de Stres. Ils hochèrent la tête en signe d'acquiescement et se mirent l'un derrière l'autre à gravir l'escalier de bois qui craquait, comme sur le point de se rompre. En les regardant monter, Stres ne put s'empêcher de contempler leurs manteaux couvers de poussière.

- Ils ont dit quelque chose ? demanda-t-il lorsque l'escalier de bois eut cessé de craquer. Étaient-ils au courant de la mort de Doruntine ?

- Ils ont appris sa mort et celle de sa mère en cours de route, répondit le second, et sûrement aussi d'autres détails relatifs à ces événements.

Stres se mit à déambuler dans la grande salle de l'auberge qui faisait aussi office de réception. Les autres, son adjoint, l'aubergiste et un troisième homme suivaient ses yeux les allées et venues sans oser briser le silence.

Le moine du Vieux Monastère arriva au bout d'une demi-heure. L'un à la suite de l'autre, les étrangers descendirent l'escalier de bois dont les craquements semblèrent de plus en plus menaçants aux oreilles de Stres. Débarrassés de la plus grande partie de leur poussière, leurs cheveux paraissaient à présent très clairs.

Se tournant vers le moine, Stres lui dit :

- Informez-les que je suis le capitaine Stres, responsable de l'ordre dans la région. Je pense qu'ils sont venus pour apprendre ce qui est arrivé à Doruntine, n'est-ce pas ?

Le moine traduisit ces mots aux étrangers, mais les autres se regardèrent, l'air de n'y rien comprendre.

- Dans quelle langue leur parles-tu ? demanda Stres.

- Je vais en essayer une autre, dit le moine sans répondre à sa question.

Il leur parla une nouvelle fois et les deux étrangers penchèrent la tête vers lui avec cette expression de souffrance des gens qui se creusent la cervelle pour comprendre ce qu'on leur dit. Puis l'un d'eux proféra quelques mots et, cette fois, ce fut le moins qui afficha la même expression d'embarras. Ces échanges de propos et ce jeu de grimaces continuèrent un certain temps, jusqu'au moment où le moine émit finalement quelques longues phrases que les deux étrangers écoutèrent cette fois avec un hochement de tête qui exprimait une vive satisaction.

- J'ai enfin trouvé, dit le moine, ils parlent un allemand mêlé de slavon. Je crois que nous allons nous comprendre.

Stres prit aussitôt la parole.

- Vous êtes venus à point nommé, dit-il. Je pense que vous avez appris ce qui est arrivé à la femme de votre cousin. Nous sommes tous consternés.

Les visages des étrangers s'assombrirent.

- Quand vous êtes arrivés, j'avais déjà dépêché quelqu'un vers vos pays pour découvrir la vérité sur son départ de là-bas, poursuivit Stres. J'espère que nous apprendrons quelque chose de vous, de même que vous pourrez

apprendre quelque chose de nous. Je pense que, de part et d'autre, nous sommes aussi intéressés à découvrir la vérité.

Les deux étrangers hochèrent la tête en signe d'approbation.

- A notre départ, dit l'un d'eux, nous ne savions rien, si ce n'est que la femme de notre cousin était partie brusquement, dans des conditions plutôt étranges, avec son frère Konstantin.

Il s'arrêta de parler, dans l'attente que le moine, qui gardait ses yeux clairs rivés sur lui, traduisît ses propos.

- En cours de route, reprit le premier, alors que nous étions encore éloignés de votre pays, nous avons appris que la femme de notre cousin était effectivement arrivée chez ses parents, mais que son frère Konstantin avec qui, selon ses dires, elle devait être partie, n'était plus de ce monde depuis trois ans.

- En effet, dit Stres, c'est exact.

- En chemin, nous avons également appris la mort de la vieille dame et nous en avons été très marris.

L'étranger baissa les yeux. Suivit un silence au cours duquel Stres fit signe à l'aubergiste et à deux ou trois curieux de s'éloigner.

- Vous n'auriez pas une pièce à part ? demanda Stres au maître des lieux.

- Oui, bien sûr, monsieur le capitaine. Là derrière, j'ai un endroit tranquille. Venez.

Ils entrèrent à la file dans une petite pièce où Stres les invita à s'asseoir sur des sièges en bois sculpté.

- En partant, nous n'avions qu'un seul but, reprit l'un des deux étrangers : nous expliquer sa fugue, autrement dit d'une part nous assurer qu'elle était véritablement arrivée chez ses parents, et d'autre part apprendre le motif de son départ, si elle avait ou non l'intention de revenir, entre autres choses qui vont de soi dans des histoires de ce genre.

Tandis que le moine traduisait, l'étranger avait les yeux rivés sur Stres comme pour tenter de deviner si celui-ci saisissait bien tout le sens de ses propos.

- Car une fugue pareille, vous comprenez bien, donne lieu à...

- Naturellement, dit Stres, je vous comprends.

- Mais, poursuivit l'autre, voici qu'a surgi à présent une autre histoire, celle du frère mort. Notre cousin, le mari de Doruntine, ne sait rien là-dessus, et vous vous doutez bien que cela n'est pas sans créer un nouveau mystère. Si le frère de Doruntine est mort depuis trois ans, qui est alors l'homme qui l'a emmenée ?

- Justement, dit Stres, cela fait plusieurs jours que je me pose cette question, et beaucoup d'autres se la posent avec moi.

Il ouvrit la bouche pour continuer, mais il perdit alors le fil de ses pensées. Dans son esprit, sans qu'il sût pourquoi, se dessinèrent en un éclair les ossements blanchâtres du cheval gisant cet après-midi-là dans la plaine comme s'ils y avaient chu par hasard de quelque pénible rêve.

- Qui a vu le cavalier? demanda-t-il.

- Où ça ? Quel cavalier ? firent les étrangers presque d'une seule voix.

- Celui que l'on a cru être son frère et qui a emmené Doruntine.

- Ah oui... Ce sont des femmes qui se trouvaient non loin de là. Elles ont dit avoir vu un cavalier près de la maison de notre cousin, et Doruntine se hâter de monter sur son cheval. Et puis il y a aussi le billet qu'elle a laissé.

- C'est vrai, fit Stres. Elle m'a parlé d'un billet. L'avez-vous lu ?

- Nous l'avons apporté, dit l'autre étranger, celui qui avait parlé le moins.

- Comment ? Vous avez ce billet sur vous ?

Stres n'en croyait pas ses oreilles, mais l'étranger était déjà en train de fouiller dans sa sacoche de cuir et il finit effectivement par en extraire un billet. Stres se pencha pour l'examiner.

- Son écriture, fit l'adjoint, derrière son épaule. Je la reconnais.

Stres avait écarquillé les yeux sur ces grosses lettres qui semblaient calligraphiées d'une main maladroite. Le texte, en langue étrangère, était incompréhensible. Un mot, le dernier, avait été biffé.

- Qu'a-t-elle écrit ? demanda Stres en se rapprochant davantage. Parmi les mots, on reconnaissait seulement le nom de son frère, écrit autrement qu'en albanais, *Cöstanthin.* Que veulent dire ces autres mots ? interrogea-t-il à nouveau.

- « Je m'en vais avec mon frère Konstantin », traduisit le moine.

- Et le mot rayé ?

- Il veut dire « si ».

- Ce qui donne : « Je m'en vais avec mon frère Konstantin. Et si... », récapitula Stres. Qu'est-ce que ce « si », et pourquoi a-t-il été biffé ?

L'intention de dissimuler quelque chose ? songea soudain Stres. Quelque camouflage de la vérité ? Une ultime tentative pour révéler quelque chose ? Mais pourquoi s'est-elle brusquement ravisée?

- Il se peut qu'elle ait eu du mal à poursuivre ses explications dans la langue du pays, dit le moine sans pouvoir détacher les yeux du feuillet. Les autres mots aussi sont truffés de fautes.

Tous s'étaient tus.

Stres avait concentré sa pensée sur un point : il avait enfin devant lui une authentique pièce à conviction. De toute cette angoisse baignée de brouillard, voici qu'émergeait enfin un bout de papier avec des mots rédigés de la main de Doruntine. En outre, le cavalier avait été aperçu par des femmes, lui aussi était donc bien réel.

- Quel jour cela s'est-il produit ? demanda-t-il. Vous en souvenez-vous ?

- Le 29 septembre, répondit l'un d'eux.

Voilà donc que le temps se dégageait à son tour de lanappe de brouillard. Une très longue nuit, avec des troupeaux d'étoiles courant à travers ciel, avait dit Doruntine. Alors qu'il s'agissait d'un voyage de douze ou, plus exactement, de treize jours.

Stres se sentit perturbé. Les éléments concrets et avérés dont il venait d'être informé - le billet de Doruntine, le cavalier qui l'avait prise en croupe,

les treize jours de voyage -, au lieu de lui donner le sentiment d'avancer en terrain solide, ne lui communiquèrent qu'une sensation de grand vide. Apparemment, leur voisinage avec l'irréel, au lieu d'atténuer celui-ci, le rendait encore plus effrayant. Stres ne savait trop quoi dire.

- Vous voulez aller au cimetière ? demanda-t-il finalement.

- Oui, bien sûr, répondirent en chœur les étrangers.

Ils s'y rendirent ensemble à pied. Depuis les fenêtres et les vérandas des maisons, des dizaines de paires d'yeux suivirent leur marche vers l'église. Le gardien du cimetière avait déjà ouvert la grille. Stres entra le premier, des paquets de boue collés aux talons de ses bottes. Les étrangers contemplaient d'un air absent les rangées de tombes.

- Voici où sont ses frères, dit Stres en s'arrêtant devant une série de stèles noires. Voilà celles de Madame Mère et de Doruntine, poursuivit-il en désignant les deux monticules de terre sur lesquels avaient été plantées deux croix de bois provisoires.

Les nouveaux arrivés restèrent un moment immobiles, tête baissée. Leurs cheveux évoquaient maintenant la cire des cierges qui avait coulé de part et d'autre des icônes.

- Et cette tombe-ci est celle de Konstantin.

La voix de Stres parut lointaine. La dalle du tombeau, légèrement soulevée vers la droite, n'avait pas été remise en place. L'adjoint de Stres scruta le visage de son chef, mais il comprit à son expression qu'il n'y avait pas lieud'évoquer ce déplacement de la pierre tombale. Le gardien du cimetière, qui avait accompagné le petit groupe en se tenant un peu à l'écart, se tut lui aussi.

- Voilà, fit Stres lorqu'ils eurent regagné la route. De toute cette maison, il ne reste plus qu'une rangée de tombes.

- Oui, c'est vraiment très triste, fit l'un des étrangers.

- Mais nous avons tous été très troublés par le retour de Doruntine, reprit Stres. Peut-être même davantage que vous ne l'avez été, vous, là-bas, par son départ...

Pendant un bout de chemin, ils reparlèrent de l'énigmatique voyage de la jeune femme. Une fugue de ce genre, en tout état de cause, ne pouvait être justifiée.

- Elle s'ennuyait, là-bas ? demanda Stres. Je veux dire qu'elle devait sûrement avoir la nostalgie des siens...

- Naturellement, répondit l'un d'eux.

- Et puis, au début, le fait qu'elle ne connaissait pas votre langue devait à l'évidence accroître son sentiment de solitude. Elle se faisait du souci pour les siens ?

- Beaucoup, surtout les derniers temps.

Au milieu d'une telle solitude...

- Ah, surtout les derniers temps ? répéta Stres.

- Oui, les derniers temps. Ne voyant venir aucun des siens, elle était dans un état d'anxiété permanente.

- Un état d'anxiété ? fit Stres. Elle a sûrement demandé à venir elle-même.

- Oui, à plusieurs reprises. Mon cousin lui avait dit : si personne des tiens ne vient te voir d'ici le printemps, je te conduirai moi-même là-bas.

- Ah oui ?

- En vérité, elle n'était pas la seule, nous tous avions commencé à redouter qu'il ne se fût produit quelque chose ici.

- Apparemment, elle n'a pas voulu attendre jusqu'au printemps, dit Stres.

- Il faut croire que non.

- En apprenant sa fugue, son mari, sûrement...

Les deux étrangers se regardèrent.

- Naturellement. Tout cela était fort étrange. Son frère était venu la chercher, mais comment ne s'était-il pas présenté ne fût-ce qu'un moment à

la maison ? Oh, bien sûr, il s'était produit un incident entre Konstantin et notre cousin, mais tant de temps s'était écoulé depuis lors...

- Un incident ? De quel genre ? l'interrompit Stres.

- Le jour de la noce, lui répondit son adjoint en baissant la voix. La vieille dame l'évoque dans ses lettres.

- Mais, indépendamment de cet incident, reprit l'étranger, le comportement de son frère - si toutefois c'était vraiment son frère - n'était pas justifiable.

- Excusez-moi, dit Stres, mais je voulais vous demander si son mari a pensé ne fût-ce qu'un moment que ce pouvait ne pas être son frère ?

Ils se regardèrent de nouveau.

- Oui... comment dirais-je? Naturellement, il en a douté. Et il va de soi que si ce n'était pas son frère, c'était quelqu'un d'autre... Il faut s'attendre à tout, en ce monde. Mais personne n'aurait jamais imaginé une chose pareille. Ils s'entendaient fort bien. Assurément, elle n'était pas très à l'aise, car elle était étrangère, elle ne connaissait pas la langue et, surtout, elle s'ennuyait des siens, mais, malgré tout, ils s'aimaient bien.

- Tout de même, cette fugue, comme ça..., lança Stres.

- Il faut le reconnaître, c'est étrange. Et c'est justement pour y voir clair que nous-mêmes, sur la recommandation de notre cousin, avons entrepris cette longue route. Mais nous avons trouvé ici une situation encore plus compliquée.

- Une situation compliquée, répéta Stres. C'est vrai, d'un certain point de vue, mais il n'empêche que Doruntine est bel et bien arrivée chez ses parents.

Il prononça ces paroles doucement, comme quelqu'un à qui il est difficile de s'exprimer, tout en se disant à part soi : pourquoi donc la défends-tu encore ?

- C'est juste, répondit l'un des étrangers. D'une certaine manière, sous ce jour-là, cela nous a rassérénés. Doruntine est vraiment arrivée chez ses parents, mais voilà qu'a surgi ici une nouvelle énigme : le frère avec qui elle

aurait fait le voyage est mort depuis longtemps. On peut donc se demander qui l'a ramenée. Car quelqu'un l'a bien conduite jusqu'ici, n'est-ce pas ? Plusieurs femmes ont aperçu le cavalier. Alors, pourquoi a-t-elle menti ?

Stres baissa la tête, pensif. Les flaques d'eau sur la route étaient jonchées de feuilles pourries. Il jugea superflu de leur dire qu'il s'était déjà posé toutes ces questions. Et il lui parut tout aussi vain de leur faire part de ses suppositions à propos d'un imposteur. Maintenant plus que jamais, il doutait de leur bien-fondé.

- Je ne saurais vous dire, fit-il en haussant les épaules. Il se sentait fatigué.

- Nous-mêmes ne savons trop quoi dire, fit l'un d'eux, celui qui avait jusque-là parlé le moins. Tout cela est si triste... Nous repartirons dès demain, nous n'avons plus rien à faire ici.

Stres ne lui répondit pas.

C'est vrai, pensa-t-il, l'esprit engourdi, ils n'ont plus rien à faire ici.

Les étrangers repartirent le lendemain. Stres eut le sentiment de n'avoir attendu que leur départ pour tenter posément, peut-être pour la dernière fois, d'élucider l'affaire Doruntine. Il était désormais évident que les deux cousins étaient venus vérifier si Doruntine avait bien dit la vérité dans son billet, dans la mesure où son époux avait d'abord soupçonné une trahison conjugale. Et peut-être avait-ilraison. Peut-être l'histoire était-elle beaucoup plus simple, comme c'est souvent le cas de certains faits qui, pour être simples, ont, comme pour interdire la découverte de leur simplicité, le pouvoir de semer la confusion dans les esprits. Stres eut l'impression d'avoir enfin dénoué l'énigme. Jusqu'alors, il avait toujours pensé qu'il y avait dans cette affaire un imposteur ; or, la réalité était tout autre. Personne n'avait trompé Doruntine, c'était elle, au contraire, qui avait trompé d'abord son mari, puis sa mère, et tous les autres. Elle s'est jouée de nous tous, songea Stres avec une irritation mêlée de tristesse.

De temps en temps, le soupçon d'un mensonge de Doruntine avait bien germé dans son esprit, mais pour s'évanouir aussitôt, absorbé dans la brume qui baignait l'événement. Et c'était bien compréhensible, s'agissant de faits si lourds d'inconnues. Il suffisait que Stres se remémorât ses anciens soupçons sur la réalité même du cavalier et de la chevauchée, sur le fait que Doruntine eût quitté la demeure de son mari depuis des mois, voire des années, avant d'arriver jusque chez elle, il suffisait que lui revînt à l'esprit son hypothèse d'une maladie mentale qui l'aurait frappée, pour que tous ses beaux raisonnements lui parussent spécieux. Or, la venue des étrangers de Bohême avait dissipé ces doutes. Il existait à présent un billet, qu'il avait de ses yeux vu, et il y était question d'une fugue avec un homme. Le cavalier avait été aperçu par plusieurs femmes et, surtout, tout cela était étayé par une date, le 29 septembre. Maintenant tu es coincé, se disait Stres non sans regret. La satisfaction qu'il éprouvait à l'idée que l'énigme serait bientôt résolue était plutôt mitigée. Peut-être sentimentalement attaché à cette énigme, il aurait souhaité ne pas la voir élucider. De surcroît, il se sentait lui-même quelque peu trahi.

Tout cela donc, indépendamment de l'arrière-plan macabre, n'avait été qu'une banale histoire d'amour. C'était là le fond de l'affaire. Le reste n'était que péripéties. Safemme avait eu raison de considérer ainsi cette histoire depuis le début. Les femmes ont parfois un flair particulier pour ce genre de choses. Oui, oui, se répétait Stres comme pour s'en convaincre le plus profondément possible. Un voyage avec son amant, indépendamment du fait que le deuil se mêlait ici à l'amour et au sexe. Mais c'est précisément ce qui corsait encore davantage l'histoire. Que ne donnerais-je pas, avait-elle dit, pour que se répète ce voyage. Oui, naturellement, se disait Stres, naturellement...

Il pensait à elle sans rancœur, mais il se sentait un peu las. Au début doucement, puis de plus en plus obstinément, son esprit mit en branle ses mécanismes habituels pour tenter de reconstituer ce qui avait bien pu se produire. Il songeait parfois aux deux étrangers, à présent en route vers le cœur de l'Europe et qui, assurément, tout comme lui, ruminaient le même événement. Ils devaient parler ensemble beaucoup plus ouvertement qu'ils ne l'avaient fait ici. Ils évoquaient des indices qu'ils avaient eux-mêmes relevés ou qu'ils avaient entendus rapporter par d'autres, sur la propension de cette étrangère, Doruntine, à tromper son mari.

Petit à petit, Stres compléta le tableau des faits. Quelque temps après ses noces, Doruntine se rend compte qu'elle n'aime plus son mari. Elle broie du noir, se repent de s'être mariée. Et sa détresse se trouve renforcée par son ignorance de la langue, par la solitude, et surtout par la nostalgie des siens. Elle se remémore leurs longues délibérations à propos de ce mariage, leurs hésitations, les pour et les contre, et cela ne fait qu'accroître son chagrin. Au surplus, aucun de ses frères ne vient la voir. Pas même Konstantin qui le lui avait pourtant promis. Parfois elle s'inquiète, redoutant que quelque malheur ne soit venu frapper les siens, mais elle écarte ces idées noires en se disant qu'heureusement elle n'a pas seulement un ou deux frères, mais neuf, tous dans la fleur de l'âge. Elle croit plutôtqu'ils l'ont oubliée. Ils ont éloigné d'eux leur seule sœur, ils l'ont conduite par-delà l'horizon, et, à présent, ils ne pensent même plus à elle. Sa tristesse va désormais de pair avec une certaine hostilité envers son époux. Elle lui impute tous ses maux. Il est venu la chercher du bout du monde pour briser son existence. Cette tristesse permanente, l'absence de joie s'entrelacent en elle avec l'idée de se venger sur son mari. L'abandonner, s'en aller, mais pour où ? Jeune femme de vingt-trois ans, elle est seule, totalement seule au milieu d'un continent étranger. En ces circonstances, naturellement, l'unique consolation serait quelque liaison sentimentale. Peut-être l'engage-t-elle, sans s'en rendre compte elle-même, pour combler quelque peu ce vide ? Elle se donne au premier homme qui la courtise. Ce peut bien être un quelconque voyageur (toute espérance pour elle ne se rattache-t-elle pas désormais à la grand'route ?). Sans réfléchir plus longtemps, elle décide de partir avec lui. Elle pense d'abord s'en aller sans avertir personne, puis, au dernier moment, peut-être à cause d'un ultime remords vis-à-vis de son mari, voire par simple souci de politesse (elle a été élevée dans une famille où l'on attachait un grand prix à ces règles), elle décide de lui laisser un billet. Là encore, elle peut avoir hésité : lui dire la vérité ou non ? C'est probablement par respect humain, pour ne pas le blesser dans son amour-propre, plus que pour tout autre motif, qu'elle se résoud à lui écrire qu'elle s'en va avec son frère Konstantin. Et c'est d'autant plus vraisemblable que Konstantin a donné sa *bessa* qu'il irait la chercher à l'occasion d'événements heureux ou de deuils, *bessa* dont tous, y compris son mari, sont déjà informés.

Et c'est ainsi, sans penser à rien d'autre, qu'elle part avec son amant. Qu'ils aient ou non projeté de se marier, peu importe. Il se peut qu'elle

entende se rendre plus tard avec lui chez les siens, expliquer sa situation à ses frères età sa mère, leur confier son tourment, sa solitude (c'était une telle solitude...), et peut-être, après l'avoir entendue, lui auraient-ils pardonné cette aventure, aurait-elle pu vivre près d'eux avec son second mari et ne plus jamais s'éloigner... jamais...

Mais elle ne songe à tout cela que confusément. Jouissant de son bonheur présent, elle ne veut point trop se soucier de l'avenir. Elle a le temps, elle verra bien plus tard. Avec son amant, elle court d'auberge en auberge (ils ont sûrement vendu ses bijoux), grisée de bonheur.

Mais ce bonheur est de courte durée. Dans une de ces auberges, justement (comme on en apprend, des choses, dans ces auberges de grands chemins, au fil des longues nuits d'automne !), elle entend parler du deuil qui a atteint sa famille. Peut-être apprend-elle tout du malheur qui a frappé les siens, peut-être n'en apprend-elle qu'une partie, peut-être encore imagine-t-elle ce qui a dû se passer, car elle a vaguement entendu parler de l'armée étrangère malade de cette peste qui a ravagé la moitié de l'Albanie. Elle devient alors comme folle ; le remords, l'horreur, l'angoisse lui font presque perdre la raison. Elle supplie son amant de la conduire immédiatement chez elle, et lui accepte. C'est donc elle, Doruntine, qui a amené le cavalier inconnu en retrouvant difficilement son chemin de pays en pays, de principauté en principauté.

Plus ils se rapprochent des frontières de l'Albanie, plus elle pense à ce qu'elle répondra quand on lui demandera : « Qui t'a ramenée ? » Jusque-là, elle ne s'en est pas beaucoup souciée. Pourvu qu'elle arrive chez elle, elle avisera ensuite. A présent, la maison de ses parents n'est plus très loin. Il lui faudra expliquer sa venue. Si elle dit qu'elle a été accompagnée par un inconnu, elle a peu de chances d'être crue. Dire franchement qu'elle est venue avec son amant, cela aussi est impossible. Auparavant, elle avait pensé à tout cela de façon décousue, sans y mettre trop delogique, car le deuil rendait la question dénuée d'importance, alors qu'elle revêt désormais de plus en plus de poids. Tandis que son esprit erre un peu en tous sens pour trouver une solution, elle se souvient de la *bessa* de Konstantin et se décide aussitôt : elle dira que c'est Konstantin qui a tenu parole et qui l'a ramenée. C'est donc qu'elle sait qu'il n'est pas à la maison, qu'il en est absent, qu'il est donc mort. Elle ne connaît pas encore l'ampleur du malheur qui a frappé sa famille, mais elle a appris cette mort. Apparemment, elle s'est

particulièrement enquise de ses nouvelles. Pourquoi ? Il est naturel qu'il occupe dans son esprit une place plus importante que les autres, puisqu'il lui a promis de venir la chercher. Au long de ses journées accablées de chagrin, elle attendait de le voir apparaître sur la route poussiéreuse.

A présent la maison est toute proche et, même si elle le voulait, avec son esprit tourneboulé, elle n'a plus le temps d'inventer quelque nouveau mensonge. Elle dira donc que c'est le mort qui l'a ramenée. Et c'est ainsi qu'elle frappe enfin à la porte. Elle dit à son amant de rester à l'écart, de ne pas se faire voir, peut-être lui fixe-t-elle un rendez-vous pour dans quelques jours. De l'intérieur, sa mère lui pose la question qu'elle attendait : avec qui es-tu venue ? Elle répond : avec Konstantin. La mère lui dit qu'il est mort, mais Doruntine le sait. Son amant tient à l'embrasser une dernière fois avant que la porte ne s'ouvre, il le fait dans la semi-obscurité. C'est ce baiser que la vieille dame a entrevu depuis la fenêtre. Elle en a été horrifiée. A-t-elle cru que son fils était sorti de sa tombe pour lui ramener sa fille ? Il y a davantage à parier qu'elle a pensé que ce n'était pas son fils, mais quelque inconnu. Quoi qu'il en soit, qu'elle ait cru que Doruntine embrassait un mort ou un vivant, elle en a éprouvé la même horreur. Mais il y a toutes chances qu'elle ait cru la voir embrasser un inconnu. Le mensonge de sa fille lui a donc paru des plus macabres : dans le deuil, voiciqu'elle prend son plaisir comme une fille de rien, avec des voyageurs inconnus !

Ce qui s'est produit entre la mère et la fille après que la porte se fut ouverte, leurs explications, les malédictions, les pleurs, de cela personne ne sait rien.

Puis les événements se précipitent. Doruntine apprend toute l'ampleur du drame, et il va de soi qu'elle perd alors tout contact avec son amant, jusqu'au moment où survient le dénouement. L'erreur de Stres avait consisté, dans son premier ordre dépêché aux aubergistes et aux relais, à leur enjoindre de concentrer leur attention sur deux cavaliers (homme et femme sur le même cheval ou sur deux montures différentes) qui venaient de loin, alors qu'il aurait dû recommander de porter la même attention à tout voyageur isolé qui se fût éloigné en direction des frontières. Il avait réparé cette bévue dans son second ordre, et gardait bon espoir que l'inconnu pourrait être capturé, d'autant qu'il avait dû rester quelque temps caché, dans l'attente de voir comment les choses allaient évoluer. Mais, même si l'on ne parvenait pas à mettre la main sur lui, son passage avait toutes

chances d'être signalé, en sorte que l'on pourrait prévenir les principautés et les comtés voisins, fortement soumis à l'influence de Byzance, pour le faire arrêter à tel endroit ou à tel autre.

Avant de rentrer déjeuner chez lui, Stres demanda une nouvelle fois à son adjoint s'il avait reçu quelque avis des auberges. L'autre fit non de la tête. Stres jeta sa pèlerine sur ses épaules et s'apprêtait à sortir quand son second lui dit :

- J'en ai terminé avec mes recherches aux archives. Demain, si vous êtes libre, je pourrai vous présenter mon rapport.

- Ah oui ? Et comment se présentent les choses ?

Son adjoint le regarda fixement.

- J'ai mon idée, dit-il suavement, très différente de celles qui ont cours...

- Ah oui ? fit à nouveau Stres, et il sourit sans lui accorder un regard. Au revoir, ajouta-t-il. Demain, j'écouterai ton rapport.

C'est l'esprit quasi absent qu'il fit le chemin jusque chez lui. A plusieurs reprises, sa pensée s'en revint sur les deux étrangers qui chevauchaient à l'heure qu'il était vers la Bohême, à ce qu'ils ressassaient dans leur tête et que, d'une certaine manière, il avait lui-même imaginé avant eux.

- Tu sais ? dit-il à sa femme, à peine entré. Je crois que tu avais raison. Il y a de fortes chances pour que toute cette affaire Doruntine n'ait été en fin de compte qu'une banale aventure sentimentale.

- Ah oui ?

Sous l'éclat de son regard, ses joues rosirent de satisfaction.

- Après la venue des deux cousins du mari, tout devient clair, ajouta-t-il en se débarrassant de sa pèlerine.

Comme il s'installait près du feu, il eut l'impression que quelque chose s'était ranimé dans la maison. C'était une animation qui se sentait plus qu'elle ne se voyait ou s'entendait. Les mouvement habituels de sa femme pour préparer le déjeuner étaient plus vifs, le tintement de la vaisselle aussi, et jusqu'au fumet des plats qui paraissait plus agréable. Tandis qu'elle

mettait le couvert, il perçut dans ses yeux une lueur de reconnaissance qui eut vite raison de cette froideur contenue dont leurs récentes journées avaient été uniformément marquées. Puis, durant le déjeuner, l'éclat de ses yeux se fit encore plus doux, plus lourd de sous-entendus, et quand, après le repas, il dit aux enfants d'aller se reposer, Stres, mû par un désir qu'il avait rarement éprouvé ces derniers temps, gagna leur chambre et l'attendit. Elle entra au bout d'un moment, avec la même lueur entre les cils, ses cheveux qu'elle venait de brosser épandus sur ses épaules. Stres se dit soudain que, dans lesjours à venir, la morte ne manquerait pas de réinventer entre eux, soit pour y dispenser une chaleur charnelle, comme cette fois, soit pour jeter un froid.

Il prit sa femme avec une volupté extrême. Elle aussi était comme en proie à un délire. Elle tendait à toutes forces le bas de son ventre tandis qu'il cherchait à s'y introduire le plus profondément possible, comme en quête d'un second sexe. Il avait la sensation de parvenir à l'effleurer, d'atteindre le point où commençaient une nuit et une moiteur nouvelles, puis il sentit les lèvres de ce second sexe l'aspirer encore davantage, l'inviter dans une région apparemment inaccessible. Il laissa jaillir un « ah ! » inhumain en même temps que son sperme qui réussit, lui sembla-t-il, à se déverser dans cet au-delà, dans ces ténèbres auxquelles lui-même était incapable d'accéder. Mon Dieu, murmura-t-il sans trop savoir pourquoi, cependant qu'en même temps que retombait son élan, il se sentit lui-même s'abîmer tout entier.

Quelques instants plus tard, allongé à côté de son épouse, alors qu'il percevait sur ses joues rougies la luminosité d'un sourire, il l'entendit lui murmurer des mots que, malgré l'intimité naturelle de leurs longues années de mariage, elle n'avait jamais osé lui adresser. Elle avouait qu'elle avait rarement éprouvé un pareil plaisir, que son organe à lui n'avait jamais été aussi... tendu...

En toute autre circonstance, son impudeur l'aurait surpris, mais ce jour-là, non. J'ai l'impression, lui dit-il sans la regarder, que tu as autre chose à ajouter. Elle sourit. En effet, répondit-elle, c'est une sensation curieuse... Je me disais qu'il était non seulement très rigide... mais, comment dire... très froid.

Cette fois, ce fut à son tour de sourire d'un air las. Il lui expliqua que c'était une sensation que la femme éprouve chaque fois qu'elle-même est échauffée à l'extrême.

Lorsque leur souffle se fut apaisé, ils restèrent un longmoment silencieux, contemplant tantôt le plafond en bois sculpté de la pièce, tantôt la fenêtre dont les volets entrouverts découvraient un pan du ciel bas de fin d'automne.

- Tiens, une cigogne, dit-elle. Je les croyais parties depuis longtemps.

- Il en reste parfois. C'est une retardataire.

Sans s'expliquer pourquoi, il avait l'impression que la discussion relative à Doruntine, interrompue depuis le déjeuner, risquait de reprendre. D'un geste caressant, rajustant une mèche de ses cheveux sur sa tempe, il parvint à détourner le regard de sa femme du ciel, convaincu d'esquiver ainsi toute reprise de leur discussion à propos de la morte.

Le lendemain, avant d'appeler son adjoint pour se faire communiquer les conclusions qu'il avait tirées de l'examen des archives des Vranaj, Stres jeta un coup d'œil sur le dossier des crimes de la dernière semaine. Un vol avec effraction. Deux meurtres. Un viol.

Il parcourut le rapport consacré aux assassinats. Deux actes de vendetta. Comme s'ils avaient voulu profiter du bruit fait autour de Doruntine, les meurtriers s'étaient hâtés de reprendre le sang, conformément au vieux Canon. Malgré tout, vous ne pourrez échapper au châtiment, marmonna Stress. A la mention « les tireurs ont été arrêtés », il biffa le mot *tireurs*, propre au Coutumier, pour lui substituer celui d'« assassins ». Puis il ajouta en marge : « Qu'ils soient mis aux fers, comme tous les criminels. »

« Vous croyiez pouvoir rebénéficier d'un traitement de faveur », grogna-t-il. Après un long sommeil, le Canon, allez savoir pourquoi, semblait vouloir renaître de ses cendres. En dépit des mises en garde sévères et réitérées du prince, déclarant seules valables les lois de l'État, à l'exclusion de celles du Coutumier, dans les limites de la principauté les cas de justice personnelle ne cessaient de se multiplier.

Stres souligna les mots « comme tous les criminels », avant de lire le dernier rapport. Maria Kondi, vingt-sept ans. Mariée. Mort subite au sortir de la messe dominicale. Violée durant la nuit, le surlendemain de ses obsèques. Ni lésion corporelle, ni vol de parure ou de l'anneau de mariage.

Il se frotta les tempes. C'était le second cas de nécrophilie au cours de ces dernières années. Mon Dieu, soupira-t-il, soudain très las, avant de convoquer son adjoint. Mais, plutôt qu'un viol, ce n'avait été qu'un banal rapport sexuel. Enfin, presque normal...

Son second arborait toujours le même air absent que les derniers jours, et Stres remarqua qu'il avait très mauvaise mine.

- Comme je vous l'avais déjà dit, et comme je vous l'ai répété hier, commença-t-il, mes recherches parmi ces archives m'ont amené à une conclusion toute différente de celles qui ont généralement eu cours, jusqu'ici, sur cet événement troublant,

Jamais je n'aurais pensé qu'un contact prolongé avec des archives pût donner à quelqu'un cette mine de papier mâché, se dit Stres.

- L'explication que j'en ai tirée est également très différente de ce que vous-même pensiez, reprit l'adjoint.

Stres haussa les sourcils avec une expression de stupeur.

- Je t'écoute, dit-il comme l'autre lui paraissait hésiter.

- Ceci n'est pas le fruit de mon imagination, poursuivit son second. C'est une vérité qui m'est apparue après que j'eus épluché minutieusement les archives des Vranaj, surtout la correspondance de la vieille dame avec le comte Thopia.

Il ouvrit le dossier qu'il tenait à la main, en tira une liasse de gros feuillets jaunis par le temps.

- Et qu'est-ce qu'il ressort de ces lettres ? questionna Stres avec impatience.

L'adjoint inspira profondément.

- De temps en temps, la vieille dame faisait part de ses soucis à son vieil ami, ou lui demandait conseil sur des affaires privées de la famille. Elle avait coutume de garder copie de ses propres lettres.

- Je comprends, fit Stres. Seulement, abrège un peu, je t'en prie.

- Oui, dit l'autre, je vais essayer.

Il inspira de nouveau et se frotta le front.

- Dans certaines lettres, surtout dans l'une d'elles, assez ancienne, la vieille dame fait allusion à un sentiment contre nature de son fils Konstantin pour sa sœur Doruntine.

- Ah oui ? s'écria Stres. Et qu'est-ce que ce sentiment contre nature ? Peux-tu t'expliquer ?

- La lettre ne comporte pas de détails, mais si l'on rattache cela à d'autres faits évoqués dans les lettres postérieures, notamment à la réponse du comte Thopia, il est évident qu'il s'agit d'un sentiment incestueux.

- Tiens, tiens.

Sur le front du second perlaient de grosses gouttes de sueur ; pourtant, feignant de ne pas relever le ton ironique de son chef, il poursuivit :

- En fait, le comte a immédiatement compris à quoi il était fait allusion, et dans sa réponse - l'adjoint glissa un feuillet sous les yeux de Stres -, il lui dit de ne pas se faire de souci, car ce ne sont là que choses passagères propres à leur âge. Il lui cite même deux ou trois exemples analogues dans des familles de sa connaissance, soulignant que cela se produit surtout dans les maisons où il n'y a qu'une seule fille, comme c'était le cas de Doruntine. « Seulement, il y faut de l'attention et des soins, pour faire en sorte que ce sentiment un peu dénaturé redevienne normal. De toute façon, nous reparlerons de tout ceci en détail dès que nous nous reverrons. »

L'adjoint leva les yeux pour voir l'impression que cette lecture avait produite sur son chef, mais Stres gardait le regard rivé au plateau de la table sur laquelle ses doigts tambourinaient nerveusement.

- Par la suite, leurs lettres n'en font plus mention, reprit son second. On a l'impression que, comme l'avait prévu le comte, le sentiment malsain du

frère envers sa sœur appartient dès lors au passé. Or, dans une autre lettre, quelques années plus tard, quand Doruntine est en âge de se fiancer, la vieille dame écrit au comte que Konstantin ne peut dissimuler sa jalousie envers tout fiancé éventuel. A cause de lui, dit-elle, nous avons dû refuser plusieurs excellents partis.

- Mais elle, Doruntine ? intervint Stres.

- Pas un mot sur son attitude.

- Et après ?

- Après, quand la vieille dame fait part au comte de ces fiançailles lointaines qui viennent enfin d'être conclues, elle lui écrit qu'elle-même, Doruntine et la plupart de ses fils ont longtemps hésité, à cause du trop grand éloignement, mais que, cette fois, c'est Konstantin qui a ardemment défendu cette alliance. Dans sa lettre de vœux, le comte écrit notamment à la vieille dame que l'attitude de Konstantin vis-à-vis de ce mariage lointain n'avait rien d'étonnant, qu'au contraire, d'après ce qu'elle lui en avait dit, il était compréhensible que Konstantin, irrité par tout mariage proche qui l'eût contraint à voir sa sœur unie à un homme de sa connaissance, se résignât plus aisément à une alliance plus distante avec un inconnu, de préférence étranger, le plus loin possible de sa vue. Il est fort bien, écrit-il plus bas, que ce mariage se soit conclu, ne serait-ce que pour cette raison.

L'adjoint compulsa quelques instants le dossier. Stres avait les yeux rivés sur le plancher.

- Enfin, enchaîna le second, nous avons là la lettre où la vieille dame rend compte à son correspondant du mariage, notamment de l'incident qui s'y produisit.

- Ah oui, l'incident, dit Stres, comme arraché à sa somnolence.

- Si cet incident n'a pas été relevé, ou bien s'il l'a été en partie mais qu'on l'a considéré comme un fait courant en pareilles circonstances, c'est simplement parce que les gens ignoraient ces autres éléments dont je viens de vous parler. Alors que madame-mère, elle, qui était informée, donne de l'incident une juste explication. Ayant écrit au comte qu'après la cérémonie de mariage à l'église, Konstantin allait et venait comme un fou, qu'au moment où l'on avait raccompagné les proches du marié jusqu'à la

grand'route, il avait importuné l'époux de sa sœur en lui disant : « Elle est encore à moi, tu entends, à moi ! », la vieille dame ajoute à l'intention de son vieil ami que c'était là, Dieu merci, l'ultime vicissitude qu'elle avait dû essuyer à propos de cette longue histoire.

L'officier subalterne, apparemment fatigué par sa longue explication, déglutit sa salive.

- Voilà ce qui appert de ces lettres, reprit-il. Dans les deux ou trois dernières, écrites après son deuil, la vieille se plaint de sa solitude et regrette amèrement d'avoir marié sa fille si loin. Il n'y a rien d'autre. C'est tout.

Le silence retomba. Pendant un moment, on n'entendit plus que les doigts de Stres tapoter sur le dessus de la table.

- Et quel lien cela a-t-il avec notre affaire ?

Son second leva les yeux.

- Un lien évident, et même direct.

Stres continuait de le regarder d'un air interrogateur.

- Je pense que vous conviendrez avec moi que les sentiments incestueux de Konstantin sont établis.

- Je ne m'en étonne pas, dit Stres, ce sont des choses qui arrivent.

- Vous admettrez aussi, je suppose, que son insistance à vouloir marier sa sœur le plus loin possible atteste lalutte qu'il livrait en lui-même pour vaincre son penchant dénaturé. Autrement dit, il voulait pour sa sœur un époux qui fût aussi éloigné que possible de sa vue, et, par conséquent, de toute possibilité d'inceste.

- C'est clair, dit Stres. Continue.

- L'incident illustre ses derniers tourments de son vivant.

- De son vivant ? répéta Stres.

- Oui, fit l'autre en élevant la voix sans raison apparente. J'ai en effet la conviction que le sentiment incestueux inassouvi est si puissant que la mort

elle-même ne peut l'éteindre.

- Hum, fit Stres.

- L'inceste inaccompli survit à la mort, poursuivit l'adjoint. Avec le mariage lointain de sa sœur, Konstantin crut y avoir échappé, mais, comme nous le verrons, ni l'éloignement ni même la mort ne purent l'en délivrer.

- Continue, fit sèchement Stres.

Son adjoint hésita un instant. De ses yeux éclairés d'une flamme intérieure, il regardait fixement son chef, comme pour bien s'assurer qu'il l'autorisait à poursuivre.

- Continue, dit Stres pour la seconde fois.

Mais l'autre le regardait, hésitant encore.

- Laisserais-tu entendre que c'est son sentiment incestueux inassouvi qui a fait sortir le mort de sa tombe ? demanda Stres d'une voix glaciale.

- Justement, s'écria presque le second. Leur équipée macabre est leur voyage de noces.

- Suffit ! hurla Stres. Tu déraisonnes !

- Je me doutais bien que vous ne seriez pas de mon avis, mais ce n'est pas une raison pour m'offenser.

- Tu es fou, s'écria Stres, complètement fou !

- Non, chef, je ne suis pas fou. Vous êtes mon supérieur, vous avez le droit de prendre des sanctions contre moi, de me radier, de m'arrêter même, mais pas de m'offenser. Je... Je ...

- Toi... toi... eh bien, quoi ?

- J'ai ma conviction sur cette histoire, et je pense qu'il ne s'agit que d'une affaire d'inceste, car les faits et gestes de Konstantin ne peuvent s'expliquer autrement. Quant à l'hypothèse que j'ai entendu exprimer, selon laquelle, s'il avait insisté pour marier sa soeur aussi loin, c'est parce qu'il avait eu le pressentiment du malheur qui allait frapper la famille et ne souhaitait pas la voir si cruellement atteinte, je pense que c'est une absurdité. Il est vrai que Konstantin a nourri de sombres pressentiments, mais c'est la menace de

l'inceste qui le tourmentait, et s'il a éloigné sa sœur, ç'a été pour la soustraire à cette tentation plutôt que pour la faire échapper à un malheur de quelque autre nature...

L'adjoint parlait précipitamment, sans reprendre haleine entre ses phrases, de peur, semblait-il, de se voir empêché d'exprimer toute sa pensée.

- Mais, comme je l'ai dit, ni l'éloignement ni même la mort ne lui ont permis d'échapper à l'inceste. Et ainsi, par une nuit suffocante, il s'est levé de sa tombe pour accomplir ce dont il avait rêvé toute sa vie... Laissez-moi parler, je vous en prie, ne m'interrompez pas... Il est donc sorti de terre par cette nuit humide et étouffante d'octobre, et, enfourchant la dalle de son tombeau muée en cheval, il est parti réaliser le rêve de sa vie... Et c'est ainsi qu'a eu lieu ce sinistre voyage de noces, d'auberge en auberge, comme vous l'avez dit, et non pas avec un amant vivant, mais avec un mort... C'est précisément cette chose atroce qu'a découverte la vieille mère avant d'ouvrir la porte. Elle a vu effectivement Doruntine embrasser quelqu'un dans la pénombre, mais ce n'était pas l'amant ou l'imposteur, comme vous l'avez cru, c'était son frère mort... Ce que la vieille dame avait toute sa vie redouté s'était produit. C'est ce malheur qu'elle a découvert et qui l'a conduite au tombeau...

- Insensé ! fit Stres, mais plus doucement cette fois, comme s'il se murmurait ces mots à lui-même. Je t'interdis de continuer ! dit-il posément.

Son adjoint entrouvrit la bouche, mais Stres se dressa d'un bond et, se penchant tout contre le visage de l'autre, s'écria :

- Pas un mot de plus, tu m'entends ? Sinon, je te fais coffrer séance tenante, à l'instant même, tu m'as compris ?

- J'ai dit ce que j'avais à dire, fit l'autre en respirant péniblement. A présent, je vous obéis.

- C'est toi qui es malade, dit Stres, c'est toi-même qui es malade, malheureux !

Il ne quittait pas des yeux le visage de son adjoint, rendu blafard par l'insomnie, et, subitement, il éprouva pour lui une vive commisération :

- J'ai eu tort de te charger de ces recherches dans les archives de la famille. Une si longue lecture, pour quelqu'un qui n'est pas familiarisé avec les livres...

L'autre ne le quittait pas de ses yeux fiévreux.

- Tu peux t'en aller, maintenant, dit Stres d'une voix indulgente. Va te reposer. Tu as besoin de repos, m'entends-tu ? J'oublierai tout ce que tu viens de déblatérer, à condition que tu l'oublies toi aussi, tu me suis ? Tu peux aller.

Son adjoint se leva et sortit. Stres, avec un sourire figé, suivit des yeux sa démarche chancelante.

Il me faut absolument retrouver au plus tôt cet aventurier, se dit-il. L'archevêque avait raison : il aurait fallu étouffer dans l'œuf cette affaire pour éviter toutes conséquences fâcheuses.

Il se mit à arpenter la pièce. Il entendait intensifier les contrôles à tous les points de passage possibles, y consacrer tous les effectifs de son service, suspendre toute autre activité pour les mobiliser sur cette seule affaire. Il mettrait tout en œuvre, jusqu'à élucider le mystère. Il faut absolument que je découvre la vérité, se dit-il, et le plus tôt possible. Autrement, nous allons tous perdre la raison.

En dépit des efforts déployés par les gens de Stres, de concert avec les officiants de l'Église, pour éclairer jouraprès jour les fidèles, ceux qui croyaient que Doruntine avait été ramenée par son amant étaient fort peu nombreux, comparés à ceux qui inclinaient à penser qu'elle l'avait été par le mort.

Stres examina lui-même la liste des gens qui s'étaient absentés de la région entre la fin septembre et le 11 octobre. L'idée que Doruntine avait peut-être été ramenée par un des amis de Konstantin afin que fût accomplie la promesse de ce dernier lui revenait de temps à autre à l'esprit, pour lui paraître aussitôt bien peu crédible. Même lorsqu'on lui eut soumis la liste complète des absents et qu'il y eut trouvé, comme il le souhaitait, quatre des plus proches camarades du mort, cette idée ne parvint pas à s'installer et à

prévaloir dans son esprit. Lui-même, en mission, n'avait-il pas précisément été absent ces jours-là ? La nuit de son retour, sa pèlerine était même si souillée que sa femme lui en avait fait la remarque : Stres, où donc es-tu allé te fourrer... ? Douter était le premier mouvement de l'esprit et, tout comme il l'avait fait de certains, d'autres étaient en droit de le soupçonner, lui. Quant aux compagnons de Konstantin, ils n'avaient eu aucun mal à prouver qu'ils s'étaient rendus tous quatre aux Grands Jeux qui se déroulaient chaque année dans la principauté la plus septentrionale de l'Albanie, et que deux d'entre eux s'y étaient même présentés et avaient remporté des prix.

Cependant, le quarantième jour suivant la mort de la mère et de la fille approchait. Il devait être célébré conformément à la coutume, et les pleureuses allaient à coup sûr chanter à nouveau leurs affligeantes ballades, sans y changer un traître mot. Il connaissait bien l'obstination obtuse de ces petites vieilles. Lors du septième jour, célébré lui aussi selon l'usage, elles n'y avaient rien changé, malgré les recommandations qu'il leur avait fait parvenir, et il en était allé de même les quatre dimanches consécutifs à lamort. Ces corneilles vont encore croasser quelques jours puis finiront bien par se taire, avait dit le prêtre. Mais Stres n'y croyait point trop.

Un jour, il les vit s'acheminer à la queue-leu-leu vers la maison abandonnée pour s'y livrer à leurs pleurs, selon la coutume. Grand, mince, enveloppé dans sa sombre pèlerine, avec, sur le col, l'insigne de fonctionnaire du prince représentant une corne blanche de chevreuil, il s'arrêta en bordure de la route, cependant qu'elles, toutes de noir vêtues, le visage déjà baigné de leurs larmes à venir, passaient indifférentes devant lui. Stres eut le sentiment qu'elles l'avaient reconnu, car il crut déceler dans leurs yeux une lueur d'ironie à son endroit à lui, le destructeur de légendes. A l'idée qu'il avait engagé un duel avec ces pleureuses, il fut tenté d'éclater de rire devant elles, mais, étonnamment, cette idée se mua aussitôt en frisson.

Entre-temps, l'archevêque, à la surprise générale, continuait de séjourner au monastère des Trois-Croix, mais Stres n'en était plus contrarié. Absorbé dans la poursuite de l'aventurier errant, il s'était abstrait de tout le reste. Il ne recevait des auberges aucun renseignement précis. On avait bien procédé à trois ou quatre arrestations sur la base de tels renseignements, mais les appréhendés avaient été remis en liberté, faute de preuves. On attendait des

informations des principautés et comtés voisins, surtout des régions septentrionales que traversait la route menant en Bohême. Par moments, Stres concevait de nouveaux soupçons et échafaudait de nouvelles hypothèses, mais pour les écarter aussitôt.

Vers la mi-novembre tomba la première neige. A la différence de celle qui tombe en octobre, elle ne fondit pas, mais blanchit toute la région alentour. Un après-midi, comme il rentrait chez lui, Stres, quasi inconsciemment, engagea son cheval dans la rue conduisant à l'église. Ilmit pied à terre devant le portail du cimetière et, foulant la neige immaculée, y entra. Le cimetière était désert. Les croix qui émergeaient de la couche de neige paraissaient encore plus noires. Vers le fond voltigeaient quelques oiseaux tout aussi sombres. Stres marcha un moment, jusqu'à ce qu'il crût avoir enfin trouvé les tombes rassemblées des Vranaj. Il se pencha, déchiffra l'inscription sur une des stèles, et vérifia qu'il ne s'était point trompé. Tout autour, on ne distinguait aucune trace de pas. Les icônes semblaient gelées. Pourquoi suis-je venu ici ? se demanda-t-il en soupirant. Il sentait la paix du cimetière l'envahir. Cette sensation s'accompagnait d'une étrange lucidité d'esprit. Ébloui par le miroitement de la neige, il ne pouvait en détacher son regard, comme s'il avait craint de voir cette lucidité le quitter. Subitement, l'histoire de Doruntine lui parut on ne peut plus simple, d'une extrême clarté. Il y avait là un bout de terrain couvert de neige dans lequel étaient ensevelis un groupe de gens qui s'étaient intensément aimés et s'étaient promis de ne jamais se quitter. La longue séparation, l'éloignement, une éprouvante nostalgie, la solitude insoutenable (c'était une telle solitude...) les avaient mis à rude épreuve. Ils avaient tendu à se rejoindre pour s'unir dans la vie et dans la mort dans un état tenant à la fois de la vie et de la mort, tour à tour dominé par l'une et par l'autre. Ils avaient tenté d'enfreindre les lois qui lient ensemble les êtres vivants pour les empêcher de repasser de la mort à la vie, ils s'étaient donc efforcés de briser les lois de la mort, d'atteindre à l'inaccessible, de se réunir à nouveau ; un moment, ils avaient cru y être parvenus, comme cela arrive en rêve lorsqu'on rencontre un mort que l'on a aimé et qu'on s'aperçoit que ce n'est qu'une illusion (je n'ai pu l'embrasser, quelque chose m'en empêchait). Puis, dans les ténèbres, ils s'étaient quittés de nouveau, le vivant était allé vers la maison, lemort avait regagné sa tombe (va devant, j'ai à faire à l'église), et bien que les choses ne se fussent point déroulées de la sorte, indépendamment même du fait que Stres ne pouvait toujours croire que le

mort fût sorti de sa tombe, malgré tout, c'était bien d'une certaine manière ce qui s'était produit. Le cavalier-frère était apparu au tournant de la route et avait dit à sa sœur : « Viens avec moi. » Peu importait, au vrai, si cela s'était passé dans son esprit à elle ou dans celui des autres. En fin de compte, c'était une histoire qui était plus ou moins advenue à n'importe qui, dans n'importe quel pays, à n'importe quelle époque. Il n'est personne, en effet, qui n'ait rêvé de voir quelqu'un venir de loin, des terres de l'au-delà, rester un moment en sa compagnie et chevaucher avec lui sur le même cheval ; il n'est personne en ce monde que n'habite quelque regret à propos d'un disparu et qui ne se soit dit : ah, s'il pouvait revenir une fois, une seule, que je l'embrasse (quand bien même quelque chose m'empêcherait alors de l'embrasser) - oui, même si cela ne peut jamais se produire ni se produira jamais dans les siècles des siècles, et c'est là une des plus grandes tristesses qui soient en ce bas monde, tristesse qui continuera de l'envelopper comme la brume jusqu'à son extinction...

Voilà ce qu'il en est, se répéta Stres. Tout le reste, suppositions, recherches, raisonnements, n'était que mensonges mesquins, dépourvus de signification. Il eût aimé rester encore un peu à ces hauteurs où la pensée se déploie librement, mais il sentait un monde de banalités l'attirer en permanence vers le bas, de plus en plus vite, pour le faire choir au plus tôt dans son vol. Il se hâta de quitter ces lieux avant que sa chute ne fût consommée. Hagard, tel un somnambule, il s'approcha de son cheval, sauta en selle et s'éloigna d'un galop glacé.

V

C'était un après-midi humide, noyé sous une pluie fine, régulière, un de ces après-midi où l'on a l'impression que rien ne peut advenir, quand Stres, qui somnolait tout habillé dans un fauteuil (que pouvait-il faire d'autre par une journée pareille ?), sentit la main de sa femme lui effleurer légèrement l'épaule.

- Stres, on te demande !

Il se réveilla en sursaut.

- Qu'est-ce que c'est ? Je dormais ?

- On te demande, répéta sa femme, c'est ton adjoint, accompagné d'un autre homme.

- Ah oui ? Dis-leur que je descends.

Son adjoint et un inconnu, l'un et l'autre avec les cheveux trempés, attendaient debout sous le porche.

- Capitaine, dit le second dès que son chef parut, on a capturé l'homme qui a ramené Doruntine.

Stres demeura un moment interdit.

- Comment est-ce possible ?

L'adjoint considéra avec étonnement la stupeur qui se peignait sur le visage de son chef, lequel ne montra pas lemoindre signe de satisfaction, comme s'il ne s'était pas employé depuis des semaines à atteindre justement ce résultat.

- Oui, on l'a enfin capturé, répéta-t-il, doutant encore que l'autre eût bien compris de quoi il retournait.

Stres continuait de les fixer d'un regard inquisiteur. En vérité, il avait fort bien compris leurs propos. Ce dont il ne parvenait pas à se rendre compre, c'était si la nouvelle lui faisait plaisir ou non.

- Mais comment ? demanda-t-il. Comment si soudainement ?

- Soudainement ? fit son adjoint.

- Je veux dire que cela paraissait si invraisemblable...

Mais qu'est-ce que je chante-là ? se dit-il. A présent, de fait, il s'apercevait de son trouble.

Manifestement, le soupçon qui montait parfois du plus profond de lui, qu'à côté de son désir de débusquer l'amant supposé en coexistait un autre encore plus fort : qu'on ne pût jamais lui mettre la main dessus, ce soupçon-là se vérifiait. Diable, marmonna-t-il après coup comme celui qui, lorgnant le ciel, s'apprête à grogner : « Quel sale temps ! », puis il demanda :

- Mais comment l'a-t-on capturé ? Où ça ?

- On est en train de l'amener, répondit l'adjoint. Il sera ici avant la tombée de la nuit. Cet homme est le messager qui a apporté la nouvelle, en même temps qu'un rapport.

L'inconnu fourra la main dans la doublure de sa tunique de cuir et en tira un pli.

- Il a été capturé dans le comté voisin, dans une auberge qui a pour nom *Auberge des deux Robert,* dit l'adjoint.

- Ah?

- Voici le ra...rap...port, fit l'inconnu qui bégayait.

D'un geste brusque, Stres le lui arracha des mains. Petit à petit, ce sentiment diffus de tristesse et de regret à voir l'énigme résolue fut noyé par un premier flot de froide et dangereuse allégresse. Il décacheta l'enveloppe et tourna le rapport qu'elle contenait du côté d'où tombait la lumière dujour, et il se mit à lire les lignes rédigées d'une écriture qui faisait songer à un tas d'épingles jetées avec colère :

« Nous vous faisons parvenir le rapport sur la capture de l'aventurier soupçonné d'avoir trompé et ramené Doruntine Vranaj. Les renseignements contenus dans ce rapport sont tirés de ceux qui ont été remis à nos autorités,

en même temps que l'aventurier en question, par les autorités du comté voisin qui ont réussi à le capturer sur leur teriritoire, conformément à la demande de nos autorités.

« Le vagabond a été appréhendé le 14 novembre, à l'auberge de la grand'route appelée *Auberge des deux Robert.* En fait, il y avait été transporté la veille sans connaissance par deux paysans qui l'avaient trouvé couché en travers de la route, brûlant de fièvre. Son aspect douteux et surtout son parler délirant éveillèrent immédiatement les soupçons de l'aubergiste et des autres clients. Ses bribes de phrases se ramenaient plus ou moins à ceci : "Il n'y a pas de raisons pour que nous nous hâtions tellement. Que dirons-nous à ta mère ? Accroche-toi bien à moi, je ne puis aller plus vite, il fait noir, tu comprends, on n'y voit goutte. C'est ce que tu diras si quelqu'un te demande qui t'a ramenée. Ne crains rien, aucun de tes frères n'est plus de ce monde."

« L'aubergiste avertit les autorités locales qui, après avoir entendu son témoignage et celui des clients, décidèrent d'arrêter ce vagabond et, conformément à notre demande, de nous le livrer aussitôt. Obéissant aux instructions que j'ai reçues du chef-lieu, je me suis hâté de vous l'envoyer, mais j'ai estimé utile de vous faire aussi parvenir ces informations par un prompt messager, afin que vous soyez informé de toute l'affaire pour le cas où vous souhaiteriez interroger sur-le-champ le prisonnier.

Salutations.

Capitaine Gjikondi, de la région frontalière. »

Stres releva les yeux du feuillet qu'il tenait à la main et considéra un moment son adjoint, puis le messager. Les choses s'étaient donc passées exactement comme il l'avait imaginé : elle était partie avec un amant. Sa distraction de tout à l'heure avait soudain fait place à une rage comme il en avait rarement éprouvé. C'était une bourrasque qui ébranlait son souffle, sa lucidité d'esprit, sans doute aussi son élocution. Comme les orties, elle n'épargnait personne. A présent, ils vont voir qui est Stres ! Ils vont voir ce qui arrive quand on abuse de sa patience ! Il va leur montrer, à ces crapules et crapulesses, et en prenant bien moins de gants qu'avant. Il va extirper sans merci toutes ces saloperies, ces putasseries. Il va faire en sorte qu'avant cent ans ces gredins et ces parasites n'aient plus le goût de faire chier le

monde, et pareil pour ces vieilles vipères de pleureuses recuites dans leur fiel : fini de lui bourrer le crâne ! Lui qui n'avait peur de rien avait reculé devant ces abruties... Toutes ces menteries, Seigneur, toute cette abomination...

Déconcerté par sa propre exaspération, s'étant rendu compte qu'il avait passé les bornes, Stres s'était soudain retranché dans le silence.

- Quand doivent-ils arriver ? finit-il par demander au messager.

- Dans deux heures ou trois, tout au plus.

C'est alors seulement qu'il remarqua que ses bottes étaient crottées jusqu'aux genoux. Il inspira profondément. Les idées qui lui étaient venues trois jours auparavant au cimetière, dans la neige, lui parurent extrêmement lointaines.

- Attendez-moi, le temps que j'aille prendre ma pèlerine, dit-il.

Il rentra et, endossant sa longue houppelande, dit à sa femme :

- L'homme qui a ramené Doruntine a été capturé.

- Vraiment ? fit-elle sans arriver à discerner son visage, car un pan de sa pèlerine, comme un gros oiseau noir, était venu s'interposer entre eux deux, empêchant leurs regards de se croiser.

Durant le trajet, Stres ne desserra pas les dents, mais, malgré cela, lorgnant sa démarche, surtout le mouvement de ses bottes dans les flaques, son accompagnateur comprit qu'il était aussi exaspéré que tout à l'heure et que ses indignations pouvaient désormais trouver à s'exprimer aussi bien avec les jambes que par la parole, voire peut-être mieux encore.

Cela faisait plus de deux heures qu'ils attendaient la voiture qui devait livrer le prisonnier. Les lattes du parquet craquaient plaintivement sous les bottes de Stres qui, à son habitude, allait et venait entre sa table de travail et la fenêtre. Son adjoint n'osait rompre le silence, tandis que le messager,

affalé sur un siège en bois, ronflait, ses vêtements trempés exhalant une odeur de moisi.

Stres ne pouvait s'empêcher de s'arrêter de temps à autre à la fenêtre et, tout en contemplant la plaine où il s'attendait à voir apparaître la voiture, il sentait son esprit s'engourdir peu à peu. C'était la même pluie régulière et monotone que le matin, sous l'uniformité de laquelle l'arrivée de qui que ce fût, de quelque direction que ce fût, paraissait tout à fait inconcevable.

Il effleura de ses doigts l'épais papier du rapport, comme pour se persuader que l'homme qu'il attendait allait vraiment venir. Nous ne pouvons avancer plus vite, il fait noir, tu comprends, fit-il en répétant les paroles de l'individu en délire. Ne crains rien, aucun de tes frères n'est plus de ce monde...

C'est lui, se dit Stres. Il ne doutait plus que ce fût lui. Exactement tel qu'il se l'était imaginé. Lui revint à l'espritcet instant, au cimetière, dans la neige, où il s'était dit que tout cela n'était que mensonge. Eh bien non, ce n'était pas encore cela, se disait-il à présent, les yeux rivés sur l'étendue glacée. A présent, la plaine se déployait à l'infini sous la pluie grise, et la neige elle-même avait fondu ou s'était retirée au loin sans laisser de trace, comme pour l'aider à oublier tout ce qu'avait drainé ce *noble jour* jusque dans la tête du capitaine.

Le crépuscule se faisait plus dense. De part et d'autre de la route, on apercevait de rares badauds qui attendaient sûrement l'arrivée de la voiture. Apparemment, le bruit de l'arrestation s'était répandu.

Le messager, sommeillant dans son coin, émit comme un gémissement. Le regard de son second semblait éteint. Depuis l'autre jour, il n'avait plus fait allusion devant lui à son histoire d'inceste. A présent, sûrement qu'il se sentait gêné.

Le courrier émit un nouveau grognement et entrouvrit les yeux. On eût dit des yeux d'aliéné.

- Qu'est-ce qui se passe ? dit-il. Ils sont arrivés ?

Nul ne lui répondit. Stres alla peut-être pour la centième fois jusqu'à la fenêtre. La plaine s'était si assombrie qu'il était difficile d'y distinguer quoi

que ce fût. En fait, peu après, l'approche de la voiture fut d'abord annoncée par une lointaine rumeur, puis par le fracas des roues.

- Seigneur ! ils arrivent enfin ! dit l'adjoint de Stres, et il secoua l'épaule du messager.

Stres descendit précipitamment l'escalier. Son second et le messager le suivirent. Lorsqu'ils apparurent sur le seuil, la voiture s'approchait. Quelques personnes la suivaient dans l'obscurité. On en entendait d'autres accourir de plus loin. Finalement, la voiture s'arrêta et en descendit un homme en uniforme de fonctionnaire du prince.

- Où est le capitaine Stres ? demanda-t-il.

- C'est moi, dit Stres.

- Je pense que vous avez été informé que...

- Oui, l'interrompit Stres. Je suis au courant de tout.

L'homme en uniforme parut sur le point d'ajouter quelque chose, mais il fit demi-tour, se dirigea vers la voiture, passa sa tête par la fenêtre et dit quelques mots à ceux qui se trouvaient à l'intérieur.

- Faites de la lumière, lança quelqu'un.

Le rideau de la voiture s'écarta, laissant paraître une forêt de jambes qui gigotaient de telle manière qu'on n'aurait su dire si leurs propriétaires s'embrassaient ou se battaient à l'intérieur.

Stres, qui savait d'expérience qu'aux mouvements de pieds du malfaiteur ou de son escorte on peut deviner ce qu'il en est de la partie supérieure du corps, comprit qu'on avait entravé le prisonnier de la plus rigoureuse façon : les mains dans le dos.

- C'est lui, c'est lui ! chuchotèrent les gens qui s'étaient attroupés peu à peu.

La lueur clignotante de la lanterne ne permit de discerner que la moitié du visage de l'homme enchaîné, elle aussi étrangement souillée de boue. Ceux qui l'avaient amené le remirent à deux hommes de Stres qui le prirent en charge en le saisissant, comme les premiers, aux aisselles. L'homme entravé n'opposa aucune résistance.

- Au cachot, dit Stres d'une voix sèche. Et vous, que comptez-vous faire ? ajouta-t-il en s'adressant à l'homme en uniforme qui semblait être le chef du petit détachement.

- Nous repartons immédiatement, répondit l'autre.

Stres resta sur place jusqu'à ce que la voiture se fût ébranlée, puis il fit demi-tour et se dirigea vers le bâtiment. Au tout dernier moment, il s'arrêta sur le seuil. Dans la semi-obscurité, on sentait des présences humaines. Au loin, on pouvait entendre les pas de quelqu'un qui s'approchait en courant.

- Qu'attendez-vous encore, bonnes gens ? dit Stres d'une voix calme. Allez plutôt vous coucher. Veiller, pournous autres, fait partie du devoir, mais vous, pourquoi restez-vous là ?

De la pénombre ne vint aucune réponse. La lumière du falot clignota un moment, comme épouvantée par ces visages cireux et tourmentés, puis les abandonna aux ténèbres.

- Bonne nuit ! fit Stres en rentrant et en s'engageant, à la suite de son second, une lanterne à la main, dans l'escalier menant au cachot. L'odeur de moisi le prit à la gorge. Il se sentit soudain troublé.

L'adjoint poussa la porte de fer du cachot en s'effaçant pour laisser passer son chef. Le prisonnier était affalé sur un tas de paille. Ayant senti une présence, il releva la tête. A la lueur de la lanterne, Stres distingua ses traits. Bien que défiguré par la boue et les coups, il paraissait beau. Le regard de Stres se porta involontairement sur ses lèvres, et ces lèvres humaines, gercées aux commissures par la fièvre, demeurées si bizarrement étrangères à ces chaînes, à ces gardes et à ces ordres, suggérèrent à Stres, mieux que tout autre détail, qu'il avait devant lui l'homme qui avait fait l'amour avec Doruntine.

- Qui es-tu ? demanda Stres d'une voix glaciale.

Les yeux du prévenu l'observèrent d'en bas. Son regard, tout comme ses lèvres, était étranger à ces lieux. Des yeux de séducteur, se dit Stres.

- Je suis un voyageur, monsieur l'officier, répondit l'autre. Un vendeur ambulant d'icônes. On m'a arrêté. Je ne sais pas pourquoi on m'a arrêté, je suis très malade. Je me plaindrai...

Il parlait un albanais laborieux, mais correct. Apparemment, s'il était bien vendeur d'icônes, il avait appris cette langue pour les besoins de son travail.

- Pourquoi t'a-t-on arrêté ?

- A cause d'une femme que je ne connais pas, que je n'ai jamais vue. Une certaine Doruntine. On m'a dit que j'avais fait une longue route à cheval avec elle en croupe, et on m'a raconté je ne sais quelles autres folies.

- As-tu vraiment voyagé avec une femme, ou, plus exactement, as-tu amené ici une femme de très loin ? questionna Stres.

- Non, monsieur le fonctionnaire. Je n'ai voyagé avec aucune femme, du moins depuis plusieurs années.

- Il y a un mois, dit Stres.

- Non. Absolument pas !

- Réfléchis bien.

- Je n'ai pas à réfléchir, dit l'homme enchaîné d'une voix sonore. Je regrette de voir que vous aussi, monsieur le fonctionnaire, vous vous joignez à cette folie générale. Je suis un honnête homme. On m'a arrêté alors que j'étais couché, souffrant le martyre, au bord de la route. C'est inhumain ! Se retrouver enchaîné en reprenant ses esprits, quand on souffre comme un chien, au lieu de recevoir de l'aide ou quelques soins. C'est vraiment insensé !

- Je ne suis pas fou, dit Stres. Je pense que tu auras l'occasion de t'en convaincre.

- Mais ce que vous faites est pure folie, reprit l'homme enchaîné de la même voix tonitruante. Accusez-moi au moins de quelque chose de plausible, dites-moi que j'ai volé ou que j'ai tué quelqu'un. Mais vous venez me dire : tu as voyagé à cheval avec une femme. Comme si c'était là un crime ! J'aurais mieux fait de le reconnaître tout de suite, et vous auriez tous été satisfaits : oui, j'ai voyagé à cheval avec une femme. Et après ? Qu'est-ce qu'il y a de mal à cela ? Mais je suis un honnête homme, et si je ne l'ai pas dit, c'est parce que je n'ai pas l'habitude de mentir. Je me plaindrai de

tout cela partout où je pourrai le faire. Jusque chez votre prince. Et, s'il le faut, plus haut encore, à Constantinople !

Stres le considéra fixement. L'homme enchaîné soutint son regard.

- Eh bien, malgré tout, je te repose cette question qui te semble insensée, dit Stres. C'est la dernière fois. Réfléchis bien avant de répondre. As-tu amené ici deBohême ou de toute autre région lointaine une jeune femme appelée Doruntine Vranaj ?

- Non, répondit fermement le prisonnier.

- Malheureux que tu es, dit Stres sans plus le regarder. Mettez-le à la torture ! ordonna-t-il aux autres.

Les yeux de l'homme s'écarquillèrent de terreur. Il ouvrit la bouche pour parler ou crier, mais Stres sortit fougueusement du cachot. Remontant l'escalier derrière l'un des gardiens qui l'éclairait, il hâta le pas pour ne pas entendre les cris du prisonnier.

Quelques instants plus tard, il rentrait seul chez lui, la pluie avait cessé, mais le chemin était semé de flaques d'eau. Distraitement, il y fit patauger ses bottes. Il n'y voyait goutte. Il fait noir, tu comprends, murmura-t-il à part soi en répétant les mots du marchant ambulant.

Il eut l'impression d'entendre une voix dans le lointain, mais c'étaient des aboiements toujours plus distants qui s'affaiblissaient peu à peu, comme des ronds sur l'eau, dans l'étendue de la nuit.

Il doit y avoir du brouillard, pensa-t-il, sinon les ténèbres ne seraient pas aussi profondes.

Il eut encore l'impression d'entendre cette voix, et même un bruit étouffé de pas. Il tressaillit et tourna la tête. Il distingua la lueur d'une lanterne qui se balançait à distance, éclairant une silhouette d'homme décomposée par cette lumière blafarde. Il se figea. La lanterne et les clapotements dans les flaques, qui semblaient surgir de quelque cauchemar, étaient encore assez éloignés lorsqu'il entendit la première voix. Il mit la main en cornet à son oreille afin de distinguer les mots. C'étaient des « ah » et des « ouh » et il ne discernait rien de plus clair. Quand l'homme à la lanterne se fut enfin approché, Stres lui cria :

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Il a avoué, fit l'autre de loin, d'une voix haletante. Il a avoué !

Il a avoué, se répéta Stres. Voilà donc ce que disaient ces mots qui lui avaient paru n'être qu'une succession de « ah » et de « ouh ». Il a avoué !

Stres, toujours immobile, attendit que le messager l'eût rejoint. Il respirait péniblement.

- Il a avoué, Dieu soit loué, dit celui-ci en brandissant sa lanterne comme pour rendre ses mots plus compréhensibles. A peine a-t-il vu les instruments de torture qu'il a aussitôt craqué.

Stres le regardait, comme engourdi.

- Vous revenez ? Je vais vous éclairer le chemin. Vous allez l'interroger ?

Stres ne répondit pas. En fait, c'était ce que dictait le règlement. Il fallait interroger le détenu immédiatement après qu'il fut passé aux aveux, dans l'état d'épuisement qui était alors le sien, sans lui laisser le temps de se ressaisir. Et on était en pleine nuit, l'heure la plus propice.

L'homme à la lanterne attendait à deux pas, haletant encore.

Je ne dois pas le laisser se reprendre, se dit Stres. Naturellement, il ne devait pas lui accorder un instant de répit. Il ne devait pas lui permettre de se ressaisir. C'est juste, se dit-il, c'est tout à fait juste pour ce qui le concerne, mais en ce qui me concerne, moi, qu'est-il plus juste de faire ? N'ai-je pas besoin, moi aussi, de reprendre des forces ?

Et soudain, il se rendit compte que l'interrogatoire du prévenu serait peut-être plus pénible pour lui-même que pour celui-ci.

- Non, dit-il. Je ne l'interrogerai pas ce soir. J'ai besoin de me reposer, et il tourna le dos à l'homme à la lanterne.

Le lendemain matin, lorsque Stres, accompagné de son adjoint, descendit dans la cellule, il décela sur le visage du prévenu comme un sourire

coupable.

- Oui, vraiment, j'aurais mieux fait d'avouer d'entrée de jeu, dit-il sans attendre que Stres lui eût posé la moindre question. C'est du reste ce que je pensais faire, car, au bout du compte, je n'ai commis aucun crime, et personne à ce jour n'a été condamné pour avoir voyagé ou erré de-ci, de-là en compagnie d'une femme. Si j'avais dit la vérité dès le début, j'aurais échappé à ces tortures et, au lieu de me retrouver maintenant entre les murs de ce cachot, je serais chez moi où les miens m'attendent. Il y a qu'à mon corps défendant et par pur hasard, je me suis trouvé pris dans ce tourbillon de mensonges et n'ai pu m'en dégager. Car, comme certains, après avoir commis un petit mensonge inoffensif, s'embourbent de plus en plus au lieu de se dédire aussitôt, j'ai cru moi aussi pouvoir échapper à cette malencontreuse histoire en inventant des choses inexistantes qui, au lieu de me délivrer de mon premier mensonge, m'y ont enfoncé encore davantage. Mais c'est à cause du tintamarre fait autour du voyage de cette jeune femme que je me suis fourré dans ce pétrin. Je vous répète donc que si je n'ai pas avoué tout de suite, c'est que, cette histoire ayant fait si grand bruit et remué si profondément tout le monde, j'ai eu subitement l'impression d'être comme un enfant qui a bougé quelque objet dont le déplacement constitue justement un acte affreux aux yeux des grandes personnes. Au matin de ce jour-là (je vous raconterai ensuite tout en détail), quand j'ai constaté que le retour de cette jeune femme était quelque chose de trop, de trop... comment dirais-je ?... bouleversant pour tous, à plus forte raison quand tous ne faisaient que demander fiévreusement : « Avec qui est-elle revenue ? » « Qui l'a ramenée ? », l'instinct m'a poussé à me dérober, à m'éclipser sans laisser de traces dans cette affaire où mon rôle, au fond, était tout à fait fortuit. Et c'est ce que j'ai tenté de faire. Enfin, je vais maintenant vous raconter toute cette histoire depuis le commencement. Je pense que vous désireztout savoir par le menu, n'est-ce pas, monsieur le fonctionnaire ?

Stres restait comme figé près de la table de bois brut.

- Je t'écoute, fit-il. Raconte tout ce que tu estimes devoir dire.

Le prévenu parut s'inquiéter quelque peu de son air indifférent.

- Je ne sais pas, c'est la première fois que je suis interrogé, mais, d'après ce que j'ai entendu dire, dans ces cas-là, c'est l'enquêteur qui pose le premier

les questions, et l'interrogé qui répond, n'est-ce pas ? Alors que vous...

- Dis toi-même ce que tu as à dire, fit Stres. Je t'écoute.

Le prisonnier remua sur le tas de paille.

- Tes chaînes te gênent ? demanda Stres. Tu veux que je te les fasse enlever ?

- Oui, si c'est possible.

Stres fit signe à son second de le désentraver.

- Merci, dit le prisonnier.

Les mains déliées, il donnait l'impression d'avoir perdu davantage de son assurance, il leva une nouvelle fois les yeux sur Stres, espérant encore que celui-ci lui poserait une question, mais, ayant réalisé que son attente était vaine, il se mit à parler à voix basse, sans sa vivacité de tout à l'heure.

- Comme je vous l'ai dit hier, je suis marchand ambulant d'icônes, et c'est justement ce travail qui m'a donné l'occasion de connaître cette jeune femme. Je suis de Malte, mais je passe la majeure partie de l'année sur les routes des Balkans et d'une partie de l'Europe. Si je vous livre des détails superflus, je vous prie de m'interrompre, car, comme je vous l'ai indiqué, c'est la première fois que je suis soumis à un interrogatoire, et je n'en connais pas bien les règles. Je m'occupe donc du commerce d'icônes et vous imaginez bien le goût qu'ont les femmes pour ces objets. C'est ainsi qu'un jour, en Bohême, j'ai connu cettefemme, Doruntine. Elle m'a dit qu'elle était étrangère, originaire d'Albanie, qu'elle s'était mariée là-bas, et, lorsque je lui ai confié que j'avais passé quelque temps aux confins de son pays, elle n'a pu contenir son émotion. Elle m'a dit que j'étais la première personne en provenance de là-bas qu'elle rencontrait. Elle m'a demandé si je savais ce qui s'y passait, s'il s'y était produit quelque calamité, car aucun des siens n'était venu la voir. J'avais entendu parler d'une guerre ou d'une épidémie de peste, bref, d'un fléau qui avait ravagé votre pays, et, après l'en avoir informée, j'ai ajouté, pour la tranquilliser, que c'était arrivé il y avait longtemps déjà, près de trois ans auparavant. Elle a alors poussé un cri et dit : « Mais c'est justement depuis ce temps-là que je n'ai plus de nouvelles de là-bas. Malheureuse que je suis, il a sûrement dû arriver un malheur ! » Et, bouleversée, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle m'a raconté qu'on

l'avait mariée trois ans auparavant à un homme de ce pays, que sa mère et ses frères n'avaient pas approuvé ce mariage si lointain, mais que l'un de ses frères, qui s'appelait Konstantin, avait insisté ; qu'il avait donné à sa mère sa parole, sa *bessa*, comme les Albanais appellent maintenant la parole donnée - pour ma part, c'est de sa bouche que j'ai entendu prononcer ce mot pour la première fois -, qu'il lui avait donc promis de lui ramener sa fille de ce pays éloigné chaque fois qu'elle en exprimerait le désir ; que des semaines et des mois, puis des années étaient passés, mais qu'aucun des siens, pas même Konstantin, n'était venu la voir ; qu'elle éprouvait une nostalgie insupportable, qu'elle se sentait très seule, là, au milieu d'étrangers, et qu'avec cette nostalgie et ce sentiment de solitude avait grandi en elle l'angoisse qu'un malheur ne se fût produit là-bas, chez elle. Et quand je lui eus dit qu'il y avait eu une guerre ou bien la peste, alors elle fut sûre qu'un malheur était bien arrivé, que son pressentiment était fondé. Elle m'a alors dit qu'elle pensait allerelle-même voir les siens, mais qu'elle ne pouvait s'opposer à son mari qui, bien qu'il lui eût lui-même promis de l'y conduire, puisque ses frères semblaient l'avoir oubliée, était trop occupé par ses affaires pour entreprendre un si long voyage.

« En l'entendant parler, plus belle encore sous ses larmes, j'ai subitement conçu pour elle un désir si violent que, brusquement, sans trop y réfléchir, je lui ai dit que, si elle y consentait, je pouvais moi-même la conduire chez les siens. Par mon métier, j'ai l'habitude des longs voyages, et je lui ai dit cela aussi simplement que si je lui avais proposé de la conduire jusqu'à la bourgade voisine, mais elle a trouvé cette idée insensée. Il est normal que, d'emblée, cela lui eût paru une folie, et pourtant, curieusement, la flamme même avec laquelle elle s'opposa d'abord à mon idée me fit espérer, car j'eus l'impression qu'elle ne protestait pas tant pour me persuader que c'était bien une folie, que pour s'en convaincre elle-même. Et plus elle disait : "Vous êtes fou, et je suis encore plus folle de vous écouter", plus je sentais monter mon désir en même temps que l'espoir de la voir céder. C'est ainsi que, le lendemain, quand, après une nuit sans sommeil, elle m'eut dit, toute pâle, d'une voix assourdie, qu'elle ne voyait pas comment, si elle acceptait de venir avec moi, elle pourrait s'en justifier auprès de son mari, je sus que j'avais gagné la partie. J'étais convaincu que l'essentiel était de partir seul avec elle par les routes d'Europe. Après, à Dieu vat ! Tout le reste me semblait sans importance. Je lui ai laissé entendre que nous ne pourrions l'avertir, car, au fond, c'était lui qui l'obligeait à agir de la sorte. Ne m'avait-

elle pas elle-même confié qu'il lui avait promis de la conduire jusqu'à sa mère, mais qu'il en était empêché par ses affaires ? Elle n'avait donc qu'à partir sans rien dire. Mais comment, comment ? demandait-elle fébrilement. Comme me justifier ensuite auprès de lui ? Seule avec un inconnu ! Et elle rougit. Soit, maistu ne lui diras pas que tu as fait le voyage avec un inconnu, Dieu nous en garde ! Mais alors quoi ? a-t-elle fait. Et je lui ai dit : j'y ai réfléchi, laisse-lui un billet indiquant que ton frère est venu t'emmener en grande hâte, car un malheur s'est produit dans ta famille. "Quel malheur ? m'interrompit-elle : toi, étranger, tu sais de quoi il s'agit, mais tu ne veux pas le dire. Ah, mon frère n'est plus, sinon il viendrait me voir !"

« Deux autres jours passèrent. Elle hésitait encore. Je craignais d'être découvert et tentai de la rencontrer en cachette. Mon désir devenait irrépressible. Finalement, elle accepta. C'était par une fin d'après-midi très sombre, elle est venue en hâte au carrefour où je lui avais dit l'attendre une dernière fois, je l'ai fait monter en croupe, et nous sommes partis tous deux sans échanger un seul mot. Nous avons chevauché longtemps, jusqu'au moment où nous avons jugé que nous nous étions assez éloignés pour que l'on ne retrouvât pas notre trace. Nous avons passé la nuit dans une auberge perdue, et le lendemain avant l'aube nous nous sommes remis en route. Il est superflu de vous dire qu'elle était dans un état d'angoisse permanent. Je la rassurais autant que je pouvais, et nous poussions toujours plus loin. Ainsi a passé la seconde nuit, dans une autre auberge encore plus perdue que la première, dans une région dont j'ignore même le nom. Je vous fais grâce des détails sur mes tentatives pour obtenir ses faveurs. Sa fierté et surtout son angoisse perpétuelle la retenaient. Mais j'ai usé de tous les moyens, depuis les implorations enflammées jusqu'à la menace de l'abandonner, de la laisser seule sur ces hauts plateaux d'Europe. Et c'est ainsi que la quatrième nuit, elle a fini par céder. J'en est ressenti une ivresse telle que, le lendemain matin, complètement étourdi, je ne savait plus très bien où nous nous trouvions, où nous allions... Si je vous donne des détails inutiles, je vous prie de m'arrêter... Nous avons passé ainsi plusieurs jours etplusieurs nuits étranges. Nous couchions dans les auberges que nous rencontrions en chemin, puis nous reprenions notre route. Pour couvrir nos dépenses, nous avons vendu quelques bijoux à elle. Je voulais faire durer le plus longtemps possible ce voyage, mais elle était impatiente. Plus nous approchions des frontières de l'Albanie, plus grandissait son angoisse. Qu'a-t-il bien pu se produire là-bas ? disait-elle de temps à autre. Qu'était-ce que

cette guerre, cette peste ? Nous avons cherché à nous renseigner à plusieurs reprises dans les auberges, mais nous ne recevions que des réponses évasives. On avait bien entendu parler d'un grand conflit dans les régions d'Albanie, mais les versions divergeaient sur l'époque où il avait eu lieu ; certains disaient qu'il n'y avait pas eu de guerre, mais la peste, d'autres soutenaient que ce mal n'avait pas frappé l'Albanie, mais quelque contrée plus lointaine. Cependant, à mesure que nous approchions des confins de l'Albanie, les réponses se faisaient plus précises. A son insu, j'essayais de me renseigner quand elle se reposait dans la chambre d'auberge. Désormais, tous étaient au courant de cette guerre et de cette peste qui s'étaient conjuguées et avaient décimé les hommes d'Albanie. Une fois entrés dans les principautés du nord du pays, nous avons cherché à éviter les routes et les auberges principales, voyageant surtout de nuit. Nous avions atteint à présent les principautés voisines de la sienne, et elle tenait absolument à ne pas attirer l'attention. Nous traversions des terres en friche, nous écartant souvent des chemins. Nous faisions l'amour là où nous pouvions. Dans une des rares auberges où nous avons été contraints de nous abriter à cause du mauvais temps, j'ai appris la sinistre vérité sur les siens. On parlait partout du grand deuil qui avait frappé cette famille fameuse. Tous ses frères étaient morts, entre autres Konstantin. L'aubergiste savait tout. J'ai commencé à redouter qu'elle ne soit reconnue. Comme nous nous rapprochions de chezelle, nous nous ingéniâmes à trouver une explication acceptable à sa venue. Croyant ses frères encore en vie, elle était effrayée plus que de raison, alors que, pour ma part, sachant la vérité, les choses me paraissaient plutôt simples. De toute façon, il était plus facile de répondre à une vieille dame écrasée par le malheur qu'à neuf frères.

« Son anxiété à la pensée de ce qu'elle allait pouvoir dire à ses frères et à sa mère pour justifier sa venue s'exaspérait. Que répondrait-elle quand on lui demanderait : "Qui t'a ramenée ? " Dirait-elle la vérité ? Mentirait-elle ? Mais encore, que dirait-elle ?

« Je me suis alors vu contraint de lui révéler une partie de la vérité, c'est-à-dire du grand malheur. Je lui ai fait comprendre que son frère Konstantin, celui qui avait promis de la ramener, était mort avec certains de ses frères.

« Vous pensez bien qu'elle est devenue comme folle de chagrin, mais ni la fatigue du voyage ni sa douleur n'atténuèrent le tracas que lui causait l'explication qu'elle aurait à fournir sur sa venue soudaine. C'est moi qui ai

eu l'idée d'expliquer son voyage par quelque intervention surnaturelle. Je me suis creusé longuement la cervelle, mais je n'ai pu trouver meilleure explication. "Il n'y a pas d'autre moyen, tu rééditeras le mensonge dont tu as déjà usé avec ton mari, tu diras que c'est Konstantin qui t'a ramenée. - Mais si j'ai pu mentir à mon mari, me répondit-elle, c'est qu'il croyait mon frère encore en vie ; comment puis-je dire la même chose de quelqu'un dont on sait qu'il est mort ? - Mais c'est plus facile, lui répondis-je, justement parce qu'il n'est plus en vie. Tu diras que c'est ton frère qui t'a ramenée, on n'a qu'à prendre ça comme on voudra ; je veux dire qu'on n'a qu'à imaginer que c'est son fantôme qui t'a ramenée. En fin de compte, n'a-t-il pas promis de te ramener, vivant ou mort ? Tout le monde est au courant de la formule même de sa promesse, et on te croira."

« Sachant que seule sa mère était encore de ce monde, je trouvais la chose plus simple, mais elle, croyant au moins la moitié de ses frères encore en vie, n'avait guère d'espoir d'être crue. Pourtant, bon gré mal gré, elle dut se rendre à mes raisons. Il n'y avait pas d'autre issue... Nous n'avions plus le temps d'imaginer une explication plus plausible, et nos esprits avaient d'ailleurs perdu désormais toute lucidité.

« C'est ainsi qu'est venue la dernière nuit, la nuit du 11 octobre, si je ne me trompe, quand, glissant dans les ténèbres comme des fantômes, nous nous sommes approchés de la maison. Je ne vous parlerai pas de son trouble, qui était maintenant indicible. Minuit était passé. Comme nous en avions décidé, je me suis écarté, caché dans la semi-obscurité, cependant qu'elle se dirigeait vers la porte. Mais elle n'était pas en état de marcher. J'ai alors été contraint de la conduire en la tenant par le bras jusqu'à la porte où, d'une main tremblante, elle a frappé, ou, pour être plus exact, elle a seulement posé la main sur le heurtoir, car, en réalité, c'est moi qui ai fait mouvoir sa main, glacée comme une main de cadavre. J'ai voulu m'en aller aussitôt, mais elle, épouvantée, ne voulait pas me lâcher. De mon autre main, pour la tranquilliser, je lui ai caressé les cheveux une dernière fois, mais à ce moment, Dieu soit loué, non seulement elle a lâché prise, mais elle m'a repoussé, comme saisie d'effroi. J'ai entendu, venant de l'intérieur, la voix de la vieille dame : "Qui est là?", puis sa réponse : "Ouvre, mère, c'est moi, Doruntine", puis de nouveau la voix de la vieille : "Que dis-tu ?" Je me suis éloigné et n'ai pas clairement distingué les autres mots, d'autant qu'ils étaient de plus en plus assourdis et entrecoupés de cris.

« J'ai rejoint la grand'route à l'endroit où j'avais laissé mon cheval et, l'ayant enfourché, j'ai erré un certain temps pour trouver un abri où passer la nuit. Nous étions convenusde nous rencontrer en cachette le surlendemain, mais, dès ce moment, j'ai su que je ne la reverrais plus. Le lendemain et les jours suivants, m'apercevant du grand trouble qu'avait causé sa venue, je me suis convaincu que non seulement je ne la reverrais plus, mais qu'il fallait que je disparaisse au plus tôt de ces parages. Entre-temps, j'avais eu connaissance des instructions que vous aviez données et je me suis persuadé de m'être rendu coupable d'une profanation qui, bien qu'elle n'eût rien eu de volontaire, pouvait me coûter fort cher. Je voulais m'éclipser au plus vite, mais comment faire ? A toutes les auberges, à tous les relais, on avait reçu l'ordre de me capturer dès qu'on m'apercevrait. J'ai d'abord songé à me rendre et à avouer : oui, c'est moi qui ai ramené cette femme, pardonnez-moi si j'ai fait quelque chose de mal, mais si je l'ai fait, c'est sans m'en rendre compte. Ensuite, j'ai changé d'avis. Pourquoi prendre ce risque ? Avec un peu d'adresse, je pouvais déjouer les pièges et tirer mon épingle du jeu. J'avais pourtant le pressentiment que la lune de miel que j'avais vécue avec la jeune femme tournerait pour moi au poison mortel. Je ne me déplaçais plus qu'avec bien des précautions, loin des routes et des auberges, surtout de nuit, comme le loup des taillis, à ce qu'on dit... Mille excuses si je me noie encore dans les détails inutiles... Si je parvenais à franchir la frontière de votre principauté, me disais-je, je me retrouverais hors de danger. J'ignorais que les principautés et comtés voisins avaient également été avertis. Et c'est précisément là que j'ai été pris. J'ai attrapé froid en franchissant une rivière au nom maléfique d'Ouyane maudite, je crois que c'est son nom, ensuite je ne me rappelle plus très bien ce qui m'est arrivé. Je brûlais de fièvre et ne me souviens plus de rien, si ce n'est du moment où je suis revenu à moi et me suis retrouvé pieds et poings liés dans une auberge. Voilà, c'est tout, monsieur le capitaine. Je ne sais si je vous ai bien tout expliqué, mais vous pouvez medemander n'importe quel détail, je vous répondrai avec précision. Je regrette de ne pas m'être comporté dès le début comme j'aurais dû le faire, mais j'espère que vous comprendez ma situation. Je ferai mon possible pour me racheter en répondant franchement à toutes vos questions.

Il se tut enfin et ses yeux demeurèrent sans ciller sous le regard de Stres. Il avait la bouche sèche, mais n'osait réclamer à boire. Stres resta un long

moment à le fixer. Puis, lorsqu'il commença à remuer les lèvres pour parler, son visage, l'espace d'un éclair, fut parcouru par un sourire.

- Telle est la vérité ? demanda Stres.

- Oui, monsieur le capitaine. Toute la vérité.

- Toute ?

- Oui, toute la vérité, monsieur le capitaine.

Stres se leva et, lentement, le cou raide comme s'il avait été de bois, il tourna la tête vers son adjoint et les deux gardes.

- Mettez-le à la torture, ordonna-t-il.

Non seulement les yeux du prisonnier, mais les traits des trois hommes se figèrent d'étonnement.

- A la torture ? demanda son second, comme s'il avait craint d'avoir mal entendu.

- Oui, dit Stres d'un ton glacial, à la torture. Et ne me regardez pas avec ces yeux-là. Je sais ce que je fais.

D'un mouvement brusque, il tourna les talons pour sortir, mais, à ce moment, dans son dos, le prisonnier se mit à hurler :

- Non, monsieur le capitaine, non ! Mon Dieu, mais qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi, pourquoi ?...

Stres gravit rapidement l'escalier, mais il n'en entendit pas moins l'entrechoquement des chaînes auxquelles on liait le prisonnier, et aussi des hurlements qui, bien que lui parvenant étouffés, n'en étaient que plus poignants.

Stres monta jusque dans son bureau, prit un crayon et se mit à rédiger un rapport destiné à la chancellerie du prince :

« *Rapport sur la capture de l'homme qui a ramené Doruntine Vranaj.* Hier soir, le capitaine des garde-frontières Gjikondi m'a envoyé l'homme soupçonné d'avoir ramené Doruntine. Au cours du premier interrogatoire, il n'a rien avoué et a nié connaître une femme de ce nom, et *a* fortiori avoir

voyagé avec elle... Puis, sous la menace de la torture, il a tout avoué, élucidant enfin l'énigme que constituait cette affaire. Les choses se seraient passées ainsi : à la fin du mois de septembre de l'année en cours, cet homme, se trouvant en Bohême au hasard de ses pérégrinations pour vendre ses icônes, après avoir fait la connaissance de D.V. et l'avoir entendue lui exprimer son désespoir de n'avoir pas de nouvelles de sa famille, lui a promis de la conduire jusqu'à la maison de ses parents. Il l'a persuadée de mentir à son mari et de lui écrire un billet pour lui dire qu'elle était partie avec son frère Konstantin. Ainsi, tous deux ont quitté la Bohême. En chemin, il est parvenu à la séduire. Au terme de ce voyage éprouvant, après lui avoir révélé que son frère Konstantin était mort depuis longtemps, et ne trouvant pas d'autre mensonge pour justifier ce voyage qu'elle venait de faire avec un inconnu, il l'a persuadée de dire à sa mère qu'elle avait été ramenée par le fantôme de son frère mort, qui aurait ainsi tenu la promesse qu'il avait faite de son vivant. Après quoi, effrayé, il a cherché à s'enfuir sans se faire remarquer, et a fini par être capturé dans des circonstances qui vous sont bien connues, dans le comté voisin, dans une auberge appelée Auberge des deux Robert. Sur mon ordre, il est actuellement maintenu dans un isolement complet. J'attends vos instructions sur les mesures à prendre à son encontre.

Capitaine Stres. »

Sur la torture qu'il avait commencé à faire infliger au prisonnier, en bas, au sous-sol, Stres ne dit mot. Il refermasoigneusement l'enveloppe, la cacheta et chargea un messager de partir sur-le-champ la porter au chef-lieu de la principauté. Une lettre plus ou moins identique fut envoyée à l'archevêque, au monastère des Trois-Croix, avec un avis recommandant de la lui faire suivre au chef-lieu, en cas d'absence.

VI

Il s'était remis à neiger, mais cette neige-là était différente de la précédente, comme plus proche des hommes. Ce qui devait blanchir avait blanchi, et ce qui était destiné à demeurer sombre l'était resté. Les premières stalactites pendaient aux auvents, une partie des torrents avaient gelé, comme à l'accoutumée, et la couche de glace était juste assez solide pour soutenir le poids des oiseaux. Il apparut vite que c'était un de ces hivers dont la terre s'accommoderait.

Sous les toits appesantis par leur lourd fardeau, on parlait de Doruntine. Tous avaient maintenant appris la capture de l'homme qui l'avait ramenée, et entendu des bribes de ce qu'il avait raconté, mais c'était assez pour couvrir le monde entier de paroles, comme une poignée de blé pour ensemencer un champ.

Ces jours-là, nombreux furent les courriers à se répandre du chef-lieu dans toute la province, et d'autres, tout aussi nombreux, furent dépêchés de la province vers le chef-lieu. On préparait, disait-on, une grande réunion pour élucider une bonne fois pour toutes ces brumes et cetémoi qu'avait suscités la prétendue résurrection d'un des frères. On croyait savoir que Stres préparait un rapport détaillé qu'il devait y présenter. Il avait fait garder le prisonnier au secret, dans un lieu ignoré de tous, à l'abri de toute oreille ou de tout œil indiscrets.

Les bribes d'aveux du prisonnier qui étaient parvenues à filtrer se propageaient à présent de plus en plus loin, transmises de bouche à oreille à travers les vapeurs qu'exhalaient les mots dans le gel ou colportées en voitures de chemin en chemin, d'auberge en auberge. A cause du froid, les gens se déplaçaient moins, mais, curieusement, la rumeur courait tout aussi vite que si le temps avait été plus clément. On eût même dit que, figée par le froid hivernal, cristalline et scintillante, elle filait plus sûrement que les rumeurs d'été, sans être exposée comme elles à la moiteur, à l'étourdissement des esprits, au dérèglement des nerfs. Néanmoins, cela ne l'empêchait pas, en se répandant, de se transformer de jour en jour, de s'amplifier, de s'éclaircir ou de s'assombrir. Et, comme si tout cela ne leur

suffisait pas, certains disaient : « Attendez, vous verrez advenir des choses encore plus étranges! » D'autres, en s'éloignant, soupiraient : « Seigneur, que ne nous est-il pas donné d'entendre ! »

Tous attendaient la grande assemblée où cette affaire serait passée au crible. On annonçait la venue de nombreux nobles de toutes les principautés d'Albanie. Selon certains bruits, le prince lui-même devait y assister. D'autres voix murmuraient que de hauts dignitaires de l'Église, venus de Byzance, participeraient à la réunion, et d'autres, plus rares, allaient jusqu'à annoncer la venue du Patriarche en personne.

De fait, contrairement à ce qu'on avait pu penser de prime abord, les échos de cette affaire s'étaient répandus fort loin. La nouvelle était parvenue jusque dans la métropole de la religion orthodoxe, à Constantinople, et l'on n'ignorait pas que, là-bas, ce genre de choses ne pardonnaientpas. Les hauts dignitaires ecclésiastiques sont soucieux, disait-on. L'Empereur en personne aurait été mis au courant de l'événement, et il en aurait eu le sommeil troublé. L'affaire se révélait beaucoup plus scabreuse qu'il n'y avait paru au début. Il ne s'agissait pas d'une simple apparition de fantôme, ni d'une de ces calomnies que l'Église avait punies et châtierait toujours par le bûcher. Non, il était question de quelque chose de bien plus grave, de quelque chose qui, Dieu nous garde, secouait la religion orthodoxe jusque dans ses fondements. Il s'agissait de la venue d'un nouveau Messie - Mon Dieu, parle plus bas, je t'en prie ! -, oui, d'un nouveau Messie, car jusqu'ici un seul être a pu se lever de son tombeau, Jésus-Christ, en sorte qu'en soutenant cette nouvelle résurrection, on a commis un sacrilège impardonnable : on a cru à une nouvelle résurrection et on a par là même admis qu'il pouvait y avoir deux Christ, car si l'on croit aujourd'hui qu'un autre a réussi à faire ce qu'en son temps Jésus a fait, de là à admettre que cet autre, Dieu nous pardonne, puisse être son rival, il n'y a qu'un pas.

Ce n'était pas en pure perte que Rome, dans son hostilité, prêtait l'oreille et suivait le déroulement de l'affaire. A coup sûr, les moines catholiques avaient soufflé à qui mieux mieux pour propager cette fable de la résurrection de Konstantin, afin de tenter de porter un coup fatal à la religion orthodoxe en l'accusant de bi-christicisme, partant, d'une monstrueuse hérésie. Les choses étaient allées s'aggravant au point qu'on parlait d'une guerre de religion universelle. Certains chuchotaient même que l'imposteur qui avait ramené Doruntine n'était autre qu'un agent de l'Église

romaine, laquelle l'avait chargé de cette mission. D'autres allaient encore plus loin : selon eux, Doruntine elle-même aurait donné dans le piège des catholiques, en acceptant de les servir. Ô Seigneur, que ne nous est-il pas donné d'entendre, répétaient les gens. Voilà donc comments'étaient emberlificotées les choses. Mais l'Église orthodoxe de Byzance, qui n'avait épargné ni patriarches ni empereurs pour des infractions de cet ordre, s'était finalement emparée de l'affaire et ne tarderait pas à tout tirer au clair. Ses ennemis en seraient bien déconfits.

C'est ce que disaient certains. D'autres hochaient longuement la tête. Non qu'ils fussent en désaccord avec les premiers, mais parce qu'ils soupçonnaient que cette rumeur sur la sortie de Konstantin du tombeau était probablement moins imputable aux intrigues et aux rivalités entre les deux principales religions du monde qu'à quelque trouble mystérieux qui, périodiquement, tourmentait comme un influx maléfique les esprits humains, leur faisant perdre le jugement, les étourdissant, les poussant, ainsi tourneboulés et aveuglés, au-delà de la vie ou au-delà de la mort ; car la vie et la mort, selon leurs dires, enveloppaient l'homme de couches successives et concentriques sans fin ; en sorte que, de même qu'il y avait de la mort à l'intérieur de la vie, de même il devait se trouver jusque dans la mort de la vie qui à son tour contenait de la mort, ou bien encore la vie renfermée dans la mort recélait elle-même de la mort, et ainsi de suite, à l'infini... Ça suffit, disaient les premiers, vous nous embrouillez avec toutes ces ratiocinations alambiquées, vous ne pourriez pas vous expliquer plus clairement ? Alors les autres cherchaient à être plus clairs, précipitant leur élocution de crainte que la brume ne vînt à nouveau recouvrir leur raisonnement. Cette prétendue résurrection de Konstantin n'avait rien de réel, et ce n'était pas là, sur cette tombe près de l'église, que s'était cristallisée cette mystification, mais dans l'esprit même des gens qui, semblait-il, avaient été pris de l'envie de se griser d'une mixture de vie et de mort, de même qu'ils sont parfois emportés par une folie collective. Cette envie s'était donc fait jour çà et là, chez l'un puis chez l'autre, et elle les avait tous contaminés pour se muerenfin, comble de l'abomination, en une envie unanime de tous, morts et vivants, de s'abandonner ensemble à ce déchaînement collectif. Mais les gens, dans leur courte vue, ne pensaient pas à l'abomination qu'ils faisaient naître, car, s'il est vrai que tous éprouvent la nostalgie de revoir une fois leurs morts, c'est là une envie passagère, qui se manifeste toujours après quelque perturbation (quelque

chose m'empêchait de l'embrasser, avait dit Doruntine). Si jamais ils revenaient vraiment et s'asseyaient là en tailleur parmi nous, vous verriez comme nous en serions épouvantés ! Il arrive que l'on ne s'entende pas avec un nonagénaire, alors vous pensez comme on pourrait le faire avec un vieillard de neuf cents ans ! La présence de Konstantin elle aussi, comme celle de tout défunt ramené parmi le monde des vivants, ne serait prisée que pour bien peu de temps (toi, continue ton chemin, j'ai à faire à l'église), car sa vie de mort avait sa place ici, dans la tombe. Il fut un temps où morts et vivants, hommes et divinités vivaient, disait-on, ensemble, parfois même ils se mariaient entre eux, engendrant des êtres hybrides, mais c'était une époque barbare qui ne reviendrait plus.

D'autres prêtaient l'oreille à ces propos morbides mais préféraient juger les choses plus simplement. S'il s'agissait d'un désir de résurrection, disaient-ils, pourquoi chercher à décréter que c'était une bonne ou une mauvaise chose ? En fin de compte, c'était Dieu qui fixerait le jour de l'Apocalypse, et nul, à part Lui, n'était à même d'émettre quelque jugement à ce propos, encore moins d'en donner le signal. C'est précisément en cela, rétorquaient d'autres, que réside le mal dans cette rumeur de résurrection de Konstantin. Cela est regardé comme un signe que l'Apocalypse pourrait commencer sans un ordre du Seigneur. Et l'Église romaine accuse la nôtre d'avoir autorisé ce mensonge. Maintenant, tout cela allait rentrer dans l'ordre. L'Église de Byzance ne se laissait pas prendre au dépourvu.Stres avait finalement dévoilé la grande mystification, et tout le pays, pour ne pas dire le monde entier, de Rome à Constantinople, ne tarderait pas à en être informé. A coup sûr, Stres, pour ses mérites, obtiendrait une haute distinction.

La lumière à ses fenêtres était la dernière à s'éteindre. Il préparait certainement le rapport qu'il devait présenter. Qui sait ce qu'il va nous être donné d'entendre, répétaient les gens. Bienheureux les sourds ! Par les temps qui courent, ils sont les seuls à dormir sur leurs deux oreilles !

Bien que bas, le ciel semblait particulièrement distant. Dans sa muflerie, il bornait la vue aux quatre coins de l'horizon et non seulement les

vieillards, mais la plupart des gens se plaignaient de l'écœurante moiteur de l'air.

On ne cessait néanmoins de jaser. Chaque matin, on entendait ajouter ou retrancher quelque chose à l'histoire de Doruntine. Seules les pleureuses n'avaient rien changé à leurs rites. Vint le jour des morts : tous firent les visites traditionnelles aux sépultures des leurs, et elles pleurèrent les Vranaj avec les mêmes chants qu'elles avaient psalmodiés les autres fois :

Konstantin, puisse le malheur te frapper !

Qu'as-tu fait de ta promesse,

L'as-tu ensevelie à tes côtés?

En écoutant les gens lui raconter tout cela, Stres arborait un sourire énigmatique. Désormais, il n'aboyait plus contre les autres ni ne les traitait de vipères à la langue fourchue. Depuis quelque temps, son teint était devenu plus pâle. Mais la pâleur allait bien à son visage en hiver.

- Qu'est-ce que la *bessa,* selon vous ? demandait-il aux camarades de Konstantin qu'il se plaisait à fréquenter depuis peu.

Les garçons se consultaient du regard. Ils étaient quatre : Shpendi, Milosao et les deux fils Radhen. Stres allait les rencontrer presque tous les après-midi à la Nouvelle Auberge où ils avaient l'habitude de se retrouver, déjà du vivant de Konstantin. En voyant Stres parmi eux, les gens hochaient la tête, étonnés. Certains disaient qu'il restait en leur compagnie pour raisons de service ; d'autres, au contraire, soutenaient qu'il les fréquentait seulement pour tuer le temps. Il a terminé son rapport, commentaient-ils, maintenant il se repose. D'autres encore haussaient les épaules. Allez donc savoir pourquoi il reste avec eux ! Il est profond comme un puits, ce Stres. On ne peut jamais deviner pourquoi il fait une chose plutôt qu'une autre.

- Alors qu'est-ce que la *bessa,* selon vous, ou plutôt selon lui, Konstantin ?

Nul n'avait été plus affecté que ces quatre jeunes gens par la mort de Konstantin. Ils voyaient en lui plus qu'un frère, et maintenant encore, trois

ans après sa mort, il était si présent dans leurs propos et leurs pensées que beaucoup de gens, mi-sérieusement, mi-plaisantant, les surnommaient les « disciples de Konstantin ». Ils se regardèrent à nouveau. Pourquoi Stres leur posait-il pareille question ?

Ils n'avaient pas accepté de bonne grâce la compagnie du capitaine. Du vivant de Konstantin, ils éprouvaient déjà une certaine froideur à son égard, mais, ces derniers temps, depuis que Stres s'employait à découvrir le mystère de la venue de Doruntine, cette froideur était devenue glaciale, frisant même l'hostilité. Les premiers efforts de Stres pour les amadouer s'étaient heurtés à ce mur. Puis, étonnamment, ils avaient modifié du tout au tout leur attitude et accepté de fréquenter le capitaine. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont pas bêtes, disaient les gens le dimanche à l'église, ils savent ce qu'ils font.

- C'est un terme que l'on employait autrefois, poursuivit Stres, mais le sens qu'on lui donne de nos jours est,dirais-je, presque nouveau. Il m'est arrivé de l'entendre plus d'une fois en cours de procès.

Ils restaient là, pensifs. Durant leurs après-midi et leurs soirées passées avec Konstantin, si différentes de celles, moroses, qui étaient maintenant leur lot, ils discutaient avec flamme de bien des sujets, mais la *bessa* avait toujours été leur thème favori. Et cela s'expliquait : il se reliait de lui-même à tous les autres, il en était en quelque sorte le pivot.

Après l'avertissement de l'évêque adressé à leurs familles avant la mort de Konstantin, ils avaient commencé à mettre plus de mesure dans leurs propos, mais qu'allaient-ils faire à présent que Konstantin, qu'ils avaient tant aimé, n'était plus ? Et puis, Stres était apparement au courant de leurs idées, et puiqu'il en était averti, il n'avait plus qu'à les écouter jusqu'au bout. En fin de compte, ils n'avaient pas peur d'exprimer leurs vues, ils étaient prêts à les proclamer devant tous si la possibilité leur en était offerte ; ce qu'ils redoutaient, c'était de les voir déformées.

- Ce que pensait Konstantin à propos de la *bessa* ? dit Milosao en répétant la question de Stres. Cela se fond dans ses conceptions générales. On aurait du mal à comprendre la façon dont il la concevait sans la rattacher à ses autres convictions.

Et ils se mirent à tout lui expliquer en détail. Konstantin, comme monsieur le Capitaine devait sans doute le savoir, était dans l'ensemble, tout comme eux, du reste, un opposant, un contestataire. Il était contre les lois, les institutions, les décrets, les prisons, la police, les tribunaux. Il pensait que ce n'était là qu'un ramassis de règles coercitives, frappant l'homme de l'extérieur comme la grêle, que ces lois devaient donc être abolies et remplacées par d'autres lois, intérieures, émanant de l'homme lui-même. Et il n'entendait pas par là des normes purement spirituelles, relevant seulement de la conscience, non, cen'était pas un doux rêveur pour croire que l'humanité pouvait être régie par la seule conscience. Ce qu'il pensait était quelque chose de bien plus tangible, quelque chose dont il avait, les derniers temps, trouvé la semence répandue çà et là dans la vie des Albanais et dont il disait qu'elle devait se développer, être encouragée à s'ériger en système. Il s'agissait d'un système où l'on n'aurait plus besoin de lois écrites, de tribunaux, de geôles ni de police. Naturellement, cet ordre non plus ne serait pas exempt de drames, de meurtres et de violences, mais l'homme lui-même condamnerait son prochain et serait condamné par lui hors de tout cadre juridique rigide. Il tuerait ou se ferait exécuter, s'emprisonnerait ou sortirait de prison lorsqu'il le jugerait lui-même opportun.

Mais comment un ordre pareil était-il réalisable ? demandait Stres. Cela ne se ramenait-il pas encore à la conscience, et eux-mêmes ne le tenaient-ils pas pour une chimère ?

Ils répondaient que dans ce monde-là, les institutions en vigueur seraient remplacées par d'autres, invisibles, immatérielles, qui n'auraient cependant rien de chimérique ni d'idyllique, plutôt sombres et tragiques, et qui auraient donc tout autant de poids, sinon plus, que les premières. Seulement, elles seraient intérieures à l'homme, non pas comme un remords ou quelque sentiment analogue, mais comme quelque chose de bien défini, un idéal, une foi, un ordre connu et accepté de tous, mais qui se réaliserait à l'intérieur de chacun et ne serait cependant pas secret, mais révélé à tout le monde, comme si l'homme avait une poitrine transparente et que sa grandeur ou sa détresse, ses douleurs, son drame, ses décisions ou ses doutes fussent visibles à tous. Voilà donc quels seraient les axes d'un tel ordre. La *bessa* était l'un d'eux, peut-être même le principal.

Courtoisement, Stres intervenait pour leur rappeler que cela n'avait aucune analogie avec le vieux Canon que lesAlbanais, c'était bien connu,

avaient hérité de leurs ancêtres Illyriens dont le Couturnier était fort proche de celui des anciens Grecs, lesquels lui avait donné son nom. L'année précédente, il avait eu l'occasion de lire une pièce de théâtre grecque composée mille cinq cents ans auparavant et en était resté ébahi...

Ils ne l'ignoraient pas, tout comme ils étaient au courant que le Canon avait depuis longtemps été remplacé par les tribunaux. Mais ils pensaient que l'humanité avait opéré ce passage sans y avoir été suffisamment préparée. Ils estimaient que, pour l'époque, une rénovation du vieux *Kanun* eût été plus appropriée que l'adoption d'un nouveau système de gouvernement. La *bessa* était là pour servir d'exemple...

Elle était encore bien rare. Délicate, telle une fleur sauvage ayant besoin d'être entourée de soins, ses contours étaient encore mal définis. Et, pour illustrer leur exposé, ils rappelèrent à Stres un fait qui s'était produit quelques années auparavant, quand Konstantin était encore en vie. Dans un village point très distant, un homme avait tué son hôte. Stres en avait entendu parler. C'est alors qu'avait été employée l'expression : « Il a violé la *bessa.* » Au village, tous, jeunes et vieux, en avaient été profondément frappés. Et ils décidèrent ensemble qu'une telle honte ne se reproduirait jamais plus. Ils allèrent même plus loin, ils décrétèrent que quiconque, connu ou inconnu, pénétrerait dans l'enceinte de leur village, tomberait sous la protection de la *bessa*, qu'il serait donc proclamé ami et protégé comme tel, que l'on devait ouvrir sa porte à n'importe qui, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, lui donner à manger et veiller à sa sécurité. Au marché du chef-lieu, on se gaussait : Vous voulez prendre un repas gratuit ? Allez dans ce village et frappez à n'importe quelle porte ; vous verrez avec quels égards on vous traitera, on vous raccompagnera jusqu'aux confins du village comme si vous étiezun évêque. Mais, sans se soucier des moqueries, ils allèrent encore plus loin, ils demandèrent la permission au prince, qui la leur accorda, de châtier eux-mêmes ceux qui violaient la *bessa.* En sorte que quiconque viole la *bessa* ne saurait sortir vivant des limites de ce village. Un autre bourg, très distant de celui-ci, sollicita du prince un droit analogue, selon des modalités non moins insolites : les habitants demandaient que non seulement leur village, mais un tronçon de la grand'route ainsi que deux auberges et un moulin entrassent sous la protection de la *bessa.* Le prince, redoutant que la diffusion de cette

nouvelle pratique ne vînt compliquer et le trafic routier et l'administration d'une partie du pays, refusa...

Voilà ce qu'était la *bessa.* C'est ce qu'en disait Konstantin : il tenait la *bessa* pour un lien des plus sublimes, et il pensait que lorsque celle-ci et d'autres lois similaires se répandraient et s'empareraient de tous les domaines de la vie, alors les lois extérieures, et les institutions correspondantes, tomberaient d'elles-mêmes comme tombe la mue des serpents.

Ainsi parlait Konstantin en ces après-midi mémorables qu'ils passaient à la Nouvelle Auberge, où il n'en finissait pas de parler de l'albanité. De blablater ou plutôt *d'albaniser,* comme ricanaient certains à leur propos. Voilà, disait-il : quant à moi, je vais donner à ma mère ma *bessa* de lui ramener Doruntine de chez son mari dès qu'elle en exprimera le désir. Et, quoi qu'il arrive, même si je languis sur ma couche, si je n'ai plus qu'une main, qu'une jambe, si j'ai perdu la vue, même si... je n'enfreindrai pas ma promesse !

- Même si... ? répéta Stres. Ne voulait-il pas dire "même si je suis mort...", Milosao ?

- Peut-être, répondit le jeune homme d'un air absent, en regardant au-dehors.

- Mais comment cela s'explique-t-il ? interrogea Stres. Il était intelligent, il ne croyait pas aux interventions desfantômes. Je dispose d'un rapport de l'évêque disant que le jour de Pâques, il a souri devant vous de la foi en la résurrection du Christ. Comment pouvait-il alors croire à sa propre résurrection ?

Ils se regardèrent en réprimant ensemble un sourire.

- Vous avez raison, monsieur le Capitaine, tant que vous parlez du monde actuel, du monde courant, mais vous ne devez pas oublier que lui, que nous tous, dans nos propos et nos pensées, avions en vue un autre monde d'une dimension nouvelle, un monde où régnerait la *bessa.* Dans ce monde, tout pourrait être différent.

- Vous n'en vivez pas moins dans notre monde, dans ce monde courant, fit Stres.

- Oui. Mais une partie de nous-mêmes, la meilleure, peut-être, est dans l'autre.

- Dans l'autre..., répéta-t-il à voix basse. Il était maintenant le seul à réprimer un sourire.

Ils ne le remarquèrent pas ou firent semblant de ne pas l'avoir noté, et continuèrent d'évoquer les autres idées de Konstantin, les raisons pour lesquelles il fallait, selon lui, procéder à cette réorganisation de la vie en Albanie. Ces raisons étaient liées aux gigantesques ouragans qu'il voyait poindre à l'horizon, à la situation même de l'Albanie, prise comme dans un étau entre les deux religions de Rome et de Byzance, entre deux mondes, l'Occident et l'Orient. De leur choc, on ne pouvait attendre que d'effroyables remous, et l'Albanie devait concevoir de nouveaux moyens de s'en défendre. Il lui fallait créer des structures plus stables que les lois et les institutions « extérieures », des structures éternelles et universelles, au-dedans même de l'homme, inviolables et invisibles, partant, indestructibles. Bref, l'Albanie devait modifier ses lois, ses administrations, ses prisons, ses tribunaux et tout le reste, les façonner de telle sorte qu'elle pût les détacher du monde extérieur et les abriter au-dedans même des hommes lorsque serapprocherait la tourmente. Elle se devait absolument de le faire si elle ne voulait pas être rayée de la face du monde. Ainsi parlait Konstantin. Et il pensait que cette organisation nouvelle commencerait par la *bessa.*

- Naturellement, le manquement de Konstantin, la violation de sa promesse, n'en était que plus grave, inadmissible, n'est-ce pas ? fit Stres.

- Oui, assurément... Surtout après la malédiction de sa mère... Seulement, monsieur Stres, il ne s'agit pas d'un manquement... Il a finalement tenu sa promesse... Avec un certain retard, certes... un retard dû à une raison majeure : la mort ; mais, malgré tout, il a tenu parole...

- Mais ce n'est pas lui qui a ramené Doruntine, s'exclama Stres ! Cela, vous le savez aussi bien que moi.

- Pour vous, peut-être, ce n'est pas lui. Nous-mêmes en jugeons différemment.

– La vérité est la même pour tous. Doruntine peut avoir été conduite ici par n'importe qui, mais certainement pas par lui.

- Pourtant, c'est bien lui qui l'a ramenée...

– Alors, vous croyez à la résurrection ?

- Ça, c'est d'un intérêt secondaire... Cela n'a rien à voir avec le fond de la question.

- Tout de même , si vous n'admettez pas la résurrection des morts, comment pouvez-vous vous obstiner à dire qu'il a fait ce voyage avec sa sœur ?

- Oh, mais cela n'a guère d'importance, monsieur Stres... C'est tout à fait accessoire. L'essentiel est que c'est lui qui a ramené Doruntine ici.

- Peut-être est-ce cette histoire des deux mondes qui nous empêche de nous comprendre, dit Stres ; ce qui est mensonge dans l'un peut être vérité dans l'autre, n'est-ce pas ?

- Peut-être... peut-être...

Cependant, dans l'attente de la grande assemblée, le pays était en pleine effervescence. Comme les feuilles jauniesavant l'ouragan, propos, supputations, pressentiments et nouvelles couraient, voltigeaient au vent, retombaient pour se soulever à nouveau. Tantôt couverts de poussière, tantôt blanchis par les frimas, les hérauts surgissaient de partout alors même qu'on ignorait encore la date de convocation de cette assemblée. Pour les uns, ce serait avant la Pâque, pour les autres sitôt après. Mais dès qu'ils se furent persuadés que ce serait autour de la Pâque, les gens se dirent que ce n'était pas par pur hasard que Dieu avait placé cet événement tout près du Jour de la Résurrection : c'est qu'Il voulait encore une fois mettre leur âme à l'épreuve, la tournebouler, la mouliner pour on ne sait quel ancien péché.

VII

En se tournant vers la fenêtre pour vérifier si le jour avait point, Stres crut distinguer sur son oreiller un fin cheveu blond. Qu'est-ce ? se demanda-t-il, mais le sommeil le reprit aussitôt avant qu'il eût pu y réfléchir davantage.

Un peu plus tard, quand il se réveilla, il faisait déjà bien jour. Il examina un moment son oreiller comme pour y chercher quelque chose, puis se leva sans bruit et, s'étant approché de la croisée, en saisit la poignée pour s'assurer que la fenêtre n'avait pas été forcée durant la nuit. Il eût été incapable de préciser s'il venait seulement d'imaginer la tombe de Doruntine ouverte, le vent faisant frissonner sa chevelure, ou s'il l'avait vue en rêve. Puis il jeta un nouveau coup d'oeil sur son oreiller. Vraiment, ses nerfs flanchaient puiqu'il avait suffi d'un petit moment pour que son esprit se laissât entraîner à de telles pensées. Il était si sûr d'avoir aperçu ce cheveu qu'il s'arrêta quelques instants à observer la maison d'en face où, quelques semaines auparavant, il avait aperçu une jeune fille en train de se peigner derrière la vitre. Si encore on avait été à la belle saison et que les fenêtres fussent restées ouvertes, il se serait dit que la brise avait amené un de ses cheveux jusqu'à lui.

- Stres, fit sa femme, mi-assoupie. Tu t'es encore levé aux aurores, brrou...

Elle bredouilla quelques mots incompréhensibles, mais, au lieu d'enfouir sa tête sous la couverture, comme elle faisait quand il la réveillait, elle se dressa sur ses coudes et lui lança un regard apitoyé.

- Ils vont te tuer avec leurs... comment appellent-ils donc ça... leurs conférences !

Le mot conférences, dans la bouche de sa femme, lui parut tout aussi étranger que les bredouillements qui l'avaient précédé.

Conférences, se répéta-t-il à part soi, comme s'il cherchait à saisir le sens originel du terme. Le mot était certes courant, mais l'horreur qui l'enveloppait, elle, était inédite. C'était une de ces épouvantes qui, à la

différence de beaucoup d'autres, ne remontaient pas des profondeurs du passé, mais étaient inspirées par une vision du futur.

Stres maintint son regard posé sur la ligne grise de l'horizon. Ces derniers temps, son esprit se portait de plus en plus souvent vers l'avenir, mais, au lieu d'en être soulagé, cela ne faisait que l'angoisser davantage.

Une heure plus tard, il sortit de chez lui et, après avoir à nouveau levé la tête vers la fenêtre d'où avait peut-être voltigé le cheveu blond, il se dirigea à rapides enjambées vers son bureau.

- Quoi de neuf ? demanda-t-il à son adjoint.

L'autre lui énuméra les derniers événements dont on l'avait avisé durant la nuit.

- Rien d'autre ? s'enquit Stres. Rien d'inhabituel, pas de profanation de sépultures ?... Par les temps qui courent, on peut s'attendre à tout, n'est-il pas vrai ?

Son second l'informa qu'on n'avait reçu aucun rapport sur des faits de cette nature.

- Oui ?... Alors, accompagne-moi jusqu'au Vieux Monastère. On va voir comment avancent les préparatifs.

C'est dans la cour intérieure du Vieux Monastère, assez vaste pour accueillir quelque deux mille personnes, qu'on avait décidé de tenir la grande assemblée. Plusieurs jours durant, des charpentiers travaillèrent à dresser à l'intention des invités des tribunes en planches, couvertes de bâches pour le cas où il pleuvrait, ainsi qu'une estrade où Stres était censé prendre la parole.

La réunion devait se tenir le premier dimanche de décembre, mais, dès le milieu de la semaine, la plupart des auberges de la région, surtout les plus proches du Vieux Monastère, ainsi que toutes celles de la grand'route, étaient combles. Les invités, clercs ou laïcs, ne cessaient d'affluer des quatre coins de la principauté, ainsi que des principautés, duchés et comtés voisins. On en attendait des principautés les plus lointaines, ainsi que des envoyés du saint Patriarcat de la capitale de l'Empire.

Ces jours-là, en regardant défiler sur la grand'route les voitures aux portières ornées pour la plupart d'armoiries, leurs occupants vêtus d'habits chamarrés, portant souvent, brodées, les mêmes armes que leurs carrosses, les gens, tout en bavardant entre eux, enrichirent leurs connaissances sur les cours princières, les cérémonies, les dignités, les hiérarchies religieuses et laïques plus qu'ils ne l'avaient fait toute leur vie durant. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'ils réalisèrent toute l'ampleur et l'importance vraiment énorme de cette affaire qu'on avait prise au début, en cette nuit du 11 octobre, pour une simple histoire de fantômes.

Stres et son adjoint entrèrent par une sombre porte latérale. Les préparatifs achevés, les charpentiers avaient rassemblé leurs outils puis étaient partis. Une pluie fine avait mouillé les gradins découverts. Stres gagna l'estrade d'où il devait parler et s'y tint un moment, les yeux fixés sur les gradins vides.

Il les contemplait depuis un long moment quand, soudain, d'un mouvement brusque, il tourna la tête vers la droite, puis vers la gauche, comme si on l'avait appelé ou qu'il avait subitement entendu des cris. Il ébaucha un sourire amer, puis, à longues enjambées, s'éloigna.

Enfin se leva l'aube du jour tant attendu. C'était une froide journée, de celles qui, quand on songe qu'on est un dimanche, vous paraissent d'autant plus glaciales. Les nuages de haute altitude étaient immobiles, comme amarrés au firmament. La cour intérieure du monastère, à l'exception des tribunes réservées aux hauts fonctionnaires et aux invités, s'était remplie de monde dès le petit matin et il ne restait plus aux innombrables retardataires, pour espérer entendre quelque chose, qu'à s'entasser au-dehors, sur le terrain vague qui s'étendait autour des murs. Et il leur fallait à tout prix apprendre quelque chose, vite même, car ils constituaient le premier cercle que les nouvelles devaient atteindre pour se propager ensuite par vagues à travers le monde entier.

Emmitouflés pour la plupart dans des peaux de chèvre grises afin de se protéger du froid et surtout de la pluie, ils regardaient arriver l'interminable cortège de chevaux et de calèches dont descendaient successivement les invités. Ceux-ci étaient d'avance renfrognés, comme si la chose qui allait

s'engouffrer dans cette enceinte et les pénétrer eux-mêmes jusqu'entre les côtes pouvait se révéler plus ravageuse qu'une folle tornade. Mais quoi, ils étaient venus là pour affronter ce fléau - ou cette annonce divine.

Dans la cour intérieure, les tribunes se remplissaient peu à peu. Les derniers à y prendre place furent l'envoyé personnel du prince, les délégués de Byzance, accompagnés par l'archevêque de la principauté, et Stres qui, dans son uniforme noir aux insignes figurant des cornes dechevreuil, paraissait plus grand, mais aussi plus pâle que d'habitude.

L'archevêque se détacha du groupe des invités et se dirigea vers l'estrade, apparemment pour ouvrir la réunion. « Chut ! » firent de nombreuses voix, cependant que, progressivement, le silence s'installait dans la grande cour. Ce n'est que lorsqu'il fut devenu presque total que, de ce silence lui-même, monta une rumeur que l'on n'avait pas perçue de prime abord. C'était la rumeur de la foule restée hors de l'enceinte du monastère.

L'archevêque s'efforça de parler d'une voix forte, sonore, mais la nef de sa cathédrale lui manquait pour la rendre vraiment retentissante. Il commença à s'irriter de la faiblesse de sa voix, se râcla la gorge, mais son timbre était impitoyablement amorti par la vastitude de la cour dont les murs, s'ils n'avaient pas été si bas, eussent peut-être aidé à donner résonance et ampleur à son éloquence. Le prélat n'en continua pas moins de parler. Il évoqua brièvement le but de cette réunion élargie, convoquée pour élucider la grande mystification qui, infortunément, avait pris naissance dans cette bourgade avec « la prétendue sortie de quelqu'un du tombeau, et son voyage avec quelque vivante » (il mit l'accent sur quelqu'un et quelque, pour donner à entendre qu'il répugnait à citer les noms de Konstantin et de Doruntine) ; il évoqua l'écho de cette mystification dans toute la principauté, par-delà ses frontières et au-delà même des confins de l'Albanie, les catastrophes inimaginables que pouvaient entraîner de telles hérésies si on leur laissait libre cours, et enfin les efforts de l'Église de Rome pour exploiter cette hérésie contre la sainte Église byzantine, ainsi que les mesures prises par cette dernière pour démasquer semblable imposture.

« Et je cède maintenant la parole, conclut-il, au capitaine Stres qui a été chargé d'enquêter sur cette affaire et qui va présenter un rapport circonstancié sur tout son déroulement.Il vous expliquera par le menu

comment cette mystification a été conçue, il vous dira qui se cachait derrière le prétendu mort sorti du tombeau, ce que fut en réalité le prétendu voyage de cette sœur avec son frère mort, ce qui s'est produit par la suite, et comment tout cela a été percé à jour. »

Un puissant murmure couvrit ses derniers mots à l'instant où Stres se dressa de sa place pour se diriger vers l'estrade.

Il leva la tête, contempla la foule et attendit que vînt la recouvrir une première couche de silence. Il prononça ses tout premiers mots d'une voix qui parut extrêmement basse. Puis, petit à petit, au fur et à mesure que le silence se faisait plus profond, elle gagna en force. Il exposa dans l'ordre chronologique les faits qui s'étaient produits dans la nuit du 11 au 12 octobre et ultérieurement, il évoqua l'arrivée de Doruntine, ses affirmations selon lesquelles elle était venue en compagnie de son frère mort, ses propres soupçons à lui : qu'un imposteur ne se fût mêlé à cette affaire pour tromper Doruntine, que Doruntine elle-même n'eût menti à sa mère et à lui-même, que la jeune femme et son partenaire inconnu n'eussent ourdi cette mystification de concert, ou qu'il ne se fût agi de rien d'autre que d'une vengeance à retardement, de quelque règlement de comptes ou d'une affaire de succession. Il rappela ensuite les mesures prises pour découvrir la vérité, les recherches menées dans les archives de la famille, les contrôles effectués dans les auberges et les relais, enfin l'échec par lequel s'étaient soldés tous les efforts déployés pour élucider tant soit peu ce mystère. Puis il évoqua la propagation des premières rumeurs, les pleureuses, le soupçon que Doruntine ne fût devenue folle et que son voyage avec son frère ne fût le fruit d'une imagination morbide. Or, poursuivit-il, la venue d'envoyés de la famille a confirmé que ce voyage avait véritablement eu lieu et que l'on avait vu le cavalierqui l'avait prise en croupe. Puis Stres décrivit les nouvelles actions que lui-même et d'autres fonctionnaires de la principauté avaient été contraints d'entreprendre pour parvenir à expliquer le mystère, qui avaient finalement conduit à la capture de l'imposteur, autrement dit de l'homme qui avait joué le rôle du frère mort, à l'Auberge des deux Robert, dans le comté voisin.

- Je l'ai interrogé moi-même, poursuivit-il. Au début, il a nié avoir connu Doruntine. Il a tout nié en bloc, et c'est seulement lorsque j'ai donné l'ordre de le mettre à la torture qu'il a avoué. Voici, selon lui, quelle est la vérité.

Stres rapporta alors les aveux du prisonnier. Parmi la foule, un murmure de soulagement accompagnait chacun de ses propos. On eût dit que tous avaient souhaité que cette sombre histoire, jusqu'ici macabre, fût rafraîchie comme sous l'effet d'une brise légère par le récit de l'aventure sentimentale du marchand ambulant. Le murmure ondoyant franchit l'enceinte du monastère pour se répandre au-dehors sur le terrain vague, tout comme l'avaient successivement franchie le silence, les frissons et l'épouvante.

- Voilà donc ce qu'a déclaré le prisonnier, dit Stres en haussant la voix. Il était minuit...

Le silence se fit encore plus profond, mais le murmure qui montait des tout derniers rangs, et surtout de l'extérieur, était encore audible.

- Il était minuit lorsqu'il acheva son récit, et c'est alors que je...

Ici, il marqua une nouvelle pause, dans un ultime effort pour dérouler le plus loin possible le tapis de silence.

- Alors, à l'étonnement de mes adjoints, j'ai donné l'ordre de le soumettre à nouveau à la torture.

Dans le regard de Stres brilla comme une lueur sulfureuse. Il scruta un moment ces visages silencieux, les traits assombris des gens dans les tribunes, puis reprit la parole :

- Si je l'ai fait remettre à la torture, c'est parce que je doutais de la sincérité de son récit.

Bien que le silence continuât de régner, Stres eut l'impression de ressentir comme un léger tremblement de terre. Maintenant, vas-y, se dit-il, complètement grisé. Détruis tout !

- Il a résisté une semaine aux tortures, puis, au huitième jour, il a fini par avouer la vérité. Autrement dit, il a reconnu que tout ce qu'il avait dit jusqu'alors n'avait été que mensonge.

Le tremblement de terre, qu'il avait été le premier à percevoir, s'était effectivement produit : à présent montait son bruit, un grondement étouffé, un peu décalé, certes, comme celui de tout séisme, mais néanmoins très puissant. Dans un éclair, il lança un bref regard sur sa droite, mais tout y

était encore sourd. Seuls les visages figés des tribunes s'étaient totalement obscurcis.

- Ce n'était d'un bout à l'autre qu'un tissu de mensonges, poursuivit Stres, surpris de ne plus être interrompu. Cet homme n'avait jamais connu Doruntine, il ne lui avait jamais parlé, il n'avait pas voyagé ni fait l'amour avec elle, pas plus qu'il ne l'avait ramenée dans la nuit du 11 au 12 octobre. Il avait été payé pour inventer une pareille mystification.

Stres leva la tête, dans l'attente de quelque chose qu'il n'aurait su lui-même définir.

- Oui, payé, reprit-il, comme il l'a lui-même avoué, par des gens dont je ne citerai pas les noms ici.

Il fit à nouveau une courte pause. La foule lui paraissait soudain très lointaine. Peut-être que les cris ne pouvaient plus l'atteindre. Ni les fers des lances, ni les ongles.

- Au début, reprit Stres, lorsque cet imposteur niait avoir connu Doruntine, il a joué son rôle à merveille, et il l'a fait tout aussi bien après, quand il affirma l'avoir ramenée. Mais de même que les grands imposteurs se trahissentsouvent par d'infimes détails, il s'est laissé trahir par une futilité. Soucieux de se montrer persuasif et surtout jubilant trop tôt à l'idée d'être arrivé à ses fins, il a été conduit à avancer des détails superfétatoires, et c'est là que son vain masque est tombé. Donc, cet imposteur, ce compagnon imaginaire de Doruntine...

- Alors, qui a ramené cette femme ? s'écria de sa place l'archevêque. Le mort ?

Stres tourna la tête dans sa direction.

- Qui a ramené Doruntine ? Je vous répondrai sur ce point, puisque j'ai été chargé de cette affaire. Prenez patience, Éminence, prenez patience, nobles gens !

Stres inspira profondément. Des centaines d'autres poumons s'étant gonflés en même temps que les siens, il eut l'impression que tout l'air ambiant avait été mis en mouvement. De nouveau son regard passa

lentement de la cour archicomble aux gradins des tribunes au pied desquelles étaient alignés les gardes, mains croisées.

- Je m'attendais à cette question, dit Stres, je suis donc prêt à y répondre. Il fit une nouvelle pause. Oui, je me suis très sérieusement préparé à y répondre. L'enquête minutieuse que j'ai menée est maintenant close, le dossier que j'ai préparé est complet, entière est ma conviction. Je suis prêt, nobles gens, à répondre à la question de savoir qui a ramené Doruntine.

Stres ménagea encore un bref moment de silence au cours duquel il tourna la tête dans toutes les directions, comme s'il avait voulu d'abord communiquer la vérité par ses yeux avant de l'exprimer par sa bouche.

- Doruntine, dit-il, a bien été ramenée par Konstantin.

Stres se tendit tout entier, s'attendant à quelque murmure, à des rires, à ce qu'on lui lance : « Mais il y a deux mois que vous cherchez à nous convaincre du contraire ! », à des quolibets, à des cris, à quelque tumulte, mais rien de tel ne monta de la foule.

- Oui, Doruntine a été ramenée par Konstantin, répéta-t-il comme s'il avait craint que les gens l'eussent mal entendu. Mais on pouvait inférer de leur stupeur que les mots étaient bien arrivés jusqu'à eux. L'espace d'un instant, il lui parut même que le silence était devenu excessivement profond, comme sous l'effet de la peur.

- Ainsi que je vous l'ai promis, nobles gens, et vous, honorés invités, je vais tout vous expliquer. Je vous prie seulement d'avoir la patience de m'écouter.

A ce moment, Stres n'avait pour seul souci que de conserver sa lucidité. Pour l'heure, il ne demandait rien d'autre.

- Vous avez tous déjà entendu parler, si ce n'est avant de vous mettre en route, du moins à votre départ, ou en arrivant ici, des étranges noces de Doruntine Vranaj, noces qui sont à l'origine de cette affaire. Vous devez savoir, je pense, que cette alliance lointaine, la première conclue dans un pays aussi distant, ne l'aurait pas été si Konstantin, l'un des frères de la mariée, n'avait donné sa parole à sa mère de lui ramener Doruntine chaque fois qu'elle souhaiterait sa présence, à l'occasion de joies ou de chagrins. Vous savez aussi que les Vranaj, comme toute l'Albanie, n'ont alors pas

tardé à être frappés par un deuil atroce. Pourtant, personne ne ramena Doruntine, car celui qui avait promis de le faire était mort. Vous êtes au courant de la malédiction que madame-mère prononça contre son fils pour violation de sa *bessa*, et vous savez que trois semaines après que fut proférée cette malédiction, Doruntine réapparut finalement chez les siens. Voilà pourquoi j'affirme et réaffirme que Doruntine n'a été ramenée par nul autre que son frère Konstantin, du fait de sa parole donnée, de sa *bessa*. Ce voyage ne s'explique ni ne saurait s'expliquer autrement. Peu importe que Konstantin soit sorti ou non de son tombeau pour accomplir sa mission, peu importe de savoir qui fut le cavalier qui partit par cettenuit noire et quel cheval il sella, quelles mains tenaient les rênes, quels pieds appuyaient sur les étriers, à qui étaient les cheveux que recouvrait la poussière des chemins. Chacun de nous a sa part dans ce voyage, car la *bessa* de Konstantin, ce qui a ramené Doruntine, a germé ici parmi nous. Et donc, pour être plus exact, je dirais qu'à travers Konstantin, c'est nous tous qui l'avons ramenée : nos morts qui reposent là-bas, au cimetière de l'église, vous qui êtes ici, et moi...

- Ah, toi ! hurla depuis sa place l'archevêque. Enfin tu reconnais avoir pris part à cette abomination !

- Nous tous..., fit Stres en s'évertuant à préciser sa pensée, mais la voix de l'archevêque supplanta la sienne.

- Parle pour toi ! s'écria-t-il. A propos, j'aimerais bien savoir où tu te trouvais durant la période comprise entre le 30 septembre et le 13 octobre ! Eh bien ?

Le visage de Stres demeura impassible, mais il était pâle comme un linge.

- Réponds, capitaine ! fit une voix.

- Eh bien oui, je vais répondre, répliqua Stres. Au cours de la période que l'on vient d'évoquer, j'étais en mission secrète.

- Ah, encore des mystères ! s'exclama l'archevêque. Soit ! Pour savoir la vérité, nous aimerions que tu nous dises en quoi consistait cette mission.

- C'est un genre de tâche que nous-mêmes, après nous en être acquittés, cherchons à oublier. Je n'ai rien à ajouter.

Cette fois, la rumeur de la foule, renvoyée par les murs, fut plus longue à s'éteindre. Stres inspira profondément.

- Nobles gens, je n'ai pas encore fini. Je voudrais vous dire - et je voudrais surtout le dire aux invités venus de régions lointaines - ce qu'est cette force sublime, capable de forcer les lois de la mort.

Stres s'interrompit à nouveau. La salive séchait dans sa gorge et il avait du mal à articuler. Il n'en continua pas moinsde parler. Il discourut sur la *bessa*, sur sa propagation parmi les Albanais. Tandis qu'il parlait, il vit quelqu'un dans la foule se diriger vers lui, tenant à la main ce qui lui parut être un objet pesant, peut-être une pierre. Voilà qu'ils commencent, se dit-il, et il effleura du coude la poignée de son épée sous sa pèlerine. Mais lorsque l'homme se fut approché, Stres s'aperçut que c'était le fils des Radhen et qu'il ne portait pas une pierre pour le frapper, mais une petite cruche.

Stres sourit, s'empara du cruchon et but.

- Et maintenant, poursuivit-il, je vais tâcher d'expliquer pourquoi cette nouvelle loi morale est née et se répand parmi nous.

Il évoqua la gravité de la situation dans le monde, l'avenir qui paraissait bien sombre. États grands et petits, religions et sectes, ethnies et races, vivants et morts ne cessaient de s'affronter. Tous se prenaient à partie, se tapaient dessus, s'attiraient dans des pièges. Et au milieu de cette tourmente voguait, ballotté comme au milieu de l'océan, l'État d'Arberie.

Stres éleva la voix :

- Face au danger, chaque peuple aiguise ses instruments de défense et, s'ils ne suffisent pas à lui garantir sa sécurité, se forge de nouvelles armes. Il faut avoir la vue courte pour ne pas comprendre que le drame atteindra tôt ou tard, s'il ne l'a déjà fait, les confins de l'Arberie. Alors la question se pose : dans ce contexte de détérioration du climat mondial, en cette époque de crimes et d'odieuses perfidies que l'on pourrait qualifier de *mécréance*, quel sera le visage de l'homme albanais ? Épousera-t-il le mal ou s'y opposera-t-il ? En bref, se défigurera-t-il pour se plaquer de nouveaux masques, afin de survivre, ou conservera-t-il ses traits immémoriaux ?... Je suis un serviteur de l'État et m'intéresse peu aux aspect personnels, s'il y en eut, du voyage de Konstantin. Chacun de nous, homme du commun ou

souverain, César ou Christ, recèle en lui-même d'insondables mystères. Mais, en fonctionnaire queje suis, j'ai évoqué l'aspect général de la question, celui qui concerne l'Albanie. Pour elle approche le moment de l'épreuve, du choix entre son visage et un masque... Or, si les nôtres ont réussi à élaborer au plus profond d'eux-mêmes des institutions aussi sublimes que la *bessa*, cela prouve que l'Albanie est en train de faire le bon choix. Elle entend conserver son image éternelle. Cela me paraît fondamental. Et elle conservera ce visage non pas en fuyant le monde comme un fauve aux abois, mais en s'alliant à ce monde. C'est pour apporter ce message à l'Albanie et au reste du monde que Konstantin est sorti de sa tombe.

Stres embrassa une nouvelle fois du regard la foule innombrable qui s'étendait devant lui, puis les tribunes sur sa droite et sur sa gauche. Çà et là, il lui sembla voir briller des larmes. En fait, les yeux de tous étaient complètement vides.

- Mais ce message n'est pas facile à accepter, reprit-il. Il exigera de lourds sacrifices des générations successives. Il sera plus lourd que la croix du Christ. Et maintenant que j'arrive au terme de ce que j'avais à vous dire - Stres se tourna vers la tribune où avaient pris place les envoyés du prince -, je voudrais ajouter que, puisque mes propos ne sont pas conformes à mes fonctions, ou du moins ne s'y conforment pas pour le moment, je déclare dès à présent me démettre de ma charge.

Il porta sa main droite à l'insigne aux blanches cornes de chevreuil cousu sur le côté gauche de sa pèlerine, puis, d'un coup sec, l'arracha et le laissa tomber à terre.

Sans rien ajouter, il descendit l'escalier de bois et, la tête droite, traversa la foule qui s'ouvrit sur son passage avec un sentiment de respect et de terreur mêlés.

A compter de ce jour-là, Stres ne fut plus aperçu nulle part. Personne, pas plus ses adjoints que ses proches, ni même sa femme, ne savait ou ne disait où le trouver.

Au Vieux Monastère, les tribunes et l'estrade en bois furent démontées l'une après l'autre, les portefaix emportèrent les planches et les poutres, et

dans la cour intérieure du couvent ne subsista plus aucune trace de la réunion. Pourtant, nul n'oublia aucun des mots que Stres y avait prononcés. Ces mots passaient de bouche à oreille, de village en village avec une rapidité incroyable. La rumeur selon laquelle Stres avait été arrêté à la suite de son exposé se révéla bien vite dénuée de tout fondement. On disait l'avoir entrevu quelque part ; ou du moins avait-on entendu le trot reconnaissable de son cheval. D'autres affirmaient avec insistance l'avoir aperçu sur la grand'route du Nord. Ils étaient sûrs de l'avoir reconnu, en dépit du crépuscule et de la première couche de poussière qui avait recouvert ses cheveux. Allez savoir, allez savoir..., disaient les gens. A quoi nos esprits, Seigneur, ne se laissent-ils pas aller ! Et, d'une voix frémissante, comme frissonnant de froid, quelqu'un concluait : Je me demande parfois si ce n'est pas lui qui a ramené Doruntine. - Comment oses-tu dire une chose pareille ! - Pourquoi cela t'étonnerait-il ? retorquait le premier. Moi, depuis le jour qu'elle est revenue, je ne m'étonne plus de rien.

... Comme on pouvait s'y attendre, on vit renaître la vieille querelle sur les mariages proches ou lointains. Les partisans des premiers paraissaient devoir l'emporter, mais leurs adversaires étaient tenaces. De part et d'autre, on avançait une explication différente du voyage du mort. Les partisans des alliances lointaines mettaient surtout l'accent sur le respect de la *bessa* et honoraient bien entendu en Konstantin son porte-drapeau. Les autres considéraient sa chevauchée comme un voyage de repentir, autrement dit une sortie du tombeau destinée à réparer une faute. D'autres encore, qui ne voyaient dans sa longue course qu'une tentative de conciliation de deux contraires, l'éloignement et la proximité, entre lesquels il avait été déchiré tout comme par la tentation de l'inceste, se faisaient moins entendre.

On sentit la notion de mariages proches prendre le dessus. La triste histoire de Maria Matrenga était évoquée de plus en plus souvent, encore que, comme par une fatale contrepartie, les incompréhensibles allées et venues de Palok le simple d'esprit par les ruelles du village se fussent également intensifiées.

Quand, un beau matin, on découvrit le malheureux idiot sans vie, on comprit, après un premier moment de désarroi, que les meurtriers ne seraient jamais identifiés. Comme beaucoup d'autres, l'événement fut expliqué de deux manières : les partisans des alliances lointaines soutinrent qu'il avait été assassiné par les siens, autrement dit par les partisans des

mariages proches, dans le but de débarrasser les rues d'un témoin qui ne faisait nuit et jour que leur porter tort. Ces derniers soutenaient obstinément que le meurtre avait été perpétré par les fauteurs d'alliances lointaines afin de montrer que, même si leur idéal perdait de sa force, ils étaient disposés à le défendre, fût-ce en faisant couler le sang.

Pourtant, en dépit de ce nouveau facteur d'aggravation, il en alla comme dans les autres cas de meurtres de simples d'esprit qui, à la différence des mises à mort de chiens, conduisaient souvent à une réconciliation, et la tension entre les deux camps en présence se relâcha brusquement.

Alors que le temps paraissait travailler désormais en faveur des alliances proches, se produisit un événement qui eût pu paraître normal en toute autre saison, mais pas en cette période, en plein hiver : une jeune fiancée du bourg s'en était allée rejoindre son époux dans quelque contrée lointaine. Tous furent abasourdis en entendant parler de cette nouvelle Doruntine à un moment pareil. On se dit qu'après le tohu-bohu d'événements qui venait de se produire, la famille de la fiancée allait rompre les fiançailles, à tout le moins renvoyer le mariage à une date ultérieure. Il n'en fut rien. La noce eut bien lieu au jour fixé,les proches du marié vinrent de leur pays, dont certains disaient qu'il était à six, d'autres à huit jours de voyage, et, après avoir bien mangé, bien bu et bien chanté, ils emmenèrent la jeune épousée. Presque tout le village l'accompagna depuis l'église, comme jadis la malheureuse Doruntine, et, à voir la jeune mariée si belle et vaporeuse dans son voile blanc, nombre de gens se demandèrent sûrement si, par une nuit sans lune, un fantôme n'irait pas la ramener jusqu'au seuil de sa maison. Quant à elle, montée sur un cheval blanc, elle ne laissait pas paraître la moindre appréhension pour son destin. Et les gens, la suivant des yeux, hochaient la tête et disaient : « Mon Dieu, peut-être que ce genre de choses plaît aux jeunes mariées d'aujourd'hui. Peut-être qu'elles aiment chevaucher la nuit, enlacées à une ombre, dans les ténèbres et le néant... »

Tirana, octobre 1979.

Le pont aux trois arches

Ismail Kadaré voulait à l'origine remonter les siècles en gardant l'œil rivé sur un même édifice, un pont de pierre. Le livre aurait été construit à l'image d'un dossier, avec des pièces accumulées, des témoignages : touristes de l'ère moderne, bombardier tentant d'effacer le pont des cartes, et ainsi de suite, à rebours, jusqu'à la construction, à l'explication des origines de la légende de l'emmuré. *C'eût été la perspective inverse* d'Il est un pont sur la Drina, *où Ivo Andric montre un pont de Bosnie à travers les époques en respectant la progression chronologique.*

Mais au centre du Pont aux trois arches se trouve une ballade, et il était plus judicieux de focaliser l'attention sur la construction de l'édifice et l'apparition simultanée de la légende. Pour parvenir à ses fins, Ismail Kadaré adopte le ton de la chronique et embauche un narrateur particulier, le moine Gjon. Sous sa chasuble est embusqué un personnage réel, l'ecclésiastique Gjon Buzuk, qui écrivit, en 1555, le premier livre en langue albanaise, le Meshar *(livre d'heures). Au moine Gjon, qui par cetteanalogie devient le symbole de l'« albanité », Kadaré donne vie deux siècles avant Buzuk. Nous sommes aux alentours de 1378. L'Empire ottoman resserre son étau sur les principautés albanaises. Kadaré s'est inspiré de procès-verbaux d'incidents militaires et d'assassinats pour donner une assise historique à son texte. Mais, surtout, c'est la légende de la citadelle de Rozafat qui lui sert de base, axée sur l'idée du sacrifice propitiatoire. Afin que le pont puisse être achevé, il se révèle nécessaire qu'un homme soit emmuré dans une pile du pont. En fait, une firme, celle des maîtres d'œuvre du pont, exploite la crédulité des gens et leur foi en la légende pour parvenir à ses fins dans la lutte qui l'oppose à sa rivale, « Bacs et Radeaux », farouche ennemie de l'idée d'un pont. Par le détour de la fable, Kadaré a mis l'accent sur l'un des fondements du système stalinien : l'appel au sacrifice. Chacun doit se sacrifier, que ce soit pour la patrie, le Parti ou pour le bonheur des générations à venir. L'idée du sacrifice resurgira dans les années quatre-vingt dans La Fille d'Agamemnon, récit qui, comme Le Pont aux trois arches, a pour référence antique Iphigénie.*

Le Pont aux trois arches met en scène un décor commun à de nombreux textes : l'Auberge des deux Robert - allusion à deux chefs de croisade qui traversèrent l'Albanie -, le pont, la voie Egnatia, l'Ouyane réapparaissent dans d'autres romans ; la base d'Oricum revient elle aussi dans d'autres textes sous le nom de Pacha Liman. Nous sommes au cœur de l'univers de Kadaré, à une époque où les masses sont manipulées, les légendes récupérées. Aux conflits qui naissent, l'auteur oppose la sagesse de Gjon, lucide, conscient du véritable péril futur, celui de l'Empire ottoman, symbolisé dans le dernier chapitre par la Lune, métaphore du croissant islamique. Le décor est planté pour les romansà venir sur la période ottomane, avec cette question : « Comment te transformeras-tu en Asie, toi qui es si belle, mon Arberie ? »

Le Pont aux trois arches *a été écrit pour partie en 1976, puis terminé l'année suivante, c'est-à-dire dans un temps où Kadaré avait été mis au purgatoire par les autorités et ne pouvait publier de romans, mais aussi à l'époque où, face aux velléités de création d'un « homme nouveau », il s'efforçait de « restaurer l'icône » et de préserver la mémoire de l'Albanie éternelle.*

I

Que tremble aussi ce pont comme je tremble en ce mur!
Ballade de l'Emmuré

Moi, moine Gjon, fils de Gjorg Oukshama, sachant que l'on ne trouve dans notre langue rien des écrits dessus le pont de l'Ouyane maudite, et vu que, de surcroît, on continue de répandre au sujet dudit des légendes et rumeurs non fondées, maintenant donc que sa construction est achevée et qu'il a même été, par deux fois, arrosé de sang à ses fondements et à son sommet, j'ai décidé d'en écrire l'histoire.

Dimanche dernier, tard dans la soirée, comme j'étais sorti me promener au bord de la rivière, j'ai vu passer sur le pont Gjelosh l'idiot. Il riait seul, ricanait et gesticulait comme un dément. L'ombre de ses membres s'agitait sur le tablier du pont et retombait le long des piliers jusqu'au niveau de l'eau. Je m'efforçais d'imaginer comment s'étaient empreints dans son esprit déréglé les récents événements, et je me disais que les gens avaient tort de rire quand ils le voyaient aller et venir en balbutiant et en remuant d'un mouvement saccadé ses poings serrés devant lui, dans l'illusion de tenir des rênes. En vérité, ce que les gens croient savoir à propos de ce pont n'est pas moins confus que ce qui se conçoit dans l'esprit d'un détraqué.

Dans l'espoir d'empêcher que les choses les plus insensées soient proférées à son sujet dans les onze langues des Balkans, je m'efforcerai d'écrire toute la vérité sur ce pont, autrement dit tout ce qu'il y a de faux dans l'apparence et de vrai dans le dissimulé, de relater les faits quotidiens s'y rapportant, qui sont aussi communs que ses pierres, et les grands malheurs, qui sont à peu près au nombre de ses arches.

Maintenant les caravanes répandent à travers la vaste terre balkanique la légende du sacrifice qui passe pour avoir été perpétré au pied du pont. Rares sont ceux qui savent que ce n'était pas un sacrifice dédié aux divinités aquatiques, mais un crime ordinaire, que je dénoncerai, en même temps que d'autres faits, à la face de notre millénaire. Je dis bien millénaire, car c'est une de ces légendes qui vivent plus de mille ans. Elle commence par la mort

pour finir dans la mort, et l'on sait que les mots ou les sons, modelés dans la pâte de la mort, sont, entre toutes choses, celles qui la craignent le moins.

Je me hâte donc d'écrire cette chronique, car les temps que nous vivons sont troublés, et l'avenir plus sombre que jamais. Après les événements horribles du pont, les hommes et les jours sont certes aujourd'hui un peu plus tranquilles, mais une autre figure lugubre se dessine à l'horizon : l'État turc. Les ombres de ses minarets s'allongent peu à peu jusqu'ici.

C'est une paix sinistre, plus funeste que toute guerre. Depuis des siècles nous confinions à l'antique terre des Grecs, et voilà que tout à coup, sans nous en rendre compte, furtivement, comme dans un cauchemar, nous nous sommes trouvés un matin côtoyer l'empire des Ottomans.

Les minarets se dressent partout comme une forêt sombre. J'ai le pressentiment que l' Arberie ne tardera pas à voir changer son destin. Surtout après ce qui s'est produit cet hiver, lorsque sur le pont à peine achevé le sang, du sang asiatique cette fois, fut versé pour la seconde fois. Mais je traiterai de tout cela à sa place dans ma chronique.

II

Au début de mars 1377, sur la rive droite de l'Ouyane maudite, à moins de cinquante pas des pieux mi-enfoncés dans le sol et pourvus de crochets de fer auxquels on amarrait le bac durant la nuit, un passant que personne ne connaissait dans la région eut une attaque d'épilepsie. Le passeur du bac, témoin de la scène, raconta que le loqueteux, qui avait l'air à la fois d'un saint et d'un dément, après avoir erré un moment le long de la grève entre l'embarcadère et l'endroit où, l'été, on franchit la rivière à gué, poussa subitement un hurlement comme si on l'avait égorgé et tomba à la renverse dans la vase.

C'était l'endroit de la rive où hommes et bétail montaient sur le bac ou en descendaient, mais ce n'en était pas moins un lieu perdu, qui n'avait jamais été le théâtre d'événements extraordinaires. Bien sûr, il s'en était produit là comme partout où passent des hommes, et cela d'autant plus qu'à cet endroit la vieille route, si longue qu'on ne sait d'où elle vient, était interrompue subitement par la rivière. De toute façon, les événements marquants y avaient été rares. D'habitude, les gens rassemblés pour franchir le cours d'eau attendaient là un long moment. Par mauvais temps, enveloppés dans de noirs cirés ou des houppelandes en peau de chèvre, ruisselants, ils contemplaient silencieusement les eaux troubles, brunes et inquiétantes de la rivière. A leurs côtés, les grelots de leurs chevaux ne tintaient plus que faiblement, et les gamins baissaient la voix ; l'anxiété, au contraire, augmentait dès qu'apparaissait le bac avec son passeur accroupi.

L'espace alentour était quasi désertique : la rive, tour à tour sablonneuse et tourbeuse, s'étendait à perte de vue, parsemée de joncheraies. On n'apercevait dans les environs aucune maisonnette, et les murs mêmes de notre monastère ne se voyaient pas ; la vieille auberge était à quelque mille pas de là, sur le bord de la route.

Près des pieux auxquels était amarré le bac durant la nuit se dressait un écriteau en fer-blanc sur lequel, en caractères biscornus, étaient inscrits les mots « Bacs et Radeaux ». Il y avait plusieurs années qu'on avait planté de tels écriteaux un peu partout, non seulement dans les possessions de notre

seigneur, le comte Stres de Gjika, ou Stres Gjikondi, mais aussi plus loin, au-delà des frontières de l'État d'Arberie, dans les autres contrées de la péninsule. Cette pratique avait commencé dix ans auparavant, pendant l'hiver 1367, lorsque tous les bacs des rivières, des golfes et des lacs avaient été achetés par un homme étrange, venu de Dieu sait où, dont personne ne connaissait le nom et dont on disait même qu'il n'en avait pas d'autre que celui de « Bacs et Radeaux » - ce nom qui a poussé maintenant partout, comme une plante croissant dans tous les lieux humides. Il avait, paraît-il, la même plaque, avec les mêmes mots, sur la grande maison d'où il dirigeait ses affaires, et il signait aussi ses quittances et ses actes des mots « Bacs et Radeaux », comme si cela avait été un cachet semblable à celui de notre seigneur, qui porte gravé un lion tenant dans sa gueule une torche enflammée.

Depuis que ce nouveau maître avait acheté tous les bacs et les radeaux, passeurs et bateliers étaient devenus ses salariés, à quelques rares exceptions près, comme le passeur rebelle du Ruisseau des Souches qui préféra mourir de faim plutôt que de toucher son salaire des mains de ce juif maudit. A la fin de l'hiver 1367, sur notre rive également fut dressé cet écriteau qui portait aussi le prix du passage : « Hommes : une demi-groche ; chevaux : une groche. »

En période de sécheresse, lorsque l'Ouyane baissait et s'étrécissait, les voyageurs, par économie, franchissaient la rivière à gué, et cela même quand ils étaient chargés de sacs. Mais plus d'un, trompé par les eaux, s'était noyé, car la rivière ne portait pas en vain son nom d'Ouyane maudite. Des croix commémoratives déglinguées par le temps se voient encore sur ses deux bords. Les maîtres de « Bacs et Radeaux » avaient soin, disait-on, de faire planter ces croix sur la rive pour rappeler aux autres voyageurs ce qu'il en coûtait d'essayer de passer la rivière sans leur aide.

En même temps que le bac, « Bacs et Radeaux » avait acheté le vieil embarcadère, vestige de l'époque romaine, et en avait fait réparer les crochets par ses forgerons afin que le passeur pût y amarrer son bac plus facilement, surtout en hiver.

Le bac procurait des revenus abondants. Il était, en effet, utilisé non seulement par des voyageurs isolés, souvent avec leur bétail, mais aussi par les caravanes transportant le sel des grandes salines de la côte à travers

l'Arberie et la Macédoine, et surtout par les chars qui approvisionnaient la base navale byzantine d'Oricum, proche de Vlorë. Des contrats détaillés avaient été passés entre notre seigneur et « Bacs et Radeaux » pour le partage des profits de ce service.

En vérité, chose rare sous ce ciel, on n'avait jamais eu vent du moindre litige entre eux. Apparemment, « Bacs et Radeaux » était très correct en affaires.

III

Une petite foule de visages connus et inconnus s'étaient rassemblés autour de l'homme frappé d'épilepsie. Il tremblait, écumait, comme s'il avait cherché à jeter ses membresd'un côté, loin, dans l'Ouyane maudite, et sa tête de l'autre. Quelqu'un tenta bien à deux ou trois reprises de lui tenir fermement la tête pour qu'il ne se la cognât pas contre les pierres, mais il était impossible d'immobiliser cette tête à moitié chauve, qui s'agitait avec une violence frénétique .

« C'est un présage de là-haut », dit quelqu'un dans la petite foule. C'était un homme mince qui, lorsqu'on lui demanda plus tard quel était son métier, déclara qu'il était voyant ambulant.

- Et quel signe faut-il voir là, selon toi ?

Pendant un moment, l'homme, de ses yeux éteints, regarda alternativement le malheureux qui tremblait et la surface des eaux.

- Oui, murmura-t-il, c'est un signe de là-haut. Ses tremblements passent sur les eaux, et les eaux lui transmettent leurs propres frémissements. Mon Dieu ! Ils s'entendent...

Les gens rassemblés tout autour se regardèrent. L'homme, par terre, semblait se calmer un peu, et quelqu'un avait réussi à lui maintenir la tête immobile.

- Et quel signe serait-ce, selon toi ? demanda un autre.

L'homme qui s'était dit voyant garda un moment les yeux mi-clos.

– C'est un signe du Tout-Puissant, qui nous annonce qu'ici, sur ces eaux, il faut construire un pont !

- Un pont ?

- Vous n'avez pas vu comment ses mains se tendaient constamment vers la rivière, alors que son corps tremblait comme tremble un pont au passage de gros chars ?

– Brr... comme il fait froid ! gémit une voix.

Le malade s'était maintenant calmé. De plus en plus rarement, ses membres, comme démontés, étaient pris d'un léger frémissement. Penché sur lui, un des passagers en attente essuyait la bave entourant ses lèvres. Son regard était triste et sombre.

- C'est une maladie sacrée, dit le voyant. Chez nous, onl'appelle le mal d'écume. Il apporte toujours un présage. Ce signe aurait pu être de triste augure, annoncer par exemple un tremblement de terre, mais cette fois, Dieu soit loué, il est heureux.

« Un pont... C'est curieux, se mirent à dire les gens. Il faut rapporter cela à notre seigneur. - Qui est le seigneur de ce pays ? - Le comte Stres de Gjika, puisse-t-il avoir longue vie ! Mais toi, tu es étranger pour ne pas le savoir ? – Oui, étranger, mon frère, j'attendais le bac, lorsque ce malheureux... – Il faut en informer sans faute notre seigneur. Un pont, hum... Je n'y aurais jamais songé !... »

IV

Trois semaines plus tard, je fus appelé d'urgence chez le comte. Son château aux murs flanqués de tourelles n'était qu'à deux heures de marche. Lorsque j'arrivai au portail, on me fit entrer et je fus conduit à la salle d'armes où notre seigneur recevait généralement les princes et les comtes qui traversaient ses territoires.

Il y avait là le comte lui-même, un de ses secrétaires, notre évêque, ainsi que deux visiteurs que je ne connaissais pas, vêtus de costumes étriqués, qui étaient peut-être à la mode quelque part.

Le comte paraissait nerveux. Ses yeux étaient rougis par l'insomnie et je me rappelai que, les derniers temps, sa fille était tombée malade. A coup sûr, les deux inconnus étaient des médecins venus de Dieu sait où.

- Je ne peux pas m'entendre avec eux, me dit-il dès que je fus entré. Toi qui connais plusieurs langues, tu pourrais peut-être nous aider.

Les nouveaux arrivés parlaient vraiment une langue infernale. Mes oreilles n'avaient jamais entendu une telle bouillie de sons. Petit à petit, je réussis à dégager quelques fils dans cet écheveau. Je remarquai que les nombres étaient dits en latin, les verbes, en général, en grec ou en slavon, et les noms, en albanais et parfois en allemand. Quant aux adjectifs, ces visiteurs n'en employaient pas.

Péniblement, je commençai à deviner ce qu'ils voulaient dire. Ils étaient envoyés par leur maître chez notre seigneur, avec une mission spéciale. Ils avaient entendu parler du signe donné par le Tout-Puissant pour la construction d'un pont sur l'Ouyane maudite, et eux, c'est-à-dire leur maître, étaient prêts à entreprendre cette tâche, si le comte les y autorisait. Bref, ils s'engageaient à construire en deux ans un pont sur l'Ouyane maudite, à acheter la terre sur laquelle il reposerait et à verser à notre seigneur une taxe annuelle, qu'ils prélèveraient sur les péages. Si le comte y consentait, ces stipulations seraient portées sur un acte en bonne et due forme, souscrit par les deux parties qui y apposeraient leur sceau.

Ils s'interrompirent pour montrer un cachet que l'un d'eux sortit d'une poche de son étrange costume.

- La recommandation du Tout-Puissant doit être exécutée , dirent-ils tous deux presque d'une seule voix.

Le comte, les yeux fatigués, observait tour à tour l'évêque et son secrétaire. Mais leur regard était muet devant cette énigme.

- Et qui est votre maître ? demanda notre seigneur.

Ils proférèrent une nouvelle macédoine de mots dans leur irritant galimatias, et cette fois l'écheveau fut si embrouillé qu'il me fallut longtemps pour le démêler. Ils expliquèrent que leur maître n'était ni baron, ni duc, ni prince, mais que c'était un homme riche qui avait acheté récemment les vieilles mines de bitume abandonnées depuis l'époque des Romains, ainsi que la plus grande partiede la route, tout aussi ancienne, dans l'intention de la goudronner. Il n'avait pas de titre, dirent-ils, mais il avait de l'argent.

Ils s'interrompaient constamment et finirent par inscrire sur un bout de papier la somme qu'ils offraient pour le terrain et le montant de la taxe annuelle qu'ils étaient prêts à verser pour l'exploitation du pont.

- L'essentiel, cependant, c'est qu'il soit tenu compte du message du Tout-Puissant, dit l'un d'eux.

Les sommes inscrites sur le papier étaient fabuleuses et, les finances de notre seigneur, depuis quelque temps, notoirement précaires. D'autre part, sa fille souffrait depuis deux mois d'un mal que les médecins ne parvenaient pas à découvrir.

Notre seigneur et l'évêque se regardèrent à plusieurs reprises. On devinait que le premier pensait tour à tour à sa caisse vide et à sa fille malade, et le pont que ces inconnus lui proposaient de construire était comme un remède à ces deux maux à la fois.

Ils se remirent à évoquer la recommandation céleste transmise par le vagabond. Dans nos régions, fit observer quelqu'un, ce mal est appelé mal lunaire, tandis que chez vous autres, d'après ce qu'on m'a dit, on le rattache à la terre. Au fond, il n'y a pas là grande différence. Ces appellations

témoignent que partout on lui attribue une origine éminente, je dirais même quasi divine.

Notre seigneur réfléchit longuement. Il déclara qu'il acceptait et donna l'ordre à son secrétaire de rédiger le contrat en latin et en albanais. Puis il nous invita tous à déjeuner. Je n'ai jamais fait repas plus pénible de mon existence, torturé que j'étais de devoir percer à chaque instant le sens de propos de plus en plus inextricables.

V

Dans l'après-midi, il m'échut malencontreusement de faire le chemin en leur compagnie jusqu'à la berge de l'Ouyane. Je me consolai en songeant qu'au moins je n'étais plus astreint à traduire le galimatias qui s'échappait de leurs bouches... Route pas bonne, non entretien, vraie patinoire. L'eau, oui, toujours lisse, route non, route demande travail, nous pas plaisanter, de l'ordre, vite, argent, donne, reçoit. L'eau, autre chose, bac glisse, grazioso, mais vdrug, floc, ploc, il sombre, adieu, stodhiavolos, funebrum, hé, hé, route non, route sehr gut, sauf demande gut entretien...

Par bonheur, ils se turent un moment. Ils suivaient des yeux le vol des cigognes. Puis, à la vue des champs de blé, ils se mirent à m'interroger sur l'importance des récoltes et le nombre de bestiaux conduits au marché, ainsi que sur le trajet qu'on leur faisait emprunter.

Je notai qu'à mesure que nous approchions de la rivière, non seulement leur volubilité, mais leur animation dans l'ensemble baissait. En attendant le bac pour passer sur l'autre rive, ils ne cachèrent pas la terreur que leur inspirait l'eau. Au reste, cet effroi, même s'ils ne l'avaient pas exprimé, se lisait sur leur visage.

Le soir tombait lorsqu'ils montèrent sur le bac pour partir. De la rive, je les suivis un moment des yeux. Ils étaient engagés dans une vive discussion et faisaient des signes de la main, indiquant du doigt tantôt un point, tantôt un autre de la surface des eaux. Il faisait froid. Le crépuscule était vite tombé et, de loin, ils dessinaient sur le bac quelques lignes noires, incompréhensibles et mystérieuses, à l'image de leur parler délirant. Et soudain, en les regardant s'éloigner, se faufila dans mon esprit, comme un noir scarabée, le soupçon que l'épileptique de la rive, le voyant ambulantqui s'était trouvé à son côté et ces deux employés en habits étriqués étaient au service et à la solde du même maître...

VI

Comme on devait s'y attendre, la nouvelle de la construction prochaine d'un pont sur l'Ouyane maudite ne tarda pas à se répandre. Certes, on avait déjà construit des ponts un peu partout, mais, de mémoire d'homme, aucun n'avait fait l'objet de tant de bruits. Les autres avaient été bâtis sans qu'on en parlât ou presque, dans un bruit étouffé de marteaux frappant le bois qui évoquait le coassement monocorde des grenouilles voisines. Puis, une fois terminés, ils avaient toujours servi sans faire parler d'eux, jusqu'au jour où ils avaient été emportés par les eaux troubles, ou consumés par la foudre, ou, pis encore, réduits à un tel état de vétusté que les voyageurs, après un premier pas sur leurs planches pourries, hésitaient à en faire un second et s'en retournaient chercher près de là un bac ou un gué pour passer la rivière. Cela tenait à ce que c'étaient tous des ponts de bois, alors que celui-ci devait être un vrai pont de pierre, à plusieurs arches et avec un solide tablier pavé, peut-être le premier pont de ce genre sur tout le territoire de l'Arberie.

Les gens accueillirent la nouvelle avec un sentiment où la crainte se mêlait à la joie. Ils se réjouirent, car ils n'auraient plus affaire aux insolents passeurs de bac qui se trouvaient toujours sur la rive opposée à celle où l'on avait besoin d'eux et que parfois l'on ne trouvait pas du tout ou, pis encore, que l'on trouvait ivres - à l'exception, il faut le dire, du dernier passeur, le bossu, qui ne taquinait pas lesfemmes et ne s'enivrait jamais, mais qui avait un aspect si sinistre qu'il semblait vous conduire à la mort. Et puis, les bacs étaient sales, humides, et leur balancement vous donnait la nausée, alors que le pont, lui, serait toujours là, à toute heure du jour et de la nuit, prêt à étaler son dos de pierre sous vos pieds, sans branler ni faire d'histoires. On n'aurait plus à se soucier de la rivière, qui tantôt grossissait et faisait des ravages, et tantôt s'amenuisait, devenait de la minceur d'un fil, comme si elle rendait l'âme. Les gens étaient heureux à la pensée que cette Ouyane maudite qui les avait tant tourmentés serait matée grâce à un carcan de pierre... Mais, en même temps que de la satisfaction, cette pensée leur causait de la crainte Il n'était pas facile de mettre un bât à une mule ombrageuse, et il ne devait pas l'être davantage d'en mettre un à l'Ouyane maudite. « Oh, disaient-ils, on verra, on verra bien ce qu'il en adviendra ! »

Et, comme toujours lors d'événements de cette gravité, ils se mirent à aller et venir plus souvent entre leurs maisons clairsemées, poussant même plus loin, jusqu'au Bois des Peupliers, là où ne s'aventurent que fort peu de gens depuis que le duc de Gjin y a été victime d'une embuscade, quelque temps avant de rompre son alliance avec notre seigneur. D'autres allaient aux grenadiers sauvages, aux Cinq Puits, puis, par des chemins détournés, gagnaient la clairière de Mark le Messager, retroussaient leurs braies pour franchir la rivière à gué et déboucher sur la grand'route. Là, s'ils apprenaient des nouvelles qu'ils étaient incapables de refouler au fond d'eux-mêmes, leurs jambes se mettaient d'elles-mêmes à dévorer la route jusqu'à l'Auberge des Deux Robert, d'où l'on imaginait sans peine la suite : la rumeur se répandrait comme l'éclair.

Il y en eut cependant qui, loin de se réjouir de la construction du pont, en furent très affligés. Ce fut le cas de la vieille Aïkoune, qui fit, elle, les plus sombres prédictions.

« Ce pont, dit-elle, est l'échine du démon, et maudit celui qui osera passer dessus ! »

VII

A la fin mars, par un matin glacial (c'était un des trois derniers saints de l'hiver), je fus convoqué d'urgence chez le comte. J'étais terrifié à l'idée que les bègues détraqués étaient de retour. Il m'aurait été moins pénible de servir d'interprète à des pies. A ma honte, je me surpris, somnolant dans la voiture, à fredonner comme un idiot la vieille ballade : Ô mars, mon frère, par tous les moyens change ces bègues en pierre... Mais, cette fois, ce n'étaient pas eux. Les nouveaux visiteurs venaient de « Bacs et Radeaux ». Ils étaient trois, et l'un d'eux, pâle et longiligne, le visage se terminant par une barbe conique, parlait peu. A en juger par le respect que lui témoignaient les deux autres, on devinait que c'était l'un des principaux dirigeants de « Bacs et Radeaux », peut-être même l'adjoint de leur grand maître. Ils parlaient tous un latin parfait et étaient munis de sacoches en cuir noir, remplies de toutes sortes de papiers.

Le comte nous avait d'abord fait entrer dans sa chancellerie dont une lourde bibliothèque en chêne recouvrait tout un mur ; je m'efforçai de déchiffrer les titres des livres et profitai de l'occasion pour lui demander de m'en prêter un.

- Nous ne comprenons pas ce que monsieur le comte a à nous reprocher, dit l'homme à la barbe conique, sans lever les yeux de sa serviette. Que je sache, nous avons toujours fidèlement observé toutes les clauses de notre contrat.

Sur les joues du comte, pâlies depuis la maladie de sa fille, se formèrent deux ou trois taches rouges.

Ayant fait l'interprète au cours des discussions qu'il avait eues avec « Bacs et Radeaux », je savais bien que c'était toujours eux qui avaient eu des réclamations à présenter à notre seigneur et que lui, pour sa part, n'avait jamais eu aucun sujet de plainte. Et ces réclamations avaient été incessantes, elles avaient porté sur le renvoi de l'échéance des dettes contractées par le comte depuis l'époque de sa malheureuse campagne contre le duc de Tépélène. Par deux fois, la banque « Bacs et Radeaux » s'était vue contrainte d'abaisser le taux d'intérêt de l'emprunt, d'abord de

quatorze à neuf pour cent, puis à six pour cent, pour finalement accepter d'en proroger le remboursement sans aucun intérêt. Elle ne tenait pas à entrer en conflit ouvert avec notre seigneur. En effet, elle n'y aurait rien gagné, car, prétextant la querelle, il ne lui aurait plus versé un liard. C'était un expédient auquel recouraient certains princes, et aucune force ne pouvait contraindre le comte à respecter l'accord avec une banque, fût-ce l'une des plus grandes de Durrës, comme l'était « Bacs et Radeaux ».

Notre seigneur crut déceler de l'ironie dans les mots de l'homme à la barbe.

- De quelle plainte s'agit-il ? Qui s'est plaint de vous ? s'écria-t-il.

Le ton sur lequel il posa ces questions semblait vouloir dire : Pour qui vous prenez-vous pour penser que je m'abaisserais à me plaindre de vous, éternels pleurnichards ?

L'homme de « Bacs et Radeaux » le dévisagea froidement.

- Il ne s'agit pas d'une plainte directe, monsieur le comte.

- Alors, expliquez-vous ! dit mon seigneur.

L'autre lui lança un regard oblique. Sa barbe noire semblait envelopper sa mâchoire comme une gaine et maintenir sa tête en équilibre.

– Monsieur, dit-il finalement, il s'agit d'un pont.

- Ah ! fit notre seigneur.

Cette exclamation lui avait apparemment échappé, et, Dieu sait pourquoi, nous nous regardâmes.

– Oui, justement, d'un pont, répéta l'homme à la barbe conique, comme s'il doutait qu'on l'eût bien compris. Ses yeux perçants étaient rivés sur le comte.

- Alors, c'est là où vous voulez en venir, dit notre seigneur. Et en quoi cela vous regarde-t-il ?

Le représentant de « Bacs et Radeaux » inspira profondément. On aurait dit qu'il avait besoin d'autre chose que de l'air pour donner corps à ses propos. Il se mit à parler lentement et, de phrase en phrase, sa pensée se

dépouillait toujours plus. Elle apparut finalement dans sa toute nudité. « Bacs et Radeaux » était contre la construction du pont, parce qu'il léserait gravement les intérêts de la société. Et la raison n'en était pas simplement que le bac sur l'Ouyane serait mis hors d'usage. Non, il s'agissait de quelque chose de plus important. Le pont saperait tout le système de transport fluvial, qui s'effectuait au moyen de bacs, de radeaux et de chalands depuis des temps immémoriaux et qui était maintenant concentré entre leurs mains.

Notre seigneur écoutait avec une expression de dédain. L'envoyé de « Bacs et Radeaux » s'exprimait en phrases bien pesées. Je traduisais aisément son latin pur, et il me restait même assez de temps pour réfléchir à ce que j'entendais. Il déclara que ce pont de pierre serait le premier malheur jeté brutalement sur le libre esprit des eaux (tels furent ses termes). Après quoi, on devrait, selon lui, s'attendre à d'autres maux Et de ces chaînes odieuses imposées aux eaux comme pour les punir, on ne pouvait s'attendre qu'à une grande calamité.

Le regard de notre seigneur devint encore plus pensif. Il me lança un coup d'œil. Apparemment, les hommes de « Bacs et Radeaux » s'en aperçurent : durant tout le reste de l'entretien, ce fut surtout sur cet aspect des choses qu'ils insistèrent, et ils se mirent à parler des ponts non seulement avec aversion, mais comme quelque chose de dangereux.

De toute évidence, le monstre des eaux, « Bacs et Radeaux », nourrissait une hostilité féroce envers le fauve terrestre qui construisait des routes et des ponts.

- Empêchez-les d'empiéter sur notre domaine et nous sommes prêts à conclure avec vous un nouvel arrangement pour vos anciennes dettes, dit la barbe conique.

Notre seigneur regardait ses mains.

« Empêchez-les », avait dit l'homme à la barbe noire, mais il avait prononcé ces mots d'un ton si farouche qu'il semblait avoir dit : « Tuez-les, égorgez-les, dépecez-les, afin que les hommes ne pensent plus à construire de ponts sur cette terre pendant quarante générations ! »

Quelques années auparavant, un moine hollandais qui rentrait d'un voyage lointain m'avait décrit un combat à mort entre un crocodile et un

tigre. Il y avait assisté, perché sur un arbre.

- Nous pouvons même envisager de reporter à long terme l'échéance de vos dettes, dit la barbe conique.

Notre seigneur gardait les yeux baissés sur la bague qui brillait à l'un de ses doigts.

- Ou même indéfiniment, ajouta l'autre.

Le Hollandais m'avait raconté que les deux monstres s'étaient longtemps rués l'un sur l'autre sans réussir à se mordre ni à se frapper.

- Et puis, savez-vous, monsieur le comte, de quoi s'occupe l'homme qui voudrait construire ce pont ? demanda la barbe conique.

– Peu m'importe, fit notre seigneur en haussant les épaules.

- Permettez-moi quand même de vous le dire, insista l'autre. Il fait un travail sinistre.

Par trois fois, le tigre s'était jeté sur le dos du crocodile et, les trois fois, ses griffes avaient glissé sur ses dures écailles. Mais celui-ci non plus ne parvenait pas à mordre son adversaire ni à le frapper avec sa queue. Le combat semblait ne devoir jamais se terminer.

– Naturellement, fit notre seigneur, le bitume qu'il extrait est noir.

- Noir comme la mort, renchérit la barbe conique.

A nouveau, sembla-t-il, ils décelèrent cette ombre lugubre dans les yeux de notre seigneur, car ils insistèrent sur les funestes présages. Ils se mirent à parler tous les trois en même temps, s'interrompant les uns les autres, s'évertuant à expliquer qu'il suffisait de regarder les fûts remplis de cette chose horrible pour se persuader que seuls des sorciers pouvaient, de gaieté de cœur, s'adonner à une telle besogne, que le malheur frapperait quiconque permettrait le passage sur ses terres de chariots chargés de ces fûts qui éclabousseraient les routes, ou plutôt les ensanglanteraient du sang noir du démon. En outre, ce bitume, qui, partout où il exsude, fait croître le malheur, était aujourd'hui du matériel de guerre, et ce sorcier le vendait à n'importe qui, aux Turcs et aux Byzantins, comme aux comtes et aux ducs d'Arberie, incitant les deux camps à s'entre-déchirer.

– Voilà ce qu'apporte ce bitume que vous vous apprêtez à laisser passer sur vos territoires. La mort. Le deuil.

Mais, dans une violente contorsion, le crocodile découvrit son ventre mou au regard du tigre. Celui-ci, avec un rugissement terrible, s'élança de nouveau sur lui et, profitant d'un instant où l'autre avait derechef découvert son ventre, il bondit comme un éclair, y plongea ses griffes et presque en même temps sa tête. Ivre de sang, avec une rapidité incroyable, il lui déchira les entrailles et atteignit son cœur, qu'il déchiqueta.

Ils continuaient de parler tous trois en même temps, mais, connaissant mon seigneur, je devinai qu'il ne les écoutait plus. Peut-être la passion excessive qu'ils avaient mise à soutenir leur thèse leur avait-elle fait perdre la partie. A un certain moment, notre seigneur parut hésiter, mais je savais qu'il changeait difficilement d'avis. La sommed'argent que lui avaient promise les terrestres était supérieure au total des revenus qu'il tirait des aquatiques. En outre, depuis qu'il avait pris la décision de faire construire le pont, l'état de sa fille semblait s'être amélioré.

- Non, dit-il finalement, n'en parlons plus. Le pont sera construit.

Ils demeurèrent pétrifiés. A deux ou trois reprises, ils agitèrent leurs mains comme pour ajouter quelque chose, mais ils se bornèrent à refermer leurs sacoches béantes.

Le fauve aquatique avait été vaincu.

VIII

Une semaine plus tard, le patron des ponts et chaussées acheta le tronçon de route qui traversait les possessions de notre seigneur. Il avait chargé deux autres de ses émissaires de sillonner les principautés, les comtés et pachaliks afin d'acquérir la grande route venant d'Occident, cette voie que l'on appelait jadis Via Egnatia et que l'on dénomme aujourd'hui Route des Balkans, du terme dont les Turcs ont récemment baptisé l'ensemble de la péninsule et qui dérive d'un mot signifiant montagne dans leur langue. Plus encore que par le dessein des Ottomans de rassembler sous une seule appellation les contrées et peuples de la presqu'île comme pour s'en saisir ensuite plus aisément, j'ai été frappé par la facilité avec laquelle nous nous sommes résignés à cette nouvelle désignation. J'ai toujours redouté que ce ne fût là un mauvais présage, et je dois dire qu'à présent je vois les choses en plus noir encore.

Par cette voie, donc, arrivèrent les acquéreurs. Ils avaient leurs vêtements et leurs cheveux imprégnés de la poussièrede cette route sans fin. Ils en avaient acheté jusque-là, par tronçons, plus de la moitié, et ils allaient peut-être courir ces pays tout l'été pour se l'assurer tout entière. Ils l'avaient payée en quatorze monnaies différentes, ducats vénitiens, dinars, drachmes, livres, groches, etc., faisant les comptes en onze langues, pour ne rien dire des dialectes. Cela tenait à ce qu'elle traversait une quarantaine de grandes et petites principautés dont ils n'avaient visité jusque-là que vingt-six. Ils n'avaient pas tant l'air d'acheter que d'enrouler sur une grosse bobine cette vieille route crevassée et défoncée par les hivers, la canicule et l'abandon.

L'ancienneté de la route se perdait dans la nuit des temps. C'était par là qu'au cours des trois derniers siècles étaient passées presque toutes les croisades. Deux des chefs de la Première Croisade, Robert, duc de Normandie, et Robert, comte de Flandres, s'étaient arrêtés, disait-on, une nuit à l'auberge située à un millier de pas de là, que l'on avait baptisée depuis lors Auberge des Deux Robert.

Y étaient passées des dizaines de milliers de chevaliers de la Deuxième Croisade, puis de la Troisième, conduits par Barberousse, ou Barbullush,

comme l'appelaient nos paysans, les multitudes innombrables de la Croisade des Enfants, puis des Cinquième, Septième et Huitième Croisades, les chevaliers des ordres des Templiers, des Hospitaliers et des Teutons. Les plus anciens se souvenaient de ces derniers. Naturellement, pas de leur expédition vers Jérusalem, mais de leur retour, il y avait de cela quarante ans, vers l'Europe.

On n'avait jamais vu de troupe plus sinistre, racontait la vieille Aïkoune. Ils avançaient lentement, muets sur leurs grands chevaux, dans le cliquetis de leurs armures d'où dégoulinait, sous la pluie, une eau brunie par la rouille. Ils remontaient vers le nord dans ce grincement plaintif, imprégnant la route de cette eau qui ressemblait à du sang dilué. La vieille Aïkoune racontait qu'à la vue des premiers chevaliersrevenant de Jérusalem, les gens s'étaient mis à crier : « Les Germains arrivent ! les Germains arrivent ! » Plus de cent cinquante ans s'étaient écoulés depuis leur premier passage, mais la tradition orale en avait transmis une description si fidèle que les gens eurent aussitôt l'impression de les reconnaître. Les Germains, ceux dont le parler ressemble à un jerm (délire), reviennent, s'écriaient-ils. En vérité, les gens d'un grand âge prétendaient que c'était précisément ici qu'ils avaient été appelés pour la première fois Germains, c'est-à-dire des gens qui parlent comme dans un cauchemar. Or, apparemment, ce nom leur avait plu, car c'est ainsi, dit-on, qu'ils se faisaient appeler partout. D'après les anciens, ils avaient même commencé à dénommer leur pays Jermanie, ce qui, chez nous, signifie pays où l'on parle en délirant, ou tout simplement pays du délire, mais, quant à moi, je ne pense pas que ce nom dérive de notre langue.

Je me rappelais tout cela par bribes, tandis que l'achat se concluait. Ils payèrent en ducats vénitiens pour chaque brasse et s'en allèrent enfin satisfaits, comme si on leur avait offert la route en cadeau. Et ainsi, avec leurs cheveux et leurs vêtements souillés, ils poursuivirent leur chemin.

Le moine hollandais m'avait raconté qu'après avoir dévoré le cœur du crocodile, le laissant mort sous ses écailles désormais inutiles, le fauve terrestre s'en était allé, le mufle ensanglanté, comme ivre, dans la savane.

IX

Peu de temps après, par un sombre matin, sur la rive de l'Ouyane descendirent de leurs mules lourdement chargées deux voyageurs qui avaient l'air ahuri. Après avoirdemandé à quelques gamins qui jouaient à proximité si c'était bien là l'Ouyane maudite, ils déchargèrent leurs bêtes et se mirent aussitôt à creuser des trous dans le sol pour y planter de grands pieux. Vers midi, il apparut qu'ils construisaient une cabane. Ils trimèrent toute la journée, et le soir les surprit en plein travail. Le lendemain matin, ils n'étaient plus là. Il ne restait que la petite baraque de guingois qu'ils avaient construite, avec une porte cadenassée.

La cabane éveilla la curiosité générale. Des gens, et pas seulement les enfants et les vieillards, tournaient autour, approchaient leurs visages des interstices laissés entre les planches pour regarder dedans, puis s'en allaient, déçus, en haussant les épaules comme pour dire : il n'y a rien dedans. Certains regardaient le cadenas, le touchaient, suscitant les remontrances des autres, puis hochaient la tête et s'éloignaient

Quatre jours passèrent. La curiosité se dissipait lorsque, le cinquième jour, elle se ranima brusquement. On apprit, ou plutôt on devina, ou mieux encore on sentit, ce matin-là, que la baraque n'était plus vide. Il n'en émanait aucune fumée, ni aucun bruit, et pourtant on sentait qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur. L'homme devait être arrivé durant la nuit.

Personne ne l'aperçut ni ce jour-là ni le lendemain. Il bruinait. L'endroit était englouti dans un brouillard qui vous pénétrait jusqu'aux os, et ceux qui s'étaient approchés de la cabane et avaient regardé dedans par les fentes disaient que l'inconnu était accroupi par terre, enveloppé dans une couverture.

Il ne ressortit qu'au troisième jour. C'était un homme au poil roux, à la tignasse bouclée, le visage criblé de taches de son. Il avait de ces yeux qui paraissent vouloir vous empêcher de les fixer. L'éclat morbide qui y luisait dès que l'on croisait son regard vous mettait aussitôt mal à l'aise. Pendant un longmoment, il déambula sur la berge. Etant monté sur le bac, il passa sur

l'autre rive, l'arpenta un moment, puis regagna sa baraque pour s'y enfermer à nouveau.

Les jours suivants, en le voyant entrer dans l'eau jusqu'aux genoux, planter des espèces de piquets, plonger dans la rivière des plaques de tôle, les observer attentivement, puis se remplir plusieurs fois les mains de vase et la laisser dégoutter entre ses doigts, tous comprirent que ce ne pouvait être que le constructeur du pont.

L'air maussade, ne parlant à personne, il resta quinze jours dans sa petite baraque de guingois.

Les gens affluaient de toutes parts pour le voir. Non seulement des désœuvrés ou des vagabonds, toujours friands de spectacles insolites, mais des gens de toutes conditions : des hommes partis pour le marché, des femmes portant le berceau de leur tout-petit dans leurs bras, des crémiers exhalant leur odeur de petit-lait, des militaires à l'allure pressée. Certains restaient plantés là sur les galets noirs de la grève ou sur le vieil embarcadère, le regardaient aller et venir, entrer dans l'eau, ressortir sur la rive et, s'accroupissant brusquement, presque avec colère, se mettre à gribouiller des chiffres et des croquis.

Bien qu'il fût sans cesse en mouvement (parfois, il donnait l'impression de se tenir une main pour l'empêcher de houspiller l'autre), il ne se souciait guère des gens qui restaient là à l'observer des heures entières. Il ne tourna pas une fois la tête pour les regarder. Même la vieille Aïkoune, qui fut la seule à oser s'approcher de lui et à le menacer, fut reçue avec une parfaite indifférence. Elle frappa deux ou trois fois le sol de sa canne devant lui pour attirer son attention, et lorsqu'il releva la tête de ses gribouillages, elle lui cria : « Que fais-tu ? Ne crains-tu pas Celui qui est là-haut ? » Et elle brandit sa canne vers le ciel. Peut-être comprit-il ce qu'elle lui dit, ou peut-êtreses mots le laissèrent-ils de marbre, on ne saurait dire, toujours est-il qu'il baissa la tête sur ses chiffres et ne la releva plus.

S'étant rendu compte qu'il ne se souciait guère de ce qui se passait autour de lui, les gens se mirent à parler et à émettre des jugements sur lui et sur son travail, là, sous son nez. « Voilà maintenant qu'il fait dégoutter le limon de ses mains, expliquait quelqu'un ; il veut découvrir quelle est la nature du sol. Car la terre est comme l'homme, forte ou faible, saine ou malade. Du

dehors, elle peut être très belle, mais porter le mal en soi. Voilà, de cette terre non plus, on ne saurait dire si elle peut porter sur son dos un bienfait ou une calamité. Et il la fait dégoutter justement pour en déchiffrer les secrets. »

Ainsi devisaient-ils autour de lui, sans qu'il se départît pour autant de sa totale indifférence. Le premier qui parvint à entrer en rapport avec lui fut Gjelosh l'idiot. Sans que personne ne lui eût rien dit, et sans qu'on sût comment, silencieusement, il s'était mis au service de l'étranger. Il l'attendait avant l'aube à sa sortie de la baraque, lui portait ses piquets et ses autres outils jusqu'à la rive, ou les lui reportait dans la cabane. Toute la journée, il allait et venait autour de lui, et ce rouquin revêche, qui semblait prêt à se mordre les poings quand son travail ne marchait pas à son gré, acceptait en silence la compagnie de l'idiot. Gjelosh l'observait avec admiration, éloignait quiconque s'approchait des gribouillages tracés sur le sable, et ne soufflait mot en présence de l'autre. C'était seulement lorsque le constructeur s'enfermait dans sa baraque que le fou recouvrait la parole. « Alors, Gjelosh, lui disait-on, raconte-nous un peu comment travaille ton maître. » Et Gjelosh, ravi, saisissait un bâton et se mettait à gratter la terre de toutes ses forces en projetant de la boue et des cailloux à une vingtaine de pas : « Voilà, comme ça », faisait-il en ahanant et en grattant toujours plus violemment la terre.

X

Le constructeur disparut comme il était venu, sans que personne ne se fût aperçu de son départ. Un matin, on vit Gjelosh l'idiot aller et venir devant la baraque cadenassée. Il approchait sa tête des interstices, regardait longuement à l'intérieur, puis se remettait à tournicoter autour de la cabane. Il semblait ne pouvoir se faire à l'idée que le constructeur ne fût plus là, et cherchait quelque trou ou fissure par où s'en assurer.

Il poursuivit son manège presque toute la journée. Jamais ses yeux n'avaient exprimé un tel chagrin.

XI

Le bac continuait de transporter hommes et bestiaux sur l'Ouyane maudite. Depuis qu'avait été décidée la construction du pont, je m'étais mis, je ne sais trop pourquoi, à observer ce qui était transporté d'une rive à l'autre. Le dernier samedi de mars, je passai presque toute la journée près de l'ancien débarcadère, à contempler le va-et-vient. Il faisait froid et la petite pluie qui tombait avait effacé sur le sable les dernières traces des gribouillages du constructeur. Sur le bac, les gens, l'air sombre, ratatinés sous la pluie, s'appliquaient à tourner le dos à la bise. A leurs visages tendus, on avait du mal àcomprendre pourquoi ils passaient la rivière : pour une reprise de sang, pour recevoir des soins ou simplement à cause d'une invitation, ou encore pour aller à la banque ou à un enterrement. Je connaissais de vue la moitié d'entre eux ; quant aux autres, il était inutile de chercher à deviner leur identité. Sous la robe d'un moine ou les habits d'un simple courrier pouvait se cacher l'ambassadeur de Venise lui-même, en mission secrète. On avait entendu parler de cas de ce genre.

XII

Trois jours plus tard, de la terrasse du monastère, j'observais à nouveau le bac. Il ne passa que deux hommes avec leurs bêtes. Le bac fit plusieurs fois le trajet pour transporter tout le petit troupeau. Les bergers étaient enveloppés dans des houppelandes grises surmontées de capuchons. De loin, ils avaient un aspect redoutable.

A l'aube du lendemain, j'entendis dans mon sommeil des voix lointaines qui semblaient appeler au secours en criant : « Le loup, le loup... » Je me levai en hâte et prêtai l'oreille ; quelques voix traînantes criaient effectivement : « *Ouk, ô Ouk !* » Je sortis sur la terrasse et, dans la pénombre, distinguai sur l'autre rive quatre ou cinq personnes autour d'un gros bahut noir. C'étaient elles qui appelaient le passeur du bac. Leur cri, aplati sur les eaux grossies de la rivière, parvenait avec peine jusqu'à moi. Le matin était sombre et froid, et Dieu sait quel souci les avait amenées à se mettre en route avant l'aube. « *Ouk, ô Ouk* », continuaient-elles d'appeler, leurs mains en porte-voix.

Finalement, je vis Ouk descendre vers la rive, courbé comme à son habitude, maudissant sûrement entre ses dents les voyageurs inconnus, le bac, la rivière et lui-même.

Lorsque le bac se fut approché de l'autre rive et que les voyageurs se préparèrent à y monter, je m'aperçus que ce que j'avais cru être un vieux bahut était en fait un cercueil. Ils le soulevèrent avec précaution pour le poser sur les planches du bac. C'était assez étrange. Habituellement, le bac transportait plutôt des cortèges nuptiaux, des groupes de gens chantant et criant, jamais je n'y avais vu jusqu'alors un cortège funèbre.

Je rentrai et me couchai pour dormir encore un peu, mais le sommeil se refusait à moi.

XIII

La première caravane de bâtisseurs arriva, avec des mules lourdement chargées, le 17 avril, vers le milieu du jour. En tête, agitant ses bras comme s'il battait du tambour et se gonflant les joues comme s'il soufflait dans une trompette, marchait, fou de joie, Gjelosh l'idiot.

Les hommes et les mules s'arrêtèrent au bord de la rivière, tout près de la cabane vide. Dans cet espace désert, parmi les joncs et les flaques d'eau, commença le déchargement, qui se poursuivit toute la journée. Vers la fin de l'après-midi, la rive sur laquelle s'était arrêtée la caravane avait complètement changé d'aspect. On y voyait maintenant un amas confus de planches, de pieux et de toutes sortes d'outils, au milieu desquels allaient et venaient des gens qui parlaient une langue hybride, insipide commel'eau bouillie. Il y avait là un tel désordre que Gjelosh lui-même en fut étourdi et perdit sa joie initiale.

Tard dans la soirée, à la lueur des torches, les nouveaux venus s'attelèrent à la construction de leurs baraquements. Cette nuit-là, certains dormirent à la belle étoile, si l'on peut qualifier de somme leur affalement. Ils geignaient dans leur sommeil, se relevaient, allaient et venaient sans motif des boqueteaux à la rive, s'interpellaient les uns les autres à grands cris, se prenaient à chanter, à sangloter, ullulaient comme des chats-huants, dégobillaient jusque sur les crapauds. Dans la lueur frémissante des torches, le tableau qui s'offrait était une vision de cauchemar. En vérité, le tohu-bohu et l'insomnie qu'ils apportaient avec eux furent les premières marques de leur présence. L'aménagement des entrepôts et des dortoirs se poursuivit pendant plusieurs jours. On était tout surpris de les voir surgir, même bancals, de cet amoncellement confus. Qu'il pût donner le jour à un pont semblait encore la chose la plus incroyable. Autant les hommes de « Bacs et Radeaux » étaient ordonnés et propres dans chacune de leurs besognes, autant ces « routiers » étaient désordonnés et rustres.

Avant la fin avril arrivèrent deux nouveaux groupes, mais le travail de construction du pont ne commença réellement qu'avec la venue du maître d'oeuvre. On se mit d'abord à creuser loin des eaux, sur les côtés, comme si

le pont tendait à s'éloigner le plus possible de la rivière. Dans la joncheraie, on ouvrait maintenant une multitude de fossés et de tranchées qui semblaient sans utilité et ne conduisaient nulle part. Tous travaillaient à aplanir le sol, loin des eaux, comme s'ils voulaient rassurer la rivière et lui dire : nous n'avons rien à faire avec toi, tu ne vois pas comme nous creusons loin ? Coule tranquille !

Les trous et les fossés semblaient obéir de moins en moins à un plan préétabli, et vint un moment où tous pensèrent que le maître d'œuvre était bel et bien un insensé quigaspillait l'argent destiné à la construction du pont. « Du reste, disait-on, ce n'est pas par hasard que Gjelosh est si vite devenu son ami. Les fous s'entendent entre eux. »

Gjelosh, bien sûr, allait et venait toute la journée dans ce chaos en continuant ses mimiques, et personne ne le chassait. Même les deux contremaîtres qui surveillaient les travaux le laissaient faire. A la différence de leur patron, ils étaient loquaces et affables. L'un était trapu, chauve, et arborait au cou quelques protubérances dans lesquelles certains voyaient les signes d'une maladie incurable, et d'autres, les séquelles de tortures auxquelles il avait été soumis jadis pour révéler les secrets de la construction des ponts. Ceux qui penchaient pour cette dernière hypothèse se partageaient eux-mêmes en deux groupes. Les premiers affirmaient qu'il n'avait pu résister aux pressions et qu'il avait livré le secret, les autres soutenaient qu'il avait tout enduré, qu'il s'était courbé comme un pont sous les souffrances, mais n'avait pas cédé. L'autre chef d'équipe, à la différence du premier, était fluet, et tout en lui était mince et pointu : la tête, le menton, les avant-bras. Par la suite, lorsque tous furent contraints de plonger souvent dans la vase de la rivière, le maître d'œuvre, disait-on, ne lui parlait qu'en lui tournant le dos pour éviter la répugnante vision de ses jambes étiques que découvraient ses pantalons retroussés.

XIV

Quand vinrent les grandes chaleurs et que les eaux de l'Ouyane maudite eurent sensiblement baissé, cette multitude de fossés creusés sur les flancs de la rivière s'animèrent subitement. Tour à tour, les terrassiers prolongèrent les tranchées jusqu'en bordure des eaux, qui se mirent à s'y déverser. Vusd'en haut, ces fossés faisaient penser maintenant à d'énormes sangsues suçant l'eau de la rivière, déjà pourtant assez épuisée.

En moins de deux jours, l'aspect de l'Ouyane maudite se transforma. Les eaux légèrement frémissantes cédèrent partout la place à une vase pesante, avec, çà et là, quelques reflets torves, aveugles.

Un peu plus bas, les fossés restituaient ses eaux à la rivière, mais, sur les lieux où devait être construit le pont, tout devint laid et sale. A la surface de ce bourbier flottaient par endroits des poissons morts, des épinoches ou des ablettes qui, avant de crever, lançaient un dernier reflet. Des rhapsodes venus d'on ne sait où observaient avec tristesse l'affligeant spectacle et murmuraient : « Qu'adviendra-t-il si quelque fée ou génie a péri dans ce bouleversement ? »

Le vieux bac fut déplacé un peu plus en amont et le passeur bossu maudissait tout le jour les nouveaux venus.

Ils arpentaient sans relâche le bourbier, portant des seaux remplis de vase, et, barbouillés comme ils étaient, ils avaient l'air de fantômes. Maintenant, non seulement les rives, mais tout le terrain environnant, assez loin à la ronde, commencèrent à se maculer de boue. De la boue dont les traces parvenaient jusqu'à la grand-route et même plus loin encore, jusqu'à l'*Auberge des Deux Robert.*

Dans la confusion des travaux allait et venait, morne et intraitable, le maître d'oeuvre, protégé du soleil non par un chapeau de paille, mais par une visière. Parfois, sous les rayons crépusculaires, au milieu de cette boue générale, sa tête rousse semblait émettre des scintillements diaboliques. A présent, les gens ne disaient plus de lui qu'il était fou ; au contraire, c'étaient

ses hommes qui étaient jugés fous, et la seule question qu'on se posait était de savoir s'il parviendrait à maîtriser cette horde d'insensés.

La rivière enlaidissait de plus en plus. Elle évoquait maintenant une anguille avariée et on se serait même attendu à ce qu'elle se mît à empester. Indépendammentdes maux qu'elle leur avait apportés, les gens commencèrent à avoir pitié d'elle.

La vieille Aïkoune, lorsqu'elle la vit dans cet état, se couvrit les yeux de ses mains. « Comment ont-ils osé tuer la rivière ? criait-elle. Comment l'ont-ils écorchée vive ? » Elle se mit à la pleurer comme elle aurait fait d'un être humain : « Ils t'ont tuée dans ton sommeil, malheureuse, ils t'ont trouvée sans force et t'ont mise en charpie ! »

Elle entra dans la boue pour chercher le constructeur. « Le jour viendra où la rivière se vengera, marmonnait-elle. Elle se remplira d'eau à nouveau et elle recouvrera ses forces, elle se gonflera et grondera. Et alors, où que vous irez vous fourrer, hein ? Où ? »

Il lui sembla apercevoir de loin le maître d'œuvre et elle brandit sa canne d'un air menaçant : « Alors, où que tu te fourreras, Antéchrist ? »

XV

Tandis que l'on continuait de creuser des fosses profondes où devaient être jetés les fondements des culées, notre seigneur, le comte des Gjika, se vit demander sa fille en mariage. La demande était plutôt singulière : elle ne lui venait pas de barons, de ducs ou de princes albanais ou européens, comme cela aurait été naturel, mais d'un côté d'où n'étaient jamais venus ni entremetteurs ni cortèges nuptiaux : de l'État turc. Le gouverneur d'une province frontalière de l'empire demandait au comte la main de sa fille pour son fils Abdullah (quel nom terrible !). La demande, aux dires des envoyés, avait été faite avec le consentement du sultan-empereur; visiblement, il s'agissait donc d'une offre d'alliance politique. Notre seigneur, Stres Gjikondi, s'était montré froid et même dur avec nos nouveaux voisins et ceux-ci cherchaient à l'amadouer.

Depuis des temps immémoriaux, les alliances avaient été comme une huile apaisante jetée sur la mer des discordes, des querelles et des inimitiés entre seigneurs d'Arberie. Assurément, elles avaient un pouvoir lénifiant, mais éphémère. On trouvait toujours quelque prétexte pour rompre, les cerveaux n'oeuvraient qu'au mal, jusqu'au jour de l'affreux message déclarant les hostilités.

Une année auparavant, la fille unique de notre seigneur avait été demandée en mariage par le comte de Kashniet et, aussitôt après, par le duc de Gjin ou Dukagjin, comme on l'appelle plus brièvement, dont les armes portent une aigle blanche à une seule tête. Mais, alors que notre seigneur refusa sa fille au premier pour des raisons qu'il est seul à connaître, le second y renonça de lui-même au lendemain de l'embuscade dressée au Bois des Peupliers par des inconnus, à coup sûr stipendiés par les vieux ennemis de notre seigneur, les Skuraï, dont le blason comprend un loup montrant les dents.

Au cours des cent dernières années, les querelles entre princes et seigneurs albanais ont été désespérément fréquentes. Les princes du Nord, les Balsha, dont l'emblème comporte une étoile à six branches et qui, ces dernières années, ont été de plus en plus accablés par les difficultés

financières, sont rarement en bons termes avec les fiers Topia, dont la maison est prétendante au trône de toute l'Albanie. Les Balsha n'ont pas eu de bons rapports non plus avec les comtes de la Myzeqe, les Muzaka, qui ont ajouté à leur ancien blason une source à deux branches qui, selon la rumeur, symboliserait les gisements de pétrole découverts récemment dans leurs possessions. De même, les Muzaka ont été en conflit quasi perpétuel avec le puissant prince de Vlorë, Aranit Comnène, bien que les deuxparties se soient alliées aux empereurs de Byzance, et cela, à la différence des Dukagjin, des Balsha et des Topia, qui n'ont noué d'alliances au-dehors qu'avec la maison royale de France. Les Muzaka ne se sont pas bien entendus non plus avec les Kastriote, qui ont aussi sur leurs armes une aigle, non pas blanche, comme celle des Dukagjin, mais rouge et, de surcroît, bicéphale. A propos des ducs de Gjin, on dit qu'ils tirent leur origine de l'antique union de leur chef Gjin avec une fée des montagnes, alors que les Kastriote, qui descendent des Castriothe, comme on écrit parfois leur nom, sont les seuls seigneurs albanais à utiliser des perles comme cachets. Deux ans auparavant, au mariage du comte de Kashniet, si la douairière Daïdamine n'était pas intervenue, une rixe entre les gens des Kastriote et ceux des Dukagjin aurait tourné au carnage.

Les seigneurs d'Arberie ont pensé pouvoir éteindre toutes ces querelles par des alliances. Mais, comme je l'ai dit, les alliances jetées sur cette mer déchaînée ne furent que quelques rares arcs-en-ciel aussitôt engloutis par le gouffre. Le mariage du grand comte Topia avec Catherine, sœur de Balsha II, et l'union de ce dernier avec Comita, fille du prince de Vlorë, ainsi que celle de son frère Gjergj Balsha avec Marie, fille d'André Muzaka, n'empêchent nullement ces trois anciennes maisons princières d'oublier bien vite les mandores des noces pour les tambours de la guerre.

Les unions avec les étrangers n'ont guère été plus heureuses. Depuis le temps où le prince albanais Tanush Topia, père du comte actuel Charles, ravit à son escorte, avec une impardonnable inconséquence, la fille du roi de France, Hélène d'Anjou, que l'on conduisait pour son mariage à Byzance, beaucoup d'alliances conclues sur le sol d'Arberie ont connu un triste destin. En enlevant la princesse française, Tanush Topia ne craignit point de s'attirer les foudres à la fois de la France et de Byzance, toutes deux bien plus puissantes que lui. Il vécut pendant cinq ans avecHélène, dont il eut deux enfants. Puis, un jour, son beau-père, le roi de France, feignit d'avoir

oublié l'outrage et les invita tous deux, mari et femme, à Paris, soi-disant dans un but de réconciliation, mais en réalité pour les faire mettre à mort. Et aujourd'hui encore, chaque fois que je regarde les armoiries des Topia, les blanches fleurs de lis des Anjou au-dessous du lion couronné me font penser, je ne sais pourquoi, aux croix d'un cimetière.

L'alliance d'Aranit Comnène avec la famille impériale de Byzance n'a pas été moins agitée, mais, alors que dans le cas de Tanush Topia le mariage avait été cause de la discorde, ici, au contraire, il vint apaiser la querelle. Le conflit d'Aranit Comnène avec Byzance avait eu pour origine l'ancienne base navale d'Oricum, proche de Vlorë. Profitant de la situation difficile de Byzance, le prince albanais présenta de vieux documents certifiant qu'Oricum, avant d'être occupée et réaménagée par Rome, appartenait à l'Illyrie, autrement dit à l'Arberie actuelle. Sans attendre la fin des pourparlers avec l'empereur, Aranit attaqua et occupa la moitié de la base, défendue par une garnison de mercenaires scandinaves. Byzance se hâta alors de lui donner pour femme une de ses princesses, afin de préserver pour le moins sa part, ainsi que les petites plages voisines qui faisaient partie du domaine privé de l'empereur. Désormais, dit-on, les Turcs mettent tout en œuvre pour persuader Aranit Comnène de leur livrer la base. Ils ont promis au vieux prince des sommes fabuleuses et même une de leurs princesses pour son fils, s'il leur remet sa part de la base, c'est-à-dire la moitié. Aranit aurait répondu qu'il n'échangerait pas Oricum même contre la plus belle princesse de la terre. Car cette base, aurait-il dit, est la plus belle princesse à la fois de la terre et des mers.

Ces derniers temps, les Turcs se montrent de plus en plus fréquemment dans les régions des Balkans. On les rencontre sur les grandes routes, dans les auberges, attendantla permission d'entrer aux portes des villes, dans les foires, sur les bacs, partout. Ils apparaissent sous forme tantôt de délégations politiques ou économiques, tantôt de missions commerciales, tantôt de groupes d'artistes ambulants, de sectes religieuses, de détachements militaires, ou encore d'originaux solitaires. Leurs chants traînants, comme succombant à une lourde somnolence, s'entendent de plus en plus souvent un peu partout. Leur comportement, leur allure souple, leurs mouvements dans leurs amples vêtements, qui semblent avoir été conçus exprès pour dissimuler la robustesse de leurs membres, et surtout leur langue dont les mots, contrairement à la langueur de leurs chants, se

terminent comme par un coup de massue, tout cela me remplit d'une inquiétude diffuse. Et ce sentiment se mue en moi en une sorte de terreur quand je pense à tout ce que cachent ces gens. Ce n'est pas pour rien que dans leurs turbans, leurs pantalons bouffants et leurs tuniques ne se dessine aucune ligne bien nette, ni droite, ni brisée, ni même courbe. Tout est flou et conçu de manière à pouvoir changer de forme en permanence. Sous de tels vêtements, il est difficile de distinguer si un bras porte à son extrémité un poignard ou une fleur. Mais, en fin de compte, que peut-on attendre d'une nation qui terre sa propre source : les femmes ?

Il y a quelque temps, j'ai eu l'occasion de voir un de leurs détachements qui, après avoir participé au conflit entre les barons d'Ohri et les Balsha, regagnait sa base. C'était une unité de mercenaires, de ceux qui se battent pour un temps et une solde fixés par contrat. Depuis plusieurs années, les princes albanais, à l'exemple de tous les princes des Balkans et des empereurs de Byzance eux-mêmes, faisaient appel à des détachements turcs pour les utiliser dans leurs querelles. C'est sous cette forme qu'ils sont apparus dans les régions balkaniques. En les regardant déambuler en rangs sur la route, de cette démarchemiséreuse qui est celle de toutes les armées du monde, je fus parcouru d'un frisson. Ils s'en vont, pensai-je, mais ils nous emportent avec eux. Leurs yeux regardaient tout avec convoitise et je me remémorai le propos de mon père selon lequel toute occupation commence par les yeux.

Oui, qui les avait appelés le premier ? Je crains que cette question ne soit posée un jour par beaucoup de peuples d'Europe. Ce ne sera pas une question, mais un cri angoissé. Et nul ne saura y répondre. Chacun cherchera à rejeter la faute sur les autres. Déjà la vérité a commencé à se voiler. On dirait qu'elle aussi s'est enveloppée dans la soie turque.

Et voici que maintenant, de là-bas, nous vient cette proposition de mariage. En franchissant la rivière sur le bac pour se rendre chez le comte, chargés de précieux cadeaux, les envoyés ottomans avaient l'air radieux. Leurs pantalons bouffants laissaient derrière eux un insidieux bruissement de soie. En revanche, au retour, ils étaient sombres comme un nuage noir. Le henné teignant leurs courtes barbes rougeoyait, menaçant. Notre seigneur avait refusé de leur accorder la main de sa fille. Pour ne pas envenimer les rapports, il avait prétexté le jeune âge et le mauvais état de santé de la princesse. En vérité, elle avait dix-sept ans et, bien qu'encore un

peu pâlichonne, elle était maintenant parfaitement guérie. Mais le comte, cela s'entend, ne voulait à aucun prix de cette alliance.

XVI

Durant tout l'été, nuit et jour se poursuivirent les travaux de construction des piliers. Une fois les fosses des fondations creusées jusqu'au roc, commença la pose degros blocs de pierre. Ils étaient extraits d'une lointaine et ancienne carrière, et, après avoir été transportés jusque-là sur des chars, descendus dans les fosses à l'aide d'un gros treuil que l'on entendait grincer sans arrêt. Tour à tour il descendait au fond, liées par de grosses chaînes, les pierres et les auges remplies de mortier.

Des fosses à chaux avaient été creusées à proximité et beaucoup de ceux qui travaillaient aux piliers en avaient leurs vêtements tout blanchis. Mais la couleur dominante restait celle de la boue.

Le maître d'oeuvre lui-même, accompagné de ses aides, passait des heures entières sur les échafaudages. Parfois, ils escaladaient les madriers et, quand la chaleur était forte, plongeaient nus dans la rivière, sans se formaliser du regard des autres. On travaillait sans répit, de manière à élever les piles du pont au-dessus du niveau des eaux avant la venue de l'automne et le gonflement de l'Ouyane maudite. Les canaux de dérivation n'étaient censés pouvoir remplir leur fonction que durant la saison sèche ; après les premières pluies, leur capacité serait insuffisante pour contenir le débit du fleuve, et une partie des eaux refluerait nécessairement dans son ancien lit.

Chaque fois qu'un nuage apparaissait dans le ciel, la tête flamboyante du maître d'œuvre se tournait avec inquiétude vers l'horizon.

En réalité, tout le monde attendait la venue de l'automne. Certains étaient curieux de savoir ce que ferait la rivière lorsqu'elle se heurterait aux obstacles qu'on lui avait dressés. D'autres hochaient la tête avec la certitude que l'Ouyane maudite saurait se venger. Elle ne portait pas ce nom pour rien.

Les gens attendaient le retour du fleuve comme on attend une personne longtemps absente dans une maison où, entre-temps, se sont produits de graves bouleversements.

Bien que la plupart eussent pris parti pour la rivière, voire parié sur la férocité de ses représailles, il s'en trouvait déjà quelques-uns pour prendre le pont en pitié. Mais ils n'étaient encore qu'une poignée et, au surplus, dissimulaient leur commisération.

Les jours s'écourtaient. L'été prit fin et l'automne commença sans qu'il ne se fût rien passé de particulièrement marquant. Un maçon se noya dans la fosse à chaux, deux autres furent mutilés par le treuil, mais c'étaient des événements de peu d'importance en regard de ce que l'on redoutait.

XVII

Non seulement, les porte-guigne, ceux qui ne s'ébrouent qu'à l'approche du malheur, mais tous étaient comme saisis de fièvre. Un jour de la mi-automne, la rivière descendit plus trouble que d'ordinaire. Un orage avait éclaté quelque part sur les montagnes.

Les nouvelles eaux, comme l'avant-garde d'une armée, roulaient fougueusement en avant, mais les canaux de dérivation les absorbaient sans peine, les empêchant d'inonder les travaux

Visiblement, l'affrontement de la rivière avec les constructeurs du pont était proche.

Quelques jours clairs passèrent, puis le ciel se couvrit à nouveau de nuages. Une pluie fine, régulière, se mit à tomber, soucieuse, semblait-il, de ne laisser aucun coin sec au monde. Enveloppés dans des cirés noirs, l'air redoutable, les bâtisseurs poursuivaient leur travail sous la pluie. « Comment n'ont-ils pas peur, disaient les gens, comment ne s'enfuient-ils pas, maintenant que la rivière se réveille ? »

Mais, apparemment, la rivière n'avait aucune hâte. Elle rassemblait certainement ses forces avant d'attaquer

Les canaux tinrent tête, péniblement cette fois, à un nouveau flot d'eaux troubles. Et pourtant l'Ouyane maudite n'avait pas encore montré son vrai visage. La vieille Aikoune disait que le fleuve jouerait avec le pont comme le chat avec la souris.

Il plut encore pendant quelques jours et maintenant le retard de la rivière semblait encore plus lourd de menaces que son déferlement. Les constructeurs eux-mêmes, qui avaient jusqu'alors gardé leur calme, cachaient mal leur inquiétude. De lointains éclairs, comme des hérauts sans voix, faisaient monter l'angoisse. Tous les signes ont été envoyés, disaient les gens. Malheur à ceux qui ne comprennent pas !

On attendait de jour en jour, et même d'heure en heure, que la rivière descendît en force, mais elle n'en donnait encore aucun symptôme. « Oh,

disait-on, elle ne s'appelle pas pour rien Ouyane maudite, elle a beaucoup de tours dans son sac. »

Et, de fait, elle se manifesta lorsque personne ne l'attendait plus. Après les jours de pluie, brusquement le temps s'éclaircit. Un ciel radieux se déploya de tous côtés et personne ne pensait que la rivière, qui n'avait donné aucun signe d'irritation au cours des dernières journées d'averse, descendrait maintenant sous ce ciel bleu. Or ce fut précisément alors qu'elle déferla.

Ce fut d'abord comme un grondement d'avalanche, et soudain elle déboula. Dans une furieuse attaque, les eaux débordèrent les petites digues des canaux et roulèrent dans l'ancien lit. En quelques instants, tout fut dévasté, les fosses et les canaux submergés. Après avoir fait un affreux fouillis de planches, de bouts de pieux et de toutes sortes de débris, qui furent emportés Dieu sait où, les eaux, avec une violence redoublée, s'attaquèrent aux piles inachevées. Elles chariaient non seulement des galets et des madriers pour cogner, mais aussi des chèvres, des loups,voire des serpents noyés qui ressemblaient aux insignes et emblèmes terrifiants d'une armée en marche. Elles battirent le pont de front, reculèrent, l'assaillirent sur sa gauche, débouchèrent sur sa droite, écumèrent rageusement un moment là, à ses pieds, mais sans parvenir à ébranler les culées de pierre. C'est alors seulement que les gens remarquèrent le constructeur debout sur le petit pont de planches joignant les deux piliers, qui observait attentivement le cours tumultueux de l'Ouyane maudite. Certains vont jusqu'à dire que, par moments, il riait.

Visiblement, dans son premier affrontement avec le bât de pierre qu'on lui appliquait, l'Ouyane maudite avait été vaincue. Les débris qu'elle entraîna, ainsi qu'un ouvrier ivre, emporté on ne sait comment par les flots, étaient fort peu pour sa vengeance. Les eaux continuaient de couler au loin, plus troubles que jamais, et l'Ouyane, qui charriait une boue argileuse, semblait ensanglantée.

Les gens regardaient les dents de pierre enfoncées dans son dos et avaient pitié d'elle. « Elle se gonflera encore, disaient-ils, elle se remettra de sa maladie de l'été, et alors elle fera un malheur ! »

Or, deux semaines passèrent, l'Ouyane maudite se gonfla encore davantage, les rides de ses eaux se creusèrent, son râle s'approfondit, mais, malgré tout, le pont ne subit aucun dommage.

XVIII

Vint l'automne, plus froid qu'en toute autre année. Après son premier déferlement, l'Ouyane s'éclaircit, ses eaux recouvrèrent leur couleur habituelle, entre le bleuclair et le vert, mais, sous cette teinte que nous étions habitués à lui voir depuis des années, nous croyions déceler à présent la rage et l'humiliation.

Les travaux du pont se poursuivaient. Les maçons, portant des pierres et des seaux remplis de mortier, se mouvaient comme des lutins sur les planches qu'ils avaient jetées d'un pilier à l'autre. Au-dessous, la rivière continuait de couler, accomplissant sa besogne cependant qu'eux accomplissaient la leur.

Dans le courant de l'automne, il ne se produisit rien qui mérite d'être signalé. Un noyé, que les eaux avaient charrié Dieu sait d'où, vint heurter un pilier central, tournoya plusieurs fois autour, puis disparut. C'est précisément ce jour-là que, dans le fouillis de poutres et de planches des échafaudages, dont on ne devinait guère ce qu'il cachait, se dessina vaguement un arc reliant deux piles du pont. Apparemment, on se préparait à mettre en place la première arche.

XIX

Au seuil de l'hiver, en même temps que les premiers froids apparurent partout des derviches errants. On en avait vu sur la grand-route, à l'*Auberge des Deux Robert*, et plus loin encore, au Rocher des Fièvres. Les voyageurs qui venaient des principautés voisines dirent qu'ils en avaient aperçu là-bas aussi, et certains prétendaient même avoir rencontré des derviches turcs sur l'ancienne via Egnatia. Par petits groupes, à deux ou le plus souvent seuls, ils dévoraient les routes, déchaussés, les pieds couverts de boue.

Hier matin, de bonne heure, j'en ai vu deux sur la route déserte, avançant à la file de leur allure légère, à deux pas l'un de l'autre, et, à considérer leurs haillons souillés par la poussière qu'y plaquait le vent d'hiver, je faillis presque m'écrier : pourquoi ?

Que sont ces derviches errants et pour quelle raison sont-ils apparus partout en même temps dans la péninsule au seuil de l'hiver ?

XX

La campagne était couverte de givre. A l'*Auberge des Deux Robert*, on avait eu la visite de deux rhapsodes ambulants qui y avaient passé trois nuits. Ils avaient distrait les hôtes avec de nouvelles ballades composées sur l'Ouyane maudite. Mais ces ballades étaient de mauvais augure. Elles chantaient en effet que les naïades et les nymphes n'oublieraient jamais l'offense qui lui avait été faite. Leur vengeance tarderait peut-être, mais elle viendrait.

Ces chants auraient beaucoup plu aux hommes de « Bacs et Radeaux », mais à quoi bon, ils avaient maintenant perdu la partie, et mille ballades de ce genre ne pouvaient renverser le cours des choses en leur faveur. On n'avait en effet jamais entendu dire que la construction d'un pont ou de n'importe quel édifice eût été interrompue par des chants.

Depuis qu'ils étaient partis, vaincus et dépités, les hommes de « Bac et Radeaux » n'avaient plus donné signe de vie. J'aurais pensé qu'ils avaient disparu de ce monde, mais voilà que les ballades de *l'Auberge des Deux Robert*les rappelaient à mon esprit. Avaient-ils renoncé à la lutte ou attendaient-ils leur heure ?

Cependant, l'Ouyane maudite gémissait à fendre l'âme, ou peut-être avions-nous cette impression du fait qu'elle avait déjà le carcan sur le cou.

XXI

A la fin de la saison, notre seigneur invita comme à l'accoutumée des hôtes de marque à une partie de chasse qu'il organisait chaque année à peu près à la même époque dans la Lande du Loup.

Aux seigneurs et vassaux voisins se joignit le puissant prince de l'Arberie du Sud, Gjin Bue Shpata. Du Nord vinrent les deux fils de Balsha l'Ancien, Georges Balsha et Balsha II, avec leurs épouses, les comtesses Marie et Comita ; puis, tour à tour, le seigneur de Zadrime, Nicolas Zacharie, qui porte sur ses armes un lynx, les barons Paul Gropa et Vlash Matranga, le premier, seigneur d'Ohri et de Pogradec, le second, seigneur de Karavasta, et un autre encore dont le nom était tenu caché.

Comme chaque année, la chasse se déroula avec tout l'éclat requis. Les cors, le bruit des sabots des chevaux et les aboiements des chiens tinrent la Lande du Loup éveillée pendant vingt-quatre heures. On n'eut à déplorer aucun accident, si ce n'est la mort d'un rabatteur éventré par un ours, et surtout, ce qui fut le principal sujet d'inquiétude, une entorse au pied que se fit Nicolas Zacharie, mais qui n'eut heureusement pas de suites.

Le temps se maintint au beau. Au retour, il se mit à neiger un peu, et, saupoudré de neige, le cortège des chasseursn'en paraissait que plus beau. Malgré tout, à les contempler, alignés ainsi, je ne pouvais chasser de mon esprit un sombre pressentiment. Les emblèmes et armoiries sur les tuniques des nobles, ces cornes de bouquetin, ces ailes d'aigle, ces crinières de lion me rappelaient malgré moi les bêtes noyées peu auparavant dans l'Ouyane maudite et que celle-ci, comme le mauvais sort, charriait en aval vers l'abîme. Seigneur, protège nos princes ! priai-je en mon for intérieur. Ô Très-Sainte Vierge, épargne-nous la male heure !

Les invités ne s'attardèrent pas, tous ayant hâte de regagner leurs domaines. Au cours des trois journées (moins qu'en toute autre occasion) qu'ils passèrent sur les terres de notre seigneur, on s'attendit à l'annonce de quelques fiançailles, mais il n'en fut rien. En vérité, les invités parlèrent surtout de la grave question que posait la menace ottomane.

Pendant que les conversations se poursuivaient, les deux comtesses, Marie et Comita, exprimèrent le désir d'aller voir les travaux du pont. C'est à moi qu'il échut de les accompagner et je leur expliquai dans les grandes lignes les différentes phases de la construction d'un pont, ce dont elles n'avaient aucune idée. Pendant un moment, elles furent ébahies par la foule des bâtisseurs qui grouillaient le long du lit du cours d'eau, par le désordre et la saleté des lieux ainsi que par la diversité des dialectes parlés. Puis Comita, qui avait été un mois auparavant en visite chez son père à Vlorë, évoqua les inquiétudes que suscitait la situation à la base navale d'Oricum ; ensuite elles s'entretinrent longuement de leurs connaissances parmi les grandes maisons, surtout de la duchesse de Durrës, Jeanne, qui, restée veuve, s'apprêtait à se remarier, et, pour finir, de leur belle-sœur, Catherine, la fille favorite de Balsha l'Ancien, dont on devinait facilement qu'elles étaient jalouses. Je m'efforçais de ramener la conversation sur la base d'Oricum, mais c'était fort ardu, pour ne pas dire impossible.

Sous nos pieds, l'Ouyane maudite grondait de ses vagues blanches, mais les visiteuses ne semblaient pas plus intéressées par elle que par le pont qui l'enjambait. Elle s'étaient remises à parler de leurs relations, de leurs liaisons sentimentales et de frivolités et, bien que je me tinsse à l'écart, des bribes de leur conversation semblaient vouloir forcer mon oreille. Pendant un moment, elles firent des gorges chaudes sur le personnage ottoman qui avait demandé en mariage la fille de notre comte. Elles éclataient de rire en évoquant le « gendre turc », comme elles l'appelaient, elles imaginaient ses pantalons bouffants, se tenaient par la main en riant pour ne pas glisser dans les fondrières, puis, au milieu de nouveaux rires, s'efforçaient de prononcer son nom, Abdullah, ce qu'elles faisaient en le déformant toujours plus, surtout lorsqu'elles s'efforçaient de lui trouver quelque diminutif familier.

XXII

A la fin de novembre et dans la première semaine de décembre, des derviches continuaient d'être signalés partout. J'ai toutes les raisons de penser que ces individus répugnants n'étaient que les espions du grand État asiatique que le destin nous a donné pour voisin.

Ils recueillaient sûrement des renseignements sur le sol et les routes du pays, sur les alliances, les querelles ou les vieilles inimitiés entre princes albanais. Quand il m'arrivait d'en voir un, j'avais l'impression qu'aucune espèce de temps ne se prêtait mieux à cette collecte de rancunes que le froid et le vent glacé de décembre.

Je me souvenais malgré moi des bribes de conversation entre les deux gracieuses comtesses et il m'arrivait parfois de me répéter en moi-même comme un débile : Abdullinet...

XXIII

Un des novices de la paroisse me réveilla de bon matin pour m'avertir qu'un incident s'était produit sur le pont. Il s'était rendu jusqu'à la berge, mais n'était parvenu à rien apprendre de précis.

Je bondis hors de mon lit. Comme souvent lorsque j'entendais des nouvelles alarmantes ou faisais quelque rêve étrange, je tournai machinalement la tête vers les montagnes. C'était une habitude qui m'était restée de l'enfance, quand ma grand-mère me disait : quoi que tu pressentes de bon ou de mauvais, confie-le d'abord aux montagnes.

Les monts avaient beau être peu distincts, on devinait qu'il y neigeait. Quand nous arrivâmes sur la berge, le spectacle qui s'offrit à nos yeux était véritablement aberrant. Comme me l'avait rapporté le novice, les bâtisseurs avaient bel et bien interrompu leur travail, ce qui ne s'était jamais produit jusqu'alors. Eux que ni la neige, ni la grêle, ni même l'Ouyane maudite n'avaient réussi à arracher à leur chantier, l'avaient cette fois abandonné et s'étaient disséminés par petits groupes sur la grève caillouteuse, certains les yeux tournés vers le pont, d'autres vers la rivière, comme s'ils les découvraient pour la première fois. Mais ce qui m'intrigua encore plus, ce fut la vue d'un groupe de gens montés sur les échafaudages, devant l'arche centrale à peine achevée. Parmieux, je distinguai de loin le maître d'œuvre et ses deux aides. Ils se penchaient continuellement vers l'arche de pierre, tendaient la tête vers le bas, regardaient les piles du pont, puis se rassemblaient à nouveau pour reprendre leur conciliabule.

- Gjelosh, qu'est-il arrivé ? demanda quelqu'un à l'idiot qui revenait en hâte de là-bas.

- Le pont, boum, le pont, oh mon Dieu..., bredouilla-t-il.

Quelques heures plus tard, on devait apprendre ce qu'il en était. Durant la nuit, le pont avait été endommagé à certains endroits. Les piliers du milieu, les culées et surtout l'arche à peine terminée portaient, inexplicablement, comme des écorchures de griffes. Pâles comme la cire, avec une lueur d'épouvante dans les yeux, les aides du bâtisseur s'efforçaient de deviner

quels moyens avaient été employés pour causer ces dégâts. Le constructeur, le visage figé, enveloppé dans un imperméable, avait le regard dirigé vers le lointain comme si la vérité devait lui venir de l'horizon.

– Mais ce ne sont pas des traces d'outils, monsieur, lâcha finalement un des tailleurs de pierre.

- Comment ? fit le constructeur.

– Ce ne sont ni des coups de marteau, ni des coups de masse, ni...

- Alors, qu'est-ce que c'est ?

Le tailleur de pierre haussa les épaules et considéra les autres. Leurs visages étaient terreux.

- A l'*Auberge des Deux Robert*, il y a deux ou trois semaines, murmura quelqu'un, des rhapsodes racontaient quelque chose à propos des fées des eaux...

- Ça suffit ! hurla le maître d'œuvre, et, d'un mouvement brusque, il se pencha au-dessus de l'arche endommagée pour examiner encore une fois les entailles. Il resta là un long moment, et, ne découvrant effectivement aucune trace de marteau, de burin ni de poinçon, lui aussi, comme tous les autres, se mit à trembler de frayeur.

XXIV

En apprenant que le pont était endommagé, les gens s'attroupèrent sur les rives de l'Ouyane comme lors des crues, quand tous se précipitaient pour s'emparer des grosses bûches ou des souches charriées par les eaux.

Cette fois, la surface de la rivière en était totalement dépourvue. Des heures durant, les gens restèrent là à contempler les flots, mais certains juraient leurs grands dieux avoir discerné parmi eux, si ce n'est des naïades, tout au moins leurs tresses ou leurs reflets.

Les gens se souvenaient des rhapsodes ambulants, ils se rappelaient leurs costumes, leurs visages, et ils s'efforçaient surtout de se remémorer les mots de leurs ballades, dont ils déformaient les rimes comme le vent recourbe les cimes des roseaux.

« Qui aurait cru que leurs prévisions se réaliseraient ? disaient-ils tous. Ce n'étaient pas des rhapsodes, mais des magiciens. »

Cependant, l'Ouyane maudite coulait, indifférente. Certes, après son assaut avorté, elle-même avait été meurtrie, lacérée au point que, par endroits, on l'eût cru réduite à une sorte de delta, mais elle n'était pas demeurée en reste : elle avait réussi à mutiler le pont.

La nuit, celui-ci dressait, noire au-dessus de la rivière, son unique arche, qu'on lui avait blessée cruellement. De loin, les endroits réparés, le mortier et la chaux fraîche qui les recouvraient faisaient songer aux pansements d'un membre fracturé. Ainsi estropié, le pont avait un air patibulaire.

XXV

A la même époque, j'eus l'occasion d'héberger chez moi pendant deux nuits un étrange moine nommé Brockhardt, qui rentrait en Europe de Byzance où il avait été envoyé en mission.

Je lisais à la faible clarté du jour déclinant quand quelqu'un vint me dire que le dernier bac avait transporté un homme qui semblait être un moine et qui posait des questions dans une langue incompréhensible. Je demandai qu'on me l'amène.

Il était long, mince, avec un visage très émacié et des vêtements couverts d'une couche de poussière incroyablement épaisse.

- Je n'ai jamais vu si longue route, dit-il en me désignant ses vêtements du doigt, comme si la route elle-même s'était enroulée autour de lui. Et on est en train de la refaire sur presque toute sa longueur.

J'observai avec étonnement la poussière qui le recouvrait et m'empressai de l'aider à justifier son état.

- C'est l'ancienne voie Egnatia, qu'une société de travaux publics est en train de réparer, lui dis-je.

Il hocha la tête et ôta sa pèlerine, provoquant un nuage de poussière.

- Ce sont eux qui sont en train de construire ce pont.

- Oui, je l'ai vu en venant.

Sans sa pèlerine, il semblait encore plus longiligne. Il était si décharné que, s'il s'était mis les bras en croix, ils auraient évoqué un symbole de mort.

- C'est un embranchement de la route qui conduit à la base navale de Vlorë, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Je me dis : c'est sûrement un espion.

- Oui, lui répondis-je.

En fin de compte, peu m'importait qu'il m'interrogeât sur la base de Vlorë. Maintenant, elle appartenait à d'autres.

Je l'invitai à s'asseoir sur la peau de mouton à longs poils étendue près de l'âtre et dressai une petite table basse.

- Vous mangerez bien quelque chose, vous devez avoir faim.

Je prononçai ces mots d'une voix incertaine, comme si j'avais craint de ne pouvoir assouvir l'appétit de ce squelette démesuré. Semblant avoir deviné ma pensée, il sourit et me dit à l'oreille :

- Je suis votre hôte. Les Slaves désignent les hôtes par le mot *gost* et ils sont allés chercher ce vocable dans l'anglais *ghost* qui, comme vous le savez, veut dire fantôme. En même temps qu'un hôte, je suis donc aussi un fantôme, une ombre, un esprit. Il sourit : Et, comme tout esprit, j'ai besoin de chair fraîche ! Ha ! ha !

Et il se mit à rire d'une manière qui ne pouvait que semer l'épouvante. J'essayai de ne point regarder sa pomme d'Adam, car il me semblait alors qu'elle allait lui percer la peau.

- Servez-vous, lui dis-je, faites comme chez vous.

Il continua de rire un moment, sans quitter la table des yeux. L'idée que j'allais pouvoir passer la soirée avec un homme qui s'entendait en linguistique me causait un réel plaisir.

- Qu'est-ce qu'il y a de neuf ? lui demandai-je, réservant le domaine de la linguistique à plus tard.

Il ouvrit les bras comme pour dire : rien d'extraordinaire.

- En Europe, vous le savez, la guerre entre la France et l'Angleterre se poursuit, et apparemment elle durera une centaine d'années. Quant à Byzance, c'est bien connu, on y cherche toujours prétexte à s'exciter.

- Comme toujours.

- Oui, comme toujours. Les célébrations du premieranniversaire de la victoire sur les Bulgares et de la mutilation de leur armée viennent à peine de se terminer. Alors, évidemment, l'atmosphère est explosive.

– La mutilation de l'armée bulgare ? Que voulez-vous dire ?

– Comment, vous ne savez pas ? C'est un événement sinistre qu'ils fêtent chaque année avec pompe.

En quelques courtes phrases, Brockhardt me raconta le grand massacre de l'armée bulgare, vaincue sur ordre de l'empereur byzantin. On avait crevé les yeux à quinze mille soldats bulgares faits prisonniers. « Vous savez que c'est le châtiment officiel à Byzance », précisa-t-il. On avait laissé la vue à cent cinquante hommes pour qu'ils guident ces troupes aveugles vers leur capitale. Jour et nuit, cette masse d'hommes, avec leurs trous noirs sous le front, progressait en direction de la Bulgarie.

- Horrible, n'est-ce pas ! s'exclama Brockhardt en engloutissant un gros morceau de viande.

J'avais l'impression qu'à mesure qu'il mangeait, au lieu de prendre un peu de chair, comme il l'avait dit en plaisantant, il maigrissait et pâlissait encore plus.

- La vengeance des grands États est grande, lâcha-t-il.

Nous parlâmes pendant quelque temps de politique. Il s'accordait avec moi pour penser que Byzance avait vieilli et que le danger principal, à notre époque, venait de l'État turc.

- Dans toutes les auberges où je me suis arrêté, on ne parlait que de cela, dit-il.

– Et naturellement, fis-je, tout le monde émet de vaines supputations sur qui les a tirés pour la première fois de leurs déserts, mais personne ne pense à ce qu'il faut faire pour arrêter leur déferlement.

- Oui, dit Brockhardt, les hommes, lorsqu'ils ne sont pas disposés à agir contre un mal, se bornent à en rechercher l'origine. Pour vous aussi, je pense, ces Turcs doivent constituer une menace relativement proche ?

– Oui, ils sont à nos portes.

- C'est vrai. Vous êtes ici au seuil de l'Europe.

Il m'interrogea sur notre pays et il m'apparut aussitôt qu'il n'avait que des connaissances très vagues à son sujet. Je lui expliquai que nous descendions

des Illyriens et que les Latins appelaient notre pays Arbanum ou Albanum, ou Regnum Albaniae, et ses habitants Arbanenses ou Albanenses, ce qui revenait au même. Je lui dis ensuite que, depuis quelques années, les gens de chez nous avaient donné à notre pays un autre nom. Ils l'appelaient maintenant *Shqipëri*, du mot *shqiponjë*, qui veut dire « troupe, communauté d'aigles », alors que les habitants du pays étaient désignés sous le nom de *Shqipëtarë*, qui a la même origine.

Il m'écoutait très attentivement. Poursuivant mes explications, je lui parlai d'une ancienne liste serbe de nations, avec leurs symboles respectifs, que m'avait envoyée un moine slovène, et où l'Albanais était représenté par un aigle *(dabar)*, le Serbe par un loup, le Croate par un hibou, le Hongrois par un lynx et le Roumain par un chat.

Il hochait la tête constamment et, lorsque je lui dis que nous autres Albanais étions, avec les Grecs, les peuples les plus anciens de la péninsule, il demeura un moment la cuillère dressée, l'air pensif.

- Nous sommes installés ici depuis la nuit des temps. Les Slaves, eux, qui s'agitent beaucoup ces derniers temps, à l'instar de nouveaux venus, ne sont arrivés des steppes d'Orient que depuis trois ou quatre siècles.

Je comprenais bien qu'il fallait que je lui prouve un peu ce que j'avançais et lui citai à ce propos la langue albanaise, lui disant qu'elle était contemporaine du grec, sinon antérieure à lui, et qu'on en avait un témoignage dans les mots que cette langue, d'après ce qu'affirment nos moines, avait empruntés à la nôtre.

- Et ce ne sont pas des mots quelconques, lui expliquai-je, mais des noms de dieux et de héros.

Ses yeux luisaient. Je lui citai les mots Zeus, Déméter,Téthis, Odyssée, Chaos, qui dérivaient des mots albanais ze (voix), *dhé* (terre), *det* (mer), *udhë* (route) et *kaes* (mangeur), et je le vis alors lâcher sa cuillère.

- Mange, *ghost*, lui dis-je en regardant presque avec effroi sa cuillère, le seul instrument qui semblât le relier au monde des vivants.

- Ce que tu viens de me raconter est vraiment étrange !

- Vous enlever les noms de vos divinités, c'est vous enlever une partie de votre âme, lui dis-je peu après. Enfin, pour le moment, nous ne faisons pas de ces comptes. Aujourd'hui, nos deux langues, l'albanais et le grec, sont toutes deux menacées par la langue turque comme par un sombre nuage.

Il acquiesça de la tête.

- La guerre entre les langues n'est pas moins tragique que la guerre entre les hommes, dit-il.

Je regrettai d'avoir abordé ce sujet.

- La langue turque, avec son fameux suffixe *lik*, repris-je doucement au bout d'un moment, alors que nos regards se perdaient l'un dans l'autre, pèse sur nous comme une terrible massue.

– Malheureux que vous êtes ! fit-il.

Je hochai la tête d'un air accablé.

–... Et personne n'a conscience du danger, dis-je.

– Ah ! fit-il et, d'un mouvement brusque, comme s'il s'était dégagé d'un piège, il s'écarta de la table.

Maintenant, il était libre de redevenir fantôme.

XXVI

Trois jours après le départ de Brockhardt, un matin, on trouva le pont encore gravement endommagé. Cette fois,ce n'étaient plus des entailles ou des éraflures ; on avait arraché de grosses pierres à ses principaux piliers. Le plus étrange était que certaines avaient été enlevées au-dessous du niveau de l'eau, et cela, à part la terreur accrue qui s'ensuivit, suscita de gros soucis chez les constructeurs. La réparation des parties endommagées à ce niveau était impossible avant la prochaine baisse des eaux.

Cette seconde intervention des génies aquatiques provoqua une épouvante générale. On ne parlait que de cela. En dépit de la fureur du maître d'oeuvre et de ses aides (la tête du constructeur zigzaguait comme un éclair d'un bout à l'autre du pont), le rythme des travaux tomba aussitôt. Des rives caillouteuses, qui avaient pris un aspect lugubre, commença à se propager une vague de rumeurs à faire frémir, comme s'était répandue naguère la tourbe des fossés - sauf que ces bruits se propageaient plus vite que ne l'avait fait la fange et se répandaient plus loin.

Les ouvriers commencèrent à abandonner le chantier. Le sac sur l'épaule, renonçant même à leur salaire, ils quittèrent furtivement, de nuit, ce travail qu'ils considéraient comme maudit.

De plus en plus souvent, dans les discussions interminables à ce sujet, revenait l'idée qu'il fallait détruire le pont avant qu'il ne fût trop tard.

XXVII

Le maître d'œuvre lui-même s'en fut brusquement un matin avant l'aube. Personne ne sut pourquoi ni pour quelle destination il était parti. Il n'avait fourni aucune explication. La veille, il avait battu à coups de cravache ses deuxaides (c'était la première fois, disait-on, qu'il le faisait) tout en proférant des insultes bizarres comme sales roquets, menteurs au crâne d'œuf, supertrous du cul, puis il avait balancé sa cravache à la rivière et avait disparu.

Sur le pont, les travaux se poursuivaient maintenant avec une extrême lenteur. Gjelosh rôdait, consterné, autour de la baraque, en approchant de temps à autre sa tête du trou de la serrure. Les maçons continuaient de porter des pierres et des seaux pleins de mortier à l'emplacement des piliers. Les aides du constructeur apparaissaient çà et là avec les marques des coups de cravache sur le visage. L'un d'eux, l'échalas, allait et venait, l'air profondément humilié de ces stigmates ; quant à l'autre, le rondouillard, il semblait au contraire ravi et cherchait à les mettre le plus possible en évidence, comme une marque de ses mérites.

L'absence du maître d'œuvre eut pour effet d'aggraver la désorganisation. Tous étaient convaincus qu'il ne reviendrait plus et qu'il ne restait désormais qu'à attendre la décision de démolir le pont, ou du moins de l'abandonner à la merci des eaux.

Mais le maître d'œuvre revint tout aussi brusquement qu'il était parti, accompagné cette fois d'un petit groupe de gens à la mine sombre. A peine arrivés, ils se dirigèrent vers les parties endommagées et les examinèrent avec soin pendant des heures. Ils observaient les éraflures, les cavités laissées par les pierres arrachées, et hochaient la tête en faisant des signes incompréhensibles. L'un d'eux, à l'étonnement général, se déshabilla et plongea dans la rivière, apparemment pour examiner l'endroit où les pierres avaient été déscellées au-dessous du niveau des eaux.

Ils firent de même le lendemain et le surlendemain. La mission était guidée par un homme dégingandé et très voûté. Il devait sûrement souffrir d'un torticolis, car il remuait à peine la tête. Au respect que lui témoignaient

les autres, y compris le constructeur dont ce sentiment n'étaitcertes pas le trait dominant, on devinait que ce devait être l'un des principaux patrons des ponts et chaussées.

- Regardez comme le Bon Dieu a courbé le maudit, avait dit, en le voyant, la vieille Aïkoune. C'est comme cela qu'Il courbera tous ceux qui tenteront de construire des ponts. Il les courbera comme les ponts eux-mêmes, jusqu'à ce que leur tête rejoigne leurs pieds, car nos anciens n'ont pas dit en vain au démon : Puisses-tu dévorer tes propres pieds !

XXVIII

Je fus appelé d'urgence chez notre seigneur. J'y trouvai réunis la mission des constructeurs de routes, le maître d'oeuvre et les secrétaires de notre prince. Ils avaient tous l'air morose. On attendait l'arrivée du comte.

Je ne devinais pas le but de cette réunion. Allait-on prendre la décision d'abandonner les travaux ? Il y avait peu de chances que notre prince consentît à restituer ne fût-ce qu'une parcelle de l'argent qui lui avait été versé en acompte. Ils ne le connaissaient pas !

Les membres de la délégation restaient comme rivés à leurs chaises à hauts dossiers. Pourquoi, pensai-je, ne met-on pas un terme à ce genre de réunions ? En vérité, je les trouvais toujours plus fastidieuses, à plus forte raison lorsqu'il m'incombait de traduire l'étrange idiome des hommes des ponts et chaussées, ce qui me donnait un mal de tête qui ne me quittait plus pendant deux jours. Pour moi, les deux parties, les aquatiques comme les terrestres, se valaient, mais au moins les premiers parlaient-ils une langue pure et précise. Par contre, après une heure de discussionavec les responsables des ponts et chaussées, la table semblait s'être couverte des miettes de leur langue déglinguée, comme se couvrait de plâtras leur chantier.

Je me débrouillerai tant bien que mal cette fois encore, me dis-je, mais, la prochaine fois, il faudra à tout prix que je trouve un prétexte pour me dérober.

Les visiteurs tournaient de temps à autre la tête vers la porte par où devait entrer le comte. Certes, son retard pouvait être jugé comme un manque d'empressement à les recevoir. De plus en plus nerveux, ils tambourinaient des doigts sur la table. Ils avaient les yeux rivés sur leurs mains et sur quelques cartons où étaient griffonnés toutes sortes de croquis.

Finalement, le comte entra. Il leur adressa un froid salut de la tête, s'assit au haut bout de la table et dit :

- Je vous écoute.

Visiblement, le premier à prendre la parole devait être l'homme dégingandé et voûté. Il s'éclaircit la voix en toussotant à deux ou trois reprises, comme s'il voulait choisir le ton juste, parut sur le point de parler, puis se ravisa.

- Je vous écoute, traduisis-je pour la seconde fois.

Le chef de la mission toussota à nouveau, puis, d'une voix sèche, dit :

- Il y a des gens qui veulent démolir notre pont.

Les sourcils du comte se haussèrent et demeurèrent un moment ainsi levés. Ils exprimaient l'étonnement, mais surtout l'attente, et un tant soit peu la moquerie.

- Notre pont n'est pas endommagé par les génies des eaux, comme on le prétend, mais par les hommes, reprit le visiteur.

Le visage du comte demeura impassible.

L'autre jeta un regard sur les notes qu'il avait devant lui.

- Nous pouvons vous dire tout de suite sur qui se portent nos soupçons, reprit-il.

Notre seigneur eut un mouvement des épaules, comme pour dire : que m'importent vos soupçons ? Et son interlocuteur,ayant apparemment mal interprété ce geste, se hâta d'ajouter :

- Je vous prie de bien me comprendre. Nous ne soupçonnons nullement vos gens. Il avala sa salive. Nous ne soupçonnons même pas les espions turcs. Non, nos soupçons se portent sur d'autres.

- Je vous écoute, dit Stres Gjikondi pour la troisième fois.

Le crissement des plumes des deux secrétaires du comte, qui prenaient note de l'entretien, rendait le silence encore plus irritant.

- C'est la société « Bacs et Radeaux » qui cherche à abattre notre pont, dit l'autre. Ses yeux perçants se rivèrent sur le comte. Son dos voûté rendait son regard encore plus soupçonneux.

Notre seigneur fit front tranquillement. A l'évidence, cette histoire ne l'intéressait pas. Il était alors préoccupé par l'évolution de nos rapports avec

nos voisins turcs et ne pensait guère à ce qui se passait autour du pont.

- Manifestement, reprit l'étranger, dans leur souci de préserver leurs intérêts, ils n'ont jamais pu ni ne peuvent admettre e que l'on construise des ponts. Ils ont lancé l'idée de la destruction de cet ouvrage avant même de fomenter leur acte criminel. Par le truchement de rhapsodes stipendiés, ils ont répandu la légende que les génies des eaux ne supportaient pas le pont et qu'il fallait l'abattre.

Sa tête, allongée au-dessus de la table, oscilla latéralement pour tâcher de mesurer l'impression que sa révélation avait produite sur nous. Je dois dire, quant à moi, qu'il m'avait convaincu. A la vérité, j'avais déjà conçu quelques soupçons à cet égard. Si les constructeurs, dont les représentants se trouvaient là devant nous, avaient soudoyé auparavant un épileptique et un voyant ambulant pour lancer l'idée de la construction du pont, pourquoi ne pas croire que « Bacs et Radeaux » pouvait avoir payé deux rhapsodes pour propager celle de sa démolition ?

- Vous devez savoir, monsieur le comte, poursuivit l'étranger, que ce ne sont pas les esprits des eaux qui ne supportent pas le pont, mais les esprits cupides des dirigeants de cette société de brigands qu'est « Bacs et Radeaux ».

– Ha ! ha ! fit le comte en riant. Ils disent la même chose de vous.

Le front de son interlocuteur se couvrit de petites taches rouges.

- Que je sache, nous n'avons jamais fait couler un de leurs bacs, dit-il. Et nous n'avons jamais détruit un de leurs embarcadères.

- C'est juste, admit notre seigneur. Du moins n'ai-je jamais entendu parler de pareilles choses.

– Et vous n'en entendrez jamais parler ! l'interrompit l'autre. Mais vous savez bien, monsieur le comte, qu'ils ont fait l'impossible pour empêcher la construction de ce pont. Et quand ils se sont vus dans l'incapacité de l'empêcher, bref, quand leurs intrigues se sont brisées contre votre honnêteté, ils ont conçu l'idée de démolir le pont. Au début, ils ont placé leurs espoirs dans la furie des flots, mais, la nature ne les ayant pas aidés, ils ont alors mis en branle leurs agents.

Il fit à nouveau une courte pause, comme pour donner le temps à ses auditeurs d'enregistrer ce qu'il venait de dire. Il était clair que les aquatiques, comme je m'en étais douté, ne s'étaient pas résignés à leur défaite. Ils rendaient aux terrestres la monnaie de leur pièce. Apparemment, la lutte entre ces intérêts contradictoires était plus farouche que le combat entre le crocodile et le tigre que m'avait raconté le Hollandais.

– Voilà, en deux mots, monsieur le comte, ce qu'il en est de cette affaire.

Notre seigneur, le visage impassible, continuait d'observer l'homme voûté. Finalement, lorsque celui-ci lui sembla avoir fini de parler, il s'enquit :

- Mais que voulez-vous de moi, messieurs ?

L'autre planta à nouveau son regard dans celui du comte comme pour lui demander : vous ne comprenez vraiment pas ce que nous attendons ?

- Nous réclamons le châtiment des coupables, fit-il sèchement.

Notre seigneur ouvrit les bras. Des vitraux colorés du haut de la croisée tombait une lumière bleuâtre qui donnait l'impression de vous imprégner, puis de vous emporter je ne sais où. Le comte gardait les bras ouverts.

– Il est inutile de me demander cela à moi, lâcha-t-il finalement. Je ne me suis jamais mêlé de vos affaires. Et je n'ai pas davantage l'intention de le faire maintenant.

- Alors, il faut que nous accomplissions nous-mêmes le meurtre ?

– Comment cela ?

Le crissement plaintif des plumes des secrétaires émergea du silence. La blème clarté bleuâtre devenait accablante.

- Comment quoi ? fit l'autre, courbé en avant, la tête frôlant presque la table.

Les cheveux roux du maître d'œuvre luisaient comme des flammèches froides.

- Vous avez bien fait allusion à un meurtre ? interrogea le comte.

Ils se regardaient fixement deux à deux.

- A un châtiment, dit le visiteur.

- Ah bon, à un châtiment.

Il se fit un silence qui se poursuivit même après qu'eut cessé le grattement des plumes. L'atmosphère était insoutenable.

Pendant cette pause, tous attendaient que notre seigneur reprît la parole. Il le fit d'un air indolent, quasi dédaigneux et détaché, comme s'il parlait de l'au-delà.

- Si vos adversaires ont, comme vous l'avez dit, alimenté l'idée de la destruction du pont en se servant de la légende,vous pourriez fort bien à votre tour préparer l'idée du châtiment des coupables de la même manière... Autrement dit...

Le comte laissa sa phrase en suspens, ce qui lui arrivait très rarement.

Les yeux des étrangers brûlaient de fièvre.

- Je vous ai compris, monsieur le comte, dit finalement leur chef.

Le milieu de son corps se décolla du siège où il était assis, cependant que sa tête et son dos restaient encore inclinés vers la table, comme s'ils ne pouvaient s'en détacher.

Apparemment, il avait du mal à se redresser et demeura ainsi plié en deux un long moment, au point que les personnes présentes tournèrent la tête vers le maître d'œuvre comme si, en détenteur des secrets des ponts, il eût été capable de redresser aussi cette échine courbée.

L'homme parvint enfin à se relever et, après avoir présenté leurs respects au comte, ses compagnons et lui sortirent à la file. Je leur emboîtai le pas.

Dehors, il faisait froid. La bruine me glaçait les oreilles. En chemin, je ne pouvais chasser de mon esprit la discussion qui venait d'avoir lieu. On avait parlé obscurément de quelque chose de ténébreux. Tout avait été voilé avec soin. J'avais aperçu une fois un homme tué sur la grand-route à quelque deux cents pas de l'*Auberge des Deux Robert.* On l'avait recouvert d'un drap et laissé là sur le bord de la route. Nul n'osait soulever le drap pour examiner ses blessures. Elles devaient être horribles.

L'idée que j'avais participé malgré moi à quelque pacte sinistre hacha menu mon sommeil durant toute cette nuit-là. Au matin, j'avais la tête trouble. Dehors, tout était sombrement humide. Il tombait une pluie vieille, lourde comme une limaille de fer. Seigneur, me dis-je, qu'ai-je donc ? Et il me vint l'envie de pleurer, de pleurer de lourdes larmes, pesantes comme cette pluie.

XXIX

La pluie continuait à tomber depuis une semaine, tout aussi déprimante que le jour de cette dernière entrevue. Il pleut de cette manière, paraît-il, une fois tous les quatre ans. On dirait que les cieux déversent sur terre tout le poids de leur ancienneté.

Malgré le mauvais temps, les travaux du pont ne furent pas interrompus un seul jour. Les constructeurs s'étaient remis à la tâche. On s'attelait fiévreusement à la deuxième et à la troisième arches. Il faisait si froid que, parfois, le mortier gelait et l'on était contraint de le pétrir avec de l'eau chaude. On y jetait souvent aussi de l'eau salée.

L'Ouyane maudite s'était gonflée et hérissée encore davantage, mais elle ne s'attaqua plus au pont. Elle coulait à ses pieds, dédaigneuse, comme si de rien n'était. En fait, pour un œil étranger, ce n'étaient là qu'un pont et un cours d'eau comme tant d'autres, qui avaient depuis longtemps oublié les querelles de leur première période de vie commune et s'étaient maintenant réconciliés en principe. Toutefois, à bien y regarder, on s'apercevait que l'Ouyane maudite ne renvoyait plus l'image du pont. Même quand, par moments, ses rides s'aplanissaient et qu'elle devenait plus limpide, elle ne le reflétait que de manière floue, comme si ce qui se dressait au-dessus d'elle n'était pas un pont de pierre, mais quelque phantasme ou le tourment d'un esprit inquiet.

Tout le monde attendait de voir comment se comporteraient maintenant les génies des eaux. « Les eaux n'oublient jamais, disaient les vieillards. La terre, elle, est généreuse ; l'eau, non. »

La nuit, disait-on, le pont était soigneusement gardé. Les guetteurs ne se voyaient nulle part, mais ils veillaient, sûrement planqués parmi les échafaudages.

XXX

A peine eut-elle remis les choses en marche, la mission partit, ne laissant derrière elle qu'un seul de ses membres. C'était le plus silencieux du petit groupe, un homme au visage flasque, aux yeux liquides, incolores. Il restait à l'écart, semblant ne se mêler de rien, et se promenait souvent seul sur la rive. Dieu sait pourquoi, Gjelosh l'idiot jugea bon de l'invectiver et de le menacer chaque fois qu'il le rencontrait. L'homme flasque considérait avec étonnement l'idiot en colère et faisait son possible pour l'éviter.

Un jour, nous nous trouvâmes par hasard face à face, et comme, apparemment, il se souvenait de m'avoir vu chez le comte, il m'adressa la parole. Nous nous saluâmes et nous promenâmes un moment ensemble. Il me dit qu'il glanait des contes et des coutumes d'antan. Je voulus lui demander quel rapport cela avait avec la construction de ponts, mais je me ravisai, peut-être surtout à cause de ses yeux humides qui suscitaient la compassion.

Quelques jours plus tard, il vint me voir au monastère et nous nous entretînmes longuement sur les contes et légendes balkaniques dont il connaissait un certain nombre.

L'eau tranquille de son regard se troubla brusquement, bien qu'il semblât faire effort pour rester impassible.

- Depuis que j'en ai entendu parler, je meurs d'envie d'en savoir davantage, dit-il pour s'excuser.

L'espace d'un éclair, je me souvins de l'intérêt que les membres de leur mission avaient manifesté pour les légendes, ainsi que des propos de notre seigneur au cours de l'entrevue. Je ne doutais plus désormais d'avoir affaire à un glaneur de légendes ; pourtant, au plus profond de moi, quelque chose me dictait de rester sur mes gardes. Quelque appel ou vision qui s'évertuait à affleurer jusqu'à mon cerveau, mais sans y parvenir. Je n'aurais su dire quelles couches brumeuses l'en empêchaient.

– J'espère ne point trop vous importuner en vous ressassant les mêmes choses, reprit-il.

- Au contraire, je vous écoute avec plaisir. Comme la plupart des moines de nos régions, je m'intéresse aussi quelque peu à ces sujets.

Nous allâmes marcher sur la berge et je lui expliquai que les ballades de ces contrées évoquaient surtout le phénomène qui, de tout temps, a le plus troublé les hommes, leur séparation en deux masses distinctes : les vivants et les morts. Les cartes et les drapeaux, lui dis-je, ont beau attester l'existence de dizaines d'Etats, de royaumes, de langues et de peuples ; en réalité, il n'y a que deux communautés, vivant chacune dans son propre royaume, l'une ici-bas, l'autre dans l'au-delà. A la différence de nos royaumets, de nos Étatets, ces empires immenses n'ont jamais été en contact, et c'est justement cette coupure qui a le plus tourneboulé les gens d'ici. En effet, à ce jour, aucun témoignage, aucun message ne nous est parvenu de l'au-delà. De leur côté, ne supportant plus cette coupure, ce fossé infranchissable, les gens se sont mis à chanter des ballades contre cet obstacle, en rêvant de sa suppression. C'est pour cela que ces chants évoquent parfois le retour de courte durée, généralement d'une journée à peine, de certains habitants de l'au-delà, autrement dit de certains morts, nantis d'une permission de leur royaume, afin d'apaiser leur conscience ou d'accomplir une promesse non tenue.

- Oui, oui..., opinait l'autre par intervalles, et son regard paraissait dire : « Parle, mais parle donc, dis-m'en davantage ! »

Je lui indiquai que c'était tout au moins de cette façon qu'on considérait les choses dans ces régions. On était convaincu que les morts s'évertuaient à se frayer passage pour revenir parmi nous. Mais ce n'était là que notre manière de voir ces phénomènes. Peut-être qu'eux, dans l'au-delà, en jugeaient tout autrement, et qu'à écouter nos ballades, ils pouffaient de rire...

– Vous êtes donc d'avis qu'il y a peu de raisons de penser qu'ils souhaitent vraiment revenir parmi nous ?

– Nul ne saurait dire ce qu'ils pensent. A part Celui qui veille sur nous depuis là-haut...

De petits oiseaux noirs, de l'espèce des moineaux, voletaient au-dessus de nos têtes. Comme il me demandait si les ballades chantées étaient toutes

anciennes, je lui répondis qu'au fil des ans il s'en était certes composé de nouvelles, ou plutôt que c'était ce que les gens croyaient, mais qu'en réalité on ne faisait bien souvent que ressusciter des légendes tombées dans l'oubli.

Je lui narrai un événement qui s'était produit dans le comté voisin, quatre-vingt-dix ans plus tôt, à l'époque de la première grande peste, et qui avait inspiré une nouvelle ballade. Une jeune femme, mariée dans une lointaine contrée, ne pouvant expliquer son retour dans sa région d'origine, déclara qu'elle y avait été ramenée par son frère mort...

- Ah oui ! Je crois en avoir entendu parler, m'interrompit-il. Si j'ai bonne mémoire, je crois qu'elle se nommait Jorundine...

- Jorundine ou Doruntine. On l'appelle de l'une ou l'autre manière.

- C'est une ballade superbe. Je pense surtout aux soupçons qui pesaient sur la jeune femme, puis à sa défense, fondée sur la promesse que son frère lui avait faite de son vivant... Il y a dans votre langue, me semble-t-il, un mot particulier pour désigner cette tradition...

- Oui, la *bessa*.

- La *baessa*, répéta-t-il avec une expression de souffrance, comme si ce vocable, en sortant péniblement de ses lèvres, les lui avait meurtries.

- De longues années durant, on s'est livré à des recherches pour élucider ce mystère. Bon nombre d'hypothèses, assorties de toutes sortes d'explications, ont été avancées, mais, par la suite, tout a replongé dans l'oubli et il ne subsiste plus que la légende.

- Dieu soit loué ! fit-il. Il aurait été triste qu'un pareil joyau fût perdu.

La satisfaction de le voir apprécier à ce point ladite ballade m'incita à ajouter des détails qu'en toute autre occasion j'aurais sans doute tus. Je lui indiquai donc que l'Église orthodoxe avait tenté à plusieurs reprises de bannir cette légende, mais que celle-ci n'en avait pas moins survécu et qu'elle était maintenant chantée partout, même lors de la célébration de la Pâque. Et cela non seulement par les Albanais, mais par tous les peuples de la péninsule.

Il était tout yeux, tout oreilles.

– Par ici, on s'empoigne non seulement pour des prés et des brebis, mais pour une bagatelle. Imaginez alors les querelles que peut engendrer la paternité de ces légendes !

- Ah oui ?

– Et les uns et les autres soutiennent mordicus qu'elle leur appartient, mais nos moines à nous sont convaincus que c'est bien ici qu'elle a vu le jour. Et cela non seulement parce que l'événement a bel et bien eu lieu dans ces parages, mais également parce que chez aucun peuple la *bessa* ne comporte une charge affective aussi grave que chez les Albanais.

- De fait, c'est indéniable, dit-il.

Les yeux mi-clos, il paraissait avoir l'esprit ailleurs.

- Grandiose..., reprit-t-il à voix basse. Vivants et morts cherchent à monter sur le même char... Au fond, chaque être vivant recèle un élément de mort, et l'inverse est tout aussi vrai...

Il parlait en donnant l'impression de ne s'adresser qu'à lui-même. Le col de sa houppelande lui mangeait la moitié du visage.

- Je protège mon œil gauche du vent, m'expliqua-t-il, bien que je ne lui eusse adressé aucune remarque.

Pendant un bout de chemin, nous évoquâmes d'autres légendes. Nous revenions sans cesse sur l'interdiction de passer d'un monde à l'autre et sur la tentation de l'enfreindre. Quelqu'un s'efforçait de remonter du fond de l'enfer. Un autre, après avoir été métamorphosé en serpent, s'évertuait à recouvrer son apparence humaine. Un mur, pour ne pas s'effonder, réclamait un sacrifice...

- Un sacrifice ! fit-il presque dans un cri.

Son front s'était assombri, et ce n'était pas l'effet d'un simple voile : un abîme semblait s'y être brusquement ouvert. Il continuait de dissimuler sous son col la moitié de son visage, mais ce qui en dépassait suffisait amplement à faire frémir.

- Un mur qui réclame un sacrifice... C'est la légende de l'emmurement, si je ne m'abuse ?

- En effet, Monsieur, lui répondis-je avec froideur, je ne sais trop pourquoi. Mais vous la connaissez ?

- Oui, oui. Malgré tout, j'aimerais bien la réentendre. Voulez-vous me la raconter ? dit-il d'une voix éperdue, comme s'il avait imploré mon aide.

Dès lors, malgré l'effort qu'il faisait pour sourire, il m'était subitement devenu lointain. Je croyais deviner la raison de son émoi. Elle était là quelque part, tout près. Je la touchais presque. Encore un peu, un petit peu, et elle apparaîtrait au grand jour.

- Un mur qui cherche à enfermer un être humain dans ses entrailles... qui désire, si je puis dire, se doter d'une âme... Racontez-la-moi, m'implora-t-il à nouveau. Il ne faut pas m'en vouloir... Je suis un peu comme un enfant : quand une histoire me plaît, je ne me lasse pas de l'entendre dix fois, cent fois de suite !

Je me mis donc à lui narrer la légende de la citadelle de Shkodër, comme je l'avais entendue tant d'années auparavant de la bouche de ma mère. Il s'agissait de trois frères, des maçons qui élevaient des murs, mais leur travail n'avançait pas, car ce qu'ils construisaient le jour était démoli durant la nuit...

Soudain, la raison de son trouble m'apparut, claire comme le jour. Il fallait être simple d'esprit comme Gjelosh pour ne pas relever l'analogie entre la forteresse de la légende et leur propre pont endommagé dès que la nuit était tombée...

- Ce qu'ils construisaient le jour était démoli durant la nuit..., murmura-t-il d'une voix berçante, comme s'il cherchait lui-même à s'endormir.

Je ne pouvais plus soutenir son regard.

- Que devaient-ils faire ? repris-je, comme si j'avais parlé tout seul. Un vieillard réputé pour sa sagesse leur dit que l'écroulement des murs signifiait que le bâtiment, pour tenir, demandait un sacrifice. C'est ainsi que les trois frères décidèrent d'y emmurer une de leurs épouses.

- Un sacrifice, fit-il machinalement.

- Oui, un sacrifice, répétai-je. Car emmurer une personne veut bien dire la mettre à mort.

- La mettre à mort...

- Bien sûr. S'il suffit d'emmurer l'ombre d'une personne pour qu'elle meure, à plus forte raison...

- Oui, oui, lâcha-t-il presque dans un gémissement.

- Mais il leur fallait choisir une de leurs femmes, repris-je. Ils en discutèrent longuement et décidèrent de sacrifier celle qui leur apporterait le lendemain à manger.

- Mais...

- Ils se jurèrent de ne rien leur dire. Tiens... Vous voyez, voici la *bessa* qui réapparaît. Ou plutôt la *bessa* en même temps que la perfidie.

- Oui, la *baessa*.

Le mot semblait écorcher les commissures de ses lèvres et je n'aurais pas été surpris d'en voir gicler un filet de sang.

Je fus tenté de lui dire que, comme dans le cas de la première légende, ici aussi le motif de la *bessa* confirmait, selon nos moines, la paternité albanaise de la ballade, mais, sur son visage, il y avait comme une sombre expression d'urgence qui me poussait moi aussi à précipiter mon débit.

- La nuit, deux des frères, l'aîné et le second, révélèrent le pacte à leurs femmes, ils violèrent donc la *bessa*. Le cadet, lui, tint parole.

– Ah !

- Oui, les deux frères violèrent la *bessa*, répétai-je en avalant péniblement ma salive.

C'était le moment de lui expliquer que, dans la version slave de la ballade, précisément aux mots « ils violèrent la *bessa* » correspondaient les mots *vjeru pogazio*, autrement dit : « ils ont violé la religion », la « croyance », ce qui, dans le contexte, n'a aucun sens et est dû à une traduction erronée du mot albanais *bessa*, mais il ne m'en laissa pas le

temps. Il m'avait emprisonné la main et, à voix basse, très basse, comme s'il avait voulu percer un secret, il me demanda : Et après ?

- Ensuite vint le matin et lorsque la belle-mère, comme d'habitude, voulut envoyer une de ses brus porter leur repas à ses fils, les deux premières, qui connaissaient le secret, feignirent d'être souffrantes. La plus jeune partit donc pour le pont, et elle y fut emmurée. Voilà toute l'histoire.

Je levai les yeux pour voir l'impression que lui avait produite ce récit et je dus retenir un cri. Ses yeux s'étaient vidés de toute l'eau qui y stagnait et ainsi, creux, ils ressemblaient aux orbites d'une statue. La mort, songeai-je. Ainsi devaient être ses yeux.

XXXI

Ces jours-là, il me cherchait constamment, et dès qu'il me trouvait, il faisait son possible pour ramener la conversation sur ces légendes, surtout sur celle de l'emmurée. Il en parlait comme s'il s'agissait de faits qui ne dataient pas de plus de quinze jours et à propos desquels il était chargé de mener une enquête. Petit à petit, il me fit entrer dans son jeu. Pendant des heures, j'étais obsédé par la vision d'un lieu à demi désert, sous un soleil torride, où trois maçons s'acharnaient à construire un mur qui ne se terminait jamais. Évoquant la légende, nous l'analysions minutieusement dans ses moindres détails, cherchions à nous en expliquer les côtés obscurs et à établir un lien logique entre ses éléments apparemment contradictoires.

Il me demandait si les trois épouses avaient toutes des enfants et supposait que la plus jeune n'en avait peut-être pas, ce qui aurait mieux justifié son rôle de victime. Mais je lui confirmai que toutes trois étaient mères, et m'excusai de ne pas lui avoir raconté la fin de la légende, la partie où la jeune femme emmurée suppliait les meurtriers (j'usai expressément de ce mot-là) de ne pas murer un de ses seins afin qu'elle pût encore allaiter son enfant après sa mort. Il parut fâché de mon omission et, agitant son index d'un ton presque menaçant, il me recommanda de ne jamais plus en commettre de pareille. Comme nous étions tous deux plongés dans un monde étrange, sa menace, qu'en d'autres circonstances je n'aurais point pardonnée, ne me fit guère d'effet. Je lui rapportai aussi la malédiction que la victime avait lancée à l'adresse de l'ouvrage, dans les deux vers fameux :

Que tremble aussi ce mur

Comme je tremble dans cette pierre.

- C'est compréhensible du point de vue technique, m' interrompit-il. Mais... pour les ponts... Non, il n'est pas de pont qui ne subisse de vibrations, et cela de façon permanente.

Je ne fus pas frappé par cette intervention de sa part, mais lorsque, peu après, il ajouta que le vide nécessairement laissé par l'emmurement d'une

personne devait affaiblir la résistance d'une maçonnerie, je l'interrompis à mon tour:

- Mais, dites-moi, je vous en prie, êtes-vous un glaneur de légendes ou un constructeur ?

- Oh non, répondit-il. Je n'ai rien à voir avec les constructeurs, mais, en étudiant auprès des gens de métier, j'ai appris pas mal de choses. En fait, les grands édifices ressemblent tous à des crimes et, inversement, les crimes aussi ont quelque chose de commun avec les constructions... Il se mit à rire. Pour ma part, je ne vois pas entre eux de grande différence. Chaque fois que je me trouve devant une colonnade, je crois discerner des éclaboussures de sang sur le marbre, et un assassiné peut aussi bien tenir lieu de cathédrale...

Un jour, il vint me voir de bon matin pour me faire part d'une idée qu'il avait eue durant la nuit. J'étais encore somnolent et eus du mal à saisir le sens de ses propos. Finalement, je compris ce qu'il voulait me dire. Selon lui, le frère cadet avait dû lui aussi tout raconter à sa femme, la veille du sacrifice.

- Comment serait-ce possible ? lui objectai-je. Comment se peut-il que, sachant le sort qui l'attendait, la jeune femme soit allée au chantier ?

- Je m'attendais à cette objection, répondit-il, mais j'ai tout bien pesé. Oui, tout ! Il se rapprocha de moi. Ecoutez-moi. La plus jeune des épouses accepta en toute conscience de se sacrifier, car ses belles-soeurs et sa belle-mère lui avaient rendu la vie impossible.

- Hum, fis-je, c'est plutôt bizarre.

- Non, il n'y a là rien d'étrange, reprit-il. Elle a préféré la mort à cet enfer vivant. Vous imaginez quelle situation crée, sous un même toit, une inimitié entre belles-sœurs ? Ah, mais c'est vrai, vous êtes moine...

- Et lui, demandai-je, que pensez-vous de son attitude ?

- L'attitude de qui ?

- De son mari.

- J'ai aussi réfléchi à cela. Il connaissait sûrement ses tourments, mais n'a jamais pensé qu'elle souffrait au point de souhaiter sa propre mort. En sorte que le lendemain matin, lorsqu'il vit sa femme venir, tenant à la main le panier contenant les vivres, son sang se glaça. Qu'en pensez-vous?

- Je ne sais quoi répondre. Vous avez peut-être raison, mais il se peut fort bien aussi que les choses ne se soient pas du tout passées de la sorte.

A vrai dire, j'étais convaincu qu'il n'en avait pas été ainsi. Chaque fois qu'il venait me voir, il m'apportait une nouvelle explication. Il en vint un jour à supposer que, si le plus jeune des frères s'était peut-être gardé de révéler le secret à sa femme, ce n'était pas pour respecter la parole donnée, mais parce qu'il ne l'aimait pas, et que c'était un moyen de se débarrasser d'elle. Une autre fois, il suggéra que les trois frères s'étaient peut-être entendus pour tuer la femme du cadet, et que toutes les élucubrations selon lesquelles le mur réclamait une victime n'avaient eu pour seul but que de justifier ce meurtre.

Les explications qu'il donnait de la légende étaient toutes fondées sur la bassesse, la perfidie et la trahison, et chaque fois qu'il me quittait, je ne me pardonnais pas ma faiblesse de l'avoir écouté. La dernière fois, après qu'il eut semé le doute non seulement sur les trois frères maçons et les deux belles-sœurs, mais aussi sur la belle-mère et même sur la jeune sacrifiée, et couvert ainsi de boue tout le monde, y compris la morte, je résolus de lui dire nettementqu'il était libre de penser ce qu'il voulait, mais que je ne voulais plus entendre ses hypothèses morbides.

Je l'attendis donc le lendemain, disposé à lui dire qu'il perdait son temps à essayer de souiller cette tragédie ancienne, que la légende reposait sur l'idée que tout travail ou toute grande action nécessite un sacrifice, que cette idée-là est grandiose et fait partie intégrante de la mythologie de certains peuples. Ce qui était nouveau et particulier dans la ballade balkanique, c'était que le sacrifice ne se rattachait pas à une entreprise de guerre, à une expédition, ni même à quelque rite religieux, mais à une simple construction, ce qui s'expliquait peut-être par le fait que nos ancêtres, les premiers habitants de ces contrées, les Pélasges, comme le reconnaissaient les anciennes chroniques grecques, avaient aussi été les premiers maçons au monde.

Je voulais lui dire aussi que les gouttes de sang de la légende n'étaient en réalité que des ruisseaux de sueur, mais que la sueur humaine est notoirement de condition servile, comparée au sang, qu'elle est anonyme et que, de ce fait, nul n'a composé de chant ou de ballade en son honneur. Il était donc naturel que, dans ce chant, des flots de sueur fussent représentés par quelques filets de sang. Il va de soi qu'en versant sa sueur, chacun sacrifie quelque chose de soi-même, et le plus jeune des frères avaient ainsi sacrifié son bonheur.

Je brûlais de lui dire tout cela, entre beaucoup d'autres choses, mais, au moment où j'avais décidé de lui parler, il avait disparu. Je ne le revis jamais plus.

XXXII

Les travaux, au pont, se poursuivaient malgré le grand froid. La deuxième grande arche avait, paraît-il, été achevée, et l'on travaillait maintenant à la troisième. Je dis « paraît-il », car en vérité, de l'extérieur, derrière l'enchevêtrement de madriers, on ne distinguait vraiment pas grand-chose.

Durant les deux semaines qui suivirent, il ne se produisit rien de marquant. L'ancien bac, tout noirci, continuait sa navette entre les deux rives. Le passeur s'était encore plus ratatiné et, sur l'écriteau de tôle rouillée, les mots « Bacs et Radeaux » étaient à peine lisibles. Deux planches du bac avaient été arrachées et personne ne s'était soucié de les remplacer. L'embarcation s'était rapidement délabrée et l'eau noire qui apparaissait dans l'intervalle laissé par les deux planches manquantes semblait rendre les voyageurs encore plus sombres.

A la tombée du jour d'un humide dimanche (c'est le seul événement dont on devait conserver un vague souvenir), le bac transporta quelques hommes à l'air ténébreux, vêtus de houppelandes noires, qui descendirent en hâte et semblèrent s'engloutir aussitôt dans le brouillard. Quelques instants plus tard, d'autres voyageurs, portant eux aussi de semblables houppelandes et paraissant tout aussi pressés et sombres que les premiers, appelèrent le passeur. Ils se bornèrent à s'enquérir de ceux qui les avaient précédés et ne dirent rien de plus tant que dura la traversée. L'un d'eux ne cessait de vomir.

XXXIII

Un matin, en cheminant le long de la rive couverte de givre dans l'espoir de croiser quelque part le glaneur de contes et légendes (j'ignorais alors qu'il était parti pour ne plus jamais revenir), je me trouvai brusquement face à face avec le maître d'oeuvre. Il soufflait un vent froid qui vous coupait le visage, et ce vent semblait avoir surtout gelé ses yeux, les voilant d'une pellicule nacrée.

A ma surprise, cet homme glacial, qui ne parlait jamais à personne, me salua. C'est alors seulement que je me rendis compte que j'avais brûlé de faire sa connaissance. Nous échangeâmes quelques paroles et nous mîmes à marcher côte à côte sur la berge. Le voile de glace sur ses yeux s'était craquelé en deux ou trois points, ce qui rendait son regard encore plus indéchiffrable. J'avais bien imaginé qu'il devait être difficile de lier conversation avec ce personnage, mais pas à ce point. Notre dialogue était décousu, sans queue ni tête, un véritable écheveau dont il m'était impossible de me dégager. On sentait que lui-même en souffrait. A l'évidence, il lui était plus facile de construire des ponts ou des citadelles qu'une simple conversation humaine. Le pire était que, malgré tout, j'avais le sentiment que ce salgimondis recélait quelque chose d'intéressant, voire de précieux, et je m'évertuai à deviner ce qui me rendait précisément cet entretien d'autant plus pénible. Après l'avoir quitté, j'eus la sensation que ma tête s'étaient fendue en deux. Je m'assis près du feu et, patiemment, m'évertuai à réordonner ce fatras. Je me mis à démêler cet écheveau embrouillé fil par fil, soigneusement, et crus y avoir finalement réussi. En substance, ce qu'il avait voulu me dire était ceci : selon des signes qu'il avait observés depuis quelque temps déjà, dans cette partiede l'Europe avaient commencé à se dessiner vaguement, très vaguement, les contours d'un ordre nouveau qui devait faire avancer le monde de plusieurs siècles. Ces signes, d'après lui, étaient par exemple l'ouverture de nouvelles banques à Durrës, la multiplication des usuriers juifs et italiens qui changeaient maintenant vingt-sept monnaies différentes, l'acceptation quasi générale du ducat vénitien comme monnaie de compte, l'intensification des caravanes commerciales, l'organisation de foires et surtout (ô Dieu, où plaçait-il le mot

« surtout » !), surtout, donc, la construction de routes et de ponts de pierre. Tout ce mouvement, disait-il, n'était rien d'autre qu'un signe à la fois de vie et de mort, le signe de la naissance d'un monde nouveau et de la mort de l'ancien. Il me parla des ponts et des difficultés que comportait la construction de ce type d'ouvrages, et pendant cette partie de son discours j'eus l'impression de me trouver sous les décombres de l'un eux, qu'il avait fait s'écrouler sur moi. Quelles souffrances ! me disais-je. Quelle peine ! Il m'expliqua que de toutes les laideurs qui affligent le visage de la terre, il n'en a été ni n'en sera jamais qui dépassent en horreur celle des ponts-cadavres. Ils sont morts-nés et morts-vivants (il dit textuellement : « Ils se meurent toute leur vie durant »), jusqu'à ce que vienne le jour de leur effondrement (« hypermort » fut le terme exact qu'il employa). Il me confia qu'il construisait lui-même de ces ponts-là et qu'ils lui apparaissaient en rêve comme des fantômes. Si jamais il lui prenait l'envie de se suicider (c'est ce qu'il me dit), c'est à un pont de ce genre qu'il se pendrait. C'étaient, semblait-il, des ponts jetés non pas sur des torrents ni sur des précipices et reliant donc deux rives pour les besoins de l'homme, mais construits en plein milieu d'une plaine et dont la seule fonction était de servir de lieu d'agrément aux grandes dames qui y venaient, le soir, contempler l'horizon ou y promener leurs hôtes.« Maintenant la construction de ponts est à la mode, dit-il, de sorte que beaucoup de princes et de pachas s'en servent comme de balcons ou de vérandas. J'ai construit de tels fantômes », et, montrant des mains les eaux écumeuses, hérissées, de l'Ouyane maudite, sur lesquelles, sombre et sévère, se dressait le pont de pierre inachevé, il ajouta : « Alors qu'un pont comme celui-ci, même s'il doit être arrosé de sang, est mille fois plus utile qu'eux. »

Voilà, plus ou moins, de quoi nous devisâmes ensemble.

XXXIV

Dans la première semaine de mars, on trouva le pont à nouveau endommagé. Cette fois, le travail de démolition se situait entièrement au-dessous du niveau des eaux et le dommage était très inquiétant. Plusieurs blocs de pierre avaient été arrachés aux pieds de l'arche principale, ce qui, disait-on, pouvait menacer toute la partie centrale de l'ouvrage s'il n'était pas immédiatement réparé.

Suspendus à des cordes au-dessus des eaux glacées, les constructeurs s'efforçaient de combler les vides laissés par les pierres enlevées. C'était une tâche très ardue, à la limite du réalisable, car les blocs devaient être maintenant ajustés sans mortier. En vérité, ce travail de réparation n'aurait dû être entrepris qu'après la baisse des eaux, de manière à permettre l'utilisation de ciment. Mais, s'il était renvoyé jusque-là, les eaux risquaient d'approfondir encore plus la trouée, ce qui pouvait provoquer une catastrophe. A l'instar de badauds penchés avec curiosité sur les plaies d'un blessé, des silhouettes nouvelles, accourues dès qu'elles avaient été mises au courant, allaient et venaient toute la journéesur les lieux du sinistre. Le bruit courait qu'on projetait d'essayer de nouvelles sortes de liants composés d'un mélange de laine, de goudron et de blancs d'œufs.

Ce nouveau dommage suscita une tempête de rumeurs et de mauvais pressentiments. Les gens venaient de loin pour voir de leurs yeux le pont maudit qui avait attiré sur lui la colère des fées des eaux. L'invisibilité de la partie atteinte rendait la dégradation encore plus effrayante.

En même temps que les voyageurs curieux apparurent une multitude de rhapsodes dont certains revenaient d'une guerre interrompue, quelque part dans les principautés du Nord, tandis que d'autres visitaient ces lieux pour la première fois. Ces derniers s'étaient installés à *l'Auberge des Deux Robert* et, chaque soir, d'une voix frémissante, ils chantaient d'anciennes ballades.

On me dit que l'une d'elles contait l'histoire de trois frères maçons et de l'épouse du plus jeune d'entre eux, emmurée dans un château qui se construisait le jour et s'effondrait la nuit. Je me souvins du glaneur de

contes et légendes, et je ne sais ce qui me poussa à me rendre à *l'Auberge des Deux Robert* pour entendre cette ballade de mes propres oreilles.

C'était une journée humide. Durant toute la matinée, il était tombé une de ces fines et délicates giboulées de mars. La route était parsemée de flaques d'eau, et je ne pouvais chasser de mon esprit les yeux liquides du glaneur de contes disparu.

A peine eus-je entendu les premiers vers de la ballade, je me persuadai qu'il avait eu une part dans son élaboration. La ballade avait été modifiée. Ce n'étaient plus trois frères qui construisaient le mur d'un château, mais des dizaines de maçons qui bâtissaient un pont.

Tout le travail accompli durant le jour était jeté bas, la nuit, par les esprits des eaux. Le pont demandait un sacrifice. « Que vienne quelqu'un qui consente à se sacrifier auxpieds du pont, chantaient les rhapsodes. Qu'il se sacrifie pour le bien des milliers de voyageurs qui passeront sur ce pont en hiver et en été, sous la pluie et dans la tempête, allant vers la joie ou le malheur, infinie multitude humaine qui défilera dans les siècles à venir... »

- Tu entends cette nouvelle version de la ballade ? me demanda le patron de l'auberge. L'ancienne était plus belle.

Je ne savais quoi lui répondre. Le rhapsode chantait d'une voix frémissante :

Que tremble aussi ce pont

Comme je tremble en ce mur !

- J'ai entendu dire hier que ce pont, en effet, est parcouru en permanence d'un léger tremblement, reprit l'aubergiste.

J'acquiesçai de la tête. L'idée que le glaneur de contes s'entendait en ponts peut-être tout autant que le constructeur lui-même me traversa l'esprit comme un éclair.

Je m'en revins, accablé de tristesse. Au loin, dans le crépuscule tombant, le pont semblait violacé. « Même s'il est arrosé mille fois de sang... », avait dit le constructeur.

La ballade, c'était clair, ne laissait présager que du sang.

Durant tout le chemin, je ne pensai qu'au sacrifice à venir. Tout s'emmêlait dans mon esprit. Le sacrifié viendrait-il de lui-même au pont, comme l'avait fait l'épouse du frère cadet, ou tomberait-il dans un piège ? Qui serait-ce ? Quelle raison aurait-il de mourir ou d'être mis à mort ? L'ancienne ballade s'enchevêtrait dans ma tête avec la nouvelle comme deux branches que l'on cherche vainement à greffer l'une sur l'autre. Que se produirait-il la nuit d'avant dans la maison du sacrifié ? Et quelle serait la raison pour laquelle il se mettrait en route par une nuit sans lune, comme disait la ballade, afin d'aller vers la mort ?

« Personne ne viendra, fis-je presque à haute voix. Ce glaneur de contes n'est qu'un fou. » Mais, au tréfonds de moi-même, je redoutais que quelqu'un ne vînt. Il viendraitlentement, à pas légers, dans les ténèbres, pour poser sa tête sur l'autel. Qui es-tu, toi qui viendras ? me dis-je. Et pourquoi viendras-tu ?

XXXV

Quelques voyageurs descendus pour la nuit à l'Auberge des Deux Robert apportèrent des nouvelles inquiétantes. Les Turcs avaient finalement contraint Byzance à leur remettre dans les prochains mois leur part de la base de Vlorë, c'est-à-dire la moitié. Ce qu'ils avaient longuement et vainement demandé à Aranit Comnène, ils étaient parvenus à l'arracher à l'Empire vieillissant. En sorte que, si ces nouvelles sinistres étaient vraies, Aranit Comnène serait désormais le partenaire du tigre royal turc. Et il était facile d'imaginer comment on pouvait vivre dans la même cage avec un tigre.

La nouvelle ébranla tout le monde et notre seigneur en particulier. Aranit, disait-on, avait envoyé des lettres à tous les princes albanais et l'état de guerre avait été proclamé à Vlorë. La seule consolation, pour l'heure, résidait dans l'espoir que ces nouvelles ne fussent peut-être que des rumeurs sans fondement, ou tout au moins exagérées.

XXXVI

Mars égrenait ses jours comme autant de glaçons. De mémoire d'homme, on ne se souvenait pas d'une find'hiver aussi rude. Les nouvelles à propos de la base d'Oricum, à Vlorë, étaient vraies. La décision de Byzance de livrer sa part à l'empire turc fut publiée par décret spécial dans les capitales des deux empires : Constantinople et Brousse.

La nouvelle suscita partout une profonde consternation. Les cours d'Europe, disait-on, ne pouvaient croire que la Byzance millénaire eût pu consentir à une telle humiliation. Certains justifiaient son acte en soutenant que c'était pour elle la seule manière d'échapper pour le moment au monstre turc. Pour le moment... Mais plus tard ?

De Vlorë on apprit que les préparatifs d'évacuation des bâtiments de guerre byzantins, ainsi que des arsenaux, avaient commencé. Apparemment, la base allait être évacuée sans tarder. La garnison scandinave aussi se préparait à céder la place à la garnison turque.

Et comme si ces nuages noirs ne suffisaient pas, les rhapsodes, à *l'Auberge des Deux Robert,* continuaient de chanter le sacrifice propitiatoire qui se devait d'avoir lieu au pont.

Les travaux se poursuivaient avec la même fièvre. Depuis que j'avais entendu la dernière ballade où l'emmuré, maudissant le pont, le vouait à un tremblement éternel, j'avais l'impression qu'il s'était vraiment mis à trembler.

XXXVII

Pendant plusieurs jours, sur la route menant vers l'Ouest passèrent des chariots chargés de fûts de bitume. Le passeur les transportait sur l'autre bord en injuriant et maudissant les portefaix, le goudron et le monde entier.

On avait besoin d'urgence, disait-on, de goudron à la base de Vlorë. Il en était toujours ainsi : quand on voyait transporter en hâte du goudron sur les routes, on pouvait être sûr que le sang allait couler.

Autour de nous, je veux dire dans tout ce qui entourait la construction de ce pont maudit, prenait corps un sombre pressentiment. Tous étaient comme dans l'expectative. *Maintenant*, les rhapsodes des *Deux Robert* n'étaient pas seuls à émettre les plus sombres prédictions. Non, à présent, on en parlait partout et, ce qui était le plus étrange, on évoquait ce sacrifice propitiatoire le plus naturellement du monde, comme on aurait parlé de la pluie et du beau temps. Le sacrifice qui, jusqu'à la veille, avait été une vérité de ballades, avait brusquement échappé à leur cadre rigide pour fondre et tournoyer maintenant parmi nous, vivant, au même titre que les autres éléments de notre existence.

Dans les rues, les maisons, les auberges, le long de la grand-route, on discutait de l'indemnité que les constructeurs des ponts et chaussées entendaient verser à la famille de celui ou celle qui accepterait de se sacrifier au pied du pont. Je ne pouvais me faire à ce revirement. Jusqu'à hier, ils s'étaient montrés durs et menaçants, et subitement ils s'étaient adoucis. On parlait partout du magot que recevrait la famille de l'emmuré, et l'on disait même qu'outre cette somme versée en monnaie sonnante, elle percevrait pendant longtemps une part des droits de péage, à l'instar de ceux qui en avaient financé la construction. D'autres avaient des détails encore plus étranges à raconter. Les indemnités que toucheraient les membres de la famille de la victime avaient, paraît-il, été minutieusement étudiées, et toutes les possibilités envisagées. On avait ainsi tout prévu, depuis le cas où la victime propitiatoire serait seule au monde, sans feu ni lieu, jusqu'à l'éventualité contraire, celle où le supplicié serait marié, doté de parents et d'uneribambelle d'enfants. On avait tout envisagé, la situation d'un

malheureux sans progéniture (dans ce cas, faute d'héritiers, le versement d'une indemnité n'étant plus justifié, une somme serait allouée à la construction, au pied du pont, d'une chapelle dédiée à l'emmuré) aussi bien que celle d'un homme de peine qui se verrait offrir à la fois la première et la dernière occasion de posséder un bien à léguer aux siens, à l'instar d'un pré ou d'un moulin laissés en héritage, encore qu'il dût pour cela convertir en bien sa propre mort. Les cas envisagés étaient, disait-on, si nombreux qu'ils comprenaient même le sacrifice de gens fortunés qui consentaient à ce supplice par jeu, par dégoût de la vie, voire simplement par vaine gloriole. En pareils cas, si le futur emmuré refusait l'indemnité, celle-ci serait affectée à l'érection d'une statue ou d'une stèle commémorative, toujours au pied du pont. Ces modalités, indiquait-on, avaient été couchées sur le papier et dûment scellées, en sorte que celui qui avait l'intention de s'offrir en holocauste pouvait en prendre connaissance à l'avance.

Tout cela me faisait l'effet d'un rêve étrange. C'étaient des choses dont nous n'avions jamais entendu parler, une sorte de mort sur devis, à forfait ou intérêt progressif. J'en avais parfois le vertige et perdais tous repères. Je me remémorai les propos de leur délégation auprès de notre seigneur, les dires du glaneur de contes et du constructeur de ponts, je m'efforçai d'établir un lien entre eux, mais plus je me creusais la cervelle, plus je m'embourbais. Cette affaire de tarification du sacrifice venait tout embrouiller.

Parfois je me disais : peut-être sont-ce là les signes de cet ordre nouveau dont m'a parlé le constructeur au cours de notre mémorable entretien. L'embrouillamini de ses propos était comme truffé de clauses d'accords, de décomptes, de changes de monnaies, de taux d'intérêt - de taux d'intérêt par-dessus tout. Laissant de côté la mort même.

XXXVIII

Il pesait sur moi d'un poids funeste. J'étais écrasé sous ses piles de pierre. Une de ses arches surplombait mon ventre, l'autre, ma gorge ; je cherchais à y échapper, mais en vain. Le seul mouvement que j'arrivais à faire se réduisait à un léger, très léger tremblement... Ah oui ! me dis-je, c'est là le tremblement éternel qu'évoquait la ballade. Je sentais un cri monter à ma gorge. Il tentait de jaillir en soulevant l'arche de pierre. Mais elle le comprimait, tout comme elle m'empêchait de bouger. Ce supplice dura longtemps. Puis, je ne sais comment, quelque chose se libéra au-dedans de moi et je réussis à remuer. Mais, au même moment, fermant les yeux d'effroi, je sentis les piles du pont s'écrouler sur mon corps.

Je me réveillai en nage. Dans ma chambre régnait une chaleur moite. Je me levai pour aller ouvrir la croisée. Dehors soufflait un vent d'orage tiède. On devinait, sans le voir, que le ciel était de poix. Quelques éclairs muets lacérèrent çà et là son dais étouffant.

« Mon Dieu ! » dis-je à haute voix, et je me recouchai, mais sans parvenir à retrouver le sommeil. Quelques idées indolentes, comme sortant péniblement de leur léthargie hivernale, et enveloppées d'une clarté mensongère, se mouvaient quelque part au-dedans de moi. Je ne sais combien de temps je demeurai ainsi immobile. Lorsque, finalement, je rouvris les yeux, l'aube s'était levée. Quelqu'un frappait à la porte d'entrée. Le bruit du heurtoir semblait empreint d'inquiétude. Le ciel était couvert, mais pas aussi noir que je l'avais imaginé. Le printemps, me dis-je, survient sans préavis, plein d'allant.

Sur le seuil se trouvaient deux villageois de mes voisins, le visage ravagé. Ils avaient les yeux troubles, rougis sur les bords.

- Qu'est-ce qu'il y a ? leur demandai-je. Qu'est-ce qui vous arrive ?

Ils levèrent les mains, les portèrent à leur gorge comme s'ils voulaient en extirper les mots.

- Au pont, Gjon... sous la première arche... on a emmuré Murrash Zenebishe !

– Non !...

Je fus incapable d'en dire davantage, ou même de penser quoi que ce fût. Mais eux qui avaient, semblait-il, déjà cessé de penser avant moi, attendaient justement de moi quelque secours. Peu après, tandis que nous nous dirigions vers le pont, je tentai de me ressaisir. Mais, plus qu'une marche, c'était un ondoiement, comme le flottement de trois loques, moi au milieu, que le vent emportait à son gré.

Je connaissais Murrash Zenebishe. On aurait eu du mal à trouver parmi les hommes ordinaires quelqu'un de moins singulier que lui. Son aspect, sa taille, sa vie même étaient communs jusqu'à la caricature. Je ne pouvais me faire à l'idée que lui fût échu le destin extraordinaire d'être emmuré. Plus j'y songeais, plus ce me semblait un mauvais tour de la raison. C'était plus que devenir un grand chef, une statue... Tout était allé trop loin... Entre lui et nous s'était infiltré le mortier de la légende.

A distance, on distinguait un petit groupe au pied du pont, près d'une des arches latérales, celle de droite dans le sens du courant ; c'était là que devait se trouver l'emmuré.

En m'approchant de l'endroit, je m'efforçais, je ne sais pourquoi, de me remémorer le visage banal de Murrash Zenebishe. Seigneur, il échappait déjà à mon imagination ! Il flottait comme entre deux eaux, avec une sorte de sourire désarticulé, étranger.

Le petit groupe s'écarta en silence pour me faire place. Nul ne me salua. Ils restaient plantés, là, droits comme des cierges, et semblaient étrangement petits sur l'arrière-plan formé par le pont qui recourbait une arche, sévère et froide, au-dessus d'eux.

- Le voici, me dit une voix étouffée.

Il était là, blanc comme un masque, badigeonné de chaux ; l'on ne distinguait plus que son visage, son cou et une partie de sa poitrine. Le reste du corps, les bras, les jambes, se fondaient dans le mur.

Je ne parvenais pas à détacher mes yeux de l'emmuré. Partout se voyaient des traces de mortier frais.

Un pan de maçonnerie avait été ajouté pour envelopper la victime (un corps emmuré dans les piles mêmes du pont en affaiblit la solidité, avait dit le glaneur de contes). Deux madriers fixés au-dessous du mort servaient de fondation au pan ajouté.

Renflé, on eût dit le mur enceint, et même pire : déjà saisi par les poussées de l'enfantement. L'emmuré semblait avoir grandi dans la pierre. Ses racines, son ventre, ses jambes, son tronc étaient à l'intérieur. Seule émergeait encore une petite partie de son corps.

Une muraille qui cherche à engloutir un être humain dans ses entrailles, avait dit le glaneur de légendes. Des visions troubles et perverses m'assaillaient. Le mur paraissait vraiment enceint... Sauf que le sens de la gestation était chamboulé... Ce ventre n'était pas censé donner le jour à un enfant, mais à renfermer un être humain... Mais c'était davantage encore qu'un processus inversé. Ç'aurait pu être le cas si, contrairement au chérubin qui accède à la lumière, l'être enfoui dans les ténèbres se fût progressivement contracté, rabougri, ratatiné, jusqu'à réintégrer l'embryon et, finalement, être réduit à rien... Mais il ne s'agissait même pas de cela. Tout était dévié, transgressé, y compris cette dénaturation même.

- Quand ? interrogea la voix éteinte d'un nouvel arrivant.

- Peu après minuit.

- Il a beaucoup souffert ?

- Non, pas du tout.

Je perçus près de moi un sanglot. Je remarquai alors la présence de sa femme. Le visage gonflé par les larmes, elle tenait dans ses bras un nourrisson d'un an au plus, qui demandait à téter. Sans se soucier des hommes présents, elle avait sorti un sein gonflé de lait. Ses larmes tombaient sur ce gros sein blanc et lorsque le mamelon échappait aux lèvres de l'enfant, elles se mêlaient aux gouttes de lait.

- Il était très tranquille, expliqua quelqu'un à l'un des secrétaires du comte, venu aux nouvelles. Il s'est assuré une nouvelle fois des conditions de l'accord, puis...

Un maçon qui se trouvait à proximité aspergea l'emmuré de lait de chaux. Le liquide blanchâtre dégoulina de ses cheveux raidis jusque sous son front, donna à ses yeux béants un éclat soudain qui s'éteignit aussitôt, défigura par endroits ses traits, puis ruissela sur son cou et se perdit dans le mur.

- Pourquoi l' asperge-t-on ? s'enquit une voix timide, mais nul ne répondit.

Apparemment, on l'humidifiait ainsi de temps à autre, car le maçon, après avoir vidé son seau sur la victime, alla le remplir à nouveau de lait de chaux à un tonneau.

Les sanglots de la femme, un moment interrompus, reprirent de plus belle.

- Il ne s'est ouvert de son projet à personne ? lui demandai-je à voix basse.

Elle fit non de la tête et ajouta dans un murmure :

- Non, à personne.

Alors seulement je remarquai les autres membres de sa famille qui l'entouraient. Il y avait là le père et la mère de l'emmuré, ainsi que ses deux frères avec leurs épouses. Leurs visages étaient figés comme s'ils avaient été eux aussi aspergés de ce lait d'éternité.

- Personne, répéta la femme, mais je ne pouvais plus supporter le spectacle de ses yeux si gonflés de larmes.

Le secrétaire du comte lui posa à son tour une question à laquelle elle répondit brièvement. Puis il se tourna vers moi pour me souffler quelque chose, mais j'avais le regard rivé sur l'emmuré, sur la petite anfractuosité qui s'était formée à la base de son cou, là où...

A ce moment, le maçon, son seau à la main, aspergea de nouveau la victime, et la chaux se mit à ruisseler sur son front, ralluma un moment ses yeux avant de les éteindre derechef, blanche, hautaine, aveugle et aride, puis dégoulina sur son cou, se hâtant de blanchir justement l'endroit dont je ne parvenais pas à détacher mes yeux.

Le nourrisson avait à nouveau laissé échapper le mamelon de ses lèvres et protestait. Je demandai à la mère s'ils avaient été dans la gêne.

- Non, dit-elle. Ces derniers temps, il gagnait assez.

Ces derniers temps, songeai-je. Comme beaucoup de gens de la région, il travaillait au pont et devait toucher un salaire médiocre, à l'image du reste de son existence.

Un autre homme de la maison du comte était arrivé et j'entendis près de moi murmurer les mêmes mots :

- Quand ?

- Peu après minuit.

J'avais l'impression que ces gens resteraient plantés là dans cette attitude figée, et que les mots prononcés par les nouveaux arrivants se répéteraient ainsi jusqu'à la fin des temps.

Par moments, on entendait les mots "frérot, frérot", prononcés par sa sœur. La mère, elle, laissait échapper un sanglot encore plus étouffé. Une fois seulement, elle dit : "On t'a tué, mon fils", puis, au bout d'un instant, elle ajouta : "... comme si tu avais été en trop pour ta mère."

En aucun cas je n'aurais eu le courage d'interrompre les pleurs d'une mère, mais les mots "On t'a tué, mon fils", me remplirent de perplexité.

- Se peut-il qu'on l'ait tué ? lui demandai-je à voix basse. Et pourquoi ?

Elle essuya ses larmes.

- Pourquoi ? Comment le saurais-je ? Sûrement pour rien. Parce qu'il faisait de l'ombre sur la terre.

- Ces derniers jours, il était très abattu, reprit la femme contre mon épaule ; il semblait tourmenté, en proie à quelque angoisse.

- Et hier soir ?

- Surtout hier soir.

A nouveau mes yeux se fixèrent sur l'emmuré, sur la petite anfractuosité à la base de son cou, comme si quelque chose devait apparaître là, en ce

point précis, une ombre... une... je ne saurais comment dire. Mais le maçon, de son geste machinal, déversa à nouveau son lait de chaux sur l'emmuré. L'eau blanche, vraie liqueur de légende, ruissela sur lui.

- Surtout hier soir, répéta la femme. Vers minuit, j'ai eu l'impression qu'il bougeait à côté de moi. Et à l'aube, quand je me suis réveillée, il n'était plus là.

Son sein ayant encore échappé à l'enfant, le lait coula sur le sol, mais elle avait l'air de ne pas s'en soucier.

- Vous aviez des besoins d'argent ? lui redemanda quelqu'un.

- Oh, vous savez ! fit la femme. Comme tout le monde.

Les parents du mort se tenaient toujours là, agglutinés en petit groupe silencieux. On entendit le tintement du seau que l'homme remplissait de lait de chaux au tonneau. J'étais ahuri. Je n'aurais pas du tout été surpris de le voir maintenant nous en asperger tous.

XXXIX

Ce jour-là et le lendemain, je ne cessai d'être obsédé par cette vision. J'avais l'impression que les yeux ouverts de l'emmuré, figés sous la mince couche de chaux, m'apparaîtraient sur n'importe quelle surface de mur autour de moi. Les murs en général m'épouvantaient, et je m'efforçais autant que je pouvais - en vain, bien sûr - de ne point les regarder. C'est alors seulement que je compris la grande et puissante place que les murs occupent dans notre vie. On ne peut pas plus leur échapper qu'à sa propre conscience. J'avais beau sortir du monastère, dehors, que ce fût près ou loin, toujours je rencontrais des murs.

A force d'échafauder des hypothèses, je sentais mon cerveau sur le point d'éclater. Si réellement, comme tous le disaient, il était venu s'offrir volontairement en holocauste, quel avait été le vrai motif de son acte ? La volonté d'assurer à sa femme et à son enfant une vie aisée grâce à la grosse somme que verserait la société ? Je l'aurais cru de tout autre, mais pas de cet homme simple qu'était Murrash Zenebishe. Je me disais parfois qu'il avait peut-être décidé de se donner la mort pour échapper à la discorde familiale (on n'imagine pas l'enfer que peuvent créer des belles-sœurs vivant sous le même toit), mais, en l'occurrence, cela non plus n'était guère fondé. On n'avait jamais entendu jaser sur la famille de Zenebishe. A d'autres moments, je me demandais si, quelle qu'eût été l'origine de son sacrifice, il s'était ouvert de son projet à sa femme. Et, dans l'affirmative, l'avait-elle approuvé ? Ce n'était pas pensable. D'autres fois encore, je me disais qu'il n'aimait peut-être pas sa femme. Il sortait de temps à autre, la nuit, sans qu'elle sût où il allait. Il lui était arrivé d'en éprouver de la jalousie.

Je sentais bien que c'était une odieuse manière d'interpréter les choses, mais, bien que j'en fusse conscient, je ne l'avais pas moins empruntée au glaneur de contes et légendes. J'avais beau m'efforcer d'y échapper, comme je le faisais pour les murs, ces idées m'obsédaient.

Il sortait parfois la nuit... Sa femme disait-elle la vérité ? Est-ce que tous disaient la vérité ? Moi aussi, comme les autres, je les aurais bien crus, mais cet endroit, à la base du cou de l'emmuré, ce détail, à la jonction du cou et

de la poitrine, bouleversait tout. A trois reprises, j'avais scruté ce point de son corps, car, les trois fois, j'avais eu l'impression que, sous la couche de chaux, avait commencé à se former une tache d'un rouge pâle, très pâle. Mais, les trois fois, l'homme muni de son seau avait aspergé l'emmuré avant que mes yeux n'eussent discerné une tache rouge bien nette.

Ça suffit ! me dis-je. Toutes ces rumeurs n'étaient qu'affabulation et mensonge. Il s'agissait d'un crime et de rien d'autre. Murrash Zenebishe avait été assassiné. C'est sa mère qui avait prononcé la première le mot assassinat. Ils l'ont assassiné pour rien... Parce qu'il faisait de l'ombre sur la terre... On l'avait tué de sang-froid, peu après minuit, puis on l'avait emmuré. Sa blessure, ou une de ses blessures, se situait à la jointure du cou et de la poitrine, et cet homme l'aspergeait de chaux de temps à autre justement pour couvrir un dernier épanchement de sang possible. Il s'agissait bien d'un meurtre commis par les constructeurs.

Mais comment Murrash Zenebishe s'était-il retrouvé de nuit au pont ? Je formulai cette question à voix haute, car j'avais la satisfaction de pouvoir y répondre clairement. Il sortait parfois la nuit... Alors, il faut que nous accomplissions nous-mêmes le meurtre... Ce jour-là, chez le comte, les constructeurs avaient laissé échapper ces mots-là. Et le comte, refusant de se mêler de cette ténébreuse affaire, s'en était lavé les mains comme Ponce Pilate. Assurément, le sort de Murrash Zenebishe avait été scellé à ce moment-là.Les terrestres avaient découvert que les aquatiques payaient quelqu'un pour démolir nuitamment une partie du pont. Cet homme n'était autre que le modeste Murrash Zenebishe. Par trois fois, il avait accompli sa besogne sans se faire pincer. La quatrième, on l'avait pris sur le fait et on l'avait tué. Ces derniers temps, il était très abattu, en proie à l'angoisse... Et la veille au soir ? Surtout la veille... Oui, il avait senti que le cercle se resserrait autour de lui. Partout les rhapsodes chantaient sa mort. Il ne lui restait qu'une issue : cesser son travail de sape. Mais, apparemment, les hommes de « Bacs et Radeaux » ne s'étaient pas résignés à voir annuler le contrat. L'ayant pris dans leurs rets, ils ne le laissaient plus en sortir. Deux seuls partis s'offraient à lui : fuir, ou persévérer dans la voie fatale. Apparemment, il avait choisi le second... Ainsi donc, il éprouvait comme une angoisse. Et la veille ? Surtout la veille. Peut-être était-ce la dernière obligation qu'il avait assumée envers les gens des eaux ? Il était sorti comme les autres fois, vers minuit. Il s'était immergé loin du pont et s'en

était approché à la nage, en s'efforçant de ne point faire de bruit. La nuit était sombre, sans lune. Puis il s'était passé là quelque chose que l'on ne saurait jamais. On ignorait tout des circonstances de sa capture et de sa mise à mort. L'avait-on tué aussitôt ou l'avait-on d'abord soumis à interrogatoire ? L' avait-on menacé ou au contraire l' avait-on pris par la douceur, en le rassurant, en faisant miroiter à ses yeux la forte indemnité que recevrait sa femme ? Ou bien peut-être les choses ne s'étaient-elles pas du tout passées ainsi ? Il n'y avait eu ni paroles de menace ni propos doucereux, on l'avait tout simplement tué en silence et tout avait été consommé sans mots, là, sous la première arche. Au fond, c'était l'exécution d'un meurtre qui planait dans l'air depuis longtemps. Nous étions tous éclaboussés par le sang qui en avait jailli, et les cris d'horreur qu'il aurait dû susciter étaient déjà éteints.

Le long duel entre aquatiques et terrestres s'était soldé par la victoire de ces derniers. « Ne cherchez pas à nous nuire, car vous trouverez la mort. » C'était ce cri qui montait de la première arche du pont.

J'étais convaincu de tout cela. Et pourtant, mon cerveau refusait jusqu'au bout de s'y résoudre, continuant d'élaborer en silence une suite sans fin d'hypothèses.

S'il en était bien ainsi, ce que j'étais enclin à croire, on pouvait alors se demander si la femme de Murrash Zenebishe était au courant du contrat passé avec « Bacs et Radeaux » pour ce travail de sape et, dans l'affirmative, quelle attitude elle avait adoptée. Mais, avant cela, se reposait la question : qu'est-ce qui avait poussé Murrash Zenebishe à s'entendre avec « Bacs et Radeaux » ? Le besoin d'argent ? Il touchait un bon salaire. Et ses frères, maçons eux aussi, gagnaient autant que lui.

Je sentais toutes ces idées s'entremêler dans ma tête. J'avais conscience de m'être engagé dans un dédale dont je ne pouvais absolument plus sortir. Je revenais à mon point de départ et tournais en rond autour de ce point. Sa femme l'avait-elle poussé à agir, ou, au contraire, l'avait-elle retenu ? Aucune de ces deux éventualités n'était à exclure. Peut-être rêvait-elle d'une vie meilleure, de s'habiller mieux que ses belles-soeurs, d'acquérir quelques parures. Mais elle pouvait aussi bien avoir dit à son mari : que ferions-nous de cet argent maudit ? Heureusement, nous ne manquons de rien... Il sortait parfois la nuit... A plus d'une reprise, elle s'était même montrée jalouse. Et si vraiment il avait voulu cet argent pour le dépenser avec une autre

femme ? Il sortait la nuit... A cela, il pouvait y avoir deux motifs : ou bien il allait perpétrer son travail de démolition, ou bien il rejoignait une autre femme - à moins qu'il ne fit les deux à la fois. Il était plus vraisemblable qu'une autre femme, plutôt que les vicissitudes de sa vie quotidienne, l'avait poussé à se mettre ainsi en danger...Ainsi donc, sa femme était jalouse ? Il avait peut-être justifié ses sorties par sa besogne au pont (pour autant qu'il lui en eût révélé le secret) sans pour cela dissiper ses soupçons. Peut-être aussi l'avait-elle suivi, par une de ces nuits-là, et, ayant découvert son autre secret, dans sa fureur (ou de sang-froid, peut-on savoir ?), l'avait-elle dénoncé aux constructeurs.

Quoi qu'il en fût, de quelque manière que les choses se fussent passées, il demeurait que les maîtres du pont avaient tué de sang-froid Murrash Zenebishe et l'avaient ensuite emmuré. Le crime n'avait qu'un mobile : répandre la terreur.

Ils avaient tout bien calculé. Ils avaient sûrement étudié avec soin toutes les manières possibles de justifier ce forfait. Ils s'étaient attelés à cette tâche alors que ni le pont ni même ses plans n'existaient encore, en envoyant un homme qui avait fait semblant d'être atteint d'épilepsie sur la rive même de l'Ouyane maudite. Il n'y avait alors ni pont, ni projet, seulement ce mal. Il avait frayé le chemin. Il était naturel que la mort lui eût emboîté le pas.

Dans leur duel farouche, les deux adversaires s'étaient servi de l'antique légende. Les premiers, à travers elle, avaient fomenté la destruction du pont. Les seconds, par le même moyen, avaient préparé le meurtre.

Dans mon esprit harassé, je sentais tout à la fois un grand vide et une clarté accablante. Je me dis que, comme toutes les affaires de ce monde, cette histoire-là aussi était à la fois plus simple et plus compliquée qu'on ne l'imaginait... Des gens étaient venus de loin, certains par voies navigables, d'autres à travers les steppes, pour accomplir sous nos yeux un acte dont, ainsi qu'en jugeait le glaneur de coutumes qui les accompagnait, on n'aurait encore su dire en quoi il consistait vraiment : dans un travail de construction ou dans un meurtre. De fait, on ne pouvait encore pronostiquer lequel de ces deux actes laisserait leplus longtemps sa marque sur cette terre, et lequel serait effacé le premier par les ans. Plus tard seulement, on découvrirait lequel aurait été essentiel dans l'édification de l'ouvrage, le travail même de

construction ou bien le meurtre, lequel n'aurait en somme fourni que l'échafaudage de l'autre, et lequel aurait été véritablement fondateur.

A première vue, on aurait cru que les nouveaux arrivants avaient tout calculé, mais ce pouvait n'être qu'une impression superficielle. Peut-être eux-mêmes croyaient-ils édifier un pont alors qu'en fait, comme dans un délire, ils obéissaient à un tout autre ordre dont ils ignoraient l'origine. Et nous tous, envoûtés comme eux, contemplions cela sans être en mesure de bien distinguer ce que nous avions sous les yeux : des arches de pierre, de la chaux ou du sang.

Très-Sainte Vierge, pardonne-nous nos péchés ! priai-je à part moi. Je parvenais à apaiser mon âme, mais mon esprit refusait d'obtempérer. Il se portait avec fougue vers la légende. Cette légende, ces gens l'avaient ressuscitée comme une arme ancienne retrouvée par hasard pour s'entre-déchirer. Malgré tout, il était encore trop tôt pour dire s'ils avaient réussi à la soumettre à leur dessein. Peut-être au contraire était-ce elle qui les avait pris à leur propre piège, avait dérangé leur cerveau pour les inciter ensuite à ce jeu sanglant ?

XL

On ne parla, ces jours-là, que du supplice de Murrash Zenebishe. On racontait les choses les plus incroyables, on faisait courir les bruits les plus insensés, on répétait lesdernières paroles qu'il était censé avoir prononcées, la volonté qu'il avait exprimée de garder ses yeux dehors, pour qu'il lui fût permis de voir son enfant (certains disaient le pont au lieu de l'enfant, et d'autres liaient ses dernières volontés non seulement à sa famille, mais au sens du devoir, aux divinités, voire à la principauté), etc .

Sur un banc de sable, près de la première arche où se trouvait l'emmuré, se rassemblait en permanence une petite foule. Du matin au soir, des sentinelles détachées par le comte y montaient la garde tandis que l'enquêteur chargé d'élucider l'affaire, après avoir tourné autour, venait toujours à un moment ou à un autre se camper devant l'emmuré. Le visage du mort, masque de craie blafard, n'avait subi aucune altération depuis le premier jour. Maintenant que la chaux avait séché et qu'on ne l'aspergeait plus, sa blancheur était devenue insoutenable. Certains disaient que si on le regardait au clair de lune, on risquait de perdre la raison.

Ses proches, ses vieux parents, ses frères avec leurs épouses, et sa jeune veuve avec le nourrisson venaient chaque jour le voir et restaient là des heures entières, debout, silencieux, sous la pluie ou le soleil, le regard rivé sur l'emmuré. Ses yeux grands ouverts, revêtus de leur pellicule de chaux, reflétaient le mutisme, le silence, l'irréversibilité qui sont l'apanage de la mort. Au cours de la première semaine, ses parents vieillirent d'un siècle, et ses frères, leurs épouses et même leurs enfants parurent s'être ridés à jamais. Et lui, appuyé à l'arche du pont comme sur un oreiller de pierre lisse, de derrière le voile crayeux qui le rendait plus lointain qu'un esprit, contemplait le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Quand il y avait moins de monde ou qu'il ne restait plus personne, alors Gjelosh l'idiot s'approchait du lieu du sacrifice. Il demeurait là, interdit, tourmenté de ne point comprendre ce qui s'était produit. Il s'approchait à pas lents de l'emmuré, se glissait à son côté et lui murmuraitd'une voix

étouffée : « Murrash, Murrash », dans l'espoir que l'autre pourrait l'entendre, puis, après avoir répété plusieurs fois ce manège, il s'éloignait, tête basse.

La vieille Aïkoune ne vint là que pour Septime, le jour où, croit-on, le mort fait sa première tentative - la plus désespérée - pour s'arracher aux chaînes de l'au-delà, et elle resta de longues heures devant la première arche, sans mot dire. Ces faits ne trouvaient aucune explication, même dans l'expérience des plus anciens. Les jours passèrent encore, on approchait de la *Quarantaine,* moment où, croit-on, les globes oculaires du mort viennent à éclater, et tous se rendirent alors compte du lourd fardeau qu'un défunt non enterré constituait non seulement pour sa famille, mais pour toute la contrée. C'était quelque chose qui transgressait tout ce que nous connaissons en matière de frontières entre la vie et la mort, qui était à cheval entre les deux, comme un pont, sans pencher davantage d'un côté que de l'autre. Un homme avait été enfoncé dans le non-être tout en laissant sa forme comme un vêtement oublié ici, à la surface.

Des gens, des curieux accourus de villages lointains, des pèlerins qui s'arrêtaient dans les auberges sur la grand-route, de riches étrangers avec leurs épouses, en voyage d'agrément à travers le monde, affluaient de toutes parts pour voir le mort non enterré (ces derniers temps, après la réfection intensive des grands axes routiers, ce genre de tournées était devenu à la mode).

Ils s'arrêtaient devant la première arche, ébahis, pâles comme la cire, dans un bourdonnement de commentaires, conversant dans leurs langues, faisant des signes de la main dont on ne pouvait deviner s'ils bénissaient ou maudissaient l'heure qui les avait conduits à ce pont. Seul face à leur brouhaha, froid, vide, indifférent, calcaire, Murrash Zenebishe semblait comme enveloppé d'un voile de mariée.

C'était le début d'avril. Il faisait beau et, sur le pont, les travaux se poursuivaient avec plus de fougue que jamais. On eût dit que le mort avait un effet stimulant. La deuxième arche était entièrement terminée et on était en train de construire la voûte de la troisième. On ôtait les cintres de l'arche centrale. La boue de l'année précédente, qui avait tout maculé alentour, avait disparu. A présent, les pierres taillées répandaient une fine poussière d'une noble blancheur. Elle avait saupoudré les deux rives de l'Ouyane et parfois, les nuits de pleine lune, elle y miroitait comme dans un rêve.

Dans la clarté lunaire d'une de ces nuits d'avril, en déambulant sur la rive, je tombai par hasard sur le maître d'œuvre. Il y avait longtemps que je ne l'avais vu. Nous échangeâmes quelques propos fort vains, sans contenu, légers comme des plumes tournoyant au gré du vent. Tandis que nous devisions de la sorte, dans un état de quasi-somnolence, j'eus subitement une envie folle de le saisir par le col de sa pèlerine, de le coller au pilier du pont et de lui crier en pleine figure : cet ordre nouveau dont tu me parlas un jour, cet ordre à vous, de banques et d'intérêts, qui devrait soi-disant faire faire au monde un bond d'un millénaire, est lui aussi baigné de sang. Je repensais à cela, et même à la réponse à venir : oui, comme tous les ordres, ô moine ! Mais, comme s'il avait deviné mon bouillonnement intérieur, il leva la tête et, pour la première fois, me regarda droit dans les yeux. C'étaient des yeux que j'avais déjà croisés : couverts de fêlures rayonnantes, comme quand la terre se craquèle, mais plus irrités encore, comme sur le point d'éclater, comme si l'heure de la *Quarantaine* n'était pas venue pour le mort, mais pour lui-même...

XLI

Le printemps était clair comme il l'avait rarement été. La fonte des neiges avait grossi l'Ouyane maudite. Bien que gonflée, ragaillardie, elle ne s'acharna guère contre le pont. Elle paraissait l'ignorer. Elle écumait, battait un moment contre les piles de pierre, sous les pieds du mort, puis, à peine les avait-elle dépassées, elle se calmait, comme si la vue de l'emmuré l'eût rassurée. Seul demeurait, sur ses crêtes froides, un reflet méchant, railleur.

Durant tout le printemps et au début de l'été, les travaux se poursuivirent à un rythme soutenu. La troisième arche fut presque achevée et l'on entreprit la construction, sur le flanc droit, de l'espèce d'œil-de-bœuf qui devait faire office de trop-plein en cas de montée des eaux.

Le pont, sur toute sa longueur, retentissait du bruit des marteaux, des ciseaux des tailleurs de pierre, du grincement des chariots qui y transportaient le dernier mortier.

Au milieu de ce fracas continu et des grondements du fleuve se tenait, toujours aussi calcaire, d'une blancheur non-pareille, Murrash Zenebishe dont personne n'eût su dire si la chair de son visage se décomposait sous son masque de chaux ou si elle s'était figée comme le mortier.

Ses proches continuaient de venir le voir, mais ils écourtaient de plus en plus leurs visites. Quelque temps après l'emmurement, émergeant du trouble extrême où les avait plongés l'étrangeté des faits, ils s'étaient aperçus qu'ils ne l'avaient point pleuré selon la coutume. Ils avaient essayé d'y remédier, mais cela leur avait été impossible. Les sanglots s'arrêtaient dans leur gorge, de même que les mots qui auraient dû accompagner leurs pleurs. Ils tentèrent alors de le faire pleurer par des pleureuses professionnelles, mais elles aussi, bien qu'entraînées à pleurer en toutes circonstances,s'en révélèrent incapables. « Il ne veut pas qu'on le pleure », avaient fini par conclure ses parents.

Un certain temps s'était écoulé depuis la mort de l'emmuré, et ses proches pensaient tantôt que c'était une chance d'avoir sa forme ainsi vivante sous les yeux, tantôt aussi que c'était la plus pesante des malédictions. Au reste,

maintenant, ils ne lui rendaient jamais plus visite ensemble. Sa femme, avec son petit dans les bras, venait seule et s'éloignait dès qu'elle voyait les autres s'approcher. Une sourde querelle, disait-on, avait éclaté entre eux pour le partage de l'indemnité.

Les enquêteurs avaient eux aussi espacé leurs visites. Apparemment, le comte avait d'autres soucis et préférait voir l'instruction close. Cela n'empêchait pas la renommée de Murrash Zenebishe de s'étendre de jour en jour. Dans les principales cités, il était devenu, disait-on, le principal sujet de conversation, et les grandes dames de Durrës, entre autres curiosités saisonnières, s'interrogeaient entre elles à son propos.

Nombreux étaient les visiteurs lointains qui rappliquaient uniquement pour le voir. Ils arrivaient parfois accompagnés de leurs épouses, et certains refaisaient même le voyage. Sans doute était-ce la raison pour laquelle, ces derniers temps, *l'Auberge des Deux Robert* avait doublé ses recettes.

XLII

Le ciel se couvrit. Le comte, accompagné des siens, quittant la montagne où il était allé se reposer, regagna son château. Autour du pont, on entendait jour et nuit le fracasdes marteaux. Les travaux touchaient à leur fin. On terminait l'arc du trop-plein sur le flanc gauche.

Un jour, au début de septembre, la fille du comte vint voir l'emmuré. Je ne l'avais pas rencontrée depuis longtemps. Elle avait grandi. C'était maintenant une jeune femme. Je craignis qu'elle ne pût soutenir la vue de la victime. Or elle la contempla sans trop paraître troublée. Lorsqu'elle s'éloigna sur la berge, frêle et un peu triste, les gens se retournèrent pour la regarder. Ils savaient que cette fille gracile était cause du grand froid qui s'était instauré entre notre seigneur et le puissant pacha turc, devenu depuis peu, hélas, notre voisin.

Peut-être parce qu'elle avait grandi par ces temps troublés qu'avaient constitué les dernières saisons, on n'avait encore fait courir à son sujet aucune histoire de prince charmant qui franchit sept montagnes pour venir voir sa belle, comme c'était souvent le cas pour les jeunes filles de haut lignage. Mais, si on lui avait épargné de tels ragots, on l'avait en revanche gratifiée d'un surnom effrayant qui s'était répandu, je ne sais comment, un peu partout. On l'appelait la « fiancée du Turc ». Je m'étais souvent demandé d'où cet absurde surnom tirait son origine. Il ne se justifiait nullement. Il allait même à l'encontre de la réalité, et pourtant il continuait d'avoir cours. On n'aurait su dire s'il avait été forgé dans une intention bienveillante ou malveillante. Il se situait entre les deux, et c'était probablement pourquoi cette appellation semblait à la fois juste et fausse. La jeune fille n'avait aucunement été mariée à un Turc et, malgré tout, on lui avait appliqué ce sobriquet comme si, dans son cas, l'essentiel avait été la demande en mariage, bien qu'elle eût été rejetée. On l'appelait donc la « fiancée du Turc » pour la seule raison qu'on l'avait là-bas demandée en mariage, qu'on l'y avait convoitée à distance et qu'on lui agitait de loin le noir tchador oriental dont on couvrait le visage des femmes.

Ce surnom me faisait frémir. Pourquoi l'employait-on encore, pourquoi ne s'éteignait-il pas sur-le-champ, puisque les Turcs s'étaient vus éconduits ? Qu'était-ce que cette menace prolongée, cette demande en mariage qui planait encore dans l'air ? Je me disais parfois : c'est un surnom de hasard, plus risible qu'effrayant, il ne mérite pas que j'y repense encore, mais, un moment plus tard, les doutes m'assaillaient à nouveau. Et si tout cela débordait le destin de la jeune comtesse ? Si l'opinion générale avait confusément, obscurément pressenti ce que serait là le destin de toutes les filles d'Arberie ? Ce surnom épouvantable n'avait pu naître, et encore moins survivre, sans motif profond.

Telles étaient les pensées qui hantaient mon esprit et je me disais : Ah, si cette pauvre petite, si délicate, presque diaphane, savait à quoi je songe tandis qu'elle se promène, accompagnée de sa gouvernante, sur la berge !

XLIII

Partout on observait une certaine précipitation : dans les travaux sur l'Ouyane, dans l'allure des messagers, et jusque dans le départ des cigognes qui, après avoir becqueté une dernière fois les poutres du pont, semblaient pressées d'entreprendre leur lointain périple, celui qu'aucun cours d'eau ni aucun pont ne devait interrompre.

Les nouvelles en provenance de la base d'Oricum portaient aussi le même sceau : rassemblées à la hâte, elles étaient contradictoires. Le vieux Comnène, disait-on, était mort, mais, à cause de la situation créée à la base, son trépas était gardé secret. On chuchotait aussi une fouled'autres choses. On disait, par exemple, que le grand sultan turc s'était retiré dans les profondeurs de l'Asie mineure pour méditer dans la solitude. Peut-être était-ce pour cela que les Turcs paraissaient s'être assoupis.

Ils ne donnaient plus aucun signe de vie. Un jour, seulement, c'était en fin de semaine, on aperçut à nouveau un derviche qui cheminait à travers la plaine glacée, seul, battu par les vents. Il allait nu-pieds, comme tous les derviches errants, couvert de poussière au point que ses haillons se confondaient presque avec ses cheveux. Il s'était arrêté sur le banc de sable devant la première arche du pont et, se prosternant devant l'emmuré, d'une voix profonde, empreinte d'une grande tristesse, il s'était mis à psalmodier une prière islamique. Puis il était reparti pour on ne savait où, à travers la grande plaine.

XLIV

Quelques jours avant l'achèvement des travaux, l'un des deux contremaîtres, plus précisément le replet, fut atteint d'une maladie rare et répugnante : il perdait tous les poils de son corps. On l'enferma dans une baraque et l'on s'efforça de garder le secret sur sa maladie, mais il ne fut pas possible de la dissimuler. Partout les gens jasaient, certains d'un air peiné, d'autres en se moquant. Comme lui, les loups aussi se dépoilent en été, disaient ceux-ci. Gjelosh l'idiot tournicotait toute la journée autour de la cabane, plaquait son œil contre les interstices pour distinguer quelque chose, recommençait son manège de l'autre côté et hochait la tête comme s'il avait compris de quoi il retournait. La vieille Aïkoune dit que ce n'était là que ledébut du châtiment de Dieu. Selon elle, ceux qui avaient entrepris ce travail maudit perdraient d'abord leurs poils, puis leurs yeux, puis leur nez et leurs oreilles, et finiraient par voir tomber leur chair en morceaux.

Cependant, les constructeurs, toujours pressés, escaladant de jour et de nuit les croisillons des échafaudages, surgirent de partout comme des cafards avec leurs auges, leurs grattoirs, leurs truelles. Manifestement, ils s'attelaient à présent au revêtement du parapet, car à la différence des blocs des arches et des piles, il était fait d'une pierre calcaire, donc aisément friable, ce pour quoi on la surnommait pierre-femme. On racontait que dans certains édifices où elle était utilisée depuis très longtemps, elle exsudait un liquide blanchâtre analogue à du lait, comme un sein maternel.

XLV

Un beau matin du mois de Saint Mitër, le pont sur l'Ouyane maudite, qui nous avait durant ces deux années apporté plus de soucis que la caillasse et les billots charriés par la rivière elle-même, se réveilla complètement achevé. On savait bien que les travaux en étaient à leur phase finale, mais la vue du pont, ce matin-là, était quelque chose d'incroyable, de quasi miraculeux. Cela tenait à ce que, jusqu'à la veille, une bonne partie de l'ouvrage était encore masquée par les échafaudages. Tard dans l' après-midi, on avait commencé à arracher les cintres, comme on effeuille un épi de maïs, et ce travail s'était poursuivi toute la nuit.

Peut-être avait-on programmé qu'à l'aube de ce jour il devait apparaître soudain, comme surgi du fond de l'abîme.

Tout au long de la nuit, on avait entendu craquer les pièces de bois arrachées par les leviers qui les laissaient retomber avec fracas. Dans leur sommeil, les gens s'étaient retournés péniblement sur leur couche, comme réveillés par les roulements de l'orage, saisis de terreur ou proférant des malédictions. Beaucoup pensèrent que les constructeurs, repentis ou bien ayant reçu un ordre d'on ne savait où, démolissaient ce qu'ils avaient eux-mêmes bâti.

Au matin, ils eurent toutes raisons de ne point en croire leurs yeux. Dans la lueur maussade du jour, entre les eaux troublés et le ciel couvert, éblouissant, inattendu, comme un cri muet, un cerf aux abois, il surgit soudain, blanc, dépouillé. Il s'élançait hardiment au-dessus du vide, s'étirait, paraissait prendre son essor, mais à peine avait-il franchi le milieu du lit qu'il se laissait retomber comme dans un vol de rêve, courbait légèrement l'échine et allait toucher du front l'autre berge. Il était beau comme une vision de songe. Les pores de ses pierres semblaient capter et émettre de la lumière comme ceux d'un corps vivant. Jeté ainsi au milieu de l'hostilité de la terre et des eaux, il paraissait s'employer désormais à se concilier les éléments qui l'entouraient. Les crêtes écumeuses des vagues se montraient déjà mieux disposées à son égard, de même que les grenadiers sauvages sur

la colline d'en face et deux petits nuages à l'horizon. Tous s'efforçaient de s'accorder à sa présence.

Tel était sa forme : ; une croix † indiquait le lieu du sacrifice.

Les gens, émerveillés, se tenaient sur les deux rives à le contempler bouche bée, pareil à une beauté coupable. Mais, malgré cela, nul ne le maudit. La vieille Aïkoune, venue sur le coup de midi, en fut incapable. Sa vue m'a pétrifiée, dit-elle. Tous étaient comme envoûtés et nul ne porta ses regards sur la caravane des constructeurs qui se préparaient à partir. On ne pouvait croire que ce conglomérat d'hommes et d'objets hétéroclites, cette tourbe denomades, cette crasse, cette lie de bègues, d'aigrefins, d'ivrognes, de bossus, de teigneux, d'assassins, eussent conçu pareille merveille de pierre.

A l'écart, comme s'ils avaient senti qu'ils lui étaient devenus brusquement étrangers, ils ramassaient leurs frusques, leurs outils, seaux, brouettes, marteaux et couteaux du crime. Ils les chargeaient sur des chars ou des mules et, en les regardant tournoyer une dernière fois, j'éprouvais une vive impatience de les voir déguerpir au plus tôt, quitter le pont, dans l'espoir que l'on n'en entendrait jamais plus parler.

XLVI

Le dernier convoi des constructeurs s'en alla trois jours plus tard. Ils entassèrent sur des chariots leurs lourds outils, de gros fûts en tôle, un fouillis de ferraille, de chaînes, de roues grinçant comme d'énormes crécelles. Sur un char couvert on plaça le contremaître malade que l'on cachait aux gens, sa vue, disait-on, ne pouvant être supportée par des yeux humains.

La berge abandonnée ressemblait à un amas de décombres. Les baraques à moitié détruites, dépouillées de tout ce qu'elles avaient pu recéler d'utile, les bouts de planches et les outils esquintés, éparpillés de toutes parts, les restes de mortier séché, les monticules d'éclats de pierre, les fosses à chaux à demi remplies d'eau, tout cela agressait le regard. On avait l'impression que la rive droite de l'Ouyane maudite avait été défigurée pour toujours.

Apparemment, le constructeur remarqua que je les suivais des yeux et, avant de monter sur son char, il se détacha de ses compagnons et vint à ma rencontre. Il ne me ditrien. Il se borna à sortir de sa poche un morceau de carton et, y gribouillant quelques chiffres avec un plomb, se mit à m'expliquer, je ne sais trop pourquoi, l'équilibre de forces qui permettait au pont de tenir debout. J'écarquillai les yeux, car je n'avais aucune connaissance en la matière, cependant que, dans son langage décousu, il croyait m'expliquer ce qu'étaient un pont et un antipont.

Tard dans l'après-midi s'ébranla le dernier char et sur place s'abattit alors un silence effrayant. J'avais toujours à la main le morceau de carton du constructeur, rempli de lignes et de chiffres montrant peut-être en vérité quelles étaient les forces qui maintenaient le pont et celles qui tendaient à sa destruction. Le soleil déclinant faisait scintiller sur les arches ses derniers rayons, les eaux réfléchissaient le pont enfin renversé, et celui-ci évoquait un rêve absurde que se partageaient les deux rives. Blanc, étranger, abandonné au temps, il donnait une impression d'extrême solitude, enserrant dans ses membres de pierre sa seule proie, Murrash Zenebishe, l'homme qui était mort pour apaiser la querelle entre la terre et l'eau.

XLVII

Que s'était-il donc passé ? Ils étaient partis et sur ces lieux s'était installé un calme insoutenable. Silence. Vide. On aurait dit que la peste s'était déclarée.

Personne ne passait sur le pont ; pas même Gjelosh l'idiot. Les vents froids le balayaient, pénétraient et ressortaient sous ses arches, puis eux aussi retombaient, et il restait alors suspendu dans l'air, étranger, inutile. Les pas humains qui auraient dû le rechercher l'évitaient, se dérobaientde part et d'autre, en arrière, loin, les gens cherchaient un passage à gué, appelaient le passeur d'une voix étouffée, étaient prêts à franchir la rivière à la nage, à geler dans les flots, à se noyer plutôt que de poser le pied sur lui. Nul ne voulait marcher sur le mort.

Ainsi s'écoulèrent la première, puis la deuxième semaine. La masse de pierre était dans l'attente. Les arches creuses arboraient un aspect vorace. Le dos courbé qui les surmontait attendait de sentir des pieds se poser sur lui, les pieds de n'importe qui, de nomades, de femmes, de hordes barbares, de cortèges nuptiaux, d'individus anonymes, d'armées impériales le foulant deux, quatre, vingt-quatre, cent heures d'affilée.

Mais personne ne marchait dessus. Il y avait de quoi exploser : était-ce pour cela qu'on s'était donné tant de mal, qu'on avait versé tant de sueur, voire ... du sang ?

La seconde semaine, il plut presque sans arrêt. Pendant des jours, le pont se trempa tristement sous la pluie.

Puis la pluie cessa et il fit à nouveau froid et gris. Ainsi commença la troisième semaine. Un vent gémissant rampait sur la terre désolée. Le mardi après-midi, à l'approche du soir, on avait vu un loup le franchir d'un pas léger, comme dans un conte. Les gens n'en avaient pas cru leurs yeux (certains inclinèrent à penser que quelqu'un était passé en brandissant l'emblème des Skurai, la seule à porter un loup) et le fauve avait filé rapidement dans le lointain d' où le vent, qu'on eût dit cloué sur place, lançait son hurlement.

Les jours suivants furent tout aussi silencieux et vides. La grisaille couvrait tout, comme à la veille d'une fin du monde. Un après-midi, la vieille Aïkoune, accompagnée d'un petit groupe, s'approcha du pont. Les gens croyaient qu'elle était venue pour lancer une malédiction. Elle s'arrêta au pied du pont, sous le trop-plein de droite, et appliqua la main puis l'oreille sur les pierres. Elle resta ainsi un long moment, puis écarta sa tête de sa main et dit :

- Il tremble.

Je me remémorai l'homme qui avait été jadis frappé d'épilepsie. Il avait effectivement transmis son tremblement au pont.

Bien des gens pensaient que le pont s'effondrerait de lui-même. Parfois, je sortais le carton sur lequel le constructeur avait griffonné ses chiffres mystérieux et l'examinais d'un air hagard, comme pour chercher à y découvrir la raison de son angoisse.

J'eusse aimé que le constructeur fût là pour assister à ce lugubre spectacle.

Mais cette désaffection du pont, qui semblait devoir durer cent ans, cessa inopinément à la fin du mois. Brusquement, la route, le plateau environnant, la berge retentirent d'un fracas qui écorchait les oreilles. Les gens accoururent, épouvantés, pour voir ce qui se passait. Sur l'ancienne route, en une longue file noire semblable à un reptile de fer, avançait un convoi de chars. Il s'approchait du pont. Nous tous, sur la rive, restions figés, comme dans l'attente de quelque calamité. Le premier char, accélérant l'allure, se mit à gravir la légère pente. Au moment où ses roues de fer s'engagèrent sur les pavés, le bruit qu'elles faisaient se modifia ; le char roula au-dessus de l'œil-de-bœuf aménagé avant la première arche, puis au-dessus du mort, puis plus avant, toujours plus avant, au-dessus du début de la deuxième arche, vers le milieu du pont. Il était suivi d'un second chariot, puis d'un troisième, et ainsi de suite, d'un long cortège de chars tous chargés de fûts noirs qui grinçaient horriblement, surtout lorsqu'ils roulaient au-dessus du mort ; chaque fois, on aurait dit que l'arche allait se rompre, mais non.

La queue du convoi se trouvait encore sur le pont lorsqu'on apprit ce qu'il transportait et où il se dirigeait. Il ne faisait que véhiculer du goudron et

gagnait la base militaire d'Oricum, à Vlorë.

Nous le suivîmes longtemps des yeux, ramenant de temps à autre nos regards sur le pont qui n'avait subi aucun dommage.

Aussitôt après le passage de cette caravane maléfique - caravane de poix, comme l'appela un client de *l'Auberge des Deux Robert* - nous parvint la nouvelle de la mort de Comnène et de l'occupation par les troupes de Balsha II de toute la principauté en même temps que de la moitié d'Oricum. Notre comte, escorté de sa suite, se mit en route pour participer aux obsèques du vieux prince. Il devait encore se trouver en chemin lorsque, comme le tonnerre après l'éclair, nous parvint une autre nouvelle, plus triste encore : la garnison byzantine avait finalement évacué sa part de la base navale pour la céder à la garnison turque.

Apparemment, la guerre était à nos portes.

XLVIII

Le comte revint de l'enterrement de Comnène, l'air encore plus sombre qu'à son départ. La quasi-totalité des seigneurs d'Arberie avaient assisté à la cérémonie funèbre, mais le cercueil du vieux prince, autour duquel ils s'étaient réunis peut-être pour la dernière fois, ne les avait, semblait-il, pas rendus plus raisonnables, ni amenés finalement à s'entendre pour sauver le pays.

Pendant ces jours-là, le silence régna derechef en maître parmi nous. Aucune nouvelle ne nous parvenait de nulle part. Ce début du mois de sainte Mëhill était glacial. De nouveau, il ne passait plus personne sur le pont. Un jour, curieusement, quelques brebis effrayées franchirent la première arche ; elles voulurent revenir sur leurs pas,mais, n'y parvenant pas, elles se mirent à courir et traversèrent toute la longueur du pont, tandis que le berger épouvanté brandissait sa houlette depuis la berge, appelait le passeur, et finit, je ne sais trop comment, par se retrouver sur l'autre rive.

Ce fut le seul fait notable en ce début de mois. Quelques herbes avaient poussé sur les tas de pierres et de sable laissés de part et d'autre du pont. La nature donnait le premier signe qu'elle se préparait lentement, très lentement mais opiniâtrement à effacer de la surface de la terre tout vestige de la présence des constructeurs sur les rives de l'Ouyane maudite.

Les journées étaient engourdies par le froid ; sur les bords du ciel, immobiles, quelques nuages, ouatés et sourds. On ne recevait toujours aucune information nouvelle. Dans un pays très lointain, on se préparait, disait-on, à reconstruire une grande muraille. Le cœur de l'Europe était à nouveau ravagé par la peste.

Le onze du mois, je fus chargé d'une mission aux frontières de nos territoires, dans les régions confinant au pachalik turc. Après avoir terminé mon travail, je restai là des heures entières à contempler le seuil de l'empire turc. Je ne pouvais croire que je l'avais devant moi. Je me répétais comme un insensé : « Voilà, à quelques pas s'étend ce qu'on appelle l'espace islamique. » A deux pas de moi commençait l'Asie. C'était vraiment à en devenir fou. Elle qui avait été jadis plus lointaine que les pays des contes se

trouvait maintenant là, sous notre nez. Malgré tout, je ne pouvais y croire. Personne, du reste, ne pouvait croire qu'ils se fussent vraiment approchés si près. Ils étaient là, mais toutes les données, les heures, les dates, les mesures de longueur et de temps se dissolvaient comme dans la brume. On avait parfois envie de crier : « Où sont-ils ? » En bas, le sol était ce qu'il avait toujours été ; en haut, le ciel d'hiver recouvrait la terre. Et pourtant, là commençait,ou plutôt finissait leur État gigantesque, parti des déserts continentaux de Chine.

Durant ma mission sur notre frontière, je ne vis âme qui vive, aucune sentinelle, aucun habitant. Les terres semblaient complètement abandonnées. La dernière nuit seulement (ah, comme j'aurais bien fait de ne pas rester cette nuit-là !) j'entendis leur musique. Maintenant encore, je ne sais d'où venaient ces couplets et cette mélodie, ni qui chantait et pourquoi. C'étaient peut-être des derviches errants que la nuit avait surpris à la frontière, ou des fonctionnaires de leur État, venus de leur capitale pour fixer des bornes, ou encore quelque groupe de musiciens ambulants, je ne parvins pas à m'en faire une idée. Au demeurant, je ne me creusai point trop la cervelle à ce sujet. J'entendis leur chant, accompagné d'instruments de musique inconnus, et je me sentis pris d'une angoisse que je n'avais jamais éprouvée. C'était une angoisse uniforme, dont la surface n'était crevée par aucun signe d'espoir, une angoisse aux dimensions inhumaines. Qu'était-ce que cette léthargie, cette vapeur de haschisch qui se répandaient sous forme de chant ? Les sons s'étiraient, somnolents ; tout était contrefait, difforme. Telle est leur musique, pensai-je, leur voix profonde. Elle se propageait vers nous comme une fumée somnifère. A ces sons, les pieds danseurs se figeraient comme dans un cauchemar. Quelle horreur !

Je rentrai atterré de ce voyage.

Jusqu'à la mi-novembre, il ne se produisit aucun fait qui mérite d'être signalé, hormis l'apparition, un matin, d'un noyé sur les eaux. Il alla battre aux pieds de l'emmuré (le niveau des eaux les avait maintenant atteints), tournoya sur lui-même, donna encore un coup de coude au mort comme pour lui dire : « Comment vas-tu, mon frère ? », puis glissa plus loin à la dérive.

Ceux qui avaient assisté à la scène et voulurent la raconter à d'autres rencontrèrent leur regard incrédule. « Maiscela s'est produit l'an passé,

répliquaient ces derniers, nous l'avons vu ensemble, vous ne vous en souvenez pas ? » Puis, de part et d'autre, on demeurait un moment comme ahuri. Au pied du pont, le temps, en tourbillonnant sur lui-même comme les eaux, semblait avoir fait du surplace.

XLIX

Un matin, on me réveilla avant l'aube pour m'annoncer que des gens étaient en train de franchir le pont.

- Qui ça ? demandai-je, à moitié endormi.

- Les Balta. Toute leur famille, avec leur bœuf noir. Protège-nous, mon Dieu !

Je m'approchai d'un petit créneau donnant sur le pont. Je me doutais qu'un jour des pieds humains le fouleraient, mais je ne pensais pas que cela se produirait aussi vite. Sûrement pas avant le printemps prochain, me disais-je.

En outre, j'étais convaincu que celui qui se hasarderait à passer le premier sur le pont serait un oiseau solitaire, mais sûrement pas les Balta avec leur ribambelle d'enfants.

- Où vont-ils donc ? Qu'est-ce qui leur prend ? demandai-je à la cantonade.

- Ils ont sûrement quelque embêtement, répondit la voix d'en bas.

Des ennuis, pensai-je. Que pouvait-il y avoir sous ces houppelandes noires qui se mouvaient comme des meules enchantées à l'horizon ?

La première houppelande, la plus grande, celle qui traînait le boeuf, déboucha sans dommage sur l'autre rive. Les autres la suivirent par ordre de taille décroissant.

- Ils sont passés, dit une autre voix.

Ils attendaient que j'ajoute quelque chose, que je profère peut-être une malédiction à l'adresse des téméraires, ou qu'au contraire je les bénisse. Peut-être éprouvaient-ils depuis longtemps le désir caché, irrépressible, de passer eux aussi sur le pont. J'avais moi-même déjà ressenti confusément une tentation de ce genre, et chaque fois qu'elle m'avait effleuré, je m'étais mis à déambuler longuement, fatiguant mes jambes, comme si cette basse envie venait d'elles et que je voulusse les en châtier.

Les Balta étaient donc passés... Mais seulement les hommes. Je me souvins que, dans mon village, franchir un arc-en-ciel était jugé impossible. On pensait que toute fille qui s'aventurerait à passer dessous se trouverait métamorphosée en garçon... Brusquement me vint l'idée que l'arc-en-ciel devait être la première configuration d'un pont et que le ciel, depuis une éternité, avait suggéré cette image à l'esprit humain...

Je fus épouvanté en songeant à toute l'hostilité dont il avait été l'objet. Mais je me rassérénai aussitôt : l'intention divine avait été pure. Tandis que le pont, lui, bien qu'il prétendît la matérialiser, avait eu pour préalable la mort.

Les Balta, qui avaient été contraints de vendre leur bœuf pour de pressants besoins, étaient rentrés ce soir-là en franchissant le pont, avec toute l'amertume du monde dans le cœur. On parlait partout de leur passage, mais dans les propos des gens il n'y avait ni rancœur, ni reproche. Seulement un soupir de tristesse.

Entre-temps, Ouk, le passeur, était tombé malade. Il avait pris froid et il n'y avait là rien de surprenant. Lorsqu'on apprit la nouvelle, tous s'étonnèrent au contraire que, vivant jour et nuit sur ce bac déglingué, les pieds dans l'eau depuis plus de quarante ans, il n'eût pas attrapé plus tôt la crève.

Il mourut peu après et on l'enterra le jour même. C'était par un sombre après-midi, l'Ouyane était agitée et le bac noirci, amarré aux chaînes de l'embarcadère, bondissait sur les eaux comme un cheval qui a senti la mort de son maître.

La société « Bacs et Radeaux » ne remplaça pas le passeur. Elle parut même avoir tout à fait oublié le bac abandonné. Le poteau qui soutenait l'écriteau de tôle portant son nom et les tarifs de passage avait été tordu, et un jour on le trouva arraché.

Comme si la mort du passeur avait été le signe attendu, les gens, pour atteindre l'autre rive, se mirent petit à petit à emprunter le pont. Après les Balta passèrent les Têtes-Rousses et, après eux, le patron de l'Auberge des

Deux Robert, avec son beau-frère, tous deux complètement ivres. Le même jour, il fut emprunté par quelques pèlerins étrangers et, le 18 novembre, vers midi, par un groupe nombreux de la famille des Stres, comprenant même une femme enceinte.

Quant aux Zenebishe, aucun d'eux ne franchit le pont. Beaucoup de personnes âgées non seulement s'étaient juré de ne jamais pécher en posant le pied sur cette échine du démon, mais avaient même exprimé dans leur testament la volonté que leur corps fût jeté dans les eaux plutôt que transporté par là au cimetière situé sur l'autre rive.

Entre-temps, le bac abandonné, toujours amarré au vieux débarcadère, pourrit et s'effrita avec une étonnante rapidité. C'était vraiment étrange, surtout quand on pensait qu'il avait rempli sa fonction pendant des dizaines d'années sans avoir jamais eu besoin d'être rafistolé ; mais il avait suffi que les humains le délaissent quelque peu pour qu'il se mît à pourrir.

L

Le troisième jour du mois de saint Ndré, de bon matin, on vit passer sur le pont Dan Mteshi en compagnie de ses fils et d'une chèvre. Il fut suivi des hommes du clan des Gjorg qui se rendaient chez le juge. Puis vint Gjelosh l'idiot (il poussa jusqu'au milieu du pont, puis fit demi-tour). Plus tard, dans un grand bruit de sabots et de rires, monté sur des mules, défila presque au complet le clan des Vulkanathan qui se rendait à un mariage chez les Buzezeæ. Il fut suivi aussitôt des filles de Duda, ainsi que de Gjelosh l'idiot qui parcourut une nouvelle fois le pont en zigzaguant. Vers midi passèrent successivement deux groupes d'inconnus, puis un homme ivre venant de l'*Auberge des Deux Robert.* Peu avant le crépuscule, Mark Stres, monté sur un cheval bai, franchit le pont en un clin d'œil sans qu'on sût pourquoi et, après lui, passa un courrier étranger. Quand le soir fut tombé, les passages s'espacèrent ; au reste, l'obscurité empêchait maintenant de bien distinguer les voyageurs. En observant leurs silhouettes, tout au plus pouvait-on découvrir à leur démarche si c'étaient des Albanais ou non, mais on ne pouvait deviner pourquoi ils s'étaient mis en route : pour des motifs de joie, de haine, d'intérêt ou de mort.

LI

Pendant plus de cent heures, il ne passa pas âme qui vive sur le pont. Il pleuvait. L'horizon était noyé dans le brouillard. On répétait qu'une grande peste sévissait en Europe centrale.

A quoi rimait cet abandon ? On pensa d'abord que les gens, après avoir pris conscience de leur péché (certains étaient allés pour de bon à confesse après avoir passé le pont), s'étaient mis d'accord pour ne plus jamais l'emprunter. Mais, le dimanche suivant vers minuit, le va-et-vient reprit sur le pont tout aussi brusquement qu'il avait cessé.

Quand j'en avais le loisir, je me plaisais à me poster à un endroit abrité du vent pour le contempler. Il me faisait l'effet d'un livre ouvert. En suivant les allées et venues sur son tablier, j'avais le sentiment de capter son essence. Parfois il me semblait que nulle part mieux que sur lui ne se manifestaient l'assurance, la pusillanimité, l'incertitude ou la témérité humaines. Certains le parcouraient avec précaution, comme s'ils avaient eu peur de lui causer quelque dommage, tandis que d'autres le foulaient brutalement.

D'aucuns continuaient de n'y passer qu'une fois la nuit tombée, à la dérobée, comme s'ils avaient eu peur de quelqu'un, peut-être du pont lui-même pour en avoir médit.

Après l'évêque d'Ardenica, en route pour excommunier un clerc au monastère des Trois-Croix, passa un chariot couvert dans lequel devait être transportée, comme on le soupçonna par la suite, une femme raptée, puis, dans la foulée, des marchands d'huile. Gjelosh l'idiot, le seul à ne point payer de péage, suivait les marchands en les invectivant, car il était notoire qu'il ne pouvait supporter leurs outres. Un chiffon à la main, il avançait à genoux, essuyant les dégoulinades d'huile, puis il passait le même torchon sur le parapet comme pour en ôter la poussière.

Quelques jours plus tard arrivèrent d'on ne sait où Shtjefen Keqi et Mark le Messager, ou Mark Haber, comme il s'était lui-même baptisé depuis peu. Ils étaient partis une semaine auparavant à grand tapage « pour semer la

mort », mais, à ce qu'il semblait, ils rentraient comme d'habitude la queue basse.

Il y avait deux mois de cela, Mark le Messager nous avait créé pas mal d'embarras avec son nouveau nom. Au retour d'un voyage dans le pachalik turc, il était venu nous informer qu'il ne s'appellerait plus désormais Mark le Messager, mais Mark Haber, ce qui, dans la langue ottomane, voulait dire la même chose, à savoir *la Nouvelle*. Il était le premier à changer d'identité et les gens, intrigués, venaient le voir. C'était toujours le même Mark en chair et en os, sauf qu'il portait à présent un autre nom. Je le fis appeler au presbytère et lui dis : Mark, on prétend qu'en même temps que de nom, tu as changé de religion. Il me jura que c'était faux et, comme je lui faisais observer qu'un nom n'était pas une simple toque, qu'on ne pouvait en changer chaque fois qu'on en avait envie, il me pria, des larmes plein les yeux, de lui accorder mon pardon et de le laisser fréquenter l'église, car, bien qu'il fût conscient d'avoir péché, il était très attaché à ce nom et ne souhaitait à aucun prix en être privé...

Voilà comment sont les gens. Je me dis parfois que si le pont avait une conscience, plutôt que de se réjouir de notre présence, il en serait épouvanté et, tel un fauve effrayé, il prendrait la fuite. L'arc-en-ciel, sa préfiguration, peut-être aussi son âme que, grâce au Ciel, nul ne savait encore construire et encore moins enchaîner, n'était-il pas tout aussi impressionnable, fragile et incompréhensible aux yeux des humains ?

LII

Il y avait longtemps que les maîtres du pont n'avaient donné signe de vie, lorsque, en fin de semaine, on vit apparaître deux de leurs envoyés juchés sur des mules. A leur vue, tous demeurèrent bouche bée, comme devant desrevenants. Les gens les suivaient des yeux, l'air abasourdis de les voir encore de ce monde.

Ils ne manifestèrent pas la moindre curiosité pour l'état du pont, ne jetèrent pas non plus le moindre coup d'oeil au mort de la première arche, mais ils s'attelèrent immédiatement à la tâche pour laquelle ils étaient venus. Ils creusèrent un trou à chaque extrémité du pont et y plantèrent un piquet de fer auquel ils fixèrent un écriteau de tôle semblable à ceux utilisés naguère par « Bacs et Radeaux ». Visiblement, il s'agissait d'un tableau des péages. C'était un tarif très détaillé prévoyant les droits à payer pour une personne, une tête de bétail ou un char isolé. Des réductions étaient prévues pour les passages collectifs, respectivement pour les familles ou les clans, les troupeaux ou les convois.

Les gens considéraient l'écriteau, l'air de penser : on faisait des manières pour passer gratis, eh bien, on n'a plus qu'à casquer, maintenant !

Leurs écriteaux une fois dressés, les deux hommes ne s'en allèrent pas pour autant ; ils s'installèrent dans la petite baraque abandonnée du passeur, que la société, disait-on, avait achetée quelque temps auparavant. Les deux préposés à la perception des péages assuraient le service à tour de rôle.

Curieusement, après que le passage du pont fut devenu payant, le nombre des voyageurs qui l'empruntaient ne cessa de s'accroître.

LIII

Un moine vénitien qui se rendait à Byzance apporta d'autres mauvaises nouvelles de la base de Vlorë. Par décret impérial turc, l'antique nom d'Oricum avait étéremplacé par celui de Pacha Liman. C'était un nom redoutable, hors du commun, dont le sens en turc était : port commandant les ports, premier des ports ou pacha des ports. On conçoit bien la fonction d'une base militaire ainsi baptisée. C'était une grande porte que les Ottomans ouvraient dans le flanc de l'Europe.

Les temps étaient extrêmement troublés. A Vlorë, des incidents se produisaient chaque jour entre soldats albanais et turcs sur la ligne de démarcation séparant les deux zones de la base.

Le moine parti, je me sentis très abattu. Je me promenai longuement sur la rive de l'Ouyane maudite et mes pensées étaient sombres, à son image. De temps à autre me revenait à l'esprit cette musique funèbre que j'avais entendue quelques semaines auparavant à la frontière. C'était avec ces sons languissants qu'ils voulaient nous entraver les pieds, comme avec des chaînes. Et, après les pieds, ils nous lieraient les mains, puis l'âme.

On sentait dans l'air la faim de l'Etat ottoman. Jusque-là, on avait été accoutumé à la féroce avidité des Slaves. Franche, les crocs pointés en avant comme une faim de loup, elle semble toujours plus redoutable. A sa différence, la pression ottomane n'est pas dénuée d'un certain élément de séduction. Et ce n'est probablement pas un hasard si elle a pour emblème la lune. A sa lueur, le monde peut être plus commodément assoupi et charmé.

C'est principalement en songeant à cet attrait que j'étais effrayé en déambulant sur la berge. Le soir tombait. Le pont avait l'air transi, désolé. Et soudain j'eus le sentiment que, dans sa ligne légèrement recourbée, dans ses arches, ses ouvertures, dans sa solitude, il y avait comme une attente. Qu'attends-tu, ô chose de pierre ? me dis-je. Des fantômes lointains ? Des troupes impériales, des bruits de pieds anonymes te foulant des dizaines, des centaines d'heures d'affilée ? Maudit sois-tu !

LIV

Les nouvelles se succèdent, fréquentes et sinistres, comme les nuages durant la mauvaise saison. Les Turcs ont lancé une grande offensive diplomatique. Quatre autres principautés aux confins de l'Arber ont accepté la suzeraineté du sultan. Plus de la moitié de la population des Balkans est maintenant assujettie au croissant ottoman. Trois des onze seigneurs albanais ont également prêté serment d'allégeance. Dans toutes les régions des Balkans, les troupes turques effectuent de grandes manœuvres pour intimider les princes et les ducs encore insoumis.

De la fameuse « Voie Arbanon », jalonnée de sept forteresses, reliant Shkodra à Lezhe et qui défendait Byzance contre les Slaves, ne subsistent que des tronçons. Byzance même paraît aux abois. Les seigneurs balkaniques, albanais, croates, grecs, serbes, roumains, macédoniens et siovènes dépêchent leurs messagers tantôt vers Venise, tantôt vers la Turquie, parfois même et d'un côté et de l'autre, pour choisir entre les deux périls le moindre. On rapporte que l'on fait sortir les messagers par une porte et entrer par l'autre les devins, surtout les *épauliers*, comme on s'est mis à désigner récemment ceux qui, d'après la couleur de l'épaule du bélier dépecé, prédisent l'imminence ou l'éloignement des guerres. Le bruit court qu'à l'issue d'un dîner où un épaulier n'avait pas dissimulé son épouvante à voir la teinte rougeâtre de l'os, le comte Skurraj a dépêché un envoyé au sultan. Les Muzaka aussi sont inquiets. Quant aux Dukagjin, on ne sait rien de leur attitude. Ils se sont retirés dans les profondeurs de leurs montagnes, comme ilsont coutume de faire en pareilles circonstances, et là-haut, derrière les brumes, ils méditent. Leur chef aurait dit : « Il est toujours temps de mourir. » Mais, dans cette phrase, l'idée de mort peut être interprétée de deux façons et on ne sait trop ce qu'il entend par là : l'acceptation de la guerre ou bien de la sujétion. Les Dukagjin n'ont jamais été veules, mais, par les temps qui courent, on peut s'attendre à tout.

De plus en plus souvent, je me prends à analyser mentalement leurs emblèmes truffés de crinières de lion, de dents, de griffes et d'ergots comme pour tenter de deviner l'attitude qu'ils vont adopter. Et tout aussi souvent je me rappelle les rires des deux comtesses sur la rive de l'Ouyane maudite,

leurs plaisanteries et leurs gloussements à propos du sobriquet d'Abdullah-Abdullinet, leurs médisances sur leur belle-sœur Katrina, « la reine », comme elles l'appelaient ironiquement, car son mari, Karl Thopia, aspirait au trône d'Albanie demeuré depuis longtemps vacant. Je me remémorais tout cela et je redoutais ces femmes délicates tout autant que le yatagan turc. J'avais peur des présents, des soieries que les Turcs n'épargnaient pas et qu'elles convoitaient tant.

Quelque temps auparavant, le comte de Kashniet et le duc de Tépélène avait été les premiers à jurer foi et hommage au sultan, et ils se moquaient maintenant de ceux qui leur avaient fait les plus sombres prédictions. « Vous nous aviez prophétisé, disaient-ils, que le Turc nous détruirait, nous dépouillerait, nous humilierait, mais nous sommes toujours maîtres de nos terres. Nos châteaux sont là où ils étaient, nos emblèmes, notre honneur et nos domaines, intacts. Si vous en doutez, venez vous en assurer de vos propres yeux ! »

Voilà ce que ces seigneurs, et surtout leurs épouses, écrivaient aux autres seigneurs. Et, en réalité, d'une certaine manière, il en était bien ainsi. Le Turc ne les avait pas touchés. Rien n'avait changé, hormis pourtant un détail qui semblait insignifiant, dénué d'importance. Il concernaitla date que portaient ces lettres. Elles étaient datées non pas de l'an 1379, mais - c'était là une des rares exigences des Ottomans - de l'an 757 de l'hégire.

Les malheureux ! Ils étaient revenus en arrière de six siècles et ils riaient et plaisantaient. Quelle horreur !

LV

Jamais l'*Auberge des Deux Robert* n'avait accueilli autant de voyageurs. C'est de là, du reste, que nous parvenaient les nouvelles, pour la plupart sombres, hélas, et recélant rarement une lueur d'espoir.

Les Muzaka ont à nouveau refusé de se soumettre aux Ottomans qui le leur avaient demandé pour la troisième fois. Par contre, les deux barons, Gropa et Matranga, ont déclaré leur vassalité. Deux *krails* serbes à la frontière et un autre prince croate ont suivi leur exemple. On ignore encore ce qu'ont décidé Nicolas Zacharie et ses vassaux. Il en va de même des Kastriote. Des rumeurs courent sur une alliance éventuelle entre le grand comte Karl Thopia et Balsha II, les deux seigneurs les plus puissants, mais il se peut que ce soit là un vœu pieux plutôt que la vérité. Les prétentions de Thopia à la couronne constituent un obstacle quasi infranchissable à cette alliance. Selon d'autres bruits, Karl Thopia aurait envoyé ses messagers conclure une alliance avec le roi de Hongrie. Quant à Balsha l'Ancien, il s'est retiré dans les montagnes, tout comme les Dukagjin, et, de surcroît, il est trop âgé pour prendre la tête d'une campagne. Malgré tout, isolés ou ligués entre eux par groupes de deux et parfois trois, la plupartdes seigneurs albanais se préparent à la guerre. Le comte Stres, notre seigneur, a également appelé tous ses vassaux et chevaliers à se tenir prêts.

La guerre est là, toute proche, et il faut être aveugle pour ne pas la voir. Depuis que nous jouxtons l'Etat ottoman, je ne puis plus regarder la lune comme naguère, surtout quand il n'en apparaît qu'un croissant.

Aucun empire à ce jour n'a trouvé emblème plus dominateur pour son étendard. Quand Byzance porta son choix sur l'aigle, celui-ci était à l'évidence plus altier que la louve de Rome. Mais voici que ce nouvel empire s'est doté d'un emblème qui s'élève dans les cieux bien plus haut que n'importe quelle créature ailée. Et il n'a nul besoin d'être dessiné ou peint comme notre croix. Ni de flotter, cousu sur la toile, au sommet de tours et de citadelles. Il se hisse seul dans le ciel pour apparaître à l'ensemble du genre humain sans que rien ne puisse en offusquer la vue. Son message est

des plus clairs : les Ottomans entendent s'en prendre non pas à un ou deux Etats, mais au monde entier.

On frémit rien qu'à le contempler ainsi dans sa froideur, devenir tour à tour couleur de miel et couleur de sang. Parfois, j'ai l'impression que, de là-haut, il nous hypnotise déjà tous. Et nous risquons fort de nous relever un jour de notre léthargie comme des somnambules et d'aller à notre perte.

Hier soir, comme je faisais ma prière en lisant le Livre saint, je remplaçai machinalement les mots « Que la lumière soit ! » par la formule « que l'Arbër soit ! », comme si, entre-temps, l'Arbër s'était défait...

Au plus profond de moi, je fus terrifié par cette voix intérieure. Puis, comme je m'efforçais de découvrir d'où ces mots m'étaient venus, je me remémorai toutes les sortes de commentaires et de prédictions que l'on émet aujourd'hui sur le sort de ce pays : L'Arbër se retrouvera à plusieurs reprises au bord de l'abîme. Pareil à une pierre qui roule, il se braquera, lancera feu et sang. Il est dit qu'ilse fera et se défera plusieurs fois avant d'être ancré à jamais à la surface du globe. Que donc l'Arbër soit !

LVI

Malgré le gel, dans le pachalik voisin, une grande armée turque a entrepris de nouvelles manœuvres.

Un matin, on a vu des entinelles de notre armée monter la garde aux deux extrémités du pont. Les rapports de notre seigneur avec le pachalik voisin se sont encore détériorés.

Les factionnaires en armes sont restés toute cette journée et la nuit suivante près des tableaux de péages. Nous pensions qu'il s'agissait-là d'une mesure provisoire, mais trois jours plus tard, nous avons vu qu'au contraire, ils étaient devenus nombreux.

De toutes parts nous parviennent, tels des croassements, d'inquiétantes nouvelles. Balsha l'Ancien aurait complètement perdu la vue. La nuit a atteint ses yeux avant d'envahir son âme. On a raison de dire : « Puissé-je ne pas voir de quoi demain sera fait. »

LVII

Entre-temps, comme s'ils n'étaient au courant de rien de ce qui se passait un peu partout dans les Balkans, des voyageurs que leur itinéraire conduisait par là, ou des gens fortunés qui se promenaient de par le monde venaient deplus en plus souvent visiter le pont. Et cet intérêt, les derniers temps, s'était accru à tel point que le patron de l'*Auberge des Deux Robert* avait affiché à sa porte un avis en quatre langues : « L'Auberge assure l'aller-retour au fameux Pont aux Trois Arches avec l'emmuré, aux tarifs suivants ». (Suivaient les prix en diverses monnaies.)

Un grand char à bancs traîné par quatre chevaux y conduisait et en ramenait les hôtes deux ou trois fois par jour, voire à un rythme plus fréquent. Bavards et bruyants comme le sont en général les gens qui voyagent pour leur plaisir, ils allaient et venaient par petits groupes sur le pont et la berge, se penchaient, examinaient tout avec curiosité, les piliers, les œils-de-bœuf et fixaient longuement la première arche où se trouvait l'emmuré. On y entendait vrombir leur parler multilingue, monocorde et intarissable, jusqu'à n'en plus pouvoir. Plus d'une fois, je me mêlai à eux pour écouter ce jacassement humain, à la fois identique et différent de celui de la veille. On eût dit que le temps avait arrêté son cours. Ils parlaient de la légende et du pont, s'interrogeaient entre eux, confondaient l'ancienne légende avec la mort de Murrash Zenebishe, s'efforçaient de s'expliquer les faits, mais s'embrouillaient encore davantage, jusqu'au moment où la voiture de l'*Auberge des Deux Robert*, charriant un nouveau groupe de promeneurs, venait les chercher. Et tout recommençait : ce sont trois frères qui ont construit ce pont ? Non, ça, c'est ce que dit l'antique légende. Ce pont a été construit par un richard qui dirige une société de ponts et chaussées et s'occupe du commerce du bitume. Il a sa banque à Durrës. Mais alors, s'il s'agit d'une légende, comment cet homme a-t-il été emmuré ? Je pense qu'il n'y a là rien d'obscur, monsieur. Il s'est sacrifié pour apaiser les génies des eaux, moyennant une riche indemnité qui a été versée à sa famille. Ah, alors, il s'agit de génies des eaux, et tu prétends que cela n'a rien à voir avec la légende ? Je ne dis pas que cela n'a pas de rapport, mais... le vrai motif, ici, est l'indemnité promise.

Ils discutaient alors de l'indemnité, poussaient des sifflements émerveillés devant le montant de la somme, calculaient la part des bénéfices du pont que percevraient les membres de la famille, convertissaient les sommes dans les monnaies de leurs principautés, puis en ducats vénitiens. Ainsi, insensiblement, la conversation s'éloignait du pont pour se concentrer sur le change des monnaies par la banque de Durrës, sur leurs fluctuations au gré des saisons et surtout du cours de l'or après les turbulences qu'avait subies la péninsule. Et les commentaires allaient bon train, jusqu'au moment où un retardataire, s'étant approché du groupe, demandait : « Mais on nous a dit que l'emmuré était une femme, alors qu'il s'agit d'un homme. - Oh, lui répondaient deux ou trois voix, tu en es encore resté à l'ancienne légende ? »

Et tout recommençait de plus belle.

LVIII

Mark Haber fut le premier à nous annoncer la damnation de l'Europe par les Turcs. Heureux de me voir intéressé par la nouvelle, il me regardait comme pour me rappeler mon mécontentement lorsqu'il avait changé de nom, comme si, sans ce nouveau patronyme turc, il n'eût pas été en mesure d'apporter des *habers*, c'est-à-dire des nouvelles de là-bas.

A la vérité, sa description des faits était si laborieuse qu'en parlant il avait le front baigné de sueur, comme quelqu'un qui craint d'être pris pour un affabulateur. Exprime-toi plus clairement, lui répétai-je à deux ou trois reprises, je ne comprends rien à ce que tu me racontes. Mais il reprenait ses bredouillements. Je ne peux pas tout vous dire, ressassait-il ; ce sont des choses inouïes, si horribles qu'on ne saurait les décrire.

Pour mieux s'expliquer, il me demanda la permission de s'aider de ses mains et ébaucha quelques mimiques qui me parurent celles d'un cinglé. Je lui remontrai que le geste qu'il venait de faire était qualifié chez nous d'un mot particulier, *patche*, qui exprime tout à la fois la répudiation, le mépris et la malédiction. Il s'écria : « Justement, mon père ! Là-bas, ils appellent cela "damnation", et le geste même a comme force de loi. »

Je ne lui cachai pas mon étonnement d'apprendre que ce geste si familier aux gens, surtout aux femmes dans leurs disputes, et dont ils usaient pour dire « Que mon mal retombe sur toi ! », s'inscrivait à sa manière dans la nouvelle politique de l'Etat ottoman vis-à-vis de l'Europe, ainsi qu'il s'évertuait à m'en convaincre.

Contrarié, il s'en fut récolter des renseignements complémentaires qu'il m'apporta effectivement, il faut le dire, quelques jours plus tard, toujours en provenance de là-bas. Ces nouvelles me laissèrent pantois. Ses propos, ainsi que d'autres témoignages qui me furent alors communiqués, permettaient de reconstituer, tel un temple noir réédifié à partir de ses fondations, tout l'événement.

La damnation de l'Europe s'était produite dans l'après-midi du 27 du mois de Sainte-Mëhill à proximité de la frontière turco-albanaise, et le rite avait

été accompli conformément à toutes les anciennes règles consignées dans les annales de l'État ottoman. Les lois turques de la guerre exigeaient qu'avant le début de chaque bataille, l'ouvrage attaqué, château-fort, rempart ou simple tranchée, fût obligatoirement maudit par le damnateur de l'armée.

On disait que les antiques annales avaient défini clairement, en assortissant même le texte d'un dessin, le geste de damnation : le damnateur ouvrait les paumes de ses mains, puis les tendait en avant comme pour propulser dans son vol la malédiction sinistre, et il répétait ce geste par trois fois avant de tourner le dos à l'objet ainsi maudit.

Les chroniques ottomanes parlent de damnation de citadelles, de pachaliks rebelles et même d'États avant le début d'une offensive, mais il n'y avait pas d'exemple de damnation d'un continent entier. C'était peut-être précisément pour cette raison que le Premier Damnateur de l'État, Sulullah, qui avait atteint les extrêmes confins de l'empire dans la soirée du 16 décembre, semblait, aux dires des témoins, un peu troublé.

Le temps, paraît-il, était couvert, humide, et toute la plaine au pied du petit minaret provisoire, dressé précisément à cette fin, était enveloppée de brouillard.

Le damnateur grimpa au sommet du petit minaret à la flèche en fer-blanc et resta là un moment, le regard perdu au loin dans notre direction, là où, selon eux, commençait l'Europe maudite. Il faisait vraiment très mauvais et le brouillard rendait la visibilité presque nulle. Le petit groupe de hauts fonctionnaires qui avait accompagné Sulullah jusqu'à la frontière restait silencieux. Au bas du minaret, le chroniqueur de l'Empire avait ouvert un épais cahier pour y relater l'événement.

Sulullah tendit les mains en avant, les faisant sortir des larges manches de son manteau mi-civil, mi-militaire. Tous notèrent alors les dimensions exceptionnelles de ses paumes, mais, au fond, cela ne surprit personne, car il n'était pas pour rien le Premier Damnateur de l'Empire.

Il observa d'abord ses mains, puis, détournant les yeux du morne horizon grisâtre, les leva devant son visage à hauteur de son front. Ses paumes commencèrent à pâlir. Il les garda ainsi un long moment jusqu'à ce qu'elles fussent devenues d'une blancheur cadavérique, puis les tendit brusquement en avant comme si le mal avait été une bulle de savon qu'il projetait au loin.

Il répéta ce geste par trois fois. Le rite de la malédiction était achevé.

En silence, suivi de son escorte, il redescendit. Les autres fonctionnaires l'accompagnèrent jusqu'à sa voiture aux portières marquées de l'emblème de la Grande Damnation impériale. Il y monta avec ses aides et, comme l'attelage courait dans le froid hivernal vers les régions d'où il était venu, en sens inverse volait vers nous, vers les terres d'Europe, la malédiction. Elle allait (ou plutôt elle venait) à travers le brouillard comme un volatile sinistre, augure, prélude, rêve morbide.

Voilà comment sont les choses. Seigneur Dieu, quel est donc ce pays auquel le destin nous a liés ? Quels signes nous envoie-t-il à travers les airs ? Et que ne nous enverra-t-il pas encore ?

LIX

Le mois de saint Ndré commença et finit dans le brouillard. Tout s'y noyait ou presque, les villages environnants, la lande, le pont. En ces jours gris, l'emmuré semblait à la fois plus lointain et plus proche. On se serait attendu à le voir sortir d'un moment à l'autre de son état hybride pour se diriger vers nous comme un vivant vers les vivants, ou, au contraire, s'éloigner et, comme un mort, rejoindre les morts.

Mais, s'obstinant à rester entre ces deux états, ne se décidant ni pour l'un ni pour l'autre, il était pour nous tous un tourment continu. On n'aurait su dire ce que devenait sa chair au dedans, mais son masque de chaux était immuable, ses yeux ouverts, opalescents, ses joues, ses lèvres, son menton, inchangés. Parfois, comme sur le revêtement d'un mur, s'y découpait une tache d'humidité qui, une fois séchée, laissait une trace.

Certains restaient là un long moment, comme s'ils cherchaient à interpréter ces signes. Mais des groupes nombreux conversaient bruyamment sous son nez, agitaient leur index, voire portaient des appréciations sur lui. Suspendu là comme il était, quiconque, à sa place, aurait seulement rêvé de voir ses ossements rassemblés dans une sépulture. On imaginait que les éclairs le terrorisaient, mais les corbeaux, remarquait-on, avaient cessé leurs rase-mottes autour de lui.

Ses proches venaient le voir de plus en plus rarement. Ils étaient maintenant séparés non plus en deux, mais en quatre groupes hostiles ; sa femme avec l'enfant, son père et sa mère, et chacun des deux frères de son côté. La querelle pour le partage de l'indemnité s'était envenimée durant l'automne et le procès qu'ils avaient engagé s'annonçait désespérément long.

Chacun de ces groupes venait se planter là devant le masque calcaire, avec ses mobiles et ses tourments. Des yeux ouverts émanait toujours le même regard et, assurément, les visiteurs devaient se dire que la fois suivante, ils entreraient mieux en connivence avec la chaux. La fois suivante... Il y avait vraiment des jours où il paraissait sur le point de déchirer son enveloppe crayeuse pour venir deviser avec eux. Sans doute

serait-ce alors son tour de les juger, non seulement eux, ses proches, mais l'ensemble de l'espèce humaine.

J'ai assisté au vieillissement des statues, mais j'ai le sentiment que ce bas-relief, sans doute le seul au monde à contenir en lui tout à la fois la chair, les ossements et probablement aussi l'âme du mort, connaîtra à l'avenir une destinée différente. Soit il volera en éclats avant l'heure, soit il survivra à tous. Les saisons jetteront sur lui leur poussière, le vent le corrodera lentement, très lentement, comme il corrode l'univers, et lui, Murrash Zenebishe, pour le moment pourvu de ce masque protecteur qui a arrêté les progrès de l'âge, connaîtra finalement la vieillesse. Seulement, elle ne lui viendra pas d'une saison ou d'une année à l'autre, commevient généralement la vieillesse humaine, mais d'un siècle à un autre. Parfois, je lui dis mentalement : « Infortuné Murrash, quels malheurs te sera-t-il donné de voir, car l'avenir me semble gros de calamités ! » Mais il m'arrive aussi de lui dire : « Tu as de la chance, tu vas assister à bien des choses, car, quoi qu'il advienne, je suis persuadé que, comme tout fléau, celui-ci passera aussi, et que, comme toutes les nuits, celle-ci finira par se dissiper et s'éclaircir. »

LX

L'incident se produisit le 23 du mois de saint Ndré à quatre heures de l'après-midi. Tout se passa en un clin d'œil, mais l'événement était de ceux qui ont le pouvoir de couper le temps en deux. Depuis le 23, dans les propos de chacun, le temps n'est plus un. Il y a l'époque d'avant et l'époque d'après l'incident.

Peu avant quatre heures (par cette sombre journée, on avait l'impression que, depuis le matin, il avait été constamment quatre heures), peu avant le moment fatal, donc, aucun signe d'alarme ne s'observait nulle part. L'ample plaine s'étendant par delà l'Ouyane maudite paraissait comme oppressée par les brumes hivernales. Tout semblait opaque, lorsque, soudain, des froids brouillards, Dieu sait comment, émergèrent sept cavaliers. Ils s'approchaient rapidement dans un étrange galop, non pas rectiligne, mais fait de grands détours, comme si un ouragan invisible eût poussé leurs chevaux tour à tour d'un côté et de l'autre. Lorsqu'ils furent assez près pour que l'on pût distinguer leurs casques et leurs cuirasses, on s'aperçut que c'étaient des cavaliers turcs.

En les voyant se diriger vers le pont, nos sentinelles qui montaient la garde du côté droit, dans le sens du courant, prirent position et croisèrent leurs lances. Les cavaliers continuaient d'approcher de leur étrange galop sinueux. De loin, nos gardes leur crièrent « halte ! ». Les étrangers devaient s'arrêter même s'ils étaient munis d'un sauf-conduit, à plus forte raison s'ils avaient franchi la frontière sans autorisation, comme plus d'un le faisait ces derniers temps. Mais les cavaliers refusèrent d'obtempérer.

Les lointains témoins de l'incident eurent l'impression d'assister à une muette sarabande. Deux Turcs réussirent à se frayer passage et à s'engager jusqu'au milieu du pont, poursuivis par un de nos gardes. Un troisième tomba de cheval et, autour de lui, Albanais et Turcs s'empoignèrent à coups de lance dans une furieuse mêlée. Un Turc, parvenant à se dégager, s'élança derrière notre sentinelle qui pourchassait les deux autres, tandis que les gardes accourus de l'autre bout vinrent se heurter à ces derniers vers le milieu du pont, où se forma une nouvelle mêlée.

Tout cela, comme je l'ai dit, se déroula dans un silence surprenant, ou telle fut du moins l'impression que l'on eut, peut-être parce que tous les bruits étaient étouffés par le grondement de la rivière. Une seule fois (ah, maintenant encore, je frémis rien que d'y penser), une seule fois, donc, de ce tohu-bohu silencieux jaillit une voix. Ce n'était pourtant pas tout à fait une voix, mais comme un « craaa » isolé, un gémissement horrible sorti d'une gorge inhumaine. Puis, derechef, cette bataille d'ombres, cette course du milieu du pont vers l'extrémité de droite, le retour en arrière pour emporter un corps tombé, un buisson de lances et, finalement, le refoulement des Turcs et leur fuite dans la direction d'où ils étaient venus, vers les brouillards, avec, à leur suite, un cheval sans cavalier qui ne cessait de hennir.

Ce fut tout. Les cavaliers se perdirent à l'horizon comme ils en avaient surgi, et on aurait pu penser que ce n'avait été là qu'une hallucination, mais... sur le pont il était resté une trace. En son milieu, il était baigné de sang.

Peu après, le comte vint lui-même sur place. Il arpenta le pont d'un pas lent, cependant que les sentinelles, avec leurs cuirasses éraflées de coups de lances, racontaient ce qui s'était passé. Ils s'arrêtèrent devant la flaque de sang. Ce devait être le sang du soldat turc que les cavaliers avaient réussi à emporter. Il était en train de se figer et les grains du gravier accentuaient ses ultimes miroitements.

- Sang turc, dit notre seigneur d'une voix rauque, défaite.

Personne ne relevait les yeux. Nous avions vu leurs vêtements asiatiques, nous avions entendu leur musique, nous regardions maintenant leur sang, le seul à ressembler au nôtre.

Ce jour devait venir. Il y avait longtemps qu'il cheminait dans la caravane des jours. Nous l'attendions sans penser peut-être qu'il viendrait aussi soudainement, avec ces sept cavaliers surgis du brouillard pour s'y engloutir à nouveau, suivis d'un cheval sans cavalier.

LXI

A mesure que les heures passaient, l'incident paraissait de plus en plus grave. La nuit agrandit incroyablement ses proportions. Les jours suivants également. Le calme qui tomba sur toute la semaine suivante, au lieu d'atténuer sa gravité, ne fit que l'accroître. Dans l'esprit de tous se renouvelaient constamment, ralentis comme dans un cauchemar, les mouvements désordonnés de nos soldats et descavaliers turcs sur le pont, tels qu'on les avait vus à distance. C'était comme une première ébauche de la guerre. Il était maintenant évident que l'incursion de cette patrouille n'était pas fortuite. De partout parvenaient de lugubres nouvelles. A la base de Vlorë, dans la principauté des Topia, chez les Dukagjin et les Kastriote, au Nord, partout, les Turcs avaient provoqué une vague d'incidents. Il fallait avoir moins de discernement que Gjelosh l'idiot pour ne pas comprendre que la guerre avait en quelque sorte commencé.

Le dimanche, comme je me promenais dans la soirée sur la berge déserte (l'idiot avait déambulé peu auparavant sur le pont en ricanant), je ressentis un abattement comme je n'en avais encore jamais éprouvé. La lune répandait uniformément sa clarté sur la plaine, lui conférant la rigidité d'un masque. Tout était blême, tout était mort, et je fus sur le point de gémir : « Comment te transformeras-tu en Asie, toi qui es si belle, mon Arberie ? »

Mon regard se voila et, de même que j'avais distingué jadis la tache de sang décolorée à la base du cou de Murrash Zenebishe, de même eus-je l'impression de contempler sous ce bain de lune des plaines entières inondées de sang et des montagnes réduites en poussier. Je voyais les hordes turques raboter le monde pour y étendre l'espace islamique. Je voyais les feux et leurs cendres, les restes calcinés des hommes et des chroniques. Et notre musique, et nos danses, et nos costumes et notre langue imposante, gravissant les montagnes, pourchassés par ce lik horrible qui évoquait la queue d'un reptile. Notre langue albanaise, réfugiée dans les monts parmi les roulements de tonnerre, les avalanches et les rugissements qui la tannaient, tandis que les plaines en contrebas resteraient muettes. Et, par-dessus tout, ces ténèbres tombant avec leurs heures centenaires.

C'est ainsi que je m'étais, sans m'en rendre compte, approché de la première arche où se trouvait l'emmuré. La lunel'éclairait plus qu'en n'importe quelle autre nuit et je demeurai un long moment immobile, le regard rivé sur ses yeux de chaux. J'avais froid comme s'il m'avait communiqué le gel de l'au-delà. « Murrash Zenebishe, dis-je en silence (l'idée que, de quelque manière, j'imitais Gjelosh l'idiot, qui parlait ainsi à l'emmuré quelque temps auparavant, ne me troubla nullement), Murrash Zenebishe, répétai-je, toi qui es mort avant moi, mais qui vivras plus longtemps que moi... » Je n'avais pas la force de détacher mon regard de ces yeux éteints dont la blancheur était devenue insoutenable. Pourquoi me trouvais-je là, que voulais-je lui dire et qu'attendais-je de lui ? Je devais m'éloigner au plus vite de cette poussière lunaire, du lieu du sacrifice, mais mes jambes ne m'obéissaient plus. J'avais l'impression que, d'un moment à l'autre, le voile calcaire de ses yeux tomberait pour livrer leur message. Et ce message, je le devinais presque. Ses yeux semblaient me dire : « Nous deux, ô moine, sommes si proches l'un de l'autre. Tu ne sens pas à quel point ? »

A la vérité, c'était précisément ce que j'éprouvais, et, en reculant sans le quitter des yeux (j'avais le sentiment que c'était la seule manière dont je pouvais me détacher de lui), je me dis qu'il me fallait rentrer chez moi au plus tôt pour terminer ma chronique. Rentrer au plus tôt, parce que les temps étaient sens dessus dessous, que bientôt il serait trop tard pour toutes choses et qu'alors, quiconque coucherait sur le papier des témoignages pourrait le payer de sa tête. Cette chronique, tout comme le pont, réclamerait peut-être un sacrifice, et qui pourrait en être la victime, sinon moi, *moine Gjon, fils de Gjorg Oukshama, qui relate lesdits faits en se remonstrant qu'il n'y a dans nostre langue encore rien d'escrit dessus le pont le l'Ouyane maudite, ni sur le malheur qui nous menace, et le fays pour l'amour de nostre terre.*

Tirana, 1976-1978.

La Grande Muraille

LE SURVEILLANT SHUNG

Les barbares à leur tour sont passés... Mon adjoint accompagna ces mots d'un soupir. Il avait le regard sans doute braqué dans la direction où s'éloignaient leurs chevaux tandis que, de mon côté, je me faisais l'observation qu'en aucun lieu de l'immense Chine, non seulement dans les petites villes, mais pas davantage dans les grandes ni dans la capitale, où l'on sait mieux les choses qu'en province, nulle part donc chez nous il ne se trouvait personne qui ne commentât le franchissement de la Muraille par des nomades, fût-ce les membres d'une délégation, autrement que par les mots « les barbares à leur tour sont passés », en les accompagnant d'un soupir, de ceux que l'on pousse en général à propos d'événements dont on pressent qu'on éprouvera plus tard la nostalgie.

Bien que le silence plane ici depuis des décennies, cela n'empêche nullement les sujets de notre empire d'imaginer notre Muraille et les nomades du Nord aux prises, s'empoignant sans relâche avec sauvagerie, se jetant des lances ou de la poix, se crevant ou s'arrachant les yeux, les pierres ou bien les cheveux.

Mais cela ne m'étonne plus outre mesure quand je songe que les gens ne font pas que l'affubler d'une pseudo-auréole d'héroïsme, mais se représentent de la Muraille le reste, depuis sa configuration jusqu'à sa hauteur même, de manière bien différente de ce qu'elle est en réalité. Ils ne parviennent pas à se persuader que si, par endroits, elle est effectivement très élevée, impressionnante même, au point qu'en regardant d'en haut, comme c'est le cas de cet endroit où nous nous trouvons, on est pris de vertige, en revanche, sur la majeure partie de son étendue, son délabrement fait peine à voir. À cause de cet état d'abandon, de l'extraction de ses pierres par les habitants des alentours, elle s'est rabougrie au point que c'est tout juste si elle dépasse la taille d'un cavalier sur sa monture, sans parler d'un de ses segments qui n'a plus de Muraille que le nom. En fait, ce ne sont plus que des pierres disséminées çà et là, les vestiges, dirait-on, d'un projet initial abandonné pour Dieu sait quelle raison. Et c'est ainsi, pareille à un reptile qu'on a du mal à distinguer, rampant dans la boue, qu'elle a atteint jusqu'aux confins du désert de Gobi, lequel l'a naturellement aussitôt engloutie.

Le regard de mon adjoint était vide comme celui des êtres ordinairement obligés de le porter au loin.

- À présent, nous sommes dans l'attente d'un ordre, dis-je avant qu'il ne m'eût demandé le premier ce qu'il nous incombait de faire.

On imagine bien que la conclusion des pourparlers avec la délégation officielle des nomades déterminerait cet ordre, si jamais une telle décision venait à être vraiment prise.

Nous attendîmes donc cet ordre tout l'été, puis jusqu'à la fin des villégiatures, lorsque l'empereur et ses ministres étaient censés être rentrés. Mais cette décision ne vint ni avec les vents ni avec la petite pluie mêlée de neige de l'hiver.

Comme toujours dans ces cas-là, l'ordre, ou plus précisément sa réverbération, parvint au moment où nul n'y songeait plus. Je dis sa réverbération, car, avant même que n'arrivât le courrier impérial, nous avions appris la décision du gouvernement par les habitants des villages et des campements établis tout au long de la fortification. Ayant abandonné leurs logis, ils s'étaient retirés dans les grottes des montagnes voisines, comme ils le faisaient chaque fois à la veille des travaux de réfection de la Grande Muraille, dont ils étaient toujours informés avant nous, d'une manière qui est toujours restée pour nous un mystère.

C'était là sans doute un comportement avisé, car, en disparaissant de chez eux, ils s'épargnaient pour le moins les coups de fouet des fonctionnaires, sans compter bien sûr maints autres châtiments en tout genre. Je me suis toujours demandé, sans jamais trouver de réponse, comment ils avaient à cœur de soutirer des pierres à la Muraille et de s'en servir pour leurs bicoques ou leurs courettes, tout en sachant qu'un jour viendrait où ils les reperdraient.

Cette histoire, m'a-t-on dit, perdure depuis des siècles, et, à l'instar de l'écheveau de laine utilisé pour confectionner un cache-nez, qu'on détricote pour en faire un chandail, puis qu'on redéfait pour en faire à nouveau un cache-col, les pierres de la Muraille ont fait à plusieurs reprises l'aller et retour des maisons de paysans à la Muraille, et vice versa. Par endroits, on distingue encore sur elles des traînées de fumée qui, on s'en doute, attisent

l'imagination des touristes ou des plénipotentiaires étrangers, auxquels il ne vient guère à l'idée que ce n'est nullement là la marque de quelque combat héroïque, mais la suie d'un âtre où, des années durant, a été préparée la maigre et morne tambouille de quelque bouseux anonyme.

Cet après-midi, donc, quand nous apprîmes que les paysans avaient déserté leurs logis, nous devinâmes que la Chine entière connaissait désormais la nouvelle de la réfection.

Ces travaux, bien qu'ils fussent l'indice d'une certaine tension, ne signifiaient cependant pas encore la guerre. À la différence des conflits armés, les reconstructions étaient si fréquentes que la Grande Muraille aurait pu tout aussi bien recevoir Réparation comme second prénom ou comme surnom. Au vrai, considérée dans son ensemble, plus qu'une muraille à proprement parler, c'était une infinie succession de ravaudages. On allait même jusqu'à prétendre que c'est sous cette forme qu'elle avait vu le jour dès le début : comme le rafistolage d'une muraille plus ancienne ayant eu elle-même pour origine une autre muraille, et ainsi de suite. On avançait même qu'au tout début le mur primitif s'élevait au cœur de l'État mais que, de réparation en réparation, il s'était lentement déplacé pour finir par atteindre la frontière, où, pareil à un arbre enfin planté dans un terreau approprié, il avait crû monstrueusement au point de terrifier le monde. Même ceux qui ne pouvaient imaginer la Muraille sans les nomades se demandaient parfois si c'étaient bien la présence de ceux-ci qui avait incité à son édification ou si ce n'était pas au contraire la Muraille qui, en se dressant à la frontière, les avait attirés.

Si nous n'avions de nos yeux vu la délégation de barbares passer par là, et même à deux reprises, quand ils étaient venus puis repartis, peut-être aurions-nous été du petit nombre qui allaient rattacher la nouvelle tension, comme la plupart des précédentes, aux dissensions qui n'étaient pas rares à se produire à l'intérieur du pays, voire au cœur de l'État. Pleins de cette satisfaction que donne la connaissance d'une vérité perdue dans un océan de mensonges, nous passerions de longues soirées d'hiver à échafauder hypothèse sur hypothèse à propos du cours possible des événements, des intrigues qui avaient pu être ourdies au palais, aux ressorts si secrets que leurs auteurs mêmes eussent été bien en peine de lesexpliquer, des jalousies dont on disait qu'elles avaient le pouvoir de briser les miroirs des dames au crépuscule, et ainsi de suite.

Mais tout s'était produit sous nos yeux, les nomades étaient passés juste à nos pieds. Nous gardions même souvenir des lisérés multicolores de leurs costumes, du claquement de sabots de leurs montures, sans oublier, bien entendu, les mots « Les barbares à leur tour sont passés » lâchés par mon second, accompagnés de soupirs et d'un regard totalement vide.

En toute autre circonstance, nous aurions pu éprouver ou feindre quelque doute, mais, cette fois, nous sentions qu'une pareille attitude eût été dépourvue de tout fondement. Si fastidieuses que fussent les soirées d'hiver, nous pouvions trouver une autre façon de les remplir sans aller chercher à l'inquiétude de l'État d'autres causes que l'approche des barbares.

Venue du nord se répand une sourde angoisse. Pour l'heure, la question qui se pose n'est plus de savoir si cet état de tension a vraiment son origine dans le danger qui nous menace de l'extérieur. Désormais, c'est plus qu'évident, et la seule question est de savoir s'il y aura vraiment la guerre.

Les premiers maçons sont arrivés, mais la plupart sont encore en chemin. D'aucuns soutiennent qu'il en vient quarante mille, d'autres citent des chiffres encore supérieurs. À coup sûr, ce sera la plus importante réfection de ces derniers siècles.

L'oie sauvage qui passe en poussant son cri réveille l'immensité du vide... Hier, comme je contemplais l'espace septentrional, je me suis souvenu de ce vers d'un poète dont je ne me rappelle plus le nom.

Depuis quelque temps, la crainte que m'inspire le vide dépasse toute autre forme d'appréhension... Les nomades, dit-on, ont à présent un chef unique, le successeur deGengis Khan, qui s'efforce, dans la poussiéreuse et hallucinante confusion qui est la leur, de créer un État. Pour l'instant, on ne sait rien de bien précis au sujet de ce chef, hormis qu'il est boiteux. Avant son nom n'est donc parvenue jusqu'ici que son estropiade.

Depuis quelques jours, les nomades, pareils à des bandes de choucas, apparaissent puis disparaissent dans le brouillard. À coup sûr, ils surveillent les travaux de réfection. Je suis certain que la Muraille, sans laquelle nous ne pouvons concevoir de survivre, est inadmissible pour leur esprit et doit leur causer le même trouble que nous inspire le vide septentrional.

KUTLUK LE NOMADE

On me dit de courir, courir, et de la surveiller sans arrêt, mais elle est interminable et toujours identique à elle-même, pierre sur pierre, pierre sous pierre, pierres d'un côté, pierres de l'autre, toutes liées par du mortier, et j'ai beau courir, elles ne changent pas, toujours pareilles à elles-mêmes comme cette saloperie de neige qui était toujours la même quand nous pourchassions Toktamish à travers la Sibérie, à la fin de l'année du Chien, lorsque Timur, notre khan kuturdilar, nous a dit : Tenez encore un peu le coup, les gars, car au fond ce n'est que de la neige, elle veut faire croire qu'elle est froide, comme toutes les mijaurées, mais elle finira bien par mollir et se liquéfier, alors que cette troupe de pierres, elle, est plus malfaisante, elle ne s'émiette ni ne fond, mais elle me barre le chemin, je ne comprends pas pourquoi le khan ne nous donne pas l'ordre de nous attaquer à cette pierraille, de la raser, comme à Tchubukabad, où nous nous emparâmes du sultan Bajazet Yaldrem et où le khan nous envoya ce yarlik : Honneur à vous qui avez capturé la Foudre, peu importe que vous n'ayez pas encore mis les menottes àtout le ciel, mais ça viendra ; puis comme à Akshehir, durant l'année du Tigre, quand nous avions enterré vivants les captifs pliés comme dans le ventre de leur mère et que le khan kuturdilar nous dit : s'ils sont innocents, comme le croit le magicien Qatshi, le ventre de la terre, qui est plus généreux que celui des humains, les engendrera de nouveau, ah ! comme c'était beau, mais notre khan n'a plus envoyé de yarlik nous demandant de tout raser, et les chefs, quand ils se réunissent en conseil, au sein du kurultaï, prétendent que ce qu'on appelle des villes ne sont que des cercueils où il faut bien se garder d'entrer, car une fois à l'intérieur vous ne pourrez jamais plus en sortir, voilà ce qu'ils disent, et pourtant le yarlik de destruction s'obstine à ne pas venir, je ne reçois que cet ordre sempiternel qui se répète comme ces maudites pierres : nomade, ouvre l'œil !

LE SURVEILLANT SHUNG

Les travaux de réfection se poursuivent, semble-t-il, sur tout le pan nord-ouest de la Muraille. Chaque semaine rappliquent de nouveaux maçons brandissant joyeusement drapeaux et fanions multicolores de leurs provinces, qui concourent à qui enverra le plus grand nombre de bras, mais l'on ne remarque nulle part le moindre mouvement de troupes. Les sentinelles nomades se profilent comme devant à l'horizon, sauf que, le brouillard s'étant épaissi par cette saison hivernale, il arrive qu'on ne les distingue plus très nettement, eux et leur monture, tant et si bien que, davantage que de cavaliers, ils ont l'air de tronçons de cadavres mutilés qu'un vent fou a fait voler d'on ne sait quel champ de bataille pour les essaimer dans les airs.

Ce qui se passe tient véritablement de l'énigme. À première vue, on pourrait croire à une manœuvre, chacun des deux camps ayant choisi de manifester sa force par une attitude de mépris. Mais, si l'on considère les choses avec lucidité, on y décèle des éléments qui échappent à toute logique. C'est la première fois, me semble-t-il, que se produit une telle rupture entre la Muraille et la capitale. Je lesai toujours imaginées indissolublement liées, et cela non pas seulement quand je travaillais à la capitale, mais même avant, quand je n'étais qu'un simple fonctionnaire perdu dans les vallées du Tibet. Qu'elles exerçaient l'une sur l'autre une influence du genre de celle que provoque la Lune, dit-on, sur le flux et le reflux des marées, je le savais depuis longtemps. Ce que j'ai appris en venant ici, c'est que la Muraille est capable de déplacer la capitale, en d'autres termes, qu'elle peut l'attirer à elle ou bien la repousser, alors que cette dernière est impuissante à son encontre. Tout au plus peut-elle tenter de s'éloigner elle-même comme la mouche qui cherche à échapper à la toile d'araignée, ou au contraire de s'en approcher pour se blottir dans son giron, comme un être pris de peur, mais c'est tout.

C'est par l'attraction ou le rejet exercés par la Muraille elle-même que s'expliquent à mon avis les mouvements de la capitale de la Chine au fil de ces deux derniers siècles, son déplacement vers le sud du pays, comme ce fut le cas avec Nankin, le plus loin possible de la Muraille, ou son

rapprochement vers le nord, le plus près possible, comme dans le cas de Pékin, devenue pour la troisième fois notre capitale.

Ces derniers jours, je me suis creusé la cervelle pour trouver une explication plus précise à ce qui est en train de se passer. Parfois, j'ai l'impression que ce flottement, si on peut l'appeler ainsi, est dû précisément à la proximité de la capitale. Les ordres peuvent être annulés plus facilement que si la capitale se trouvait, disons, à quatre ou cinq mois de distance et que la seconde voiture porteuse du nouvel ordre annulant le précédent ou bien n'ait pas réussi à rejoindre la première, ou bien encore, du fait de leur rapidité, de la panique, se soit renversée, elle, ou la première, ou encore l'une et l'autre à la fois, etc.

Hier soir, alors que nous étions en train de bavarder (c'était un de ces commerces d'une indolence raffinéecomme il s'en ébauche souvent après de pareils instants dérobés à la vue des autres, et ils nous paraissent d'autant plus chers), hier soir, donc, mon adjoint me déclara que si non seulement la capitale, mais la Chine même, venait à se déplacer, la Muraille, elle, ne bougerait pas d'un iota. Au demeurant, ajouta-t-il nonchalamment, on a des preuves de ce que j'avance. De fait, nous nous remémorâmes tous deux qu'en l'espace des mille et quelques années qui s'étaient écoulées depuis la construction du mur, la Chine était à plus d'une reprise sortie de ses limites, laissant la Muraille seule et sans signification au beau milieu des steppes grises, pour y retourner ensuite tout autant de fois.

Je me souvins d'une de mes tantes à qui, enfant, on avait passé un bracelet, oublié ensuite à son bras. Comme elle se mit à beaucoup grossir, il faillit s'enfoncer dans les chairs. J'avais l'impression que la Chine avait plus ou moins connu le même sort. Le mur l'avait tantôt serrée, tantôt desserrée. Depuis quelques années, il paraissait convenir à sa taille. Pour ce qui était de l'avenir, on ne pouvait savoir... Chaque fois que je voyais ma tante, je me rappelais l'histoire de son bracelet, qui, je me demande pourquoi, continuait de m'obséder, car, bien malgré moi, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer ce qui se produirait si on ne le lui ôtait pas à temps, et, poussant plus loin les choses, je me le figurais après sa mort, tintinnabulant sans repos, désormais trop lâche à son bras de squelette... Je me pris la tête entre les mains, confus d'en être venu à imaginer la Chine avec ce vain attirail, après sa décomposition...

C'était une nuit sans étoiles, mais du clair de lune émanait une si forte sensation de léthargie qu'on eût cru que le lendemain chacun renoncerait à la moindre action, et que nomades, oiseaux, États eux-mêmes, épuisés, continueraient de languir comme des morts étendus l'un à côté de l'autre, à notre image...

On a fini par apprendre le nom du chef des nomades : il s'appelle Timur Lan, ce qui veut dire Timur le boiteux. Il aurait livré une guerre terrible aux Ottomans et, après avoir fait prisonnier leur roi, surnommé la Foudre, il l'aurait promené en tous sens à travers les steppes.

Apparemment, il ne tardera pas à s'en prendre à nous. Maintenant tout devient clair, aussi bien l'ordre de réfection que ce calme provisoire que nous nous sommes hâtés de qualifier d'« énigmatique », comme pour tout ce qu'il y a d'incompréhensible dans les affaires de l'État. Tant qu'il en décousait avec les Turcs, le terrible boiteux ne représentait aucun danger. Mais, à présent...

Un messager, revenant d'une mission et qui a fait halte ici hier soir, a apporté une nouvelle troublante. Aux confins occidentaux de notre empire, juste en face de notre Mur, à quelques centaines de mètres, les barbares auraient édifié une sorte de tour, non pas de pierres, mais de têtes coupées. Cette construction, telle qu'il nous l'a décrite, n'est pas très élevée, guère plus de deux tailles d'homme, et, d'un point de vue militaire, elle ne menace en rien notre Muraille, mais la terreur qu'elle propage est plus efficace que cent forteresses. En dépit des réunions tenues avec les soldats et les maçons pour leur expliquer que cet entassement, comparé à notre Muraille, n'avait pas plus de valeur qu'un simple épouvantail (les corbeaux qui ne cessaient de voleter autour suggéraient du reste cette analogie), un vent de panique s'était répandu partout, y compris dans l'armée. Je n'ai jamais porté un si grand nombre de lettres à la capitale, déclara le messager en tapant de la main sur sa sacoche en cuir. D'après lui, la plupart de ces missives avaient été rédigées par des femmes d'officiers correspondant avec leurs amies de l'aristocratie pour leur faire part de leurs insupportablesmigraines, etc., manière d'intercéder auprès d'elles pour faire muter leurs maris.

Toujours d'après le messager, le souffle pestilentiel qu'exhalait cet entassement était si insupportable que, pour la première fois de son existence, la Muraille lui avait paru se rétracter, et il avait prié Dieu que la

réfection, entreprise fort opportunément, fût menée à bien dans les plus brefs délais.

Le messager laissa tout un chacun dans un profond abattemer. Sans nous l'avouer, nous avions conscience de regarder désormais d'un tout autre œil les parties endommagées de la Muraille, ses failles, ses taches lépreuses. Nos pensées se tournaient opiniâtrement vers les entassements de têtes coupées. Apparemment, fit observer mon second sitôt le messager parti, le sage proverbe selon lequel « on ne défonce pas un mur avec sa tête », dont l'orthographe nous valut Dieu sait combien de coups de baguette à l'école communale, était désormais caduc. À ce qu'il semblait, c'était maintenant avec la tête plutôt qu'avec n'importe quoi d'autre qu'on s'employait à abattre le Mur.

Aucun mouvement de troupes du côté de la frontière. Un violent tremblement de terre a tout ébranlé, sauf la Muraille, qui sait désormais résister aux séismes. Le silence après cette secousse a paru se faire encore plus profond... J'ai l'impression que les travaux de réfection sont accomplis sans trop de soin, juste pour la frime. La veille du tremblement de terre, l'édifice qui servait de tour de guet, à notre droite, s'est effondré après avoir été relevé pour la seconde fois. J'en viens à penser que la trahison s'est infiltrée dans le palais impérial. Mon adjoint, lui, est d'un autre avis. Depuis longtemps, il est convaincu que les gens de la capitale sont tellement plongés dans les plaisirs et la débauche que bien peu songent encore à l'existence des nomades et des frontières. Il me disait hier avoir entendu rapporter qu'on avait inventé de nouveaux miroirs qui augmentaient au moins du double les proportions d'unpénis. Les dames les plaçaient dans leur chambre à coucher pour s'exciter avant de faire l'amour.

Seul réconfort : par-delà la Muraille, on ne décèle pas le moindre mouvement, hormis celui de rares éclaireurs à cheval qui passent comme le vent, parfois aussi de petits groupes de soldats turcs en uniformes dépenaillés. Quand ceux-ci ont fait leur première apparition, à la fin de l'été, nos observateurs en ont été fort inquiets. On pensa d'abord qu'il s'agissait peut-être d'éléments de troupes d'assaut camouflés en Turcs défaits, puis, à la suite de rapports fournis par les espions infiltrés dans leurs rangs, il se révéla qu'il s'agissait bel et bien de débris de l'armée ottomane mise en déroute par Timur à Tchubukabad. Il y a longtemps qu'ils vont et viennent le long de la frontière. La plupart sont âgés, et, le soir venu, ils repensent

aux lointaines contrées aux dénominations terribles où ils se battirent, ainsi sans doute qu'à leur sultan Bajazet, dont ils traînent le souvenir derrière eux comme un éclair mort à travers la steppe.

À plus d'une reprise, ils ont demandé à travailler à la réfection de la Muraille, et après l'effondrement réitéré de la tour de droite, l'un d'eux, après avoir insisté pour obtenir un entretien avec moi, m'a même raconté dans un mauvais chinois qu'il avait vu, dans un pays très éloigné, un pont dans le tablier duquel un homme avait été emmuré. Il portait les mains à ses yeux pour jurer qu'il l'avait vu en personne, et me réclama même un morceau de carton pour y esquisser la forme du pont. Ce n'était qu'un petit pont, me précisa-t-il, et, pour éviter qu'il ne s'écroule, il avait fallu un sacrifice. Mais cette Muraille immense, comment pouvait-elle tenir debout sans une offrande du même genre ?

Quelques jours plus tard, il revint me raconter la même histoire, mais, cette fois, il me dessina le pont avec un luxe de détails. Quand je lui eus demandé pourquoi il l'avait représenté à l'envers, il blêmit. « Je ne sais pas, me répondit-il,peut-être parce que c'était comme ça qu'il apparaissait dans l'eau... Et même, il y a deux nuits, c'est bien ainsi que je l'ai vu en rêve, la tête en bas » Quand il fut parti, nous examinâmes à loisir l'étrange croquis : Le signe †, ainsi qu'il nous l'avait expliqué, indiquait le lieu du sacrifice. Y ayant longuement concentré mon regard, j'eus l'impression que le pont s'était mis à trembler. Ou bien était-ce parce que le Turc m'avait dit que, mieux que du pont lui-même, il se souvenait de son reflet dans l'eau ? C'était, si je puis dire, une façon de considérer les choses du point de vue des eaux, qui, toujours d'après le Turc, était censée être aux antipodes de la façon de voir des hommes, par exemple, ou du point de vue de la terre. C'est précisément les eaux qui avaient requis le sacrifice (du moins est-ce ce que soutenait la légende) de l'emmure-ment, autrement dit la condamnation à mort de l'homme.

Tard dans la nuit, le clair de lune, tombant à l'oblique sur les pierres de la Muraille, y dessinait par endroits des traits humains. Turc maudit ! pestai-je à part moi, croyant que c'était lui qui avait suscité ces rapprochements morbides. Je me dis ensuite que c'était peut-être ainsi, à l'instar de ce pont renversé, que circulaient en ce bas monde les bons ou mauvais messages. Vraisemblablement les peuples s'envoyaient-ils ainsi les uns aux autres des centaines, voire des milliers d'années à l'avance, des signes annonciateurs

de l'arrivée de leurs missions officielles, avec leurs lettres et leurs sceaux de cire noire.

KUTLUK LE NOMADE

Les chefs se sont réunis au kurultaï, le yarlik du khan Timur est arrivé : ne t'aventure jamais de l'autre côté, dit-il, car là-bas se trouve ta perte, mais plus on m'en dissuade, plus j'ai envie de franchir le pas, de découvrir les villes, les femmes qui se démultiplient dans le verre poli, vêtues d'une sorte de zéphyr qu'elles appellent mend-afsh (la soie) et qui ont la fente du plaisir plus douce que le miel, mais cette chienne de pierraille s'y refuse, elle m'en empêche, elle m'oppresse, et j'aimerais la poignarder, bien que le fer, je le sais, soit impuissant contre elle qui a résisté même au tremblement de terre, ah, il y a deux jours, quand la pierraille et le séisme se sont colletés, j'ai hurlé : il n'y a que toi qui peux la raser, mais, que veux-tu, c'est elle qui a eu le dessus, elle a étouffé le tremblement de terre et j'ai pleuré en assistant à ses derniers soubresauts pareils à ceux d'un bœuf égorgé, jusqu'au moment où, hélas, je l'ai vu expirer, et, mon Dieu, je me suis senti tout triste, comme autrefois dans la steppe de Bek-Pek-Dala, quand j'ai dit au commandant Abaga : je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie de hurler, et qu'il m'a répondu : cetteplaine s'appelle Bek-Pek-Dala, autrement dit la steppe de la faim, et si ce n'est ta propre faim, tu ressentiras celle des autres, éperonne donc ton cheval, mon fils, c'est ce que tous me disent : éperonne ton cheval, ne t'arrête jamais, fils de la steppe, mais cette pierraille m'en empêche, elle se met en travers de mon chemin, se frotte à ma monture, attire ses os, et même moi je me sens comme absorbé par son ciment mortuaire, je ne sais trop comment elle a rendu mon visage de cire, elle me fait fondre et blanchir, aaah...

LE SURVEILLANT SHUNG

Les journées, comme ployant soudain sous les ans, se traînent lourdement. Nous ne parvenons pas encore à nous remettre du choc que nous avons essuyé en cette fin de semaine.

Depuis que son char s'est arrêté devant notre tour et qu'il a dit : je viens de la part de la Direction n° 22 de la Musique, j'ai eu si ce n'est un mauvais pressentiment, du moins quelque chose d'approchant. Comme je lui demandai quel était le rôle de cette Direction et, s'ils entendaient vraiment donner des concerts ou des extraits d'opéra à l'intention des soldats et des ouvriers employés à réparer la Muraille, il a éclaté d'un long rire : il y a des années que notre Direction ne s'occupe plus de pareilles activités !

Ce qu'il nous a révélé par la suite était si abasourdissant qu'à un moment donné mon second l'a interrompu pour lui lancer d'un ton suppliant : tout cela est-il vrai ou bien vous moquez-vous de nous ?

Nous avions déjà entendu dire qu'au fil des ans, certains départements et directions de la hiérarchie céleste, tout en conservant leurs anciennes dénominations, avaientvu changer du tout au tout la nature de leurs attributions, mais que les choses en fussent arrivées au point que l'état-major de la Flotte s'occupât prioritairement de l'approvisionnement de l'empereur en drogues destinées à renforcer sa puissance sexuelle, alors que la Flotte de guerre elle-même était passée sous les ordres de l'eunuque en chef du Palais, voilà qui eût semblé inconcevable à qui que ce fût. Mais ce n'est pas tout, poursuivit-il : savez-vous de quoi s'occupe la direction des mines de cuivre et de toutes les fonderies ? Et la politique étrangère, savez-vous qui en est le cerveau ? Et les grands travaux ?

Nous écoutions bouche bée tandis que, satisfait de notre stupeur, il répondait de lui-même, comme pour nous jeter un os à ronger, à telle ou telle de ses propres questions. Baissant la voix, il nous dit : l'institution qui s'occupe des services secrets et de la castration des eunuques est la Bibliothèque centrale. Et, sans nous donner le temps de nous ressaisir, il enchaîna en nous révélant que, ces derniers temps, le clan des eunuques du Palais impérial s'était arrogé un formidable pouvoir. D'après lui, ils ne

devaient pas tarder à s'emparer totalement du gouvernement, et alors la Chine, au lieu d'Empire céleste ou du Milieu, risquait fort de s'appeler Empire de la Castration céleste...

Il s'esclaffa un bon moment, puis son regard se rembrunit. Vous riez, dit-il, parce que vous ne savez pas toute l'horreur que cela peut représenter. (Nos visages, loin d'esquisser même un sourire, étaient devenus noirs comme de la poix.) Malgré cela, il se mit à commencer toutes ces phrases par les mots : « Vous riez, mais... » Pour lui, nous riions sans nous rendre compte de la calamité qui en résultait. Car nous ignorions que l'émasculation, chez l'homme, décuple la soif de pouvoir, etc.

Au cours de la soirée, où il but d'abondance, surtout vers la fin, le plaisir de nous épater et la fierté de débarquer de la capitale le stimulèrent si bien qu'il se mit à nousrévéler d'effrayants secrets. Sans doute parlait-il un peu trop, néanmoins chacun de ses mots gardait tout son poids, car on sentait qu'ils reproduisaient fidèlement la réalité. Quand on en vint à la menace du Nord, il éclata d'un rire aussi tonitruant que le précédent. La guerre avec les nomades ? Comment pouvez-vous être assez naïfs, ô fonctionnaires, pour croire à pareilles sornettes ? La réfection de la Muraille ? Mais elle n'a rien à voir avec une perspective de conflit ! Au contraire, c'est la première condition de l'accord secret avec les barbares. Pourquoi me regardez-vous avec ces yeux de merlans frits ? Oui, la réfection a été précisément réclamée par les barbares.

Oh non ! lâcha mon second en se prenant la tête à deux mains.

Le visiteur reprit la parole, cette fois plus posément. Certes, la Chine avait entrepris l'édification de la Muraille pour se protéger des nomades, mais il s'était écoulé tant de temps depuis cette époque, les choses avaient profondément changé.

- Oui, reprit-il, les choses ont beaucoup évolué. La Chine, c'est vrai, a longtemps été effrayée par les barbares, et elle pourrait à l'avenir avoir de nouvelles raisons de les redouter, mais il y a eu des périodes où les barbares aussi ont eu peur de la Chine. On se trouve à présent dans une phase de ce genre. Ce sont les barbares qui redoutent la Chine. Et c'est la raison pour laquelle ils ont demandé, avec même une certaine insistance, la réfection de la Muraille.

- Mais tout cela paraît loufoque ! intervint mon adjoint. Redouter un État et lui demander dans le même temps de renforcer ses protections ne me semble pas très logique !

- Ô Ciel ! s'exclama le visiteur. Mais pourquoi donc êtes-vous si impatients ! Laissez-moi tout vous expliquer jusqu'au bout... Vous faites des yeux ronds, vous m'interrompez comme un troupeau d'oies, mais c'est parce quevous ne connaissez pas la clé de l'énigme. Or cette clé réside dans la peur. Ou plus exactement dans la nature de cette peur... Maintenant, tendez bien l'oreille et mettez-vous dans la tête que la peur de la Chine et celle des barbares, bien que toutes deux dénommées peur en chinois, diffèrent l'une de l'autre. La Chine craint la force destructrice des barbares, ceux-ci craignent l'influence lénifiante de la Chine. En d'autres termes, de ses palais, de ses femmes, de sa soie. Tout cela, pour eux, équivaut à la mort, de même que les lances et la poussière des nomades signifient la fin pour la Chine. Aussi ce drôle de Mur, en dressant entre eux son obstacle, a-t-il servi tantôt un camp, tantôt l'autre. À présent, c'est le tour des nomades...

L'idée de lui lancer quelque insulte à la figure, de le traiter d'imposteur, de bouffon, de phraseur, me sortit définitivement de l'esprit. Comme tous ses dires antérieurs, ceux-ci aussi devaient être vrais. Je me rappelais vaguement l'histoire de la conquête de la Chine par Gengis Khan. Il avait renversé nos empereurs et les avait remplacés par des hommes à lui pour s'en prendre ensuite derechef à ces derniers, qui s'étaient apparemment amollis. Le ministre Yan Jey n'avait-il pas été condamné, quelques années plus tôt, pour avoir soutenu, un soir après dîner, que la dynastie Ming, sur ses quatre dernières générations, pour ne pas dire au demeurant la lignée entière, n'était au fond qu'une dynastie mongole ?

La réfection du Mur avait donc été demandée par les barbares... Plus clairvoyant que ses prédécesseurs, Timur avait jugé l'invasion de la Chine non seulement vaine, mais impossible. Ce que la Chine perdait par l'épée, elle le regagnait par la soie. Aussi, au lieu de l'attaque, Timur avait-il choisi la fermeture de la frontière. Ainsi s'expliquait le calme qui s'était instauré de part et d'autre de la Muraille sitôt après l'envoi de sa délégation. Ce que nousautres, avec légèreté, avions imputé à une énigme, à la frivolité, voire à une hallucination face aux miroirs à pénis grossissants, n'avait été que le simple résultat d'un accord bilatéral.

Durant la nuit, une foule de pensées se bousculèrent dans ma tête. Les États étaient toujours soit plus sages, soit plus sots que nous ne les imaginions. Des bribes de conversations entre fonctionnaires qui avaient séjourné de ce côté-là me revenaient à présent en mémoire sous un jour nouveau. L'esprit de Gengis Khan s'est affaibli, rapportaient ceux qui avaient été chargés de missions d'espionnage dans le Nord. Mais nous les avions écoutés sans trop d'attention, nous nous étions dit : affaires de barbares, ils se sont adoucis, puis se sont rendurcis ; prendre ces choses-là au sérieux revenait à vouloir chercher une interprétation au vol des cigognes. Or il en allait tout différemment. Dans les steppes grises, il se produisait bel et bien quelque chose. Plus j'y songeais, plus cela me paraissait important. Un grand changement était en train de se produire de par le monde. Le nomadisme était sur son déclin. Timur, précisément lui que le Ciel, comme par caprice, avait fait naître boiteux, était venu instaurer un équilibre nouveau. Il avait rallié une multitude de peuples barbares à une religion unique, celle de l'islam, et il cherchait maintenant à les établir sur un territoire qui pût constituer un État. Nombre d'incursions de ces peuples, jusqu'ici incompréhensibles, allaient probablement cesser à la surface du globe, sauf qu'on ne savait trop si ce serait un bien ou un mal, car on ne peut jamais être assuré qu'une barbarie contenue soit moins dangereuse que celle qui se débonde... J'imaginais Timur planté comme un pieu en plein cœur de l'Asie et les peuples nomades autour de lui répondant à peine à ses exhortations à arrêter leur course folle...

Du haut des créneaux, mes yeux embrassaient cette partie du Mur que le clair de lune paraissait fendre sur toutesa longueur. Je m'efforçais d'imaginer ce qu'avait bien pu penser Timur quand on lui en avait présenté pour la première fois le croquis. À coup sûr, il devait s'être dit : je vais l'abattre, le raser, semer de l'herbe dessus pour qu'on n'en retrouve plus traces, puis, après avoir réfléchi à la manière de défendre son État d'une rigueur monacale contre les vents lénifiants, il s'était dit que le Ciel n'aurait pu faire surgir devant lui don plus précieux que cette Muraille...

Lorsque, le lendemain, avant même le lever du jour, le visiteur grimpa sur son char pour repartir, je fus tenté de lui demander ce qu'était au juste cette Direction n° 22 de la Musique, mais, je ne sais trop pourquoi, je m'en sentis empêché. Plus que la courtoisie, peut-être la crainte d'avoir à entendre une nouvelle abomination ? Puisses-tu te casser le cou ! le maudit mon

adjoint, tandis que son attelage filait à grand fracas entre deux talus de pierraille. Subjugués, nous contemplions ce paysage qui, bien que nous ayant rassasié la vue depuis des années, nous paraissait à présent tout différent. Nous avions maudit notre hôte en lui souhaitant de se retourner cul par-dessus tête, alors qu'en fait c'était lui qui s'était assuré une vengeance anticipée en bouleversant tout dans notre cervelle.

La Muraille donc n'était pas telle que nous l'imaginions. Elle qui se dressait, en apparence figée, inébranlable, cependant que tout bougeait à ses pieds : les frontières, le temps, les alliances, la Chine éternelle elle-même, était en réalité tout le contraire. C'est elle, la Muraille, qui se mouvait. Plus infidèle qu'une femme, plus inconstante que les nuages dans le ciel, elle étirait sur des milliers de lieues son gigantesque organisme pierreux, simple enveloppe ne servant qu'à dissimuler un vide intérieur.

Chaque jour qui passait ne nous épargnait pas sa langueur, et nous nous rendîmes compte alors à quel point nous faisions corps avec elle. Tous en la maudissant, noussentions, maintenant qu'elle nous avait trahis, combien elle nous faisait souffrir davantage. Les paroles de notre hôte nous prédisant qu'un jour elle servirait de nouveau la Chine n'étaient qu'une piètre consolation, tout comme cet autre avis selon lequel c'était peut-être dans ses mouvements internes que résidait sa véritable force, car, immobile, elle n'eût été rien d'autre qu'une morte.

Le matin, en la regardant couverte de givre, j'étais assailli par de lugubres pensées. Sans nul doute nous survivrait-elle à tous. Elle se dresserait précisément ainsi, grisâtre et énigmatique, y compris même lorsque l'humanité entière aurait disparu. Elle rouillerait sur son cadavre, comme le bracelet au bras de ma tante qui pourrissait depuis des années sous terre.

La mort d'un éclaireur nomade, juste au pied de la Muraille, nous sortit de notre apathie. Certains jours, on l'avait vu chevaucher de plus en plus près de la Muraille, comme s'il eût voulu coller à elle, jusqu'à cet instant nocturne où il était venu s'écrabouiller contre elle comme un oiseau aveugle.

Sans attendre l'arrivée d'aucune instruction, nous nous tînmes prêts à fournir des explications à une commission, qu'elle fût de notre camp ou du camp barbare. En examinant les taches de sang qui avaient maculé la

Muraille sur des dizaines de mètres (apparemment, même après sa première blessure, le cavalier avait poursuivi sa furieuse chevauchée), je me transportai en esprit vers ce pont lointain qui avait, disait-on, réclamé un sacrifice. Mon Dieu, me dis-je, se peut-il qu'ils aient communiqué aussi vite entre eux ?

Je méditai également sur la distance parcourue par ce genre de signes, sur la migration des pressentiments et, bien sûr aussi, sur le mystère entourant l'image renversée du pont. Ce n'était là qu'une des centaines de visions mensongères qu'offrait ce monde et qui ne nous apparaissaient jamais qu'à l'envers.

L'ESPRIT DU NOMADE KUTLUK

A présent que je me trouve de ce côté et que, pour me déplacer, je n'ai plus besoin de monture, ni d'aucune espèce d'oiseau, puisqu'il me suffit pour cela d'une légère brise, voire d'un pâle rayon de lune quand le vent ne souffle pas, maintenant donc que je me trouve dans l'au-delà, je ne m'étonne plus de la balourdise des gens d'en-bas, des désespérantes limites de leur entendement.

C'est assurément dans ces limites que prend racine la superficialité de leur jugement sur toutes choses, comme c'est notamment le cas (pour ne citer qu'une seule des inepties auxquelles il m'a malheureusement été donné de me heurter) de la Muraille de Chine à quoi en bas, sur terre, on attache une grande importance, alors qu'en fait ce n'est qu'une ridicule clôture, surtout comparée à une authentique barrière comme l'est la vraie Muraille, la Muraille-Mère, celle à côté de laquelle toutes les autres ne sont que de pâles répliques, ou encore, comme on l'appelle couramment, la Muraille funèbre, celle qui sépare la vie de la mort.

Je n'ai naturellement plus besoin de cheval, et les langues étrangères, l'instruction, tout ce que recouvre lemot de civilisation ne me sont non plus d'aucune utilité. Pour s'entendre entre elles, les âmes s'en passent fort bien.

Cette horrible chute dans l'abîme, quelques instants après que j'eus battu mon misérable corps comme une harde au rebord de la Chine, m'a suffi à prendre conscience de choses dont la compréhension, là-bas, sur terre, m'aurait demandé des millénaires. Le savoir inculqué par la terreur est incomparablement supérieur à tous les produits des civilisations et des académies prises ensemble, et je crois que c'est là la raison principale, sinon la seule, pour laquelle on nous empêche d'y revenir, fût-ce pour un temps. Sans doute pense-t-on qu'il nous suffirait de quelques semaines pour devenir les maîtres de la planète, ce qui, à l'évidence, n'est pas du goût des dieux.

Bizarrement, bien que nous autres esprits évoquions avec un sourire empreint d'ironie nos erreurs, nos rancunes, nos heurts, nos prétendus conflits de jadis, en ce monde la plupart d'entre nous n'avons pas moins

envie de retourner, ne serait-ce que pour un bref séjour. D'aucuns brûlent de dénoncer leurs assassins, de révéler des secrets d'État, voire d'élucider les énigmes qu'ils avaient emportées avec eux, mais, pour le plus grand nombre, il s'agit simplement de nostalgie. Naturellement, le désir de revoir nos proches se mêle à l'envie de raconter ne serait-ce qu'une parcelle des diaprures que nous avons pu contempler de ce côté-ci.

Tous les dix à quinze mille ans se répand le bruit que le passage de l'autre côté sera autorisé. La multitude d'esprits se met alors en branle vers la Muraille. Mais, sinistre, sa masse se dresse dans les ténèbres de la nuit. Les sentinelles, dit-on, sont aveugles. Le passage se fait toujours dans un seul sens, de là-bas jusqu'ici... D'ici vers là-bas, jamais.

Encouragés par la rumeur selon laquelle le passage de la Muraille se fera un jour dans les deux sens, nous continuonsnéanmoins d'espérer. Beaucoup d'entre nous ne peuvent retenir leurs pleurs. Ils prétendent qu'ils sont attendus depuis une éternité par les êtres qui leur sont chers, ou par les temples où ils aspireraient à verser un baume sur leur conscience meurtrie, voire par des peuples entiers qui meurent d'envie de les revoir. Ils ont, disent-ils, des invitations qu'ils agitent de loin, des attestations de gens qui se déclarent prêts à les héberger et qui se portent même garants de leur retour. Ils exhibent des sceaux académiques surmontés de couronnes royales, voire d'autres timbres sacrés, à l'origine parfois mystérieuse. Mais les portes ne se rouvrent pour personne.

Les esprits se fâchent, se mettent à protester, leur brouhaha monte jusqu'aux tours. Ils crient qu'il n'y a rien de changé par rapport à ce qui se passait sur terre, que c'est la même rigueur, la même insensibilité...

S'agissant là encore du passage d'une limite, nous qui avons eu affaire aux murailles ou autres obstacles frontaliers, nous caressons l'espoir de pouvoir bénéficier de quelque faveur. Nous nous réunissons parfois entre nous, certains exhibent les cicatrices des projectiles qui leur ont transpercé le corps, les écorchures qu'ils se sont faites aux barbelés, leurs poitrines lacérées par les pointes des grilles d'ambassades étrangères. Nous nous imaginons que cela suffira pour amadouer les gardes. Mais nous avons tôt fait de comprendre que ce n'est là qu'un vain espoir et qu'il n'y aura de passe-droit pour aucun.

Quand les autres constatent que même nous sommes traités de la sorte, ils perdent courage. Abattus, ils s'éloignent par petits groupes, escomptant encore que les lois s'adouciront un jour et se reprenant naturellement à attendre qu'une nouvelle rumeur vienne les ragaillardir.

La dernière fois, dans la foule assemblée là à attendre, on m'a montré un type qui s'appelait Jésus-Christ... Cela fait une éternité que toutes les intercessions possibles ont été faites en sa faveur, on chante même des hymnes à sa gloire. Au demeurant, son emblème qui brille au haut des cathédrales montre bien que, de nous tous qui sommes ici, il est sans aucun doute le plus attendu sur terre.

En fait, lui non plus ne paraît guère optimiste. Il va et vient comme nous tous au pied de la Muraille, exhibant à distance les marques des clous avec lesquels on le crucifia, mais les gardes feignent de ne pas le voir. À moins, comme on peut depuis longtemps le supposer, qu'ils n'aient vraiment pas d'yeux.

Paris, hiver 1993.

Ismail Kadaré

Œuvres
tome premier

introduction et notes de présentation
par Éric Faye

traductions de l'albanais de Jusuf Vrioni

Fayard